Renaud Camus

Vue d'œil

Journal 2012

Fayard

Renaud Camus

Vue d'œil

Journal 2012

Fayard

Couverture Atelier Thimonier
Renaud Camus, Couverte 60 × 60 n° 17 (28. III. 2012, *L'Aleph V* ("Petit Aleph blanc")), huile sur toile
© Librairie Arthème Fayard, 2013.
ISBN : 978-2-213-67289-2

Du même auteur

Voir page 517.

À Karim Ouchikh,
avec toute mon amitié

Le nuage songeait à sa pluie tombée, à la ravoir, et qu'il la raurait.
Henri Michaux,
"Mes rêves d'enfant"

Plieux, dimanche 1er janvier, onze heures du soir. J'ai réussi à me faire corriger sur mon langage par ma tante, aujourd'hui, *first thing in the morning* (*and in the year*, donc). J'avais commis l'erreur de la remercier de ses cadeaux. *Présents,* m'a-t-elle repris sans y penser, très en passant.

*

Flatters me snobe avec les chiffres de ses ventes. Je lui avais fait part hier de la découverte de ce site Internet qui expose de façon un peu nette et précise, pour une fois, la quantité des ouvrages vendus en librairie et sur commandes en ligne : mille huit cent cinquante pour *Décivilisation*, en ce qui me concerne, et cinq cent quatre-vingt-dix pour *Le Grand Remplacement.* Avec de tels chiffres je me croyais imbattable, mais lui, piqué au vif, est allé voir les siens, du coup, et me ferait passer, par comparaison, pour un vulgaire marchand de soupe littéraire et idéologique : cinquante exemplaires vendus de son *Lieu clair* (*Notes sur Piero della Francesca*), quarante-trois de *La Déposition des corps* (*Pontormo, Rosso, Greco*). Le pauvre Finkielkraut, qui a eu la gentillesse de nous inviter l'un et l'autre à son émission pour parler de nos livres, n'est pas très *prescripteur*, comme je crois qu'on dit ; ou bien c'est nous qui ne sommes pas "bons clients"…

*

J'ai toujours un peu méprisé Gabriel Pierné dont je n'aimais guère, jusqu'à présent, que le square qui porte son nom, à Paris, derrière l'Institut, et le titre *Cydalise et le Chèvre-pied* (mais pas l'œuvre qui le porte, pour autant qu'il m'en souvient). Or nous avons découvert cette après-midi, post-coïtalement, grâce à un envoi de mon mécène Bertrand Dermoncourt, le rédacteur en chef de *Classica*, de belles *Variations en ut mineur*, pour piano, op. 42, un album de 1919 interprété par Jean-Paul Sévilla. J'en étais resté à l'idée d'un Pierné "spirituel" et gracieux à la française, ce qui est assez péjoratif dans mon esprit. Sont-ce les épreuves de la Grande Guerre qui

l'ont changé (mais *Cydalise* aussi date de l'après-guerre) ? À l'exception d'une ou deux des variations, l'œuvre est pleine de gravité, de concentration et même de majesté, d'une architecture impressionnante, digne d'être rangée aux côtés de ma bien-aimée sonate en *mi* bémol mineur de Dukas (qui la précède de vingt ans).

Lundi 2 janvier, minuit. Cette après-midi, tandis que j'enregistrais avec Didier Bourjon et Yannick Guillard de nouveaux petits films pour "Canal P. I." (sic), à partir des propositions déjà existantes du parti de l'In-nocence et des miennes dans la campagne présidentielle, le téléphone a sonné et c'est Pierre qui a répondu, car je ne pouvais m'interrompre et me déplacer. Pierre m'a dit ensuite que c'était Claude Durand qui avait appelé, qu'il me demandait de le rappeler quand je le pouvais, qu'il n'y avait pas d'urgence, qu'il s'était montré très cordial et détendu. Et malgré cette assurance, et nonobstant la tonalité très chaleureuse et amicale de nos relations tout au long de l'année écoulée, la pensée m'a traversé l'esprit qu'un tel appel pouvait parfaitement, tant ma situation est incertaine, exposée, menacée, être la porte ouverte au malheur ou tout au moins au souci, au grave souci. Or il y avait un peu de cela. J'ai rappelé dès après le départ des deux hiérarques de l'In-nocence, et Durand était tout à fait affable et a commencé par me présenter ses vœux. Néanmoins il devait me dire qu'à Paris, et, ai-je cru comprendre, à l'intérieur même des éditions Fayard, mes ennemis avaient repris leurs attaques.

Ah oui, et en quoi consistaient-elles ? Eh bien elles portaient principalement sur certaine phrase de mon livre *Le Grand Remplacement*. Qu'était-ce exactement que ce livre ? Ah, un recueil de conférences ? Et où avaient-elles été prononcées, ces conférences ?

Le cocasse est que Claude Durand, hispaniste ainsi que sa femme, a cru m'entendre lui parler – nous avions une très mauvaise ligne, qui a même sauté à plusieurs reprises, comme au bon vieux temps (sabotage ? espionnage ?) –, m'entendre lui parler, dis-je, des "Assises sur l'*hispanisation* de l'Europe", plutôt que sur l'*islamisation.* D'ailleurs on devrait peut-être parler d'*hispanisation* en effet. Ce serait moins dangereux…

Quant à la phrase incriminée, elle consistait en un rapprochement entre l'immigration et l'occupation allemande. J'aurais dit que l'immigration était pire que l'occupation, était-ce vrai ? Non, pas que je sache, j'avais dit que la situation actuelle était plus grave pour la France que la guerre de Cent Ans ou la défaite de 1940 – je ne croyais pas avoir parlé d'occupation. Durand voulait bien convenir que *défaite de 40*, ce n'était pas la même chose qu'*occupation*. Mais quelle était la phrase exacte ? Je ne savais pas, et j'allais avoir un peu de mal à la retrouver.

Cependant je l'ai retrouvée en effet, et j'ai rappelé Paris pour la communiquer telle qu'elle était. Il y était bien question d'*occupation*, hélas ; mais pas exactement à propos de l'immigration et, d'évidence, sans aucune volonté de rapprocher factuellement ces deux phénomènes en eux-mêmes. Il n'était question que de la gravité comparée de moments historiques. Voici la phrase :

« Aucun épisode depuis quinze siècles, si dramatiques que certains aient pu être, ni la guerre de Cent Ans, ni l'occupation allemande, n'a constitué pour la patrie une menace aussi grave, aussi fatale, aussi virtuellement définitive en ses conséquences que le changement de peuple. »

Durand n'a pas fait de commentaire. Nous sommes convenus que j'allais lui envoyer le volume, et même en deux exemplaires, un pour lui-même, l'autre pour "son successeur", comme il dit – son successeur à la tête de Fayard –, car ce serait de ce côté-là que "mes ennemis" tenteraient de fomenter des troubles. Bigre… Ayant déjà perdu un éditeur, vais-je en perdre deux ?

Du jour au lendemain je peux me retrouver avec onze cent trente euros de retraite pour tout revenu – à peine de quoi payer Totalgaz. Je devrais me sentir affolé et, dans une certaine mesure, je le suis. D'un autre côté, je suis bien obligé de reconnaître que le danger impliqué, la menace bien réelle d'une catastrophe imminente, ne sont pas sans faire naître en moi, par leur énormité même (de quoi vivrai-je ? Il faudra vendre immédiatement la voiture, qui est loin d'être payée… Il faudra sans doute aussi, et assez rapidement, vendre Plieux…), une espèce d'excitation assez inattendue, presque militaire, guerrière de nature, comme celle d'un cheval de combat qui entendrait le tambour. S'il faut se battre on se battra.

Encore une fois, l'immense différence avec la situation de l'an 2000, c'est que cette fois-ci il n'y a aucune ambiguïté. Je n'ai pas fait de rapprochement, je n'y ai pas songé un seul instant, entre l'immigration et l'occupation allemande : ç'aurait été non seulement idiot, mais gravement déplacé, ne serait-ce qu'à cause du rôle, mineur, certes, mais bien réel, tenu par certains des aïeux des immigrés dans la libération du territoire. En revanche je pense bel et bien que le Grand Remplacement, le changement de peuple, est plus grave pour le pays que la guerre de Cent Ans ou que la défaite de 1940 – j'aurais dû dire *défaite de 1940*, c'est à elle que je pensais, ç'aurait été plus net (l'occupation est sa métonymie). Si l'on me cherche on m'entendra dire cela, sans hésiter. Ma position est donc très périlleuse, financièrement, et parfaitement sûre, moralement (au moins à mes yeux, ce qui est l'essentiel).

N'ayez pas peur (mon cœur)…

Mardi 3 janvier, une heure du matin. Les demeures des *Demeures* commencent à créer entre elles des liens très étranges et très inattendus, qui ne sont pas tout à fait sans rapport, au fond, avec ceux qui sont tissés délibérément, parfois, et parfois se révèlent sur le tard comme ayant toujours existé, entre les diverses parties des *Églogues.* Quelles chances y avait-il par exemple de rapports quelconques entre Le Bignon-Mirabeau, où vécut Patrice de La Tour du Pin, dans le Loiret, et le Caleotto, qui fut la résidence de jeunesse de Manzoni sur le lac de Côme, à Lecco ? La liaison s'opère par Sophie de Grouchy, marquise de Condorcet, veuve du conventionnel, qui acheta Le Bignon en 1805 et le donna à sa fille Elisa, épouse d'Arthur O'Connor et arrière-grand-mère du poète : elle était l'amie intime de Giulia Manzoni, mère du romancier, et la maîtresse de Fauriel, médiéviste et critique, qui fut son meilleur ami français. Manzoni jeune homme et plus tard jeune père de famille séjourne à la Maisonnette, sur le coteau de Saint-Avoie, près de Meulan, autre propriété de Sophie de Condorcet, achetée par celle-ci en 1798 :

« Cette petite chambre de la Maisonnette qui donne sur le jardin, ce coteau de Saint-Avoie, cette crête d'où l'on voit si bien le cours de la Seine, et cette île couverte de saules et de peupliers, cette vallée fraîche et

tranquille, c'est là que mon imagination se promène toujours », écrit Manzoni à Fauriel en 1816. Deux ans plus tard il y séjournera de nouveau, avec sa femme et ses cinq enfants.

Je dois dire que je n'avais aucune idée de l'étroitesse des liens de Manzoni avec la France et avec les intellectuels français de la génération protoromantique : il était intime avec Victor Cousin, qui séjourna en 1820 dans sa villa de Brusuglio, près de Milan, et avec Augustin Thierry. Et il avait failli épouser la fille de Destutt de Tracy !

Faut-il rappeler d'autre part qu'il était le petit-fils de Beccaria et, plus accessoirement, le beau-père de Massimo d'Azeglio ?

Mercredi 4 janvier, minuit et demi. C'est embêtant ces paralysies du milieu du corps, tour de reins ou lumbago, je ne sais, qui me prennent de plus en plus souvent et qui sont assez douloureuses, affreusement telles, même, dès que j'essaie de bouger un peu. D'où cela vient-il ? D'un coup de froid ? Mais le temps est assez doux, et le chauffage ne marche pas trop mal, pour une fois… D'un abus de chocolat(s) ? Ma vie sexuelle n'est tout de même pas si mouvementée que je puisse attribuer ce ridicule blocage des reins à d'acrobatiques excès de la chair… En tout cas j'ai rarement été pris à ce point-là. Pas question d'aller chercher un livre sur les rayons. Et je me demande même comment je vais faire pour gagner mon lit, dans cinq minutes (Pierre, qui se lève à six heures, dort du sommeil du juste).

*

« On est dans une époque qui est tenue par faut vendre du rêve » (jeune cinéaste – à qui le dit-il…)

*

Un bon exemple du flou parfait qui est l'autre face de la férocité médiatique ; et de l'auto-inintelligibilité de la presse, laquelle, de plus en plus souvent, très manifestement, ne comprend pas ce qu'elle dit elle-même

(et ne s'en soucie pas le moins du monde…) – tous les journaux ont repris tel quel ce communiqué de l'A.F.-P. :

« TRIPOLI. Dix pour cent des deux cents sièges de l'Assemblée constituante libyenne, qui doit être élue en juin, seront réservés à des femmes, selon le projet de loi électorale rendu public lundi 2 janvier par le Conseil national de transition. Une coalition d'ONG a protesté contre ce quota jugé trop faible. Le texte, qui a été mis en ligne afin de recueillir les avis des Libyens, interdit de candidature toutes les personnes ayant exercé des responsabilités sous le régime de Mouammar Kadhafi. Sont notamment concernés les responsables de torture et de détournement de fonds, les membres actifs des comités révolutionnaires et les universitaires ayant développé des travaux à partir du Livre vert. Les anciens opposants ayant passé des accords avec l'ancien régime ne sont pas non plus autorisés à se porter candidats. »

Le Monde lui donne le titre suivant :

Libye : Un projet de loi limite à 10 % le nombre de femmes dans la future Constituante

Donc, pour *Le Monde,* ces deux propositions : *Dix pour cent des deux cents sièges de l'Assemblée constituante libyenne, qui doit être élue en juin, seront réservés à des femmes* et : *Un projet de loi limite à 10 % le nombre de femmes dans la future Constituante,* ont le même sens. D'un côté : *pas moins de dix pour cent de femmes dans l'Assemblée constituante*, de l'autre : *pas plus de dix pour cent de femmes dans l'Assemblée constituante* (d'indignation j'étais prêt à faire un communiqué) – mais pour *Le Monde*, c'est la même chose.

Jeudi 5 janvier, minuit et demi. J'ai essayé de faire venir le médecin, mais il ne pourra passer que demain. En attendant, j'ai inventé une méthode qui me permet tout de même, en trois ou quatre minutes, de me lever de mon fauteuil : il me faut glisser en avant dans le siège, un peu comme si je voulais en tomber à genoux, puis me rétablir avec les bras quand le bassin, en oblique, est à peu près dans l'axe des cuisses. Si j'essaie de soulever directement les fesses c'est une douleur épouvantable, qui me rabat sur mon séant, et alors je suis totalement paralysé.

Mme Capdecomme m'a fait prendre du Bi-Profénid, que par chance nous avions dans la maison ; et cette après-midi j'allais un peu mieux. J'ai même pu, en y mettant dix minutes, glisser jusqu'à l'atelier, au premier étage, et y travailler un peu à la couverte 50 × 50 n° 2, *Dover Beach VI*, où pour la première fois apparaît la falaise. Jusqu'à présent je me contentais de figurer la mer en bas et le ciel en haut, de part et d'autre de la ligne d'horizon, et rien d'autre. À présent, entre ceci et cela, j'ai introduit le bandeau blanc irrégulier de la falaise, de sorte que le tableau a maintenant trois niveaux, trois bandes de couleur – mais c'est peut-être trop de complexité pour mes capacités.

Je me suis considéré officiellement comme malade, toute la journée, et donc libéré de toutes les contraintes que je m'inflige quotidiennement – c'était bien agréable. Pas de gymnastique, bien sûr, et d'ailleurs même pas de bain : j'avais trop peur de ne pouvoir sortir de la baignoire, si je parvenais à y entrer. Certains recommandent pourtant les bains très chauds. Céline, elle, dit qu'il faut rester allongé. Elle est très consolante : elle m'a parlé d'une sienne belle-sœur, ou cousine, je ne me souviens plus, qui pour un lumbago tout à fait comme je lui disais en avoir un était restée allongée six mois.

J'ai tout de même soumis à mes camarades un communiqué pour le parti, comme chaque jour ou presque, et rédigé une trente-quatrième proposition de campagne (pour la suppression des syndicats de magistrats). Un militant vraiment militant, qui se trouve dans le sud du Gers, ou le nord des Hautes-Pyrénées, est arrivé à décrocher une deuxième promesse de parrainage d'un maire, ce qui porte à quatre celles dont nous disposons. J'ai accepté de faire une conférence sur le Grand Remplacement devant France-Israël, le 8 mars, malheureusement, et non plus le 2 février comme précédemment proposé (la mairie du XVIIe arrondissement de Paris a refusé sa salle, l'ai-je déjà noté ?). Ah, et j'ai médit à tort de M. Gurfinkiel : il a bel et bien publié aujourd'hui même, dans *Valeurs actuelles*, un article de deux pages sur ma candidature et sur moi, très favorable, ainsi qu'il l'avait annoncé il y a deux mois – il suffisait d'attendre. Seul petit bémol, il écrit que ma quête des signatures de parrainage est close, sur un échec complet, et que c'est dommage : il a sans doute raison sur le fond, mais cette fois il est en avance.

Vendredi 6 janvier, une heure moins vingt du matin (le 7). Je découvre avec étonnement, à l'occasion de mes recherches (c'est beaucoup dire) manzoniennes, l'existence d'un jansénisme italien encore très actif au XIXe siècle, très querelleur, très lié à toute sorte de polémiques assez sévères. Les deux figures tutélaires de la conversion de Manzoni, de sa mère et d'abord de sa femme genevoise et protestante, sont, à Paris, le prêtre génois Eustachio Debola, grand ami de l'abbé Grégoire, puis, à Milan, le chanoine Luigi Tosi, qui deviendra évêque de Pavie. Tous deux sont d'ardents jansénistes.

En 1820 encore, Debola publie à Leipzig, anonymement, son *Catechismo de' Gesuiti esposto ed illustrato in conferenze storico-teologico-morali,* critique du laxisme jésuitique et défense de l'*Augustinus.* Il est mort en 1826. J'ai lu sur la Toile sa notice nécrologique dans la *Revue encyclopédique,* et découvre seulement à présent que son auteur anonyme est l'abbé Grégoire en personne, dont je n'imaginais pas qu'il fût encore vivant à cette date (il a vécu jusqu'en 1831).

*

Les troubles récents me concernant, chez Fayard, sur lesquels Claude Durand attirait récemment mon attention et qui pourraient bien me valoir de sérieux ennuis, semblent avoir pour origine un article d'un certain Grégoire Leménager, dans *Le Nouvel Observateur* en ligne, d'après lequel – c'est, semble-t-il, ce qui aurait été rapporté à Olivier Nora, et qui l'aurait beaucoup troublé – j'aurais écrit que l'immigration était pire que l'Occupation allemande. Bien entendu, je n'ai rien écrit de pareil, je n'ai pas rapproché l'immigration de l'Occupation allemande, je n'ai jamais songé un instant à cela, qui me semble imbécile ; j'ai écrit que le *changement de peuple* était pour la France une crise plus grave que la guerre de Cent Ans ou l'Occupation allemande (désignée comme période historique).

Ce qu'il y a de plaisant c'est que la grande majorité des commentaires de lecteurs, sous l'article de Leménager, me sont tout à fait favorables. Par

exemple :

« Voilà le *N.O.* comme on l'aime. Pas celui d'un Algalarrondo qui s'obstine à dénoncer le fossé entre le populo et la gauche, et cela au profit des populations immigrées, non, le *N.O.* des missionnaires de la bonne parole, inlassables prescripteurs de doxa, prestidigitateurs aussi, habiles à remplacer l'ouvrier lepenisé par d'autres prolos non moins idéalisés (immigrés, sans-papiers, etc.) selon le schéma proposé par Terra Nova. Dans son livre "effrayant", Camus décrit ce que les zélateurs de l'interchangeabilité sont en train de réaliser : un "génocide par substitution" : un peuple autochtone est peu à peu et délibérément remplacé par des populations extérieures. Concept xénophobe et nauséeux ? Aimé Césaire en est l'auteur !… Par cette formule, il dénonçait l'afflux planifié de métropolitains en Martinique. Se reporter à son journal *Le Progressiste* (juin 1977) et aux travaux du 7e Congrès du PPM (juillet 1977). »

Ou encore :

« L'auteur de l'article, par sa naïveté, son manque d'objectivité (ou sa mauvaise foi ?), m'a convaincue d'acheter le livre de Camus sur le "Grand Remplacement". Comment peut-on être aussi léger dans une analyse, et brandir le terme "xénophobie" quand on ne peut présenter aucune argumentation solide ? L'auteur Renaud Camus est particulièrement lucide sur le devenir de notre civilisation. On voit les effets quotidiennement dans notre pays de l'immigration-invasion pratiquée depuis plus de 40 ans par nos gouvernements successifs. La déculturation est en cours, le grand remplacement par des populations exogènes africaines inadaptées à notre culture et inassimilables, la paupérisation, tout cela est fomenté par ceux qui nous gouvernent pour nous fragiliser et exercer plus facilement leur domination. »

Apparemment les lecteurs du *Nouvel Observateur* ne sont pas ce qu'on imagine. Ou bien l'édition en ligne est-elle commentée par de tout autres habitués ou passants que l'édition sur papier ?

Samedi 7 janvier, une heure moins le quart du matin (le 8). Je m'étonnais depuis quelque temps, depuis l'arrivée de M. Izraelewicz à la direction du journal, je crois bien, d'être très souvent d'accord avec les éditoriaux non

signés de la première page du *Monde*, surtout à propos de la politique étrangère (l'affaire libyenne, par exemple). Mais aujourd'hui tout rentre dans l'ordre et l'éditorial de cet après-midi trouve le moyen de me plonger à la fois dans l'indignation la plus totale, l'effarement et le désespoir (mon Dieu, est-il possible qu'on en soit *vraiment* là…).

Il est intitulé "L'épatant appétit de culture des Français", et il commence ainsi :

« Rhabille-toi, Cassandre ! Depuis le temps qu'on nous annonce la mort par K-O de la culture face aux nouvelles technologies, l'aube de cette année 2012 est porteuse d'une nouvelle qui donne chaud au cœur : les Français n'ont jamais été aussi friands de sorties, de spectacles et d'activités culturelles.

« Ce n'est pas tant le chiffre de fréquentation du cinéma français cette année, qui, dopé par le phénomène *Intouchables* – près de 17 millions de spectateurs –, a encore augmenté de 4,2 % le record [sic] de l'année précédente, que sa lente progression qui est révélateur [sic]. Il faut remonter à 1966 pour retrouver une telle année miraculeuse. »

Donc, pour *Le Monde*, journal de la France cultivée, officiellement, ou qui l'était jusqu'au dernier quart du siècle dernier, les progrès de la culture se mesurent au nombre d'entrées d'*Intouchables* et du cinéma en général, absolument sans distinction de qualité. C'est ce qu'on pourrait appeler la conception *martellienne* (de Frédéric Martel) ou *bénamienne* (de Françoise Bénamou), je ne sais plus, de la culture, parfaitement confondue avec les dites "activités culturelles", les sorties du samedi soir, le karaoké, les cours de claquettes, et plus encore avec la précieuse "industrie" du même nom. L'exemple des *Intouchables* me rappelle d'ailleurs que j'ai remarqué un nouveau changement de sens de mot, comparable à celui qui affecta en leur temps *culture* et *musique* (et dont cet "éditorial" du *Monde* témoigne amplement) : *cinéphile*, qui était un peu sorti de l'usage faute de prétendants au titre, revient en force, mais dans une acception entièrement inédite et hautement significative de l'évolution "culturelle", puisque c'est pour désigner, à présent, les personnes qui vont beaucoup au cinéma, plus de sept ou huit fois par an, mettons, et cela, bien sûr, en toute indépendance de la qualité des films qu'elles vont voir, dont, sans nul doute, on estimerait suspect, idéologiquement, de prétendre juger.

Tout l'"éditorial" est de la même eau que ces premiers paragraphes. Certes il relève un « tassement de la lecture », mais il se contente de le mentionner en passant sans s'en alarmer outre mesure, tant le rapport dont il rend compte « dessine un Français consommateur d'art et demandeur de partage ».

La quantité est le seul critère retenu, on croirait sans doute pécher gravement contre la démocratie en invoquant la *qualité*, dont d'ailleurs on ne donne aucun signe de se souvenir de ce qu'elle est. Tout est à l'optimisme, au constat émerveillé, à l'enchantement :

« Dans un formidable mouvement de balancier, notre civilisation, qui produit de plus en plus de solitude, génère dans le même temps son antidote : les Français se révèlent amateurs de grandes messes culturelles, d'événements réunificateurs, de théâtre, de concerts de rock, de salles obscures où la taille de l'écran est sans doute moins importante que la présence du collectif, de l'"ici et maintenant", de l'émotion partagée. »

Que les concerts de rock et la croissance de leur fréquentation soient donnés – et par *Le Monde* encore, pas par *VSD* ! – comme un signe magnifique de l'heureuse situation culturelle du pays dit assez où nous en sommes. Non seulement la déculturation est à peu près parachevée, mais elle tient fort à parader sous le nom de culture, comme les variétés sous le nom de musique. La culture, c'est elle.

Dimanche 8 janvier, minuit vingt. La journée a été très occupée par des agitations et des tâches politiques auxquelles je n'ai pu me soustraire et qui ont beaucoup nui à l'avancée de mes travaux. J'ai beau déléguer beaucoup, à l'In-nocence, et avoir la chance exceptionnelle de disposer d'une petite équipe très fervente et très active, qui prend en charge tous les travaux matériels, on a tout de même besoin de moi pour la rédaction des textes, surtout ceux que je dois signer personnellement. J'ai même écrit à Nicolas Sarkozy, ce soir ! C'était à propos des fameuses cinq cents signatures, évidemment, et des difficultés à les obtenir, pour les dits "petits" candidats. Qu'un représentant du parti en ait trouvé deux de plus cette semaine a relancé les espérances, ou, à défaut, l'excitation de la quête. Nous sommes lancés dans toute sorte d'opérations spectaculaires et passablement

chronophages. La nouvelle du jour est que Paul-Marie Coûteaux, présenté par *Le Monde* comme « la plus belle prise de guerre de Marine Le Pen », songerait déjà à quitter son équipe. Or il avait dit d'abord qu'il envisageait de soutenir ma candidature, puis, après qu'il avait rallié celle de Marine Le Pen, qu'il me reviendrait s'il la quittait, ce qui d'emblée n'était pas impossible. Mais Coûteaux est un très gentil garçon doublé d'un animal politique. Ces deux qualités font qu'il a tendance à dire à tout le monde ce que chacun veut entendre, et à ne pas y attacher plus d'importance que cela. Je viens d'avoir une longue conversation avec lui. Sa rupture avec Marine Le Pen est loin d'être consommée, me dit-il. Selon sa propre expression, « il fait monter les enchères ». Son principal souci ce sont les législatives, pas la présidentielle. Il négocie avec le F.N. des circonscriptions pour le parti qu'il vient de fonder, le S.I.E.L., au bénéfice duquel il a fait, me dit-il, de très nombreux emprunts au programme du P.I.

Il s'embrouille un peu dans ses déclarations, au demeurant. Ainsi il commence par me dire que son Siel bénéficie de la déconfiture du parti villiériste dont beaucoup de membres, conseillers généraux, conseillers régionaux, sont désemparés par la non-candidature de Villiers et se rallient à lui en catastrophe. Mais lorsque, un moment après, je lui demande si certains de ces élus ne pourraient pas m'accorder leur parrainage, puisque lui-même n'est pas candidat, ce ne sont plus que des *ex*-conseillers généraux, des *ex*-conseillers régionaux, etc. Et puis jusqu'à présent il soutient toujours Marine Le Pen.

En fait je vois bien qu'il aurait fallu mentir, depuis le début. Lui m'aurait volontiers soutenu si j'avais pu le convaincre que j'avais une chance non pas d'*aboutir*, certes, mais de faire avancer l'audience de nos idées, celles que nous avons en commun, et qui sont moins nombreuses qu'on ne pourrait croire. Au printemps dernier, quand il m'a demandé où j'en étais des promesses de signatures, je lui ai dit *à deux*, ce qui était la vérité. J'aurais dû lui dire *à cent*, ou au moins *à cinquante*, comme le voulaient les stratèges du parti. La victoire vole au secours de la victoire, le succès se jette dans les bras du succès. Avec mes deux signatures je le perdais, je l'ai bien vu. Il ne pouvait pas risquer sa carrière, sa position, ses relations (*Le Monde* le décrit comme « un homme de réseaux ») sur un type qui disposait

de *deux* promesses de signatures. J'aurais dit cent, nous en serions peut-être à deux cents. J'ai dit deux parce que c'était deux, nous en sommes à quatre.

Il m'apprend aussi que plusieurs candidats disposent de beaucoup plus de promesses de signatures qu'ils ne veulent bien le dire. Nicolas Dupont-Aignan en aurait déjà beaucoup plus de cinq cents, paraît-il. Mais il prétend le contraire, parce qu'en fait il ne veut *pas* être candidat. Il ne veut pas laisser paraître que moins de un pour cent des voix se porteraient sur son nom. Il ne veut pas non plus engager des dépenses qui ne lui seraient pas remboursées.

Et voilà pourquoi, et à cause de deux communiqués du parti, et d'une proposition pour mon programme de candidature, j'ai avancé d'un paragraphe seulement dans l'évocation de Manzoni à Lecco pour les *Demeures* – un sujet très intéressant, pourtant.

Lundi 9 janvier, minuit dix. J'en étais encore à rédiger ma proposition du jour pour mon programme électoral (n° 38, interdiction des dits "sports mécaniques" – c'est peut-être un peu exagéré ?), lorsque se présentèrent ici nos amis Rodriguez, les parents de Jimmy et de Douglas, qui venaient nous annoncer qu'ils quittaient le pays. J'ai cru d'abord que c'était tout à fait pour de bon et à jamais mais non, il s'agit seulement, si l'on peut dire, d'aller passer quatre ans en Nouvelle-Calédonie, où Antoine a reçu un poste dans un lycée, sur sa demande. Ils partent au début du mois prochain et ne reviendront sans doute pas avant deux ans.

Nous les avons retenus à dîner, bien qu'il fût encore assez tôt, en tirant parti de diverses victuailles que Pierre a rapportées du sein de sa famille, récemment, et de quelques bonnes bouteilles qui m'ont été offertes, dont un excellent chablis.

Mon extrême obscurité me met constamment dans des situations curieusement schizophréniques, ou qui pourraient porter à la schizophrénie si j'avais l'âme plus ébranlable. Ainsi je passe la journée à m'occuper plus ou moins d'une campagne présidentielle au sein de laquelle je suis candidat, malgré tout ; mais si je dîne avec des amis il n'en est absolument pas question, pour la simple raison qu'ils ne sont pas au courant – et ce n'est pas moi qui vais me donner le ridicule de les éclairer, certes, d'autant que

leurs opinions ne penchent pas du tout de mon côté, je crois. N'empêche, la scène est assez révélatrice de ma position *réelle*, hélas : celle d'un candidat à la magistrature suprême dont même les amis ne savent pas qu'il l'est.

Mardi 10 janvier, une heure moins le quart du matin (le 11). Curieusement, au moment où l'activité politique s'accélère – une assemblée générale du parti doit se tenir la semaine prochaine, nous envisageons la publication en volume de cent propositions dont il existe à peine quarante jusqu'à présent, nous venons de lancer une opération qui se voudrait commune entre les candidats qui peinent à obtenir les signatures de parrainage (et pour ce qui est de peiner, nous peinons…) – et, alors que je dois envoyer à la fin de ce mois le texte complet du *journal* 2011, et écrire d'urgence le neuvième volume des *Demeures*, qui doit paraître au printemps, *curieusement*, donc, c'est du côté de la peinture et de la photographie que vient toute l'excitation "intellectuelle" de vivre. Encore dis-je *intellectuelle* pour laisser de côté l'existence sentimentale et privée, mais le mot est beaucoup trop faible et limité pour qualifier cette ardeur joyeuse qui tient à la lumière et au temps qu'il fait, et se mélange à tout moment au paysage.

Dans l'atelier je travaille (ce mot non plus ne convient guère) depuis l'automne à une série de peintures de différentes tailles (mais toutes carrées) intitulées *Dover Beach*, en référence bien sûr au poème d'Arnold, mais de plus en plus aussi au site véritable de Douvres, évidemment très simplifié, réduit à trois éléments : la mer, la falaise et le ciel (encore la falaise est-elle une addition récente, sur mes toiles). J'en suis déjà à sept tableaux et j'en ai commencé un huitième cette après-midi. Il y aura bientôt assez de peintures sur ce thème pour faire une petite exposition sans le quitter.

La visite aux ateliers de Morandi – surtout celui de Grizzana – a eu beaucoup d'effets, d'autre part, sur ma pratique photographique. J'ai inauguré là-bas, encore qu'elle n'ait reçu son nom que plus tard, une série de paysages que j'appelle *préposthumes*, parce qu'ils aspirent à ce caractère outre-tombal qu'on remarque aux photographies de fond de tiroir, découvertes en rangeant les affaires du mort. Dans le même esprit j'ai

réalisé un *Autoportrait du temps que j'étais vivant*, très *préposthume* lui aussi. Il ne se passe pratiquement pas de jour sans que je sois tenté d'ouvrir, sur Flickr, et souvent je le fais, de nouveaux "albums" qui pourraient un jour devenir de petits livres : *Voyage en Italie*, *La Place du mort* (photographies prises par le passager d'une voiture en marche), *Enquête sur la réalité des choses* (des natures mortes), et, donc, *Paysages préposthumes*, sans oublier *YHWH*, plus ancien, ou *Dover Beach*, portefeuilles de tableaux. Pour accompagner ces nouveaux chantiers, ou seulement certains d'entre eux, je me suis inventé une nouvelle méthode, qui consiste à agiter l'appareil au moment de la prise de vue, pour des effets de flous plus naturels que ceux qu'on peut obtenir par des procédés post-opératoires.

De ces diverses innovations il résulte que les heures de la promenade et de l'atelier, ces jours-ci (il fait un temps superbe…), sont parmi les plus vibrantes de chaque journée.

Mercredi 11 janvier, une heure du matin. L'hypothèse d'une nouvelle crise dans mes relations avec Fayard, apparue avec l'assez inquiétant coup de téléphone de Claude Durand le lendemain du Jour de l'An, sans se confirmer tout à fait, se renforce. Le neuvième volume des *Demeures* devait paraître aujourd'hui, officiellement – aucune nouvelle, ni dans les librairies. A-t-on décidé en haut lieu de surseoir à la publication, à la suite du coup néo-observatorien du *pire que l'Occupation allemande* ? J'ai envoyé en deux exemplaires le texte incriminé, il ne m'en est revenu nul écho. Silence aussi du côté des bureaux, comme toujours en cas d'agitation à l'étage des dieux.

Moi qui ai si peu l'instinct du jeu s'agissant du jeu lui-même, littéralement (ce n'est certes pas moi qui aurais sacrifié une seule de mes heures à l'*écarté*, comme dans "William Wilson", ou au *pharaon*, comme dans "La Dame de pique"...), je l'ai assez développé en revanche dans la vie réelle – ainsi ma manie de commencer les choses au dernier moment, comme le lièvre de la fable, pour voir si je puis malgré tout les finir à temps ; ou bien celle, en voiture, sur l'autoroute, de laisser passer deux ou trois stations d'essence alors que le réservoir est à peu près vide, pour voir si je peux néanmoins échapper à la panne. Bien entendu une rupture avec

Fayard, venant après la rupture avec P.O.L, serait une catastrophe majeure, qui me réduirait sans échappatoire possible à l'indigence : impossibilité totale de trouver un autre éditeur *qui paie*, pension de retraite de onze cents euros, prélèvements mensuels automatiques de deux à trois mille euros, etc. – *the unescapable end of the beans.* Or j'entends distinctement en moi une voix, minoritaire, certes, mais bien perceptible, qui souhaite ce désastre. C'est la voix de l'instinct du jeu : dans des conditions si manifestement contraires et même désespérées, *comment s'en tirer* ?

*

À l'instant (une heure et quart du matin), message de David Reinharc m'informant qu'il ne peut pas publier, comme je l'avais espéré, mes *Cent propositions de campagne* (dont il n'existe à ce jour que quarante) : les délais sont trop courts, il aurait fallu trois ou quatre mois pour la *mise en place*, il va paraître deux cent soixante-dix volumes à propos de la campagne présidentielle, les libraires sont submergés…

Zut, il ne manquait plus que ça : ce Reinharc devient tout à fait un véritable éditeur…

*

J'ai oublié une série, hier, quand je faisais la liste de mes nouveaux *albums Flickr* : *Cent une vues sur Castelnau-d'Arbieu* – ce sont des photographies prises toutes exactement du même point de la même fenêtre de la bibliothèque, plein sud, et ayant toutes en leur centre exact le clocher de Castelnau-d'Arbieu, à une dizaine de kilomètres d'ici. La largeur du plan et le degré de grossissement peuvent varier. La contrainte est que le clocher soit toujours au centre. Je n'ai pour cette série que cinq clichés jusqu'à présent, dont quatre sur fond de Pyrénées, car les montagnes sont très visibles, ces jours-ci. Bien entendu, les heures du jour et donc les lumières sont modulables *ad libitum*, de même que les saisons et l'état du ciel.

Jeudi 12 janvier, minuit et demi. Un ancien membre de l'In-nocence, d'autre part auteur d'un texte excellent dans la revue de ce titre qui doit paraître d'un jour à l'autre (certains l'ont même déjà reçue, mais pas moi), mais d'une agressivité folle et véritablement pathologique à l'égard des uns et des autres, a eu communication, on ne sait comment, d'un fil entier de discussion sur le forum dit "réservé", et peut-être de tous. Il a reproduit ce fil in extenso sur son blog, et l'a commenté dans son style éructant coutumier. Ce qu'ayant découvert plusieurs membres actuels du parti ont ouvert un nouveau fil pour débattre de cet incident, échanger des soupçons sur l'éventuel complice de l'indiscret, et commencer à s'invectiver sur l'inégalité du traitement que lui leur a réservé. En somme ils lui ont offert un cadeau de roi, montré, puisqu'il peut suivre nos échanges, apparemment, qu'il était capable de semer le chaos dans les rangs de (nos) maigres troupes. Les partisans du silence, dont j'étais, se sont fait insulter par les autres au motif qu'il était bien facile de jouer les esprits supérieurs indifférents à ces sottises, quand on n'était pas personnellement traîné dans la boue – cela dit je l'ai été amplement dans le passé, et par le même vociférateur. Je viens de supprimer toute cette nouvelle discussion, qui nous plongeait dans le ridicule alors que n'importe qui, semble-t-il, ou beaucoup de monde, peut-être, peut suivre en temps réel tout ce que nous écrivons.

Que des tiers extérieurs à lui aient accès à ce forum "réservé" ne me paraît pas bien grave, à vrai dire. Nous n'avons rien à cacher. Le seul domaine où soit vraiment souhaitable un peu de discrétion est celui de la recherche des signatures de parrainage, car, si secrets il y a, ils ne nous appartiennent pas. Mais c'est moins d'un cinquantième, peut-être moins d'un *centième* (et pour cause…), de l'ensemble des interventions.

*

J'ai vu à la télévision une bonne partie d'un grand entretien avec Jean-Luc Mélenchon, ce soir, et l'ai trouvé – tout à fait indépendamment de ses opinions – excellent. Je serais bien incapable de pareille performance, d'ailleurs très consciente d'elle-même (il a des vues très précises sur l'art

oratoire). C'est peut-être une chance pour moi que personne ne songe à m'inviter…

Vendredi 13 janvier, onze heures et demie du soir. Le jour a été assez conforme à sa légende. Je vois menacer de s'effondrer, ou s'être effondrés déjà, tant de pans de mon existence que je ne distingue plus très bien ce qui va en rester debout. Dois-je recevoir ce mois-ci un *dernier* versement P.O.L, je ne sais. Du côté Fayard ce pourrait n'être pas bien meilleur. La date officielle de sortie prévue pour les *Demeures* est passée, sans qu'aucune librairie ni moi ayons vu le livre, ni reçu de nouvelles de lui. J'ai terminé le texte sur Manzoni à Lecco, mais il s'agit d'un vain labeur, si tout s'arrête. Même chose pour ce *journal*, à ceci près que je ne l'interromprai pas, bien sûr, quand bien même il n'aurait plus d'éditeur lui non plus. Que la crise, si crise il y a, soit provoquée par l'affaire de « l'immigration pire que l'Occupation allemande », proposition qui est dans Aude Lancelin, ou chez Grégoire Leménager, mais pas dans Jansénius, aurait quelque chose d'assez extravagant. Ou bien c'est le livre Reinharc dans son ensemble, et mes divers discours à Lunel, à l'Espace Charenton, à l'Assemblée nationale, qui horrifient la rue du Montparnasse. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'intention de me livrer sur ce front-là à la moindre résistance, ce qui tombe bien parce qu'aucune ne serait possible. Tant qu'on ne m'a pas signalé expressément qu'on ne voulait plus de mes textes, cependant, je continuerai à les envoyer, bien entendu : Manzoni à Lecco, justement, et juillet du *journal 2001*.

L'absurde est que cette nouvelle crise éditoriale, si elle existe bien, ce qui n'est pas encore tout à fait certain, est d'origine toute politique, idéologique, qu'en somme je sacrifie à la politique ma carrière professionnelle, alors qu'en politique je ne vais nulle part. Je n'ai même pas réussi à me faire prendre en compte par les médias parmi les candidats qui n'ont aucune chance, les candidats mineurs, les marginaux. J'émarge tout juste à la seule catégorie des excentriques, qui, à ce stade, n'intéresse plus personne. Néanmoins je reçois diverses invitations à prendre la parole ici ou là – pas nécessairement en tant que candidat, d'ailleurs, ou candidat à la candidature ; plutôt en tant qu'auteur du *Grand Remplacement*, ou bien de *Décivilisation.* Or j'accepte les propositions qui me sont faites, puisque j'ai dit que j'irais jusqu'au bout de la "campagne". Un des problèmes est qu'elle va commencer à coûter de l'argent : pas *beaucoup* d'argent, mais un peu

d’argent ; et que, l’argent, je vais commencer d’un jour à l’autre à n’en avoir plus du tout, et très vite beaucoup moins que cela.

Comme si ces soucis-là n’étaient pas suffisants (et je ne mentionne même pas l’échographie que je dois subir lundi), c’est du côté de l’In-nocence que le vendredi 13 a décidé de manifester sa personnalité supposée. M. le Premier secrétaire du parti a très mal pris que je fasse disparaître du forum réservé de celui-ci le fil de discussion consacré aux commentaires (outrés) sur les éructations de Jérôme V. Il dit qu’il est la principale cible de V. – c’est vrai, et avec quelle violence… –, et qu’avec la disparition de ce fil il ne peut plus se justifier, s’expliquer, défendre son honneur. Mais personne ne lui demande de défendre son honneur, qui n’est en rien compromis par les vitupérations de ce pauvre maniaque (d’autre part excellent musicologue, et même styliste de talent, c’est bien le problème…). Seulement maintenant il se dit lâché par tous, c’est-à-dire essentiellement par moi, je crois bien, et parle à demi-mot de démissionner. Il a communiqué à chacun d’entre nous le texte de son rapport d’activité pour 2011, qui doit être présenté à l’assemblée générale annuelle le 18 janvier prochain, dans moins d’une semaine. Ce texte est empli d’amertume, du sentiment de la déception éprouvée, de la trahison ressentie, même, du dépit face à l’ingratitude, après tout ce qu’on a fait. Et qu’on ait fait beaucoup rien n’est plus vrai, même si ce fut, hélas, par ma faute, probablement, sans grand succès. Mais rien n’est vain comme de faire appel, or c’est un thème très primo-secrétarial, à une reconnaissance qui ne viendrait pas, ou pas en flux suffisants : il n’y a rien de tel pour en paralyser définitivement l’expression. Surtout je trouve désolant qu’en la grave phase actuelle une toute petite affaire personnelle donne le ton et presque la teneur d’un discours politique qui devrait en faire totalement abstraction.

Toujours est-il que c’est maintenant le parti de l’In-nocence qui pourrait bien s’effondrer. Didier Bourjon en est en effet le principal pilier porteur, soutenu par ses affidés de l’“école de Nantes”. Sans eux, nous sommes réduits à rien. Il est vrai que nous ne sommes pas grand-chose. N’empêche, quelle satisfaction pour V., l’imprécateur ! Et quelle sottise de la lui apporter sur un plateau !

Samedi 14 janvier, minuit et demi. Aujourd'hui la pitoyable affaire V. m'a encore beaucoup pris d'un temps que je n'ai pas. J'avais supprimé le fil la concernant sur le forum "réservé" de l'In-nocence, mais le Premier secrétaire y faisait longuement allusion dans le rapport moral sur sa gestion, qu'il doit présenter mercredi prochain à l'assemblée générale du parti et dont il nous a communiqué le texte avec quelques jours d'avance. Il y parlait même de démissionner ! Et comme je lui avais fait suivre sans commentaire, à propos de tout autre chose, et ainsi que je le fais souvent, un message qu'il pouvait traiter mieux que moi, il m'a reproché ma froideur à son égard, et de ne pas le soutenir dans l'épreuve. Exaspéré, je lui ai écrit cette lettre :

« Cher Ami,

« En effet, j'ai bien lu votre rapport d'activité et j'en regrette profondément la tonalité. Que dans la grande aventure où nous sommes engagés vous laissiez une petite affaire de rien du tout comme les éructations V. et la blessure que vous en ressentez (et que je comprends, dans une certaine mesure) influer à ce point sur notre assemblée générale annuelle, au moment où nous devons concentrer toutes nos forces sur l'essentiel, c'est à mon avis une grave erreur. Je suis stupéfié par le contraste entre votre personnalité si dynamique, si entraînante, si puissante, si virile, et l'hypersensibilité de surface qui vous entraîne à pareille incapacité à apprécier les échelles entre les phénomènes. L'affaire V. à l'aune de ce que nous tentons, n'est rien, strictement rien, moins que rien. Vous ne devriez même pas vous en apercevoir. Je vous ai dit cent fois, et j'ai dit à nos amis Beau et Guillard, la reconnaissance colossale que je vous ai pour tout ce que vous avez fait et continuez à faire, et pour tout ce qu'ils ont fait sous votre houlette, qui est énorme. Vous avez tenu ce parti à bout de bras depuis que vous y êtes entré(s), et je ne suis pas le seul à le penser. Il me semble qu'on vous l'a beaucoup dit, beaucoup écrit, et moi le premier. Mais je ne comprends pas vos demandes constantes, à tout le monde, de reconnaissance plus grande, plus chaleureusement exprimée. Pour ma part je ne puis faire mieux, ni davantage. Une reconnaissance extirpée n'est rien, ne vaut rien. Les gens sont ingrats, légers, paresseux, décevants. On ne se fait pas aimer d'eux en se plaignant sans cesse qu'ils ne vous aiment pas

assez et en leur rappelant à tout moment ce qu'on a fait pour eux, même si c'est vrai – *surtout* si c'est vrai.

« Pour cette idiote d'affaire V. je vous soutiens totalement sur le fond mais je désapprouve tout autant l'importance que vous lui donnez et la place que vous lui laissez prendre dans votre âme, dans votre belle intelligence, dans la vie de l'In-nocence, dans le combat où nous sommes engagés pour l'amour de notre patrie. Le fil que j'ai supprimé était indigne. J'en avais honte pour le parti. Et je déplore que vous le fassiez rentrer par la fenêtre alors que je l'avais chassé par la porte.

« Le simple "*forward* " n'avait nullement le sens que vous lui donnez. Comme vous, je manque horriblement de temps (et maintenant d'argent, car il semble se confirmer que je suis chassé de Fayard après avoir été chassé de P.O.L – moi aussi j'ai mes petits soucis). Et j'espérais que nous pouvions nous concentrer sur le principal alors que je vais encore passer toute la matinée sur cette histoire imbécile. Le plus mystérieux pour moi est votre ardeur à donner à V. toutes les satisfactions qu'il pouvait rêver, et au-delà. Ah, il nous aura détruits ! Et tous les jours vous insistez pour lui faire et refaire ce présent, comme tous les Rois mages à vous tout seul ! Voyez, voyez, voyez, Grand V., comme vous êtes puissant : à cause de vous tout le monde s'étripe à l'In-nocence et moi qui ai été la dynamique de ce parti je vais en démissionner ! Que seraient la myrrhe et l'encens, comparés à pareils tributs ? Comme il doit exulter !

« Vos soupçons portent principalement sur Marcel Meyer. Je ne les partage pas, mais bien entendu je n'ai aucune idée de ce qui a pu se passer (à moins que vous ne me soupçonniez moi aussi ?). Je n'ai jamais été à l'aise avec vos insinuations constantes à son égard. Il a fidèlement servi l'In-nocence depuis de longues années, pour ma part je l'ai toujours trouvé parfaitement loyal, il faudrait que vous eussiez des preuves solides avant de l'accuser. Quand je dis que je partage sa position, et je la partage plus que jamais, c'est sa position de non-participation aux débats ridicules sur cette ridicule affaire. Je ne peux pas laisser détruire le parti que j'ai fondé à cause d'une grave erreur d'appréciation de votre part sur l'importance relative des éructations lamentables d'un dément. Je ne vous désavoue en aucune façon sur le fond de l'affaire V. Je vous désavoue totalement quant à la place que vous lui laissez prendre.

« Très amicalement à vous,

« Renaud Camus. »

Depuis lors le coupable, le responsable des fuites, l'informateur de V. s'est démasqué. Ce n'était nullement un des habitués réguliers du forum. J'ai fait disparaître son message comme tous ceux qui concernaient cette affaire. Bourjon me l'a encore reproché, parce que tout le monde croit, paraît-il, que c'est lui qui tient les ciseaux d'Anastasie. Du coup, et pour en finir, j'ai publié encore cette petite note :

« La personne qui a transmis à l'extérieur de longs et précis échos des échanges de ce forum "réservé" a reconnu ici même l'avoir fait et a donné ses "raisons". J'ai supprimé son message comme j'avais supprimé le fil relatif à l'incident. Selon nos principes clairement posés, ce forum, non plus que l'autre, n'est un forum sur les forums. Nous sommes engagés dans des combats très importants, très prenants, dans lesquels nombre d'entre nous dépensent beaucoup d'énergie, de temps, d'intelligence et même, dans certains cas, d'argent. Nous ne pouvons pas nous laisser détourner de cette aventure, que d'aucuns jugent trop grande pour nous, par de petites querelles de personnes. Je soutiens totalement notre Premier secrétaire sur le fond de l'affaire, il va sans dire, mais ne crois pas qu'il faille attacher beaucoup de poids et consacrer beaucoup de temps aux éructations d'un insulteur compulsif. Nous savons à présent qui est responsable des "fuites" (que j'ai toujours jugées pour ma part d'une gravité assez relative, car vraiment nous n'avons pas grand-chose à cacher – mais il y avait quelques secrets qui ne nous appartiennent pas, comme tout ce qui concerne les dites "promesses de signatures"). Il ne s'agit pas d'un habitué de ce forum, donc les soupçons très destructeurs qui commençaient à percer ici ou là, et qui m'ont incité à faire disparaître le fil consacré à cette regrettable affaire, n'ont pas lieu d'être entre nous. Nous pouvons revenir à l'essentiel, que mieux eût valu ne jamais quitter. »

Je me suis tout de même arrangé pour finir le texte sur Manzoni à Lecco et la relecture du mois de juillet du *journal* 2011. C'est un travail qui pourrait bien être tout à fait en vain, mais enfin il est fait. Avant de poursuivre dans la même voie j'ai dû m'interrompre pour répondre aux questions de *L'Action française*. Je ne savais même pas qu'ils existaient encore, ceux-là (ou *de nouveau* ?).

Dimanche 15 janvier, minuit et demi. Il est toujours très difficile de défendre des positions qui ne sont pas vraiment et profondément les siennes, qu'on a adoptées un peu par complaisance, ou pour faire nombre, ou parce qu'on n'avait pas d'idée très tranchée sur la question. Je me plains que mes vues reçoivent peu d'échos, mais la onzième proposition de mon programme de candidature suscite des débats enragés, au moins sur le site de l'In-nocence. Pas de chance, c'est une de celles auxquelles je tiens le moins, et dont je suis le moins sûr. Elle tend à contraindre les professeurs à passer au lycée même, ou au collège, leurs trente-cinq heures de travail obligatoire (et pas seulement leurs heures de cours). Elle m'a été suggérée très fortement par un nouveau membre du parti, un inspecteur d'académie, que je tenais d'autant plus à ne pas désobliger qu'il m'avait amené en une semaine deux nouvelles promesses de parrainage. Quant au fond ce ne me paraissait pas une mauvaise idée, et à Pierre non plus, qui est plus directement concerné que moi. Il me semblait que les élèves auraient tout à gagner, surtout ceux qui sont issus de milieux culturellement défavorisés, selon l'expression consacrée, à la présence, entre les murs mêmes des établissements, de maîtres en partie disponibles pour des échanges autres que ceux de la seule salle de classe. L'ordre, l'autorité, la discipline, mais aussi et surtout la civilisation, l'urbanité, le pacte social, ne pouvaient que gagner, pensais-je, à une présence renforcée des adultes entre les rangs des adolescents.

En fait presque tous les commentaires sont négatifs et même *très* négatifs, surtout ceux qui viennent – et ce sont les plus nombreux – de professeurs. La plupart estiment que la proposition fleure bon le préjugé selon lequel les professeurs travailleraient peu, trop peu. Je suis plus sensible à l'argument qui crie à la prolétarisation du corps enseignant, si fort déplorée par moi d'autre part : leur absence serait l'ultime élément de prestige des professeurs, ce privilège qu'ils ont d'apparaître pour leur cours et de disparaître après lui, de n'être pas compromis dans la triviale routine des établissements. Les forcer à être là quand ils n'enseignent pas, ce serait les rabaisser à un rôle de pion, les contraindre à la présence pure, à l'oisiveté visible et rémunérée, ou, pis, à des fonctions d'animateurs culturels, de médiateurs pédagogiques.

Un opposant de la première heure à cette proposition s'y rallierait peut-être, bizarrement, mais estime qu'une telle réforme impliquerait des travaux considérables et donc des dépenses non moindres, car il serait indispensable que chaque maître ait son bureau individuel, et qu'une excellente bibliothèque permette d'effectuer sur place les recherches liées à la préparation des cours ou à la formation permanente. Or la pauvre France, qui a perdu hier son fameux triple A, ne semble guère en état de se jeter dans pareils frais. L'In-nocence est très attachée à l'équilibre budgétaire. On voit mal comment son candidat pourrait prôner une mesure ruineuse, qui achèverait de dérégler durablement ses comptes…

Lundi 16 janvier, minuit. Si je ne suis pas bien sûr de l'absolue nécessité qu'il y aurait pour les professeurs à effectuer sur place, au collège ou au lycée, leurs trente-cinq heures légales de travail hebdomadaire, je suis très profondément attaché, en revanche, à notre ex-"escadron volant", nom qu'on donnait jadis, entre les rangs de l'In-nocence, aux professeurs du dit "troisième groupe", le corps d'assistance pédagogique individuelle, ou quasi individuelle, chargé de faire en sorte – je cite de mémoire et plus ou moins exactement notre programme – qu'aucune situation scolaire non désirée ne soit nécessairement pérenne, pour l'élève, que toutes les bonnes volontés trouvent de l'aide, qu'aucun désavantage initial, qu'il soit d'origine sociale, économique, culturelle, linguistique, ethnique ou de santé, ne soit privé de l'occasion d'être compensé, si désir il y a qu'il le soit. Ce "troisième corps", à côté du corps des professeurs de l'enseignement général et du corps des professeurs de l'enseignement professionnel, ce corps de secours, dans l'idéal perpétuellement disponible, il est depuis le début au cœur du projet, et, dirais-je, du *système* de l'In-nocence. Or je vois qu'avant même d'avoir eu la moindre chance d'être largement proposé au public il est déjà, et pour ainsi dire avant la lettre, critiqué par les hyperdémocrates. Je ne sais plus où j'ai lu ou plus vraisemblablement *entendu* cela – sans doute dans la bouche d'un invité de France Culture. Ce monsieur se plaignait que les heures de rattrapage déjà prodiguées par l'Éducation nationale constituassent une ségrégation, une injustice et même un traumatisme qui pouvaient marquer à vie ceux qui en faisaient l'objet. Pourquoi moi ? se demandent-ils. Qu'est-ce qui fait que je dois rester au

lycée quand les autres l'ont quitté ? Qu'est-ce qui me vaut cette humiliation ?

Évidemment, vu comme ça… Mais cet argument, contrairement à ceux qui assaillent les trente-cinq heures des professeurs au lycée, ne m'ébranle pas le moins du monde, serait-ce seulement parce que l'In-nocence met un point d'honneur à restituer à l'éducation, au privilège de la recevoir, leur qualité nécessaire d'élément de *désir*. Recevoir plus d'éducation ne peut sembler une corvée et une injustice que dans la mesure où l'éducation elle-même est perçue par l'élève comme une contrainte, une obligation, un empiétement sur sa liberté. Mais c'est la perspective exactement inverse que nous préconisons. Personne ne sera contraint de faire l'objet d'assistance pédagogique. Les professeurs du troisième corps devront être à la disposition des élèves qui le souhaiteront. Ils ne s'imposeront bien sûr à personne.

Mardi 17 janvier, minuit et quart. On n'a pas le droit de parler des têtes, je crois, des têtes comme ayant un sens. Si, comme il semblerait, je n'ai plus d'éditeur, même pour ce *journal*, je suis libre de parler de ce que je veux, il est vrai. Et je me suis toujours beaucoup intéressé aux têtes – aux visages, aux expressions, aux modes de gestion du visage, et peut-être surtout, justement, à ces éléments d'une tête qui ne relèvent pas du donné, de la nature, mais de choix délibérés, de l'administration de soi-même.

À M. Richard Descoings le directeur ou président de Sciences-Po, je suis certes très hostile à cause des mesures qu'il a prises et de l'idéologie qui les dicte, mais je dois bien reconnaître que mon hostilité *précède* tout cela ; et que M. Descoings, quand il est apparu pour prendre en main les destinées de l'institution de la rue Saint-Guillaume, m'a fait me dire d'emblée que sa tête n'allait pas, qu'avec cette tête-là, cette coiffure en particulier, ces longs cheveux bouclant sur la nuque, sous un crâne chauve, il ne pouvait pas diriger avec honneur – honneur pour lui, honneur pour elle – l'École d'études politiques. Et quand les choses ont commencé de tourner mal, de mon point de vue, je n'ai pu que me dire que je me l'étais bien dit, que la tête de M. Descoings avait tout annoncé de ce qui arrivait.

Un cas encore plus extrême est celui du capitaine de cet immense navire de croisière italien qui vient de chavirer à proximité des côtes toscanes avec près de quatre mille personnes à son bord, dont la plupart ont pu être sauvées, mais pas toutes. Parmi les premiers rescapés le capitaine, qui non seulement a quitté son bord longtemps avant les derniers passagers, contrairement à la règle immémoriale, mais qui a fermement ou plutôt finassement refusé d'y retourner pour diriger l'évacuation, quand ordre lui a été donné de le faire. Toutes les conversations ont été enregistrées, bien des scènes ont été filmées, de sorte que cet homme est à présent le plus détesté de la terre, ou en tout cas le plus méprisé, le plus déshonoré, au point qu'on a presque scrupule à rajouter à l'opprobre qui le couvre.

Tout ce que je souhaite rajouter est une référence à sa tête, à son visage, à son expression. On dit toutes les horreurs imaginables à propos de ce pauvre homme, mais c'est encore lui qui les dit le mieux rien qu'en apparaissant – de sorte que la question capitale, à mon sens, est celle-ci : comment, mais *comment*, une grande compagnie maritime a-t-elle pu confier un navire de plusieurs centaines de mètres de longueur, haut de dix ou douze étages, et surtout la vie de plusieurs milliers de passagers, et de plusieurs centaines de membres d'équipage, à un homme *ayant cette tête-là* ?

Ma question n'est pas seulement physique, psychologique, morale, elle est aussi sociale. Et dans cette acception-là on se la pose ou du moins je me la pose à tout moment, devant la télévision en particulier, face à toute espèce d'individus dont on nous dit qu'ils sont présidents d'université, ministres, professeurs de lycée, magistrats, surtout, et dont je ne peux pas croire qu'*avec cette tête-là*, mais aussi ce costume, souvent, cette attitude, ce langage, ils soient bien ce qu'on nous dit qu'ils sont. Comment, *présidente de Chambre*, cette dame qu'on croirait plutôt caissière à Intermarché ? Est-ce possible, *doyen des juges d'instruction*, cet homme qu'on verrait mieux en marchand de frites ambulant ? Leur apparence n'est pas trop menteuse, à la longue, car le fonctionnement de la justice, comme celui de l'école, ressemble plus au bilan de la caissière ou du marchand de frites qu'à celui des légitimes détenteurs des diplômes requis. C'est bien la tête qui disait vrai : vrai pour le capitaine du *Costa Concordia*, vrai pour le

directeur de Sciences-Po. Ils n'ont fait, en somme, que mettre en œuvre leur visage.

Mercredi 18 janvier, une heure du matin (le 19). Il faudrait travailler d'arrache-pied pour livrer à Fayard le journal 2011 le 30 janvier comme convenu (je n'en suis dans ma relecture qu'au mois d'août) ; mais tous les jours quelque chose m'en empêche. Lundi il a fallu aller au cabinet de radiologie de Fleurance : matinée perdue pour le travail. Ce matin c'était chez le médecin de Lectoure, afin de lui montrer les radios et les résultats de la prise de sang faite la semaine dernière : même jeu. Ce soir avait lieu l'assemblée générale annuelle de l'In-nocence : soirée toute politique et en rien littéraire, sans compter qu'il avait fallu passer une heure, cette après-midi, après la rédaction du communiqué et de la proposition de chaque jour, à celle de mon "rapport moral". Vendredi nous allons dîner chez les Rodriguez, qui nous invitent pour la seule raison que nous les avons invités la semaine dernière, quand ils sont passés nous voir impromptu (« Bon, d'accord, avait dit Claudine, mais alors vous venez dîner la semaine prochaine ! » – ç'avait été la condition sine qua non de leur acceptation…). Et la semaine prochaine je dois aller à Paris pour un petit déjeuner face aux jeunes anciens polytechniciens des "Matins de l'Espadon" : nous verrons bien…

De toute façon l'échéance Fayard – manuscrit à remettre le 31 janvier – pourrait bien se dissoudre dans l'air si rue du Montparnasse on ne veut plus de moi ni de mon *journal*. J'imagine que l'affaire se dispute en haut lieu, seule explication que je trouve au silence prolongé des bureaux.

De l'entretien avec le médecin, ce matin, il est résulté que j'allais devoir me faire opérer rapidement de la prostate ; et des débats de ce soir au sein de l'In-nocence, qu'il me faudrait écrire d'urgence un petit livre de dix ou douze pages intitulé *Qu'il n'y a pas de crise économique*, sur le modèle de mon *Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi* de jadis, mais en beaucoup plus bref.

Jeudi 19 janvier, minuit et quart. Stupidement, par précipitation – je fais trop de choses à la fois, et toutes trop vite –, j'ai envoyé à *L'Action française 2000*, lundi dernier, le *brouillon* des réponses que j'avais faites

aux questions de M. François Marcilhac. Recevant hier le “pdf” du magazine, je me suis aperçu de ma bévue : l’entretien était nettement plus court qu’il ne m’en souvenait, et entaché de plusieurs fautes et répétitions. Il n’y avait bien sûr plus rien à faire. La seule action possible est de placer ici l’échange en question, dans sa version revue et corrigée, et assez nettement augmentée :

« *Pourriez-vous donner pour commencer une brève définition du* Grand Remplacement *– titre de votre dernier livre –, une réalité qui pourrait se révéler aussi dramatique pour le peuple français que le* Grand Dérangement*, jadis, pour les Acadiens… ?*

« Oh, le Grand Remplacement n’a pas besoin de définition, ce n’est pas un concept, c’est un phénomène, évident comme le nez au milieu du visage. Il suffit, pour l’observer, de descendre dans la rue, ou seulement de regarder par la fenêtre. Un peuple était là, stable, occupant le même territoire depuis quinze ou vingt siècles. Et tout à coup, très rapidement, en une ou deux générations, un ou plusieurs autres peuples se substituent à lui : il est remplacé, ce n’est plus lui. Il faut noter que la tendance à considérer les êtres et les choses, les objets, et les peuples, donc, comme *remplaçables*, interchangeables, est assez générale, bien conforme au triple mouvement selon lequel le monde s’est à la fois industrialisé, déspiritualisé et décultivé, si je puis dire. On peut penser à une sorte de taylorisme tardif, généralisé : au début ce sont les pièces qu’on change, ensuite ce sont les hommes, et finalement les peuples. Mais pour cela il faut les abrutir, les hébéter, leur enseigner l’oubli, l’oubli de leur histoire et de ce qu’ils se doivent, et mieux encore la haine de ce qu’ils sont. L’Éducation nationale et l’industrie de l’hébétude, qu’on a parfois un peu de mal à distinguer l’une de l’autre, s’acquittent à merveille de cette tâche.

« *Vous notez très vite le retournement de sens qu’il y a à appeler “cités” des zones qui, précisément, “ne parviennent pas à le devenir”, puisqu’elles sont de non-droit, ajoutant que notre époque se caractérise par l’antiphrase et le mensonge…*

« Oui. Quand on ne peut pas changer les choses, ou qu’on juge inutile de le faire, trop compliqué, trop coûteux, trop risqué, on change les mots. Voyez *populaire* qui s’est mis à désigner parmi nous ce qui n’est pas le peuple français traditionnel : un *quartier populaire*, c’est maintenant un

quartier d'où le peuple anciennement installé a été évacué, transplanté, chassé ; c'est un quartier immigré, où le Grand Remplacement a déjà eu lieu. Prenez *culture* : quand il n'y a plus de culture, on appelle culture ce qu'il y a. *Le Monde* s'émerveillait récemment de l'état de la culture en France, en rappelant que des millions de gens avaient vu *Intouchables* ou assistaient à des "concerts" de rock. *Musique* est un des premiers termes qui ont radicalement changé de sens, vers la fin du XXe siècle, et se sont mis à désigner à peu près le contraire de ce qu'ils avaient voulu dire jusque-là. J'ai découvert récemment que *cinéphile*, que j'avais un peu perdu de vue – la cinéphilie au sens ancien s'étant effondrée –, est revenu pour désigner ceux qui vont souvent au cinéma : si vous vous y rendez six ou sept fois par an, vous êtes un *cinéphile*, même si c'est pour ne jamais rater Kad Merad ou Alain Chabat. Et vous serez comptabilisé comme vous étant livré à une activité *culturelle*, qui servira à montrer et même à *prouver*, chiffres à l'appui, combien la culture se porte bien. Une langue nouvelle a été inventée qui sert à *ne pas dire*, à ne pas montrer, à ne pas nommer ce qui survient. Surtout ne jamais donner les noms, qui pourraient être révélateurs. Univers du prénom, d'avant le nom, de la régression, des *papas*, des *mamans*, des *grands frères*, à la fois infantile et terriblement grossier, violent, parce que revenu à un en deçà du pacte social comme du *toilet training* (voyez la place des plaisanteries pipi-caca, dans l'industrie de l'hébétude). Univers du *pseudo*, surtout, de la parole non signée, non assumée, irresponsable. Le triomphe de cette parole sans aloi, qui ne touche plus aux choses et dont tout l'art est de ne pas nommer, est sans doute l'actuelle élection présidentielle, où, de la question capitale, la seule qui compte vraiment, le changement de peuple, tout le monde est d'accord, même le Front national, qui en a déjà pris acte, pour ne pas dire un mot, pour faire comme si ça n'arrivait pas.

« *En quoi* La Grande Déculturation – *un autre de vos concepts – est-elle à l'origine de ce* Grand Remplacement *?*

« Ah, je n'ai jamais dit qu'elle en était *à l'origine*. Je dis qu'elle en est la condition nécessaire. Un peuple qui connaît ses classiques ne se laisse pas mener sans regimber dans les poubelles de l'histoire. L'abrutissement hagard et psittaciste concocté de concert par l'enseignement de l'oubli, par l'endoctrinement permanent dans la haine de soi et par l'industrie de

l'hébétude, est seul à même de produire l'être remplaçable à merci qu'exige pour son bon fonctionnement le marché globalisé.

« *Vous militez* "pour un accroissement maximal de la différence de statut et de traitement entre citoyens et non-citoyens" : *comment dénoncer auprès de compatriotes endoctrinés ces deux sophismes, le premier qui sépare la citoyenneté de la nationalité, le second qui rend un* "acte délictueux" – *la clandestinité* – "créateur de droits" ?

« En les adjurant de se réveiller et d'*en croire leurs yeux.* Le complexe médiatico-politique vole aux citoyens leur propre expérience en lui substituant en permanence, autre remplacisme, un discours sociologico-idéologique destiné à les convaincre qu'ils ne voient pas ce qu'ils voient, qu'ils ne vivent pas ce qu'ils vivent, que tout ça est dans leur tête, qu'à l'école le niveau monte, que partout la sécurité s'améliore, que l'immigration diminue, qu'il n'y a pas de races mais qu'elles sont égales, que d'ailleurs tout et tout le monde est égal, ce qui est évidemment la condition sine qua non de l'interchangeabilité générale. Pour ma part je ne vois pas comment l'égalité est compatible avec la morale. C'est dans leur néant que les hommes sont égaux, dans leur abstraction au regard d'un dieu terrible ou de l'aveugle loi, dans leurs vagissements désarmés ou leurs râles d'agonie. Dès qu'ils parlent, qu'ils pensent, qu'ils agissent, qu'ils assument leur condition, ils ne sont plus égaux, heureusement. Je ne vois pas en quoi Laurent Ruquier est l'égal d'Yves Bonnefoy. Je ne vois pas en quoi Mouammar Kadhafi est l'égal de Václav Havel. Surtout, je ne vois pas l'intérêt qu'il y a à soutenir qu'ils le sont.

« *Vous observez que* "Georges Pompidou, c'est à peine imaginable, parlait encore, il y a quarante ans à peine, et à Sciences-Po encore, du génie de notre race". *J'ajouterai que, dans le même discours, il avait osé citer le Maurras de* Kiel et Tanger. *Où en sont en France, plus encore que la liberté d'expression – nous vivons des années de plomb –, l'indépendance de l'esprit ?*

« Dans les interstices, dans les lapsus, dans les souterrains, dans la syntaxe, dans l'échec, dans le souvenir d'enfance, dans les forêts, dans le désir fétichiste, dans l'absence, dans la non-coïncidence avec soi-même, dans l'érudition, dans les nuages, dans le mot pour un autre, dans la

solitude, dans les cimetières, dans les bouchons d'oreille, en Pologne, au pied de la lettre.

« *La France, regrettez-vous, n'est plus qu'une* "simple expression géographique", *sans épaisseur culturelle et historique, mais vous en exonérez la Révolution française alors que c'est l'*Encyclopédie *qui, précisément, définit la nation uniquement comme* "une quantité considérable de peuple, qui habite une certaine étendue de pays, renfermée dans de certaines limites, et qui obéit au même gouvernement". *N'est-ce pas l'homme abstrait des Lumières qui a fait de tous les Français des Français de papier ?*

« C'est bien la première fois qu'on me reproche d'exonérer la Révolution française de quoi que ce soit ! Il me fallait vraiment venir à *L'Action française* ! La seule petite excuse que je trouve à la Révolution française c'est qu'elle n'a pas cru à ce qu'elle a dit et qu'elle eût été stupéfaite de constater qu'un siècle plus tard on commençait à prendre au sérieux ses envols rhétoriques. Les hommes de la Révolution, convenez-en, se sont montrés de farouches patriotes, et cela au sens le plus classique du mot. Comme tous les Français de l'âge classique, ils avaient un si fort sentiment naturel, c'est-à-dire culturel, de ce que c'était que d'être français qu'ils pouvaient bien dire, en s'écoutant parler, que les habitants de la Terre entière avaient vocation à devenir français, que c'était un concept universel : ils n'y croyaient pas une seconde. Ils déclarent Thomas Paine ou Anacharsis Cloots citoyens français, ils les font élire à la Convention, mais à la première occasion, quand ces malheureux commencent à ne pas voter comme on voudrait qu'ils votent, on déclare très inélégamment qu'ils ne sont pas français, que ça ne compte pas, et ils sont exclus de l'Assemblée. L'ennui est que, par la suite, d'aucuns ont cru, ou prétendu croire, à ces billevesées – ce qui, dans un premier temps, nous a d'ailleurs valu quelques excellents Français à une époque où le France s'aimait assez pour être aimable, désirable, et avait une assez haute idée d'elle-même pour ne se laisser pas trop marcher sur les pieds. Nous en sommes loin.

« *Êtes-vous toujours candidat à l'élection présidentielle au nom du parti de l'In-nocence que vous avez fondé ? Quelles sont vos raisons d'espérer ?*

« D'espérer être élu ? Minces. D'espérer être officiellement candidat, bardé des fameuses cinq cents signatures ? Médiocres. Mais sérieuses

d'espérer un réveil de notre peuple, avant qu'il ne soit tout à fait trop tard. Appelons cela le syndrome de Jeanne d'Arc, ou du 18 juin, ou du fond des abîmes. Les peuples ne disparaissent pas si facilement. Un beau jour quelqu'un se souvient, puis quelqu'un d'autre, et c'est un cri énorme dans toute la vallée. Qui aurait pu penser que la langue hébraïque sortirait du tombeau ? Peut-être le français connaîtra-t-il un jour le même sort, qui sait, et son peuple avec lui. J'ai une conception lazaréenne de la patrie. »

D'autre part, aujourd'hui même, un communiqué que je proposais pour publication a été écarté – pas exactement *écarté*, car je crois que j'aurais pu lui trouver une majorité si nécessaire, mais il avait contre lui les plus sages et les plus modérés de nos hiérarques anciens et nouveaux, ce qui m'a incité à le retirer. Il était ainsi formulé :

« Communiqué n° 1334, jeudi 19 janvier 2012. Sur les effets de la "diversité" dans les médias :

« Le parti de l'In-nocence observe les très rapides progrès de la dite "diversité" dans les médias audiovisuels, à commencer par ceux du service public, radiophoniques en particulier, et remarque qu'ils se traduisent par la présence et l'intervention sans cesse croissante de journalistes dont le prénom aussi bien que le nom est radicalement étranger à l'onomastique française. Il ne conteste certes pas le droit de ces journalistes, citoyens français, à exercer leur métier, mais il souhaite attirer l'attention sur le droit symétrique du peuple français, comme de n'importe quel autre, à disposer sur son propre territoire de moyens officiels d'information qui, aussi bien par ceux qui s'y expriment que par la substance de leurs discours, reflètent son identité, ses traditions, son histoire. Même les Tibétains au Tibet, malgré la sinisation endémique, ont encore droit à des radios tibétaines. Face à la prolifération continue de journalistes que leurs parents n'ont pas cru devoir doter de prénoms français, et qui eux-mêmes n'ont pas envisagé, semble-t-il, d'en adopter, les populations indigènes ressentent chaque jour plus cruellement les conséquences de la contre-colonisation en cours et l'amertume du remplacement accéléré qui leur est promis. »

J'avoue qu'il m'est très désagréable d'être informé la moitié du temps, ou presque, à présent, par des personnes dont le nom est l'équivalent onomastique des femmes voilées, comme si nous vivions déjà en régime "France d'après", post-français. Et apparemment je ne suis pas seul à

ressentir de cette manière la très rapide évolution. Mais, même à l'Innocence, on trouve inopportun de le dire.

Samedi 21 janvier, minuit et quart. Quelques admirables exemples de la nouvelle langue, ou de la néo-syntaxe, ou du *syntax-free french* :

« Personne en France n'est d'accord sur où commence où s'arrête le chômage » (France Culture, "Le secret des sources").

« Les journalistes doivent avoir ce problème de est-ce qu'on prend au sérieux ce que dit le président ou bien… » (*id.*).

« Les promesses qui avaient été faites sur on ne fermera pas Gondrange n'ont pas été tenues » (France Culture, "La rumeur du monde", Jean-Marie Colombani).

*

Très paradoxalement, alors que la situation n'a rien de particulièrement réjouissant – fin du contrat P.O.L, lourdes menaces sur les contrats Fayard, quasi-impossibilité de remettre à la fin du mois la totalité du *journal* 2011 comme c'était convenu et comme il le faudrait plus que jamais (c'est dans les moments de tension qu'il faut s'en tenir le plus étroitement à la lettre des traités…) –, assez paradoxalement, donc, je suis habité ces temps-ci par une grande et très joyeuse exaltation créatrice, si ce *journal* veut bien me passer l'expression. Le domaine en est moins les lettres, ou même la peinture (je m'escrime depuis des jours sur le même ciel, pour un huitième *Dover Beach*…), que la photographie. J'ai l'impression de m'être beaucoup amélioré, dernièrement, dans cette activité ; d'avoir franchi une étape. Depuis une quinzaine de jours, mes images sont bien meilleures, il me semble, que toutes celles que j'avais produites auparavant. Je crois même avoir mis en ligne, hier, les plus réussies de mon abondant corpus.

C'est l'effet d'un renversement théorique. Jusqu'à présent je ne touchais pas à mes clichés, sinon pour les recadrer un peu, très peu, en général en vue d'un redressement. J'étais d'accord avec Claude Simon qui estimait, je crois, que la photographie n'avait de mérite que non retouchée, fidèle à elle-même et au monde surpris. C'est ma série *La Place du mort*, recueil

d'images prises du siège du passager d'une voiture en mouvement, qui a commencé à me faire évoluer. Je me suis aperçu que j'aimais beaucoup les images floues, à la fois furtives et frappées par leur instantanéité même d'une curieuse éternité. Je me suis mis à en produire en dehors de la voiture en marche, pieds à terre, en agitant l'appareil au moment du déclic. Pour être un peu lisibles malgré tout, les photographies avaient alors besoin d'être "améliorées". Je me suis pris au jeu de ces interventions a posteriori et j'ai commencé à me livrer à des expériences avec la couleur, l'intensité, les marges. C'est ainsi que sont nés mes "Paysages préposthumes", qui m'occupent énormément ces temps-ci. J'en suis au vingt-quatrième, le plus réussi.

L'*exaltation créatrice* a beau avoir pour terrain principal la photographie, elle ne lui est pas cantonnée. C'est que la photographie, par le biais d'Internet, dépasse nettement la photographie. Ainsi je place mes clichés au sein de ma "Chronologie", qui est une sous-section ou une annexe de *Vaisseaux brûlés.* Sur Flickr, certaines d'entre elles peuvent aller se ranger au sein du groupe "La cohérence échevelée du monde", qui réunit tout ce qui n'est pas dans les *Églogues* mais *pourrait s'y trouver*. Un autre groupe, dont je ne suis pas non plus le fondateur, est consacré à ce qui *y est,* au contraire. D'autres images pourraient facilement servir de point de départ à des tableaux. Les couvertes de la série *Dover Beach* sont bien sûr étroitement liées, à travers Matthew Arnold et son poème, à la série des *Travers*. Tout se tient admirablement. Or c'est précisément cela, je crois, qui suscite l'exaltation, créatrice ou pas créatrice : que *tout se tienne*, que les liens prolifèrent, que l'aire de notre regard et de notre expérience paraisse avoir une structure cohérente – non pas rigide, contraignante ou limitative, mais frémissante, au contraire, frénétique, échevelée (*Tout se tient, mon amour, et je n'ai lieu qu'en toi…*).

*

Après une longue navette de diverses formulations et contre-formulations, la proposition de communiqué au sujet des progrès de la

“diversité” dans les médias de service public a finalement été votée, à une très courte majorité, sous cette forme modifiée :

« Communiqué n° 1334, jeudi 19 janvier 2012

« Sur les prénoms des journalistes et les effets de la “diversité” dans les médias :

« Le parti de l’In-nocence observe les très rapides progrès de la dite “diversité” dans les médias audiovisuels, à commencer par ceux du service public, radiophonique en particulier, et remarque qu’ils se traduisent par la présence et l’intervention sans cesse croissantes de journalistes dont le prénom aussi bien que le nom sont radicalement étrangers à l’onomastique française. Il ne conteste certes pas le droit de ces journalistes, citoyens français, à exercer leur métier, mais il souhaite attirer l’attention sur le droit symétrique du peuple français, comme de n’importe quel autre, à disposer sur son propre territoire de moyens officiels d’information qui, aussi bien par ceux qui s’y expriment que par la substance de leurs discours, reflètent son identité, ses traditions, son histoire.

« Le parti de l’In-nocence est comme toujours frappé par le total défaut de symétrie dont témoigne la situation présente et il imagine mal, par exemple, que les Algériens en Algérie ou les Marocains au Maroc accepteraient bien longtemps que nouvelles du monde et reportages leur soient quotidiennement présentés par une inépuisable théorie de Jean-François Lacroix ou de Marie-Josèphe Le Tellier. Face à l’afflux constant sur les ondes de journalistes que leurs parents n’ont pas cru devoir doter de prénoms français, et qui eux-mêmes n’ont pas envisagé, semble-t-il, d’en adopter, marquant par là leur légitime attachement à leurs racines, les populations indigènes, qui ne sont pas moins attachées aux leurs, ressentent chaque jour plus cruellement les conséquences de la contre-colonisation en cours et l’amertume du remplacement accéléré qui leur est promis. »

Évidemment, je suis troublé par les oppositions qui se sont manifestées jusqu’au dernier moment et même au-delà, car le vote était si serré qu’il a fallu compter et recompter. Il ne s’agit pas de fustiger tous les Mustafa et Abdallah qui sont désormais pain quotidien à la radio. Il s’agit d’affirmer et de réaffirmer le droit de la population indigène à disposer de médias audiovisuels qui reflètent sa culture, son histoire (et non sa triste

“actualité”) et, oui, son onomastique. La question de la réciprocité est capitale. Rares sont les peuples de la Terre, et certainement pas les peuples arabes, qui, chez eux, accepteraient que les organes d’État se parent de façon significative de noms et de prénoms étrangers à leur histoire séculaire.

Dimanche 22 janvier, minuit. Je suis censé remettre à la fin du mois, dans une semaine, le texte complet du *journal* 2011, *Septembre absolu* ; or je n’en suis dans la relecture qu’au mois de septembre, justement, et, même dans la phase la plus récente de travail intensif, je ne suis jamais arrivé à traiter le texte d’un mois en moins d’une semaine. Respecter les délais convenus semble donc un idéal d’autant plus difficile à atteindre que je dois partir après-demain pour Paris, et que ce voyage va voler à ce labeur quarante-huit heures. Mon désir d’honorer mes engagements est passablement vain dans la mesure où je n’ai plus aucune nouvelle de Fayard, où mes envois ne suscitent plus le moindre écho et où la publication dudit *journal* semble sérieusement remise en cause. Mais justement : c’est dans les situations comme celle-ci que la rigoureuse observance des traités prend tout son sens et trouve toute sa raison d’être. Tant qu’on ne m’aura pas officiellement signifié qu’on ne veut plus de ma prose, je l’enverrai imperturbablement à l’heure dite, comme je l’ai toujours fait (à quelques minutes près de temps en temps).

*

François Hollande ne suscite pas du tout en moi l’hostilité immédiate, superficielle, élémentaire, que j’éprouve depuis toujours, depuis ses premières apparitions médiatiques, à l’endroit de Nicolas Sarkozy. Au contraire, je trouve Hollande plutôt sympathique. À titre personnel, je souffrirais moins sous un quinquennat dont il serait la figure tutélaire que sous un second mandat de Nicolas Sarkozy, qui me met hors de moi à chaque apparition. En tant que citoyen, en revanche, je souffrirais davantage encore, car, si fort que je désapprouve la politique sarkozyenne, elle me semble tout de même un peu moins à craindre, pour le salut de la patrie, que celle du socialiste et des siens, remplacistes assumés et résolus.

Le sympathique Hollande a donné cette après-midi un puissant avant-goût de ce que serait son passage à la tête de l'État en faisant ouvrir son grand meeting de début de campagne par nul plus petit seigneur que Yannick Noah, *personnalité-préférée-des-Français* (et de moi l'une des moins aimées). C'est donc tout à fait entré dans les mœurs, depuis je ne sais plus quand : toute grande réunion politique doit nécessairement être mélangée de variétés, et de l'espèce la plus triviale. J'ai beau n'en ignorer rien, j'en suis chaque fois stupéfié. Ainsi, pour que soit élu un candidat à la présidence de la République, il faut qu'il manifeste publiquement, aussi publiquement que possible, l'étroitesse de ses liens avec la musique de divertissement la plus courante. Je ne dirai pas que M. Hollande a perdu ma voix, puisqu'il n'y avait aucune chance qu'elle se portât sur lui. Mais la politique telle qu'elle se pratique en régime spectaculaire-marchand a achevé de perdre en moi un éventuel adepte.

Lundi 23 janvier, minuit et quart. Aujourd'hui Marie Lafitte m'a écrit pour m'informer que le volume des *Demeures* du Sud-Est était arrivé chez Fayard et qu'elle me l'envoyait ; et j'ai aussi reçu un message d'Hélène Guillaume m'informant qu'elle attendait d'avoir reçu la totalité du *journal* 2011 (je viens de lui expédier septembre) pour me faire parvenir les pages du même livre déjà annotées par Claude Durand. Tout semblerait parfaitement normal, donc. Est-ce que j'ai rêvé une crise ? À moins que les annotations durandiennes annoncées ne soient particulièrement critiques… De toute façon, je n'ai pas le temps de m'en occuper avant d'avoir achevé la relecture et correction de la version originale du texte.

*

« Bien que la mission de la Ligue arabe en Syrie s'est avérée un échec… » (Informations de France Culture.)

« L'armée a le droit de veto sur les lois issues par ce nouveau parlement » (*id.*, en Égypte, cette fois).

*

Je suis de plus en plus persuadé que l'épicentre de la grande crise syntaxique du début du millénaire (le moment où se sont mises à parler très mal, asyntaxiquement, des personnes censées, de par leurs diplômes ou leur situation sociale, parler très bien), c'est la *préposition* (le fameux *sur comment* n'étant dès lors qu'une variété d'un phénomène plus large). Plus précisément, quelque chose s'est rompu dans la relation entre la préposition et son régime. Or la préposition, son nom l'indique assez, n'a de sens que par rapport à son régime. C'est ce rapport qui constitue son essence, sa raison d'être. Il est très frappant que la plupart des locuteurs, y compris les plus censément cultivés, se sont mis tous en même temps à dissocier systématiquement la préposition de son régime, le plus souvent en introduisant un adverbe dans cette faille béante qui, du coup, fait s'effondrer tout l'édifice syntaxique – un adverbe ou n'importe quelle incise qui fasse bien éclater la structure.

Sur France Musique, cette fois :

« Quand on s'est installés à Strasbourg l'idée était un peu de, si vous voulez, réfléchir à… » (c'est moi qui mets des virgules – en fait il n'y en avait pas).

Autre exemple, encore plus simple et net (même locuteur) :

« … par rapport à justement leur propre histoire… »

Pendant presque tout le XXe siècle on eût dit :

« … par rapport justement à leur propre histoire… »

ou éventuellement, et mieux :

« … par rapport à leur propre histoire, justement. »

Qu'est-ce qui a fait que presque tout le monde en même temps se soit mis à dire (et à écrire) :

« … par rapport à justement leur propre histoire… »

« … sur en même temps le théâtre et le cinéma » ?

« … sur d'une certaine façon les moyens dont il disposait » ?

De toute évidence il y a un sens à précisément cette volonté (peut-être inconsciente) de casser, de séparer, ce qui de toute éternité était fait pour aller ensemble. Mais que peut-il bien être sinon un désir général de briser toutes les structures, toutes les contraintes, tous les systèmes, quitte à se retrouver au beau milieu d'un champ de ruines (sémantiques, pour commencer, mais il n'est que la manifestation annonciatrice de tous les autres) ?

Paris, hôtel Bourgogne & Montana, ch. 60, mardi 24 janvier, minuit. Déception, on ne m'a pas donné cette fois ma chère 67 à l'hôtel de Bourgogne. La chambre 60 est plus petite, et surtout beaucoup moins protégée des bruits éventuels de l'escalier, de l'ascenseur, du couloir et des voisins (pas de double porte). D'autre part, Internet n'y fonctionne pas, au moins ce soir. J'ai dû descendre dans un salon du bas, d'ailleurs assez joli, pour "relever mes compteurs" (boîte à lettres électronique, Flickr, l'Innocence). Cependant il n'y a pas de bruit, jusqu'à présent, et, pour ce qui est de la vue, elle est plus généreuse encore, ici, que de la 67 : *trois* ouvertures au lieu d'une, et se creusant plus bas dans la paroi, de sorte que le panorama entre plus profond dans la pièce, qu'il accompagne mieux chaque geste ; et il est vraiment magnifique, s'ordonnançant comme il fait autour de l'Assemblée nationale, à laquelle la baie la plus en évidence, la plus proche du lit, fait exactement face.

Je dois parler demain matin à l'aube devant un cercle de "jeunes cadres" issus des grandes écoles, principalement Polytechnique, je suppose, car c'est à la Maison des Polytechniciens, rue de Poitiers, que cela doit se passer. Je suis sans expérience de la pratique du petit déjeuner-conférence. Le conférencier fait-il bien de déjeuner préalablement ? Ou bien est-il censé parler en mangeant ? C'est que je prends mon petit déjeuner très au sérieux, moi…

Un autre souci est qu'après mon thé du matin, étant donné l'état de ma prostate, il me faut pisser deux ou trois fois dans l'heure qui suit – je ne peux tout de même pas demander qu'on m'excuse deux minutes au beau milieu de mes élans lyriques sur le Grand Remplacement et la

Décivilisation ! Ah, la vie des candidats en campagne n'est décidément pas facile…

Mercredi 25 janvier, minuit et quart. Mes ex-polytechniciens et assimilés étaient fort civilisés, ce matin, dans le cadre élégant de l'hôtel de Poulpry. Voilà donc trente ou quarante jeunes cadres supérieurs, hauts fonctionnaires, banquiers, ou patrons de leur propre entreprise, et qui se situent plutôt *à la droite* de l'In-nocence, il me semble – tout ce qu'ils lui reprochent est de ne pas proposer suffisamment de solutions concrètes, face au Grand Remplacement. Ils m'ont assuré d'emblée qu'avec eux je pouvais m'exprimer très librement, que je ne risquais nullement de les choquer. Le mot *identitaire*, même, paraît appartenir à leur vocabulaire courant, quoiqu'ils semblent sans lien aucun avec le parti ou ex-"bloc" du même nom, dont leur apparence ne les rapproche certes pas.

Donc il y a parmi les jeunes dirigeants ou futurs dirigeants du pays toute sorte d'hommes et de femmes qui pensent tout à fait ce que je pense et ce que je dis, me sont très reconnaissants de le dire et sont plutôt plus radicaux que l'In-nocence et que moi dans leurs approches (et dans leurs appréhensions, au double sens du terme). Or je suis de plus en plus persuadé que dans *tous* les milieux il y a des Français nombreux qui partagent ces analyses, ces constats et ces façons de voir les choses. Et pourtant rien ne se passe. On s'approche à grands pas d'une échéance politique majeure et dans le débat électoral il est question de tout sauf du changement de peuple. On dirait que les gens sont tétanisés. Pourquoi ne réagissent-ils pas, si leurs observations et leurs convictions sont bien celles qu'ils disent ? Ou, pour tourner les choses autrement : pourquoi ne se précipitent-ils pas au parti de l'In-nocence ? Nous devrions avoir un million de membres !

À dix heures et demie du matin j'étais rentré ici, ma journée de travail (officielle) terminée. J'avais envisagé de quitter Paris aujourd'hui, un jour plus tôt que prévu, mais pendant mon absence on avait rétabli dans cette chambre la connexion Internet, j'ai donc décidé de m'en tenir aux premiers arrangements. Cette après-midi j'ai vu deux expositions, une selon mes goûts, autour de l'*Hommage à Delacroix* de Fantin au musée Delacroix,

l'autre en pensant à Pierre qui, en bon Ariégeois, est très attaché à la maison de Foix : sur Gaston Phébus, à l'hôtel de Cluny. Ce pauvre musée du Moyen Âge est en bien piètre état. J'en étais resté à l'époque où il avait un conservateur très dynamique et lancé, qui en avait fait un endroit extrêmement vivant, il m'en souvient. Ces temps sont loin, semble-t-il. Tout est bien poussiéreux et assez laidement disposé, surtout l'exposition, qui n'a pas grand-chose à montrer, il faut dire, et dont le paratexte, la signalétique, sont terriblement envahissants.

J'ai passé un moment à l'excellente librairie Compagnie et y ai acheté quelques livres, malgré mes résolutions. Parmi eux, les *Leçons sur la langue française*, de Pierre Guyotat, qu'un premier feuilletage montre bien surprenant. D'ailleurs il s'agit de littérature et d'histoire littéraire, pas précisément de *langue* : ce sont des textes transcrits à partir de versions orales, des cours donnés entre 2001 et 2004 à l'université de Paris-VIII Saint-Denis. Ces cours, encore une fois *à première vue*, semblent avoir été bien paresseux. Les neuf dixièmes étaient apparemment constitués de la lecture de textes classiques : Ronsard, Rousseau, Chateaubriand, Chénier, etc., entrelardés de loin en loin de commentaires tout à fait plats :

« C'est très intéressant, ça… Bien entendu, c'est moins beau que Rutebeuf ou que Villon… Voilà, c'est un passage très beau… C'est un très beau poème. Ça montre aussi l'extrême célébrité de Jeanne d'Arc, à l'époque, et la stupéfaction qu'elle a provoquée… », *etc.*

On se demande à qui s'adresse ce cours universitaire, mais si le ton est révélateur du niveau des étudiants du XXIe siècle, c'est inquiétant :

« Cette époque est aussi l'époque de très grands musiciens, avec le plus grand d'entre eux, qui est Bach. Il naît en 1685 et meurt en 1750. 1685 est aussi l'année de la naissance de Rameau en France, qui mourra en 1764 : c'est lui qui va vivre le plus longtemps. Vous avez Haendel, un Allemand d'origine, un Saxon. Après avoir vécu en Italie, il s'installe en Angleterre. Il est devenu une sorte de musicien national anglais. C'est un personnage très intéressant, un peu comme Hogarth », *etc.*

Peut-être le fin mot de ce livre singulier est-il ceci, sur quoi je tombe par hasard :

« Le VIIIe siècle, donc, c'est l'apogée de la conquête arabe. C'est un moment capital dans l'histoire du monde. »

Ce n'est pas faux, cela dit ; mais voilà vingt-cinq euros bien sottement dépensés, je le crains. Sur ma lancée je me suis offert une parfaite poussée boulimique au café Sauvignon, à l'orée de la rue des Saints-Pères, où j'ai mes habitudes quatre ou cinq fois par siècle : sandwich au jambon d'Auvergne sur pain Poilâne, sandwich au cantal, foie gras aux figues, tarte aux framboises (à défaut de tarte aux figues), le tout arrosé de deux verres de quincy, et affreusement "mon genre".

Plus loin sur le chemin du retour je me suis arrêté, rue de Bourgogne, chez une dame bouquiniste et cancéreuse (c'est elle qui me l'a dit, pour expliquer que la dernière fois j'avais trouvé sa librairie fermée) ; et, n'osant ressortir sans rien prendre, je lui ai acheté un Maurras, *Poésie et vérité*, pour compenser Guyotat – mais ça va, je crois que personne ne m'a vu.

Dans cette chambre, la tuyauterie fait un vacarme du diable, depuis deux bonnes heures. Il me semble que c'est le chauffage qui s'arrête pour la nuit, car en effet j'ai assez froid ; mais il y met le temps…

Plieux, jeudi 26 janvier, minuit vingt. Pas grand-chose à raconter sinon que j'ai fait sans trop d'encombres le voyage de Paris à Plieux, entre midi et demi et dix heures du soir, sous une pluie battante, et non sans être obligé de dormir une petite heure sur une aire d'autoroute, entre la Sologne et Châteauroux. L'autoportrait quotidien fut fait dans Valence-d'Agen, au passage, et complété par une vue assez spectaculaire, il me semble, mais peut-être floue, je ne l'ai pas encore "saisie", de la centrale de Golfech à partir du pont sur la Garonne.

M'attendaient à la maison de premiers exemplaires du huitième volume des *Demeures de l'esprit*, *France IV, Sud-Est*. Je ne suis pas sûr que la couverture soit très réussie, la titraille est trop serrée vers le haut. Est-ce bien ce que j'avais demandé ? Je ne me souviens plus. À l'intérieur, en revanche, beaucoup de photographies sont nettement mieux sorties au tirage que je ne m'y attendais. À présent, sous cet angle-là, c'est pour le volume suivant, *Italie du Nord*, que je me fais du souci. Curieusement, toutes ces maisons de Lombardie, de Vénétie ou d'Émilie sont très peu photogéniques.

Je ne vois pas du tout celle qu'on pourrait bien choisir pour la couverture. Celle de Pétrarque à Arquà Petrarca, peut-être, si un des clichés s'y prête ?

*

Nous avons vu ce soir, en dînant tardivement, la fin d'un débat entre MM. Hollande et Juppé. Tout à fait in fine, alors que les échanges étaient clos, officiellement, Alain Juppé a demandé encore une fois la parole pour ajouter quelque chose. Or c'était que jamais un candidat favori des sondages en janvier – ce qui est actuellement le cas de François Hollande – n'avait remporté l'élection présidentielle. C'était petit, bas, sottement discourtois, incroyablement au-dessous et du niveau des débats et des enjeux. J'avais une certaine estime pour Alain Juppé, malgré la divergence de nos vues, mais cette sotte sortie la lui a fait perdre.

Vendredi 27 janvier, minuit et demi. « Ça n'a pas donné lieu à effectivement les économies qui avaient été promises » (France Culture, informations – cf. *supra*).

*

J'ai le plus grand mal à défendre Jérôme V. à l'In-nocence où il a gravement insulté tout le monde à commencer par moi, mais je ne regrette pas ces combats, ni d'avoir imposé son texte pour le premier numéro de la revue, car j'y lis ceci, qui coïncide à merveille, hélas, avec mon propre sentiment, jamais si clairement précisé :

« Tout est allé si vite, pour une fois, qu'un individu est susceptible, dans la durée de sa vie terrestre, de voir le monde basculer entièrement autour de ce vocable : "musique". Je ne me lasse pas d'admirer cette chose incroyable, et que personne n'a l'air d'observer : autour du pivot que semble constituer ce simple mot féminin de sept lettres, le monde entier (le monde spirituel et le monde sensible) a basculé. C'est comme si tant et tant de fils, de sens, de conséquences, d'implications et d'évidences étaient attachées si profondément à ce terme que sa révolution avait entraîné avec

elle une hécatombe, l'hécatombe du Sens. Jadis, une grande armée était nécessaire pour mettre le monde à feu et à sang, pour redessiner les frontières d'un continent, pour conquérir des peuples et des territoires, pour défendre ou battre une patrie. Il semble bien que ces méthodes artisanales soient révolues : la face du monde peut changer radicalement grâce à la modification du sens d'un mot. »

Et d'interroger :

« Pourquoi cette énorme responsabilité est-elle tombée sur ce vocable : "musique" ? »

Je trouve cela admirable, d'une justesse implacable, et c'est à la lettre près le reflet exact de ma propre expérience et de mon propre sentiment. Chaque fois que sur France Culture il nous est dit qu'on va à présent écouter un peu de *musique* et que c'est M ou Grand Corps Malade, j'ai l'impression d'être un mort vivant – *mais de quoi peuvent bien parler ces gens-là ?*

Plieux, samedi 28 janvier, minuit. Dans *Le Monde* d'hier on pouvait lire un long article sur certain mystérieux conseiller de Carla Bruni-Sarkozy, Julien Civange, qui dispose ou disposait jusqu'à une date récente d'un bureau à l'Élysée. « "*Civange est le seul qui, lors d'un déplacement* [rien que *déplacement* dit tout]*, peut entrer dans la chambre de sa vieille amie Carla sans frapper et sans faire hurler Nicolas*"*,* sourit un vieil ami du chef de l'État. » On apprend aussi que ce personnage « est un rescapé de la "vie d'avant", celle où Carla Bruni n'était pas encore la première dame de France. Il est comme un souvenir de ses années Palace et podiums, un vestige de ses années jet-set et jet-lag ». « "*C'est un artiste*", dit Véronique Rampazzo, ex-"bookeuse" de Carla Bruni aux temps du mannequinat, aujourd'hui chargée de ses relations avec la presse au Palais de l'Élysée. » Malheureusement, l'*artiste* est actuellement compromis dans une affaire de "gestion hasardeuse" d'un projet intitulé "*Born HIV free*", pour le compte du Fonds mondial de lutte contre le sida, en lequel est très impliquée l'épouse du chef de l'État.

Même si M. Civange est parfaitement honnête, l'image qu'il donne du régime en sa phase actuelle est bien éloignée de celle qu'il avait du temps

du général de Gaulle, qui à vrai dire n'aurait pas une seule seconde, en ses pires cauchemars, imaginé pareille évolution en si peu de temps.

En face, on n'est pas tout à fait aussi éloigné de ce genre de milieu et de pratiques qu'il serait souhaitable, il me semble, pour la dignité de la République. Le même numéro du *Monde* offre au lecteur une publicité d'un quart de page pour une émission de "Direct 8" animée par Valérie Trierweiler, couramment présentée comme "la nouvelle compagne de François Hollande". La publicité présente une jeune femme au chemisier blanc largement ouvert, ses longs cheveux châtain clair lui tombant en boucles sur les épaules. « Chaque semaine, apprend-on, le nouveau magazine de Valérie Trierweiler nous plonge dans un face à face intimiste avec une personnalité de premier plan. » Ah tiens, cette jeune femme aux allures de vamp, si l'on en croit du moins cette photographie, et dont on avait peu entendu parler jusqu'à présent, dispose d'un *nouveau magazine* précisément au moment où son compagnon François Hollande commence à faire figure de grand favori dans la course à l'Élysée. Son émission s'appelle "Itinéraires" et aujourd'hui, à douze heures quinze, elle avait pour invité… JoeyStarr (qui au train où vont les choses va bientôt faire figure de vieux grand acteur classique, survivant prestigieux de temps meilleurs – le genre d'emploi (social) que tenaient dans ma jeunesse un Louis Seigner ou un André Luguet).

MM. Hollande et Sarkozy n'ont pas tout à fait le même caractère, apparemment, mais les milieux dans lesquels ils évoluent, et dans lesquels ils choisissent leur compagne, ne sont pas si éloignés qu'on aurait pu le penser.

Dimanche 29 janvier, minuit et demi. J'ai quelquefois l'impression – peut-être devrais-je la ressentir en permanence – de ne rien comprendre à la peinture. Et bien sûr je ne pense pas ici à la peinture comme *pratique*, où le sentiment de mon ignorance est constant, bien entendu. Je pense à la peinture des maîtres. J'ai été très troublé, l'autre jour, de rencontrer côte à côte, au musée Delacroix, les *Chrysanthèmes dans un vase*, de Fantin-Latour, et ce *Bouquet de fleurs* de Delacroix dont la possession faisait les délices de Cézanne, qui l'avait acheté au prix de plusieurs de ses toiles. Ce

doit bien être un chef-d'œuvre, pour que Cézanne l'ait vénéré. Encore faudrait-il savoir s'il le vénérait comme le seul et modeste Delacroix dont il ait pu s'assurer la possession, et en eût préféré un autre si ses moyens lui avaient permis d'en acquérir un autre, ou bien s'il y voyait objectivement un admirable chef-d'œuvre, source constante, pour lui, d'admiration et d'émulation. D'après ce qu'on peut lire ici et là, c'est la seconde hypothèse qui est la bonne. Et si tel est bien le cas je ne comprends rien à la peinture : je ne peux pas contester l'autorité de Cézanne, en effet, alors que moi je trouve ce bouquet terriblement plat (et ne l'eusse jamais attribué à Delacroix, si je l'avais rencontré sans savoir)…

Il est vrai qu'il n'est pas exactement de la peinture : c'est une aquarelle, rehaussée de gouache et de pastel. J'aime tellement la peinture, au sens strict, que cette différence de médium suffirait à me faire préférer mille fois le petit Fantin accroché à un mètre de là, et qui, lui, est une classique huile sur toile. Mais ma préférence est bien loin de tenir uniquement à cette inégalité de matière. J'adore ces chrysanthèmes dans leur vase, le losange presque parfait que forme leur bouquet à l'intérieur du carré de la toile, la splendeur brun grisé, à la hollandaise, du fond ; tandis que ce Delacroix peu représentatif m'est tout à fait indifférent – oui, mais Cézanne en était fou : c'est bien qu'il doit y avoir en cette trop sage aquarelle (en laquelle le losange inscrit dans le carré tient aussi une certaine place, mais plus discrète) quelque chose que je ne vois pas, que je ne comprends pas (un vulgaire Monnoyer m'exciterait tout autant, c'est-à-dire très peu).

Lundi 30 janvier, minuit vingt. En revenant de la promenade des chiens et de la lecture par Pierre, dans l'atelier, de *La Jument verte*, à l'heure du thé, j'ai trouvé sur cet ordinateur ce message :

« De : MICHE Yann PP DRPJ SDAEF BRDP

<yann.miche@interieur.gouv.fr>

Objet : Convocation de police pour audition

Date : 30 janvier 2012 17:26:13 HNEC

À : Renaud Camus <renaud.camus@wanadoo.fr>

« Étant en charge d'une instruction parquet délivrée par Mme Anne de FONTETTE, Vice-procureur de la République au Tribunal de Grande Instance de Paris,

« il est nécessaire de procéder à votre audition.

« Pouvez-vous me contacter afin de convenir d'une date d'audition.

« Cordialement

« Yann MICHE Gardien de la Paix Brigade de Répression de la Délinquance contre la Personne – Groupe Presse Direction Régionale de la Police Judiciaire 122-126 Rue du Château des Rentiers Paris XIII »

J'ai d'abord cru à une de ces bêtises, mauvaises farces ou tentatives d'escroquerie, telles qu'il en abonde sur la Toile, mais à examen plus rapproché la chose avait l'air tout à fait sérieuse. Il y avait un numéro de téléphone, j'ai appelé. Je suis tombé aussitôt sur le gardien de la paix Miche, qui s'est montré, comme moi, j'espère, tout à fait poli. Il a confirmé qu'il devait m'entendre. Je lui ai dit que j'habitais à huit cents kilomètres de Paris. Il m'a demandé si je n'avais pas de projet de séjour dans la capitale. J'ai répondu que je devais m'y rendre en mars. Il m'a dit, à ma relative surprise, car je pensais qu'il allait être plus pressé et voudrait que je vienne le voir plus tôt, que mars était parfait. Nous sommes convenus d'un rendez-vous le 8 mars, jour de ma conférence devant l'association France-Israël.

Non, il ne pouvait pas me dire de quoi il s'agissait. Il a tout de même indiqué qu'il s'agissait de *propos.* De propos *oraux*, ai-je demandé ? Il m'a semblé qu'il répondait oui, mais je ne suis pas sûr qu'il ait bien compris ma question, ni moi sa réponse. De toute façon, je sais par expérience qu'on emploie couramment le terme de *propos* au sujet de phrases écrites, dans ces milieux-là (presse et police mêlées).

De quoi peut-il bien s'agir ? J'ai appris depuis par Google que Mme de Fontette était très spécialisée dans les affaires d'opinion. C'est elle qui est intervenue contre Zemmour, récemment, et plus tôt contre Dieudonné. Apparemment son action n'est pas déclenchée par une plainte quelconque, car s'il en existait c'est la première chose dont j'eusse eu connaissance, il me semble. Donc elle agirait de son propre chef ? Mais à propos de quoi ? De cette accusation lancée par Aude Lancelin ou par un autre journaliste du *Nouvel Observateur* et qui paraît avoir jeté le trouble chez Fayard, depuis

quelques semaines, selon laquelle j'aurais écrit que l'immigration était pire que l'occupation allemande, ce qui est faux (doublement faux) ? de notre communiqué récent sur les prénoms des journalistes ? de quelque passage du *Grand Remplacement* ? Mais je crois savoir que les éditeurs sont les premiers inquiétés quand la Justice s'émeut d'un livre – Reinharc aurait été convoqué aussi, et me l'aurait dit. Ou bien faut-il chercher du côté des deux ou trois entretiens que j'ai donnés ces deux derniers mois, à *L'Action française*, à *La Nef*, à je ne sais plus qui ou quoi d'autre ?

On estime à l'In-nocence qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que Mme de Fontette ne paraisse pas pressée – ce genre d'affaires peut prendre des mois et même des années. Ce n'est pas très rassurant.

Mardi 31 janvier, minuit et quart. Le 1er février à l'aube vaut pour le 31 janvier, j'espère. Je n'ai pas pu envoyer aujourd'hui, date limite convenue, la dernière livraison, *décembre*, du *journal* 2011. Je viens à peine d'en achever la révision. Elle sera demain matin à la première heure sur le bureau d'Hélène Guillaume.

Je tiens à respecter autant que faire se peut mes engagements, mais je ne suis pas sûr que ç'ait grande importance et que Fayard veuille le publier, ce *journal* ; ni surtout signer un contrat avec moi pour le suivant. L'affaire de ma convocation devant la police judiciaire, et les instructions de Mme le Vice-Procureur de Fontette au gardien de la paix Miche, ne devraient pas contribuer à détendre l'atmosphère, de ce côté-là. Bah, nous verrons bien.

Sherlock Bourjon est arrivé, en vingt-quatre heures, à dénouer le mystère de cette convocation. Par ses amis de Riposte laïque, il a pu savoir qu'un autre participant aux Assises sur l'islamisation en décembre 2010, Jacques Philarchein, avait reçu la même convocation du même gardien Miche. Il s'agit donc enfin, selon toute vraisemblance, de la plainte que le Mrap avait déclaré avoir l'intention de déposer contre Philarchein et moi, à l'époque. Mme le Vice-Procureur se renseigne pour voir s'il y a ou non matière à réception de la plainte. Dans neuf cas sur dix, et davantage, la plainte est bel et bien reçue, et des poursuites sont engagées. Me voilà donc promis, selon toute vraisemblance, aux joies de la correctionnelle.

Mercredi 1er février, minuit et demi. On ne cesse de nous dire qu'en France les inégalités s'aggravent et que, pendant que les pauvres s'appauvrissent encore, les riches deviennent de plus en plus riches. Cependant un reportage montrait hier les plus somptueuses villas de la Côte d'Azur, se félicitait que leur construction, leur restauration et leur entretien donnassent du travail à de nombreux artisans et ouvriers du bâtiment, mais précisait tout à fait en passant, et comme une chose allant de soi, que les propriétaires de ces villas, bien entendu, étaient tous étrangers, les Français n'ayant plus depuis longtemps les moyens de s'offrir pareilles résidences. Voilà bien une autre colonisation, par exemple, et dont on parle peu : la colonisation par les très riches – Russes, Saoudiens, Arabes en général, Américains et bientôt Chinois, je présume.

Il en va de Paris comme de la Côte d'Azur, sur ce point. Tous les plus beaux appartements, ne parlons pas des derniers hôtels, passent entre des mains étrangères, parce qu'il n'y a plus de Français suffisamment riches pour les acheter. J'ai toujours pensé pour ma part qu'il était indispensable pour un pays, pour son indépendance, pour sa grandeur, pour son prestige, pour sa culture, pour l'épanouissement de ses arts, qu'il s'y trouve de très grandes fortunes – je n'avais pas songé que c'était nécessaire aussi à la défense très littérale de son territoire. Qu'y a-t-il de plus humiliant que ces zones côtières, ces quartiers, ces immeubles où les indigènes, nous, n'avons pas accès, sinon comme démarcheurs, prestataires de services, personnel domestique, ornements de couleur locale ? Il en allait ainsi jadis à Tanger, à Capri ou à Cintra. Maintenant c'est au cap d'Antibes, avenue Foch ou dans l'île Saint-Louis.

Jeudi 2 février, minuit et quart. Aujourd'hui s'est produit, sous la forme d'un appel téléphonique, un assez retentissant coup de théâtre (politique) ; mais, d'une part, j'ai dû promettre, à mon vif regret, de n'en pas parler, même et surtout à ce *journal*, et cela pendant plusieurs années (pareille situation ne s'est, je crois, jamais rencontrée) ; d'autre part, un second coup de téléphone devait confirmer le rendez-vous proposé, et celui-ci n'est pas

venu, de sorte que l'excitation est un peu retombée (la peste soit des gens qui ne font pas ce qu'ils disent).

De Fayard non plus on ne m'a pas appelé, contrairement à ce qui était convenu. Après avoir envoyé hier la dernière livraison du *journal 2011*, j'avais appelé hier Mme Marion, longtemps secrétaire de Claude Durand et aujourd'hui d'Olivier Nora, pour tâcher de préciser un peu ma situation de ce côté-là. Je n'ai pas reçu de mensualité pour le mois de janvier mais c'est normal, car les derniers effets du dernier contrat devaient se faire sentir seulement, sous forme d'émoluments, jusqu'à décembre 2011. Je voulais savoir si un nouveau contrat était envisagé pour le *journal* 2012, celui-ci même. Mme Marion m'a dit qu'elle allait consulter les puissances (Claude Durand est dans son îlot coutumier, les Saintes, au large de la Guadeloupe) et qu'elle me rappellerait aussitôt après – aujourd'hui, donc. Aucune nouvelle, ce qui signifie qu'elle n'est pas parvenue à joindre ces messieurs, ou bien que mon sort est encore en suspens, ou bien qu'on n'est pas impatient de me le faire connaître.

Mon souci le plus immédiat est le froid. À l'extérieur, les températures sont très basses, les plus basses depuis des années, paraît-il ; et c'est le moment que le système de chauffage, opportuniste comme des aiguilleurs du ciel la veille de Noël, a choisi pour tomber en panne, ou en demi-panne. La chaudière marche consciencieusement, je crois, et donc dépense allégrement ses larges brassées de gaz habituelles, mais la chaleur produite n'est plus que très mal diffusée sous les dalles des différentes pièces, et pas du tout ici, au point le plus haut et le plus éloigné des machines, où le sol est glacé. Nous en sommes à dix-sept degrés, c'est éprouvant. Mme Marion, justement, me disait hier que chez elle le syndic avait imposé une température de dix-neuf degrés, et que tout l'immeuble se gelait et poussait les hauts cris. *Dix-neuf degrés* ! Mais ce serait le paradis !

Sur proposition d'Élisabeth Lévy j'ai écrit hier, pour *Causeur,* un article à propos du livre récent d'Ivan Rioufol, et aujourd'hui un autre sur celui de Jean Sévillia. Je crains que mes textes ne fassent guère plaisir aux auteurs, que pourtant il n'est pas question de froisser. J'ai voulu prendre un ton *Causeur*, ou que je croyais tel, c'est-à-dire narquois, et même un peu

persifleur, et je ne suis pas sûr que ce soit ma meilleure veine d'inspiration, ni surtout la plus apte à me faire des amis.

Mon Dieu, et dire qu'il faut encore que je tire mon autoportrait ! Quelle barbe ! (c'est le cas de le dire).

Vendredi 3 février, minuit et demi. Mauvaise journée, je suppose, mais enfin on tient à peu près.

Il y a d'abord que cette traîtresse de chaudière a choisi les jours les plus froids de l'année, voire des trente dernières années, pour faire des siennes et refuser à peu près tout service. On peut observer le mercure baisser à vue d'œil dans le thermomètre : il s'apprête à franchir dans le mauvais sens la barre des quinze degrés – le moins qu'on puisse dire est que ce n'est pas confortable, d'autant qu'à cette occasion toute sorte d'opportunistes malaises s'abattent sur vous, du rhumatisme articulaire au rhume de cerveau (je ne sais pas trop ce qu'est ou était un *rhume de cerveau*, à vrai dire, mais ce n'est pas ragoûtant…).

Le plus désagréable est une double incertitude, due à cette engeance entre les engeances (en rivalité pour la palme de pénibilité avec les beugleurs de couloir et les claqueurs de porte…), les gens qui vous ont dit qu'ils allaient vous appeler pour vous dire quelque chose d'important et qui ne le font pas. Il y a d'abord cette dame de chez Fayard qui m'avait déclaré mercredi, alors que je ne lui demandais nullement un tel engagement, qu'elle m'appellerait le lendemain et qui ne l'a pas fait, ni aujourd'hui. Évidemment ce n'est pas sa faute, son silence ne fait que refléter celui de ses deux employeurs, l'ancien et le nouveau, Claude Durand et Olivier Nora, à propos d'un nouveau contrat annuel, pour moi, relativement à ce *journal* (ce serait le dix-huitième, 1994-2012…). Déjà je n'ai rien touché en janvier de ce côté-là, j'ai perçu ma dernière mensualité P.O.L, en cas de réponse négative, chaque jour un peu plus probable, je n'aurai plus comme entrée d'argent, ce mois-ci, que les onze cents euros de ma retraite (pour quatre ou cinq mille euros de sorties *automatiques*, hors toute nouvelle dépense : voitures, assurances, remboursements de crédits, gaz pour les quinze degrés, etc.) – on se ferait un peu de souci à moins, et sans doute m'en fais-je *insuffisamment*, à observer le mercure de mes finances descendre encore

plus vite que l'autre (tiens, *Vue d'œil*, ce n'est pas mal, comme titre, pour un *journal* de l'année…).

Si Fayard ne veut plus du *journal*, je ne chercherai pas pour lui d'autre éditeur, que d'ailleurs je ne trouverais pas si j'en cherchais, selon toute vraisemblance – je garde un souvenir horrifié de précédentes tentatives, il y a trois ou quatre ans, lors d'une autre crise dont je ne me rappelle même plus le motif : il me semble avoir essuyé alors toute la muflerie du monde en trois semaines puis trois mois, spécialement de la part de M. et de N. – plus jamais ça ! Je chercherai plutôt une solution du côté de la Toile et de l'autopublication, comme Nabe qui semble-t-il s'en tire très bien. Mais avec ma chance habituelle et mon génie des affaires, ce sera encore bien beau si j'arrive à grappiller deux ou trois cents euros par mois.

L'autre attente vaine de coup de téléphone, c'est de la personne qui ne veut pas que de notre éventuelle entrevue il soit question dans ce *journal.* Comme je l'ai noté j'ai consenti, la mort dans l'âme, à cette condition contre-nature (la mienne). S'il n'y a pas de suite à cette ouverture, au moins je serai libéré de ma promesse, puisqu'en face on n'aura pas tenu la sienne, qui en est la contrepartie.

Et bien sûr, selon la règle immarcescible, toutes ces incertitudes, chaudière, contrat, politique, atteignent leur point d'orgue à la veille du week-end, de sorte qu'on ne peut pas espérer de résolution avant lundi, maintenant. Mais même lundi il n'y en aura pas. Comme le dit toujours Renaud Camus, qui pour une fois sait de quoi il parle : quand les choses commencent à se faire attendre, elles n'arrivent pas.

J'ai tout de même fini par ouvrir une grosse lettre qui me lorgnait depuis une semaine et que je n'avais pas eu le temps de décacheter, avec le *journal* 2011 à mettre au point et les deux articles à écrire pour *Causeur* (Marc Cohen les trouve *délicieux*, c'est déjà cela – encore que je ne sache pas très bien qui est Marc Cohen). La lettre était porteuse d'une bonne nouvelle, mais elle a tout de même réussi à m'irriter grandement.

La bonne nouvelle était que mon avocat de Fleurance, qui m'écrivait, avait reçu le remboursement de la Sofinco, suite à mon procès gagné, l'affaire des convertisseurs. La mauvaise était que l'avocat demandait, *avant de m'envoyer cette somme*, et comme condition à son envoi, en

quelque sorte, une autorisation de prélèvement de trois mille euros, pour lui-même, à titre d'honoraires de résultats. Or, d'honoraires de résultats il avait bien été question au début de nos relations, mais, entre-temps, j'ai reçu, deux fois je crois, des notes d'honoraires pour plus de mille euros. J'ai payé aussi douze cents euros à l'avoué, pour l'appel. Six mille deux cents euros pour en récupérer vingt mille au bout de quatre ou cinq ans, ce me semble beaucoup…

Les dix-sept mille qui restent seront fort utiles, évidemment, pour faire face dans l'immédiat à la situation qui s'apprête, c'est-à-dire à l'arrêt de tous émoluments professionnels, semble-t-il. L'ennui est qu'ils ne sont pas du tout destinés à cela, mais à contribuer à la restauration du toit béant de la tour. *Va voir s'il pleut !*, et c'est bien le cas de le dire, là aussi (ça non plus ce n'est pas mal, comme titre : *Le Cas de le dire*… (les décors sont de Roger Harth et les costumes de Donald Cardwell)).

Samedi 4 février, minuit. Avant-hier sont passés en justice à Paris, pour une autre affaire, mais très comparable à la mienne, je crois, nos amis de Riposte laïque. Le parquet a demandé contre eux des peines de deux et trois mois de prison avec sursis et des amendes de cinq mille et quinze mille euros. Surtout le Mrap leur réclame… cent mille euros de dommages et intérêts !

Je n'ai pour ma part, à moins d'y être contraint, aucune envie de prendre un avocat – je m'étais déjà fait cette réflexion avant d'ouvrir la lettre du mien et de prendre connaissance de ses prétentions pécuniaires, qui me semblent nettement abusives (ce qui me choque le plus est son intention, puisque la Sofinco opère auprès de lui son remboursement, d'opérer sur cette somme, qui m'est destinée, un prélèvement de trois mille euros au passage : et je ne puis rien toucher si je n'y consens…).

Mais, même abstraction faite de cet épisode : pas d'avocat, il me semble. À quoi me servirait un avocat ? À embrouiller les choses, à dire que je n'ai pas dit ce que j'ai dit, à soulever des points de droit qui n'auraient rien à voir avec le fond de l'affaire (comme pour celle des "convertisseurs"). Ce que j'ai dit je l'ai dit – et, qui pis est, je le pense. Mes propos ont même été imprimés noir sur blanc, ils sont la substance d'un livre. S'ils sont

condamnables, qu'on me condamne. J'aimerais seulement, mais sans doute est-ce trop demander, qu'on ne me fasse pas la morale, car je ne crois pas un seul instant qu'elle soit dans le camp de mes accusateurs. La vérité est de mon côté : et sans vérité, pas de morale.

Et puis comment pourrais-je payer un avocat ? Mon compte bancaire est déficitaire depuis trois jours, ce qu'il n'avait pas été depuis des mois. Mais maintenant le découvert va prendre rapidement des proportions abyssales, puisqu'il n'y a plus aucune rentrée si Fayard me lâche après P.O.L, comme il semblerait – si, il y a l'argent de la Sofinco, justement, mais il n'est pas du tout destiné à me faire vivre, et l'avocat le garde en otage.

J'aimerais bien que Fayard précise ses intentions, justement, ou son défaut d'intentions, que je sache à quoi m'en tenir. J'ai téléphoné là-bas il y a trois jours, on m'a dit qu'on me rappellerait le lendemain, on ne l'a pas fait jusqu'à présent ; si on ne le fait pas dans les jours qui viennent je considérerai cela comme une réponse et passerai outre – c'est l'incertitude qui mine.

Je l'éprouve aussi de la part de mon "contact" parisien, celui qui ne veut pas être nommé, appelons-le "l'*Innominato*" – je suis de nouveau dans Manzoni jusqu'au cou ! Aucun appel de ce côté-là non plus. Au moins je n'ai pas à partir demain pour Paris, comme il en avait été question, pour une entrevue secrète. Les autorités déconseillent de prendre sa voiture si ce n'est pas indispensable, à cause du froid. Il est perçant jusqu'en cette bibliothèque, puisque le système de chauffage, jamais bien vaillant depuis le début de l'année, est tout à fait en panne depuis deux jours. Nous avons pu obtenir la visite de l'agent de De Dietrich, cette après-midi. Il a plus ou moins remis les affaires en marche, mais l'effet ne s'en fait pas du tout sentir, jusqu'à présent (le thermomètre ici annonce quatorze degrés…) ; et cet homme a dit, de toute façon, que sa réparation était tout à fait provisoire, et que sans doute elle ne tiendrait pas. Il nous a proposé le passage d'un *ingénieur* de De Dietrich, qui porterait un diagnostic. Je ne sais pas ce qu'il en coûterait, ni surtout le prix des travaux que l'ingénieur ne manquerait pas de proposer.

Le grillage de la souricière commence à claquer bien fort. Ah, si seulement elle était chauffée…

Dimanche 5 février, minuit et demi. Je ne crois pas avoir jamais vu tant de neige à Plieux. Nous en avions presque jusqu'aux genoux quand nous sommes sortis cette après-midi pour nous réchauffer un peu dans le soleil. La radio nous amuse beaucoup, qui répète toutes les heures que les personnes un peu fragiles ont tout intérêt à ne pas prendre du grand froid qui s'étend sur le pays et à rester chez elles autant que possible ! Mais c'est chez nous qu'il fait le plus froid ! Peut-être pas *dans l'absolu*, mais certainement s'il faut essayer de travailler à un bureau, de prendre un bain comme nous le fîmes héroïquement à deux heures, ou de dîner en claquant des dents.

Pierre a l'air de s'accommoder de cette situation et serait partisan d'attendre la fin de l'hiver sans essayer d'y remédier : nous n'avons pas d'argent, la chaudière marche, dit-il, c'est le système de chauffage par le sol qui ne fonctionne plus, les tuyaux ne sont plus irrigués, on ne voit même pas comment cela pourrait être réparé, et de toute façon, pour faire une tentative de remise à flot que nous n'avons pas les moyens de payer, il faudrait arrêter complètement tout le dispositif pour plusieurs jours, c'est-à-dire rendre la maison, cette fois, totalement inhabitable. Tout cela est vrai mais d'un autre côté peut-on, le 5 février, quand il risque d'y avoir encore presque deux mois de froid ou de grand froid, se résigner à un état de l'installation qui assure dans toute les pièces, y compris dans cette bibliothèque, une température de quatorze degrés ? Est-ce raisonnable ? Est-ce supportable ?

Deux des fils de Manzoni sont morts dans la misère. L'un, Enrico, avait épousé une riche, noble et belle héritière. Il la ruina en quelques années et lui avec, fut un souci de tous les instants pour son père, et finit par obtenir, sur la foi de son illustre nom, un tout petit emploi à la bibliothèque de Milan. Sa veuve mourut dans un asile de fous, non pas parce qu'elle était folle mais parce qu'elle était si pauvre qu'aucun autre refuge ne s'offrait à elle. Elle était pourtant la bru d'un des plus illustres Italiens de tous les temps, dont elle portait le nom, et plusieurs des neuf enfants que lui avait faits Enrico étaient solidement et très bourgeoisement établis dans la vie. La lettre qu'elle écrivit peu de temps avant de mourir, dans les dernières années du XIXe siècle, à une de ses filles, mariée à un magistrat, est bouleversante.

*

L'affaire idéologique du jour est liée, comme c'est assez souvent le cas ces temps-ci, à Claude Guéant, le ministre de l'Intérieur, qui a déclaré, devant une assemblée d'étudiants du parti majoritaire, que toutes les civilisations n'étaient pas égales. Il aurait dit que l'esclavage n'était pas une mauvaise chose après tout, le scandale ne serait pas plus grand. À vrai dire je suis tellement persuadé pour ma part que les civilisations ne sont pas égales, dans le temps et dans l'espace, que je n'entrevois même pas comment on peut soutenir sérieusement le contraire. Rares sont ceux qui vont jusque-là, d'ailleurs, il faut le reconnaître. La plupart trouvent la phrase abjecte non pas pour ce qu'elle dit mais pour ce qu'elle implique, pour ce que disent aussi ceux qui la prononcent ou l'écrivent, pour ce qu'elle *connote.*

Si les civilisations sont égales, autant renoncer tout de suite – à vivre, à juger, à tâcher de les conserver ou de les améliorer. Je ne sache pas de vision du monde plus déprimante, plus humiliante pour l'homme, plus contraire à la morale.

Sur le site de *Causeur* où la phrase de Guéant et les réactions qu'elle suscite ont fait naître immédiatement un vif débat, quelqu'un cite un paragraphe de moi, tiré de je ne sais quel volume ancien de ce *journal* – je n'ai pas un mot à y ajouter, encore moins à y changer :

« Depuis toujours, je suis fasciné par l'Albanie. J'ai une immense sympathie préalable à l'égard du peuple albanais, et vraiment je ne lui veux que du bien (comme à tous les peuples de la terre, à vrai dire ; mais à celui-ci un peu plus qu'à d'autres, peut-être). Faute de pouvoir entrer dans le pays des Aigles, je suis allé l'apercevoir, systématiquement, à tous ses postes frontières. Mais il ne me viendrait pas une seule seconde à l'idée de prétendre que la contribution albanaise au patrimoine universel est *égale* à la contribution grecque, mettons. C'est une idée tellement absurde que d'écrire son contraire est déjà une absurdité… Il ne me viendrait pas une seconde à l'idée de soutenir que l'apport centrafricain à la civilisation mondiale est égal à l'apport italien. Ça n'aurait aucune espèce de sens. Ce qui n'empêche nullement, bien entendu, qu'un Centrafricain puisse être un homme infiniment supérieur, humainement, moralement, culturellement,

intellectuellement, à un Italien ; ni qu'un Albanais puisse être un individu infiniment plus précieux qu'un Grec. *Il faut juger les hommes en tant qu'hommes, pour ce qu'ils font et ce qu'ils sont eux-mêmes, individuellement, et les peuples en tant que peuples.* Mais avant tout il faut *juger*. »

Lundi 6 février, minuit et quart. Le sujet fait du surplace, comme eût dit Barthes, mais il se gèle. Pas de coup de téléphone de Fayard, pas de coup de téléphone du dit "contact" parisien. « Quand les choses commencent à ne pas arriver, elles n'arrivent pas. » J'ai fini le brouillon du texte sur Manzoni à Milan, j'ai entendu à la radio le deuxième quatuor de Bartók par les Tokyo, je me suis amusé à deux couvertes de la nouvelle série des *Châteaux*, inspirée par la très simple et très élémentaire silhouette de Plieux. Pierre et moi avons promené les chiens dans la neige, le long de la rivière, sans essayer de la traverser sur le poteau télégraphique qui l'enjambe et qui était glacé, et bien nous a pris de nous abstenir car nous n'aurions pas pu la retraverser au gué, en amont, tant elle est grosse. Au retour, dans l'atelier, il m'a lu la vie de son compatriote Gaston Phébus, un livre que je lui ai rapporté de Paris après y avoir vu l'exposition de l'hôtel de Cluny. J'ai rédigé un communiqué pour le parti, à propos de Claude Guéant, des civilisations et des réactions à ses dires, et une proposition pour la campagne présidentielle, éminemment secondaire en l'occurrence, sur la séparation nette entre les musées et les lieux d'exposition… Manzoni, Manzoni, Manzoni… Ah, et nous avons regardé en DVD *La Conquête*, le film consacré à la prise du pouvoir par Nicolas Sarkozy, avec Denis Podalydès dans le rôle de l'actuel chef de l'État, parce que Pierre envisageait de le montrer à ses élèves – il y a sagement renoncé, mais c'est assez distrayant.

Tout cela, qui est peu de chose, se passe par une température de quinze degrés dans les salles. C'est presque supportable dans la journée quand il y a du soleil, comme aujourd'hui – la fameuse *température ressentie* dont nous abreuvent cinquante fois par jour les journalistes, ces temps-ci… –, mais très pénible dès que la nuit tombe. Je ne pense pas pouvoir tenir bien longtemps à ce régime, mais nous n'entrevoyons aucune solution : nous ne connaissons pas de chauffagiste compétent et, en connaîtrions-nous un, nous ne pourrions pas le payer ; et s'il avait un plan pour une intervention

quelconque, il ne pourrait rien faire avant d'arrêter la chaudière pour des jours et peut-être des semaines, alors qu'elle fonctionne malgré tout, même si elle ne parvient pas à alimenter les tuyaux : c'est grâce à elle que nous avons quinze degrés plutôt que zéro.

J'ai parlé à l'avocat, aussi. Il dit qu'il est tout à fait normal qu'il soit payé à la fois sur présentation d'honoraires, comme il l'a été, et *au résultat*, en se servant sur les dédommagements qui m'ont été alloués. Cela me semble étonnant, mais comme je n'ai pas d'éléments de comparaison je n'ai pu que m'incliner.

Céline n'est pas venue ce matin et ne viendra pas demain. Les routes sont impraticables à cause de la neige, dit-elle. Elle est comme la poste, qui se laisse facilement décourager par les plus petites difficultés – le courrier n'a été distribué ni samedi ni ce matin (ce que, à vrai dire, je trouve à la fois ridicule et scandaleux).

Mardi 7 février, minuit et demi. Nous avons entendu à la radio, au début de l'après-midi, la quatrième symphonie de Sibelius, la favorite de Pierre, ou du moins son début. Nous avons même hésité, pour entendre la fin, à inverser l'ordre rituel de la promenade et de l'atelier, mais il y avait du soleil sur la neige, nous n'avons pas voulu le manquer et sommes sortis avant qu'il ne disparaisse. Les jours ont déjà beaucoup allongé mais il fait trop froid pour laisser passer l'occasion de se réchauffer un peu. Pierre m'a rapporté de Valence-d'Agen une chaufferette pour les pieds, une *chancelière*, comme Mme Merkel, mais celle-ci n'est pas du tout ce que j'avais imaginé, c'est une sorte de grosse pantoufle unique électriquement chauffée, un peu contraire à ma dignité, je trouve (et certainement à l'esthétique). Il faut enlever ses chaussures pour y mettre les pieds, ce n'est pas très commode, à mon avis.

Dans l'atelier nous poursuivons la lecture de la vie de Gaston Phébus tandis que je "travaille" à mes deux *Châteaux*, qui viennent assez bien, puis s'en vont, puis reviennent. Mon "art", comme il était à prévoir, se situe exactement sur les confins de l'abstraction et de la figuration.

Tàpies est mort, justement. Le parti de l'In-nocence a publié un communiqué d'hommage. Je regrette beaucoup l'immense toile de lui qui

fut plusieurs années durant dans “la nef”, ici, en bas, grâce à Jean Frémon, qui me bat froid, et à Daniel Lelong, qui, lui, est très aimable au contraire, et dont j’ai reçu deux lettres rien que la semaine dernière (en remerciement pour des livres – je devrais lui écrire : il doit être très affecté par la mort de Tàpies, dont il était, je crois, très proche).

La réalité de ces jours, leur substance, leur couleur, est le froid. Sauf dans l’escalier ce n’est pas un froid horrible, on entend parler quotidiennement à la radio et à la télévision de gens qui vivent dans des conditions bien pires, sans chauffage du tout par ce temps glacial. Ici la température oscille entre quatorze et seize, près de mon petit radiateur électrique. Ce n’est pas invivable mais c’est pénible, désagréable, fatigant – comment disait-on *démotivant*, jadis, en français ? Tout paraît une entreprise insurmontable, même de sauver la France (d’elle-même). Prendre un bain et surtout en sortir relève de l’héroïsme pur.

Mélangé au froid et le rendant encore plus inconfortable, ou bien c’est l’inverse : l’*attente*. J’en veux un peu au “contact” du “contact” qui m’a donné la semaine dernière des espérances démesurées, lesquelles m’entraînent dans leur chute plus bas qu’elles ne m’avaient trouvé. En revanche, je n’en veux pas (beaucoup) à Mme Marion, chez Fayard, qui m’annonçait mercredi dernier qu’elle m’appellerait le lendemain à propos d’un nouveau contrat et, si elle ne l’a pas fait, c’est que mon sort est en suspens ou bien déjà décidé, mais elle n’ose pas me l’annoncer. Tout de même : elle aurait pu me téléphoner le jour dit pour me faire savoir qu’elle ne savait rien, ou ne pouvait rien me dire. Mais ses loyautés professionnelles l’emportent sur le reste.

On est presque impatient de la catastrophe, dans ces cas-là : qu’au moins elle ne soit plus devant nous. Je lui ai donné toute la semaine. Ensuite je tournerai la page.

Cette idiote de poste fait aussi des siennes, ou plutôt elle ne fait rien, elle non plus. Le courrier n’est plus distribué depuis vendredi dernier. Si quelqu’un m’a réglé mon compte par lettre, j’en ignore tout à cause de la neige.

Mercredi 8 février, minuit moins le quart. Ce n'est pas insupportable en permanence, il y a des moments où l'on oublie, mais ceux où le froid vous habite tout entier sont très difficiles à traverser. Ils revêtent chez moi un aspect spectaculaire, car j'ai toujours été très sujet au claquement de dents – dans le froid et aussi dans la grande douleur : je peux claquer des dents deux ou trois heures de suite. Néanmoins, jusqu'à présent, c'est Pierre qui est tombé malade, pas moi. Il est allé ce matin chez le médecin mais compte aller demain au travail comme si de rien n'était. Je ne sais pas comment il peut se lever à six ou sept heures et prendre aussitôt une douche dans cette tour de la salle de bain où le chauffage n'arrive absolument plus. J'y prends un bain vers deux heures, moi, après voir chauffé la pièce une heure durant avec un petit radiateur électrique : avec ce système on arrive glorieusement à quatorze degrés ; c'est la température à ce bureau, ce soir.

Le plus rageant est que mourir de froid n'implique aucune économie de gaz. La chaudière fait parfaitement son travail, elle, elle est irréprochable. Ce n'est pas sa faute si, au-dessus d'elle, tous les tuyaux sont bouchés.

Bien rageant aussi le silence du téléphone. Mes grandes espérances politiques, à peine conçues, retombent. Du côté de Fayard, je suis plus indifférent, ou résigné. Que la catastrophe soit totale (ne pas perdre un éditeur, mais *deux*…) a quelque chose de fascinant, de perversement attirant. Je verrai les choses différemment, *no doubt*, quand je serai au cœur du désastre (ce qui ne saurait tarder).

Je vais me coucher un peu plus tôt que d'habitude. Le sommeil m'appelle, et me rappelle qu'il est de ces moments où l'on oublie le froid. Il y a aussi que Pierre, même malade, *surtout* malade, peut-être, est un excellent radiateur. Béni soit le ciel qui l'a fait descendre !

Ceci encore, toutefois, avant le lit : après plus de trente ans de projets avortés, *Tricks* paraît en Italie, semble-t-il. On m'invite à Rome pour un Salon du livre. Hélas, c'est juste au moment où je dois parler devant France-Israël. Et puis, ces invitations, malgré leur nom et leur qualité, finissent toujours, au moins sous mon administration, par coûter beaucoup d'argent. Or nous sommes entrés dans l'ère glaciaire, là aussi. Et puis je ne suis pas sûr que les lecteurs de *Tricks* aient grande envie de me voir : cela risquerait de diminuer sensiblement leur ardeur à tourner les pages.

Jeudi 9 février, minuit et quart. Je suis passé de Manzoni à Donizetti et de Milan à Bergame, mais tout avance très lentement. Il faut dire que le froid paralyse tout, le corps, l'esprit, l'énergie surtout. Le thermomètre semble définitivement fixé à quinze degrés. Ce n'est certes pas la Sibérie, mais c'est inconfortable au possible.

L'Express avait la semaine dernière publié un article non pas tant sur les *Cahiers de l'In-nocence* que sur le lettre d'Emmanuel Carrère qui s'y trouve publiée et dont l'hebdomadaire citait deux ou trois paragraphes, soit un dixième du texte à peu près. Dans *Les Inrockuptibles*, cette semaine, une dame Nelly Kaprièlian, qui me poursuit de sa haine depuis des années, s'en prend à Carrère parce qu'il écrit qu'il me conserve son amitié alors qu'il désapprouve mes positions politiques. Comment peut-il rester mon ami, demande Mme Kaprièlian, étant donné ce que je suis, ce que je pense, ce que j'écris ? Et si Carrère, sachant tout cela, demeure mon ami, qu'est-ce alors que l'amitié ? La journaliste évoque une solidarité de caste, qui à son avis aurait toujours été la malédiction des lettres françaises. Pour la bonne mesure elle convoque Céline, bien que le rapprochement soit évidemment imparfait parce que lui, au moins, avait du talent. N'importe : est-ce qu'on aurait envie d'être ami avec Céline ? Et comment peut-on l'être avec Renaud Camus ?

Quelqu'un a mis sur le forum de l'In-nocence un assez long extrait d'une émission toute récente, je crois, de Frédéric Taddeï, qui recevait la crème de l'intelligentsia bien-pensante, sous la houlette de Franz-Olivier Giesbert, et en même temps Richard Millet. Et Millet de s'embarquer dans une longue envolée parfaitement suicidaire sur le thème de la dépossession, où il dit sa souffrance d'être le seul blanc à six heures du soir au métro Châtelet et son horreur face à la construction massive de mosquées. On estime généralement que ce qui l'autorise à parler de la sorte est son statut presque officiel et constamment rappelé de *grantécrivain*, sa position chez Gallimard et surtout sa répudiation emphatique du Front national dont il dit que, arriverait-il au pouvoir, lui quitterait immédiatement le pays – un homme qui s'exilerait en cas de succès du Front national ne peut pas être entièrement mauvais, il y a même un peu de Marie N'Diaye en lui (Marie N'Diaye a quitté la France à l'arrivée aux affaires de Nicolas Sarkozy).

Il parle surtout de sa douleur, de sa souffrance face au changement de peuple. Et le plus désagréable à voir et à entendre (malgré deux essais je n'ai pas pu regarder l'extrait jusqu'au bout, c'est trop pénible…), le plus désagréable à constater c'est que les autres *ne comprennent pas*, ne comprennent absolument pas ce qu'il leur dit. La plupart rient, mais l'expression dominante, dans les visages, est celle de l'incompréhension. De quoi peut bien leur parler cet homme, ce *grantécrivain* ? *Douleur* ? Quelle douleur ? Non, ils ne voient pas du tout à quelle douleur il peut bien faire allusion.

Une dame qui tient beaucoup à manifester clairement qu'elle n'est pas son ennemie et qui a décidé de prendre tout cela comme la manifestation comique d'une monomanie de longue date repérée par elle et dont on ne peut pas vouloir au malade, lui fait remarquer que, s'il est le seul blanc à six heures du soir au métro Châtelet, il n'est pas le seul Français, que tous ces noirs qui l'entourent sont aussi français que lui, français *depuis cinq cents ans*, précise-t-elle même. Un sensible explique plaisamment que lui n'a aucun problème d'identité, que l'identité c'est une affaire de papiers, que ses papiers sont bien en règle et que lui, au moins, n'a pas le moindre souci de ce côté-là. Le plus pénible est Giesbert, comme d'habitude, qui parle à Millet et de Millet en l'appelant *Richard*, qui s'exprime d'une voix mielleuse sans se départir jamais d'un grand sourire de commisération et de sympathie inquiète, comme s'il s'adressait à un grand malade et prenait les autres à témoin : tout cela va passer, Richard va s'habituer, il faut seulement qu'il se repose un peu, qu'il s'abandonne un peu aux plaisirs de la vie – seule une poussée de dépression due sans doute à un excès de travail peut expliquer cette souffrance qui n'a pas de sens, vraiment, et dont Millet sera le premier à rire dès qu'il sera guéri…

Vendredi 10 février, minuit et demi. Donizetti, qui m'occupe pour les *Demeures*, m'a conduit à Mayr, qui fut son maître et bienfaiteur et dont je crois n'avoir jamais entendu une note, bien que plusieurs enregistrements de ses œuvres, opéras ou oratorios, soient disponibles sur le marché. Curieux destin que celui de ce Bavarois né à Mendorf, près d'Altmannstein, en 1763, mort à Bergame en 1845. Il était passé d'Allemagne en Italie, avec étape en Suisse, à la suite de son propre bienfaiteur, ou protecteur, un

certain baron de Bassus, grande figure des “Illuminés de Bavière” parmi lesquels son nom de guerre était *Hannibal*, sans doute à cause de son rôle de passeur d’un côté à l’autre des Alpes. Bassus fut par exemple l’éditeur de la première traduction en italien du *Werther* de Goethe (“Abaris” chez les Illuminés…), exécutée par Gaetano Grassi. Il était richement possessionné à Poschiavo, dans les Grisons, où il établit une imprimerie de propagande illuministe et où Simon Mayr résida quelque temps.

Je ne sais comment Mayr aboutit à Bergame – sans doute par quelque poste d’organiste, comme celui qui devait échoir à Ponchielli un siècle plus tard (c’était peut-être le même…). Ce qui me touche et m’intéresse est le long demi-siècle que cet Allemand presque célèbre de son temps, dont les opéras étaient couramment joués sur les plus grandes scènes lyriques, a passé dans cette petite ville qui n’est pas précisément une capitale musicale, à ma connaissance. On le voit, très âgé, dans le charmant et maladroit petit tableau d’un certain Luigi Deleidi représentant la terrasse en plein air de l’Antica Osteria dei Tre Gobbi, tenue par l’aubergiste Michele Bettinelli à Bergame, malheureusement dans la basse ville – il y est en compagnie de Donizetti, d’un autre ami, de l’hôte et du peintre.

Bettinelli et son auberge figurent dans le film tourné en 1946 par Camillo Mastrocinque, *Il Cavaliere del sogno*, sur la vie de Donizetti, interprété par le bel Amedeo Nazzari (curieusement, c’est surtout quand meurt le compositeur qu’il est beau).

Mayr était aveugle depuis plusieurs années lorsqu’il décida de se rendre en Allemagne, pour la première fois depuis des décennies, afin d’y rencontrer une dernière fois sa sœur. Ce voyage à travers les Alpes d’un vieillard aux yeux sans regard, au temps du roi Louis-Philippe et de l’empereur Ferdinand, afin de retrouver pour quelques jours les pays de son enfance au siècle des Lumières, et les survivants de ces temps lointains, me touche beaucoup.

Samedi 11 février, minuit. Je viens de terminer le brouillon du chapitre des *Demeures* sur Donizetti à Bergame. J’ai aussi fini, je crois, deux petites couvertes de cinquante centimètres par cinquante sur le thème du *Château* – la silhouette de Plieux, réduite à sa plus simple expression, mais elle l’est

déjà dans la réalité. Il me semble que l'une des deux toiles, au moins, n'est pas mal, mais je n'ai pas vraiment d'opinion tant que je n'ai pas vu les tableaux accrochés – or il n'y a plus aucun emplacement disponible – ou, plus étrangement, *photographiés*, et je ne sais photographier la peinture (tant bien que mal) qu'à l'extérieur : le moins qu'on puisse dire est que le temps ne s'y prête pas.

Le froid ne se relâche absolument pas, ni dedans ni dehors. J'en suis très inhibé, physiquement et… "intellectuellement", si j'ose dire. Tout coûte, les gestes, les phrases, les idées. Il n'a pas neigé de nouveau mais, comme la température ne remonte pas, le tapis blanc sur la campagne est resté en place, devenu seulement glacé et luisant sous le soleil. Cette après-midi nous sommes descendus jusqu'à la rivière, elle est gelée. Nous avons vu, courant maladroitement sur elle, un pauvre ragondin désemparé, qui ne savait comment regagner son logis.

Une semaine entière sans courrier, et rien ne dit que ce soit fini. J'avais décidé de me donner jusqu'à lundi avant d'enregistrer tout à fait le silence de Fayard et de commencer à en tirer comme je pourrais les conséquences, mais sans courrier il manque un élément capital avant de prendre des décisions : peut-être Claude Durand ou Olivier Nora m'ont-ils écrit et leur lettre est-elle en souffrance à la poste de Miradoux depuis huit ou dix jours. Il me faut attendre la première distribution pour pouvoir agir en connaissance de cause, même si le silence de Mme Marion, après ses assurances, il y a dix jours, qu'elle me rappellerait le lendemain, est déjà un élément de poids dans le dossier. Comme j'exclus la quête, désespérante et qui serait certainement vaine, de toute façon, d'un nouvel éditeur, il me reste deux pistes, assez sommaires l'une et l'autre, pour la publication de ce *journal* : le truchement de l'In-nocence ou celui de la Société des lecteurs. J'ai tendance à préférer la seconde, à première vue, car elle offre, paradoxalement, plus de liberté. Si je passe par l'In-nocence il me faudra être plus politique, plus que je ne le suis naturellement et qui l'est assez peu, somme toute ; et je ne suis pas sûr d'en avoir envie.

Une nouvelle vie s'ouvre devant moi, et c'est par un jour glacial.

Dimanche 12 février, minuit et quart. La grande nouvelle du jour, un événement mondial, premier sujet traité au journal télévisé de huit heures, était la mort d'une chanteuse dont le nom même, Whitney Houston, m'était totalement inconnu – je ne crois pas l'avoir jamais rencontré. C'est à des détails de cette sorte, et il s'en manifeste de semblables tous les jours, que je mesure à quel point je m'éloigne du monde, ou lui s'éloigne de moi. Je ne suis plus concerné. Et qui pis est je ne souhaite pas l'être.

Nous avons revu par hasard, ce soir, *A Room with a View*, le film de James Ivory d'après Forster. Ce n'est pas précisément un chef-d'œuvre du cinéma mais, entre Florence, la pension Quisisana et les profondeurs feuillues du Surrey, j'en suis nécessairement public captif. Or il a vingt-cinq ans, *vingt-sept* exactement. Et il me semble qu'il serait impossible de faire aujourd'hui, même en Angleterre, un film de cette sorte, même adapté, même moins académique. Il n'y a tout simplement plus de public. Ça n'intéresserait personne. Les gens ne comprendraient plus les références. Déjà, en 1985, pareil film traitait d'un monde enfui, bien entendu, très éloigné de la société du moment. Pourtant de nombreux spectateurs pouvaient en avoir encore la nostalgie, ce qui était en question leur disait quelque chose. La page est tournée. Face à cette *Chambre avec vue* les auditeurs auxquels s'adressent "Culture Matin" ou le journal de France 2 ne comprendraient pas du tout ce dont on leur parle. Surtout, ils n'en auraient aucune curiosité. Il en irait d'eux comme des compagnons de plateau de Richard Millet, l'autre jour, quand il disait devant eux sa douleur d'être le seul blanc à six heures du soir au métro Châtelet : plus qu'indignés ils étaient *interdits* – ils ne voyaient aucun sens à ce que Millet essayait de leur dire, ses mots n'évoquaient en eux aucun écho.

Lundi 13 février, minuit et quart. J'éprouve de grandes difficultés à mettre en train l'album 2011 de *Le Jour ni l'Heure*, pour lequel j'ai pourtant une commande depuis le début de décembre dernier. Je crois que j'ai involontairement surchargé la "bibliothèque" de photographies disponibles pour les volumes déjà réalisés, dont la version opératoire, encombrée, n'obéit plus à aucune commande. Or mon paresseux procédé, jusqu'à présent, consistait à faire une copie d'un des volumes existants, d'en garder précieusement la maquette et d'en changer toutes les photographies et la

couverture pour créer un tome supplémentaire. Non seulement cette voie facile m'est désormais interdite mais j'ai envoyé dans le néant le volume 2010, qui peut encore être commandé tel qu'il est mais qui ne peut plus être modifié : j'en ai stupidement et très involontairement détruit le prototype. Et maintenant je suis obligé de tout reprendre à zéro pour fabriquer le volume 2011, en me débattant avec un logiciel inédit, car bien entendu BookSmart s'est fait un plaisir, comme tous ses semblables, d'offrir au monde une version totalement renouvelée de lui-même. Au rythme où je vais, et avec la petite demi-heure que je puis consacrer chaque jour à ce projet, j'y serai encore dans trois mois, si tant est que quelque difficulté technique moins surmontable que les autres ne m'ait pas barré le chemin d'ici là.

J'avais pensé inaugurer aujourd'hui ma politique de rechange pour une publication du *journal*, en l'occurrence webmatique, à la fois, et auto-éditoriale pour ce qui est de l'impression sur papier ; mais l'absence de toute distribution de courrier depuis dix jours m'incite à surseoir à toute décision radicale, pourtant tentante. Certes, personne ne m'a téléphoné de chez Fayard comme on s'y était engagé, mais peut-être m'a-t-on écrit, et il serait important de savoir, avant toute action, ce que l'on a à me dire de ce côté-là. Si la publication du *journal* 2011 est refusée, est-ce que j'en récupère automatiquement les droits ? Sinon il me faut passer directement au *journal* 2012, celui-ci, dont j'imagine une mise en ligne payante en direct, chaque livraison quotidienne étant enrichie de photographies.

À ce propos, mes photographies sur Flickr connaissent une popularité inattendue. Elles font l'objet de cinq mille consultations quotidiennes – ce qui ne signifie certes pas que cinq mille personnes les regardent tous les jours, mais que cinq mille d'entre les onze mille qu'elles sont sont examinées une fois, ou bien cinq cents dix fois, ou quelque autre combinaison mathématique encore.

Nous avons téléphoné à la poste, ce matin, ou plutôt à la Poste (pas à Miradoux, à quelque "standard" centralisé…), et nous sommes entendu dire que la distribution du courrier reprendrait sans doute demain. J'ai quelques doutes là-dessus, et surtout je vois mal comment dix jours de courrier accumulé pourraient être résorbés en une seule tournée, même si elle a lieu. Cette affaire va prolonger et compliquer les haïssables incertitudes dans

lesquelles je suis plongé. Elles rivalisent en désagrément avec le froid. Le thermomètre dans les salles est descendu à douze degrés. La radio continue d'adjurer les personnes fragiles de sortir le moins possible et de *rester chez elles bien au chaud…*

Mardi 14 février, minuit et demi. Mort d'un influent général algérien, version France Culture :

« La disparition d'un ancien poids lourd de l'armée algérienne… »

(On voit un vieux semi-remorque militaire tomber vertigineusement dans un précipice de l'Ouarsenis.)

*

« Ni Marine Le Pen ni moi-même ne sont des adversaires de la démocratie » (Me Collard).

*

Ce tour à peu près général désormais – passage à la forme interrogative en milieu de phrase, sans aucune raison apparente :

« Pour essayer de comprendre qu'est-ce qui se passait dans les banlieues populaires… » (Gilles Kepel – par *banlieues populaires* il veut dire évidemment *banlieues négro-arabo-musulmanes*) (*négro* est la forme française de l'adjectif *noir* quand il se combine avec un autre : *musique négro-américaine*).

*

Mme Nadine Morano, ministre de je ne sais plus quoi, estime que Mme Eva Joly, candidate écologiste, néglige son apparence :

« Le problème d'Eva Joly ne vient pas que de son action, c'est aussi physique. On sent du coup qu'il n'y a pas de communicant derrière. »

Je note que dans la bouche de Mme Morano, *qu'il n'y ait pas de communicant*, c'est un reproche, la sévère constatation d'un manque. Mais surtout je remarque au passage qu'on a le droit de critiquer le *physique* des uns et des autres, apparemment, et leur administration d'icelui. J'en éprouve un grand sentiment de liberté. Depuis des mois je n'en crois pas mes yeux de l'apparence de Mme Morano, de constater qu'une telle femme est ministre de la République, malgré sa vulgarité stupéfiante, qui se lit avant tout dans son visage, ses expressions, ne disons rien de son langage. Mais je gardais ces réflexions pour moi, car j'étais persuadé qu'évoquer de façon péjorative la silhouette ou la physionomie de telle ou telle personne publique ne se faisait pas du tout et ne devait pas se faire. Mais si Mme Morano donne l'exemple… (elle a un nom très églogual, en plus – je m'en vas l'embarquer sur mes *Vaisseaux brûlés*).

*

Nous avons eu droit à une distribution de courrier, aujourd'hui, pour la première fois depuis la semaine antépénultième. Mais il y en avait très peu. J'ai téléphoné à la poste de Miradoux pour savoir si c'était là tout le courrier des douze derniers jours, ou bien, comme il semblait plutôt, le courrier du jour et lui seul. Oh non, monsieur, qu'est-ce que vous allez chercher : courrier depuis le début de la neige. Je suis tout de même étonné : quatre lettres, deux livres seulement en douze jours ? Elle va se renseigner : ah oui, vous avez raison, pour Plieux on n'a pas encore fait le tri, la postière est malade, il faudra quelques jours pour résorber le retard. Si vous pouvez passer demain pour prendre le reste ? Je peux pas vous dire, appelez vers onze heures, on pourra p'têt vous en dire plus.

Je ne vais pas y manquer. En attendant, je suis toujours dans la même situation : à la veille de prendre des décisions importantes, inévitables, mais ne pouvant le faire à cause des incertitudes insupportables où me maintiennent le silence du téléphone et les loisirs de la poste.

Mercredi 15 février, minuit et quart. La situation s'est enfin dénouée, au moins sur le plan éditorial, la poste ayant daigné reprendre ses distributions, y compris celle du courrier accumulé durant les dix jours de l' "épisode neigeux", comme on dit sur les ondes. Or, dans cette masse, il y avait bel et bien un contrat pour ce *journal*-ci, *2012*, accompagné d'un petit mot que je m'explique mal d'Olivier Nora, selon lequel « les temps se font difficiles pour les éditeurs aussi ». J'ai cru d'abord que cette formule curieuse impliquait une diminution des sommes prévues par rapport aux contrats précédents, mais non, elles me semblent bien être les mêmes…

Non, *non*, *non*, *non*, révélation en direct, je viens de vérifier une deuxième fois, la somme que je dois toucher à la signature du contrat est bien la même, cinq mille euros, mais les mensualités, dix, passent de quinze cents à *mille* euros, sans aucun commentaire ni aucune explication autre que la phrase sibylline. Ce ne sont pas, comme disait Jean Puyaubert, *de bonnes manières*. Et dire que j'allais signer les yeux fermés ! Je recevais jusqu'à présent, depuis plus de dix ans et qu'il y a des euros, vingt mille euros par volume de *journal* : ce ne serait plus désormais que quinze mille. Il n'est pas question que je consente à cela.

Est-ce là le résultat de la crise provoquée par l'article du *Nouvel Observateur*, à propos de l'immigration et de l'Occupation ? Claude Durand me disait cette après-midi qu'Olivier Nora s'en était ému, mais que cette péripétie était désormais dépassée, ainsi qu'en témoignait l'envoi du contrat. Contrat peut-être, mais aux conditions financières réduites d'un quart ; et cela au moment même où ont cessé pour moi les versements P.O.L. Mes revenus éditoriaux passeraient donc d'un coup de quatre mille cinq cents euros à mille, formidable diminution faiblement compensée par onze cents euros de retraite. En refusant cet arrangement, dont me déplaît la manière plus encore que la substance, je les ferai passer de quatre mille cinq cents euros à zéro. Néanmoins il n'y a pas en moi une seule seconde d'hésitation.

Une victime collatérale (auprès de moi, ce qui n'est pas bien grave) des difficultés récentes (que je croyais résorbées en commençant cette entrée, il y a dix minutes, mais qui ne le sont pas du tout…) est Mme Marion, à

laquelle j'ai téléphoné cette après-midi à la réception du contrat (que je ne savais pas alors différent des précédents) pour lui rappeler qu'elle m'avait dit, il y a quinze jours exactement, qu'elle me rappellerait le lendemain. Elle m'a dit ce que disent toujours les gens dans ces cas-là, qu'elle ne m'avait pas rappelé parce qu'elle n'avait pas pour moi de réponse – comme si ce n'était pas une réponse, ça… Le résultat de l'échange est que nous sommes brouillés, maintenant, et que je ne peux ni ne veux la rappeler, alors qu'elle était jusqu'à présent mon interlocutrice pour ces questions de contrat. Hélène Guillaume ne s'occupe pas du tout de ces choses-là. Je rappellerai demain Claude Durand, dont je ne sais s'il était au courant, lorsque nous parlâmes cette après-midi, des nouvelles conditions du contrat. Il ne m'en a pas dit un mot. Il m'a proposé en revanche, pour compenser l'arrêt des versements P.O.L (mais pas du tout la diminution d'un quart des versements Fayard, dont il n'a nullement été question), un contrat pour un livre de conversations avec Emmanuel Carrère, à partir de sa fameuse lettre publiée dans le premier numéro des *Cahiers* et qui a eu successivement les honneurs de *L'Express* et du *Nouvel Observateur.* J'étais assez enthousiaste de ce projet, soumis toutefois à l'hypothétique acceptation de Carrère. Mais je me vois mal y donner suite dans la mesure, vraisemblable, où s'effondrerait le pacte duodécennaire avec Fayard pour ce *journal.*

Moi qui trouvais en commençant que la situation s'était *dénouée*… Elle ne saurait l'être avant demain, et je doute qu'alors elle le soit, sinon par la négative.

Je dois voir mardi le chirurgien, pour l'opération de la prostate. Mais je commence à me demander si je tiendrai jusque-là, tant la douloureuse envie de pisser ne me quitte plus, même quand je n'ai rien à pisser. Et quand pourrait avoir lieu l'intervention ? Le 8 mars, je dois parler devant France-Israël. Combien de temps faut-il pour récupérer, après le passage sur le billard ?

Les quatorze degrés qu'il fait ici en permanence n'arrangent certainement pas les choses. Et cette conférence devant France-Israël est passablement source d'agacement elle aussi. Je n'ai jamais eu le moindre interlocuteur, de ce côté-là. La personne qui m'a joint d'abord m'a annoncé un appel imminent de Me Goldnadel, le président de l'association, mais cet appel

n'est jamais venu. Je n'ai pas l'impression d'être très ardemment désiré, là non plus. Mais alors, pourquoi m'avoir invité *in the first place* ?

Jeudi 16 février, minuit et demi. J'ai essayé deux fois de joindre Claude Durand, aujourd'hui, mais je n'y suis pas parvenu, et il ne m'a pas rappelé, quoique je lui aie laissé des messages. Or il est désormais mon seul correspondant chez Fayard, au moins pour les questions d'administration et de finances : depuis hier je suis brouillé avec Mme Marion, et je n'ai jamais été en relation directe avec Olivier Nora. Le sort en est donc jeté. Je n'en serais pas mécontent si autour de moi, et à mon relatif étonnement, tout le monde sans exception, Pierre, Marcheschi, Didier Bourjon et maintenant David Farreny, m'adjure de ne pas prendre de décision téméraire, d'être prudent, en un mot d'accepter le contrat qui m'est proposé – mille euros par mois au lieu de quinze cents depuis douze ans –, à la rigueur d'essayer de négocier. Mais je ne sais pas avec qui je "négocierais", je ne sais pas négocier, je ne vois pas comment on peut bien négocier avec des personnes qui vous envoient après douze ans de bons et loyaux services (dans les deux sens, certes) un contrat aux conditions financières réduites de vingt-cinq pour cent, sans un mot d'explication. Non, il n'en est pas question.

J'ai longuement parlé à Didier Bourjon et surtout à David Farreny des conditions d'une mise en ligne payante du *journal*, qui se ferait par le moyen de "PayPal". Farreny se charge d'étudier le projet et se targue de le mettre sur pied en deux ou trois semaines. Mais voici ce qu'il m'écrivait il y a une demi-heure :

« Cher Renaud,

« Depuis le fond de mon lit et depuis un iPad, je repense à ce que vous m'avez dit de votre situation. Veuillez me pardonner de vous faire part de quelques réflexions sur des matières que je ne connais que de loin et qui ne me concernent pas personnellement, mais enfin, voici :

« Certes, les 1 000 € mensuels que vous promet Fayard ne sont pas affriolants. Cependant, les refuser ne serait-il pas une mauvaise idée ? Le transfert intégral du *journal* sur le web signifierait que, pour retrouver l'équivalent de ces seuls 1 000 € mensuels (je ne parle pas des 1 500 originels), il faudrait vous assurer de la souscription au cyber-*journal* de

400 ou 500 lecteurs par an, sur la base d'un prix de vente de 30 € environ par volume annuel de cyber-*journal*, comme pour l'édition actuelle sur papier.

« Or cet objectif paraît irréaliste pour plusieurs raisons. D'une part, il n'est pas certain que votre lectorat soit tout acquis à la lecture sur écran ou sur tablette (mais vous pourrez me rétorquer que rien n'empêche une édition papier complémentaire, certes… mais à quel coût ?). D'autre part, les livres électroniques ne se vendent pas au même prix que sur papier : peu de gens sont disposés à payer une trentaine d'euros en échange d'un simple fichier électronique. Mon petit calcul ci-dessus serait donc plus réaliste en considérant un prix de vente de 15 € environ par tome de *journal*, soit un vivier de… *800* ou *1 000* cyber-lecteurs à trouver tous les ans, uniquement pour obtenir l'équivalent de 1 000 ou 1 200 € mensuels au titre du journal, et sans compter les faux frais (commissions, TVA, etc.).

« Ce que je crois, c'est que vous devriez découpler le problème, si j'ose dire. À savoir : consentir aux 1 000 € de Fayard pour l'édition papier (si vraiment il n'y a pas moyen de faire autrement), mais négocier en contrepartie la propriété de vos droits numériques. Mais peut-être est-ce déjà le cas ? Vos contrats Fayard comportent-ils un avenant sur les droits numériques ? D'après François Bon, qui s'y connaît dans le rayon, l'absence d'avenant spécifique vous donne la pleine jouissance de vos droits numériques.

« Quoi que vous pensiez de ce que je me permets de vous dire là, sachez que je reste bien sûr tout disposé, dans tous les cas, à vous assister techniquement pour la mise en ligne payante du *journal*, voire son auto-publication sous forme d'ebook dans l'iTunes Store, la boutique d'Apple (ce n'est pas incompatible). Mais, plus j'y pense, plus je me dis que se passer de la machine Fayard pour la partie papier serait sûrement très dommageable. Car le web ne fait pas de miracles, surtout économiques.

« Yours,

« D. F. »

Je viens de lui répondre ceci :

« Mon Cher Ami,

« vous avez certainement raison, et d'ailleurs tout le monde sans exception est de votre avis, même ce casse-cou de Marcheschi, c'est dire. Cependant la solution que vous préconisez tous est la seule à laquelle je n'ai pas songé un seul instant. Consentir à ce contrat qui m'est envoyé après un mois d'incertitude et de silence sans un mot d'explication, comme on jette un demi-os au lieu de son os coutumier, pour le punir, à un chien qui a eu le tort de rêver en dormant, j'aimerais, littéralement, mieux crever – c'est d'ailleurs, vous le soulignez avec justesse, l'issue la plus vraisemblable.

« J'ai essayé de protester, on ne m'a même pas pris au téléphone – tout cela pour une dénonciation fallacieuse de Mme Aude Lancelin. Je sais bien que faire profession d'écrivain, surtout quand on n'a pas de succès, c'est avaler des couleuvres, mais là j'ai une indigestion.

« Croyez-moi votre très obligé,

« Camus. »

Vendredi 17 février, une heure du matin (le 18). Je pouvais bien m'étonner de n'avoir pas été rappelé par Claude Durand après avoir laissé deux fois un message sur son répondeur parisien – il est en fait dans son île lointaine. Nous nous étions parlé mercredi avant que je ne découvre la modification à la baisse du contrat, et sa voix était alors si proche que je n'avais pas imaginé qu'il pût être à huit mille kilomètres. Renseigné par Hélène Guillaume, je l'ai appelé sur son portable, nous avons eu une première conversation, et lui m'a rappelé une ou deux heures plus tard. Son opinion n'était pas tout à fait la même lors de l'un et l'autre échanges.

Il n'était pas étonné de la réduction proposée ou plutôt imposée, signifiée, de mes émoluments, il dit que la situation est en effet difficile pour les éditeurs, qu'ils doivent à tout prix faire des économies et que les auteurs sans rentabilité immédiate, dont je suis éminemment – et encore *immédiate* est-il mis là par politesse –, sont bien sûr les premiers visés. Je ne serais nullement en ligne de mire à titre personnel. Il s'agirait de mesures générales, dont je ne serais qu'une victime parmi d'autres, et nullement par l'effet d'une intention particulière à mon endroit.

Puis un moment de réflexion parut l'avoir amené à une autre analyse. Après tout, il était bien possible, ou du moins pas tout à fait exclu, que la

mesure m'affectant fût, ne serait-ce qu'inconsciemment, un contrecoup de la crise du mois dernier, née de l'entrefilet du *Nouvel Observateur* au sujet d'immigration et Occupation.

« Vous pensez qu'on voudrait se débarrasser de moi ? »

Apparemment, ce n'est pas une hypothèse à écarter d'emblée, bien que rien de pareil n'ait été bien nettement formulé dans l'île. Pierre, à ma relative surprise, avait d'ailleurs envisagé cette possibilité : que le contrat tel qu'il se présente, et le caractère abrupt des mesures qu'il porte à ma connaissance me concernant, sont en fait soigneusement calculés, tel qu'on me connaît, pour que je les refuse – on n'aurait même pas à me chasser, c'est moi qui prendrais mes distances… Ce qui en tout cas semble acquis, c'est qu'on ne tient pas bien fort à me garder.

Durand conseille une lettre à Olivier Nora, pour m'étonner des mesures qu'on m'annonce, et afin d'« ouvrir un dialogue ». Mais il ne me semble pas que ce contrat réduit *sans la moindre explication*, après douze années de collaboration fidèle et de régularité des conventions, incite bien fort au dialogue. Je n'ai pas écarté expressément la suggestion, pour ne pas faire la mauvaise tête ; mais je n'ai pas l'intention de la suivre. Au contraire, c'est vers la diffusion en ligne, et payante, que je tourne la plus grande part de mon énergie. Sur les conseils de Farreny, confirmés par Bourjon, j'ai ouvert un compte PayPal, cette après-midi.

*

Il faudrait parler de l'affaire Vanneste, qui hier et avant-hier défrayait la chronique, et aujourd'hui semble déjà retombée, peut-être parce que ceux qui l'ont lancée sont inquiets d'une petite résistance face à leurs méthodes. Il est trop tard pour se lancer là-dedans, je n'ai pas le temps, je suis trop fatigué. Mais l'In-nocence a publié dès mercredi un communiqué de soutien à Vanneste :

« Communiqué n° 1348, mercredi 15 février 2012 : *Sur l'"affaire Vanneste"*

« Le parti de l'In-nocence juge du plus haut ridicule, mais aussi parfaitement indigne, le tapage présentement orchestré à de grossières fins électoralistes autour des propos du député du Nord, M. Christian Vanneste, au sujet de la déportation des homosexuels durant la Deuxième Guerre mondiale en Allemagne, en Alsace-Lorraine et en France occupée, régions soigneusement distinguées par lui à juste titre. Que M. Christian Vanneste soit homophobe et même légèrement obsessionnel est bien possible, mais ce n'est pas un délit. Et force est de constater que ses déclarations, telles qu'elles sont reproduites, peuvent parfaitement être soutenues historiquement, quitte à faire l'objet d'un raisonnable débat. L'unanimité condamnatrice qui les accueille, en particulier au sein de l'UMP, n'a donc aucune espèce de raison d'être d'un point de vue moral, juridique ou historique. Elle ne peut avoir d'autre cause que la volonté de complaire à une "communauté" après tant d'autres, quitte à la prendre – à tort, il faut l'espérer – pour imbécile. »

Samedi 18 février, minuit vingt. J'ai reçu aujourd'hui, de Valérie Scigala, un exemplaire du numéro 4 d'une revue du département de langues romanes, j'imagine, de l'université de Louvain, *Mnemosyne o la costruzione del senso* – la revue est au moins bilingue, franco-italienne. Ce numéro a pour thème *Tessere i racconti del sé tra fato et teleologia* / *Fatum et téléologie dans le tissage des récits de soi.* On y trouve les actes d'un colloque qui s'est tenu du 28 juillet au 1er août 2010 au château de Guevara, à Bovino, ville de la province de Foggia, dans les Pouilles ; et, parmi les différentes communications, une qui fut prononcée par Mme de Véhesse en personne sous le titre "Renaud Camus : réécrire le destin".

« Les hommes décident-ils du cours de leur vie, peut-on lire dans l'introduction, ou sont-ils ballottés au gré des événements, soumis à des dieux aveugles ? Le cas de Renaud Camus, reconnu par des universitaires de différents pays mais ignoré du grand public français, est exemplaire pour tenter de démêler la part de la volonté humaine et la part de l'inéluctable. Ce manque de succès provient-il d'une malédiction initiale ou d'une stratégie délibérée ? »

Et dans le corps du texte, très intéressant (surtout pour certains lecteurs prédisposés, peut-être) :

« Renaud Camus se plaint souvent de son génie de la catastrophe, dans le journal 2008 il crée d'ailleurs le mot "Phthoraphore" : phthoraphore, le porteur de destruction. Mais il faut bien dire que la catastrophe est nécessaire à l'intérêt du journal.

« Le *fatum* camusien serait donc la catastrophe. Elle prend plusieurs formes mais elle est rarement totalement involontaire : la catastrophe camusienne n'est un incident qu'en apparence. Elle naît d'un refus de se soumettre, que ce soit devant les hommes ou devant le sort. »

Voilà qui tombe à pic, par exemple, et semble admirablement accordé aux circonstances actuelles. L'avis autour de moi, je l'ai dit, est unanime, en effet : en refusant de signer le contrat Fayard, ou plus exactement le contrat Nora, je cours à la catastrophe. J'ai cité ici une lettre de David Farreny, il m'en a écrit deux autres dans le même sens, depuis lors ; et il craint qu'en me facilitant une (mauvaise) solution de rechange, la mise sur pied d'une publication webmatique payante du *journal*, il ne m'encourage à une résolution qu'il désapprouve totalement (*respecte*, mais désapprouve). De tout côté c'est un cri unanime, comme dans *Faust* : « Signe ! Signe ! Signe ! » Mais, contrairement à Faust, je ne signerai pas. Moi qui suis si influençable, d'habitude, je n'éprouve pas cette fois la moindre hésitation, ni n'en ai jamais ressenti. Ce doit être mon génie de la catastrophe…

Dimanche 19 février, minuit vingt. « On a beaucoup réfléchi sur justement qu'est-ce que c'est l'éducation. » (Invitée d'Alain Finkielkraut, émission sur la courtoisie, "Répliques", France Culture, hier matin.)

*

« On avait choisi d'interroger les électeurs sur qu'est-ce qui se passe entre Nicolas Sarkozy et Marine Le Pen » (France Culture, "La rumeur du monde").

*

« … beaucoup de questions sur avec qui vous allez gouverner » (*id.*).

*

Cette affaire Vanneste est vraiment affligeante. Plusieurs homosexuels qui étaient des habitués du forum de l'In-nocence le quittent ou menacent de le quitter à cause de notre communiqué en "soutien" de Vanneste. Ce qui est effrayant est le caractère évidemment "corporatiste" de tout cela. Parce qu'on est homosexuel on *doit* être indigné par ce qu'a dit Vanneste. Peu importe que ce soit vrai (qu'il n'y a pas eu de Français déportés pour homosexualité, en dehors des trois départements alsaciens et mosellan). Les homosexuels ont droit à leurs martyrs comme tout le monde. Dans la compétition victimaire générale, les victimes sont des quartiers de noblesse.

Maintenant, que le député Vanneste n'aime pas les homosexuels et soit légèrement obsédé par eux, c'est plus que probable. Mais là n'est pas la question pour le moment. La question, c'est ce qu'il a dit. Et ce qu'il a dit, en mettant un certain soin a bien distinguer suivant les cas – Allemagne elle-même, Alsace-Moselle, France occupée –, est parfaitement en accord avec ce qu'estiment la grande majorité des historiens. On peut en discuter, et Vanneste lui-même s'y dit prêt. Mais cela n'a absolument rien de scandaleux.

Et pourtant, quelle indignation unanime, deux jours durant (les choses semblent s'être un peu calmées…) ! Catastrophe, la compétition victimaire croise la compétition électorale. Dès lors il est impérieux d'abdiquer toute raison. L'important n'est pas le fond de l'affaire, l'important est d'être plus indigné que les autres, plus profondément et intimement blessé, plus résolu à ce que l'immonde Vanneste expie non pas ses paroles, dont personne ne se soucie trop d'examiner le détail, mais ses *pensées*, ce qu'on suppose être ses opinions.

On dirait de ces photographies de groupe, trop étroites, où tout le monde doit se battre pour être assuré de bien figurer sur le cliché. Pensez :

Vanneste serait condamné, et je n'aurais pas participé au prononcé de la sentence ? C'est inimaginable, c'en serait fait de moi…

Cette impression si pénible de très mauvais théâtre vient bien sûr de ce que tout le monde *surjoue* – mais le pire est que, dans la plupart des cas, c'est en toute sincérité. Tous les autorisés de parole, désormais, ont été élevés et formés selon la grille antiraciste. Ils l'appliquent à tous les domaines. Elle n'est pas seulement un catéchisme qui a réponse à toutes les questions, elle est un répertoire d'expressions, un index des intonations idoines. Il n'y a aucun doute, nous sommes au spectacle, et il n'y a pas de non-spectacle.

Lundi 20 février, minuit et quart. On serait presque tenté de croire aux étoiles et à leur influence sur le sort des pauvres humains, certains jours, à voir comment tout semble se dénouer en même temps, et, en l'occurrence, assez heureusement, dans l'ensemble.

J'avais rendez-vous depuis un mois auprès du docteur Néhamia, à la clinique Esquirol. J'étais absolument convaincu, il n'y avait pas le moindre doute dans mon esprit, qu'il allait me dire que je devais me faire opérer (de la prostate) ; et la seule question que je me posais portait sur la date de cette inévitable intervention, difficile à caler entre mes apparitions parisiennes, le mois prochain, et deux conférences prévues à Londres et Édimbourg, en avril. Or ces soucis étaient vains : le chirurgien, à ma grande surprise, pense qu'il n'y a pas lieu d'opérer dans l'immédiat, qu'il faut donner sa chance à un traitement plus puissant que mon éternel Permixon, que je dois changer de médicament et revenir le voir dans six mois – on verrait à ce moment-là. Voilà qui m'arrange joliment.

Fayard, d'autre part : jeudi dernier, ayant déposé sur le répondeur de Claude Durand deux messages qu'il avait laissés sans réponse, j'étais persuadé que j'étais cette fois auprès de lui dans la disgrâce la plus profonde et sans retour. Puis j'ai appris par hasard, à travers Hélène Guillaume, vendredi, qu'il était encore dans son île caraïbe (qu'il y a de malentendus entre les êtres !). Je l'y pus joindre, et nous parlâmes deux fois assez longuement. J'étais toutefois décidé à ne pas suivre son conseil, qui était d'écrire à l'actuel président de Fayard, son successeur, pour m'étonner du contrat réduit que j'avais reçu de lui et « ouvrir des négociations ». Or, aujourd'hui, deux appels de sa part, qui témoignent, décidément, d'une

bienveillance et d'une générosité amicales à mon égard dont je ne saurais lui être trop reconnaissant : il me demandait mon accord pour proposer à Olivier Nora de revenir avec moi à l'ancien contrat, la différence de coût pour la maison, cinq mille euros, étant assurée par une contribution personnelle de sa part, dont je le dédommagerais par un de mes tableaux. C'était à la fois extraordinairement gentil et généreux et, précisément pour cette raison, un peu embarrassant pour moi, d'autant que j'étais loin d'être sûr qu'il appréciait vraiment ma peinture, qu'il n'a guère eu l'occasion de voir, de toute façon, sinon sur la couverture de *Parti pris.* Nous convînmes toutefois qu'il allait sonder Nora à mon sujet. Il préférait ne le faire qu'après son retour à Paris à la fin du mois. Je ne lui cachai pas qu'après tant d'incertitudes il me plairait bien d'avoir une réponse le plus rapidement possible, car je m'étais lancé dans la mise sur pied de solutions de rechange auxquelles je pouvais difficilement surseoir (la mise en ligne payante).

Deux heures plus tard, nouvel appel de lui : il avait parlé à Nora, qui reconnaissait s'être montré plutôt abrupt dans cette affaire et qui était d'accord pour un retour aux modalités de l'ancien contrat, sans intervention pécuniaire, à titre personnel, de Durand. Que demander de plus ? Et si vraiment mes tableaux ne déplaisent pas à mon bienfaiteur, je serai trop heureux de lui en offrir un, en témoignage de ma gratitude, et de figurer dans sa collection, dont je ne sais rien, de sorte que le choix, pour moi, serait bien difficile s'il ne voulait y procéder lui-même.

Il n'est pas jusqu'à Michel Gurfinkiel dont je n'aie eu aujourd'hui des nouvelles, alors que j'en attendais depuis quinze jours. C'était, il est vrai, des nouvelles de non-nouvelles : aucun signe de son "contact", celui qui, au début du mois, s'était dit disposé à me recevoir. N'importe : comme le rabâche Machin-Truc dont c'est l'un des dadas, pas de nouvelles ce sont encore des nouvelles…

Mardi 21 février, minuit vingt. Depuis une ou deux semaines j'avais choisi ce jour-ci pour commencer à réagencer complètement ma vie selon la modèle d'économie extrême que semblait dicter ma double rupture et avec P.O.L et avec Fayard. Je ne voulais pas prendre de décision radicale avant d'avoir vu hier le chirurgien, dont j'étais certain qu'il allait vouloir

m'opérer, et donc il était impossible de rien faire avant de savoir quand. Mais opération il n'y aura pas dans l'immédiat, semble-t-il. Et hier je me suis réconcilié avec Fayard, grâce à Claude Durand. Ce que je m'étais proposé de faire ce matin devenait donc moins urgent et je ne l'ai pas fait.

Il s'agissait, matière infiniment délicate, d'essayer de voir, avec Céline d'une part, avec "Pôle emploi" d'autre part, dans quelles conditions j'allais pouvoir me séparer d'elle, puisque de toute évidence j'allais très rapidement me trouver dans l'incapacité de la payer. Je me rappelle avoir déjà essayé de m'informer sur ce point, il y a quelques années, et cela tout à fait en vain. Dès qu'on avait compris, dans les bureaux de Condom, que j'envisageais de licencier ma femme de ménage, on avait voulu savoir ce que je lui reprochais. J'avais dit et répété que je ne lui reprochais rien du tout, que seulement je ne pouvais plus la payer. Oui, mais qu'est-ce que vous lui reprochez ? J'en garde le souvenir d'un effroyable dialogue de sourds. Qu'on puisse considérer la possibilité de mettre fin à une relation contractuelle avec un employé faute de pouvoir assurer son salaire n'allait manifestement pas jusqu'à l'esprit de mes interlocuteurs. Ils n'avaient pas l'air de comprendre du tout ce dont j'essayais de leur parler, et je n'avais retiré de l'échange aucune information utile. Je suis bien content que les heureux événements d'hier m'aient permis de surseoir à un renouvellement de cette épreuve.

Il me fallait aussi, et c'était une perspective presque aussi déplaisante, inaugurer le processus de vente de ma voiture. La difficulté principale vient de ce que je suis bien loin d'avoir fini de la payer. Ce que je reste devoir à son propos constitue sans doute, oui, *certainement*, même, une somme supérieure à ce que je pourrais en tirer. Il m'aurait donc fallu payer pour cesser d'avoir une voiture (et arrêter l'hémorragie des traites mensuelles, plus de mille euros). Là encore, le contrat Fayard, puisque, semble-t-il, il va être signé après tout, me permet de gagner quelques semaines. Mais cette remise à plus tard du désastre est tout à fait provisoire. J'ai sauvé pour un an, grâce à Claude Durand, les quinze cents euros mensuels Fayard. Je n'en ai pas moins perdu, depuis ce mois-ci, les trois mille euros P.O.L. Je pensais hier que c'était la totalité de mes revenus qui m'était retirée (hors retraite : onze cents euros). Non, c'était seulement deux tiers d'entre eux (trois mille sur quatre mille cinq cents). Je vois mal comment, avec deux mille six cents

euros par mois (la retraite, plus les quinze cents euros Fayard), je pourrais bien garder une camériste qui me coûte dix-huit cents euros, et une voiture, mille cinquante (hors assurance et essence, bien entendu).

Pèse aussi sur moi, comme d'habitude, une facture de gaz (troisième envoi) pour deux mille euros. Vraiment, si l'on considère froidement le tableau de la situation, il n'y a pas d'issue.

Nous avons regardé une fois de plus *Pride and Prejudice*, à la télévision, pour nous changer les idées. La maison des Bennett, dans le film, m'irait à merveille. Mais il y faudrait bien cinq ou six millions de livres, au moins : plutôt sept ou huit millions d'euros – et encore c'est la maison des *pauvres*, dans le récit. Nous songions Pierre et moi, face au désastre, la semaine dernière, à une modeste habitation dans le Somerset, ou le Dorset. Mais Plieux vendu achèterait à peine une bicoque de trois pièces sans aucun caractère – rien à voir avec la délicieuse résidence Bennett… –, et nous n'aurions plus un sou. Aucune échappatoire, donc, et surtout pas du côté de l'Angleterre prévictorienne qui me semble pourtant, Jane Austen et ses cruels conflits d'intérêts nonobstant, un des plus heureux moments de civilisation que la terre ait porté ; tandis que ce qui s'apprête ici…

Mercredi 22 février, une heure moins vingt du matin (le 23). Voilà qu'ils ont réussi à faire "promettre" à ce malheureux Vanneste qu'il renoncera à toute vie politique. En échange il ne sera pas exclu de son parti, l'UMP, étant bien entendu qu'il a déjà dû faire son deuil d'en recevoir l'investiture aux prochaines élections législatives. C'est inimaginable, et rien n'est plus significatif du climat atroce dans lequel nous vivons. Comme j'appartiens à la partie lésée de l'histoire, officiellement – à savoir ladite "communauté homosexuelle" –, je peux dire et écrire ce que je pense, pour une fois. Et ce que je pense est que presque jamais dans notre pays la liberté de parler et de penser n'a été à ce point bafouée ; et presque jamais l'obligation faite à chacun n'a été si forte, surtout pour ceux qui veulent obtenir ou conserver quelque prébende, de proclamer son adhésion enthousiaste, farouche, féroce, au sentiment dominant.

J'entendais ce matin je ne sais quelle sénatrice UMP, ah si, Mme Chantal Jouanno, ancien ministre des Sports, se plaindre de la lenteur qu'avait mise son parti à se débarrasser de Vanneste. Et il n'est pas un petit homosexuel doux et gentil et même cultivé qui ne devienne un tigre furieux et altéré de sang dès qu'il est question du député du Nord et de ses abjects propos. Or quels sont-ils, ces propos ? Qu'il n'y a pas eu en France pendant la dernière guerre, hors Alsace-Moselle annexée de fait par l'Allemagne, de déportés homosexuels qui l'aient été *parce que* homosexuels. Une majorité d'historiens semblent d'accord avec cette assertion. Deux ou trois parlent de six ou sept cas douteux. On pourrait discuter, et la science historique est faite pour cela. Mais il est bien question de discuter ! Avoir eu des déportés est un droit de l'homme. Nier que telle ou telle communauté, sur tel territoire bien déterminé, en ait eu, est un crime contre l'humanité. Surtout, causer la moindre contrariété à un groupe particulier de citoyens à la veille d'élections capitales est une faute politique impardonnable. Chacun s'en fiche bien, de la question précise, la seule qui devrait être au centre des discussions, en l'occurrence ! M. Vanneste a contesté le droit des homosexuels au titre de martyrs de l'Occupation allemande, il doit payer, et payer cher, très cher.

À tout moment les deux niveaux du débat sont confondus : celui qui seul est l'occasion du scandale actuel, et devrait seul, en conséquence, faire l'objet des échanges, d'une part ; et d'autre part celui qui tient à la

personnalité de M. Vanneste. Il n'aime pas les homosexuels, dirait-on, cet homme – c'est bien son droit, il me semble. Il conteste qu'ils aient fait l'objet, en France, d'une déportation spécifique, *ad hoc*, idoine. Il n'y a strictement rien de révoltant à cette contestation, que je crois assez fondée dans les faits, pour ma part, et qui ne demande qu'à être elle-même contestée, si elle doit l'être.

Évidemment, pour avoir pris la défense de M. Vanneste, je serai catalogué comme traître, une sorte de juif collabo. Comme je ne le trouve pas particulièrement sympathique, et l'ai jugé "légèrement obsessionnel", je n'aurai même pas sa sympathie. Et c'est bien normal, car nous sommes dans des camps tout à fait opposés. Il estime que ce qui fait l'infériorité morale de l'homosexualité, c'est qu'elle ne contribue pas au renouvellement démographique et que, se généraliserait-elle, l'humanité disparaîtrait. Je ne crois guère à la menace de cette disparition, de cette disparition-*là*, et ne pas contribuer au renouvellement démographique me semblerait plutôt un mérite, une qualité morale, politique, écologique (*la terre n'en peut plus de l'homme,* and that sort of things). Aucun accord sur le fond avec le député du Nord, donc ; mais je trouve parfaitement affolant le sacrifice rituel dont il est la victime sous nos yeux, une de plus, sous un prétexte qui ne devrait pas lui valoir la moindre contrariété mais seulement lui attirer, à l'occasion, s'il y a lieu, un peu de contradiction.

Jeudi 23 février, une heure du matin (le 24). Nous avons assisté à la télévision, il y a une heure ou deux, à une terrible passe d'armes entre Marine Le Pen et Jean-Luc Mélenchon – comme je l'avais prévu, ce fut affreux. *Passe d'armes* n'est sans doute pas l'expression juste, d'ailleurs, car Mme Le Pen refusait le combat, sous d'assez mauvais prétextes, je trouve, à savoir que Jean-Luc Mélenchon l'avait trop gravement et trop bassement insultée, d'une part, passe encore, mais aussi qu'il n'était pas un adversaire et un candidat à sa mesure, ce qui est absurde. Mon sentiment est qu'elle a perdu ce soir ses dernières chances de marquer l'élection. Elle a semblé faible, apeurée, au bord des larmes. Elle paraissait avoir peur, ce que son vis-à-vis n'a pas manqué de lui faire remarquer plusieurs fois. Elle s'est livrée, pendant qu'il parlait, et puisqu'elle refusait de débattre avec lui, à une comédie de longue

consultation de documents qui, mal interprétée, à la fois surjouée dans les gestes et sous-jouée dans l'expression, était aussi peu convaincante que possible. Pour la première fois on l'a vue en position de faiblesse, désemparée. Tout ce que les siens peuvent espérer, mais je n'y compterais pas trop, c'est que cet aspect inédit de sa personnalité touche quelques électeurs.

*

Ma propre situation politique est infiniment pire que celle de Mme Le Pen et je ne ferais probablement pas mieux qu'elle en pareille situation, mais ma situation financière a pris hier un tour favorable très inattendu. Il y avait au courrier le chèque de l'avocat de Fleurance relatif aux remboursements Sofinco : dix-sept mille cinq cents euros. Il y a avait d'autre part le contrat Fayard, nouvelle version, qui prévoit une avance sur droits d'auteur de cinq mille euros, payables à la signature (et dix versements de quinze cents euros). Rien que je n'attendisse, en un sens, au moins depuis deux ou trois jours. Mais aujourd'hui surprise totale, et, comme telle, encore meilleure : nouvelle d'un versement de deux mille huit cents euros de la P.O.L, la mensualité habituelle. Je croyais que celle du mois dernier était la dernière, et encore n'étais-je pas sûr qu'elle interviendrait. D'évidence je m'étais trompé dans mes calculs, puisque en voilà encore une autre. Celle-là est bien l'ultime, cette fois, j'en suis sûr. Mais comme je ne m'attendais pas à elle, j'ai trouvé que j'étais béni des dieux.

Vendredi 24 février, minuit et quart. Je suis toujours très étonné par les gens, les écrivains, par exemple, à la radio, qui disent tout leur mépris pour le sentiment de *nostalgie*, se défendent de l'éprouver et plus encore de s'y complaire. Je les soupçonne invariablement de réciter une leçon, de dire ce qu'ils pensent qu'il faut dire, de présenter leurs papiers bien en règle de conformité à l'idéologie. Comment peut-on, sincèrement, ne pas aimer la nostalgie ? Et puis d'abord ce n'est pas nous qui l'aimons, c'est elle qui s'accroche à nos basques, qui ne veut pas nous quitter.

J'ai sauté la semaine dernière de D'Annunzio à Canova, et maintenant de Canova à Cima. Je feuilletais tout à l'heure un petit livre, à peine plus qu'une brochure, *Le Case della memoria*, acheté chez Cima à Conegliano, justement, le samedi 27 août dernier. On trouve entre ses pages d'assez jolies photographies en noir et blanc, et le texte évoque ces villes et petites villes de la Vénétie intérieure qui chacune peuvent se vanter de leur grand artiste. Il cite Hugo von Hofmannsthal, en italien :

« *Su ciascuna di queste città il suo nome si gonfia come une vêla gialla e purpurea, come une stendardo al vento ; e ciascuno di questi nomi è anche il nome di un gran pittore.*

« *Paolo Veronese, e Pordenone, e Bassano ; Giovanni di Udine, e Cima da Conegliano… cosi in ciascuna di queste città mezzo dirocate abita la fama come une driade nuda e lucente nel tronco dell'albero mezzo infracidito.* »

À Conegliano nous étions pressés, nous manquions d'argent, la carte bleue menaçait de ne plus fonctionner ou bien déjà elle était en panne. Il me fallait courir pour essayer de voir tout ce que je devais voir pour écrire un jour sur Cima (ce jour est venu) et ne pas trop m'attarder et rentrer à l'hôtel pour travailler à un texte à propos de Picasso à Vauvenargues ou d'Alexandra David-Néel à Digne. Bref, j'étais pris dans le réseau serré de la contingence. Or, six mois ont passé, le souvenir s'est décanté et tout à coup, par surprise, c'est la chose elle-même, le lieu, la petite ville, ses places, ses magasins où j'ai acheté une veste, les jardins de ses quartiers hauts, deux ânes que nous rencontrâmes comme nous tournions autour d'elle pour appréhender sa silhouette à distance et la comparer aux fonds des tableaux de Cima, c'est tout cela qui revient et qui, tout à coup, *est* là, beaucoup plus présent qu'au temps de la présence, beaucoup plus désirable dans la lumière plus nette, simplifiée, mais veloutée, de la nostalgie.

Il s'agit d'un sentiment de manque, bien entendu, de ratage, d'inadéquation. Ces petites villes de la Vénétie intérieure nous ne les avons pas vraiment vues, pas *bien* vues, et pour certaines d'entre elles pas vues du tout. Pour les bien voir et pour les bien connaître il faudrait y vivre. Mais même la nostalgie ne va pas jusqu'à ce désir-là – non que l'idée lui en répugne, pas le moins du monde ; il y a seulement qu'elle sait trop bien tout

ce que pareille rêverie à de rivales, parmi les villes, les paysages et les noms.

Samedi 25 février, minuit et quart. J'aurais bien besoin d'un Vasari, qui manque cruellement à cette bibliothèque. J'ai tâché de combler ce trou, en Italie. Mais je n'ai trouvé aucune édition qui m'inspirât la moindre envie. Il existe une édition de poche, qui n'est pas laide, mais pour un ouvrage aussi fondamental, et qui relève si manifestement du *fond* d'une collection, je souhaitais un exemplaire un peu plus… enfin, un peu moins… Les exemplaires des *Vite* qu'on rencontre partout ne sont pas des livres de poche et constituent au contraire un très gros volume, hélas tellement affreux qu'on aimerait mieux mourir que d'en souiller ses rayonnages. Ils sont publiés par Newton Compton Editori dans la collection "I Mammut". Tous les ouvrages de cette collection sont d'ailleurs aussi vilains les uns que les autres. Elle est très répandue, très commode, elle offre en de forts volumes beaucoup des plus grands textes et des plus grands auteurs classiques de la littérature italienne, mais toutes ses couvertures portent une caricature affreuse de l'auteur concerné, toujours due à la même main, d'évidence, et qui décourage absolument l'achat (ou en tout cas le mien). Seul un Plantu pourrait faire moins engageant.

J'ai pu voir aujourd'hui sur la Toile le *Tricks* italien, qui sort ces jours-ci, et il est bien ingrat, lui aussi. On y aperçoit, dans une mise en page tout à fait quelconque, un jeune homme assez peu attrayant, pas le moins du monde conforme au type le plus souvent décrit dans les différents chapitres, et dont l'un des yeux a été volontairement recouvert, à l'impression, d'une disgracieuse tache jaune, qui lui donne l'air de cligner de l'œil. Ce pauvre livre, le seul des miens qui ait été traduit dans plusieurs langues étrangères, n'a décidément pas de chance. Exception faite de la japonaise, qui reprend l'image de couverture de la première édition française, toutes ses éditions étrangères, américaine, allemande, néerlandaise et maintenant italienne, donc, sont aussi laides les unes que les autres. Qui plus est elles ne correspondent pas du tout à l'"esprit" et, si j'ose dire, à l'"esthétique" du texte. C'est à se demander si les maquettistes lisent les livres dont ils dessinent les couvertures. À vrai dire je connais la réponse. Que les éditeurs ne s'adressent-ils à l'auteur, au moins pour lui demander son avis ? J'aurais

pu proposer à ceux-là, en un tournemain, dix projets tous plus satisfaisants que celui auquel ils se sont arrêtés. Et je leur aurais coûté beaucoup moins cher, j'en suis sûr.

Dimanche 26 février, minuit et quart. Pierre m'a proposé d'aller voir les jonquilles dans les bois de Magnas, cette après-midi. C'est un rite auquel nous manquons rarement, année après année. Il marque le début de la redescente, après les sommets les plus froids de l'hiver. Nous avons craint d'être en retard car en général c'est vers la mi-février qu'une allée particulière, que nous savons, face au long pan le plus secret du château, sur l'autre versant d'un ravin, est parsemée de jaune tout du long, comme un épais tapis.

En fait nous venions trop tôt. La floraison est à peine entreprise, peut-être même n'aura-t-elle pas lieu. La végétation est très en retard, sans doute à cause des très grands froids du début de ce mois. *Niente* jonquille – dans quelques jours, peut-être.

N'importe, j'étais content de revoir ce parc, qui reste une des places de sûreté du silence, du retrait du monde et de la beauté, dans le pays. Le temps était magnifique et nous marchions allégrement, malgré l'arthrose de nos vieux chiens. Un homme travaillait dans la cour du château. De loin que nous étions je n'ai pas pu voir si c'était ou non le jeune M. de Galard, qui doit bien avoir quarante-cinq ans, depuis le temps que je pense à lui comme au *fils* du maître des lieux, lequel est mort depuis bientôt dix ans, peut-être plus. Toujours est-il que nous n'avons pas eu l'occasion de nous saluer. Il est maire de sa commune, j'aurais pu lui demander sa signature pour les parrainages. Mais de toute façon je ne l'aurais pas fait. C'est embarrassant, avec les gens qu'on connaît – c'est les mettre, veux-je dire, dans une situation embarrassante.

Autant ce parc est éternel et profond, et recueilli, et apaisant pour l'âme, malgré tous les dommages qu'il a subis des tempêtes, autant il est éprouvant de s'y rendre, et d'en revenir. Même en lui, en ses parties hautes, les plus ouvertes, on n'échappe pas au spectacle désolant du devenir-banlieue du monde, du lotissement précipité de la campagne, de son industrialisation, commercialisation, artificialisation. Le côté le plus affligeant à contempler

est celui de Saint-Clar, qui est devenue une vilaine petite ville industrielle, avec tout ce que cela implique de hangars, de tôle ondulée, d'interminables structures métalliques fraîchement peintes, qui brillent tristement sous le soleil d'hiver. Et cette horreur n'est encore rien auprès de ce que j'ai découvert lundi dernier tout le long de la route, lorsque Pierre m'a conduit à Agen. Que le monde est laid, bien-aimé ! Que le monde est laid ! Et cette laideur n'a rien de grandiose, on ne peut même pas se raccrocher à son énormité de catastrophe, comme à Fos-sur-Mer ou Halifax. Non, c'est une laideur médiocre, petite, sale, bête, une laideur qui ne se sait même pas telle, une laideur contente d'elle, au contraire, faraude, ignorante, idiote, et dont il n'y a pas le moindre espoir qu'on puisse jamais se faire entendre d'elle.

Lundi 27 février, minuit et quart. J'aurais peut-être dû être plus disert devant le chirurgien, lundi dernier, lui décrire mieux et avec plus d'insistance les symptômes dont je souffre, et qui vont plutôt s'aggravant. Je me suis contenté de lui remettre les résultats des analyses et des examens récents, de lui tendre les radiographies exécutées le mois dernier, de répondre à ses questions : non, je n'avais pas de difficulté pour pisser, non, je n'en avais jamais rencontré l'impossibilité. Ces éléments ont semblé le convaincre qu'il n'y avait pas urgence, que la situation n'était pas catastrophique, qu'on pouvait bien attendre six mois et voir ce qui se passerait en changeant de traitement. J'étais bien content de n'être pas opéré maintenant : outre que je n'en avais bien sûr aucune envie, cela ne m'aurait pas du tout arrangé – je n'ai donc pas insisté. Mais je commence à le regretter car la situation est loin de s'arranger. Ce soir, par exemple, je suis obligé d'aller aux toilettes à peu près tous les quarts d'heure, et même pendant ces quarts d'heure et aussitôt après les mictions, l'envie douloureuse de pisser ne se relâche pas. Je me lève trois ou quatre fois par nuit, au réveil il me faut absolument me lever au plus vite tant ma vessie me fait mal, mon sommeil en est considérablement abrégé et dérangé. Cependant, si je voulais revoir le chirurgien, il me faudrait attendre deux mois…

*

Mes affaires financières vont très bien, en revanche, que c'en est même à ne pas croire, même si ce séjour au pays de cocagne est aussi illusoire que provisoire. N'importe : ce mois de février était décidément placé pour moi sous une favorable étoile pécuniaire, car l'argent arrive à flots de toute part. Il y a eu d'abord les dix-sept mille cinq cents euros du remboursement Sofinco, il y a eu les deux mille huit cents euros tout à fait inattendus de la P.O.L, il doit y avoir six mille cinq cents euros de Fayard à la suite de la signature, finalement, du contrat pour ce *journal*-ci (cinq mille euros à la signature plus un premier versement mensuel de quinze cents). Or cette belle série continue. J'ai ouvert ce matin une vieille lettre de la Sofia : elle contenait un chèque de quatre cent quatre-vingts euros provenant de la lecture de mes livres dans les bibliothèques, durant l'année 2011. Je crois avoir déjà reçu un paiement de cette sorte, mais il était tout à fait insignifiant – soixante ou quatre-vingts euros, quelque chose de cet ordre. Quatre cent quatre-vingts, ce n'est pas précisément un pactole, pour une année entière, mais je suis tout de même impressionné. Que nous sommes bien gouvernés !

Pour l'État, la dépense me paraît considérable – je suis bien obligé de m'en soucier, si je dois prendre le pouvoir dans un mois ou deux. D'où vient l'argent ? Qui paie ? Pas les lecteurs dans les bibliothèques, certainement. Pas les écrivains par le truchement de prélèvements, je suppose : on ne leur prendrait pas d'une main pour leur rendre de l'autre, tout de même… Les éditeurs ? Si c'est le cas, ils doivent l'avoir mauvaise. Car si moi que personne ne lit je touche près de cinq cents euros, que doit-il en être d'auteurs vraiment populaires ? Je n'en reviens pas de ce système (tout en m'en félicitant vivement, bien entendu).

Autre sujet d'étonnement, le mien ouvrage qui me rapporte le plus d'argent grâce aux prêts dans les bibliothèques – cent soixante et onze euros à lui tout seul, contre une dizaine pour chaque volume de ce *journal*, par exemple –, c'est *Loin*, dont je n'imaginais pas un instant la popularité (très relative il va sans dire).

De deux académiciens dont l'un est Jean d'Ormesson et dont l'autre me demande, « dans votre propre intérêt », de ne pas écrire un mot de cette

affaire dans ce *journal*, j'ai reçu des lettres très enthousiastes, à propos du volume Sud-Ouest des *Demeures*. L'immortel anonyme m'assure qu'il se bat pour me faire obtenir une distinction très flatteuse, assortie même d'assez sérieux avantages financiers, je crois bien. Je lui suis bien reconnaissant, mais je crois qu'il se fait, en ma faveur, les plus grandes illusions.

Marianne consacre trois quarts de page à la canditature pour un fauteuil sous la Coupole de… François Mathieu du Bertrand, mon ex-compagnon de promenades d'été, avec son frère Douglas, ici même. Dans le magazine, une photographie le montre à peu près nu, me dit-on, sortant de l'onde comme Vénus Anadyomène. Heureusement il n'est pas question de moi, ni de mon rôle dans la formation académique de ce jeune homme ; et personne n'a songé, Dieu merci, à faire un rapprochement avec mes propres et malheureuses candidatures (déjà).

Mardi 28 février, minuit et demi. Décidément ce nouveau médicament, Xatral, a sur moi des effets désastreux – ce n'est plus toutes les deux heures que j'ai envie de pisser, c'est tous les quarts d'heure, et incessamment entre-temps : la miction n'apaise pas l'envie, le douloureux besoin. Les nuits sont épuisantes : je dois me lever quatre ou cinq fois et, à peine réveillé à l'aube, il me faut encore me lever d'urgence, sous la pression de la prostate, sans espoir de retrouver le sommeil. Je dors à peine quatre ou cinq heures, peut-être moins.

J'ai consulté ce matin ce mien lecteur qui n'est pas médecin mais spécialiste des traitements par les plantes, car je craignais que les pilules qu'il m'envoie ne soient incompatibles avec le fameux Xatral. Non, apparemment – mais le Xatral ne lui paraît pas du tout adapté à ma situation. Ce serait un médicament destiné aux hommes qui ont des problèmes pour pisser, des mictions difficiles, ce qui n'est pas du tout mon cas. Il n'est nullement étonné de l'effet fâcheux de cette nouvelle prescription et il recommande de l'abandonner, ou le recommanderait s'il était habilité à le faire. Mais je suis un légitimiste, moi, et ne me trouve pas tout à fait résolu à délaisser l'ordonnance d'un spécialiste sur les conseils

d'un herboriste, si c'est bien le mot, même hautement civilisé, d'évidence, et en sympathie avec mes travaux.

J'ai aussi appelé le docteur Capdecomme, pour brève consultation téléphonique. Elle non plus ne s'étonne pas de l'effet du Xatral, mais dit que ce peut être un mal pour un bien, et qu'il faut attendre quinze jours ou trois semaines pour apprécier les conséquences moins immédiates du traitement. De toute façon je devais la voir dans une quinzaine de jours, pour faire vérifier ma tension, que le Xatral peut affecter. Elle souhaite que je tienne au moins jusque-là.

Si au moins je pouvais me reposer un peu… Mais il est bien question de cela ! Le volume italien des *Demeures* avance très lentement, j'en suis encore, et depuis bientôt une semaine, au chapitre sur Cima da Conegliano, le onzième sur les trente et un qui sont prévus. Et il me faut m'occuper de ce discours que je dois prononcer le 8 mars devant France-Israël. J'ai peur que ce rendez-vous là aussi ne soit un coup fourré. Le président de cette association, dont on m'annonçait le coup de téléphone, ne s'est jamais manifesté. David Reinharc me parle maintenant de vacances, à la date convenue, qui pourraient affecter défavorablement l'épaisseur de l'audience. Je crains qu'il n'y ait pas un chat. De toute façon c'est un assez vain labeur que la préparation de ce discours, puisqu'il n'avait de sens, dans mon esprit, qu'en relation avec la campagne ou précampagne présidentielle, et que non seulement nous n'arrivons pas à obtenir de promesses de signatures mais les médias m'ignorent totalement, même lorsqu'ils passent en revue les *so-called* "petits" candidats, ou les excentriques. Nous avons publié un communiqué pour protester contre cet état de fait. Une de nos sympathisantes, qui essayait d'attirer sur moi l'attention d'un journaliste, s'est entendu répondre que la candidature à la présidentielle, ce n'était pas un "privilège"…

Mercredi 29 février, minuit dix. La langue du *Monde* :

« M. Karsenty, outre mettre en doute l'origine israélienne des tirs responsables de la mort du jeune garçon, accusait France 2 d'avoir monté "un faux reportage, une pure fiction". » Et on nous dit que ce journal a encore des *correcteurs* ?

Dans un article voisin est exposée l'affaire d'une "nounou" qui a porté plainte contre les parents d'un enfant dont elle avait la garde, ceux-ci ayant filmé la garde au moyen d'une caméra dissimulée dans une "peluche" : atteinte à la vie privée, soutient la nourrice. Tout nous est raconté en grand détail et chaque fois c'est : *la maman avait des soupçons*, *le papa décida d'agir*, *ce qui est reproché surtout à la maman*, *comme l'explique le papa au tribunal*, etc. Jamais, jamais, au grand jamais, je le répète, si on m'avait dit il y a vingt ou trente ans qu'un jour je lirais pareille prose dans *Le Monde*, je ne l'aurais cru. Or elle y est quotidienne et, semble-t-il, je suis le seul à m'en étonner encore et encore.

Mme Valérie Trierweiler, journaliste, compagne du candidat et "favori dans les sondages" François Hollande, s'indigne d'avoir fait l'objet d'attaques personnelles, pour ses activités à la télévision, de la part du candidat et "donné perdant dans les sondages" (quoique actuellement en remontée) Nicolas Sarkozy. Et son indignation prend cette forme :

« Jamais il ne serait venu à l'idée de François d'attaquer Carla. »

Nous sommes cette fois tout à fait entrés dans la société des prénoms. Pierre et moi sommes abonnés à Canal Plus à cause de Canal Satellite qui nous permet de voir de temps en temps, lorsque nous en avons le temps ou le prenons, ce qui n'est pas fréquent, des films qui nous intéressent. Mais ce plaisir dont nous n'abusons pas se paie non seulement d'un abonnement assez coûteux, passe encore, mais aussi de l'obligation de recevoir presque quotidiennement et souvent plusieurs fois par jour des messages qui neuf fois sur dix ne m'intéressent en rien (*parce que nous savons que le football est votre passion comme la nôtre, nous vous avons réservé une offre exceptionnelle…*) et qui commencent tous, surtout, par *Renaud* (*Renaud, vous n'allez pas croire ce que nous vous proposons*). J'ai fait récemment mes débuts sur Facebook, modestes, pour voir, dans le cadre de la campagne présidentielle – et même jeu :

Renaud, vous êtes maintenant ami avec Sylvain Bourmeau…

Or je veux bien être ami avec Sylvain Bourmeau, à la rigueur, mais je n'ai pas envie d'être appelé par mon prénom par un "réseau social", une chaîne de télévision périphérique, ma banque probablement, demain. À vrai dire je n'ai envie d'être appelé par mon prénom par personne, par personne

de *nouveau*, veux-je dire ; par quelques vieux amis, vieux amants, vieux parents, et c'est bien tout. Je n'ai pas envie qu'on me parle de mon *papa* et de ma *maman*, et je n'ai pas envie que des inconnus, et surtout des entreprises commerciales, m'appellent *Renaud* (*Monsieur* me va très bien, ou plutôt m'*allait* très bien, car ce mode d'adresse a à peu près disparu). Je n'ai pas envie non plus, ainsi que l'expliquait un communiqué récent du parti, d'étables-usines apprêtées pour quinze cents vaches qui n'en sortiront de leur vie, n'y bougeront même jamais et seront traites par des machines, comme nous l'avons vu l'autre soir à la télévision, horrifiés. Et j'ai encore moins envie, s'il est possible, de la disparition de la campagne, du lotissement général, de la banlieue universelle. Le problème est qu'on ne me demande pas mon avis. Je n'ai donc de ressource que la disparition, la mort avant la mort.

Jeudi 1er mars, minuit et quart. Jamais je ne pourrai livrer le 15 mars, comme convenu, les trente et un textes qui doivent constituer le neuvième volume des *Demeures*, le premier de la série italienne : je n'en suis qu'au douzième chapitre, que j'ai à peine commencé, et mon rythme de production est tellement tombé qu'il me faut au moins une semaine par texte. De Cima da Conegliano à Conegliano je suis passé à Titien à Pieve di Cadore. Le chapitre suivant doit porter sur Mahler à Dobbiaco, et il coïncidera avec mon séjour parisien, à l'hôtel, alors qu'il est celui qui va nécessiter la plus grosse documentation, à commencer par les trois énormes volumes d'Henry-Louis de La Grange. Tiens, qu'est-il devenu, Henry-Louis de La Grange ? Il me semble qu'on n'entend plus beaucoup parler de lui. À une certaine époque, son nom était sur toutes les lèvres – au sein du défunt "public cultivé", s'entend. Et ce n'était que justice car son ouvrage était, et demeure, remarquable : un des chefs-d'œuvre de la biographie moderne.

Je vais à Paris pour parler jeudi devant l'association France-Israël et il me faut préparer mon discours, ce qui accroît encore mon retard. Qui pis est, cette conférence ne m'inspire pas trop, à présent. L'association France-Israël m'invite assez mollement, je trouve, son président, qui devait m'appeler, ne l'a jamais fait : si ces gens changeaient d'avis, je n'en serais pas mécontent. Il n'est pas question que ce soit moi qui me décommande, évidemment. Pourtant l'enthousiasme m'a quitté. Cette histoire de

candidature présidentielle est en train de tourner en parfaite eau de boudin : nous avons *quatre* promesses de signatures, dont rien ne dit, au demeurant, qu'elles seront tenues ; et maintenant ça n'a plus grande importance. Le plus grave est le silence total des médias, qui font exactement comme si ma candidature n'existait pas. Nous avons même publié un communiqué à ce sujet – d'autant plus ridicule que c'est moi qui l'ai rédigé, comme la plupart des autres – et nous l'avons envoyé à l'Agence France-Presse (en payant) :

« Communiqué n° 1354, lundi 27 février 2012

« Sur la candidature de Renaud Camus à la présidence de la République

« Le parti de l'In-nocence dénonce le silence médiatique qui est fait autour de la candidature de son président, Renaud Camus, à la présidence de la République. Ce silence complique singulièrement la tâche des militants qui donnent beaucoup de leur temps et de leurs efforts pour obtenir à leur candidat les cinq cents signatures qui lui sont nécessaires. En deçà du blocage institutionnel organisé par les grands partis pour dissuader les élus d'accorder leur parrainage, il existe un premier barrage constitué par les médias pour ne donner aucun écho à une candidature qui n'a pourtant rien d'excentrique ni de marginal, mais qui met en cause leur pouvoir, le rapt de la parole au profit des seules voix autorisées, le tabou imposé sur le phénomène pourtant capital du changement de peuple.

« Le parti de l'In-nocence rappelle que Renaud Camus est un écrivain d'une incontestable notoriété littéraire, publié par de grands éditeurs, traduit en plusieurs langues, qui a fait l'objet de plusieurs numéros spéciaux de revues et colloques internationaux, notamment à Yale en l'an 2000. Son œuvre abondante comporte plusieurs ouvrages politiques importants, et par exemple *Du sens* (Pol) ou les récents *Décivilisation* (Fayard) et *Le Grand Remplacement* (David Reinharc). Il dirige un parti politique qui, sans être un parti de masse, est parfaitement en ordre de marche, dispose d'un programme constitué, publié (*De l'In-nocence*, Reinharc), et édite une revue de haute qualité, les *Cahiers de l'In-nocence*. Comment ne pas juger scandaleux, dès lors, que même les médias qui présentent des émissions ou des dossiers sur les dits "petits candidats" omettent systématiquement celui-là, qui, lui, n'est pourtant pas un leurre s'effaçant aux premières offres des partis de pouvoir ? A-t-on des comptes à régler avec lui ? Ou bien les questions qu'il pose sont-elles trop gênantes et doivent-elles absolument

être étouffées ? Il est en tout cas paradoxal qu'on déplore ordinairement l'abstention des intellectuels et, pour une fois qu'il y en a un qui descend dans l'arène, qu'on fasse tout pour que personne, surtout, n'en sache rien. »

Vendredi 2 mars, minuit et demi. Renaud Machart devient fou. À midi il parlait avec des larmes dans la voix d'un récital de Nathalie Dessay, un récital tel, qu'il avait rarement eu la chance, au cours de sa vie, d'assister à rien de pareil. On en entend un extrait, une mélodie française (j'ai été tellement troublé, j'ai oublié laquelle) : ce n'était pas *mauvais*, c'était catastrophique, le genre de chose dont on est impatient que cela finisse. Comme je suis bon garçon, et modeste, et que je me dis que Renaud Machart doit savoir mieux que moi ce qu'il en est, je me suis dit, une fois de plus, que j'étais fou : il fallait bien l'être pour trouver à ce point exécrable ce qu'un spécialiste venait de présenter comme bouleversatamment admirable. Cependant les autres journalistes qui participaient à l'émission ont eu à peu près, en plus emberlificoté, la même réaction que moi – d'où j'ai conclu que Renaud Machart était fou.

Il a dit que ce n'était pas le meilleur extrait possible ; et aussi que, Nathalie Dessay, il ne fallait pas seulement l'entendre, il fallait la *voir*, pour l'apprécier à sa juste valeur. C'est embêtant, pour une chanteuse.

Ce pauvre Robert Wilson, il me semble que depuis dix ans et plus, tout le monde lui tape dessus. Il y a quarante ans, comme le Nangis de Saint-Simon (« aujourd'hui le plus plat des maréchaux de France »), il était la fleur des pois. Personne n'avait jamais rien vu d'aussi génial. Maintenant, personne n'a jamais rien vu d'aussi ennuyeux. Il était question de son *Pelléas*, pour l'opéra Bastille. Pas un des critiques présents n'a eu un mot en défense. Machart, qui de toute façon a décidé qu'il obtiendrait le scalp de Nicolas Joël, le directeur de cette institution, qu'il fustige à longueur d'articles et d'émissions, n'a même pas daigné avoir un mot *contre* ce spectacle-là. Il a dit que ça ne l'intéressait pas. Robert Wilson ! *Ça ne l'intéressait pas !* Comme il est passionnant de vieillir, décidément ! Bob Wilson ! J'ai sans doute raconté cent fois qu'il me téléphonait au milieu de la nuit, rue du Bac, se nommait puis ne disait pas un seul mot. Enfin, c'est arrivé *une fois*. Il faisait peut-être cela à tout le monde, comme une

expérience sur les réactions humaines au silence. N'empêche, si l'on doit connaître au cours d'une carrière l'adulation et le total inintérêt du public et de la critique, mieux vaut que ce soit en sens inverse…

Pour illustrer musicalement la séquence sur le *Pelléas* de Wilson, on a entendu un vieil enregistrement que je ne connaissais pas, avec Charles Panzéra et une chanteuse dont j'ai oublié le nom. La chanteuse était exécrable, c'était l'avis unanime et le mien ; mais j'ai trouvé Panzéra excellent, et tel était le sentiment dominant dans le studio de France Musique. Machart s'est encore singularisé en déclarant que Panzéra était un mythe entièrement créé par Barthes, que personne n'osait dire un mot contre lui à cause de Barthes, mais que c'était en fait un chanteur très ordinaire, qu'il n'y avait pas lieu de porter aux nues. Je ne sais pas si le sentiment de sacrilège que j'ai éprouvé face à pareil discours tenait à Barthes ou bien à Panzéra.

Je me demande si mon grand ami M. Vanneste, le député de Tourcoing, entend parfois cette émission, et s'il l'a entendue aujourd'hui. Je crains qu'elle ne le confirme dans les pires préjugés qu'on lui prête. Elle évoque irrésistiblement le titre d'une pièce et d'un film fameux – encore que les gloussements qui s'entendent à intervalles réguliers fassent plus songer à un poulailler qu'à un zoo.

M. Vanneste m'a téléphoné ce matin, justement, pour me remercier de la lettre de soutien que je lui ai envoyée ces jours derniers, à propos de sa ridicule "affaire". Il voulait savoir s'il pouvait faire état de ma lettre. Mais comment donc ! Je conçois mal qu'on puisse soutenir quelqu'un dans une affaire de ce genre, archétype du lynchage médiatique, et souhaiter que son soutien reste secret – cela dit, à mieux y repenser, je pourrais citer des dizaines d'exemples d'attitudes de ce type, pendant ma propre petite "affaire". Le soutien rétrospectif fut aussi très répandu : « Je n'ai pas voulu me manifester, pendant votre affaire (*par discrétion*, sans doute, *par délicatesse*…), mais je veux que vous sachiez que j'étais à cent pour cent de votre côté… »

M. Vanneste était très aimable, et semble fort civilisé. Il m'a dit qu'il me connaissait depuis longtemps, et par un biais inattendu, et même deux : il a été adjoint à la culture pour Tourcoing, et donc s'est beaucoup occupé de la peinture d'Eugène Leroy – je lui ai dit que Finkielkraut et moi étions allés

voir l'année dernière la belle exposition de Tourcoing, re-justement ; d'autre part, Tourcoing est jumelée avec Bottrop, dans la Ruhr, et c'était une autre occasion pour lui de rencontrer mes petits travaux, cette fois à travers Josef Albers. Cet homme n'a tout de même pas mis au point tout cela pour capter ma bienveillance ? Paul-Marie Coûteaux prétend que Nicolas Dupont-Aignan ne procède pas autrement. Avec la Toile il est si facile de se renseigner sur les gens, désormais… Mais j'en veux moins aux personnes qui le font qu'à celles qui ne le font pas, comme tous ces journalistes « qui ont lu tous vos livres » mais découvrent avec surprise que vous n'habitez pas Paris, ou que vous avez des chiens, ou que vous avez été publié chez P.O.L (une maison qu'ils avouent ne pas connaître (c'est arrivé dix fois)), ou que vous avez bien connu Roland Barthes.

Samedi 3 mars, minuit et quart. Il me semble que je fais de mon mieux pour ne pas trop mal me comporter et pour tenir mes engagements, mais cette fois je ne vais pas y arriver. Pour commencer je ne vais pas arriver à livrer le 15 mars le texte complet du dixième volume des *Demeures*. Il doit avoir trente et un chapitres (sur les trente et une maisons d'artistes et d'écrivains que nous avons vues en Italie du Nord) et j'en suis seulement au douzième, sur Titien à Cadore. C'est horrible à dire, mais je n'avance guère que d'un chapitre par semaine, et pourtant je ne fais pas grand-chose d'autre – *si*, je peins, je m'occupe de *Le Jour ni l'Heure*, je promène les chiens, je produis un communiqué ou une proposition de campagne pour l'In-nocence ; et, depuis deux ou trois jours, j'ai dû commencer de m'occuper de la conférence que je dois prononcer jeudi prochain devant France-Israël : il m'a semblé plus prudent de l'écrire entièrement, car je ne fais guère confiance à mon éloquence.

Un des hiérarques de l'In-nocence, et l'une des meilleures plumes de son forum, m'écrit pour me proposer de m'envoyer le manuscrit d'un sien roman sur lequel il voudrait mon avis. Il dit même qu'il a la foi la plus entière en mon opinion et qu'il fera ce que je lui dirai, abandonnant immédiatement cette œuvre ou bien la polissant suivant mes conseils et selon l'opinion que j'aurai d'elle. Mais j'ai écrit vingt volumes pour supplier qu'on ne m'envoie pas de manuscrits, j'ai sur mon bureau trente livres d'amis ou de relations en attente de lecture, je dois en feuilleter

quatre ou cinq autres par jour pour mes travaux italiens. Et donc ce que je vais dire à cet in-nocent c'est que non, non, non, il ne faut pas qu'il m'envoie de manuscrit et que d'ailleurs, de façon plus générale, ce n'est pas aux écrivains qu'il faut envoyer des manuscrits, c'est aux éditeurs, et qu'il ne faut s'en remettre à personne de juger son propre travail, et que c'est pure folie de sa part que de vouloir m'ériger, moi, en juge suprême de la valeur de ce qu'il a écrit. Mais, d'abord, sauf sur le dernier point, je ne crois qu'à moitié à ces belles théories qui m'arrangent ; et deuxièmement je sais bien que ce genre de lettres, si cordialement qu'on arrive à les tournicoter, ne vous font jamais qu'un ennemi (de plus) pour la vie…

Au demeurant je suis en retard même pour la lettre, que j'aurais dû envoyer il y a trois ou quatre jours déjà. Je n'ai pas eu le temps.

Sur ces entrefaites j'ai perdu aussi vingt-quatre heures avec des histoires d'ordinateur et de panne de courant, ici. Cet appareil était de plus en plus lent, sa mémoire de plus en plus pleine et de moins en moins disponible, les "plantages" de plus en plus fréquents. Mon conseiller Farreny m'a donné avis de commander une nouvelle réserve de mémoire extérieure, ce que je fis. Hier, avec sa gentillesse, sa compétence et son dévouement habituels, il a entrepris de copier vers cette grosse boîte noire, placée sur mon bureau "réel", tout ce qui encombrait ce "bureau" virtuel – il procède par prise de commande à distance de cet appareil. Mais c'était une opération très compliquée qui a duré toute la soirée, toute la nuit encore et encore les trois quarts de la journée d'aujourd'hui. Coïncidence ou conséquence, le compteur électrique a sauté, en bas ; et, chaque fois qu'on le remettait en marche, ressautait. Bref, une bonne journée de travail en moins, dans le dessein d'accélérer le travail. Pour un peu j'en aurais presque voulu au Bon Samaritain Farreny.

Sur le site des Lecteurs, il prétend que Pierre Bergounioux, dont il est un grand admirateur, n'est en fait qu'un de mes hétéronymes. Il y a longtemps qu'il soupçonnait quelque chose, mais il vient de lire le *journal* de Bergounioux et, à son avis, le doute n'est plus permis. Et de citer :

[Pour des raisons juridiques, il a fallu raccourcir considérablement l'étendue de ces citations. On pourra retrouver les textes dans leur intégralité aux dates indiquées du journal *de M. Pierre Bergounioux.* (NdA)*]*

8 janvier 2001 : « À midi, à la cantine, nous avons les jeunes stagiaires d'EPS et je constate, avec accablement, combien ils me sont étrangers. Il n'est pas jusqu'à leurs manières de table que je ne réprouve. »

20 janvier 2001 : « […] »

31 janvier 2001 : « […] Cette génération, à laquelle appartenaient mes premiers élèves, me semble étrangement prosaïque, platement positive, comme si la fermeture de la perspective d'un changement politique radical, avec ce qu'elle supposait d'attention au monde extérieur, de largeur de vues, d'énergie, s'était répercutée jusque dans les derniers replis des cerveaux et des cœurs. C'est une humanité terre à terre qui nous talonne, sans principes généraux, sans aspirations qu'étroites, mi-professionnelles, mi-familiales, et rien au-delà. J'ose à peine imaginer ce que sera la troisième génération. Mais j'aurai quitté la scène lorsqu'elle fera son entrée. »

2 mars 2002 : « […] »

13 septembre 2002 : « Me réfugie dans la grande arrière-salle qui jouxte celle des professeurs. Importuné par des collègues de gymnastique qui viennent s'installer à deux mètres de moi pour parler boutique, clubs de ping-pong, pédagogie de l'arbitrage, dans leur curieux langage, mélange de parler populaire et de termes savants… »

15 novembre 2002 : « Après deux mois et demi d'enseignement, j'ai une vue précise de l'étendue du désastre, la prémonition du monde de demain. Il y a l'extériorité des classes populaires à la culture scolaire, l'absence de toute curiosité pour l'intérêt spécial que des idées peuvent éveiller. On va à l'école parce que c'est obligatoire. On ne soupçonne pas qu'elle donne sur un univers différent. […] Me fais l'effet de m'être trompé d'endroit, d'emploi et une impatience m'est venue de partir. »

6 janvier 2003 : « Importuné par les jacasseries d'une jeune collègue de physique qui n'a jamais appris ou compris que le silence est la norme, dans les situations publiques, et débite d'une voix rapide, enflammée, vulgaire, des histoires de rien. »

13 mars 2003 : « […] »

24 décembre 2004 : « […] Le drame, c'est que tout le monde, désormais, est scolarisé jusqu'à seize ans, au minimum, et que cela semble à peu près

sans effet. »

22 octobre 2005 : « […] Chaque incursion dans le monde me confirme, désormais, que je n'en suis plus, qu'une autre communauté a remplacé, à peu près, celle à laquelle j'appartenais et que le temps emporte. […] »

17 juin 2006 : « […] »

14 août 2006 : « Frappé, une fois encore, et très désagréablement, de la mutation anthropologique en cours, de la dilution des qualités que j'avais la simplicité de croire inhérentes à l'humanité. »

27 mars 2007 : « Une chose me gêne, encore, et c'est le langage ordurier que cette jeunesse parle couramment. Les adultes, les gens de ma génération, portent la responsabilité de cette souillure des lèvres, des cœurs. »

28 décembre 2007 : « […] »

5 mars 2009 : « […] »

Et même :

27 janvier 2009 : « Vers dix heures, je quitte un instant l'ordinateur, reviens m'asseoir, touche, par inadvertance, je ne sais quelle(s) touche(s) et tout disparaît. D'abord, je ne m'en inquiète pas. Je reviens au sommaire, clique sur le dossier et découvre un écran vide. C'est alors, seulement, que je prends la mesure du désastre. »

Coïncidence, sur le forum de l'In-nocence, quelqu'un inaugure un "fil" à propos de Pierre Bergounioux, justement, pour signaler, extrait d'émission à l'appui, que sur France Culture il avait déclaré qu'il ne se sentait « plus de ce monde… » – nous voilà donc trois (au moins).

Dimanche 4 mars, minuit et demi. Mme Caroline Fourest, dans *Le Monde*, écrit – mais là ce n'est pas la forme qui "m'interpelle", c'est le fond (on dira que c'est moins grave…) :

« Nicolas Sarkozy propose de rendre le pouvoir aux citoyens par le recours aux référendums, quitte à marcher sur les corps intermédiaires (journalistes, parlementaires, hauts fonctionnaires et syndicats). »

Ou je me trompe fort ou c'est ce qui s'appelle vulgairement *manger le morceau.* Les journalistes sont un *corps intermédiaire*, rien de moins. Pas

étonnant qu'ils paraissent avoir une si haute opinion d'eux-mêmes et de leur pouvoir. Et encore passent-ils, dans l'énumération fourestienne, *avant* les parlementaires, dont le poids n'est pas comparable, apparemment. C'est bien ce qu'on avait cru observer, mais on n'en est pas moins surpris d'en voir le principe même étalé avec si peu de vergogne. Ainsi les journalistes ne sont pas des observateurs extérieurs de la vie politique, chargés avant tout d'informer les citoyens et, le cas échéant, de donner un écho à leurs opinions ou de les influencer ; ils sont un rouage des mécanismes mêmes de la chose publique. D'où tiennent-ils cette autorité ? On ne le saura jamais – sans doute de leur élévation spirituelle, de leurs vertus intellectuelles, de leur souci déontologique (et de leur maîtrise de la langue).

Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas de caste plus autocongratulante que celle-là – puisque c'est elle qui a le quasi-monopole de l'expression publique, elle ne laisse pas passer un jour sans célébrer son propre courage, sa clairvoyance, son dévouement, son désintéressement, sa parfaite objectivité.

Ma conviction est que l'entrée dans l'ère audiovisuelle, environ le milieu du XXe siècle, a donné au journalisme (que je vois d'autre part comme la petite bourgeoisie en actes – le journalisme est à la littérature ce que la petite bourgeoisie est à la bourgeoisie (ou à l'aristocratie, qui serait la poésie…)) un pouvoir faramineux dont il a fait le plus mauvais usage et qui a eu les effets les plus désastreux sur la politique, la culture, l'histoire du pays, la gestion du territoire, l'état de la langue. Ce pouvoir (à l'instar de la petite bourgeoisie dont il est l'expression) a exigé la soumission de tous les autres, sous peine de disparition (dont la soumission ne les garde pas absolument, mais que l'insoumission leur assure immédiatement) : il n'est que d'observer la servilité et la complaisance des hommes et des femmes politiques à son égard, des écrivains et des écrivaines, des "artistes", de tous ceux qui dépendent de lui pour atteindre un public, des électeurs, des lecteurs, des acheteurs, et qu'il force à danser sur ses planches comme de vieux ours au bout d'une chaîne, avec un anneau dans le nez. À ses yeux les marques d'assujettissement ne sont jamais assez, les velléités d'indépendance et les sursauts de dignité toujours trop : il exige, comme Néron, toujours davantage de flatterie, de reptation, d'encens. Il faut se garder d'oublier que cette puissance qui ne se gêne en rien pour diffuser les

pires horreurs sur tel ou telle, sur leur œuvre, sur leur personne, leur action, leurs opinions, ne peut supporter en retour, elle, la moindre critique ou question indiscrète. Un homme qui critique un journal, un magazine, une chaîne de radio ou de télévision, cet homme est un homme mort, pour ce journal ou cette station. S'il les critique tous, s'il conteste le caractère exorbitant de leur pouvoir, l'absence de toute sanction démocratique, populaire, électorale à leur autorité, leur recrutement par cooptation, leur inculture, leur brutalité, leur vulgarité, la mauvaise qualité de leur syntaxe, leur emprise inadmissible sur ce dont il sera ou ne sera pas débattu, non seulement il est mort mais il l'a toujours été, il n'existe pas ni n'a jamais existé, c'est un zombie, un mort-vivant. On ne critique pas les médias, combien de fois faudra-t-il vous le dire ? On ne les attaque pas de front, c'est se perdre. Au mieux on les utilise, si on en a le talent et la ductilité. L'art est de les séduire, de se faire adopter par eux, de les chevaucher sans qu'ils s'en rendent compte, de leur faire croire que ce que l'on désire est ce qu'ils ont toujours voulu. Comme ils sont assez bêtes et ne s'étonnent d'aucun compliment, ce n'est pas très difficile, je crois. Mais il y faut l'échine souple et un seuil de dégoût très élevé.

Lundi 5 mars, minuit. Je m'aperçois que j'ai confondu deux discours, celui que je dois prononcer jeudi prochain devant France-Israël, et celui qu'il avait été un moment question que je prononce quelque jours plus tard à certaine Journée sur l'identité et la nationalité, dont je me suis retiré car nous nous sommes aperçus, Bourjon et moi, que c'était en fait une pure manifestation quasiment interne des identitaires, où je n'avais que faire. Sur le programme de France-Israël je lis : "Le Grand Remplacement : immigration et changement de peuple". Ce que j'ai préparé et qu'en fait, bizarrement, j'avais d'abord destiné aux identitaires & apparentés, est moins retentissant : "L'Homme remplaçable". Dieu merci c'est à peu près le même sujet, mais vu d'un point de vue différent. J'espère que les amis d'Israël ne seront pas trop déçus…

Emmanuel Carrère, auquel j'avais transmis la proposition de Fayard d'un livre que nous ferions ensemble à la suite de sa lettre parue dans les *Cahiers de l'In-nocence*, m'écrit ceci :

« Cher Renaud,

« C'est une proposition bien séduisante ; le problème, c'est que je me remets au travail ce mois-ci, que le travail en question est une espèce de grosse machine lourde à soulever, qui devrait m'occuper un an ou deux, et que je me suis promis, juré, à partir de maintenant, de ne céder à aucune tentation qui m'en détournerait, si tentante soit-elle – et Dieu sait que celle-ci l'est. Donc non, à grand regret. Et avec ma fidèle amitié.

« Emmanuel. »

C'est dommage, mais en même temps je n'éprouve pas trop de regrets, pour deux ordres de raisons. D'abord je n'avais guère le temps de me livrer à ce genre d'exercice, moi non plus. Ensuite c'eût été me mettre dans une situation assez fausse. Comment procède-t-on, dans ces cas-là ? On donne la même somme aux deux participants ? C'eût été tout à mon avantage, mais bien embarrassant, et assez humiliant. Carrère vient de vendre près de trois cent mille exemplaires de son *Limonov*. Ces gros tirages lui sont coutumiers. Moi je vends trois mille exemplaires dans mes bons jours, qui ne sont pas fréquents. Il est bien évident que pour un éditeur, la seule intéressante des deux parties en présence, financièrement, c'était Carrère. Ou bien je touchais les mêmes droits, et c'était injuste. Ou bien je ne touchais pas les mêmes droits, et c'était vexant.

Mardi 6 mars, minuit et demi. Embêtements : déjà je n'étais pas trop content de mon discours, pour jeudi, mais voilà en plus que je n'arrive pas à l'imprimer. Nous avons voulu rajouter des feuilles pendant l'opération, cela a tout fait échouer. À moins qu'il ne s'agisse d'une coïncidence, car la machine parle de cartouche qui ceci, cartouche qui cela, qui ne serait pas comme il faudrait qu'elle fût. *Résultat des courses*, comme disent les gens qui disent *résultat des courses* : pas de discours. Je ne peux tout de même pas aller le prononcer avec l'appareil ? Ou bien si ? Ou bien improviser, parler tout à fait sans papier ?

Décidément, cette soirée à France-Israël ne se présente pas très bien. L'invitation a été lancée, puis plus personne ne s'est manifesté à moi, sauf pour déplacer une première date convenue. On m'avait annoncé un coup de

téléphone du président, Me Goldnadel, le fameux avocat – il n'est jamais venu. Je ne me sens pas très désiré. Mais alors pourquoi m'avoir invité ?

Des in-nocents ont téléphoné pour savoir si la salle était ouverte aux personnes étrangères à l'association – le carton destiné au public parle de la nécessité de réserver sa place. On leur a dit que oui, oh là là, *oui*, venez, venez, même avec des amis, surtout avec des amis ! J'en ai conclu que les réservations n'étaient pas nombreuses. Encore un coup fourré en perspective, semble-t-il. Je ne serai pas fâché quand tout cela sera fini.

Le 16 mars je ne serai plus candidat, puisque je n'aurai pas les cinq cents signatures requises – il ne s'en faudra que de quatre cent quatre-vingt-seize… En avril je dois parler deux fois en Grande-Bretagne, sur des questions culturelles, à Londres et à Édimbourg. J'ai accepté cela il y a presque un an et le regrette un peu à présent. Mais il n'est pas question de faire faux bond.

Paris, hôtel Bourgogne & Montana, ch. 60, mercredi 7 mars, une heure moins vingt (le 8). Aux humiliations dues à la vie civile (et politique, certes, et politique…) s'ajoutent, ou l'inverse, les humiliations corporelles, physiques, physiologiques. Je suis affligé d'un grand nombre de maux, tous plus vexants les uns que les autres. Pisser, par exemple, ne soulage en rien, ou n'apaise que très peu, très brièvement, mon envie de pisser. Quand je sors d'une voiture après deux heures de route, et a fortiori huit ou dix, je suis presque paralysé pendant quelques minutes, incapable de me redresser. Et sur mon visage est apparue, sous un œil, dans un cerne, je ne sais quelle excroissance de chair, pas une verrue, une espèce de point blanc, comme sans doute il en éclôt sur la peau des vieillards.

Grand âge, nous voici. Hélas, le soir n'a pas particulièrement de douceur, sur les pentes. Je suis parti de Plieux vers onze heures ce matin, j'ai roulé toute la journée, en grande partie sous la pluie, j'ai affronté un notable embouteillage à l'approche de Paris et jusque dans la ville, j'ai touché à cet hôtel vers huit heures, j'y ai trouvé trois exemplaires de *Travers Coda* (qui est aussi gros que *L'Amour l'Automne*), on m'y avait réservé la chambre 60, qui a une plus belle vue que la 67 mais est moins isolée, je suis allé à Radio Courtoisie, j'y ai enregistré sous la houlette de Paul-Marie Coûteaux une

émission avec David Rachline, jeune homme qui s'occupe de la campagne de Marine Le Pen sur la Toile, un autre jeune homme de l'Alliance royale (où l'on n'est pas maurrassien), et deux dames qui sont de futures candidates du Siel, le nouveau parti de Coûteaux, aux législatives, et dont l'une vient d'écrire un livre sur le monastère des Camaldules d'Yerres. J'ai raccompagné Coûteaux place Saint-Sulpice, j'ai décliné sur ma fatigue, trop vraie, un verre tardif avec lui, Rachline et le directeur de campagne de Marine Le Pen, Florian Quelque chose, et me voici.

Paris, Bourgogne & Montana, jeudi 8 mars, minuit et demi. Flatters était très gentiment venu assister à ma conférence pour France-Israël à la salle Pereire : à la sortie il a voulu que nous marchions un peu, sur la distance de deux ou trois stations de métro ; en fait nous bavardions avec tant d'animation, en cheminant, que nous nous sommes retrouvés sans y penser à la Concorde ; et, l'y ayant laissé à une bouche de métro, je suis rentré ici entièrement à pied, du fin fond du XVIIe arrondissement.

Sans doute m'avait donné une bouffée de force et d'énergie l'excellent accueil que j'ai reçu des adhérents de France-Israël, assez nombreux après tout à s'être dérangés pour m'entendre et dont bon nombre sont venus me faire dédicacer des livres, avant et après mon allocution, et m'ont dit des choses extrêmement touchantes, que la modestie, la fatigue et l'heure tardive m'empêchent de reproduire ici. On aurait pu croire que je suis devenu l'enfant chéri de la droite juive et la plus ardemment pro-israélienne. J'en éprouve une vive satisfaction et y vois une merveilleuse réparation de l'histoire.

Plus tôt j'avais comparu devant le gardien de la paix Miche, rue du Château-des-Rentiers. Comme je l'avais subodoré à nos premiers échanges, il était parfaitement correct – ni chaleureux ni désagréable, froidement courtois, exactement comme il devait l'être au sein d'une police bien faite. Il m'a posé quelques questions sur mon identité, mon lieu de résidence, la fondation du parti de l'In-nocence, mes relations (inexistantes) avec mon coprévenu Jacques Philarchein, mes liens (ténus) avec "Riposte laïque", etc. Et il m'a donné communication des paragraphes de mon discours du 18 décembre 2010 qui me valaient la plainte du Mrap pour discrimination et

incitation à la haine raciale. J'ai signé le document de trois pages qu'il m'a présenté comme constituant ma déposition, malgré quelques réserves (que je n'ai pas exprimées) sur ce qu'il me fait dire quant aux motifs de la fondation du parti de l'In-nocence, créé, selon son résumé, pour lutter « contre toutes sortes de nuisances ».

Paris, hôtel Bourgogne & Montana, ch. *60, vendredi 9 mars, minuit et demi.* Pierre vient d'arriver. J'ai quelque scrupule à l'avoir entraîné dans ce bref séjour parisien lové à l'intérieur du mien, car je suis pour ma part condamné à garder la chambre (d'hôtel), non par la maladie mais par la précipitation du travail. J'ai eu l'imprudence d'accepter l'offre d'Élisabeth Lévy d'écrire pour *Causeur* un troisième article en quelques semaines, cette fois-ci sur le livre à paraître de Jean Clair, *Hubris*, dont j'ai reçu les épreuves hier, alors que je ne pouvais pas m'en occuper, et sur lequel je dois livrer ma recension dimanche matin au plus tard. Me sont également arrivées les épreuves de mon propre livre, *Septembre absolu*, le *journal* de l'année dernière ; et d'elles je ne peux pas m'occuper avant dimanche. Mais le plus grave est que je suis convoqué mardi par Hélène Guillaume, qui veut me faire part entre quat-z'yeux des inquiétudes de Claude Durand quant au retard pris par le neuvième volume des *Demeures*, Italie I – il veut que le livre paraisse avant l'été, sans quoi ma position chez Fayard serait encore ébranlée par mon incapacité à respecter mes contrats…

Du coup, réveillé ce matin à six heures et demie par un réveil téléphonique que je n'avais certes pas demandé, je ne suis pas sorti de la journée, sinon pour laisser la chambre un moment aux femmes de ménage. Je suis allé tuer une demi-heure à l'ex-librairie Julliard, si je ne me trompe, devenue Chapitre.com, je crois, et qui n'est pas mal (je ne l'ai jamais fréquentée quand j'habitais le quartier : c'est curieux, dans ma couche socioculturelle ça ne se faisait pas du tout…). J'en suis revenu avec des poèmes de Cliff, un volume "Bouquins" de Bainville et une biographie de Barthes, où il est affirmé, avec pour source Éric Marty, que j'aurais « tendu un piège » à Barthes, au moment de la préface de *Tricks*, en lui donnant à préfacer un livre où il était dit qu'il préfaçait volontiers des ouvrages par *faute professionnelle*, par amitié, par sympathie d'une espèce ou de l'autre, nullement dans un esprit de recommandation particulière. Ainsi j'aurais pu

avoir la preuve que Barthes n'avait pas lu le livre en question. Mais tout cela est absurde, d'abord parce que je ne crois pas avoir tendance à tendre des pièges, surtout à Barthes, ensuite parce que lui-même fait allusion dans sa préface audit passage « où l'auteur de ce livre délire gentiment sur l'auteur de cette préface » (je cite de mémoire et ne suis sûr que de *délire gentiment*).

Je soupçonnais bien que l'édition italienne de *Tricks*, aux éditions Textus, avait surtout pour motif la préface de Barthes, justement. L'éditeur me signale fièrement une double page sur le livre, dans *La Repubblica.* Je vais y voir, grâce à un lien webmatique obligeamment fourni par lui. Les deux pages, dès le titre, sont presque exclusivement consacrées à *un inédit de Roland Barthes sur l'homosexualité.* Deux petits encadrés sont consacrés l'un à Barthes et l'autre à moi, sous les titres respectifs de "Le maître", "L'élève". Le paradoxe est que *Tricks*, de tous mes livres, est certainement l'un de ceux qui doivent le moins à Roland Barthes – sauf la préface, évidemment.

Paris, hôtel Bourgogne & Montana, ch. *67, samedi 10 mars, minuit.* Mais qu'on est bien, dans cette chambre ! Je n'ai jamais été si agréablement installé dans un hôtel. J'ai timidement demandé, hier, si je ne pourrais pas récupérer ma chère 67, par hasard, et on nous l'a donnée ce matin. Mme Santos, la directrice, ou directrice assistante, je ne sais, préfère pour sa part, elle me l'a dit, la 60, où j'étais. Et de fait la 60 a de grands mérites, qui sur certains points outrepassent même ceux de la 67. D'abord elle a une plus belle vue, ou plutôt, car c'est à peu près la même ici et là, elle a une vue plus présente, plus envahissante, plus sensible dès le milieu de la pièce et à chaque geste et chaque pas qu'on y fait : les ouvertures sont plus nombreuses et plus grandes, même de la salle de bain on voit l'Assemblé nationale comme si on y était. En conséquence elle est plus lumineuse, plus claire, plus aimable. Mais cette 67 où nous voici est plus retirée, plus isolée, mieux protégée. Non seulement elle a une double porte, mais elle est seule de son côté de l'escalier et de l'ascenseur. Comme elle se trouve au 6e étage et qu'il y a des travaux au 5e, en ce moment, et que donc le 5e est fermé, et que c'est le week-end et que les ouvriers ne travaillent pas, il n'y a de

voisins ni à gauche ni à droite, ni au-dessous ni bien sûr au-dessus car nous sommes sous les toits : un silence parfait, c'est le paradis.

En plus, la 67 est plus grande, plus confortable pour travailler. J'ai passé la journée à lire le livre de Jean Clair, *Hubris*, et la soirée à écrire à son propos un article pour *Causeur* que Élisabeth Lévy m'avait demandé. C'est fait, il vient de partir. Trois mille cinq cents signes sont vite torchés, il est vrai, pour un homme qui en produit deux millions par an, bon an mal an. *Hubris* mériterait plus d'espace, et une argumentation plus soutenue. Pierre est très désapprobateur parce que je me permets de signaler, in fine, une faute de syntaxe chez Jean Clair. Mais Jean Clair n'est pas si aimable avec ses contemporains, toujours, qu'il faille forcément lui épargner la moindre remarque critique.

Nous sommes tout de même sortis deux ou trois heures, au début de l'après-midi, pour voir un exposition de peinture américaine, au Louvre, mais nous en avons été détournés au passage par *Debussy, les arts et la musique*, à l'Orangerie. C'est une très jolie exposition, quoiqu'un peu paresseuse et à l'économie, bien sûr, car la plupart des œuvres sont bien connues de nos services, n'ayant fait que traverser la Seine, ou même pas, pour venir aux Tuileries du musée d'Orsay, de la maison de Maurice Denis à Saint-Germain-en-Laye ou du Louvre. J'ai toujours grand plaisir à revoir *Le Talisman* de Sérusier, un de mes tableaux favoris, même si je suis toujours surpris qu'il soit si petit. Et je ne m'étais pas mis dans la tête que le beau *Nuit d'été* de Homer fût en résidence à Orsay. Je ne sais pas comment les Musées nationaux se sont arrangés, mais ils ont magnifiquement mené leur barque, en cette affaire-là. Le plus souvent, pour ce qui est des écoles marginales, ou longtemps prétendues telles (l'allemande, la scandinave, la russe, l'américaine), ils n'héritent, s'y étant pris trop tard, que de rogatons. Mais ce Homer est un des plus beaux qui soient, une pièce capitale du peintre. Je suis ravi qu'il soit là.

Pierre méprise cordialement Renoir, que je défends comme je peux contre lui. Pourtant c'était impossible, aujourd'hui. Passe encore pour *Yvonne et Christine Lerolle au piano*, assez quelconque, mais quelle horreur que le portrait de Wagner ! Quelle nullité, surtout ! C'est à s'étonner que le peintre l'ait gardé. Étant donné le sujet, le tableau fait carrière tout de

même. Deux pareils noms ! Je ne sais pas si les organisateurs en ont honte, il ne figure pas dans le catalogue.

Des deux portraits de Debussy réalisés par Henry de Groux, le plus beau est le buste sculpté – il n'a qu'un défaut, il n'est pas du tout ressemblant (contrairement au portrait *peint* qui, lui, n'est pas un chef-d'œuvre).

Le point faible de cette agréable exposition est consubstantiel au genre : son rapport à son sujet est assez flou. Certaines œuvres sont là parce leurs auteurs étaient des relations du maître, d'autres parce qu'il a pu les admirer chez des amis, d'autres parce qu'elles sont directement liées à son œuvre ou à sa personne (magnifique projet de décor pour *Jeux*, par Bonnard). D'autres encore, c'est parce qu'elles évoquent ou sont supposées évoquer son esprit ou celui du temps. A-t-il seulement connu Munch ? Quant à Winslow Homer, je serais bien étonné qu'il en ait jamais entendu parler. N'importe : j'étais ravi de voir les deux danseuses au clair de lune, près de la mer.

Dimanche 11 mars, minuit et demi. Élisabeth Lévy était de l'avis, comme Pierre, que mieux valait faire disparaître la référence à « c'est de la mort du père dont la société paraît souffrir », dans l'article pour *Causeur.* J'ai effacé, et changé la fin. D'autre part il est maintenant question d'émoluments, pour ces recensions, ou du moins pour celle-ci – ils seraient en effet bienvenus.

La sortie du jour fut pour l'exposition José Maria Sert, au Petit Palais. C'était un choix judicieux, il n'y avait pas grand monde, nous n'avons eu aucun mal à nous y introduire et elle est loin d'être inintéressante. J'ai toujours été intrigué par Sert, qu'on rencontre à tous les coins de correspondance, de mémoires, de journaux intimes et de potins, dans la première moitié du XXe siècle, mais dont je n'avais pour ainsi dire jamais vu aucune œuvre, sans compter que je le confondais un peu avec son neveu l'architecte, Josep Lluis.

Riche et célèbre, époux de Misia Sert et grand ami de Claudel et de "tout le monde", comme eût dit William B., il a passé sa vie au centre de la vie mondaine, intellectuelle, artistique, à Paris, à Barcelone, à Venise, à Salzbourg et même à New York. Il a persévéré jusqu'à la fin dans une voie bien à lui, la grande peinture décorative néo-baroque descendue de Goya et

un peu de Daumier, mais toujours fastueuse à la façon de Véronèse et de Tiepolo, et qui annonce la figuration nouvelle de la fin du siècle dernier, celle de Garouste ou de Castelli – comme si cette tendance-là, le baroque de grand apparat, était éternelle et resurgissait incessamment à toutes les époques, conformément aux vues de ce compatriote de Sert, Eugenio d'Ors. La structure majeure de l'œuvre dans son ensemble, ce sont les immenses compositions destinées à la cathédrale de Vich, près de Barcelone, dont il existe trois couches successives, la troisième subsistant seule, ayant été exécutée *après* la guerre civile, qui avait détruit la deuxième.

Cependant la plus grande part des heures de la journée se sont déroulées ici même, pour ma part aux épreuves de *Septembre absolu* (je n'en suis qu'aux premières entrées de février (2011)). Par chance nous sommes comme des rois, dans cette chambre cette fois parfaitement silencieuse.

Lundi 12 mars, minuit vingt. La nécessité de sortir tout de même une demi-heure au moins pour permettre aux femmes de chambre d'intervenir revient cher. Nous allons place Jacques-Bainville, à la librairie, et en revenons chaque fois chargés de livres : un essai sur Bainville, justement, une vie de Mandelstam, traduite de l'allemand, un recueil de Mandelstam, *Tristia*, un recueil bilingue de Dickinson (j'ai parfois du mal avec l'anglais seul), les *Carnets de notes* de Bergounioux ; et Pierre a acquis d'autres volumes encore, qu'il a déjà emportés à Plieux – il a pris le train à quatre heures et demie. Moi je n'ai pas fait d'autre sortie diurne, mais j'ai dîné avec Christian Vanneste, le député du Nord : c'était d'ailleurs à peine une sortie car il m'avait invité au restaurant Tante Marguerite, qui est au 5 de cette rue de Bourgogne où cet hôtel-ci est au 3.

Vanneste n'a pas l'air si décidé à quitter la vie politique que le bruit en a couru il y a quinze jours, au plus fort de la plus récente "affaire Vanneste". Il dit que surtout il ne voulait pas être exclu de l'UMP et que cette affaire de renonciation à toute carrière politique, suggérée par ses adversaires, a servi à lui éviter cette mesure extrême. L'UMP a déjà désigné un candidat officiel dans sa circonscription pour les prochaines législatives, mais il s'agit d'un jeune homme qu'il a formé et qui lui est loyal. Lui-même envisage néanmoins de fonder un nouveau parti, le Mouvement pour le redressement

de la France, dont il ne cache pas que la fonction, dans un premier temps, est d'offrir une structure et un financement légal à ses activités personnelles.

« Un homme seul ne peut rien », dit-il.

Nous avons les mêmes vues sur de très nombreux points mais sommes en nette divergence, selon l'usage, sur la démographie. Il estime qu'une société sans croissance démographique et économique s'effondrerait. Je rétorque que la croissance ne peut être éternelle, qu'il y a forcément un moment où il faut l'interrompre, et que ce moment-là est arrivé, qu'il est même déjà dépassé depuis longtemps. Mais lui se tient à ses positions. Une France de cent millions d'habitants ne l'effraie pas du tout, une planète de dix ou quinze milliards d'hommes non plus. Il dit qu'il reste de la place, beaucoup de place. Ce n'est évidemment pas du tout mon avis. Et il met en avant la question des retraites, insoluble sans croissance démographique, selon lui. La question des retraites, si sérieuse qu'elle soit, est évidemment de peu de poids, à mes yeux, face au Grand Remplacement, à la surpopulation, à l'épuisement énergétique de la planète, à la banlocalisation générale.

Mardi 13 mars, minuit. Je suis jusqu'au cou dans les épreuves (de *Septembre absolu*), mais je me suis tout de même offert de voir un film, le *biopic*, puisque c'est le terme reçu, apparemment, consacré à Margaret Thatcher, *La Dame de Fer.* Deux choses m'ont surpris : que la salle fût pleine alors que je croyais à un échec complet, n'ayant lu que des critiques négatives ; et d'autre part, après ce que je croyais en savoir, que le film ne m'ait pas déplu. Il n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais. L'état actuel ou relativement récent de la Dame de Fer y tient beaucoup plus de place que je ne l'aurais supposé – dans une certaine mesure il s'agit d'un film sur la maladie d'Alzheimer. Du presque présent on fait de nombreux retours en arrière, et la carrière de l'ancien Premier ministre n'est traitée que par une série de *flash-back.* Non moins étonnante est la grande place donnée aux sentiments amoureux, dans le scénario. Dennis Thatcher est très visible, à différents âges de sa vie.

Le film m'a semblé beaucoup plus favorable à Margaret Thatcher que je ne l'aurais supposé. Elle est certes présentée comme extrêmement butée,

mais ce trait est plutôt porté à son crédit, dans l'ensemble. En tout cas elle n'aurait pas de raison d'en être mécontente, si elle pouvait le voir. Hélas, si le ramollissement de son cerveau s'est perpétué, depuis la plus récente époque montrée (les entours de 2006, il me semble), elle ne doit plus être en état de comprendre grand-chose, la malheureuse.

Plieux, jeudi 15 mars, minuit. À peine rentré ce soir à Plieux, de Paris, je trouve sur le site de l'In-nocence ce récit :

« Attaque particulièrement venimeuse ce jeudi matin (15 mars) de l'inévitable Sylvain Bourmeau contre Renaud Camus à la fin des *Matins* de France Culture (vers 8 h 50, donc). Comme Sylvain Bourmeau était invité comme chaque semaine à présenter ses préconisations "culturelles" du moment, l'animateur Marc Voinchet prend un ton plus solennel pour avertir que son invité souhaitait faire une déclaration particulière. C'est alors que Sylvain Bourmeau revient sur l'affaire Renaud Camus (comme si elle avait eu lieu avant-hier) et s'indigne que Paul Otchakovsky puisse à nouveau publier Renaud Camus. Il fait comme si l'éditeur "historique" de Renaud Camus avait définitivement refusé de le publier après *La Campagne de France* et se scandalise donc qu'un nouveau livre de R. C. puisse paraître chez POL. Comble de l'abomination, pour Sylvain Bourmeau : ce récent livre porte en 4e de couverture l'indication suivante : « Renaud Camus est candidat à la présidence de la République ». Alors que, nous dit textuellement Sylvain Bourmeau, son programme "est nettement à l'extrême-droite de celui de Jean-Marie Le Pen".

« Sylvain Bourmeau se déclare alors en faveur de la liberté totale d'expression. Le plus coupable, finalement, selon lui, n'est pas Renaud Camus, mais Paul Otchakovsky. Il devra répondre de ses choix éditoriaux… de son revirement.

« C'est alors que le malheureux chroniqueur Brice Couturier, classé à droite et ne manquant ni d'alacrité ni de courage dans certains cas, se croit obligé d'en rajouter une couche en rapprochant Renaud Camus d'"écrivaillons antisémites comme Nabe". »

*

Encore à l'hôtel ce matin, à Paris, j'ai manqué les *Matins* de France Culture, à mon vif regret. En revanche j'ai beaucoup écouté France Musique, en traversant la France, et j'ai été très satisfait du programme : concerto "L'Empereur" et l'une des "Scènes d'enfants" en bis, plus une mazurka de Chopin ; symphonie "Écossaise" ; concerto pour violon, *Jeux d'eau*, de Bruno Mantovani, créé à la salle Pleyel en février dernier et sur lequel j'avais lu un article très enthousiaste de Pierre Gervasoni ; puis première symphonie de Mahler, *Titan.* Comme j'avais entre-temps écouté en disque l'adagio de la dixième et les deux premiers mouvements de la neuvième, je baignais dans Mahler, ce qui ne pouvait pas mieux tomber car je vais devoir très bientôt écrire sur lui à propos de sa maison de Dobbiaco (Toblach), dans les Dolomites.

Un entretien avec Céleste Boursier-Mougenot avait également ménagé de belles fenêtres musicales, entre Scelsi et Gesualdo.

Profitant du beau temps j'ai fait en chemin une sortie de l'autoroute, en Limousin, pour mon autoportrait quotidien, et me suis retrouvé aussitôt, par hasard (je crois), à Morterolles-sur-Semme, où j'ai fait le tour de la maison de Pascal Sevran et de son parc, qui m'ont paru très bien entretenus l'une et l'autre. Je m'aperçois que le village, curieusement, car il est assez gros, fait partie de la commune de Bessines-sur-Gartempe, patrie de Suzanne Valadon (et où Giraudoux, si je ne me trompe, a passé une partie de son enfance).

Il n'y pas eu de *journal* hier soir car c'était – heureusement que Sylvain Bourmeau n'en a rien su ! – ma soirée "Action française" : conférence au siège (sur le Grand Remplacement), puis dîner avec mes hôtes et leurs (jeunes) troupes dans une pizzeria du quartier (le Ier arrondissement). Je suis rentré à pied vers minuit et demi.

Mon projet initial était de rester à Paris jusqu'à dimanche pour un nouvel accrochage et une séance de lecture de textes chez Flatters samedi soir, mais l'hôtel Bourgogne & Montana n'avait pas de chambre disponible après aujourd'hui, il aurait fallu déménager, et, seul, c'était au-dessus de mes forces. Le Bourgogne proposait le Madison, hôtel frère, mais bien cher ; j'ai envisagé le Champagne ou Dechampaigne, qui est en face de l'atelier de

Flatters, mais les avis de clients, sur la Toile, soulignaient tous la mauvaise isolation, et qu'on entendait tout d'une chambre à l'autre : cela m'a découragé. La paresse et l'économie, pour une fois d'accord, me conseillaient de rentrer à la maison, appuyées qu'elles étaient par l'exigence de travail, après l'aimable séance de "remontage de bretelles" que j'avais subie hier de la part d'Hélène Guillaume, chez Fayard – nous avons dû renoncer à faire paraître le premier volume "italien" des *Demeures* avant l'été comme prévu, je suis trop en retard dans la livraison de mes textes (j'en suis au douzième sur trente et un, et encore ai-je dû m'interrompre au profit des épreuves de *Septembre absolu*…).

Vendredi 16 mars, minuit. Pour ce qui est de ma candidature présidentielle, tout est consommé. Ce l'était bien sûr depuis longtemps, *de facto*, mais ce soir ce l'est officiellement. Aujourd'hui était la date ultime pour le dépôt des signatures de parrainage. Inutile d'écrire que nous n'avions pas les cinq cents qu'il nous aurait fallu : nous n'aurions pu aligner qu'un centième de ce chiffre – et encore, non sans mal, car j'ai été profondément blessé et chagriné d'apprendre que le maire de Méon, qui était le premier à m'avoir donné sa promesse de signature, l'année dernière, a accordé son parrainage à un autre candidat, ayant "oublié" l'engagement pris…

Nous luttons pour une restauration de la parole mais nous dépendons pour ce faire de gens qui n'en ont aucune, de parole.

Maintenant il s'agit de décider ce que nous faisons, et si nous appelons à voter pour un candidat plus heureux, homme ou femme. Le vote se poursuit sur le site réservé de l'In-nocence. Il s'agit de choisir entre ces quatre possibilités, dont aucune n'est très exaltante, évidemment :

1) soutien à Marine Le Pen

2) soutien à Nicolas Sarkozy

3) soutien à Corinne Lepage

4) aucune consigne de vote.

À ce stade du scrutin, les solutions 2 et 3 n'ont reçu aucune adhésion, tandis que la première mène d'une très courte tête sur la quatrième. Didier

Bourjon et moi sommes partisans de l'appel à voter Marine Le Pen, assorti d'un rappel sur notre radicale impossibilité de ralliement au temps de Jean-Marie Le Pen, et de nos extrêmes réserves quant à la politique économique et financière annoncée par la candidate. De toute façon, il ne s'agirait en rien de rejoindre le Front national, il va sans dire, mais seulement d'apporter son suffrage à la même candidature que lui.

*

Un des traits les plus surprenants des nouvelles attaques de Bourmeau, c'est la méconnaissance totale du "dossier", de sa part. Je ne parle même pas du fond de l'affaire. Bourmeau prétend, et il le désapprouve très vivement, que Paul Otchakovsky a décidé de me publier de nouveau, après dix ou douze ans d'interruption. Mais il n'y a jamais eu la moindre interruption : Bourmeau aurait pu s'en aviser facilement, ne serait-ce qu'en comptant les sept ou huit volumes de ma main parus chez P.O.L depuis dix ou douze ans. Lui qui est obsédé par l'"affaire" et qui estime qu'on n'en parlera jamais assez, il n'a jamais eu la moindre curiosité pour celles de mes publications qui lui sont liées. Il ne connaît pas l'existence de *Du sens*, manifestement.

Samedi 17 mars, une heure moins le quart (le 18). Il faut ne pas lâcher, persévérer, tâcher de venir à bout de cette urgence-ci et puis faire face aussitôt après à celle-là, quitte à laisser cette autre et cette autre encore attendre en vain un dénouement. Le plus important dans l'immédiat est d'en finir avec la correction des épreuves de *Septembre absolu*, que je me suis engagé à renvoyer lundi. J'en suis à peine à septembre, justement. Le texte d'août était plein de fautes et de blancs à la place des noms propres, et je me suis avisé, à ma grande honte, que j'avais envoyé à Fayard, et donc à Claude Durand, la version non corrigée, non relue, de ce mois-là.

Tricks a l'air de susciter un certain intérêt critique en Italie, j'ai répondu la semaine dernière à une série de questions pour un entretien en ligne, on m'en envoie d'autres de la part d'un magazine féminin, je crois – j'ai dû prévenir que je ne pourrais rien faire avant le début de la semaine prochaine.

L'In-nocence, secouée par la division, a remis à lundi de prendre officiellement position pour un soutien éventuel à tel ou tel candidat. Comme je parlais de cette agitation à Paul-Marie Coûteaux, ce matin, il m'a suggéré de soumettre notre appui à Marine Le Pen à ses réponses sur deux ou trois points – réponses qui seraient d'autant plus favorables, m'assure-t-il, qu'elles seraient rédigées par lui, Coûteaux. Il m'invite à exposer moi-même à la candidate ce que seraient nos conditions, samedi prochain, lors du congrès fondateur du nouveau parti qu'il fonde, le Siel. Je pourrais parler juste avant elle. Je n'ai aucune envie de repartir si tôt pour Paris, je n'ai ni de temps ni d'argent pour ce nouveau voyage, mais peut-être y a-t-il là une chance à ne pas laisser passer de faire connaître un peu l'In-nocence et ses thèses.

Dimanche 18 mars, minuit et demi. Sylvain Bourmeau avait fait précéder sa brillante intervention à mon sujet sur France Culture, jeudi matin, d'un petit article de même inspiration dans *Libération*, la veille :

« "*Le racisme d'aujourd'hui avance masqué* ", notait hier Marie Darrieussecq, relisant brillamment Frantz Fanon pour sa chronique hebdomadaire des *Matins* de France Culture. Il avance aussi, parfois, à découvert, aurait-elle pu préciser, et même, à l'occasion, paré de toute la légitimité d'une jaquette blanche que l'auteur de *Truismes* connaît par cœur, celle des éditions P.O.L.

« L'une des maisons les plus respectables de l'édition contemporaine de langue française mais irresponsable lorsqu'elle décide de publier, en pleine campagne électorale, le livre dédié "*à Dieu*" et proprement illisible d'un auteur nuisible dont elle précise en quatrième de couverture qu'il est "*candidat à la présidence de la République*". D'un coup d'œil – rapide pour ne pas risquer l'écœurement – aux propositions de cet homme politique qui se classe nettement à la droite de Jean-Marie Le Pen, on peut, par exemple, rapporter ceci : "*Le parti de l'In-nocence est profondément attaché au caractère "français" de la France et "européen" de l'Europe […]. Il observe que la souhaitable intégration des immigrés devient très difficile, voire impossible, dès lors que leur nombre est tel, en proportion, qu'il dépasse les capacités intégratrices de la population antérieurement*

sur place.” Sans doute, hier matin, en entendant Marie Darrieussecq, cet homme politique a-t-il trouvé qu’il y avait trop d’auteurs P.O.L sur France Culture. »

S’il vient encore des époques, et qui pensent, une des prochaines s’étonnera sans doute de la phrase citée pour me vouer aux gémonies. Ainsi le plus horrible qu’ait pu trouver à citer contre moi un journaliste et commissaire politique qui me verrait volontiers envoyer en camp de redressement c’est donc :

« Le parti de l’In-nocence est profondément attaché au caractère “français” de la France et “européen” de l’Europe. Etc. »

J’avoue que le caractère scandaleux de pareille phrase m’échappe entièrement. En tout cas je l’assume pleinement et n’y changerais pas un mot, non plus qu’à la suivante. Encore une fois, c’est toute la différence avec la situation de l’année 2000. En 2000 je me débattais avec des phrases sorties de leur contexte et souvent triturées, trafiquées, malaxées, redistribuées : je ne pouvais en aucune façon assumer le sens qu’on leur prêtait. Cette fois-ci, Dieu merci, il n’y a aucun malentendu. Il est mille fois vrai que je suis, comme le parti de l’In-nocence, « profondément attaché au caractère “français” de la France et “européen” de l’Europe ». Je le suis chaque jour plus profondément à mesure que cet attachement est plus combattu, bafoué, humilié, vilipendé. Et je dois reconnaître ne pas très bien voir en quoi il fait de moi un criminel.

Pierre Marcelle a dû éprouver la même surprise que moi, car il écrivait le lendemain, dans le même *Libération* :

« Certes, les valses viennoises de la fille Le Pen ou les saillies du père énervent et affolent. De là à lire mercredi, dans les pages Culture de *Libération* et sous la plume d’un de ses directeurs de la rédaction, un billet déplorant l’édition, chez P.O.L, du dernier ouvrage de Renaud Camus… Pour étayer cet appel plus qu’implicite à la censure (autant dire la peine de mort) d’un écrivain dont on a pas mal écrit dans ces pages, une seule et brève citation qui, *mutatis mutandis*, ne constitue guère qu’une variation un peu maurrassienne du fameux “*la France n’a pas vocation à accueillir toute la misère du monde*”, etc. de Rocard (en 1990). À l’aune de celui qui,

en 1945, conduisit à l'exécution de Robert Brasillach, je trouve le dossier d'instruction un peu léger. »

Je m'avise en plus que, tel qu'il est tourné, le billet dénonciateur de Bourmeau donne à penser à ses lecteurs, certainement, que la proposition qu'il fustige se trouve dans le livre « illisible » dont il déplore la publication par P.O.L. Le critique se garde bien de préciser, en tout cas, que ce livre n'a pas le moindre caractère politique ou idéologique et que même lui, Bourmeau, serait bien incapable d'y découvrir la moindre proposition contestable. Il ne s'agit donc même plus d'interdire des livres, *mais bel et bien des auteurs*, quoi qu'ils écrivent, et même leurs ouvrages les moins sujets à caution. Mes pauvres *Demeures* n'ont qu'à bien se tenir…

Lundi 19 mars, minuit et quart. L'épouvantable drame de Toulouse – sept personnes, enfants et adultes, massacrées par balles devant une école juive, après que trois soldats, la semaine dernière, ont perdu la vie, dans la même ville et à Montauban, par (le truchement de) la même arme à feu – a plongé le pays dans la stupéfaction, la désolation, l'incompréhension, et interrompu la campagne électorale. Comme on n'entrevoit pas ce qui lie ces trois crimes, si ce n'est leur instrument commun, il est difficile de faire des commentaires, sinon pour exprimer un sentiment d'horreur. C'est ce que nous avons fait par un communiqué, qui a remplacé celui par lequel nous devions évoquer notre soutien à la candidature de Marine Le Pen. La tragédie de l'école Ozar Hatorah tombe pour elle aussi mal que possible. Déjà Jean-Luc Mélenchon l'a incriminée indirectement, en attribuant la responsabilité des meurtres au détestable climat dont serait responsable la droite anti-immigrationniste (un des soldats tués était noir, un autre maghrébin). La présidente du Front national est le seul des principaux candidats à ne s'être pas rendu sur place ni à la veillée de prières organisée dans une des synagogues parisiennes – sans doute a-t-elle craint d'être huée, ou chassée.

J'ai renvoyé à Paris les épreuves de *Septembre absolu*, et passé la soirée à répondre aux questions pour un deuxième entretien transalpin à l'occasion de la publication de *Tricks* en Italie. Il s'agissait cette fois du magazine féminin *Gioia.* Curieusement, les questions étaient plutôt intellectuelles et

surtout très politiques. On m'interrogeait sur ma campagne présidentielle et mes raisons d'agir : j'ai répondu ingénument. Il se pourrait bien que ce soit fatal à la carrière du livre en Italie, si tant est qu'il lui ait été promis la moindre. Je ne m'attendais pas à ce genre de questions. Mais, puisqu'on me les posait, je ne pouvais pas m'y dérober.

Mardi 20 mars, minuit et demi. Quelqu'un a déposé sur le forum public de l'In-nocence l'enregistrement d'une intervention en direct d'une auditrice qui prend très véhémentement et très éloquemment ma défense, sur France Culture ; mais ce n'est pas en réponse à Bourmeau, c'est en réponse à la non moins éternelle (dans sa haine) Nelly Kaprièlian, dont l'intervention, cette fois, m'a tout à fait échappé. J'ai du mal à suivre. Bizarrement c'est la publication chez P.O.L du pauvre *Travers Coda* qui semble provoquer cette petite agitation, sans doute à cause de la mention déjà obsolète, en "quatrième de couverture" : « Il est candidat à la présidence de la République », qui, apparemment, met ces messieurs et dames en fureur – rien là pourtant que de très démocratique.

Tout cela procède, dirait-on, du pur ou du demi-hasard, de l'approximation surtout, de détestations se suffisant à elles-mêmes, une fois pour toutes, et n'éprouvant nul besoin de s'informer. Ainsi Bourmeau croit-il que les éditions P.O.L m'ont chassé il y a douze ou treize ans et me reprennent aujourd'hui, à sa grande indignation, alors que c'est exactement l'inverse qui est vrai, que j'ai publié sept ou huit livres chez P.O.L depuis l'année 2000 et que celui qui paraît ces jours-ci pourrait bien être le dernier. Les dossiers de tous ces petits commissaires politiques ne sont pas très bien tenus. Cela dit, mon bureau n'est pas trop en ordre non plus.

Je suis tout de même parvenu à finir un texte de plus pour *Demeures 9*, celui qui porte sur la maison natale de Titien à Pieve di Cadore, dans les Dolomites. Il me faudrait passer immédiatement à Mahler à Toblach, une pièce importante, mais je dois d'abord me soucier du petit discours que je dois prononcer samedi à l'adresse de Marine Le Pen, au congrès fondateur du Siel, pour poser les conditions de notre appel à voter pour elle. Hélas, je ne suis pas très inspiré. Jusqu'à présent, je ne trouve pas le ton, et mon allocution est un assez indigeste gâteau sec.

Mercredi 21 mars, minuit et demi. La suspension de deux jours de la campagne présidentielle qu'a entraînée la tragédie de Toulouse n'a pas été de trop pour permettre à l'In-nocence d'émettre un communiqué, après la constatation officielle de mon échec à obtenir les cinq cents signatures de parrainage, et pour rendre le parti capable de donner à ses membres, amis, sympathisants, ainsi qu'aux habitués de ses forums, des consignes de vote. Quarante-huit heures de négociations, qui ont parfois ressemblé au fameux dîner de famille de Caran d'Ache au moment de l'affaire Dreyfus, ont abouti à ce long texte, le plus prolixe, sans doute, des quatorze cents communiqués que nous avons émis depuis que nous existons – je ne serais pas étonné qu'il se ressentît exagérément des conditions de sa naissance :

« Communiqué n° 1360, mercredi 21 mars 2012 : *Sur la campagne présidentielle*

« Le parti de l'In-nocence prend acte avec grand regret de l'impossibilité pour son président Renaud Camus de poursuivre plus avant sa candidature à la présidence de la République, faute du nombre requis des nécessaires signatures d'élus. Il en voit la cause aussi bien dans le silence délibéré des médias sur un contempteur de leur pouvoir abusif que dans la gestion tactique et capricieuse du système de parrainages, de la part des grands partis. Il estime toutefois qu'il a réalisé de grands progrès grâce à cette perspective, progrès qu'il entend poursuivre au service du pays.

« Le parti de l'In-nocence déplore une fois de plus que soit à peine posée en cette échéance la question capitale pour la France du changement de peuple, ce qu'il appelle le Grand Remplacement, phénomène qu'il est convenu de n'aborder que du bout des lèvres, et en le réduisant au seul problème de l'immigration. Il juge qu'il lui est impossible, en ce moment décisif pour la patrie, de s'abstenir alors qu'il en va de la survie même de notre pays et de notre civilisation et que la situation est bien proche, même, de l'irréversible. Conscient de ses responsabilités politiques, et afin de contrer si c'est encore possible l'évolution mortifère en cours, il estime que son attitude doit être dictée par une seule considération, la volonté de résistance, telle que la désirent nombre de nos concitoyens, privés qu'ils

sont de toute possibilité de dire ce qu'ils vivent, d'exprimer ce qu'il voient, de faire part de ce qu'ils subissent.

« Le parti de l'In-nocence rappelle qu'un des motifs de sa propre fondation en 2002 fut l'impossibilité pour ses membres d'apporter leurs suffrages à M. Jean-Marie Le Pen, quand bien même ils lui donnaient raison sur bien des points. Il considère que les raisons de cette impossibilité principielle sont largement levées s'agissant de Mme Marine Le Pen, dont il respecte d'autre part le courage, l'intelligence et la détermination. Si à bien des thèses du Front national il n'adhère nullement, s'il éprouve de fortes réserves, en particulier, sur son programme économique, il estime que l'obstacle, en l'occurrence, est d'ordre intellectuel et pratique, pas d'ordre moral, de sorte qu'il ne le juge pas insurmontable, d'autant qu'il n'envisage en rien un ralliement à ce parti mais seulement un soutien loyal, aux côtés d'autres forces attachées au caractère français de la France et européen de l'Europe, à celui ou celle des candidats qui lui semble incarner le mieux le désir de résistance au multiculturalisme sans frontière et à la contre-colonisation.

« Le parti de l'In-nocence, dans cette perspective, et tout cela étant rappelé aussi succinctement que possible, se propose d'appeler ses membres, ses sympathisants et amis à apporter leurs suffrages à Mme Marine Le Pen, si tant est qu'elle veuille bien lui assurer que, présidente de la République, elle prendrait en considération ces quatre points capitaux du programme in-nocent :

« 1) reconnaissance de la nécessité urgente de mettre un terme, par toutes mesures appropriées, dans le strict respect de l'État de droit mais quitte à modifier profondément la loi et même les engagements internationaux de la France, au Grand Remplacement du peuple français par d'autres peuples de toute origine et à la substitution, sur son territoire même, d'autres cultures et d'autres civilisations à celles qu'il avait lui-même portées si haut – il s'agit d'imposer un arrêt total à l'immigration de peuplement et d'œuvrer de façon déterminée à l'assimilation, au sens le plus traditionnel et puissant du terme, des immigrés récents et de leurs descendants, en invitant ceux d'entre eux qui y seraient hostiles à regagner leur véritable patrie ;

« 2) reconnaissance, au vu de l'état actuel de l'Éducation nationale et de son caractère irréformable à court terme, et compte tenu du lien étroit entre déculturation et Grand Remplacement, entre effondrement du système scolaire et changement de civilisation, reconnaissance, donc, du droit pour les volontaires des trois catégories concernées, professeurs, parents d'élèves et élèves eux-mêmes, d'obtenir, au prorata de leur nombre, des établissements et des subsides consacrés à une éducation réformée, respectueuse des conditions d'une transmission effective des savoirs selon une exigence renouvelée en matière de formation intellectuelle et de culture authentique, en conformité avec les traditions de l'humanisme européen – il s'agit de créer des établissements où tous ceux qui le souhaiteront seront admis, sans distinction bien sûr d'origine sociale, culturelle, économique ou ethnique, mais où ne seront maintenus que ceux qui pourront et voudront en bénéficier sans empêcher les autres, surtout, d'en profiter ; ceux qui ne le voudraient ou ne le pourraient pas, en dépit des aides particulières mises à leur disposition, ne subiront d'autre sanction que de retourner au système actuel ;

« 3) reconnaissance de l'état de délabrement écologique, esthétique et ontologique du territoire, menacé par la banlocalisation générale, par la disparition subséquente de la campagne, de ses habitants et de sa civilisation propre, par l'artificialisation croissante, l'aménagement forcené, la publicité et la signalisation à outrance – il s'agit de protéger rigoureusement tout ce qui a échappé jusqu'à présent au maillage et au devenir-banlieue précipité, pour établir, au bénéfice de la flore, de la faune, du patrimoine, de l'eau, de l'air, mais avant tout de l'espèce humaine, de véritables réserves d'absence, de silence, de nuit et d'in-nocence, de non-nocence, de non-nuisance ;

« 4) reconnaissance de l'impérieux besoin d'une défense résolue de la langue française, et cela à deux niveaux bien différents mais intimement liés : d'une part sa présence en France, en Europe et dans le monde, qui doit être soutenue par le truchement d'incitations, de subventions, d'exemples et de manifestations et, sur le territoire national, d'interdictions d'usage public de langues ou d'expressions étrangères, en particulier dans les enseignes, publicités et raisons sociales ; et d'autre part sa cohérence, sa qualité, sa

correction et sa beauté, dont seront responsables et garants, en particulier, les dirigeants des différentes chaînes et stations de service public. »

Jeudi 22 mars, minuit. Au milieu de tout ça, comme disait ma mère, j'ai bel et bien envoyé à Fayard, par erreur, le fichier non corrigé du mois d'août du *journal* 2011, au lieu du fichier relu et amendé par moi. C'est le brouillon qui a été imprimé, j'en ai eu confirmation ce soir. J'espère qu'il est encore temps de corriger le tir. J'appellerai Hélène *first thing in the morning*, demain.

Cela dit j'ai peut-être tout mon temps, car des natures inquiètes expriment leurs craintes que l'appel de l'In-nocence à voter pour Marine Le Pen, même s'il n'est pas encore tout à fait lancé (mais il devrait l'être après-demain, avec l'acceptation de nos "conditions" par la candidate), n'entraîne chez Fayard mon expulsion, dont je suis déjà passé bien près au début de l'année, et peut-être même la mise au placard de ce *Septembre absolu* déjà imprimé. Nous verrons bien.

Fayard pourrait me reprocher aussi, autant et plus que mes orientations politiques, le temps qu'elles me prennent. Il me faut aller à Paris demain et en revenir dimanche, afin de prononcer samedi le discours par lequel j'expose notre décision, et les demandes de garantie dont nous l'assortissons. Coûteaux voulait hier que je fasse un autre voyage la semaine prochaine, ou reste dans la capitale jusque-là, pour y discuter avec Mme Le Pen des conditions d'un pacte législatif, de même nature que celui qu'il a passé aujourd'hui même pour son Siel, qui a obtenu l'investiture de quarante circonscriptions. Lundi on nous en donnait trois (Bourjon a déjà choisi la sienne !). Hier c'était six, à cause de la loi sur la parité. Nous avons dit que nous n'aurions aucun mal à trouver trois candidates, nous nous sommes peut-être un peu avancés. Pour les trois candidats, en revanche, cela devrait aller.

Coûteaux proposait, pour simplifier et pour hâter le mouvement, que nous adhérions au Siel et soyons de la sorte englobés dans le pacte qu'il passe avec le Front national pour former une nouvelle entité nommée Bleu Marine. Cependant nous avons refusé cette médiatisation. Nous voulons être un des partis au contrat, pas un sous-parti. Mais pour cela il faut que je

participe la semaine prochaine à des négociations dont je ne vois pas très bien l'objet. J'ai proposé que notre Premier secrétaire me représente. Non, il paraît que tout cela se passera "au niveau des présidents". Pendant ce temps je n'écris pas *Demeures 9*, évidemment. J'en suis à Mahler à Dobbiaco.

Encore ai-je laissé en plan à quatre-vingt-treize mes propositions de campagne, qui devaient être cent une. Il faut que je complète la série, bien que je sois un peu à court d'inspiration. Et nos communiqués, ces temps-ci, sont plutôt hebdomadaires que quotidiens. Je n'ai pas le temps de lire le journal.

*

Ah, tiens, avant de fermer ce *journal*, copions ces quelques paragraphes de Frédéric Martel pour *L'Express* en ligne, que je découvre à l'instant :

« L'écrivain Renaud Camus appelle à voter Marine Le Pen le 23 mars 2012 0 H 33 | par *Frédéric Martel*

« Dans un communiqué publié sur son blog, l'écrivain Renaud Camus vient d'appeler à voter Marine Le Pen. Les masquent tombent.

« Renaud Camus, notre "white trash", vient donc d'appeler à voter pour Marine Le Pen. Son parcours, depuis ses débuts dans la littérature, a quelque chose de désespérant. En trente ans, le militant gay communautariste de *Tricks*, qui eut brièvement du talent, est devenu le penseur de la droite radicale sub-marine, la version *soft* de Jean-Marie Le Pen avant de devenir la version hard de sa fille, Marine Le Pen.

« Ses obsessions : l'effondrement de la civilisation, l'immigration, l'effacement de la langue française. On le sait peu, mais l'homme avait des prédispositions. Déjà, jeune, pour obtenir une préface de Roland Barthes, il avait embobiné le maître avant de le trahir. En 1982-1984, il fut l'un des acteurs du mouvement homosexuel français à sous-estimer gravement, rare déni, l'existence du sida dans ses "chroniques achriennes" du journal *Gai Pied Hebdo*. À cette époque – on ne le sait pas non plus – il fréquentait déjà le petit monde lettré de la droite dure : ses mentors étaient le comte

monarchiste Jacques de Ricaumont et l'écrivain réactionnaire Roger Peyrefitte. Depuis, les choses se sont précisées et Renaud Camus est devenu l'extrémiste de droite qu'il rêvait d'être. Ne revenons pas sur l'"affaire Camus" qui l'a durablement déshonoré (en raison de propos jugés antisémites pour lesquels Jean Daniel avait dit que Renaud Camus déshonorait le beau nom de "Camus"), mais attachons-nous à ses derniers opus, sur la *Déculturation*, la *Décivilisation* ou son *Abécédaire de l'Innocence* (que j'ai lus minutieusement quoique avec exaspération).

« Ses idées sur la culture forment un cocktail étrange de peur de la décadence, d'identité culturelle blessée et de provincialisme. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'Alain Finkielkraut le défend régulièrement et aveuglément depuis des années. Mais chez ce Camus-là, de tels écrits sont trop outrés pour ne pas être aussi clientélistes car il a annoncé, joignant le ridicule à la parole, qu'il serait candidat à la présidentielle en 2012. Pour défendre ses idées au nom des petits Blancs, ceux que l'on nomme par dérision, aux États-Unis, les *White Trash* ? Que sa mentalité d'assiégé et son hystérie lui ouvrent, parfois, une tribune jusque dans de grands médias (on se souvient d'une interview de deux pages assez complaisante dans le *Nouvel Obs* l'an dernier), à la hauteur de son ressentiment, est un cadeau empoisonné des circonstances.

« Mégalomane et pathétique, Renaud Camus, étrangement, n'a pas trouvé les 500 signatures nécessaires et n'a pas pu se présenter aux présidentielles. Il renonce donc. Et appelle à voter Marine Le Pen. C'est, dirons-nous, dans l'ordre des choses.

« Enfin, que dire de son combat pour la langue française ? On défend tous, comme lui, le français, mais son obsession à vouloir figer notre langue et ériger une police des mots n'est pas seulement conservatrice : elle est contre-productive. Même les Académiciens assoupis, les francophones fonctionnarisés et les ambassadeurs de l'Unesco ne sont pas aussi intransigeants. Lui qui ne jurait hier que par l'Amérique des "tricks" veut-il aujourd'hui nous obliger à parler du *Poulet Frit Kentucky* à la place du *KFC* ? Ce ne serait pas grave si tout son combat ne ressemblait à une guerre contre les dictionnaires qui ont fait entrer dans notre langue les mots *aïd*, *chicha* ou *inch' Allah*. Alors, il se réfugie dans le Furetière, le plus sûr des

abris. Laissons-le avec ses ratiocinations, ses arguties et ses raisonnailleries et tapons : Ctrl + Alt + Delete. »

Paris, hôtel Bourgogne & Montana, ch. 67, vendredi 23 mars, minuit et demi. J'ai l'impression d'avoir à peine quitté cette chambre d'hôtel, où nous nous retrouvons après quinze jours à peine. C'est agréable d'avoir ses habitudes, de n'être pas obligé de perdre du temps à essayer de comprendre comment fonctionne ceci ou cela, d'aller droit à la bonne prise ou au bon tiroir. Seul petit problème, les étudiants ou jeune gens qui nous avaient déjà beaucoup dérangés un soir de cet hiver, au sommet de l'immeuble qui fait l'angle de la place de l'Assemblée nationale, sont de retour : cette fois-ci ils sont montés d'un étage et leur soirée se déroule sur une somptueuse terrasse (je dis *somptueuse* du fait de sa seule existence en pareil lieu) entre les toits. Comme la dernière fois, ils beuglent. Une fille est montée sur une chaise et chante en anglais, mais un anglais de Française, et les autres reprennent en chœur. J'éprouve toujours le même étonnement à constater que déranger (les autres) ne dérange pas (soi-même). D'un autre côté, peut-être que lors des (rares) soirées étudiantes de ma propre jeunesse, je ne me souciais pas beaucoup non plus de ne pas embêter les voisins (je ne me souviens plus).

Un magazine en ligne nommé *Nonfiction* reprend à peu près l'article de Martel en l'agrémentant de quelques détails inédits, dont la nouvelle de ma présence, après-demain dimanche, à un meeting de Marine Le Pen à Nantes – personne ne me dit jamais rien… ! Tel qu'il se présente actuellement, cet article-là est suivi de deux commentaires de lecteurs qui, sans m'être favorables sur le fond, protestent l'un et l'autre contre la mention de mes « saillies antisémites ». Un M. Nicolas Reichel écrit par exemple :

« Il faut se mettre à jour. On peut sans doute reprocher bien des choses à ce pauvre Renaud Camus, mais il n'a jamais eu les "saillies antisémites" que vous dites. Cette affaire est bien vieille ; aussi faut-il rappeler que ses propos ont été extraits d'un journal contenant un millier de pages, qu'ils ont été tronçonnés et que le sens en a été perverti par une lecture absolument dénuée de toute intelligence, de toute considération du contexte, de toute analyse. À le lire honnêtement, on ne peut que constater que Renaud Camus est aux antipodes de cet antisémitisme dont vous le taxez. Pourquoi toujours

colporter cette contrevérité au lieu de faire une analyse sérieuse de ce qui vous rebute dans la pensée de cet écrivain ? Serait-ce que la vérité ne vous suffit pas et que vous voulez l'accabler ? »

Nous avons écouté en chemin le sublime adagio qui est à lui seul tout ce qui existe de la dixième symphonie de Mahler. On dit toujours : la dixième est (très) inachevée, il n'en existe qu'un mouvement (sur les quatre ou cinq qu'elle aurait sans doute comportés). Mais si Mahler ou quelqu'un d'autre avait eu l'idée de donner un titre à ce mouvement, *L'Adieu à la vie* ou *Fin d'été à la montagne*, et de le considérer comme une œuvre autonome, un poème symphonique ou une suite pour orchestre, par exemple, tout le monde serait d'accord pour y voir sans réserve un chef-d'œuvre de plus, et tout à fait complet, parfaitement comparable aux *Métamorphoses* de Strauss (avec trente-cinq ans d'avance). Il s'agit en tout cas d'une de ces œuvres musicales, comme les *Métamorphoses*, comme *Siegfried Idyll* ou le prélude de *Lohengrin*, qui ne vont nulle part, qui font du surplace (pendant une bonne demi-heure, en l'occurrence) – inutile d'écrire que cette remarque n'est pas à prendre en mauvaise part, bien au contraire : l'art du surplace est un des plus hauts qui soient, en musique.

Plieux, lundi 26 mars, minuit vingt. C'est l'inconvénient de la forme *journal*, je l'ai souvent relevé : plus il se passe de choses, moins on a de temps pour les noter – tel qui mènerait une vie trépidante emplie à ras bord d'événements passionnants produirait un journal sans consistance, faute de temps pour le tenir à jour. Samedi soir, à Paris, Pierre et moi sommes rentrés à l'hôtel à pied, vers une heure du matin, après un très agréable et excellent dîner chez Flatters en compagnie de Paul-Marie Coûteaux et de son jeune candidat aux législatives pour la circonscription de Royan, un ancien soldat d'Afghanistan, Tony Lambert ; et hier nous sommes arrivés ici peu avant une heure du matin, pareillement, ayant fait au début de l'après-midi, en rentrant de Paris, la visite de la maison de campagne d'Aragon et d'Elsa, le moulin de Villeneuve, à Saint-Arnoult-en-Yvelines. Deux jours sans *journal*, donc, alors que pour une fois il y aurait beaucoup à dire, à ma petite échelle.

Samedi après-midi je me trouvais avant Coûteaux au congrès constitutif de son propre parti, le Siel (Souveraineté, Indépendance Et Libertés), à la Maison de la Chimie. Quand il m'a rejoint vers trois heures son premier mot, dont malheureusement je ne me souviens pas exactement (*Catastrophe ? Fiasco complet* ? *Un four ?*), était pour constater un échec sévère de son initiative. Le grand amphithéâtre de la Maison de la Chimie peut contenir plus de cinq cents personnes, il s'en trouvait rassemblées peut-être trois cents, à ce moment-là. Ses lieutenants m'avaient dit qu'il était en retard parce qu'il achevait de polir son discours ; il a reconnu que c'était en fait parce qu'on lui avait dit la salle seulement à moitié pleine, plus tôt, et qu'il ne voulait pas apparaître face à des rangées de fauteuils vides. L'assistance a dû friser en nombre les quatre cents personnes, au meilleur moment, ce qui n'a pas empêché l'AFP de parler de *deux cents*, à la grande fureur de Coûteaux et à ma vive indignation.

Il est vrai qu'il y avait un peu une atmosphère de naissance à demi ratée, et plus généralement d'échec annoncé, dans cette grande et belle salle, ce jour-là. Les futurs candidats du Siel, dont les allocutions se sont succédé pendant les deux premières heures, ne sont pas tous dotés d'un charisme et d'une éloquence à renverser les montagnes ; mais surtout c'est la candidature de Marine Le Pen qui, au moment précis où l'In-nocence vient la soutenir, paraît marquer le pas, si ce n'est battre de l'aile. Il y a un mois elle s'indignait que la télévision osât organiser un débat entre Jean-Luc Mélenchon et elle, au motif qu'ils n'étaient pas des candidats de même pointure, elle disposant virtuellement de vingt pour cent de l'électorat, son adversaire d'à peine sept ou huit pour cent, à l'époque. Il y a trois jours Jean-Luc Mélenchon, monté à treize et demi pour cent dans les sondages, *dépassait* sa rivale, tombée à treize. Depuis lors il est plutôt question pour elle de seize pour cent des voix. Malheureusement il avait été fait état de *vingt,* il y a quelques mois, à une époque où Mélenchon recueillait trois pour cent des intentions de vote : la dynamique de campagne n'est donc guère favorable à notre candidate, pour le moment, et je n'ai pas eu le sentiment qu'on espérât vraiment, parmi ses troupes, un renversement de tendance…

Elle est arrivée vers quatre heures, très souriante, et elle a été assise au premier rang à côté de moi ; ou plutôt j'avais été placé, plus tôt, à côté de sa

place réservée. Nous avons écouté côte à côte l'allocution d'une dame Rouvier, professeur à l'université d'Orsay, libérale de tendance Madelin, et bonne oratrice. Mon propre discours, qui venait après, a été presque à chaque phrase interrompu par des applaudissements. Coûteaux m'a dit le soir que j'avais été plus applaudi que Marine Le Pen, qui a parlé juste après moi, et il a ajouté en riant que c'était une imprudence de ma part, stratégiquement. J'avais présenté les quatre demandes de l'In-nocence, en vue d'un accord de campagne. La présidente du Front national a commencé son allocution sur un « oui, oui, oui et oui, monsieur Camus », du meilleur augure. Coûteaux, qui était l'hôte, a conclu sur des propos hautement programmatiques, qui n'ont pas semblé, eux, recueillir le plein assentiment de ma voisine, pourtant très aimable de bout en bout, avec lui comme avec moi.

*

Je place ici mon discours, n'ayant pas l'intention d'en faire l'objet d'une publication à part, contrairement à celui que j'ai prononcé il y a quinze jours devant France-Israël, *L'Homme remplaçable* :

« Madame la Candidate,

« Mon cher Coûteaux,

« Mesdames & Messieurs,

« si notre ami Paul-Marie Coûteaux a bien voulu m'inviter à prendre la parole devant vous aujourd'hui, et à m'adresser à Marine Le Pen, c'est en tant qu'ex-candidat moi-même, désormais, puisque je n'ai pas réussi à obtenir les fameuses cinq cents signatures ; et en tant que président d'un parti politique, petit, sans doute, mais qui n'est pas sans une certaine activité sur la Toile et comme "producteur de concepts", si j'ose dire, d'expressions ou de thèmes dont certains font leur chemin, et parfois jusqu'en votre bouche, Madame, je l'ai remarqué avec plaisir : la *Décivilisation*, la *Grande Déculturation*, le *Grand Remplacement*, le changement de peuple, la sécession scolaire. Il y en a un, malheureusement, que nous ne sommes pas arrivés à répandre jusqu'à présent, et c'est regrettable pour nous car il est essentiel à notre façon de voir les choses et il

est le nom de notre parti, j'ai nommé *l'In-nocence*, dont quelques-uns d'entre vous, Mesdames et Messieurs, ont peut-être déjà eu l'occasion de m'entendre parler, je les prie de m'en excuser.

« L'*In-nocence*, la non-nocence, la non-nuisance, le pacte d'in-nocence, l'engagement civique à ne pas nuire, à ne pas déranger, à ne pas importuner ou attaquer ses concitoyens, il nous semble pourtant que c'est ce dont notre société à le besoin le plus urgent ; car la nocence, la nuisance, la nocivité, l'agression, la brutalité et la violence y vont croissant, qu'elles s'exercent contre les personnes ou contre les biens, contre le territoire, le sol, l'air, l'eau ou contre la planète en son ensemble. Lorsqu'on interroge les Français sur ce qui fait la matière de ce pessimisme et de cette mélancolie qu'on leur voit, ce qu'ils nomment en premier c'est la dureté des rapports sociaux, des rapports de voisinage, dans les immeubles et dans les halls d'immeubles, dans les transports en commun et dans les lieux publics. La *nocence* va des trop fameuses incivilités aux crimes les plus épouvantables comme ceux dont Toulouse et Montauban ont été tout récemment le théâtre. Un univers d'intensité sépare ces manifestations diverses, bien sûr ; et pourtant il n'y a pas entre elles de solution de continuité : c'est *globalement* que doit être envisagé ce monde de la violence petite et grande, de la méfiance de tous contre chacun, qui est celui auquel nous contraint le prétendu "vivre-ensemble", cette antiphrase, cet idéal mensonger qui prétend, sous l'instance d'une conception imaginaire de l'homme, forcer à partager un même territoire des individus, passe encore, mais aussi des peuples, à présent, des cultures, des civilisations, des langues, des religions qui ne le désirent pas et, trop souvent, ne s'aiment pas. Le politique s'obstine à traiter séparément des questions qui n'ont de sens et d'espoir de solution qu'à être envisagées du même regard au contraire : les problèmes de voisinage et le multiculturalisme ; la crise de la transmission et la remise en cause des structures familiales ; l'ultraviolence et le changement de peuple ; la délinquance et le Grand Remplacement dont elle est le bras armé ; la surpopulation carcérale et l'islamisation ; l'immigration et la crise du logement ; la banlocalisation du monde, son devenir-banlieue, et l'évolution démographique, laquelle d'ailleurs, soit dit en passant, rend absolument vaines, inopérantes et dérisoires, caduques de naissance, toutes les politiques écologiques, si ruineuses soient-elles.

« Le concept d'in-nocence a ce mérite – et c'est pourquoi nous y tenons, et c'est pourquoi nous ne désespérons pas de le répandre, sinon dans le public, du moins dans la réflexion politique – qu'il permet d'envisager *ensemble* ce qui relève du politique proprement dit, ce qui relève de l'écologie – car la nocence n'est rien d'autre que la fameuse *nuisance* des écologistes – et ce qui relève de la vie quotidienne, des rapports entre les individus, ce qui fait la matière même de leurs jours et dont les Français trouvent que les candidats ne se soucient pas assez.

« J'ai échoué, je n'ai pas pu être candidat, nous n'avons pas pu répandre dans le public l'idée de l'in-nocence, du pacte d'in-nocence, de non-nocence dans lequel nous voyons un nouveau, fondamental et très nécessaire contrat social. Nous n'avons pas pu imposer dans la campagne électorale nos thèmes principaux, la décivilisation, la Grande Déculturation, le Grand Remplacement, le drame de l'École. Je n'ai pas pu obtenir les fameuses cinq cents signatures, du fait de mes propres limitations, sans doute, du fait aussi d'un double barrage dont vous savez quelque chose, Madame, même si vous en avez triomphé et en triomphez chaque jour : barrage institutionnel, barrage médiatique – celui-ci, dans mon cas, plus rigoureux encore que celui-là. Les médias et moi, nous nous somme détestés à peine nous étions-nous entraperçus. Or ils sont le pouvoir qui n'oublie ni ne pardonne. Critiquer un journal, une station de radio, une chaîne de télévision, c'est être un homme mort pour chacun d'eux : un homme mort qu'on peut encore tuer, si besoin est. Il est à noter que la liberté d'expression, qui fut inventée pour une large part au bénéfice de la presse, n'a pas aujourd'hui de plus rigoureux ennemi qu'elle. Dans son combat de tous les instants pour la vertu idéologique, le journalisme tient à lui seul tous les emplois : policier, juge d'instruction, enquêteur, mouchard, indicateur, procureur, juge et même bourreau, pour assurer la fameuse mort civile, si bien prévue par Tocqueville, du déviant, du sceptique, de celui qui s'obstine à en croire ses yeux et ses oreilles, son expérience, sa souffrance, et à ne pas porter foi au monde imaginaire forgé par le complexe médiatico-politique, ce faux réel, ce réel faux, ce qu'on pourrait appeler le *fauxéel*, ce fameux vivre-ensemble où l'on vit de moins en moins de moins en moins ensemble.

« Nous tenons, à l'In-nocence, que le changement de peuple, le Grand Remplacement, la substitution à la population indigène d'un ou plusieurs peuples allogènes, constitue à la fois le phénomène le plus cataclysmique de l'histoire de France depuis quinze siècles et, par voie de conséquence, le plus considérable de ceux auxquels nous assistons : plus considérable même, et plus grave car plus irréversible en ses effets, que la crise, la fameuse crise économique, dont loin de moi pourtant de sous-estimer la gravité, certes ; et plus considérable même que la crise de la transmission, la crise scolaire, la crise des systèmes d'éducation, ces crises qui, pour une large part, ne sont qu'un contrecoup du Grand Remplacement. Je l'ai dit et écrit cent fois, un peuple qui connaît ses classiques, qui est conscient de son histoire et sait ce qu'il se doit, ne se laisse pas mener sans rechigner dans les poubelles de l'histoire. Pour que s'accomplisse le changement de peuple est indispensable la déculturation qui procède du désastre du système éducatif, de l'enseignement de l'oubli, de l'imbécillisation médiatique, de l'industrie de l'hébétude. Et le type d'homme et de femme ainsi créé, ou plutôt *produit*, fabriqué, industriellement façonné par la télévision et le divertissement de masse, cet "homme remplaçable" qui ne reçoit d'autre enseignement rigoureux que celui de l'antiracisme dogmatique, c'est-à-dire la doctrine de sa propre interchangeabilité et de l'interchangeabilité générale, cet homme désoriginé, désapparenté, ce fils de personne qui ne sait même plus le nom de jeune fille de sa mère ou de sa grand-mère et connaît à peine son propre nom, ou du moins s'en sert de moins en moins car nous sommes entrés dans l'ère du prénom quand ce n'est pas de l'affreux *pseudo* des réseaux internetiens, cet homme sans honte et sans parole, sans parole d'honneur, car il n'y a que le nom qui signe et qui engage et mette en jeu l'honneur, cet *homme remplaçable*, donc, il est exactement ce que désirent les responsables de la crise économique, ce dont ils ont besoin pour leurs affaires, leurs multinationales et leurs spéculations.

« Je me tourne vers vous, Madame, parce que l'In-nocence et moi ne savons plus à quel saint ou sainte nous vouer. Je tiens pour l'un des grands désastres de l'histoire de notre pays durant les trente ou quarante dernières années qu'à votre parti beaucoup de Français, dont je suis, aient jugé impossible de se rallier, pour des raisons sur lesquelles je ne reviendrai pas, alors même que sur bien des points ils lui donnaient raison et

reconnaissaient même qu'il était seul à dire la vérité sur ce qui survenait. En votre personne cette impossibilité est largement levée, quand bien même on ne serait pas en accord avec les vues de votre parti sur l'économie, par exemple, ou sur l'Europe. Sur la question pour nous primordiale, essentielle, fondamentale du Grand Remplacement, ou, pour parler de façon plus séculière, de l'immigration, je ne sais pas si vous êtes d'accord avec nous mais nous pensons, nous, et c'est tout ce qui compte pour nous en cette urgence, que vous êtes, de tous les candidats admis à se présenter, le plus à même de ralentir la tragédie qui survient, voire d'y mettre fin ou de la renverser. C'est pourquoi nous tournons vers vous nos espérances et sommes tout disposés à appeler nos membres, nos amis, nos sympathisants et les habitués de nos forums à vous apporter leurs suffrages si vous voulez bien, Madame, considérer d'un œil favorable les quatre points ci-après :

« Premièrement, reconnaissance de la nécessité urgente de mettre un terme, par toutes mesures appropriées, dans le strict respect de l'État de droit mais quitte à modifier profondément la loi et même les engagements internationaux de la France, au Grand Remplacement du peuple français par d'autres peuples de toute origine et à la substitution, sur son territoire même, d'autres cultures et d'autres civilisations à celles qu'il avait lui même portées si haut – il s'agit d'interrompre résolument l'immigration de peuplement et d'œuvrer de façon déterminée à l'assimilation, au sens le plus traditionnel et puissant du terme, des immigrés récents et de leurs descendants, en invitant ceux d'entre eux qui y seraient hostiles à regagner leur véritable patrie. La France, par exemple, n'est pas une terre d'islam, elle ne l'a jamais été et elle ne désire pas le devenir. Sa civilisation et celle de l'Europe se sont largement constituées par opposition et en résistance à cette religion et à ce système politique, car c'en est un, même s'il nous paraît ces temps-ci bien mauvais et peu efficace. Il me semble que tel pour qui la religion islamique serait ce qu'il y a de plus important dans la vie – ce qui, après tout, est parfaitement légitime – et qui désirerait vivre dans une société islamique, devrait en toute raison faire choix d'une autre résidence et d'une autre patrie que la France et que l'Europe. Nous suggérons à ce propos – mais c'est une proposition parmi de nombreuses autres dont je tiens la liste à votre disposition – que soient pris au mot ceux qui renient publiquement et expressément la nationalité française, qui

déclarent, comme ce n'est que trop fréquent, n'être français que de papiers, et que leur véritable patrie est une autre nation ; ou bien défilent, eux Français, officiellement, sous des drapeaux étrangers, non sans faire quelques dégâts sur leur passage, en cas de match de football entre leur pays d'origine et la France. Que ceux-là soient exaucés, que leurs vœux soient entendus, que leur situation administrative soit mise en accord avec leurs sentiments, que la nationalité française leur soit retirée. Et qu'il en aille de même pour les soldats qui refuseraient de combattre tel ou tel ennemi, comme je crois comprendre que ce n'est pas tout à fait sans exemple, au motif qu'il s'agirait de coreligionnaires ou de frères de race.

« Deuxièmement, reconnaissance, au vu de l'état actuel de l'Éducation nationale et de son caractère irréformable à court terme, et compte tenu du lien étroit entre déculturation et Grand Remplacement, entre effondrement du système scolaire et changement de civilisation, reconnaissance, donc, du droit, pour ceux qui le souhaiteraient – les volontaires des trois catégories concernées, professeurs, parents d'élèves et élèves eux-mêmes –, d'obtenir, au prorata de leur nombre, des établissements et des subsides consacrés à une éducation réformée, respectueuse des conditions d'une transmission effective des savoirs selon une exigence renouvelée en matière de formation intellectuelle et de culture authentique, en conformité avec les traditions de l'humanisme européen. Les pédagogistes et leurs éternelles réformes de réformes nous embrouillent en vain, les choses ne sont pas si compliquées qu'ils le disent, tout le monde sait à peu près, au fond de soi, quel système d'éducation donne de bons résultats et en a donné pendant des siècles à une élite qu'il s'agit d'élargir et de renouveler, mais d'abord de reconstituer parce que, dans son essence intellectuelle, spirituelle, elle a été détruite. Que si les volontaires sont mille on leur donne un lycée, cent lycées s'ils sont cent mille. Ils serviront d'exemples. Il s'agit de créer des établissements où tous ceux qui le souhaiteront seront admis, sans distinction bien sûr d'origine sociale, culturelle, économique ou ethnique, mais où ne seront maintenus que ceux qui pourront et voudront en bénéficier sans empêcher les autres, surtout, d'en profiter ; ceux qui ne le voudraient ou ne le pourraient pas, en dépit des aides particulières mises à leur disposition, ne subiront d'autre sanction que de retourner au système actuel, tant vanté par les Amis du Désastre.

« Troisièmement, reconnaissance de l'état de délabrement écologique, esthétique et ontologique du territoire, menacé par la banlocalisation générale, par la disparition subséquente de la campagne, de ses habitants et de sa civilisation propre, par l'artificialisation croissante, l'aménagement forcené, la publicité et la signalisation à outrance – il s'agit de protéger rigoureusement tout ce qui a échappé jusqu'à présent au maillage et au devenir-banlieue précipité, pour établir, au bénéfice de la flore, de la faune, du patrimoine, de l'eau, de l'air, mais avant tout de l'espèce humaine, de véritables réserves d'absence, de silence, de nuit et d'in-nocence, de non-nocence, de non-nuisance.

« Quatrièmement, reconnaissance de l'impérieux besoin d'une défense résolue de la langue française, et cela à deux niveaux bien différents mais intimement liés : d'une part sa présence en France, en Europe et dans le monde, qui doit être soutenue par le truchement d'incitations, de subventions, d'exemples et de manifestations et, sur le territoire national, d'interdictions d'usage public de langues ou d'expressions étrangères, en particulier dans les enseignes, publicités et raisons sociales ; et, d'autre part, sa cohérence, sa qualité, sa correction et sa beauté, dont seront responsables et garants, en particulier, les dirigeants des différentes chaînes et stations de service public.

« L'état de la langue, nous le croyons très profondément, est le reflet très fidèle de celui d'une société et même, plus gravement, d'une nation. Or, si cette observation est juste, elle est très alarmante. Pour assurer que ne sera *pas dit* ce qui survient, que la vérité sera tue, que le réel ne percera pas le mur de mensonge, que le *fauxéel* ne sera pas menacé dans ses monopoles, on force les mots, un à un, à dire ce qu'ils ne veulent pas dire, à signifier autre chose que leur sens : voyez *musique*, réduit à désigner l'odieuse sonorisation des rues, des couloirs, des galeries marchandes, des débats publics et de tous les moments de la vie ; voyez *culture*, contraint de nommer toutes les activités de loisir, y compris les plus imbéciles et les plus désespérées, les plus représentatives au contraire de l'inculture et de la déculturation ; voyez *populaire*, milieux populaires, quartiers populaires, qui ne sert plus que pour les lieux d'où le peuple ancien a été chassé, où il est déjà remplacé ; voyez *jeunes*, voyez *incivilité*, voyez le ridicule *sensible*, tous éléments d'un langage codé, mensonger, qui ne sert plus qu'à assurer

que ce qui devrait être dit ne le sera pas, que ce qui survient ne sera pas nommé, que le réel n'affleurera pas, que le *faux réel* continuera d'être seul autorisé de parole. Plus profondément encore, c'est l'effondrement de la syntaxe, y compris au sein des prétendues élites, y compris chez ceux dont les diplômes devraient nous assurer qu'ils parlent bien, qu'ils écrivent bien, qui témoigne de l'effondrement de la grammaire d'être, si j'ose dire, entre nos concitoyens, de l'évaporation des codes, de la dissolution du sens.

« Rendez leur sens aux mots, Madame, voilà ce que nous vous demandons. Nommez ce qui survient. Sortez-nous de ce mensonge dont les Français ne peuvent plus. Permettez-leur d'en croire leurs yeux, d'exprimer ce qui leur arrive, ce qu'ils ressentent et ce qu'ils souffrent, de retrouver la parole, et d'abord la parole d'honneur. »

Mardi 27 mars, minuit. La journée a été aux trois-quarts perdue pour le travail parce qu'il a fallu corriger tant bien que mal, par téléphone, avec Hélène Guillaume, l'index de *Septembre absolu* (Sibelius y était donné comme *compositeur suédois*, de quoi mettre la Baltique à feu et à sang !) et parce que j'ai reçu la visite de M. Auvergne, l'ancien trésorier de Pli selon Pli, que j'avais consulté à la suite d'un exploit d'huissier portant sur plusieurs milliers d'euros exigés par la Cnasea, un organisme de paiement des personnes employées par les associations et assez largement payées à leur bénéfice par l'État ou les collectivités locales. M. Auvergne a eu la bonté de se déranger pour tâcher de débrouiller pour moi la situation et fouiller à ma place dans les archives. Il est venu d'Auch à cette fin. Lorsque je le voyais beaucoup, durant la dernière décennie du XXe siècle, au temps des grandes activités de Pli selon Pli (Société des amis de Lectoure et du château de Plieux, dont je fus longtemps président), plusieurs personnes m'avaient dit qu'il était beaucoup plus âgé qu'il n'en avait l'air. Comme il paraissait avoir soixante ou soixante-cinq ans, je lui en avais donné quatre-vingts. Mais s'il avait quatre-vingts ans à l'époque, j'arrive à peine à imaginer quel âge il peut bien avoir aujourd'hui. Or il n'a absolument pas changé, bien qu'il se plaigne de fatigues inédites. Il se plaint aussi beaucoup du Gers, bien qu'il y soit né, et de la société gersoise, qui, dit-il, est très limitée, ne s'intéresse à rien : tant qu'on a des activités professionnelles ce n'est pas gênant, mais plus tard c'est insupportable, de ne pouvoir jamais

avoir une conversation un peu soutenue. Sa femme et lui regrettent amèrement leur vie parisienne (abandonnée il y a vingt-cinq ans, pour autant que je sache). Mais sa femme a de graves ennuis de colonne vertébrale, et souffre beaucoup.

*

Comme Coûteaux et moi marchions d'une rive à l'autre en compagnie de nos jeunes gens respectifs, samedi soir, pour aller de la Maison de la Chimie et de l'hôtel Bourgogne & Montana jusqu'à l'appartement de Flatters rue Berger, nous nous sommes aperçus de graves divergences politiques entre nous, qui compromettent à peine passé (verbalement) l'accord électoral envisagé entre le Front national, le Siel de Coûteaux et notre minuscule In-nocence. D'abord je suis loin d'être fou du nom retenu (sans consultation des autres parties, à ma connaissance) par l'entourage de Marine Le Pen pour la structure qui doit englober les divers membres de l'alliance projetée : le Rassemblement Bleu Marine. Ce nom-là, à mon avis, fait la part trop belle au Front national et à son chef, il fleure trop le culte de la personnalité, il néglige à l'excès les autres composantes du regroupement prévu : *Rassemblement national* eût été bien préférable, à mon avis, tout en rappelant avec assez de netteté subliminale la composante principale (de très loin).

Mais surtour l'In-nocence et moi divergeons radicalement d'avec le Siel et le Front national sur la conduite à tenir dans le cas de plus en plus vraisemblable où le second tour des actuelles élections présidentielles opposerait MM. Hollande et Sarkozy. Je crois ne m'être jamais montré un sarkozyen particulièrement fervent mais je pense, et tout mon parti avec moi (un plaisant annonçait l'autre jour, sur le site Fdesouche, que mon soutien à la candidature de Marine Le Pen entraînait une scission au sein de l'In-nocence : « trois d'un côté, trois de l'autre… »), qu'en pareille configuration nous ne pourrions qu'appeler à voter Sarkozy : non certes par amour pour lui, mais pour tâcher d'éviter à tout prix (et le prix est lourd…) la mise en application du plan de François Hollande et du Parti socialiste, qui consacrerait cette fois définitivement la soumission de la patrie à ses

conquérants. Je n'ai rien contre M. Hollande personnellement, mais sa politique serait pour le pays un désastre sans nom.

Tandis que j'exposais comme une chose évidente, croyais-je, cette position à Coûteaux, il eut l'air de tomber des nues. Le projet d'un appel à voter au second tour pour Nicolas Sarkozy rendait totalement impossible, m'apprenait-il, un accord électoral pour les législatives sous l'instance du Rassemblement Bleu Marine (il avait été question de six circonscriptions électorales, dont celle de Saumur pour Didier Bourjon). Marine Le Pen exigeait une loyauté totale et entendait faire un appel en faveur de l'abstention. Au Front national on n'était pas loin, si on n'était plus soi-même dans la course, d'une préférence pour François Hollande, qui ne manquerait pas d'amener le chaos. Or le chaos était la seule chance d'une reprise en main du pays par lui-même. C'était également l'avis de Coûteaux, mais pas nécessairement de ses troupes, si j'en juge par le jeune candidat du Siel à La Rochelle, ou plutôt à Royan, je crois, Tony Lambert, dont j'ai bien senti durant notre dîner qu'il se retenait, par loyauté à l'égard de son chef, pour ne pas me donner raison. La politique du pire est une folie, selon moi. Il n'y aura donc pas d'accord avec ceux qui la préconisent sans le dire. Tant pis pour nos six circonscriptions – c'est une renonciation bien facile, au demeurant, car aucune d'entre elles n'était "gagnable", surtout si Marine Le Pen, malgré notre puissant soutien, n'arrive pas au second tour.

Mercredi 28 mars, minuit et demi. Ah, mais voilà que l'actualité rebondit ! On me propose, en insistant presque, et en m'assurant que je serais le candidat idéal, une circonscription qui pour moi n'est pas sans attrait, serait-ce seulement parce que j'y ai passé vingt-cinq années de ma vie : le VIIe arrondissement de Paris. Bien entendu je n'aurais aucune chance de l'emporter. Mais il serait assez plaisant de faire campagne (un peu) contre François Fillon ou Rachida Dati, ou les deux. Seulement il faudrait que l'In-nocence et moi nous ralliions, voire nous soumettions. Et nous n'y sommes pas prêts du tout. L'éventuel compromis qui est dans l'air, et qui ne nous coûterait guère, serait qu'au lieu d'appeler à voter pour Nicolas Sarkozy, au second tour, nous nous contentions d'appeler à voter pour le candidat le mieux placé pour faire barrage au projet socialiste de

remise des clefs du pays à remplacistes et remplaçants, en somme. Pourquoi pas ? Mais je ne suis pas sûr que cela suffise en haut lieu, où l'on continue de prétendre exiger des alliés qu'ils ne donnent *aucune consigne de vote* – ce qui, encore une fois, me paraît suicidaire.

Coûteaux est beaucoup plus "politicien" que je ne l'aurais imaginé. Lui, tout à sa grande idée d'une redistribution des cartes à droite, avec détachement de l'aile droite de l'UMP qui se rapprocherait du Front national au sein d'un rassemblement quelconque, juge ce plan beaucoup plus facile à exécuter sous une présidence Hollande que sous une présidence Sarkozy. Sans doute, mais *l'intérêt supérieur de la patrie* ? Le sympathique président du Siel croit au pouvoir salvateur du chaos.

*

À peine avais-je achevé de répondre aux questions du *Temps*, de Genève, j'en recevais d'autres, beaucoup plus nombreuses et détaillées (bien que toutes pareillement politiques), du *Jerusalem Post.* J'ai dû y consacrer ma soirée, bien que j'aie promis pour vendredi, à Hélène, le texte sur Mahler à Dobbiaco. Et je n'ai pas travaillé à ma conférence d'Édimbourg, pour le 13 avril.

*

La vigilante Nelly Kaprièlian, qui me rate rarement au tournant, publie un nouveau billet contre moi, dans les *Inrockuptibles*, tout à fait classique d'inspiration : *antisémite, raciste, réac, fasciste, tragique,* etc. – "Hors propagande nauséabonde, Renaud Camus n'existe plus. Tragique". Cette fois, *mirabile visu*, c'est à propos de *Travers Coda* : « un épais "notes et index" de ses précédents livres écrits sous divers pseudos, et dont on se fiche plus que royalement ». La critique n'a pas dû regarder la couverture car elle ne s'explique pas la carte *Hommage des auteurs absents de Paris*, où elle voit un lapsus. Et comme Bourmeau, qu'apparemment elle copie,

elle parle de mon *retour chez P.O.L* (« depuis que Renaud Camus publie à nouveau chez P.O.L… ») (pauvre P.O.L, il s'en voit, avec moi…).

Donc ces gens vous bousillent une vie d'un cœur léger (les gracieux adjectifs de Mme Kaprièlian sont exactement du genre à me faire chasser de chez Fayard, où l'on est très sensible à ces choses-là et où, de toute façon, ma défavorable faveur ne tient qu'à un fil…) sans éprouver le moindre besoin de s'informer si peu que ce soit. Encore une fois, je n'ai pas eu l'occasion de *retourner* chez P.O.L puisque je n'en suis jamais parti (six ou sept livres depuis l'"affaire"). Mais ça ne fait rien, Bourmeau l'écrit, Kaprièlian le copie : *retour chez P.O.L* (au moment où j'en sors, semblerait-il…).

Jeudi 29 mars, minuit et quart. Ça continue : après Kaprièlian, après Bourmeau, Martel, Couturier, d'autres encore, voici Pierre Assouline, maintenant :

« Un jour ou l'autre, il faut bien que le masque tombe. Depuis le temps qu'il en rêvait, il l'a fait, son *outing* politique. Des années que Renaud Camus tourne autour du Front national, du moins de ses thèmes et ses idées, sans trop oser s'en emparer frontalement. Des années qu'il fait des manières lorsqu'on lui tend un micro pour ne pas dire ce qu'il veut dire tout en le disant. »

Ce n'est encore rien comparé aux commentaires qui suivent, sur le blog assoulinien : plus de trois cents en moins d'une journée, presque tous ravageurs à mon égard, ou se voulant tels. L'un des plus affligeants est celui-ci, vaillamment signé PMB :

« Ah, le parti de l'in-nocence… Qui dans un communiqué a fustigé le criminel de Toulouse, un islamiste pourrisseur de la France. Mais le parti de l'in-nocence n'est pas allé jusqu'à préciser que les enfants assassinés étaient juifs.

« Surtout que s'ils ont été assassinés, c'était comme juifs.

« Car enfin, il y a des limites à la pitié et à l'humanité. »

Didier Bourjon a réagi à cela, heureusement, et déposé là le communiqué en question :

« Communiqué n° 1359, lundi 19 mars 2012 : *Sur la tragédie de Toulouse*

« Le parti de l'In-nocence est consterné par la tragédie qui est survenue au collège Ozar Hatorah, à Toulouse, et qui a entraîné la mort de quatre personnes, dont trois enfants, toutes de confession juive. Jamais on n'avait vu dans notre pays, même sous l'occupation nazie, tirer à vue sur des juifs en pleine rue ou dans des cours d'école. Dans l'attente d'éclaircissements sur ce crime épouvantable, sur son auteur, sur ses raisons d'agir et sur son degré de raison, sur les liens entre ce massacre et les deux autres drames qui ont ensanglanté ces jours derniers la même région, coûté la vie à trois soldats de notre armée et gravement attenté aux jours d'un quatrième, l'heure est au recueillement, au sentiment d'horreur, à la douleur et au silence. »

Mais il ne sert à rien de mettre à ces gens le nez dans leur mensonge. Bien que celui-ci, comme beaucoup d'autres, soit patent, criant, indubitable, sa mise au jour n'affecte pas les convictions, les raisonnements, la marche implacable et automatisée des tombereaux d'insultes.

Assouline ayant narquoisement souligné que je n'étais pas Joyce, il s'est vu contredit par un des ses affidés, au moins très érudit :

« Erreur, Pierre Assouline, ce Camus-là, Camus le petit EST (un peu) Joyce, pas James, mais l'autre, William, William Joyce, plus communément connu sous le sobriquet de Lord Haw-Haw, fasciste irlando-américain qui propagandait sur les ondes moyennes de la station Reichssender Hamburg en direction du Royaume-Uni. Arrrêté en 45, il fut pendu pour haute trahison. Personnellement, je suis contre la peine de mort – un soufflet suffirait à châtier celui dont les propos renaudent. En plus d'une défaite électorale, s'entend. Mais ça, ils ont l'habitude. Ils ne gagnent que quand les Nazis ont envahi et occupé la France, cad, lors du Grand remplacement » (*sic : bizarre…*).

Mais cette délicatesse volait trop haut pour les autres intervenants, qui ne s'en sont pas saisis. Il faut dire que dix-neuf messages sur vingt sont parfaitement inconsistants, flasques, dépourvus de sens et même de méchanceté, par l'effet de la paresse et de l'hébétude. On a du mal à croire, à moins de se souvenir très fort de ce qu'est devenu *Le Monde*, que ce

puisse être là un blog de lecteurs du *Monde.* Les malheureux ont bien besoin du dogme remplaciste parce qu'il est à peu près tout ce qui donne une vague structure à la suite de leurs propos hagards, de leurs phrases sans forme, de leurs mots à moitié avalés. Et bien sûr ils s'appellent tous *Aristocrate à la langue terne* (en effet)*, Annib sans ses balles* ou *Clopine Trouillefou…*

C'est contre cela qu'on se bat – c'est-à-dire qu'on se bat contre rien, contre des moulins à vent sans moulins, contre un vieux décor de théâtre dans une colonie de vacances abandonnée, contre des inscriptions sur la porte des toilettes. Impossible d'attraper un de ces justiciers hagards par la peau des fesses parce qu'ils n'existent pas, ils ne sont rien, ils n'ont pas plus de consistance que de nom.

*

J'ai depuis des jours une affection dans une oreille, qui longtemps m'a démangé et qui maintenant me fait mal. Il faudrait que j'aille chez le médecin mais c'est chaque fois toute une matinée, je n'ai pas le temps. J'ai promis avant-hier à Hélène Guillaume de lui envoyer demain au plus tard le texte sur Mahler, je viens à peine d'en finir le brouillon, il faut le reprendre entièrement. J'ai passé beaucoup de temps hier et aujourd'hui à des entretiens pour *Le Temps* et pour le *Jerusalem Post*. Celui-là surtout était assez long et fouillé, car on ne m'avait donné aucune limite de nombre de signes. J'imagine qu'il sera réduit en bouillie comme c'est l'usage, et qu'en sera gardé un vingtième. Mais j'aurai toujours la ressource de le donner dans sa version originale et intégrale à l'In-nocence.

J'ai reçu des coups de téléphone d'un M. Ciardi, qui préside l'Union des Français juifs pour Marine Le Pen, et du fameux Me Collard, président, lui, du comité de soutien. L'un et l'autre m'invitaient à en être membre. À vrai dire, je croyais l'être déjà. J'ai accepté, tout en faisant part de mes réserves sur la question du second tour. Collard m'a dit qu'elles étaient largement partagées dans l'entourage de la candidate, et d'abord par lui-même. Il m'a invité à ajouter une phrase sur ce point dans mon message d'acceptation. Il voulait que nous nous rencontrions. Je lui ai dit que j'habitais à huit cents

kilomètres de Paris. Il en parut d'abord un peu surpris, bien qu'il m'eût assuré l'instant d'avant avoir *tout* lu de moi. La distance n'était pas un obstacle. Il allait me rappeler pour m'annoncer sa visite. D'ailleurs il devait plaider à Agen. Il n'avait pas eu l'intention de s'y rendre (?), mais pour me rencontrer il allait le faire.

Vendredi 30 mars, minuit et quart. Un tournant appréciable et réconfortant de la guerre médiatique – j'avoue que j'en éprouve un certain plaisir… –, c'est que Frédéric Martel, sur son "blog" de *L'Express*, doit faire face, à la suite de l'articulet où il me couvrait de boue, à une véritable révolte de ses propres lecteurs, qui pour ainsi dire *tous*, et en grand nombre, prennent mon parti à des degrés divers et tapent à bras raccourcis sur le pauvre Martel. Voici l'un des premiers commentaires, écrit par un M. Tran Duc, et qui est loin d'être le plus ardent à me défendre :

« Incroyable M. Martel ! Cela fait longtemps que je n'avais pas lu un article aussi enflammé. Si la personnalité de Camus le révulse, ce dernier, encore peu connu du grand public, profitera certainement de cette publicité tellement caricaturale qu'elle en serait presque flatteuse. Il suffisait de ne pas en parler pour laisser cet écrivain dans les limbes. Mais c'était plus fort, c'était trop fort. On ne déteste que ce qui nous fascine, même dans l'incompréhension. Oui, certainement y a-t-il chez l'auteur de cet article une petite fascination, ou une certaine jalousie envers Renaud Camus. Voire une passion contrariée par des divergences idéologiques, et qui se traduit par une vengeance journalistique, seul exutoire possible à ce paradoxe de l'amour-propre qui fait qu'on ne pourra jamais ressembler à ceux que l'on envie. Ce n'est donc pas de la haine, c'est de l'amour… déçu. Vive Renaud Camus ! Vive Frédéric Martel ! »

Martel ploie sous la bourrasque et tâche sans succès de battre en retraite en bon ordre. Il a déjà modifié la fin de son article, qui se termine désormais de la sorte, une nouveauté :

« Par ailleurs, Renaud Camus a un grand style. Hélas. »

Venant d'un ennemi aussi acharné, c'est un beau compliment. Mais il ne désarme pas sur les autres points. Comme des lecteurs lui ont mis sous le

nez ses contradictions et manifestes défauts d'information s'agissant de ma "trahison" de Barthes, il s'obstine absurdement :

« *Pour ce qui est de Barthes, il y a une critique contre Barthes à la fin de* Tricks – *c'est clair, non ?* »

Donc ma "trahison" se réduit au passage de *Tricks* où, au cours d'une conversation avec un *trick*, justement, j'explique en riant, pensant évidemment à la préface de mon propre livre, que Barthes a le fantasme de la "faute professionnelle", qui consisterait par exemple à donner par amitié, par amour, caprice ou désir pour l'auteur, une préface à un livre qu'il n'approuverait ou n'aimerait pas plus que ça. Ce dialogue figurait bien entendu dans le texte présenté au préfacier avant qu'il n'écrive sa préface. Et il l'a bien vu puisque, dans ladite préface, il fait allusion à lui en mentionnant le passage où l'auteur du livre « délire gentiment à propos de l'auteur de cette préface ». Il s'agit – on rougit d'avoir à l'expliquer – d'une petite plaisanterie affectueusement partagée. Ce n'est pas le genre de chose que peut comprendre Martel (que ses lecteurs-détracteurs accusent de se voir déjà en ministre de la Culture) : *trahison.*

Il fournit aussi quelque explication au grand mystère (pour moi) du rôle de *mentor* qu'aurait tenu à mon égard Roger Peyrefitte (!). « *Pour Roger Peyrefitte, j'en ai été le témoin personnel et Renaud Camus a même signé une lettre de soutien, démissionnant du comité d'honneur d'une association parce que Roger Peyrefitte en avait été exclu pour ses propos extrêmes. FM.* » On se demande ce qu'il peut bien vouloir dire par « j'en ai été le témoin personnel » : je n'ai jamais eu de tête-à-tête avec Roger Peyrefitte et je ne pense pas que nous ayons jamais échangé vingt mots. Quant à une lettre de soutien, je n'en ai pas le moindre souvenir. J'ai en effet démissionné du comité d'honneur du Gage (Groupe achrien des grandes écoles), mais pour autant que je me le rappelle ça n'avait rien à voir avec Roger Peyrefitte, c'était à la suite d'une proclamation de Martel, déjà, fustigeant ridiculement les poppers et leurs usagers (dont j'ai été longtemps). Ai-je signé une pétition en faveur de Peyrefitte, poursuivi pour quelque mot de travers, déjà, par quelques justiciers de l'époque, dont Martel, qui ne doit pas être nouveau à ce genre d'exercice (c'est dans certaines natures…) ? C'est possible, et ce serait tout à mon honneur ; mais

je ne me le rappelle absolument pas. Cela ne suffirait pas tout à fait, il me semble, à faire de lui mon *mentor*…

Voilà qui est donner beaucoup d'attention et de temps à ces sottises. Une étrangeté est que, sur le blog d'Assouline, qui m'insulte à peine moins que Martel (c'est tout de même un peu moins bête et moins bas, ou plus prudent, moins systématiquement inexact dans tous les détails), les intervenants sont presque tous de l'avis du maître de maison, et en rajoutent à ses diatribes contre moi. J'ai du mal à comprendre cette différence très nette de réaction. Pierre l'explique par la différence entre les "supports" : *Le Monde* ici, *L'Express* là ; et par la différence entre leurs lecteurs – je n'eusse pas imaginé qu'elle fût si grande.

En cherchant sur la Toile pour en copier/coller une, à l'instant, les réactions des lecteurs de Martel, j'ai découvert l'article du *Temps*, de Genève, qui incorpore une partie des réponses que j'ai envoyées avant-hier à l'auteur, Mme Isabelle Rüf. À première vue il semble parfaitement *fair play.* Désapprobateur, évidemment, hostile, si l'on veut, mais enfin il me cite exactement, pour une fois, et même assez longuement. La seule bizarrerie est un enchaînement pour moi inexplicable – mais je ne suis peut-être pas très objectif – citation de moi, pas stupéfiante ni même révoltante, je trouve, puis réaction outrée de la journaliste :

« "Nous sommes également favorables à ce que soient pris au mot ceux qui renient publiquement, en actes ou en paroles, leur nationalité d'adoption, et disent ou montrent qu'elle ne leur est rien. Qu'on exauce leurs vœux."

« *Comment ce dandy raffiné en est-il arrivé là ?* »

On soupçonnerait presque que Mme Rüf (joli nom…) n'est pas si indignée qu'elle affecte de l'être. Ah, et j'ai grâce à elle des nouvelles de mes éditeurs, car elle a fait toute une enquête :

« Son éditeur fidèle, Paul Otchakovsky-Laurens, se dit "catastrophé par la dérive de cet artiste de grand talent". Continuera-t-il à le publier ? "Je vais me donner le temps de la réflexion." Chez Fayard, par contre, son autre éditeur, Claude Durand, n'a pas souhaité s'exprimer. »

Samedi 31 mars, dix heures et demie du soir. Franck Chabot, depuis l'origine *webmestre* du site de la Société des lecteurs, et d'autre part secrétaire de section et candidat aux cantonales du Parti socialiste, démissionne de son poste. Et son ami Gérard Corron, autre membre fondateur de la Société, et très proche de Jacqueline Voillat, m'écrit ceci :

« 1 – On sait que la cristallisation du choix de vote ne dépend ni des neurones, ni de l'érudition, ni de la culture d'un individu, la preuve.

« 2 – Vivre solitaire et asocial ne peut que se terminer par une catastrophe de cerveau, la preuve.

« 3 – Lors de "L'Affaire" je n'avais pas compris que les détracteurs de Renaud Camus ne parlaient pas du passé de ce dernier mais de son avenir, la preuve.

« 4 – Visiblement 20 tomes d'un journal littéraire ne remplacent pas une bonne psychothérapie, la preuve.

« 5 – Avoir eu pour "amis" Barthes et Aragon n'empêche pas une dérive brune, la preuve.

« 6 – Il faut se méfier de la psychorigidité lorsqu'elle dépasse force 7, la preuve.

« 7 – Mourir pour une virgule n'épanouit pas son homme, la preuve.

« 8 – Défendre Vanneste et son homophobie n'est plus un exploit, c'est une norme, la preuve.

« 9 – La seule fois où mon père a désiré voter Jean-Marie Le Pen, je n'ai eu comme argument, afin qu'il change d'avis, que de lui refuser la visite de mes enfants. Il a changé d'avis, lui, et je n'ai pas eu besoin de preuves. »

En revanche Bruno de Cessole a consacré un très bel article, très favorable, au dernier volume paru des *Demeures*, dans *Valeurs actuelles.* Il m'appelle « un célébrant inspiré ». Je ne sais pas si je suis très inspiré mais je suis ravi d'être un *célébrant*.

*

Je viens à ce journal plus tôt que d'habitude, ce soir, parce que je tombe de sommeil et vais devoir me coucher. Tel que je me connais, je serai réveillé à trois ou quatre heures du matin. Pierre est dans sa famille et je n'ai même pas su mettre la télévision pour voir les nouvelles, tout à l'heure, tant c'est devenu une affaire compliquée, avec le satellite et les chaînes câblées – nous regardons pourtant France 2.

À ce propos les hideuses *mamans* ne leur suffisent plus, aux journalistes, il leur faut maintenant les *mamies*. Hier c'était un festival de *mamans*, à propos de crèches, si je me souviens bien. Puis on est passé aux maisons de retraite et ce n'étaient plus que *mamies.*

« Lydia est une mamie bien tranquille, elle va nous servir de guide. Qu'est-ce que vous voulez nous montrer, Lydia ? »

La *maman* de Jisslaine, une *mamie* bien tranquille, *ça fait* des années, *ça fait depuis* des années, j'lui ai dit *plein de* fois, et encore *ce midi* : comment peut-on douter une seule seconde que la dictature sous laquelle nous vivons est bien celle de la petite bourgeoisie éternelle, la classe la plus incompatible qui soit avec la vie de l'esprit ?

Dimanche 1er avril, minuit. « … avec l'interrogation sur à quelle vitesse on retrouvera la croissance » (France Culture, "La rumeur du monde").

*

« C'est davantage à l'accélération d'un coureur en sortie de course à laquelle on assiste » (sous-titre du *Monde* – cette phrase se trouve dans le corps de l'article mais la rédaction l'a trouvée si juste et si belle qu'elle l'a montée en épingle et en gros caractères…).

*

« Un homme qui me ferait plaisir qu'on invite, c'est Enrico Macias. C'est un homme des deux cultures. » (Le chef de l'État – seul un M. C. Escher

aurait pu offrir une figuration plastique de la syntaxe (si l'on peut dire…) à l'œuvre ici.)

*

« On a l'impression que c'est *h'*à la fois complètement la même chose et *h'*à la fois complètement différent » (France Musique).

*

Ces messieurs de l'émission de midi, sur France Musique, trouvent que le grand mérite d'un nouveau sopraniste qu'ils portent aux nues, un jeune Roumain, c'est qu'il n'est absolument pas efféminé. « Quand on le voit sur la couverture de son disque on se dit qu'est-ce que c'est encore que cette créature, parce qu'il y en a tant qui sont [*ici un hurlement terrible, que je ne sais pas transcrire*...], mais lui pas du tout. »

À l'un de ces chroniqueurs, qui n'aime que le bel canto et qui, des cantates de Bach, dit « c'est pas du tout ce que j'écoute habituellement mais… », il faudrait absolument apprendre l'existence du pronom *je*, dans sa forme simple. Lui, comme beaucoup de figures médiatiques petites et grandes, ne connaît que *moi je* : « Là où moi je suis pas du tout du tout d'accord… », « … et pourtant moi j'étais dans la salle », « … et alors moi je vais vous dire », etc.

*

Au petit verre dans un café qui a suivi, le samedi de la semaine dernière, le congrès fondateur du Siel à la Maison de la Chimie, je me suis longuement entretenu avec un homme qui, d'après mes calculs, doit avoir quatre-vingt-douze ou treize ans car il était président de la corporation des étudiants en droit en 1940, lorsque, avec Jean Ebstein-Langevin et d'autres jeunes gens, il déposa une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu, le

11 novembre. Il se nomme André Pertuzio. Bien entendu c'est surtout lui qui a parlé.

Il met modestement en avant Ebstein-Langevin, mais Ebstein-Langevin n'était que son second, je crois bien, vice-président de la corporation. Il dit que ce qui les a sauvés des coups de bâton de la police c'est qu'ils étaient aussi étudiants à Sciences-Po et qu'en ce temps-là les élèves de Sciences-Po étaient habillés comme des ministres, portant en particulier je ne sais plus quel type de chapeau sombre à bord rigide, un *Eden* peut-être : les gardiens de la paix étaient impressionnés par des jeunes gens vêtus à la façon de hauts fonctionnaires et craignaient de commettre un affreux impair.

Il me racontait aussi qu'à une remise de Légion d'honneur à l'un de ses camarades, récemment, le ministre, dans son allocution, avait dit que ces héroïques jeunes gens avaient agi par amour de la démocratie et des droits de l'homme, ce dont on ne leur serait jamais assez reconnaissant. Il avait failli protester, mais il n'avait pas voulu gâcher ce moment-là pour son camarade. Et puis, qui aurait compris s'il avait dit la vérité, à savoir que c'était le patriotisme et l'amour de la France qui les avaient poussés ? Au mieux on lui aurait répondu : c'est la même chose. Mais lui trouvait, et pour cause, que ce n'était pas du tout la même chose.

Déjà, à l'époque, un ministre de Vichy, je ne sais plus lequel, leur avait dit qu'il savait bien que quatre-vingts pour cent d'entre eux étaient gaullistes. *Quatre-vingt-dix pour cent*, avait corrigé Pertuzio. En fait la plupart d'entre eux n'étaient pas gaullistes du tout, et beaucoup ne le seraient jamais. Presque tous étaient royalistes, et d'ailleurs le sont restés.

*

J'avais mal compris – Me Collard n'envisageait pas de venir ici ce week-end, mais seulement vers la fin d'avril. Il m'assure de nouveau avoir lu tous mes livres. Il me demande quel est mon écrivain favori. « Virginia Woolf, dis-je. – Tiens, l'Amérique, dit-il, j'aurais pas cru. » Si je veux assister "au Zénith de Marine Le Pen", il m'enverra des billets d'avion. Sa femme l'appelle, ils doivent partir. Comme la veille, il me fait *de gros gros gros bisous*.

Ce qu'il y a de plus frais, chez moi, c'est l'étonnement. Je n'en reviens pas du monde (les *mamans*, les *mamies* et les *gros gros gros bisous*).

Lundi 2 avril, minuit et demi. La semaine prochaine je dois prendre la parole deux fois en Grande-Bretagne : une fois à Londres, à l'Institut français, je crois, et une fois à Édimbourg au consulat de France, il me semble (je ne suis sûr de rien, sinon que l'une et l'autre occurrences ont une saveur assez "officielle", ce qui me fait d'ailleurs m'étonner qu'elles n'aient pas été annulées). Ceci et cela est arrangé depuis des mois mais je commence seulement, faute de temps plus tôt, à m'en soucier. Londres ne devrait pas poser trop de problèmes : je n'ai rien à préparer, il s'agit d'une discussion publique avec une dame dont je ne sais rien, une spécialiste de l'éducation, au sujet de laquelle je ferais bien de m'informer un peu, d'ailleurs. Édimbourg est plus délicat. J'y dois prononcer une conférence, une véritable *conférence*, conjointement avec l'essayiste Roger Scruton, dont j'ai commandé nombre d'ouvrages, mais je ne puis les lire que d'un œil. Il doit s'agir en Écosse de culture et d'éducation, comme à Londres, et j'étais censé parler quarante-cinq minutes, mais je vois sur l'invitation qu'il n'est plus question que de trente – tant mieux. J'écris mon allocution une heure durant tous les soirs depuis deux ou trois jours, j'aurai tout juste le temps de la mener à terme avant notre départ lundi prochain, et certainement pas de la traduire. Or elle doit être prononcée en anglais. Comme me le fait justement remarquer la personne qui m'a invité dès l'année dernière, j'aurais mieux fait de la rédiger d'emblée en anglais. Mais je suis avaricieux, je ne veux rien perdre, et je me disais qu'un texte français pourrait toujours faire une petite plaquette, ou du moins un élément d'un futur recueil ; tandis que pour un texte anglais, je n'aurais jamais d'éditeur (pour un texte français non plus, peut-être…) et qu'il faudrait le traduire en français, ce qui est ridicule. N'empêche, voilà un vrai problème : prononcer en anglais des phrases écrites en français, improviser une traduction sur place et sur le moment, traduire à vue ? Je ne suis vraiment pas sûr d'en être capable, bien loin de là…

En français le texte ne vient pas mal, et même plutôt trop bien, peut-être. Je ne sais s'il pourrait être publié, de toute façon, car mes deux ou trois mille lecteurs ont déjà lu tout cela. Je ne dis pas grand-chose de neuf mais

c'est plus concentré, plus abrupt faute d'espace et de temps, plus agressif aussi, plus net de contours – mon *Manifeste du parti communiste,* en somme ! La chose s'appelle pour le moment *Bourdieu cul par-dessus tête*, et pourrait bien garder ce titre-là, que M. Pierre a bien voulu agréer. Mais à partir de ce thème-là (la nécessité et la préciosité des héritiers, en somme : un système éducatif *ne peut pas* élever des enfants (à moins de les arracher à leurs parents, ce que personne ne souhaite depuis Platon, officiellement) ; il ne peut élever que de futurs parents, afin qu'ils élèvent des enfants), tout mon petit système se déroule implacablement. Il doit être assez cohérent, malgré tout, car il vient tout entier si l'on tire sur le moindre de ses bouts. Mes adversaires diraient que c'est la fameuse cohérence des constructions névrotiques.

Mardi 3 avril, minuit et demi. Il n'y aura décidément pas de limite à l'irrésistible montée de *chez* :

« Troisième changement de tête chez France 2 en un an » (titre du *Monde*).

Il n'y aura pas non plus de limite à la décadence langagière de l'ex-"quotidien de référence" :

« Depuis des mois, deux des plus riches familles françaises s'affrontent au sujet d'un tableau de Claude Monet spolié par les nazis. »

Et il ne s'agit pas d'un *lapsus calami* car, quelques lignes plus bas :

« Surprise de Max Heilbronn : comment Daniel Wildenstein, qui le connaît, a-t-il pu omettre d'indiquer que l'œuvre était spoliée ? »

*

J'ai fini la semaine dernière et nous avons accroché hier matin deux nouvelles couvertes de la série des *Aleph*, une grande et une petite, IV et V, blanc sur fond blanc. Je suis passé depuis à deux *Odes à Leuconoé*, II et III, pareillement une grande et une petite, 100 × 100 et 60 × 60, pour essayer de recomposer, si possible en mieux, le premier tableau de la série, malencontreusement recouvert sous l'actuelle *Ode à Leuconoé* I.

Dans l'atelier nous avons lu, ou plutôt Pierre m'a lu, *La Déposition des corps* (*Rosso, Pontormo, Greco*), le deuxième volume d'*Autre histoire de la beauté*, de Marcheschi. C'est vraiment un livre magnifique, meilleur encore que le premier, il me semble, et d'une superbe autorité de ton, frappante surtout de la part d'un homme qui ne fait pas profession d'être écrivain. Il l'est pourtant, sans aucun doute, et bien meilleur que neuf sur dix de ceux qui se targuent du nom, et que la plupart des critiques et historiens d'art. Autant que des artistes dont il traite il parle de lui, bien entendu, et de ce que c'est qu'habiter la Terre, et de peindre, donc. Par bien des côtés ces livres sont un tombeau de la peinture. Il ne pouvait être modelé avec plus d'art.

*

D'une pratique de la flûte quelques années durant, au sein de certaine formation fuxéenne, Pierre a pris et gardé un goût marqué pour Mercadante, qu'il n'est pas arrivé tout à fait à me faire partager. Nous écoutons un concerto pour piano de Hérold. Il dit :

« C'est très bien, ce Hérold – on dirait du Mercadante. »

Mercredi 4 avril, minuit et quart. Eh bien, il s'en passe des choses, à mon humble échelle ! Hier matin c'était Marie Darrieussecq, j'ai oublié de le noter, qui consacrait sa petite chronique de France Culture à m'insulter selon l'usage, non sans remonter bien sûr à l' "affaire Camus" et me traiter d'antisémite à tout le moins *potentiel*, ce qui après tout est presque un progrès ; ni sans dire combien il lui était désagréable de partager avec moi un éditeur. Elle n'aura pas à souffrir trop longtemps, semblerait-il. À vrai dire elle paraissait un peu mal à l'aise. Ah, et elle avait au moins un thème original dans les sorties de ce genre contre moi, qui redeviennent mon pain quotidien et sont en général très rebattues : elle déplorait chez moi, et dans un livre comme *L'Amour l'Automne*, mon *hermétisme*, qui montrait bien mon horreur de l'autre, mon désir de m'enfermer dans un *château de mots*, et c'est comme cela que je voyais la France : une forteresse assiégée.

Curieux : mon hermétisme est ce qu'en d'autres temps on eût appelé mon *avant-gardisme* et mon avant-gardisme est la preuve, une preuve de plus, de mon caractère réactionnaire…

Ce matin, message de Philippe Manoury, le compositeur, qui semble-t-il vit désormais en Californie – je n'y ajoute ni n'en retranche rien :

« Vos peintures sont nettement moins chères que celles de Mark Rothko ou de Gerhard Richter.

« Mais vu la ressemblance, ce sont des prix intéressants !

« Cependant comme il y a le risque que vous donniez cet argent au FN, je m'en abstiendrai.

« ph.manoury. »

On fait toujours mieux de ne pas répondre, dans ces cas-là, mais j'ai tout de même envoyé ceci :

« Oh mais je vous en offrirais volontiers, Mon Cher Maître, ça limiterait le danger (assez mince, de toute façon). Et vous pourriez abuser les amateurs inéclairés,

« Renaud Camus »

Puis, coup de théâtre, très long appel téléphonique d'une *figure from the past*, qui malheureusement m'a fait promettre de ne pas révéler son identité, ce qui est bien ennuyant parce que les neuf dixièmes de la saveur de ses propos tiennent à elle. Il s'agit du plus inattendu des partisans de l'In-nocence, dont il pratique le forum public, m'a-t-il appris, où même il intervient quelquefois, sous un pseudonyme. Il est devenu professeur de collège, comme Pierre ; mais lui c'est en banlieue "sensible", selon la comique et ridicule expression consacrée. Et d'après lui tout ce que nous pouvons dire de ces zones, à l'In-nocence, est très inférieur à la réalité. On nous conteste la pertinence du terme de *contre-colonisation*, mais, à l'entendre, il est d'un usage courant parmi ses élèves et leur entourage. J'ai un peu de mal à le croire sur ce point précis, mais que la chose, sinon le mot, soit très présente dans la conscience et les propos de ses administrés, il n'a pas de mal à m'en convaincre.

Il dit que lui aime profondément la France et qu'il lui est très reconnaissant de tout ce qu'elle a fait pour lui. C'est pourquoi il comprend

parfaitement le combat que je mène et, dit-il, « admire mon courage ». Même mon soutien à Marine Le Pen ne l'effraie pas, ni ne lui arrache un quart de mot de réserve. Au contraire, il a été très sensible à un de nos communiqués récents, par lequel nous approuvions une récente prise de position de la présidente du FN et citions deux ou trois phrases d'elle qui l'ont beaucoup touché :

« Communiqué n° 1367, vendredi 30 mars 2012 : Sur un communiqué de Mme Marine Le Pen

« Le parti de l'ïn-nocence approuve pleinement le communiqué de Mme Marine Le Pen, candidate à la présidence de la République, demandant l'interdiction du rassemblement organisé par l'U.O.I.F. (Union des organisations islamiques de France) au Bourget et la dissolution de cette organisation, dont la complaisance à l'endroit de l'islamisme radical n'est plus à démontrer. Il est particulièrement en accord avec le paragraphe suivant dudit communiqué, qui le confirme dans la pertinence politique de son soutien à la candidature de Mme Le Pen :

« "Marine Le Pen prendra toutes les dispositions nécessaires pour protéger les Français de la menace islamiste. Marine Le Pen aidera les Français musulmans à se libérer de l'emprise de ces fanatiques qui pourrissent les quartiers et oppriment les femmes, en pervertissant la religion. Marine Le Pen veut des citoyens égaux dans l'espace public et libres dans leurs sphères privées, pour une République fraternelle." »

*

Le moteur automatique de recherches de la Société des lecteurs, qui continue de fonctionner malgré l'absence de son webmestre, m'apporte ceci, d'un blog intitulé "Par la bande", entretenu par un amateur de bande dessinée qui signe Sebso :

« "Deux nouvelles concernant Renaud Camus : une bonne et une mauvaise"

« *L'actualité de Renaud Camus comporte deux nouvelles importantes.*

« La première est d'ordre littéraire. Le sixième volume des *Églogues*, intitulé *Travers Coda, Index et Divers*, vient de sortir.

« La deuxième nouvelle est d'ordre politique : Renaud Camus, président du parti de l'In-nocence qu'il a fondé il y a quelques années, s'était porté candidat à la présidence de la République. N'ayant pas rassemblé les 500 signatures nécessaires, il s'est rallié à Marine Le Pen.

« La première est d'une importance littéraire capitale : Les *Églogues* sont probablement un des cycles romanesques les plus passionnants de la littérature francophone de ces 50 dernières années (j'en ai déjà parlé ici) : richesse du style, originalité de l'innovation, beauté formelle… Imaginez un roman où les personnages principaux seraient, non des personnages traditionnels, mais des phrases, des paragraphes, qui réapparaîtraient à intervalles plus ou moins réguliers, que l'on retrouverait au fil des pages, toujours plus ou moins les mêmes, toujours un peu différents… Citations tronquées, allusions dissimulées, les mots deviennent des personnages récurrents, vivant leur vie, évoluant selon des lois qui leur semblent propres… Les *Églogues* ne ressemblent à rien de connu (elles me font parfois penser, certes lointainement, à la *Sinfonia* de Berio, avec son cortège de citations musicales) et *Travers Coda, Index et Divers* conclut (quasiment puisqu'un septième volume, *Lecture*, sur leur processus d'élaboration, est annoncé) richement ce cycle.

« La seconde nouvelle est, d'un point de vue politique, très anecdotique : Le parti de l'In-nocence ne représente quasiment personne à part Renaud Camus lui-même, la non-obtention des 500 signatures par Renaud Camus n'est pas une surprise, il n'est donc qu'une des nombreuses personnes (environ 15 % des Français tout de même) qui s'apprêtent à voter pour Marine Le Pen.

« Et pourtant, une seule de ces deux nouvelles est relayée par la critique littéraire. Sur *Travers Coda, Index et Divers*, le silence est aussi assourdissant que pour tous les précédents chefs-d'œuvre de Renaud Camus, *Du Sens*, *L'Inauguration de la salle des Vents* ou *L'Amour l'Automne*. En revanche, pour le ralliement au Front national, l'ensemble de la critique littéraire se réveille comme un seul homme : les "on l'avait bien dit" fleurissent partout. On rappelle l'antisémitisme présumé, soi-disant révélé par la parution de *La Campagne de France* il y a quelques d'années

(qu'apparemment aucun des critiques en question n'a réellement lu pour faire un tel contre-sens), on déplore son talent si vite disparu (il était plus facile de l'apprécier lorsqu'il restait dans son rôle bien encadré d'écrivain gay de service), on moque sa prolixité…

« Que les choses soient claires, je ne partage pas du tout les positions politiques de Renaud Camus. Mais je considère que la seule question qui vaille à leur sujet est la suivante : l'empêchent-t-elles d'être un écrivain génial ? La réponse est clairement négative. De la même manière que les délires antisémites de Céline ne l'ont pas empêché d'être un styliste sans pareil, que ses appels au meurtre du bourgeois n'ont pas empêché Sartre d'écrire quelques livres remarquables.

« Dans *Du Sens*, *L'Inauguration de la salle des Vents* ou les *Églogues*, les positions politiques de Renaud Camus ne transparaissent pas réellement. Dans son *Journal*, en revanche, elles sont visibles. Mais pas du tout sous la même forme que dans ses déclarations ou ses ouvrages politiques (que je ne lis plus depuis longtemps). En effet, dans son œuvre littéraire, ses opinions sur l'actualité apparaissent comme de la mélancolie ("c'était mieux avant"), ce qui est un sentiment qui a toujours eu une forte puissance poétique (toutes *Les Mémoires d'outre-tombe* sont fondées sur des sentiments de cet ordre). En outre, les opinions exprimées dans son *Journal* le sont toujours avec force repentirs et détours : chaque avis exprimé est aussitôt corrigé par une opinion partiellement contraire, la pensée est en mouvement continuel, jamais figée. Dans ses déclarations politiques, le mélancolique devient réactionnaire, la pensée pensante et repentante se fait dogmatique. Et, au final, la tonalité en est fondamentalement transformée. Celui qui fournit dans son *Journal* un puissant aiguillon de réflexion sur nos sociétés contemporaines, mais une réflexion sans arrêt renouvelée et toujours ouverte, devient, dans ses ouvrages politiques, un extrémiste de plus.

« Pour moi, cette nouvelle affaire Camus confirme deux choses :

« un écrivain peut être génial quelles que soient ses positions politiques ;

« la critique littéraire francophone est beaucoup plus douée pour sacrifier d'un seul mouvement un écrivain sur l'autel de la bien-pensance que pour déceler un talent réel et original. »

Je me serais passé de la référence aux « délires antisémites de Céline » et même aux « appels aux meurtres du bourgeois de Sartre », dont je me sens fort innocent dans l'un et l'autre cas ; mais enfin c'est plus agréable à lire que Sylvain Bourmeau ou Frédéric Martel, dont je découvre à l'instant, en allant chercher le morceau ci-dessus, qu'il m'attaque encore une fois dans *Le Temps* (il déplore que la culture arabe ne soit pas assez soutenue en France).

*

Richard Descoings est mort mystérieusement dans un hôtel de New York. J'en dis ou insinue tant de mal, dans mon "Discours d'Édimbourg", qu'on va croire que c'est moi qui l'ai assassiné. Et le discours devient difficile à prononcer une semaine après sa mort. Elle est accueillie avec une curieuse unanimité d'hommages, inattendue en ceci qu'elle est même rétrospective : on a l'impression que tout le monde sans exception a passé les dix ou douze dernières années à tresser des couronnes à Richard Descoings. Il y avait bien moi qui, certes, n'en ai rien fait, mais je suis habitué à compter pour du beurre.

Jeudi 5 avril, une heure moins le quart du matin (le 6). Trois autres coups de téléphone du revenant d'hier, qui m'a dit user littérairement du pseudonyme Youcef Kalhil : il a envoyé à un éditeur il y a déjà un an le manuscrit d'un texte intitulé *Un fils de famille.* Pas de réponse jusqu'à présent. Il a téléphoné ces jours derniers à l'éditeur, mais n'est pas parvenu à lui parler. Cet homme lui a fait dire qu'il allait lui écrire. Je suis obligé de convenir que ce n'est pas très bon signe. Il me semble pourtant que pareil ouvrage, très autobiographique, d'évidence, devrait intéresser les lecteurs. C'est donc l'histoire, ou le portrait, je ne sais, d'un Français d'origine maghrébine passionnément attaché à la France et à elle seule, à sa langue, à sa culture, à son école telle que lui-même en a bénéficié, et telle qu'elle n'est plus (bien qu'il ne soit pas bien vieux…).

Youcef a eu un incontestable courage, il y a une quinzaine d'années, pour assumer publiquement son homosexualité, ce qui, dans son milieu, ne

devait pas être facile. Mais il n'a pas celui, dans le même milieu, d'assumer son identité française, son amour de la France, son patriotisme, même. Il dit que cette fois ce ne serait pas du courage mais un véritable suicide social, inutile parce que le geste ne serait même pas compris, tant il irait contre toutes les évidences admises. Alors qu'il leur expliquait l'affaire Dreyfus, ses élèves lui ont demandé s'il était patriote. Il a répondu que oui. D'abord ils n'ont pas voulu le croire, puis ils lui ont dit qu'il était fou : qu'il ne pouvait pas être patriote français puisqu'il était algérien. Il a répondu qu'il n'était pas algérien puisqu'il était français comme eux. Ils ont dit qu'il ne devrait pas parler comme ça, que ce n'était pas bien, qu'eux n'étaient pas français ou seulement de papiers, et pour [*ici je m'autocensure, je n'ai pas envie d'avoir encore plus d'ennuis que je n'en ai déjà ; d'autant qu'il ne faudrait pas compter sur "Youcef Kalhil" pour témoigner en ma faveur, en cas de besoin*]).

Politiquement il se situe plutôt sur ma droite, dans l'ensemble. Il m'avoue avoir un peu flirté (au propre et au figuré, peut-être) avec les identitaires, mais les avoir quittés après un discours où l'orateur avait dit que la patrie, c'était là où un homme avait ses morts. Cette phrase l'avait profondément blessé.

Il ne comprend pas pourquoi je ne me suis pas rapproché plus tôt du Front national. Il trouve que j'attache trop d'importance aux fameuses "petites phrases" de Jean-Marie Le Pen. Il estime pour sa part qu'elles sont la marque d'un tempérament libertaire et primesautier (sic) et qu'il ne faut pas les prendre au sérieux. Il regrette que je l'aie fait.

J'avoue que la pensée m'a traversé l'esprit, tant il apporte d'eau à mon moulin, et de la meilleure source concevable, qu'il pouvait s'agir d'une provocation téléguidée. Je ne crois pas, tout de même : je ne suis pas assez gros poisson pour qu'on se donne tant de mal pour m'attirer dans un piège. Je me suis demandé aussi s'il n'était pas devenu un peu fou : en deux jours quatre appels de ce genre, dont deux de deux heures à peu près ; et les deux autres j'ai dû les interrompre parce que la ligne (la sienne) était mauvaise, je n'entendais plus rien. Mais ses propos, bien qu'ahurissants, sont parfaitement cohérents.

Je lui ai demandé, sur la suggestion de Pierre, s'il ne voulait pas venir avec nous en Angleterre et en Écosse, la semaine prochaine. Il a réclamé un

délai de réflexion, puis rappelé encore une fois pour dire qu'à son grand regret il ne pouvait, faute d'argent.

Vendredi 6 avril, minuit et demi. « Ce n'est pas de ce mouvement-là dont il s'agit » (académicien, sur France Culture).

*

« Comme Fouché sous Louis XIV… » (journaliste de France Culture – je n'ai pas compris s'il voulait dire : « comme Fouché sous Napoléon » ou bien « comme Fouquet sous Louis XIV » ; en tout cas il l'a dit deux fois).

*

« Selon comment on entend la chose… » (France Culture).

*

En revanche je regrette d'avoir un peu moqué, pour son titre, essentiellement, l'émission "Du côté de chez Pierre", sur France Musique, à laquelle je me suis très bien accoutumé. Il faut dire que son principe est très ingénieux. Elle est consacrée à des écrits de musiciens. La plupart du temps c'est très intéressant. Nous étions dans Saint-Saëns, cette semaine. Il écrit de Pauline Viardot (qui est plus ou moins mon arrière-grand-tante, par alliance d'alliance d'alliance (ou interviennent les Viarris de Lesegno, c'est tout ce que je sais – un nom que j'ai entendu pendant toute mon enfance)) :

« Bienheureuses ces natures de flamme qui se consument elles-mêmes, et gloire aux lames qui usent le fourreau. »

Aujourd'hui j'ai entendu par hasard à la radio, à l'heure du bain, deux œuvres qui me sont chères, j'allais écrire *entre toutes*, mais cet *entre toutes* est un peu nombreux, heureusement : le premier quatuor de Ligeti, *Métamorphoses nocturnes*, et les *Métamorphoses* de Strauss. Le quatuor de

Ligeti je l'avais fait donner dans la cathédrale de Lectoure par les Rosamunde, au temps des "Nuits de l'âme". Il y avait aussi au programme le quatuor *L'Aurore*, de Haydn et *Ainsi la nuit*, de Dutilleux – une bien belle soirée : mais la nef n'était qu'à moitié pleine et j'ai reçu des plaintes sur la sonorité du lieu.

Quelque chose de véritablement effroyable, en revanche : le concerto pour tabla et orchestre de Ravi Shankar, dirigé par André Previn. En 1971 le multiculturalisme faisait donc déjà ces affreux ravages… Comment un grand musicien dans une culture donnée peut-il produire de pareilles horreurs dans une autre ?

Samedi 7 avril, minuit et demi. Voici que le fameux *juste pas*, poursuivant sa carrière triomphale, est arrivé jusqu'en la bouche d'Alain Finkielkraut, ce matin :

« … une attitude qui en Europe n'est juste pas possible. »

Il est vrai que je me surprends bien à dire *c'est vrai que*, à l'occasion – de la scie nul n'est à l'abri.

À "La rumeur du monde", l'émission corse, un peu plus tard (ce n'est pas pour dire mais les Corses y sont nettement… (non, rien)), un invité, l'islamologue Rachid Benzine, a eu ce très joli lapsus :

« Les citoyens français de confusion musulmane… » (j'aime mieux que ce soit lui que moi).

*

J'ai tout juste fini le brouillon, à l'instant, de mon "Discours d'Édimbourg", "Bourdieu cul par-dessus tête". Pour commencer il est trop long (déjà plus de quarante mille signes, et je n'ai pas tendance à raccourcir en mettant au propre…) et deuxièmement il est en français, alors qu'il doit être prononcé en anglais. Je dois demain le relire avec soin, je n'aurai pas le temps de le traduire. J'essaierai de faire cela dans la voiture, entre la Gascogne et l'Écosse.

*

Je me suis remis à *Vaisseaux brûlés*, depuis deux ou trois jours. Je crois que l'élément déclenchant, mais sur le moment ce n'était pas conscient, fut cet article du *Temps* où la journaliste, tout en déplorant mes tendances réactionnaires (indubitables…), s'étonnait qu'elles se combinassent avec des aspects étonnamment modernes, chez moi, comme mon utilisation littéraire déjà ancienne de toutes les ressources de la Toile. Je n'ai pas voulu faire mentir cette dame, dont l'article, au demeurant, était, quoique critique, parfaitement *fair play* et offrait au public de longues citations de moi, pas du tout trafiquées pour une fois.

Dimanche 8 avril, Pâques, minuit et demi. Paul-Marie Coûteaux était jeudi dernier à Bordeaux, avec Noël Mamère, l'un des invités des *Matins* de France Culture, qui s'étaient transportés là, à l'Institut d'études politiques. C'était deux jours après la violente sortie contre moi de Marie Darrieussecq, à la même émission, mardi dernier. Coûteaux n'a pas pu en dire un mot à l'antenne, l'occasion ne s'en est pas présentée ; mais il en a parlé hors micro à Marc Voinchet, l'animateur, ou producteur, je ne sais comment on dit, en lui suggérant de m'inviter, ce qui, d'après Coûteaux, donc, ne serait que justice, après l'attaque que j'avais subie sans pouvoir y répondre. Mais Voinchet lui a répondu qu'inviter Renaud Camus c'était explosif, ou matière inflammable, je ne sais plus, que ce n'était pas une décision qu'il pouvait prendre seul, à son niveau, que si ce lui était suggéré d'en haut (ce qui ne risque pas d'arriver, entre nous…), il le ferait volontiers.

Plus tard, au moment de la séparation, quand déjà Coûteaux s'éloignait, Voinchet lui aurait couru après, toujours d'après le récit coutelier, et lui aurait dit, comme une *afterthought* :

« Et puis de toute façon, Camus, il a toujours l'émission de Finkielkraut, pour répliquer ! »

*

Une urgente envie de femme enceinte m'a pris d'entendre, cette après-midi, la suite *Holberg*, de Grieg, ou plutôt *Au temps de Holberg*, comme j'aime à dire depuis que j'ai appris ce véritable titre, beaucoup plus explicite et évocatoire. Je sais peu de musiques plus plaisantes. Et elle m'est d'autant plus chère depuis que je connais mieux Copenhague, qu'elle évoque, et Bergen, où naquit Holberg. Elle m'en apporte à chaque note de pleines brassées d'images.

Et comme je n'étais pas sorti du bain quand elle s'est achevée, nous sommes passés d'elle à la suite *Carelia*, de Sibelius, que j'aime encore davantage. Je rêve de faire un court-métrage, qui pourrait être tout à fait amateur, et qui reconstituerait un moment délicieux que j'ai vécu à l'automne 1999, je crois, en Allemagne, près des frontières belge et néerlandaise, alors que j'écoutais cette suite sous la direction de Han Rosbaud, en voiture, conduisant à travers les boucles aériennes d'un gigantesque nœud d'autoroutes, où partout des panneaux désignaient Liège, Bruxelles, Amsterdam, Strasbourg, Maastricht, Paris, Cologne, Berlin, Düsseldorf. La voiture marchait bien, la circulation était dense mais fluide, le poste était excellent et cette musique vivifiante entre toutes était en adéquation merveilleuse avec le beau soir d'Europe, avec la joie de l'heureux voyage, avec le plaisir assez rare dans ma vie des choses qui vont bien, s'enchaînent harmonieusement. Je suis sûr d'avoir noté cela, sur le moment. L'impression ne s'en est pas effacée de mon esprit et elle me revient chaque fois que j'entends cette musique si gaie, si énergique, si entraînante – et si terriblement *catchy*, car je n'ai pas pu m'en débarrasser de toute la sainte journée, ensuite.

Saint-Germain-en-Laye, Pavillon Henri-IV, ch. 214, lundi de Pâques, minuit et demi. Nous avons été très retardés dans notre départ pour l'Angleterre et l'Écosse, aujourd'hui, par des difficultés pour imprimer mon "Discours d'Édimbourg", sans lequel, et sur papier, il n'était pas question de prendre la route. C'est nous qui devons être des incapables car nous avions déjà toute sorte d'ennuis avec l'imprimante précédente, qui marchait une fois sur deux ; pour cette raison nous en avons changé, et avec la nouvelle c'est plutôt pire. Finalement, après deux ou trois heures de bataille, elle a consenti à imprimer le texte *en rouge*, ce qui n'est pas très

agréable à l'œil. Il était si tard quand nous avons enfin levé l'ancre, non sans d'ailleurs quelques autres incidents – dont la disparition rituelle de ma carte bleue, mais elle a finalement été retrouvée (et je n'ai oublié que ma montre, à première vue…) –, que nous avons croisé Jeanne, venue gentiment faire faire aux chiens leur promenade d'après-midi, et à qui nous avions dit que nous partirions vers midi.

Nous avions compté rouler jusqu'à l'orée du tunnel sous la Manche, ou presque, mais à onze heures et plus nous étions encore du côté de Rambouillet, occupés, un soir de lundi de Pâques, à tâcher de contourner Paris par l'ouest, une entreprise toujours difficile, qu'on décrive un arc court, par Saint-Cyr et Marly, comme nous le faisions cette fois, ou un arc large, par Dreux et Gournay, mettons, voire Rouen, carrément. Ce Pavillon Henri-IV de Saint-Germain-en-Laye m'a tenté avec l'assurance, prodiguée par le Guide Michelin, qu'il était le lieu de naissance de Louis XIV, dont j'avais toujours cru qu'il avait vu le jour au château lui-même. La question reste à creuser, comme tant d'autres. Le bâtiment, par une nuit pluvieuse, m'a semblé d'un style Louis XIII ardemment revu et corrigé, et plutôt d'époque 1900, voire entre-deux-guerres. Notre chambre est assez décevante, confortable mais exiguë, et sans grand caractère – rien qui évoque le Grand Siècle.

J'ai aussi un peu hésité à faire ce choix parce qu'un lecteur de plus me reprochait sur un blog, récemment, mes "grands hôtels", qui selon lui me séparaient du monde ordinaire. Le Pavillon Henri IV "connote" "grand hôtel", c'est vrai. Pourtant il n'a que trois maisons dans le Guide Michelin, c'est loin des palaces ; et cette chambre coûte cent vingt-neuf euros, ce n'est pas vraiment une dépense effrénée, surtout à vingt-cinq kilomètres de Paris. Et puis, réflexion faite, ce lecteur m'embête, comme les quelques autres qui me font le même genre de reproches. Toute ma vie j'ai tiré le diable par la queue, je suis bien loin d'être sorti d'affaire, je n'ai aucune fortune personnelle, nous avons "dîné" sur l'autoroute à L'Arche de Salbris – comparé à toute sorte d'écrivains dont je lis les journaux ou les mémoires je n'ai vraiment pas l'impression de mener bien grand train. Au demeurant c'est se montrer joliment sectaire que de ne vouloir lire que les littérateurs qui ne vont que de campings en Formule 1 – il faudrait jeter bien du monde par les fenêtres, et beaucoup des auteurs les plus précieux du corpus ! Non,

c'est idiot. Et d'ailleurs si l'on devait satisfaire toutes les exigences de ce lecteur-ci puis de celui-là on ne bougerait jamais le petit doigt, ni aucun de ceux qui touchent un clavier.

Cantorbéry, hôtel ABode, ch. 225, mardi 10 avril, minuit. Il a plu toute la matinée en France, à peine avons-nous pu jeter un coup d'œil, avant de quitter la ville, au château de Saint-Germain, d'ailleurs défiguré sur toutes ses façades par des affiches et banderoles à propos d'expositions en cours. Nous avons pris le tunnel sous la Manche. Et, en arrivant en Angleterre, non seulement nous avons gagné une heure mais aussi trouvé un temps exquis, qui baignait tout d'une lumière adorable, sous son grand ciel guilleret, tout fou comme un épagneul, mais bleu et blanc. Il courait dans toutes les directions, on aurait dit d'un film projeté en accéléré. Nous en profitâmes, ayant touché Folkestone et Douvres, pour visiter Walmer Castle, résidence officielle du Lord Warden des Cinque Ports, où mourut en cette qualité Wellington, le 14 septembre 1852. C'est une petite forteresse tout en arrondis, comme le château de Deal voisin – l'un et l'autre datent de Henry VIII, et de la crainte d'une invasion catholique, à la fin des années trente du XVIe siècle. Les appartements sont assez exigus et étonnamment modestes, mais le jardin était délicieux – j'y ai fait mon autoportrait sous un cerisier en fleur, qu'on aurait pris pour un Palmer.

De Deal et par des routes minuscules nous avons gagné le hameau de Barfreston, où se tient sur une légère éminence une petite église "normande" très remarquable, en grande partie romane et superbement telle, gothique sur un mode plus modeste, et un peu trop restaurée au XIXe siècle. Mais parmi les arbres en fleurs d'un jour de printemps en ses plus irrésistibles atours, elle était toute séduction, et cela d'autant plus que nous y étions seuls. Nous n'avons pas pu y entrer mais je crois comprendre que ses principales beautés sont extérieures, tel son splendide portail.

Nous n'avons pas pu entrer non plus dans la cathédrale de Cantorbéry, un peu plus tard. Cependant nous avons parcouru à loisir les dédales de cours, de cloîtres, de passages couverts qui l'entourent, très souvent romans eux aussi, même s'agissant d'architecture civile. La dernière guerre a fait bien sûr de terribles ravages, qui sont loin d'être tout à fait pansés et qui ne

pourront jamais l'être. Les échafaudages ne sont pas plus gênants, toutefois, que les panneaux signalétiques, qui n'ont rien à envier en nocence et en vandalisme institutionnel aux affiches de Saint-Germain-en-Laye.

Nous n'avions pas trouvé de guide hôtelier, ni pris beaucoup de temps pour en chercher. Aussi nous sommes-nous installés dans un hôtel du centre, ABode, pour la seule raison que nous passions devant et qu'il n'avait pas mauvais air. Nous n'avons pas voulu y dîner de peur que ce ne soit trop long et trop cher mais la brasserie ou taverne où nous sommes allés, et qui appartient peut-être à la même maison, nous a fait attendre si longtemps nos plats respectifs, à une mauvaise table centrale que tout le monde dépassait d'un côté ou d'un autre, et à deux pas d'une desserte où le personnel jetait bruyamment les couverts, qu'avec l'accord des hôtes nous sommes finalement partis, exaspérés, avant l'arrivée de nos commandes. Cet incident a bien failli gâcher une excellente et superbe journée, d'autant plus qu'après lui nous avons eu beaucoup de mal à trouver quelque chose qui nous convînt, ne serait-ce qu'à cause de l'omniprésente *musaque*. Décidément la question des restaurants est une calamité, en voyage, et tout spécialement en Grande-Bretagne – il y a bien sûr les personnes qui attachent beaucoup d'importance à ce moment de la journée, soit par passion gastronomique, soit parce qu'elles souhaitent le partager longuement et intimement entre amis : celles-là peuvent tout à fait trouver ce qu'elles désirent. Mais le voyageur pressé qui n'aspire qu'à se sustenter sans perdre trop de temps et parce qu'il le faut bien, celui-là est soumis aux plus pénibles traitements. Heureusement nous avons trouvé à peu près ce qui nous convenait dans un honnête Prezzo, et nous nous y réconciliâmes in extremis avec ce magnifique 10 avril.

Mercredi 11 avril, Londres, Institut français, 17, Queensberry Place, ch. 5, minuit. Je sens que je ne vais pouvoir, de fatigue, faire beaucoup plus que tenir un simple agenda récapitulatif, malgré la contradiction dans les termes. Ce matin nous visitâmes la cathédrale de Cantorbéry, qui nous sembla d'abord assez mal tenue, de par la profusion d'éléments parasites, de l'ordre de la signalétique, en particulier ; et qui finit par nous séduire et en tout cas nous intéresser grandement, du fait de l'abondance qu'elle

propose de remarquables détails, de toute espèce, historiques autant qu'architecturaux.

Nous quittâmes notre hôtel et la ville et, par Faversham et Chatham (qui a écrit *Arden of Faversham ?* Marlowe (né à Cantorbéry) ? Webster ? – je ne peux pas maquiller mes ignorances ou mes oublis, ici, Internet ne marche pas), gagnâmes Rochester, où nous visitâmes le château, très intéressant sur un mode primitif et romaniquement mal dégrossi, mais moins séduisant que son assez proche cousin *Porchester*, où nous courûmes sur l'herbe il y a quelques années ; et la cathédrale qui lui fait face, elle aussi bien encombrée de panneaux explicatifs et de pieuses vilainetés. Au bout de la grande rue nous passâmes un moment dans une profonde librairie de livres anciens, ou plutôt d'occasion, qui se présente comme la plus grande d'Angleterre mais qui est bien loin des proportions de celle d'Alnwick, dans le nord du pays. J'y achetai une biographie de Hart Crane et un gros catalogue complet de la National Portrait Gallery ; sur quoi nous fûmes à Upnor, château militaire de l'époque de Henry VIII, qui défendait l'estuaire de la Medway – comme il se dresse directement au bord du large fleuve, on ne peut pour ainsi dire pas en voir la façade principale, il y faudrait une barque, ou gagner l'autre rive : de toute façon, il n'est guère inoubliable.

Nous sommes arrivés ici sur les quatre heures et demie, et il nous y fut donné cette chambre, où j'eus le temps de me confectionner une tasse de thé. À six heures, devant une vingtaine de personnes, je m'entretenais d'éducation avec Mme Anne Coffinier, énergique jeune femme, épouse de notre consul général à Édimbourg et présidente d'un vaste réseau d'écoles indépendantes – plus de cinq cents. Suivit un verre chez l'attaché culturel (ai-je compris, mais il habite cet institut, au-dessus de nos têtes), M. *Burin des Rosiers*, un nom très familier à mon enfance auvergnate (sa famille est originaire de La Tour-d'Auvergne) ; puis un dîner à six dans un restaurant italien un peu bruyant mais plutôt bon du voisinage, Olives : Mme Coffinier, Mme Alexandra Slaby, professeur à l'université de Caen, qui est la grande organisatrice de tout cela, son mari, M. Slaby, je présume, Pierre, moi, et Guillaume G., trésorier in partibus du parti de l'In-nocence, qui habite Londres.

Jeudi 12 avril, minuit, Dunstansburgh Castle Hotel, ch. *15, Dunstansburgh, Northumberland.* La journée s'est ouverte sur quelques contrariétés. À Londres, à l'Institut français, où il était impossible de se connecter et où je n'avais donc pas pu, hier, mettre en ligne mon autoportrait quotidien, pas d'eau dans la salle de bain, ce matin, et donc impossibilité de la moindre toilette. Aucune possibilité non plus du plus léger petit déjeuner (« Nous sommes *privatisés* pour toute la matinée », nous a-t-on dit en bas, au café et restaurant). Il a fallu perdre une heure et davantage à la recherche d'un *english breakfast*, dans le voisinage – il fut pris dans la rue qui fait face à l'entrée principale du Victoria & Albert Museum, à la même table qu'une gentille et très modeste dame qui s'était levée à trois heures et demie du matin, à Birmingham, pour prendre un train à cinq heures et venir passer la journée à Londres, afin d'y voir, au Victoria & Albert Museum, justement, une exposition de Sir Cecil Beaton à l'occasion du jubilé de la reine : je pense que c'était plutôt Sa Majesté que son photographe qui intéressait notre amie. Nous avons beaucoup sympathisé : elle nous enviait grandement de nous rendre à Édimbourg, où elle-même n'était jamais allée.

Que ce soit au sud de la ville en y arrivant ou au nord en en partant, la traversée de Londres me plonge dans un mélange de désespoir et de rage. Quand je pense à la ville que j'ai connue et aimée il y a quarante ou cinquante ans, j'ai envie de pleurer. Et que les Anglais, qui s'étaient montrés si héroïques quelques décennies plus tôt pour défendre leur civilisation et leur nation, aient pu se laisser infliger cela, cette horreur (tout est sale, misérable, déglingué, invertébré, à la fois veule et menaçant), est pour moi incompréhensible.

En chemin vers l'Écosse et vers la conférence que je dois prononcer demain (il y aurait à dire…), Pierre avait suggéré que nous allions voir les Zurbarán de l'évêque de Durham, à Bishop Auckland. Mais ce n'est ouvert que le week-end. Nous nous sommes rabattus sur Haddon Hall, le château du duc de Rutland, non loin de Chatsworth, et avons fait un assez long détour pour nous y rendre. Hélas il était fermé lui aussi, et l'on ne pouvait même pas se garer à proximité pour y jeter un coup d'œil. Lot de consolation, nous avons traversé une fois de plus le Peak District et sommes

montés à pied jusqu'au château de Peverill, dont il ne reste qu'une tour assez rongée, du XIIe siècle, dominant le village de Castleton et une vallée assez abîmée déjà – rien de bien extraordinaire.

Nous roulions vers Bamburgh dans l'intention d'y coucher lorsque mon attention a été attirée sur la carte par le château de Dunstansburgh, un peu plus au sud sur la côte du Northumberland, et qui m'est de longue date familier par la photographie (Flickr fait beaucoup pour ma connaissance du monde). Il était tard, mais nous nous sommes accordé encore ce détour. Et bien nous en a pris, car c'est une des plus belles choses que j'aie vues de ma vie. Le château lui-même n'est que ruines encore assez imposantes, tout en longueur, comme une ville fortifiée ; mais ce qui fait sa splendeur c'est son site, au-dessus d'une large baie, sur une partie parfaitement protégée du rivage. La preuve en est faite une fois de plus : ce qui donne le plus de prix à un monument, c'est la beauté intacte du paysage qui l'entoure. À partir du très beau petit port de Cranster, aux pierres noires, nous avons marché un kilomètre ou deux à travers une lande côtière absolument déserte, et d'autant plus déserte que les derniers promeneurs quittaient les lieux comme nous commencions de nous en approcher ; et que nous avons eu pour nous seuls, dans la nuit qui tombait, cette forteresse battue de hautes franges d'écume, sous un ciel turnero-constablien – plus Constable que Turner, cependant, et de toute façon magnifique.

Il faisait nuit noire quand nous avons regagné Cranster, enthousiasmés par notre excursion et par le soin que met le National Trust à protéger pour National Heritage, son grand rival, qui possède le château, cet incomparable morceau de côte. Les principes de la meilleure protection d'un paysage sont bien simples, et à Dunstansburgh ils sont admirablement illustrés : ne rien faire, ne rien faire, ne rien faire, et surtout ne rien bâtir, et ne rien "aménager". *Entretenir*, bien sûr, mais invisiblement : pas de parking, pas de toilettes, surtout pas de "Dunstansburgh Center". Pas de billetterie, pas de boutique, pas de cafétéria, pas de rampe d'accès pour handicapés (*sorry*) : rien, rien, rien – ça ne paraît pourtant pas bien compliqué…

Nous avons essayé de dîner à Cranster mais il était trop tard et nous avons donc repris vers le nord la route de Bamburgh. En chemin nous avons traversé ce hameau de Dunstansburgh où nous voici, aperçu cet hôtel qui ne

nous a pas déplu, y avons pris chambre et y obtenu en guise de dîner (il était près de dix heures du soir) d'excellents sandwiches au bar.

Vendredi 13 avril, une heure moins le quart du matin (le 14), Royal Terrace Hotel, ch. 104. De nouveau je ne vais pouvoir faire beaucoup plus que de noter mécaniquement les actions et petits événements du jour. Enchantés que nous avions été hier de Dunstansburgh Castle nous avons poursuivi la visite des grands châteaux d'origine médiévale du rivage northumbrien, vu ainsi l'énorme Bamburgh, très restauré aux XIXe et XXe siècles et qui ne nous a pas autrement séduits, puis Lindisfarne, au bout de Holy Island, qu'on atteint par une longue jetée praticable seulement à marée basse : celui-ci aussi a été presque entièrement reconstruit au début du siècle dernier, mais c'était par Sir Edwin Lutyens, pour Edward Hudson, le propriétaire de *Country Life*, et beaucoup plus discrètement ; et puis le site est beaucoup plus beau – nous l'avons visité avec grand plaisir, et nous sommes rendus au petit jardin dessiné à ses pieds par Gertrude Jekyll, sur la lande voisine.

À trois heures et demie de l'après-midi, nous étions à Édimbourg et prenions possession de la chambre retenue pour nous, mais à nos frais, apparemment, car on m'a demandé ma carte de crédit, par le consulat de France. Le consul général, M. Coffinier, est venu nous chercher à quatre heures et demie et nous a conduits à l'université où Roger Scruton et moi devions parler dans une salle magnifique, une longue galerie néo-classique nommée Playfair, d'après un mathématicien et philosophe du XIXe siècle dont le buste est là, parmi de nombreux autres. Le public était assez nombreux, très officiel : professeurs d'université, fonctionnaires de la Culture, personnalités de *l'establishment* culturel et politique. Scruton a parlé d'abord, moi ensuite, assez médiocrement dans un mauvais anglais, directement et péniblement traduit du français. J'ai dû abandonner mon texte sur la fin, car je dépassais la durée convenue. L'accueil fut raisonnablement chaleureux, néanmoins, et pour une fois il y eut beaucoup de questions.

Un verre fut donné ensuite, assez longuement, dans la belle galerie, puis une quarantaine de personnes se déplacèrent vers le consulat, assez voisin

de cet hôtel, pour un joli dîner par petites tables, dans des salons fort peu petits-bourgeois, pour le coup – j'ai eu plaisir à constater que la représentation française, en l'occurrence, n'avait nullement cédé au relâchement général que j'ai souvent pu observer ailleurs. Hélas, je me suis montré aussi piètre dîneur en ville que conférencier au-dessous du passable. Un spécialiste de Burns a joué au piano des airs écossais, la maîtresse de maison du Debussy, un autre professeur d'université du Schubert, mais lui très mal.

Nous avons trouvé le moyen, Pierre et moi, par ma faute, de nous perdre en rentrant ici, alors que nous n'avions qu'un angle à franchir ; mais j'ai suggéré, pour le plaisir de compliquer (et de marcher un peu après ce long dîner), de faire le tour du pâté de maisons par l'autre côté ; et il s'est révélé que ce n'était pas du tout un pâté de maisons mais qu'il incluait, outre un immense bâtiment administratif néo-classique apparemment déserté ("*New Parliament*", mais "nouveau" quand ?), un vaste parc tournant sur les pentes d'une vaste colline – impossible de décrire la boucle que j'avais projetée : nous avons dû revenir sur nos pas, après une course un peu effrayante dans l'obscurité glaciale d'un jardin public désert, portant à son sommet un large monument.

Samedi 14 avril, dix heures vingt, le soir, Rannoch Station Hotel, ch. 5, Rannoch Moor, Highlands. Agacé par l'affaire de la chambre d'hôtel à payer, ce matin, je m'en suis ouvert à Mme Slaby, qui est à l'origine de tout ce voyage. Elle a dû joindre le consulat, je suppose, car le consul en personne est venu s'acquitter de la facture, non sans incriminer sa secrétaire, responsable, selon lui, du pataquès. Il m'a téléphoné et aussi laissé, en bas, un très aimable petit mot.

Nous sommes allés voir la Scottish National Portrait Gallery, qui vient de rouvrir après une longue fermeture. Tout le monde en disait hier le plus grand bien, au dîner consulaire. Je n'ai rien trouvé de très exceptionnel à l'accrochage, tout à fait classique, mais j'aime les galeries nationales de portraits, et a fortiori celle de l'Écosse, mon pays préféré. Dans sa nouvelle version elle a été inaugurée en décembre dernier par Alex Salmond, l'actuel Premier ministre de l'Écosse et chef du Parti nationaliste écossais, l'homme qui est ici au centre de toutes les conversations, ainsi bien sûr que son projet d'indépendance recouvrée, pour le pays.

Quittant Édimbourg vers deux heures nous avons hésité entre plusieurs partis ou éventualités de visite : rouler directement vers le nord, aller à Linlithgow pour y voir le palais de Jacques IV et de Jacques V, monument qui ne m'a jamais beaucoup attiré ; ou encore visiter Hopetoun House, qui l'a finalement emporté, après que nous eûmes échoué à nous approcher de Dalmeny House, la résidence écossaise du malheureux Rosebery, dont je lisais la vie l'hiver dernier (ou était-ce le précédent ?). Hopetoun passe pour la plus somptueuse des résidences écossaises du siècle des Lumières, toutefois elle est moins étincelante qu'on ne pourrait s'y attendre, et même donne quelques signes de fatigue économique. Elle est présentée comme un des hauts lieux de l'art de Robert Adam et de sa famille, mais ne m'a pas paru pouvoir se comparer, sur ce point, au patrimoine décoratif de Culzean Castle, dans l'Ayrshire. Néanmoins ce fut une plaisante visite, et d'autant plus que nous étions à peu près seuls dans les salles, et plus tard dans le parc, glacial comme toute cette journée aux ciels changeants.

Nous avions retenu depuis deux ou trois jours une chambre ici, dans ce minuscule Rannoch Station Hotel qui est depuis mon adolescence une des plus sûres places fortes de ma mythologie de poche. Mais pour y dîner – ce qui est fort nécessaire, car par définition il n'y a guère d'autres possibilités à des lieues à la ronde –, il nous avait été demandé, un peu bizarrement, de n'arriver pas après *sept* heures. Cette contrainte légèrement abusive a un peu accéléré notre voyage. Pourtant nous nous sommes bien trouvés de l'avoir respectée car nous avons fait dès notre arrivée un très agréable repas. Il a été suivi d'une promenade prénocturne à fins photographiques, qui nous a menés jusqu'à la fameuse gare, en son milieu de rien, et le long du chemin du loch Laidon, où nous avons rencontré un grand cerf, assez semblable à celui qu'aperçoit la reine dans *The Queen.* Comme mes photographies de splendeur sont médiocres, quand elles visent à en capter la splendeur, je m'attache plutôt à tâcher d'appréhender sa banalité, son ordinaireté, sa présence intime et forte, jamais familière pourtant.

Dimanche 15 avril, minuit et quart, The Morritt Arms Hotel, ch. *24, Greta Bridge, Co. Durham, Angleterre.* Enchantés de notre soirée et de notre nuit au Rannoch Station Hotel (qui s'appelle maintenant The Moor of Rannoch Country House Hotel), nous avons hésité, ce matin, comme nous

voulions marcher un peu, entre le chemin de Glencoe, le long du loch Laidon, au sud-ouest, et celui qui mène au loch Ericht, au nord-est. Parce que nous connaissions déjà le premier nous avons fait choix du deuxième, mais il fallait aller le chercher à Bridge of Ericht, au bout du loch Rannoch. Nous nous sommes donc rabattus sur un troisième, qui conduit, celui-ci, d'après la carte, au petit loch Ossian, dont le nom nous avait séduits. Hélas nous ne l'avons pas trouvé, ou trop tard, comme nous passions par là en voiture pour repartir en est ; et alors nous n'avons pas voulu laisser l'automobile seule avec toutes nos affaires en elle, ce dont vous dissuadent force affichettes, dans les parages. N'importe, nous avons marché un peu le long de la route, tandis que le ciel tournait du bleu et blanc au gris foncé et presque au brun.

Plus tard, remotorisés, nous avons suivi la rive méridionale du loch Rannoch, contourné le beau Schiehallion, vu d'un peu loin la tour de Garth, parcouru sur toute sa longueur le Glen Lyon, jusqu'au loch du même nom. De là nous avons sauté au Glen Lochay, par une petite route connue de moi (presque) seul (elle ne figure pas sur les cartes), qui passe au pied du Beinn Heasgarnich. Sur les quatre heures nous nous recueillions sur la tombe de Rob Roy (*MacGregor despite them !*), une vieille tradition, dans le cimetière de Balquhidder. Puis, ayant rejoint les grandes voies de communication rapide, nous filâmes vers le sud, passâmes au pied du château de Stirling, contournâmes Glasgow, traversâmes comme sur un tapis le Galloway, repassâmes en Angleterre, touchâmes à Carlisle, rebutâmes la tentation de la belle et bonne Sharrow Bay Country House (£ 260/600…), à Pooley Bridge, sur le lac d'Ullswater, et en un tournemain nous retrouvâmes ici, en cet hôtel des Armes de Morritt, aujourd'hui *The Morritt*, à Greta Bridge, où nous avions déjà séjourné lorsque je m'occupais pour les *Demeures* du beau Rokeby Park, tout voisin. Ainsi nous serons à pied d'œuvre pour voir demain matin le Bowes Museum, à Barnard Castle, puis le palais des évêques de Durham, à Bishop Auckland.

Lundi 16 avril, minuit et quart, Hilton Dartford Bridge, ch. *107, Dartford, Kent.* À moins de catastrophe ultime, et sauf dans le domaine strictement professionnel, où je n'ai pas été très brillant (l'éloquence ne comptant pas parmi les dons que j'ai reçus du Seigneur…), ce petit voyage aura été délicieux de bout en bout. Aujourd'hui, après avoir revu à distance notre cher Rokeby Park, de spiritualo-demeurienne mémoire, nous avons visité à Barnard Castle le Bowes Museum, qui ne fait pas très bonne impression au premier contact, parce que l'esprit du XIXe siècle et de ses fondateurs n'y est guère respecté, et que le hall d'entrée, par exemple, y est aussi encombré de vilains éléments parasites qu'une nef d'église contemporaine ; mais qui se révèle tout à fait fascinant, à la longue, par la richesse et la diversité de ses collections – j'ai pu y faire force photographies, c'est peut-être ce qui m'a mis dans de bonnes dispositions à son égard, malgré ses médiocres accrochages (je ne pense pas à ceux qu'il a hérités de ses origines) et sa "signalétique", aussi vilaine que débridée (la "signalétique" est l'une de mes nouvelles bêtes noires).

Entre Barnard Castle et Bishop Auckland nous sommes entrés dans le beau parc de Streatlam Castle, ancienne demeure des Bowes et des Bowes-Lyon (la famille de feu la reine mère), mystérieusement démolie à l'époque récente ; et nous avons vu de la route Raby Castle, qu'un sondage de je ne sais plus quel journal national auprès de ses lecteurs désignait récemment, sinon comme le plus beau château d'Angleterre, du moins comme le plus intéressant à visiter ; et visité je l'aurais bien, mais Pierre ne parle depuis des mois et des années que du château épiscopal de Bishop Auckland et de ses Zurbarán, et c'était cela qui était sur l'agenda pour aujourd'hui.

Ce n'est pas exactement fascinant, à mon avis. L'architecture et la décoration intérieure sont surtout victoriennes et tout à fait pâlement telles ; et pour ce qui est des Zurbarán, onze hauts portraits des prophètes d'Israël, trop grands pour leur toile, je les trouve – mais chut ! – un peu ennuyeux. Un riche homme d'affaires vient de les acheter pour quinze millions de livres, et le palais pour cinq millions. L'évêque de Durham et sa famille habitent désormais une modeste maison "*semi-detached* " des faubourgs. Il aurait déclaré que le palais n'était pas assez grand pour ses enfants et pour lui, qu'une fois sa progéniture logée il n'y restait plus qu'une chambre d'amis. La femme âgée qui nous faisait visiter cachait mal sa

désapprobation : la résidence des prédécesseurs de ce prélat depuis presque dix siècles ! Je suis bien de l'avis de cette dame, faut-il le dire. L'acheteur aurait l'intention de faire de son acquisition un grand musée de l'histoire de la christianisation des îles Britanniques.

Nous avions dû, en empruntant le tunnel sous la Manche mardi dernier, acheter un billet de retour pour demain à midi et demi. Et Philippe Stoeckel nous attend demain soir à Saint-Martin-aux-Bois. Quittant le palais épiscopal de Bishop Auckland nous avons donc pris sans tergiverser la route du sud. Nous avions repéré un hôtel qui semblait nous convenir à Brentwood, dans l'Essex ; mais quand nous avons téléphoné pour y retenir une chambre il était plein. Nous avons aperçu de l'autoroute ce Hilton, sitôt après avoir franchi la Tamise au pont de Dartford. Il est d'évidence en fin de période d'amortissement et bien fatigué malgré son (relatif) jeune âge. Mais il fera l'affaire pour la nuit.

J'y ai trouvé dans ma boîte à lettres électronique un message de Nicolas Weill, du *Monde*, qui me propose d'écrire pour demain, ou pour mercredi matin au plus tard, un texte de cinq mille signes expliquant les raisons de mon vote pour Marine Le Pen. Je vais le faire – mais les circonstances ne sont guère favorables.

Mardi 17 avril, une heure moins le quart (le 18), abbaye de Saint-Martin-aux-Bois, Oise. Je me suis levé tôt ce matin, à Dartford, afin d'écrire le texte pour *Le Monde*, et le brouillon était prêt à l'heure du petit déjeuner. Je viens de lui donner un coup de brosse à reluire et de l'expédier à Nicolas Weill. Il a cinq mille signes à l'unité près.

Entre-temps nous avons rejoint Folkestone et le tunnel, ce matin, et, une fois en France au début de l'après-midi, nous sommes dirigés de Calais vers Valenciennes dans le dessein d'y voir ou revoir le musée, sans songer qu'on était mardi et qu'il serait fermé, comme il l'est d'ailleurs *aussi* le lundi (pour parler comme nos amis chrétiens dans leur "Notre Père" post-conciliaire) et comme nous le constatâmes, dépités, une fois *rendus* (pour parler comme à Clermont-Ferrand). Il a plu sans discontinuer. De Valenciennes nous nous sommes dirigés vers Le Quesnoy, dont nous avons vu les beaux remparts, et vers certain château de Potelle qui a excellente allure, de son porche, mais qu'on ne peut pas explorer comme on le souhaiterait. Nous avons traversé une belle et vaste forêt (dont je vois

qu'elle se nomme Mormal, ce qui pourrait servir pour les *Églogues* et les *Vaisseaux brûlés*), d'abord dans la direction de Berlaimont, sur la Sambre, puis de Landrecies, car le pont qui mène à Maroilles était coupé. Landrecies est la patrie de Dupleix, dont nous vîmes la statue devant l'assez gracieux hôtel de ville (et qui, lui, a beaucoup servi). C'est de là que nous avons sauté à Maroilles, afin d'y acheter pour cette abbaye-ci du maroilles et une flamiche. De là nous nous sommes dirigés vers le sud-ouest (pas le Sud-Ouest) et cette maison hospitalière, non sans traverser au passage Le Cateau-Cambrésis et y contempler, de l'extérieur, le musée, qu'on croirait sis dans un palais épiscopal, mais certainement il n'y eut jamais d'évêque au Cateau – *abbatial*, peut-être ? Bien entendu, entre l'heure et mardi, il était fermé.

Nous étions ici sur les huit heures et y avons fait, comme c'est l'usage, un délicieux dîner, arrosé d'un château-lynch-bages de 1998 et de sauternes. Dans la maison se trouve, outre notre hôte, son ami Dirk Pöschl, pas vu depuis des années et retrouvé avec plaisir.

Jeudi 19 avril, minuit, Plieux. Après avoir quitté Saint-Martin-aux-Bois hier matin nous avons fait étape à Chantilly, où nous avons passé trois ou quatre heures de pur bonheur, bien qu'elles se soient achevées sous des cataractes venteuses et glaciales, prises de plein fouet alors que nous nous étions risqués, in fine, à un tour dans le parc. Les collections sont d'une diversité merveilleuse, mêlant comme il convient les grands chefs-d'œuvre classiques et les raretés, qui sont autant d'heureuses surprises, souvent. Ainsi j'ai retrouvé avec plaisir *Le Massacre des Innocents*, de Poussin, si cher à Jean Puyaubert, qui le préférait à la version du Louvre, mais quasiment découvert, ainsi que Pierre qui s'en est comme moi amouraché, cet *Alexandre-Gabriel Decamps*, qui n'était pour moi pas beaucoup plus qu'un nom et qui, même accroché à côté de Delacroix, parvient à ne pas démériter. Et quid de cet *Anastasi*, qui lui n'était *même pas* un nom avant lundi dernier, quand nous en fîmes la rencontre au Bowes Museum, à Barnard Castle, avant de tomber à nouveau sur lui chez le duc d'Aumale ? (Il en va des peintres comme des mots nouveaux ou des tics de langage à la mode : sitôt qu'on en repère un, on le rencontre partout.)

Il est décidément bien sympathique, ce duc d'Aumale. J'ignorais qu'il avait eu deux fils, le prince de Condé et le duc de Guise, qui tous les deux sont morts à dix-huit ou vingt ans. On dit toujours « le dernier Condé » pour celui qui est mort en 1830, pendu à une espagnolette, et dont Aumale hérita ; mais ce n'est pas tout à fait exact puisqu'il y eut encore ce jeune prince de la maison d'Orléans, tué par la typhoïde à Sydney le 24 mai 1866 – il est vrai qu'il n'appartenait pas à la sous-dynastie.

Chez les Orléans, on s'appelle par son nom de fief. Le duc d'Aumale appelle ses fils Condé et Guise (« … le jour de la naissance de Condé… »). Dans sa correspondance ou son journal, Joinville sort d'un côté, Nemours entre de l'autre, et Montpensier par la fenêtre. Au moment de la mort de Guise, qui se passe à Paris en 1872, Aumale se réjouit de voir arriver *Paris* (son neveu, le fils d'*Orléans*).

Cette longue et excellente visite nous a valu de retrouver notre logis à deux heures du matin, mais c'est l'usage. J'ai aperçu avant de me coucher deux lettres à en-tête Fayard, mais préféré remettre au lendemain de les ouvrir, jugeant qu'elles avaient un air à n'apporter rien de bon. En effet : l'une est d'Olivier Nora et m'annonce qu'il a décidé de ne pas renouveler les contrats qui nous lient. Les raisons qu'il avance sont purement économiques : je coûte trop cher à la maison et lui rapporte trop peu. Comme le fait remarquer diplomatiquement Claude Durand dans l'autre lettre, la coïncidence entre cette décision, « financièrement fondée », et mon appel à soutenir Marine Le Pen, « ne manquera pas de susciter des commentaires ». En effet…

J'ai pensé aussitôt à remettre sur pied le plan élaboré avec David Farreny en janvier dernier, quand déjà la crise menaçait, en vue d'une publication en ligne, payante, du *journal* 2012. Mais je me suis souvenu plus tard que ce *journal* 2012, celui que je suis en train d'écrire, je l'avais vendu à Fayard, précisément à l'issue de cette crise de l'hiver. Si publication en ligne il y a, elle ne pourra intervenir qu'à partir de janvier prochain, pour le journal *2013*.

L'article que m'avait demandé *Le Monde* lundi soir est bien paru cette après-midi, pas trop caviardé. Néanmoins mon incipit : « Vous voulez bien me demander les raisons de mon vote… » est devenu « On me demande les raisons de mon vote… » Ce changement donne à croire que j'aurais pu,

moi, *proposer* un article au *Monde* (plutôt mourir…). C'est d'ailleurs ce qu'a cru un lecteur aussi bienveillant que David Farreny qui m'a félicité de l'article que j'avais « réussi à faire passer dans *Le Monde* », *or something to that effect* – le "retournement de la demande", toujours : s'arranger pour que ce soit vous qui ayez l'air d'avoir pris une initiative… Et plus loin, comme je me défendais de « tomber le masque », moi qui n'ai jamais, je crois, beaucoup porté de masques, la formule « comme l'a écrit un de vos chroniqueurs » a été supprimée. C'est plus fort qu'eux, ils ne peuvent pas s'en empêcher. Publier un texte tel qu'il a été écrit est contraire à l'éthique et à la *culture* du *Monde.* Mais enfin, cette fois-ci, les modifications sont moindres qu'on aurait pu le craindre. L'essentiel de mon message est passé, quant aux raisons de mon très partiel ralliement (et quant à ce qui, à mon sens, ne l'empêchait plus).

Marine Le Pen m'en a très gentiment remercié par téléphone, cette après-midi.

Vendredi 20 avril, minuit et quart, Plieux. Le vendredi de la semaine dernière, il y a huit jours, à Édimbourg, lors du joli dîner par petites tables offert par le couple consulaire en sa résidence, j'avais pour voisine une jeune femme originaire d'Aberdeen qui se décrivit comme travaillant « pour le gouvernement » – mais, ici, il y a une délicatesse de traduction entre le français et l'anglais, car son poste n'avait rien de politique, elle appartenait en fait à ce que nous appellerions l'*administration*, où elle occupait des fonctions culturelles (contrairement à une autre jeune femme de notre table, qui, elle, quoique anglaise, du Northumberland, tenait un rôle de conseiller en matière financière auprès du retentissant Alex Salmond, le chef très charismatique, apparemment, du Parti nationaliste écossais).

Ma voisine, qui, comme tous les autres invités de ce dîner, avait assisté à l'université à ma demi-conférence, a tenu à m'informer, très doucement et très poliment, sans la moindre agressivité, qu'elle avait été très intéressée par mes propos mais qu'elle était originaire pour sa part d'un milieu tout à fait *lower class* et que dans son enfance il n'y avait pas un livre chez ses parents. Et pourtant elle avait eu dès sa petite enfance le goût des livres et

éprouvé une véritable fascination pour l'art, qui l'avait poussée à faire avec enthousiasme les études qui l'avaient menée là où elle en était. Elle soutenait aussi, contre ma thèse supposée de l'art sanctuaire, de l'art forteresse, de l'art élitiste qui dit « c'est comme ça » et ne fait aucun effort pour attirer à lui de nouveaux publics, qu'il fallait par tous les moyens montrer aux enfants et aux adultes des milieux culturellement défavorisés qu'il existe des degrés entre leur environnement culturel familier et le grand art, qu'il fallait utiliser ces degrés, qu'il était impérieux d'aller chercher le public là où il était et de lui donner à voir et à entendre des œuvres de haute qualité mélangées, éventuellement, avec des pièces qui lui seraient plus familières.

*

Le parti de l'In-nocence a publié un bref communiqué exposant de façon tout à fait factuelle la décision de Fayard de ne pas renouveler les contrats qui nous liaient cette maison et moi, et cette nouvelle a eu tout aujourd'hui un petit retentissement médiatique, ne serait-ce que dans *L'Express*, où l'on pouvait lire un entrefilet de Jérôme Dupuis carrément intitulé : "Renaud Camus privé d'éditeur pour avoir soutenu Marine Le Pen". Nous n'avions, pour notre part, rien suggéré de pareil quant aux motifs. Du coup Fayard a publié à son tour un bref communiqué, ou bien c'était une réponse à une demande d'entretien, expliquant que les raisons du non-renouvellement de mes contrats sont purement financières et n'ont rien à voir avec mes prises de position politiques récentes – les termes sont à peu près les mêmes que ceux de la lettre que m'a adressée Olivier Nora pour me faire part de sa décision.

Plieux, samedi 21 avril, minuit et quart. À Chantilly, bel exemple de cette confusion, pour moi toujours si inexplicable, entre le comparant et le comparé – c'est, dans la belle bibliothèque du duc d'Aumale, à propos du troisième centenaire de la naissance de Jean-Jacques :

« Par ailleurs [*ça commençait mal…*], ce n'est pas le moindre des paradoxes de constater que Rousseau inspira tout autant les tenants de la

Révolution que ses ennemis. »

(Ce qui essaie de se dire là, bien entendu, puisque Rousseau est bien connu pour avoir été une source d'inspiration pour les tenants de la Révolution, c'est qu'il eut tout autant d'influence sur ses ennemis.)

*

« Ça fait beaucoup de choses qu'i' vous faut répondre » – présentatrice de l'émission consacrée à l'école et aux problèmes de l'enseignement, sur France Culture, s'adressant à l'un de ses invités, mercredi dernier (nous étions du côté de Royaumont) (on ne sait comment écrire *qui*, en pareil cas…).

*

« … faute de financements insuffisants » (France Culture aussi, même jour, je crois, à propos de la bibliothèque de Sarajevo, qui n'a pu être restaurée depuis les destructions de la guerre *faute de financements insuffisants*… De même que beaucoup de journalistes confondent les sens de *en faveur de* et de *à la faveur de* – j'ai un souvenir éternel d'une très poétique tentative de soulèvement à Lhassa *en faveur de la nuit* –, et bien sûr ceux de *n'avoir de cesse de* et de *ne pas cesser de*, ils croient volontiers que *faute de* et *par la faute de* ont la même signification).

*

M'ont appelé successivement aujourd'hui les deux Robert de la "réacosphère", Redeker et Ménard, indignés par mon éviction de chez Fayard et qui voudraient « faire quelque chose ». J'ai été obligé de leur rappeler que parmi les motifs donnés à ce non-renouvellement des contrats ne figure en aucune façon mon appel à voter pour Marine Le Pen. Il s'agit d'une "coïncidence", comme dit Claude Durand. Lui aussi m'a téléphoné,

très gentiment. Il avait l'air de douter, un peu curieusement à mes yeux, que je veuille encore, dans les circonstances, publier chez Fayard les livres que les contrats déjà signés m'obligent à écrire. N'envisageais-je pas de faire racheter les contrats par un autre éditeur ? Non, j'avoue que ça ne m'était pas venu à l'esprit. Il dit avoir attiré sur mon cas l'attention de Bernard de Fallois, que je devrais appeler, d'après lui. Mais je n'ai pas envie d'appeler des éditeurs, c'est-à-dire de me poser en solliciteur. Ils savent que je suis sur le marché. S'ils ont des offres à me faire, qu'ils me les fassent.

D'autres voix recommandent Pierre-Guillaume de Roux. Mais parmi les souvenirs catastrophiques de ma dernière campagne éditoriale, il y a quelques années, un des pires concerne mes relations d'alors avec cet éditeur, qui à plusieurs reprises devait me rappeler, ou m'écrire, et ne l'a jamais fait. J'aimerais mieux mourir que d'affronter tout cela de nouveau.

Dimanche 22 avril, minuit et demi. Le premier tour de l'élection présidentielle s'est déroulé à peu près comme il était prévu, à ceci près que Jean-Luc Mélenchon, le trouble-fête de la campagne, recueille moins de voix que ne lui en donnaient les ultimes sondages : douze et demi pour cent au lieu de seize, et que Marine Le Pen, qu'il avait un moment dépassée, en recueille plus, vingt pour cent plutôt que seize. C'est un beau succès pour ma candidate de substitution (de substitution à moi-même…), même s'il a eu tendance à s'effriter au cours de la soirée, passant de vingt à dix-huit et demi pour cent ; et s'il reste inférieur à ce qu'elle avait pu espérer il y a un an, quand il était question qu'elle dépasse Nicolas Sarkozy et figure au second tour. Sarkozy avait vingt-cinq pour cent des voix à huit heures mais sa situation paraît s'être améliorée depuis lors, et il serait arrivé maintenant à vingt-sept pour cent ou presque. François Hollande le devance d'un ou deux points et se trouve presque unanimement donné comme vainqueur du deuxième tour. De l'avis à peu près général, l'affaire est dans le sac : les remplacistes les plus résolus sont donc au pouvoir pour cinq ans, un pouvoir cette fois sans limite puisqu'ils détiendront tous les postes, à commencer par le premier d'entre eux, un des seuls qui leur manquaient encore avec celui de Premier ministre.

Coûteaux m'a téléphoné hier pour me demander de différer de quelques jours, je ne sais pourquoi, l'appel que nous comptons lancer à voter Sarkozy, à présent, ou en tout cas à ne pas voter Hollande. Il dit que mieux vaut ne pas figurer dans la foule des ralliés de l'avant-dernière heure. Comme personne ne peut nous soupçonner d'aspirer à quoi que ce soit, d'autant que c'est voler au secours de la défaite, je comprends mal ses raisons. Mais enfin nous pouvons bien attendre deux ou trois jours si cela lui fait plaisir.

*

J'étais étonné qu'il pût y avoir encore des correcteurs au *Monde*, étant donné l'état grammatical et stylistique du journal. Apparemment leur fonction consiste à ajouter des fautes d'orthographe aux textes qu'on leur envoie (sur demande de la rédaction). Ainsi, dans le texte que m'avait demandé Nicolas Weill, j'avais écrit : « Il [*le parti de l'In-nocence*] est attaché à la culture et à la civilisation françaises, qu'il estime compter parmi les plus précieuses qu'ait élaborées l'humanité. » Or la phrase, après correction rédactionnelle, est devenue : « Il est attaché à la culture et à la civilisation françaises, qu'il estime compter parmi les plus précieuses qu'ait *élaboré* l'humanité » (faute que, bien entendu, certains commentateurs se font un plaisir de m'attribuer…).

Plieux, jeudi 26 avril, minuit et quart. Me voici de retour à la maison, après quatre jours d'absence, très involontaires et inattendus. J'étais à la clinique Esquirol-Saint-Hilaire, fusion des anciennes cliniques Esquirol et Saint-Hilaire, à Agen. Pierre m'y avait conduit lundi matin, après trois accès de coliques néphrétiques en deux heures, entre neuf et onze. Il y avait eu de premières alertes, moins violentes, à la fin de la semaine dernière. J'ai subi encore six ou sept crises lundi après-midi, plus douloureuses les unes que les autres (*à pleurer*, et d'ailleurs je pleurais). Elles ont convaincu le docteur Néhamia de procéder le lendemain, sous anesthésie générale, à une intervention « par les voies naturelles », comme il dit élégamment. Est-ce cette menace (je garde un souvenir effroyable des *catetere* italiens, à Venise,

il y a presque cinquante ans…) qui nous a fait nous tenir tranquilles, mes crises et moi ? Il n'y en a pas eu dans la soirée de lundi, ni dans la nuit de lundi à mardi. J'ai pu exciper de cette accalmie pour suggérer, mardi matin, qu'on sursoie à l'installation de la sonde, et de nouvelles radiographies ont en effet montré, puisque caillou il y avait, et assez gros, encore, qu'il était nettement descendu et progressait gentiment vers la sortie. Le docteur a alors décidé de changer de méthode et d'user de "bombardements", je ne me souviens plus de son mot exact, d'ultrasons, d'ultrarayons, de rayons X, de laser, je ne sais plus. Il s'agissait de quelque chose qui semble s'appeler un *lec*, ou un *leg*, probablement un acronyme, dans le jargon des hôpitaux : on bombarde le caillou aux rayons X, afin de le faire éclater. Mais mardi le docteur était introuvable, ou très occupé toute la journée, laquelle s'est passée sans intervention d'un type ou d'un autre – en revanche, nouvelle crise dans la nuit ; mais celle-là isolée et non pas en série comme celles de la veille (chacune dure une petite dizaine de minutes et elle est à se jeter par la fenêtre).

Hier la faculté s'est tenue coite, la colique aussi. Je pensais que les autorités cliniques avaient renoncé à toute intervention dans l'espoir d'une issue naturelle, mais ce matin il a été de nouveau question d'un *lec.* On m'a même descendu au bloc opératoire, vers midi ; puis remonté pour cause d'embouteillage, et annoncé que l'intervention était remise à ce soir ; puis redescendu à peine remonté, et *lec* il y eut en effet, si *lec* est bien le mot – quant à la chose, qui se déroule sans anesthésie du tout, elle n'est pas trop pénible, quoiqu'elle soit assez impressionnante, ne serait-ce qu'à cause du bruit, *bing bing bing bing*, et de l'impression qu'on a d'être extrêmement serré entre les bras de la machine, qui vous presse et vous compresse précisément aux points sensibles, évidemment.

Il y en a pour trois quarts d'heure environ. Le chirurgien ne voit pas ce qu'il fait tandis qu'il agit. J'ai commis l'erreur de lui demander si le résultat était *aléatoire*, dans ces conditions (dans la mesure où l'on ne voit pas le résultat de ce que l'on fait…). Il m'a répondu un peu sèchement qu'il n'y avait rien d'aléatoire là-dedans, que c'était *statistique*, que d'ailleurs la médecine était tout entière *statistique.* Je ne sais pas très bien ce qu'il a voulu dire par là. Faute du vocabulaire adéquat, j'ai d'ailleurs beaucoup de mal à le suivre, et à comprendre le très peu d'informations qu'il donne.

J'éprouve même beaucoup de difficultés à formuler mes questions, car mes mots ne sont jamais les bons.

Il m'a rappelé qu'il était médecin, que les mots étaient très importants pour lui. Ainsi, comme il m'apprenait que mon calcul était désormais *pelvien*, et qu'il pointait ses redoutables appareils vers mon bas-ventre, j'ai cru pouvoir lui faire remarquer que ce calcul et mon adénome étaient désormais très voisins. Mais il ne comprenait pas ce dont je lui parlais. D'abord, et pas plus que lundi dernier, il n'avait le moindre souvenir de moi, ni de m'avoir vu en février pour mes problèmes de prostate (« Ah oui, vous êtes de Marmande, non, c'est ça ? »). Ensuite *adénome* n'avait pas de sens, à son avis, dans mon cas. Le mot me paraît, à moi, assez effrayant, mais le docteur N. estime que quand on parle d'adénome c'est que tout va bien – par quoi il ne voulait pas signifier qu'en ce qui me concerne tout allait mal, d'ailleurs. Il ne se rappelle pas du tout mon affaire, ma première affaire, mes soucis de prostate (il doit voir à peu près cinquante personnes par jour) ; et ne paraît pas tenir à ce que je la lui rappelle quand il s'occupe de tout à fait autre chose (malgré l'extrême proximité du siège du problème, dans l'un et l'autre cas).

Pour ce qui est du caillou, il pense l'avoir pulvérisé. Il en est même si convaincu qu'à ma relative surprise (et charmée) il m'a dit que je pouvais rentrer chez moi dès cette après-midi : je m'imaginais coffré jusqu'à lundi prochain, étant donné l'incertitude de tout dans cette clinique. Les infirmières ne veulent rien dire, soit qu'elles ne sachent rien soit qu'elles estiment que c'est au médecin de parler ; et le médecin on ne le voit que fort peu : deux ou trois minutes lundi soir, pas du tout mardi, deux ou trois minutes mercredi soir, *hier*, et aujourd'hui nous avons passé ensemble une petite heure, dans le bruit de canon du *lec.*

Vendredi 27 avril, minuit. En rentrant ici j'ai retrouvé le froid, qui peut-être n'est pas sans avoir joué son rôle dans le déclenchement de mes malheurs récents. Je ne peux pas dire que je me sente tout à fait bien, loin de là. Outre le froid, donc, qui ne se relâche pas, je dois affronter les séquelles de l'intervention d'hier, au marteau-piqueur thérapeutique. Les coups de pioche électriques pour briser le caillou ont sans doute rompu un certain nombre d'autres choses dans son voisinage, à l'intérieur de mon corps. J'ai mal au rein droit comme au début de toute cette affaire, j'ai le

cœur sur les lèvres, et je sens que je pourrais être pris à n'importe quel moment d'une nouvelle crise ou bien d'une interminable série de vomissements.

La clinique Esquirol-Saint-Hilaire fait d'abord la meilleure impression car le personnel, composé à peu près pour moitié d'indigènes et pour moitié de "diversitaires", s'y montre très aimable. J'y avais d'ailleurs une chambre de bout de couloir, comme je les aime, relativement isolée, donc. Malheureusement elle était située à proximité de certain vestiaire ou placard à balais dont la porte ne doit pas pouvoir, je le crains, *ne pas* claquer quand elle se ferme, car j'ai bien dû l'entendre et subir cet ébranlement cinq cents fois par jour depuis lundi.

Sur les conseils de Pierre j'ai lu *Les Paysans*, de Balzac, qui a fait sur moi grande impression. Le "roman" proprement dit ne tient qu'une assez petite place par rapport à l'ensemble du livre, large réflexion de philosophe, ou de publiciste, sur l'état de la société, sur la lutte des classes et sur les classes elles-mêmes, en France, dans le premier quart du XIXe siècle. J'en avais bien le soupçon mais il est largement confirmé par cette lecture : on présente aux enfants et aux adolescents, si tant est qu'on le fasse encore, un Balzac non pas imaginaire mais largement tronqué de ses aspects politiques, qui sont capitaux. Tout juste consent-on à apprendre aux élèves, très en passant, ou du moins y consentait-on de mon temps, qu'il était *légitimiste* : cette donnée marginale est perçue comme une simple excentricité, *a long-standing joke*, alors qu'un livre comme *Les Paysans* montre bien nettement que nous avons affaire à un penseur politique de premier ordre, grand lecteur de Bonald, très admiré par Marx, et plus profondément réactionnaire qu'on ne saurait l'imaginer. Je le suis à peu près en tout, sauf sur un point essentiel, la religion ; et plus spécialement la religion catholique, qu'il voit comme un élément de salvation, indispensable au redressement de la France. J'ai bien du mal, comme avec Bonald et de Maistre, à me laisser entraîner par lui de ce côté-là. Que le catholicisme soit une composante essentielle de l'ancienne France et de l'ancienne société, cela je n'en doute pas une seule seconde. Que la monarchie soit inconcevable sans lui, je le crois très volontiers. Mais je ne peux pas imaginer, ni ne souhaite, qu'il ressuscite sans la foi. Et je ne vois pas que la foi, cette foi-là, ait la moindre chance de renaître de ses cendres.

Samedi 28 avril 2012, minuit et quart, Plieux. « Si j'étais accusé de c'qu'il est accusé… » (Nicolas Sarkozy parle de Dominique Strauss-Kahn).

Notre président écoute trop France Culture – cela nuit à sa syntaxe.

*

Le froid ne se relâche pas. Ou bien c'est moi qui ne me rétablis pas. Le docteur N. a oublié de mettre sur son ordonnance un nouveau produit que d'après lui je devais prendre puisque je ne constate aucun progrès du côté de la prostate. Il me répète d'ailleurs qu'il n'y a aucun rapport entre mes actuelles coliques néphrétiques et les problèmes de vessie pour lesquels je l'avais consulté en février. Je n'avais pas marqué son esprit ou son regard, à ce moment-là, puisqu'il pensait, ces jours-ci, me voir pour la première fois. Or c'est parce que je croyais être de ses patients que j'ai demandé à être reçu par lui ; mais c'était là témoigner une certaine prétention de ma part, car mon existence lui était inconnue. Les rapports sont extrêmement superficiels, dans toute cette affaire, et le hasard joue un rôle considérable. Ainsi j'étais à un ou deux quarts d'heure d'une anesthésie générale et d'une intervention « par les voies naturelles » (*brrrrrr…*), mardi matin, lorsque, n'ayant pas subi de crise depuis presque vingt-quatre heures, j'ai demandé s'il ne serait pas judicieux de faire de nouvelles radiographies pour voir si, par hasard, mon caillou n'aurait pas bougé pendant la nuit. Si, il avait parcouru vingt ou trente centimètres. Du coup on ne m'opérait plus – pas sous anesthésie générale, en tout cas. Si je n'avais rien demandé, j'y passais.

La médecine, voilà bien un domaine où je ne jouis d'aucun privilège, par exemple. Dans un système de médecine de masse, je suis un patient parfaitement anonyme – j'ai bien un nom, mais il ne dit rien à personne. Bonne occasion, chaque fois, de vérifier un de mes plus constants postulats, presque une loi :

« Si l'on donne à tous les citoyens la jouissance d'un privilège précédemment réservé à quelques-uns, ce privilège se videra de sa

substance et bientôt ne présentera plus aucun caractère qui justifie son nom. »

Ou bien, plus précis :

« Si l'on donne à tous ce dont jouissait précédemment dix pour cent de la population, tous jouiront d'un dixième de ce dont jouissaient les dix pour cent d'autrefois. »

L'éducation est bien sûr l'exemple paradigmatique. Si l'on veut dispenser à tous l'éducation jusqu'alors réservée aux élites culturelles, tout le monde, y compris les rejetons de ces anciennes élites, recevra l'éducation jadis prodiguée (au lance-pierres) aux enfants des classes les plus défavorisées culturellement. Ou, pour l'exprimer en termes encore plus simples : il n'y a d'égalisation que par le bas. Ce qui se donne à tous n'a rien à voir, même si le nom est resté le même, avec ce qui était donné seulement à quelques-uns. Pour désenchanter le monde, mais aussi pour le délabrer, le prolétariser, le déciviliser, il faut y introduire la démocratie sociale et d'abord sous sa forme la plus élémentaire, l'égalité.

Ce qui est vrai pour l'éducation l'est tout autant pour la médecine. Il y avait une bonne médecine pour les riches et une mauvaise médecine pour les pauvres, on a voulu égalitariser, tout le monde a une mauvaise médecine. Je suppose qu'il y a encore quelques privilégiés qui peuvent s'offrir une bonne médecine, mais je pense qu'ils sont très rares (encore plus rares que pour la bonne éducation dispensée à leurs enfants) – d'évidence je n'en fais pas partie et je n'ai pas la moindre idée de ce que peuvent être les voies (certainement très coûteuses) qu'ils suivent (l'hôpital américain de Paris ?).

Jadis, je pensais que la mauvaise qualité de la médecine pour tous ne portait pas sur la médecine elle-même, les soins, mais seulement sur ce qui les entoure, l'hôpital, les chambres d'hôpital, le service d'hôpital (ou de clinique, car il n'y a guère de différence). Mais je vois bien qu'il ne peut pas y avoir, même sur le plan strictement médical, de *bonne* médecine de masse. Des médecins qui ne vous connaissent pas, qui ne se souviennent pas de vous, qui ne peuvent pas vous donner plus de dix minutes ou un quart d'heure entre deux portes et alors ne vous écoutent pas faute de temps, ne peuvent pas bien vous soigner. Ils prescrivent un peu au hasard, et

non seulement vous recevriez une tout autre prescription si vous étiez tombé sur un autre praticien mais le même, rencontré un autre jour et en d'autres circonstances, lui-même dans une autre humeur, vous donnerait un autre traitement ou vous prescrirait une autre opération. On a l'impression d'une énorme machine sur laquelle on n'a aucun moyen d'intervenir bien que l'on soit pris entre ses rouages, et l'on acquiert vite la certitude que notre sort n'est entre les mains de personne, pas même de nous qui n'y connaissons rien.

Dimanche 29 avril, minuit et demi. Je ne suis pas sûr d'avoir jamais vécu un mois d'avril aussi froid – et dire que nous nous dirigeons à présent vers les "saints de glace" ! Que sera-ce ? Est-ce la fatigue qui me rend si sensible au froid, ou bien le froid qui me fatigue à ce point ? Même Pierre qui n'a jamais froid convient que les conditions sont un peu rudes.

Les in-nocents sont persuadés que Sylvain Bourmeau est amoureux de moi ; à quoi je ne puis que répondre que là, malheureusement, ça va pas êt' possible. Et il est bien vrai que le pauvre garçon paraît tout à fait obsédé. Toutes les occasions lui sont bonnes pour parler de moi. Hier c'était dans *Libération* :

« Un FN qui s'enracine dans des terres qui, à l'instar de l'Aisne – deuxième plus haut score départemental de Marine Le Pen après le Vaucluse –, ne connaissent ni immigration significative ni insécurité particulière mais sont, en revanche, dévastées par un chômage massif, de fulgurantes destructions d'emplois et un reflux sans précédent de services publics dégraissés au nom d'un sinistre acronyme : la RGPP (révision générale des politiques publiques). Des zones de grand désert culturel, où seule la plus vile télévision renvoie en continu l'image fantasmatique d'un pays menacé par ce que l'auteur de l'abject et prémonitoire *Campagne de France*, le plumitif Renaud Camus, nomme "le Grand Remplacement". Au point que désormais, au lieu de paître tranquillement, les vaches devenues vraiment folles ruminent l'idée de finir halal… »

Apparemment cet homme s'exprime presque exclusivement au moyen de phrases nominatives, sans verbe ; et encore ai-je un peu amélioré la ponctuation, sans quoi ce n'était vraiment pas présentable. Aussi bien tout

cela ne m'affecte-t-il guère, apparemment. Je dis *apparemment*, d'abord parce que j'use et abuse de cet adverbe, ensuite parce que mon corps, peut-être, débarrasse mon cerveau de la nécessité de se faire du souci ou de marquer la contrariété que nous inspirent les événements : il prend tout cela en charge et me laisserait l'esprit libre n'était le froid. Lundi dernier c'est au moment où je me préparais à aborder avec Céline la question de l'obligation où j'allais être, selon toute vraisemblance, de me passer de ses services, que les premiers accès de coliques néphrétiques m'ont pris – il y avait eu quelques douleurs prémonitoires mais aussi quelques méditations préalables sur le sujet. Est-ce que les embêtements peuvent fabriquer des cailloux ? Ce serait plus généreux de leur part que de fabriquer des cancers, comme ce fut le cas, selon toute apparence, et dans des circonstances assez voisines, de ce pauvre Pascal Sevran (je pensais à lui pas plus tard qu'hier parce que la télévision montrait assez longuement Dalida à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort et qu'il avait été blessé par quelques lignes que j'avais écrites sur elle, sa grande amie, dans ce *journal* même).

Je suggérais hier à David Farreny que nous mettions les *Vaisseaux brûlés* en consultation payante sur la Toile (où ils sont de longue date en ligne gratuitement). Il ne rejette pas tout à fait l'idée mais voit mal quel type d'abonnement nous pourrions proposer, alors que la découpe par jour, semaine, mois ou année s'impose tout naturellement s'agissant du *journal.* Or on ne peut pas mettre ce *journal* en ligne avant janvier prochain, puisque cette année-ci est vendue, comme les précédentes avant elle. David Farreny suggère de tourner cette difficulté par le moyen d'un double *journal* : celui-ci, celui qui est d'ores et déjà vendu, et un autre, qui serait à tenir *en supplément*, et qui, lui, serait destiné à la publication immédiate (et payante), au jour le jour, sur la Toile. Mais c'est une idée abracadabrantesque. Il ne peut pas y avoir *deux* journaux simultanés, en tout cas pas dans mon système. Tout ce qui relève de la forme *journal* appartient au *journal.*

Je reçois bien quelques propositions éditoriales, mais elles proviennent toutes de maisons minuscules, plus sulfureuses encore que moi, quelquefois, et surtout parfaitement sans le sou. Quelques amis et relations se proposent de sonder telle ou telle grande ou moyenne maison, et se croient parfois quelques chances d'aboutir, mais ce serait à me faire *éditer*,

pas à me faire verser des émoluments plus ou moins comparables à ceux que prévoyaient mes contrats de ces dernières années. Cependant j'ai déjà publié près de cent volumes, l'envie d'être édité pour être édité ne me démange pas du tout – c'est le besoin de gagner ma vie qui me taraude.

Paul Otchakovsky aurait déclaré à la presse qu'avec un dernier volume "ramasse-miettes" (*Travers Coda* !) lui et moi étions arrivés "à la fin d'un cycle" (littéraire) et qu'il n'envisageait pas de publier d'autres livres de moi – ce qui laisse en suspens *Lecture (ou comment m'ont écrit certains de mes livres)*, le dernier volume des *Églogues*, que j'avais bien l'intention de lui proposer un jour. Mais je suis bien placé pour savoir qu'il faut prendre avec de longues et grosses pincettes les propos rapportés dans les journaux. D'un autre côté, si l'on songe que Paul, il y a un mois, me faisait part de son projet de réédition des premiers volumes des *Églogues*…

Non, non, l'édition, je ne me fais aucun souci pour cela. C'est *vivre* qui va devenir rapidement très difficile. (Yves Bonnefoy trouve vulgaires les points de suspension.)

Lundi 30 avril, minuit vingt. Le chef de l'État (pour quelques jours encore ?) a parlé aujourd'hui de *Stéphane Camus*, au cours d'un discours prononcé à Avignon. Certains commentateurs, surtout du côté de l'Innocence, affectent de se demander à quel Camus il a bien pu vouloir faire allusion. Mais le contexte ne laisse aucun doute : il s'agit d'Albert, bien entendu, en référence au goût du Midi, à l'amour pour la Méditerranée.

*

Nous avons revu *Il Sorpasso*, à la télévision, la semaine dernière. Quel film admirable, décidément ! Chaque fois que j'ai l'occasion de le regarder une fois de plus, je le trouve encore meilleur, plus poétique, mieux construit, mieux photographié que la fois précédente. Une de ses qualités les plus hautes est la combinaison réussie de deux genres qui paraissent peu compatibles : le tableau sociologique et politique d'une époque, d'une part,

l'analyse psychologique, d'autre part, l'art d'observer et de définir un type ; et ceci et cela dans une atmosphère formidablement lyrique, sans y toucher.

Ce qui dessert ce film c'est le nom de son auteur. On a du mal à se convaincre qu'un chef-d'œuvre puisse avoir pour auteur un homme nommé *Dino Risi* – ça ne fait pas sérieux.

Roger Scruton fait remarquer à juste titre qu'on lirait tout à fait différemment la poésie d'Eliot si elle était signée *Tom Eliot.* Mes propres livres ne sont pas du tout faits pour être signés *Renaud Camus.* Ce nom ne leur va pas – à moi non plus, d'ailleurs.

Cela dit, Scruton, qui m'écrit très gentiment pour me dire son indignation de me voir sans éditeur, m'appelle *Dear Renaud.* J'ai dû m'en faire un ennemi pour la vie (ce que je regretterais) en lui répondant *Dear Mr Scruton.* Mais je ne comprends pas, étant donné son système de valeurs, que j'admire beaucoup et auquel je souscris presque entièrement, qu'il ne voie pas à quel point la fureur des prénoms est incompatible avec ce qu'il défend ; à quel point elle n'est qu'une manifestation parmi d'autres de tout ce qu'il déteste, et moi aussi : fausse familiarité, infantilisation, refus de l'héritage, de la transmission, de la forme, du *nom*.

En Angleterre la manie des prénoms est encore plus répandue et triomphante et sûre de soi qu'en France, s'il est possible de le croire. Dans le film de Ken Loach sur la guerre d'Espagne, *Land and Freedom*, que nous avons vu hier, un vieil homme meurt à Manchester, je crois, il y a quelques années. Il a une attaque, il est à moitié dans le coma, sa petite-fille appelle les services d'urgence. Arrive un secouriste qui l'examine et demande comment il s'appelle :

« David Carr, dit la petite-fille.

– Hey, Dave ! » dit le secouriste en tapotant la joue de l'agonisant pour voir s'il réagit encore.

Moi je crois que la fureur me ressusciterait des morts, en pareil cas :

« Comment s'appelle-t-il ?

– Renaud Camus.

– Hé, *Renaud*, vous m'entendez ? »

Bon Dieu, je ne peux plus les supporter ! Je croyais que Scruton détestait son époque encore plus que moi, mais j'ai peut-être quelques longueurs d'avance, au contraire. Hétérosexuel, d'origine populaire, il est tout de même moins *inadapté* que moi – encore l'homosexualité ne joue-t-elle pas un très grand rôle dans mon inadaptation. *Mon mal vient de plus loin.*

Mardi 1er mai, minuit vingt. De mieux en mieux :

« Il parle que ses parents étaient drapiers. »

Celui qui s'exprime de la sorte – et tout le reste de ses propos était parfaitement assorti – est un acteur qui joue dans *Le Bourgeois gentilhomme*, quelque part. Je me demande même (je n'écoutais que d'une oreille, à midi) s'il n'est pas un peu metteur en scène. Qu'est-ce que des gens qui disent *il parle que…* peuvent bien comprendre aux subtilités de langue d'une pièce classique ? Que peuvent-ils bien en *transmettre* ? Le peu qui reste de la culture est entre les mains de gens incultes, syntaxiquement incultes, en tout cas, langagièrement incultes. Et je ne pense pas seulement aux acteurs, qui peut-être n'ont jamais brillé par la qualité de leur langue (et pourtant : Louis Jouvet, Edwige Feuillère, tant d'autres…), mais aux professeurs et même aux professeurs d'université, si l'on en juge par ceux que l'on entend à la radio…

Ne parlons pas des professeurs de lycée qu'on voit à la télévision à l'occasion de manifestations syndicales ou autres : l'idée que ces gens-là pourraient éduquer vos enfants suffit à dissuader d'en faire – moi c'est ce qui m'a retenu, en tout cas.

*

Il y a au Bowes Museum de Barnard Castle un petit tableau de Paul Alfred Colin qui est une modeste merveille. Ce Colin a vécu de 1838 à 1916. J'avoue que j'ignorais jusqu'à son existence, et même Wikipédia n'en sait pas plus que moi. Je suis tout de même arrivé à trouver sur la Toile la reproduction de deux ou trois autres tableaux de lui, ils m'ont semblé tout à

fait médiocres. Un peintre peut-il réussir parfaitement une seule œuvre, avoir une fois la main heureuse, et une seule ?

Le petit tableau de Barnard Castle s'intitule, je crois : *Paysage avec rivière, soleil couchant.* On y distingue dans le fond une grande église, qui pourrait être même une cathédrale anglaise, traitée un peu dans l'esprit des *Westminster* de Monet. Mais l'effet général me fait surtout penser au merveilleux *Talisman* de Sérusier, un de mes tableaux fétiches.

*

David Farreny est en train d'élaborer un système qui devrait permettre assez rapidement de mettre en ligne de façon payante *Vaisseaux brûlés* – ou plutôt de rendre payant l'accès à *Vaisseaux brûlés*, qui est en ligne depuis longtemps. Du coup je me suis remis à ce chantier-là, et j'y passe une demi-heure ou une heure tous les matins. Nous voulions mettre en ligne le *journal*, et de façon également payante, bien entendu, mais il faudra attendre l'année prochaine.

La partie ennuyeuse de l'opération c'est que je vais devoir me constituer en entrepreneur, sans doute, demander "un numéro de Siret", ce genre de chose. Je vois que Marc-Édouard Nabe, qui est le grand pionnier en ces matières, a fondé une SARL, carrément. Il me faudrait me renseigner quelque part.

Mercredi 2 mai, minuit et quart. Un sur lequel je n'ai pas la moindre influence, quoiqu'il me semble avoir déjà relevé son cas une ou deux fois, c'est le journaliste Antoine Mercier, qui présente presque quotidiennement le journal de midi et demi sur France Culture. Lui s'exprime exclusivement par relatives. Il ne connaît pas d'autres genres de phrases. Il ne pense pas qu'on puisse dire :

« Le président Obama a fait une visite surprise en Afghanistan. »

il est persuadé que la seule façon de transmettre cette information c'est :

« Le président Obama, qui a fait une visite surprise en Afghanistan ».

Évidemment, le naïf de la vieille école, qui croit savoir ce que c'est qu'une phrase, pense que ça ne peut pas s'arrêter là. Il attend la suite. Mais il n'y a pas de suite. Ou bien, s'il y a une suite, ce sera une autre relative, également précédée de son antécédent. C'est très curieux, très curieux.

*

J'ai déjà répertorié l'affreux *être à*, pour les indications de prix (« Pendant tout le mois de mai, la Machiavel Cookie *est à* onze mille euros seulement »), j'ai beaucoup plus de mal avec l'omniprésent et protéiforme *être sur.* Et cela tout simplement parce que je ne le comprends pas. Et si je ne le comprends pas c'est qu'il peut s'adapter à toutes les significations. Sa plasticité est sans limite. Aujourd'hui :

« On est sur des indécis. »

C'est le directeur d'un institut de sondage qui parle. Il aurait pu dire :

« On est sur un FN à dix-huit pour cent, la situation n'est pas du tout la même. »

Ou bien :

« On est sur une fourchette très étroite. »

J'avoue ne pas savoir traduire. Mais je ferais bien d'apprendre, parce qu'on entend cela toute la journée, surtout dans la bouche des sociologues et autres représentants des sciences humaines. *Être sur* est très "sciences humaines" – autant dire *general public,* car les "sciences humaines" et surtout la sociologie sont les grands pourvoyeurs de la langue petite-bourgeoise.

*

Ça promet : Mme Valérie Trierweiler, "compagne" de François Hollande, déplore dans son entourage, d'après *Le Monde*, « une jalousie terrible sur qui sera le plus proche du candidat et qui aura le plus d'influence ».

*

Jacques Dewitte, qui pourtant, comme moi, lui doit beaucoup de son faible rayonnement médiatique, m'écrit pour se plaindre d'Alain Finkielkraut qui, me dit-il, l'a terriblement déçu. Finkielkraut, déplore-t-il, emploie des tournures et met en avant des concepts qui sont des emprunts directs à son travail, sans jamais une référence à lui. J'ai remarqué de longue date, en effet, s'agissant de mes propres travaux, la même tendance à l'emprunt, et je ne suis pas le seul. Mais Finkielkraut me nomme assez souvent, tout de même, et m'a cité expressément à de nombreuses reprises. Quand il ne le fait pas alors qu'on s'attendrait qu'il le fît, je me dis que c'est pour mon bien, qu'il ne veut pas agacer les auditeurs par de trop nombreuses mentions de mon nom, qui fleureraient l'esprit de coterie, le clientélisme et la promotion publicitaire des amis et affidés. Dewitte, apparemment, ne voit pas les choses de la sorte. Il est indigné.

Jeudi 3 mai, minuit et quart. Je suis atteint de la maladie du froid. Sauf la nuit contre Pierre j'ai froid en permanence, mais froid à claquer des dents. Pourtant, à l'extérieur, le temps, qui a été exécrable et glacé pendant tout avril, commence à se réchauffer un peu. Il n'en va pas de même de la maison, et de moi moins encore. Comme le soleil luisait, ce matin, je suis allé me poster deux ou trois fois dans une des portes-fenêtres qui donnent à l'est, celles devant lesquelles on devait installer des galeries, au temps des grandes rêveries d'aménagement. J'y reste deux ou trois minutes, mais je ne peux pas y passer des heures. Tous les autres coins sont autant de glacières.

D'ailleurs, ces murs ne songent qu'à trahir. Est passé vers onze heures, aujourd'hui, sur un rendez-vous pris depuis des semaines, un homme de Serv'Élite (!) qui doit faire un devis pour le désembouage des tuyaux du chauffage, sous tous les sols. Je ne l'ai pas vu, il ne souhaitait que prendre des mesures ; mais il a dit à Céline, en confidence, qu'il fallait compter sur une dépense de deux mille euros à peu près.

Justement, j'étais en train de rédiger la lettre recommandée avec accusé de réception que je vais devoir envoyer à Céline pour lui signifier officiellement qu'il allait me falloir me passer de ses services. Nous en

avons déjà parlé officieusement. Avec son flegme coutumier, elle n'a pas semblé spécialement affectée par la nouvelle.

L'aiguille de mon compteur bancaire descend vertigineusement. L'avant-dernière fois que je lui avais jeté un coup d'œil, elle était à dix-neuf mille euros, grâce à l'argent versé par la Sofinco à l'issue de l'affaire des convertisseurs (c'est lui qui m'a permis de tenir jusqu'à présent, alors qu'il était destiné aux travaux du toit de la tour). La dernière fois nous étions tombés à onze mille euros. Ce matin c'était trois mille. Il ne rentre presque plus rien.

Nous avons dû faire venir un plombier, le Pierre de l'ex-entreprise de Miradoux, un Plieusain, pour des fuites entre les deux salles de bain, du deuxième vers le premier étage de la tour. Or elles vont s'aggravant et elles sont le fait de tuyaux enfouis dans la maçonnerie, entre le sol d'un étage et le plafond de l'autre. On ne peut pas tout ouvrir. La seule solution consiste en la pose de tuyaux extérieurs qui courront le long des parois, seront très laids et vont coûter très cher. Leur installation est urgente, car les fuites actuelles font des ravages épouvantables entre des pierres énormes qu'on voit se desceller à vue d'œil. Ce souci-là est parfaitement symétrique à celui que donne la voûte de la tour, où déjà une pierre est tombée, ouvrant la voie, certainement, à bien d'autres. Pierre-le-plombier doit revenir demain ou samedi matin. Mais il ne peut rien pour les pierres, évidemment.

Un acheteur éventuel se présente pour ma voiture. Comme j'écrivais à l'un de mes correspondants, sans vouloir trop y croire, qu'il allait me falloir la vendre, il a contacté quelqu'un qui connaît quelqu'un qui… L'ennui est que je dois encore plus d'argent sur cette voiture, sans doute, qu'elle n'en vaut. Il me faudrait payer pour m'en débarrasser, ou plutôt pour me débarrasser des traites mensuelles que bientôt je ne pourrai plus assumer. Mais comment faire cet été pour tourner en Île-de-France et dans la banlieue de la capitale à la recherche des *Demeures de l'esprit* de la région parisienne ? Il devrait s'agir du dernier volume de la série, auquel manquera Paris soi-même, donc, et les deux tiers de l'Italie.

Je suis très tenté de remettre à septembre la complexe opération à mener autour de cette automobile (la racheter pour pouvoir la revendre, et cela nécessairement avec l'argent de ceci…), mais comment tenir jusque-là ? Au

rythme où vont les choses, les fonds devraient commencer à manquer dans une quinzaine de jours.

Tout le monde ne s'en afflige pas. J'avais mis sur Flickr une photographie de notre chambre récente au Moor of Rannoch Hotel, dans les Highlands, ou plutôt de sa fenêtre sur la lande et sur les sommets encore enneigés, il y a quinze jours. Stéphane Bily, un in-nocent, qui est presque aussi scotophile que moi, a laissé sous cette image un commentaire selon lequel elle faisait naître une grande envie. J'ai répondu que ces plaisirs-là, hélas, risquaient fort de m'être désormais interdits. Un certain "Eauze" (c'est sans doute un pseudonyme) a vertement critiqué ma réflexion en espérant que je n'allais pas me plaindre, à présent, alors que mes malheurs étaient parfaitement justifiés et que je ne pouvais m'en prendre qu'à moi, selon lui. Il souhaitait recommander à Marine Le Pen de consulter mes pages de photographies "favorites" – ou favorisées – sur Flickr. Il était curieux de savoir ce qu'elle en dirait …

Cependant sont arrivés ce matin mes "exemplaires d'auteur" de *Septembre absolu*, qui a plutôt bon air, il me semble. Hélène Guillaume m'a appelé, très gentille, très chaleureuse, et regrettant de n'avoir bientôt plus l'occasion de travailler avec moi. Mais nous devrions bien avoir encore pour trois ou quatre ans de collaboration, le temps que je m'acquitte de tous les contrats signés par moi avec Fayard.

Vendredi 4 mai, minuit et demi. En tout cas on ne pourra pas reprocher à Mme Nelly Kaprièlian de manquer de suite dans les idées. Elle est aussi obsédée que Sylvain Bourmeau, ma parole – c'est d'ailleurs la même équipe, aux *Inrocks* :

« Les éditions P.O.L et Fayard ont décidé de ne plus publier Renaud Camus après le soutien de celui-ci à Marine Le Pen (*Le Monde*, 19 avril). D'aucuns pleurnicheront encore sur une liberté d'expression qui s'amenuise… Or il faudrait rappeler que la liberté d'expression ne concerne pas seulement les auteurs, mais les éditeurs aussi : un éditeur a le droit de s'exprimer contre l'un de ses auteurs, de ne plus désirer publier un facho.

« Plus intéressant dans ce "coming out" idéologique de Camus, déjà pressenti il y a douze ans à travers les passages antisémites de son Journal,

c'est qu'il n'aurait jamais osé le faire à ce moment-là. À l'époque, il avait nié, et nombre d'écrivains de le défendre. Je me demande quelle tête ceux-là font aujourd'hui. D'ailleurs, on ne les entend pas. Propension française à une frivolité lâche, pour mieux s'éviter l'affrontement, voire de se "fâcher" (quelle horreur) avec ses "amis" ? »

L'article qui commence ainsi est intitulé "Après les scores du FN, les écrivains nauséabonds s'affichent sans complexe". La logique ici à l'œuvre est assez captieuse, tout à fait escherienne : nous autres nauséabonds, si nous osons nous afficher, c'est à cause du succès électoral de Marine Le Pen ; mais ma façon particulière de m'afficher, mon *coming out*, a consisté, *avant l'élection*, suppose-t-on, à appeler à voter pour cette candidate. Sans doute ne peut-on demander trop de rigueur dans ses enchaînements à une personne, *critique littéraire*, officiellement, qui écrit sans frémir, à propos d'un autre nauséabond :

« Quant à Richard Millet, dont nous fûmes peu nombreux à nous ériger (sic) contre le racisme de ses livres, il… »

Apparemment, c'est toute la rédaction des *Inrocks* qui a un problème avec la logique – un problème si complexe, tellement intriqué, qu'il la ramène, après de longs détours, à des prémisses parfaitement claires et sensées. Ainsi illustre-t-elle l'article, selon une sorte de réflexe conditionné, et puisqu'il y est question de représentants consacrés de la Bête immonde, par une pile de livres prêts pour l'autodafé nazi. Mais je me demande si je suis le seul, rapprochant de cette image-là ce texte-ci, qui appelle à plus de rigueur contre des écrivains, à y avoir vu d'abord une apologie des bûchers de livres, très littérale : une illustration tout à fait "premier degré", en somme.

Samedi 5 mai, minuit et demi. Décidément les embêtements s'accumulent et la chute de la maison Usher se précise. Cette fois-ci c'est le front domestique qui plie de la façon la plus menaçante.

Tout a commencé par une simple fuite. Hélas elle prend des proportions faramineuses parce qu'elle se situe dans les parties enfouies de la tuyauterie, sous le dallage ; et, par un insigne manque de chance, c'est précisément dans une des rares parties *anciennes* dudit dallage. Il a fallu

desceller une des dalles, non sans l'abîmer beaucoup, pour reconnaître le site exact du problème ; et maintenant, pour lui apporter des solutions, il faudrait s'attaquer à d'autres dalles anciennes, autour de la première, et certainement les briser.

En attendant, la première intervention n'a fait qu'aggraver les choses, et dans des proportions considérables ; au point qu'à la fin de la matinée nous n'avions plus ni électricité ni téléphone, ni bien sûr Internet. Nous voyions venir le moment où tout le long week-end allait se dérouler sans lumière, sans télévision, sans radio et sans aucune liaison avec le monde, mais le Pierre qui s'est mis à son compte après la faillite de l'entreprise de Miradoux est parvenu in extremis, grâces lui soient rendues, à rétablir ces services-là. Cependant nous n'avons plus de salle de bain à cet étage, le sol dans la tour Saint-Clar est sens dessus dessous, il va falloir élargir énormément le chantier ; et si nous trouvons un plombier qui arrive à régler l'affaire de la fuite il faudra faire venir aussitôt après un maçon pour remettre le sol en place. Pierre le plombier jette l'éponge – tout cela est trop sérieux pour lui, dit-il. Il recommande un dépanneur qui disposerait d'un karcher (le karcher aura été présent jusqu'au bout de l'ère Sarkozy…) ; mais le karcher est monté sur une benne qui, ne pouvant s'approcher du bâtiment, n'en atteindra certainement pas le deuxième étage, très élevé. Qui pis est, si nous arrivions à trouver des solutions pratiques aux graves désordres actuels de la maison, il faudra en assumer le coût, que j'ai vu augmenter d'heure en heure toute la journée.

Toutes les installations de cet édifice ont été faites il y a vingt ans, et fort à l'économie, alors qu'il était vide et inhabité depuis deux siècles au moins. Nous arrivons au moment où il va falloir les réviser toutes, et probablement les changer. Or dans un mois et peut-être avant je n'aurai plus un sou.

Je me suis renseigné hier pour savoir dans quelles conditions je pourrais vendre ma voiture. Il faudrait d'abord payer trente-deux mille neuf cents euros que je reste devoir sur elle. Je ne sais pas ce qu'elle peut valoir – beaucoup moins que cela, certainement. Vingt mille euros ? Si c'était le cas, et je pèche sans doute par excès d'optimisme, il faudrait payer treize mille euros le privilège de n'avoir plus de voiture. Dès lors autant la garder. Oui mais comment la payer ? C'est plus de mille euros par mois, sans compter l'entretien et l'essence.

*

Comme je pouvais à peine travailler aujourd'hui, tous mes instruments étant en panne faute d'énergie, j'ai lu, presque par hasard, *Destins*, de Mauriac, que j'avais beaucoup aimé à vingt ans. Je continue d'y trouver beaucoup de plaisir et d'intérêt, bien que ce ne soit certes pas le chef-d'œuvre de l'auteur ; cependant ma lecture est très différente de ce qu'elle était il y a quarante ans et plus – c'est comme si je lisais un autre livre. Ma curiosité était alors presque exclusivement d'ordre psychologique, et, plus marginalement, poétique, voire érotique (le domaine, les vignes, les bois, le beau Bob…). Elle est à présent d'essence politique. Est-ce qu'en vieillissant on se met à n'appréhender les situations, et d'abord celles des romans, que politiquement, sociologiquement, en termes de rapports de force entre les classes ? Est-ce qu'au fond ces questions-là sont consubstantielles au genre romanesque, et ne prospère-t-il que sur leur terreau ? Je sors à peine des *Paysans*, de Balzac. Suis-je influencé par cette lecture récente ? J'ai l'impression, peu ou prou, de la poursuivre, sans réelle solution de continuité. La grande question est toujours celle de la terre, de la passion d'en posséder, de la lutte pour sa possession entre grands propriétaires et paysans, forestiers ou vignerons. Gornac, le maître de Viridis (qui ressemble fort à Malagar), a fait toute sa fortune en dépeçant les immenses domaines des Sabran-Pontevès : on a l'impression que c'est chez Balzac. Jamais je n'aurais cru Mauriac si balzacien.

Dimanche 6 mai, minuit et demi. La défaite de Nicolas Sarkozy me consolerait presque un peu de la victoire de François Hollande – d'ailleurs ce n'est pas François Hollande qui me gêne : je n'ai rien contre lui personnellement, ce qui fait une fameuse différence avec le précédent quinquennat ; ce sont ses amis et c'est son programme, que je crois totalement désastreux. Nous allons pouvoir être en opposition frontale, mais exclusivement politique, j'espère, sans interférences stylistiques et humorales. Mais de songer à notre pauvre pays et à notre malheureux peuple désespère.

*

Mantegna, dont je dois m'occuper pour les *Demeures*, m'a conduit à Mantoue, et Mantoue à André Suarès. Je reviens éternellement au *Voyage du condottiere* : quel livre admirable ! Et quel magnifique styliste que Suarès ! J'ai eu l'occasion de feuilleter presque simultanément Cingria et lui, récemment. Ils ne manquent pas de points communs, quoique Suarès soit plus sombre, plus sérieux, plus tragique, plus amer aussi, et on le serait à moins. Mais tous deux sont également imprévisibles, érudits, *savants* même, et surtout libres, libres, libres, d'opinions comme d'attaches humaines, sentimentales ou de carrière. Ils ont la même passion des villes, des entrées dans les villes, des soirs d'été, des routes, des *ombres vaines de l'été.* Même leurs défauts sont assez semblables, au premier rang desquels une indéniable tendance à l'*overwritten*, au morceau de bravoure perpétuel, au narcissisme de plume, fortement tempéré par l'humour chez Cingria. Ils ouvraient l'un et l'autre des voies qui n'ont guère été explorées, il me semble – surtout Cingria, qui ne se plie à aucune convention de forme.

Lundi 7 mai, minuit et demi. Le forum de l'In-nocence est insupportable, ces temps-ci. Il s'y déverse des flots de vieille hargne de droite possédante pour la gauche éternelle, sertie de plaisanteries idiotes sur les noms et les apparences. Je ne sais pas comment on exclut tel ou tel intervenant. Je suis donc obligé d'effacer message par message, tant ils sont bêtes et bas – moyennant quoi nous nous faisons accuser de complaisance pour le nouveau pouvoir…

*

À qui se fier, vraiment ? François Mauriac :

« Si le miracle, cette fois, n'eut pas lieu, ce fut, peut-être, faute de ne l'avoir pas assez désiré » (*Destins*, VII).

*

Pierre est exaspéré par la confusion que fait à peu près tout le monde entre les *immigrés* et les *étrangers*. Ce soir il a sauté de son siège comme un diable à ressort parce que c'était saint Robert Badinter lui-même qui s'y livrait :

« Que serait d'après vous pour la gauche au pouvoir, lui demande-t-on, une mesure phare comme l'avait été sous votre impulsion l'abolition de la peine de mort, en 81 ?

– Il n'y a aucun doute dans mon esprit : ce serait d'accorder le droit de vote aux immigrés. »

Mais Pierre dit qu'à ce point il faut considérer, puisque cette terminologie est généralement répandue, que le sens des mots a changé, et qu'*immigré* ne veut plus dire qu'*étranger non naturalisé.* En somme il en irait ici comme pour *alternative* (« Il n'y a que deux alternatives ») ou *option* (« je choisis la deuxième option ») : l'acception triomphante est certes fautive mais elle est *tellement* triomphante, si généralement admise, que les gardiens du dogme ne peuvent plus que baisser les bras – le dogme c'est elle.

*

Quelqu'un, pour nous faire souffrir et lui le premier, sans doute, a mis en ligne, sur le forum de l'In-nocence, j'y reviens, un extrait de l'émission "On n'est pas couché" où s'exprime longuement et avec beaucoup de faconde un homme qu'on nous présente comme le "libraire médiatique" : personnage à T-shirt historié et houppette isolée en avant du front, présentement candidat à l'Académie française au motif qu'il est représentant d'un syndicat ou d'une association de libraires indépendants et que, depuis trois siècles et demi, aucun libraire n'est entré sous la Coupole. Celui-là veut être le premier. L'habitué du forum qui nous le donne à voir et à entendre fait remarquer très justement qu'il s'exprime de bout en bout sur le modèle des phrases en italique dans *Répertoire des délicatesses*. Je crois qu'il juge Nathalie Sarraute *chiante.* Son idole est Katherine Pancol. J'ai cru comprendre qu'il disait qu'il sortait avec une fille d'Hélène Carrère d'Encausse, ce qui compliquait ses rapports avec Mme le Secrétaire perpétuel ; mais j'ai dû mal entendre.

C’est toujours le même sentiment très troublant qu’on éprouve lorsqu’un individu est proposé en modèle d’admiration au public comme un défenseur acharné et vaillant entre tous de ce que soi-même on est censé défendre et promouvoir – en l’occurrence la pensée, la culture, le livre, la littérature, la librairie indépendante (je suis moi-même de moins en moins convaincu d’être un partisan passionné de la libraire indépendante, mais passons…). Ce libraire et moi, si j’en crois le portrait qu’en dresse admirativement Laurent Ruquier, nous serions tout à fait dans le même camp. L’ennui est qu’il est à mes yeux l’incarnation la plus parfaite de ce que je peux juger le plus détestable, le plus insupportable, le plus décourageant. Ah, si c’est cela un courageux libraire qui se bat bec et ongles pour faire aimer les livres et surtout les bons livres aux gens de son quartier et surtout aux *jeunes*, aux précieux *jeunes*, je m’explique pourquoi je n’ai jamais bien compris de qui les gens voulaient parler quand ils exaltent avec des trémolos dans la voix les valeureux marchands de livres, combattants de première ligne des batailles pour les lettres, l’art, la connaissance. Le libraire interventionniste, c’est ma hantise. Mais celui-ci est un véritable cauchemar.

Mardi 8 mai, minuit et quart. Pierre, qui est désormais domicilié à Plieux, est allé aux cérémonies du 8-Mai, ce matin. Il en est revenu avec une invitation pour un apéritif chez la nouvelle voisine, celle qui a acheté la maison de M. Dupuy de La Cornue, à quinze mètres de chez nous, de l’autre côté de la rue. L’apéritif fut de champagne, d’anchois de Collioure et de foie gras, de sorte que ce fut pour moi un véritable déjeuner. D’ailleurs la voisine, *à l’issue*, comme eût dit le gendarme Éliézer, est venue ici prendre du café, reconnaître les lieux et se voir remettre un exemplaire de *Demeures 6*, *Danemark & Norvège*, car elle va faire une croisière le long des fjords, en compagnie de Michel Serres – enfin, Michel Serres accompagne la croisière en qualité d’hôte d’honneur, je suppose, comme jadis Pascal Sevran, et il doit y prononcer deux ou trois conférences, j’imagine.

La nouvelle voisine est bretonne de naissance mais elle a passé la plus grande partie de sa vie à Toulouse, où elle était psychiatre et psychanalyste.

*

Il y a à Chantilly un magnifique portrait tardif de Talleyrand par Ary Scheffer, un peu Goya et beaucoup Rembrandt, très réussi et très fort. Mais je lis avec surprise, dans le catalogue, qu'il est étonnant de trouver pareil portrait au musée Condé, Talleyrand ayant été « favorable en 1804 à la mort du duc d'Enghien, dernier descendant des Condé ». *Favorable ?* Ah bon ? N'est-ce pas à cette occasion et à propos d'elle, pourtant, qu'il a dit :

« C'est plus qu'un crime, c'est une faute » ?

Non. Une rapide enquête m'apprend que la phrase est attribuée à Fouché plus souvent qu'à Talleyrand, et plus justement à un certain Antoine Boulay, député de la Meurthe. Ce serait bel et bien Talleyrand qui aurait conseillé l'enlèvement du prince à Ettenheim et sa mise à mort. Voilà qui rend d'autant plus stupéfiant son rôle lors de la Première Restauration. Fouché avait contre lui la mort de Louis XVI, mais Talleyrand celle d'Enghien, et c'était presque plus grave, car les responsables étaient moins nombreux. Un tableau de Jean-Paul Laurens représente le drame de Vincennes, au même musée Condé.

Mercredi 9 mai, minuit et quart. « Il y a encore des discussions sur nous ne négocierons pas » (nouveau second couteau socialiste).

*

« C'est une demande qui a toutes les chances d'être satisfait » (le même).

*

« L'Europe ne goûte pas à pareilles mises en demeure » (France Culture, *journal* – pour *ne goûte pas pareilles mises en demeure*).

*

Alzheimer, déjà ? Impossible ce matin, pendant une dizaine de minutes, de me rappeler le film que nous avons vu hier soir, à la télévision – je me souviens parfaitement du film d'avant-hier, mais d'hier, non. Puis, une fois que la mémoire m'est revenue sur ce point, impossible de retrouver le nom du réalisateur, tout à fait fameux (Woody Allen). Ce *journal* va-t-il devenir la chronique de ma perte de mémoire ?

*

Ce qui m'attriste le plus dans ma présente situation personnelle, c'est qu'elle semble exclure pour l'avenir toute possibilité de voyage. Avant les *Demeures*, c'est-à-dire avant 2007, si je ne me trompe, nous ne voyagions pas du tout, c'était inenvisageable financièrement. Une seule fois, en 2005, nous étions allés passer une dizaine de jours à Londres. Nous restions tout l'été ici.

Il va en aller de même à présent, et j'ai bien peur que ce ne soit définitif. Bien sûr les voyages de "repérage" pour les *Demeures* étaient très fatigants, il fallait fournir du texte en grande qualité au fur et à mesure que nous voyions ceci ou cela, il n'y avait jamais un moment de complète détente, et d'ailleurs ils ont donné dix gros volumes en cinq ans (parmi de nombreux autres). Néanmoins ils nous ont permis de revoir l'Écosse, de découvrir la Norvège, de parcourir plusieurs fois l'Italie. Peut-être la réalité de vivre n'a-t-elle jamais été si proche, si palpable, qu'à la fin d'une après-midi d'août sur le bord d'un large fleuve très emporté, à Kengisbruck, près de Pajala, en Laponie suédoise. Et tout cela serait fini, fini ? Je ne reverrais jamais le Finnmark, ni les Summer Isles, ni Conegliano (je dis Conegliano comme je dirais Novi Ligure) ?

Voyage-t-on jamais à loisir, d'ailleurs, avec tout le temps qu'il faudrait, toute la lenteur qu'on voudrait, c'est-à-dire tout l'argent nécessaire, et davantage ? Pour ma part je n'ai jamais connu cela. Le voyage n'a jamais été qu'arraché coûte que coûte, jour après jour, à son impossibilité. N'importe, même tel, il me manque déjà terriblement.

Jeudi 10 mai, minuit. « Il n'y a pas de conception générale de qu'est-ce qui fait l'Europe » (invité de France Culture).

*

« Ce que va devoir faire François Hollande, c'est d'aller voir Angela Merkel et de lui dire "Bonjour Angela, voilà ce que je propose, comment tu réagis à ça, qu'est-ce que tu proposes ?" » (*id.*).

*

Aujourd'hui il est arrivé trois bonnes choses mais, Alzheimer encore, je ne me souviens plus que de deux. D'abord il a fait chaud, à l'extérieur, si chaud même qu'à l'intérieur il ne faisait pas froid, toute la journée – ce soir le froid est revenu dans la maison, toutefois.

D'autre part est intervenu pour la première fois un paiement "PayPal" (trente euros) pour une année de lecture en ligne de *Vaisseaux brûlés*, mon hyperlivre, présent sur la Toile depuis quinze ans et davantage mais dont l'accès est payant depuis hier. C'est le précieux Farreny qui a mis sur pied le système. Il suggérait même qu'on prévendît la lecture en ligne du *journal* 2013, le premier dont je puisse disposer, mais la démarche m'a semblé très imprudente, à tout le moins prématurée. En revanche, je publierais volontiers, selon la même méthode, mon *Discours d'Édimbourg* ("Bourdieu cul par-dessus tête"), sous une forme constamment évolutive, modifiée par moi tous les jours, comme le sont ces temps-ci les *Vaisseaux brûlés.*

Ce sont Didier Goux et sa femme qui ont souscrit le premier abonnement PayPal (on paie par carte bleue), de même qu'ils avaient acheté le premier album *Le Jour ni l'Heure*, il y a quatre ou cinq ans.

La seule chose qui me préoccupe un peu, dans ma nouvelle carrière d'entrepreneur indépendant ("Proses diverses, en gros & en détail"), c'est l'appareil juridique qu'il conviendrait de lui donner. Si je vends directement des textes, des albums photographiques, des tableaux, demain des livres imprimés, qui sait, il me faut un statut juridique et commercial, et d'abord

un “numéro de Siret”, *whatever that is.* Dois-je me poser en écrivain indépendant, petit artisan des Lettres, ou bien en artiste, puisque je produis des albums photographiques et des tableaux ? Et quid de la TVA ? Et comment me présenter au fisc ? Comme je me suis ouvert de ces problèmes d’intendance sur le site de la Société des lecteurs, Rémi Pellet, son président, si je ne me trompe, me conseille de m’adresser à un comptable. Il dit qu’en province ils ne sont pas chers et m’assure qu’avec deux mille euros je puis en trouver un qui se chargera pour moi de toutes les formalités de fondation de ma petite entreprise. *Deux mille euros* ? Où veut-il que je trouve deux mille euros ? Il n’a sans doute pas pris la juste mesure de ma situation. Payer deux mille euros, quand c’est à peu près ce que je gagne par mois, quelqu’un qui se chargerait des formalités de déclaration d’une société commerciale à un seul membre dont rien n’assure qu’elle rapporterait cinq cents euros par an, serait-ce bien raisonnable ?

Ah oui, la troisième bonne chose, c’est qu’aujourd’hui je n’ai pas eu mal aux reins, pour la première fois depuis le martèlement au laser que j’ai subi à Agen le mois dernier. J’ai même pu me remettre à ma gymnastique, abandonnée depuis trois semaines. Cette amélioration est peut-être due aux quelques rayons de soleil qui sont arrivés jusqu’à nous pour la première fois depuis le sinistre avril que nous avons traversé (je parle du temps). Mais, ce soir, le malade du froid est de nouveau transi.

Vendredi 11 mai, minuit. J’ai passé ce matin toute sorte de coups de téléphone ennuyeux, à la chambre des métiers, à l’Urssaf, aux impôts, d’où il résulterait, cela semble trop beau pour être vrai, que non, je n’aurais aucune démarche ou inscription à opérer pour pouvoir toucher en toute légalité l’argent des ventes en ligne de mes textes. Il y aurait bien la TVA, mais je n’aurais à m’en soucier qu’à partir de trente-deux mille euros de revenus – je ne crois pas que le risque soit trop grand : pour l’instant je n’en suis qu’à soixante (deux inscriptions pour les *Vaisseaux*).

Il faudrait pourtant bien que les revenus se gonflent un peu car les dépenses imprévues, elles, enflent à toute allure. Nous n’avions plus de téléphone depuis une semaine. Sont venus aujourd’hui, successivement, deux agents de France Télécom, l’un pour la ligne proprement dite, l’autre

pour certain coffret “Diatonis” qui commande toute l’installation et ses divers appareils depuis les beaux jours de Pli selon Pli. Le coffret et son contenu ont été inondés, et par des liquides hautement corrosifs que le spécialiste et moi avons préféré laisser imprécisés. On va m’envoyer un devis pour un remplacement. L’homme ne voulait pas me donner d’ordre de grandeur quant à ce qu’il en pourrait coûter mais, sur mon insistance, a finalement parlé de trois mille euros – lesquels devront s’ajouter aux frais de plomberie et de maçonnerie relatifs à la même considérable fuite. L’assureur m’a dit que ma police, souscrite en 1992, ne couvrait pas les dégâts des eaux.

*

« Nous sommes renoués avec l’hypothèse d’une sortie de la Grèce de la zone euro » (France Culture).

*

« J’me dis qu’y a rien qui changera » (responsable politique).

*

L’émission de midi, sur France Musique, quand elle est consacrée à l’opéra, avec des journalistes *ad hoc*, n’est pas seulement “communautariste” d’esprit à un degré invraisemblable, elle est aussi d’une rare vilaineté de langue et de sentiment. Au fond, peu importent les sujets traités, en régime de dictature de la petite bourgeoisie : l’opéra ou la philosophie ne sont pas mieux lotis que les variétés et le sport – c’est la même langue. Règne absolument par exemple, pour dire *il y a* ou *on peut voir*, l’affreux *vous avez*, que j’en suis venu à détester presque autant que *c’est vrai que*. L’une et l’autre scies étaient en rivalité féroce, aujourd’hui, et elles ont bien dû se manifester au moins cent fois chacune :

« C'est vrai qu'au Met vous avez les décors de Romero Würtz qui sont pas mal mais c'est vrai aussi qu'à la Scala vous avez José Pacheco en Lohengrin, et ça c'est quand même pas rien. »

Quelque chose qui survient est forcément *un truc* (« mais alors vous avez un truc qu'i' faut dire, aussi… ») et un orchestre qui donne satisfaction *fait bien son boulot*. Moi qui ai toujours soupçonné qu'à l'opéra était invariablement attaché une bonne dose de vulgarité, me voici confirmé, comme d'habitude, dans mes pires préjugés. Mais si les amateurs, il y a trente ans, n'étaient pas moins ridicules et gloussants que ceux-là, leur vocabulaire et leur syntaxe étaient tout de même plus cravatés.

J'aime assez, à la voix, un jeune homme (j'imagine) qui intervient en fin de programme pour donner des actualités de la musique ou quelque chose comme cela (ah oui, *les* "*Dépêches-Notes*") et qui s'appelle Rodolphe Bruneau-Boulmier, un nom qu'on se met facilement dans la tête, une fois qu'on l'a entendu cent fois. Bien qu'il ait un goût un peu exagéré mais distrayant pour le crime, le scandale, le potin, les histoires d'enlèvements de chef d'orchestre, de pianistes assassinés par leur femme, ou l'inverse, dans des maisons isolées de Nouvelle-Angleterre et de stradivarius oubliés dans les taxis, il est d'une agréable placidité, et son ton tranquille fait un appréciable contraste, quand il arrive, avec les glapissements qu'il interrompt. Seulement il racontait récemment que Kurt Masur, à quatre-vingt-quatre ans, était tombé de son estrade en plein concert et se retrouvait à l'hôpital ; et il a un peu perdu de ma considération en ayant pour seul commentaire, au récit de ce drame, que décidément les chefs avaient bien du mal à comprendre que venait un moment où il fallait décrocher, et passer la main – j'ai trouvé l'oraison un peu courte ; et puis je suis pour l'art tardif, moi, pour Titien, pour Fauré, pour Carter, pour le Toscanini (pré)ultime….

Samedi 12 mai, une heure moins vingt (le 13). Mes affaires ne marchent pas mal, j'ai déjà une dizaine de clients, pour mes divers "produits" en vente électronique. Je ne comprends pas très bien où va l'argent, toutefois. Je ne sais plus si c'est moi ou Farreny agissant pour moi qui avons ouvert à mon intention un compte "PayPal", et c'est à travers lui que se font les opérations. Mais je m'avise que je ne sais pas du tout ce que c'est qu'un

compte “PayPal”. J’imaginais que le produit de mes ventes allait aboutir presque directement sur mon compte bancaire habituel, mais apparemment ce n’est pas ce qui se produit. Comment rapatrie-t-on l’argent à partir du mystérieux “PayPal” ? Farreny m’expliquera cela, j’imagine.

Pierre me lit *Les Héritiers*, tandis que je peins. Il m’a semblé nécessaire de revenir à cette source si je veux, comme c’est en effet mon intention, étoffer, pour la mettre en ligne, de façon payante elle aussi, ma récente “conférence d’Édimbourg”, qui était sous-titrée, ou peut-être c’était même son titre, “Bourdieu cul par-dessus tête”. Si elle devient un livre, serait-ce seulement un livre virtuel, on pourrait l’appeler *Les Inhéritiers*, il me semble.

Dimanche 13 mai, minuit. L’Arioste, parce qu’il avait besoin d’argent pour nourrir sa famille, dut accepter de son souverain, le duc de Ferrare, le poste peu convoité de gouverneur de la Garfagnana, rude massif ravagé par les luttes féodales tardives et par les purs et simples bandits. Il se désespérait dans ces montagnes arides et violentes – ce que lisant, et parce que j’avais en tête Ferrare et entendais parler de Garfagnana *estense*, *estoise*, *des Este*, je ne voyais pas du tout où pouvaient bien se situer ces hauteurs reculées et ces vallées intriquées. C’est qu’elles sont bien éloignées des domaines principaux des Este, de l’autre côté de l’Italie, dans les Alpes apuanes, au nord de Lucques. Elles se trouvent d’ailleurs aujourd’hui dans la province de Lucques. J’avais déjà remarqué que les possessions des Este, au moins à de certaines périodes de leur histoire, et surtout après qu’ils avaient établi leur capitale à Modène, plus méridionale que Ferrare, s’étendaient étonnamment loin en direction du sud-ouest. Par l’alliance Cybo ils régnaient sur Massa et Carrara et jouissaient même d’une issue sur la Méditerranée, je crois bien. Mais il s’agit là, évidemment, de périodes très postérieures à l’Arioste. Il est urgent que j’aie sous les yeux de bonnes cartes des principautés italiennes, en différentes phases de leur histoire.

La Garfagnana nous l’avons traversée Pierre et moi quand nous sommes allés de Lucques à Canossa en passant par Barga, en 1999. Nous l’avions même affrontée à pied alors que nous séjournions chez Madeleine Gobeil,

cet été-là, et qu'un jour, de la maison de notre hôtesse, nous avions décidé de gravir les pentes boisées qui se dressaient derrière le hameau, Agliano. Et nous étions montés, et montés, et montés, et toujours nous croyions que le sommet était tout proche, et nous étions tout à fait décidés à l'atteindre. Et vers huit heures du soir, à la dixième déception de l'horizon, il avait bien fallu redescendre en courant, parce que nous étions attendus pour dîner. Nous sommes d'ailleurs arrivés très en retard, la nuit tout à fait tombée en plein été, et Madeleine s'inquiétait. Je crois bien qu'il s'agissait des premiers contreforts, au moins, de la Garfagnana.

Dans ce hameau de Madeleine, curieux assemblage assez lâche de maisons sous les arbres, haut fiché déjà dans la montagne au-dessus de Camaiore, et plutôt difficile d'accès, vivait une femme d'un certain âge, de je ne sais plus quelle nationalité, qui plus tôt dans sa vie avait été un homme, ou bien qui était hermaphrodite de naissance, oui, plutôt, quelque chose comme cela. Elle avait une grande situation mondaine, sa maison ne désemplissait pas, et pour amener ses hôtes et visiteurs des théories de Rolls-Royce et de Daimler affrontaient le raidillon qui montait de la vallée et les antiques chicanes que fomentaient entre eux les vieux murs.

Lundi 14 mai, minuit. « Les prébendes du président de la République et des principaux ministres seront réduits de trente pour cent » (France Culture, informations).

*

« Si les différents pays européens sont d'accord pour relancer la croissance, ils ne sont pas d'accord sur comment faire pour y arriver » (France Culture, informations, Marine de La Moissonnière).

*

« Ils ont des questions à se poser sur savoir quelle ligne stratégique » (Jean-Luc Bennahmias, invité de France Culture).

*

En Grèce, un parti ouvertement et officiellement néo-nazi, semble-t-il, Aube dorée, a remporté onze sièges aux dernières élections. La presse ne s'en soucie pas plus que cela et ne donne sur lui aucune information soutenue. On ne saura pas d'où il sort, ni ce que peut être son programme. Il s'agit pourtant, si je ne me trompe, du premier parti néo-nazi de façon assumée à faire son entrée dans le parlement d'un pays européen depuis la dernière guerre – Dieu sait pourquoi, cela n'intéresse personne. Néanmoins on aimerait bien comprendre comment dix pour cent des électeurs ont pu donner leurs suffrages à un tel parti, en Grèce, un des pays d'Europe qui ont le plus souffert de l'occupation hitlérienne et qui lui ont le plus vaillamment résisté.

Tout ce qui se passe dans ce pays, et pas seulement cet épisode-ci auquel il semble n'avoir pas songé, consacre le triomphe absolu de Huntington et de ses vues. Un des points sur lesquels je n'étais pas d'accord avec lui, c'était précisément la Grèce, qui me paraissait devoir éminemment faire partie de l'Europe en construction. Pour lui elle appartenait à une autre civilisation et il prévoyait très expressément les pires difficultés entre elle et les autres pays européens. Chaque jour qui passe lui donne davantage raison. Chaque jour qui passe conforte davantage mon opinion, il est vrai, sur les liens entre prospérité économique et *parole*, confiance, respect des engagements pris, de la loi et du virtuel pacte d'in-nocence ; sur la profonde inégalité des peuples à cet égard, aussi ; et sur les liens entre cultures, civilisations, appartenances héréditaires, "communautés", ethnies, et attitudes sur ces points-là. Au demeurant nous nous grécisons à grande vitesse, je crois, presque aussi vite que nous nous libanisons. Irrespect de la parole, naturalisation de la fraude, resquille généralisée et communément admise gagnent du terrain, s'inscrivent dans la prolétarisation générale, promettent la ruine et la décadence autant que le déshonneur.

On voit les Grecs ne comprendre absolument pas ce qui leur arrive. Ils se servent de la déroute économique pour justifier leurs expédients quotidiens, dessous de table, dépassements d'honoraires, concussion et autres fraudes fiscales, sans soupçonner un seul instant que ce sont là les *causes* mêmes de leur détresse financière, bien plus que leurs conséquences – ils ne sont pas

malhonnêtes parce qu'ils sont pauvres, ils sont pauvres parce qu'ils sont malhonnêtes.

(Bien entendu je ne pense pas ici aux individus pris un à un, parmi lesquels il y a certainement beaucoup de gens très honnêtes qui ne réussissent pas et de fraudeurs chevronnés qui accumulent des fortunes ; mais, *globalement*, c'est la banalité de la fraude et la dévaluation générale de la parole qui interdisent la prospérité.)

*

Il n'est bruit que d'un drame survenu dans un autobus qui ramenait vers Paris l'équipe de gymnastes du corps des sapeurs-pompiers de Paris : une dizaine d'entre eux auraient molesté puis violé l'un des leurs. Cependant ces mots de *viol* et de *violer* donnent une très fausse idée de ce qui a pu se passer, pour autant qu'on puisse en juger. *Violence,* en revanche, est parfaitement justifié. Toutefois ces violences, lamentables, paraissent bien n'avoir eu aucun caractère sexuel. Je m'explique : pénétration anale de la victime, un jeune appelé, il y aurait bien eu, mais *à l'aide d'une bouteille* – exit le désir, il ne reste que la violence stupide, la méchanceté, la bêtise, la volonté d'humilier. Les prévenus plaident le bizutage (très) exagéré mais se rebiffent face à l'accusation de viol, qui ferait d'eux des homosexuels, si elle était retenue. Or, elle le sera : pénétration forcée égale viol. Ce qui est mis en évidence ici est l'inadéquation des termes de la loi, aussi incapables de répondre de la réalité que le sont la plupart des mots de l'espace cybernétique, lesquels paraissent toujours choisis au hasard pour désigner ce qu'ils désignent.

Mardi 15 mai, minuit et quart. Je ne serais pas étonné si je souffrais des premiers symptômes de la maladie d'Alzheimer, décidément. Ce matin c'était Bourdieu dont je ne pouvais absolument pas retrouver le nom. Celui de Badiou faisait écran. Et pourtant Bourdieu tient beaucoup de place dans mes pensées, ces jours-ci, car je pense intituler *Les Inhéritiers*, pour la mettre en ligne dans une forme nettement évolutive, ma conférence d'Édimbourg, qui déjà s'est plus ou moins appelée *Bourdieu cul par-dessus*

tête, à ses débuts. Pierre m'a relu *Les Héritiers*, dans l'atelier, et nous sommes passés à *Ce que parler veut dire*, que j'étais sûr de n'avoir jamais pratiqué alors que de nombreux passages ont été soigneusement soulignés par moi, au cours des années. Je perds la tête.

Revenir aux *Héritiers*, ce que je faisais par scrupule, n'ajoute pas grand-chose au souvenir qu'on en a. La vision caricaturale ou du moins simplificatrice qu'on peut entretenir de ce livre n'est pas fausse. Il ne dit pas beaucoup plus que ce qu'un résumé d'une dizaine de lignes en donne à connaître.

*

« Les marchés anticipent déjà quels autres pays [*que la Grèce*] pourraient sortir de l'union monétaire » (titre du *Monde*).

*

Cette expression désormais rituelle de *Première Dame*, pour désigner l'épouse du président de la République, est bien exaspérante de toute façon, en cela qu'elle est un pur décalque de l'anglais, ou plutôt de l'américain, et qu'elle ne correspond absolument à rien dans notre tradition. Elle devient encore plus ridicule quand on l'applique à Mme Trierweiler, qui n'est pas mariée à François Hollande. C'est tout à fait leur droit de ne pas se marier s'ils ne le souhaitent pas, bien entendu. Mais s'ils ne veulent pas de ce lien officiel ils ne devraient pas être traités officiellement comme "couple présidentiel". Néanmoins le couple sortant et le couple entrant ont échangé des politesses, aujourd'hui, à l'Élysée. Je dois dire que Mme Trierweiller a eu le bon sens de décliner l'absurde appellation de *Première Dame*, doublement déplacée dans son cas.

Mercredi 16 mai, minuit et demi. Justement, *té* :

« J'avais ma place, comme femme politique de premier plan. Mais nous nous sommes mis d'accord avec François pour que je ne vienne pas » (Mme Ségolène Royal, mère des enfants du président de la République, à propos de la cérémonie d'investiture à l'Élysée).

*

Syntaxe du *Monde* :

« C'était Pierre-René Lemas, le nouveau secrétaire général de l'Élysée, dont on subodorait, aux échanges qu'il avait avec Jean-Marc Ayrault le matin, que le second était assuré d'aller à Matignon » (un décorticage logique de cette phrase pourrait faire perdre la raison).

*

Le temps presse un peu moins, la pression des échéances se relâche légèrement (du fait de l'effacement de contrats Fayard prévus, dont l'un m'aurait mené cet été en Italie centrale), mon emploi du temps est un peu plus aéré. Le seul adoucissement qui lui a été apporté, c'est que nous regardons un film tous les soirs, à la télévision, au début de la soirée. Aujourd'hui c'était une petite comédie assez plaisante de Stephen Frears, *Tamara Drewe*, qui nous avait séduits parce qu'elle se déroule dans le Dorset – la référence à Thomas Hardy y est d'ailleurs tout à fait explicite ; cependant l'on songe tout autant à quelque transposition moderne, sur le mode mineur, de Jane Austen : unité de lieu (rustique), relations entre voisins, et l'héroïne, in extremis, finit par tomber dans les bras de celui qu'elle détestait au début, le seul qu'elle ne pouvait pas aimer, parce qu'il l'avait humiliée.

Hier ç'avait été *Whatever Works*, de Woody Allen : un peu le même genre, dans une certaine mesure, et bien que le cadre soit cette fois Manhattan, évidemment.

Je ne tiens pas plus aux salles de cinéma qu'aux librairies, et même moins (j'aime assez les librairies, tout de même – ce sont les *libraires* dont

je me passe très bien (c'est tout à fait réciproque)). Comme il est plus agréable de regarder des films chez soi ! Certes il y a la question de l'écran et de la taille de l'écran, toujours mise en avant en faveur des salles, car les films ne pourraient être vraiment appréciés pour ce qu'ils sont que montrés en grandes dimensions. Cet avantage des *movie houses* est plus que compensé, à mon avis, par le caractère insupportable du public, son bruit, ses chuchotements, son agitation. Je n'ai aimé de salles de cinéma que celles qui étaient des lieux de drague, il y a bien longtemps (comme l'admirable Castro de Castro Street, à San Francisco), ou bien de plaisirs sexuels *on the spot*, comme le non moins agréable Thalia de la 89e rue, à New York (et je ne parle pas ici de cinémas pornographiques, qui sont un autre chapitre).

Le désir ou le besoin sexuels, voilà (avec la curiosité intellectuelle et l'amour des paysages) une des principales raisons de sortir de chez soi. Quand on en est débarrassé d'une manière ou d'une autre, ou qu'on peut les satisfaire à la maison, on a beaucoup moins de raisons de quitter son logis – d'autant que ce désir ou ce besoin (contrairement à la curiosité intellectuelle et à l'amour des paysages) ont tendance à ne vous conduire qu'en des endroits affreux, ou idiots. (Le Castro et le Thalia avaient des programmations excellentes, toutefois ; et rien n'est plus poétique et beau que certains lieux de drague sous la lune – non, je pensais plutôt à des boîtes de nuit, aux *gay parades*, à Mykonos, Ibiza…)

Jeudi 17 mai, Ascension, minuit et demi. Un des vers les plus tristes de la langue française c'est :

Vois, déjà tous chemins que tu suivais se ferment

(*Hier régnant désert*)

Nous sommes allés marcher du côté de Heuré-Bartens, cette après-midi ; et au moulin de Balignac, tout à coup, plus de chemin – ce chemin que j'ai suivi mille fois, par tous les temps à travers les années : un champ parfaitement lisse, que nous avons coupablement traversé malgré les cultures hautes, tant nous avions de mal à nous faire à l'idée qu'en cet endroit familier il n'y avait plus trace de chemin.

Il ne t'est plus donné même ce répit

D'aller même perdu.

L'histoire aussi, et même l'actualité en ses aspects les plus triviaux, me disent et me répètent que les chemins se ferment, sont déjà fermés, n'existent plus pour moi. Le nouveau président de la République, le soir même de son investiture, avant-hier, est allé à Berlin dîner avec la chancelière allemande. Et là, horreur, il ne s'est pas jeté dans ses bras, il ne l'a pas embrassée, il ne lui a pas, pour parler comme on parle, *fait la bise*. C'est presque un incident diplomatique. La presse allemande s'inquiète et s'indigne autant que la française. Comment ? *Kein bisou* ? Ça doit aller vraiment très mal…

Ainsi ces horribles *bisous*, qui me paraissaient tellement vulgaires – la chose, et plus encore le nom –, ils sont devenus la norme, l'archétype de ce qui se fait et de ce qui doit se faire, au point que si cela ne se fait pas c'est toute l'Europe qui en est ébranlée jusqu'en ses fondements.

Je date d'avant les bises et les bisous. Dans ma famille personne ne s'embrassait, sauf en de très rares occasions, vœux de nouvel an ou retrouvailles après une longue séparation. Et autour de nous personne ne s'embrassait non plus, ni les amis entre eux, ni les amies entre elles, ni les amis les amies. Quant aux mots *bises* et *bisous*, quoiqu'ils ne nous fussent pas inconnus, ils ne faisaient pas partie de notre vocabulaire. Ils nous semblaient réservés aux jeunes enfants des milieux défavorisés, comme on ne disait pas encore.

J'en suis resté à peu près là. Je ne fais pas de bises ni de bisous, sauf quand je ne peux vraiment pas l'éviter, de même que je ne dis pas *bon appétit* ou *bonjour messieurs-dames.* Mais je vis dans un monde où si le chef de l'État ne fait pas la bise à la chancelière d'Allemagne, c'est aussi grave que la dépêche d'Ems. Comment pourrais-je m'étonner d'avoir l'impression qu'autour de moi tous les chemins se ferment, qu'il n'y a pas d'issue, que je suis déjà mort et que si je criais, qui, parmi les hiérarchies

des Anges, entendrait mon cri ?

Vendredi 18 mai, minuit vingt. Au dossier de mon étrangèreté au monde tel qu'il va, et des chemins qui se ferment, ceci encore : que la mort de Donna Summer soit un événement plus important, à en juger par l'écho

qu'il reçoit dans les médias, que celle de Dietrich Fischer-Dieskau ; laquelle, pour France 2, ne mérite même pas d'être mentionnée – après quarante ans de démocratisation culturelle, les gens ne sauraient pas de qui l'on parle.

Notre chère France Culture, très affectée par la perte de l'artiste disco, a accouché de cette jolie perle :

« Donna Summer a rendu célèbre le 20e prélude de Chopin » (« Ah ben ça, on est sur France Culture », comme dit Marc Voinchet).

La jeune femme qui présente l'émission de midi, lointain successeur du "Panorama", est touchante parce qu'on la voit ou plutôt on l'entend apprendre sous nos yeux, sous nos oreilles. C'est nous qui faisons son éducation, en quelque sorte, et d'ailleurs elle apprend vite. Mais dans le domaine de la musique, justement, il est très évident qu'elle ne sait rien, ou plutôt qu'elle ne savait rien il y a six mois, ou un an – c'est elle qui parlait de *Dvor-jacques*, je crois bien. Chaque fois elle se met dans la tête quelque chose, *une* chose, une donnée quelconque vaguement relative au sujet qu'elle va devoir évoquer, et elle la ressort obstinément, en toute ignorance du contexte. Aujourd'hui c'était que *Cosi fan tutte* était le plus mal aimé des opéras de Mozart. Non, pas *Lucio Silla*, pas *La Clémence de Titus* : *Cosi fan tutte.* De fait il est bien vrai que cet opéra fut longtemps tenu pour mineur, ou même pour raté. Mais depuis cinquante ou soixante ans, Dieu sait qu'il s'est bien rattrapé ! Beethoven et Wagner le jugeaient *immoral.* Il a fallu un grand débat pour savoir si *Cosi* était ou nom immoral. Le jeune chef d'orchestre invité a jugé deux fois qu'il était *anodin*, plutôt. Dans sa bouche, ç'avait l'air d'un grand compliment. Je crois qu'il se méprend sur le sens d'*anodin.*

Flatters n'écoute plus du tout France Culture qui n'a, dit-il, strictement plus rien de culturel. C'est la vérité – j'envie sa capacité à tourner la page.

*

Hier soir, dans le petit film de Woody Allen que nous avons vu, *Midnight in Paris*, j'avais été très impressionné, de toutes les façons concevables, par

l'acteur qui jouait Hemingway, Corey Stoll. Sur la Toile je me suis renseigné sur Corey Stoll, aujourd'hui, et j'ai vu nombre de photographies de lui. Sur neuf sur dix d'entre elles il n'a absolument rien à voir avec ce qu'il était dans le film de Woody Allen, où je l'avais trouvé si beau et si sexy. Déjà Mark Ruffalo m'avait fait le même coup, il y a quelques mois. Je l'avais vu en policier irrésistible (l'héroïne semblait du même avis que moi) dans *In the Cut.* On peut même dire que tout le film reposait largement sur sa considérable sexyté ; que c'en était même le sujet. Mais j'ai vu des dizaines d'autres images de lui : il ne me faisait ni chaud ni froid, non plus que Corey Stoll dans son aspect ordinaire. Je n'aime l'un que dans *In the Cut* et l'autre qu'en Hemingway dans *Midnight in Paris* – ce qui tendrait à prouver que la désirabilité sexuelle ou sentimentale (on les trouve irrésistibles) des acteurs et des actrices de cinéma au cinéma, *dans les films*, est largement une création tout artificielle, une fabrication, presque un leurre : une affaire de maquillage, de déguisement, de confection d'image (sans doute particulièrement efficace sur les fétichistes de ma sorte). Il me semble, mais je n'ai ni le temps ni la force de pousser plus loin l'enquête et la réflexion, qu'il y a là tout un enseignement sur la nature même de l'amour, au moins dans sa forme la plus profane, séculière. Nous aimons des images, des représentations fabriquées, des illusions qu'au besoin nous confectionnons nous-mêmes. Odette, sa coiffure eût-elle été différente, Swann ne l'eût sans doute pas aimée (au moins au début : ensuite il est trop tard).

Samedi 19 mai, minuit vingt. Parfois la dictature de la petite bourgeoisie est très visible à l'œil nu, très littéralement, au premier degré : c'est tout à fait le cas lors de l'actuel sommet du "G7", à Camp David.

J'ai toujours trouvé du plus haut ridicule ces *dress-codes* trop bien assimilés et respectés qui font que tous les chefs d'État et de gouvernement réunis, en les occasions de cette sorte, apparaissent un jour, quand il en a été convenu de la sorte entre leurs sherpas, je présume, dans la même tenue dite "décontractée" (un mot éminemment petit-bourgeois…), tous sans veste et tous sans cravate, chemise ouverte. C'était justement ce qui était prévu pour aujourd'hui. Mais voici que le nouveau président français, soit qu'il juge comme moi ces conventions d'anticonvention ridicules et qu'il tienne à

s'habiller comme il l'entend, soit, ainsi qu'il *est hélas plus vraisemblable*, qu'il n'ait pas bien compris l'arrangement arrêté, se présente aux autres arborant veste et cravate, et seul à le faire. Le président Obama se précipite, souriant certes, mais désapprobateur et très désireux de mettre fin au plus vite à cet impair :

« On t'avait dit que tu pouvais enlever la cravate ! »

En société *petite-bourgeoise*, enlever sa cravate est toujours une liberté qu'on prend, une permission qu'on a, un avantage qu'on accorde ou qu'on s'accorde – il en va là comme pour les os de poulet qu'on *peut* toujours grignoter avec les doigts : le petit-bourgeois ne conçoit pas qu'on puisse n'avoir aucune envie de le faire ; si on s'en abstient, c'est toujours à ses yeux une contrainte qu'on s'impose (bêtement, alors qu'il serait tellement plus facile d'être simple, de ne pas faire d'histoires et de manger son poulet en y mettant les doigts (chose que personnellement je déteste)).

La phrase d'Obama est évidemment une traduction de journalistes français. Le tutoiement est donc ajouté par eux, puisqu'il n'existe pas en anglais. Mais en parfaits petits-bourgeois, qui s'y connaissent en société petite-bourgeoise, et même n'en connaissent pas d'autres, et pour cause, ils estiment que ce tutoiement qu'ils font apparaître dans leur traduction est *sociologiquement* juste, que le président Obama et le président Hollande, qui se sont rencontrés hier pour la première fois, et semblent s'être convenablement entendus, se tutoient nécessairement, ou du moins se tutoieraient si la langue qu'ils parlent entre eux leur en offrait la possibilité. Il en va d'ailleurs là comme pour les cuisses de poulet avec les doigts : si on *peut* le faire, il faudrait être fou pour ne pas le faire.

Pierre poursuit la lecture à haute voix de *Ce que parler veut dire*, dans l'atelier, durant la petite heure que je passe à y peindre. Et Mme Aimée Coulaudon, de Clermont-Ferrand, n'en démord pas de son mépris moral et culturel pour la bourgeoisie clermontoise, et sans doute pour toute bourgeoisie : elle la connaît bien, c'est un ramassis d'hypocrites d'une inculture noire, sur lesquels je me fais beaucoup d'illusions. Et nous avons revu *Gosford Park*, récemment : est-ce là, ces imbéciles d'un égoïsme noir et sans aucune culture, vains, cyniques, prétentieux, est-ce là la vérité de ces anciennes classes dirigeantes dont je passe pour avoir la nostalgie et dont je

crois qu'elles étaient indispensables à la survie de la culture et de la civilisation ? Si Mme Coulaudon et Altman ont raison, si les tableaux qu'ils dressent sont justes, mes positions ne sont pas tenables. Et pourtant il ne se passe pas de jour sans que je voie vérifier ma conviction que c'est l'impossibilité idéologique de critiquer les goûts et les curiosités du bloc majoritaire et même hégémonique, monopolistique, prolétaro-petit-bourgeois, qui rend impossible la défense de la culture et de l'exigence culturelle et qui assure le triomphe des genres mineurs, de la culture populaire, de la chansonnette, des "mauvais genres", comme dit goulûment France Culture. Si la mort de Donna Summer fait cent fois plus de bruit que celle de Fischer-Dieskau, si la haute culture, qui pendant des siècles a été la seule culture, a pratiquement disparu de l'espace public, c'est parce que la classe cultivée (nécessairement en partie héréditaire, je le rappelle) a été passée au laminoir (comme à Katyn, comme dans la Chine de la révolution culturelle, comme au Kampuchéa démocratique).

Vous ne voulez pas de bourgeoisie cultivée, vous aurez Laurent Ruquier ministre de la Culture (nous n'en sommes pas loin, en attendant le tour de Patrick Sébastien – et ne vous avisez pas de critiquer ces messieurs, ou leurs émissions : d'ailleurs vous n'y songez pas, vous avez femme et enfants ou mari à nourrir).

Dimanche 20 mai, minuit dix. Il y a longtemps qu'on n'avait vu printemps si froid ni si pisseux. Pas un vrai beau jour depuis des semaines : je le sais, parce que je guette une après-midi de soleil pour photographier des tableaux à l'extérieur et qu'il ne s'en est pas présenté une seule d'assez franche, depuis la fin de l'hiver, pour que j'entreprenne l'opération. On se gèle. Qui pis est il pleut et nous nous sommes avisés qu'il y avait des fuites dans le "corps de logis", ici, dont le toit a pourtant été refait assez récemment. Le Cédric de Saint-Antoine, jadis de Miradoux, qui a dû intervenir sur ces hauteurs pour des histoires de parabole, nous avait prévenus que certaines tuiles étaient cassées. C'est qu'il en tombe sur elles de la tour, et pis que des tuiles, sans doute. Pour de grands travaux à la tour, il faudrait cent trente mille euros, et une autorisation que, découragés (où trouver jamais cent trente mille euros ?), nous n'avons même pas demandée. Pierre est allé voir ce qui se passait dans ces quartiers, cette

après-midi. Il en est revenu très abattu. Tout est trempé, l'eau ruisselle dans l'escalier, la voûte la plus haute, dont est déjà tombée une énorme pierre, est rongée d'humidité. Il faudrait faire au moins de petits travaux d'urgence. La seule solution possible est sans doute une bâche, une affreuse bâche. Nous pensons nous adresser au charpentier du village, le fils du maire. Il est assez gentil, ne se départant jamais d'un demi-sourire dont on ne sait pas s'il est de moquerie, de commisération ou de sympathie. Mais surtout il est épouvantablement difficile à joindre et, comment dirais-je…, à *épingler*. On a beaucoup de mal à l'avoir au téléphone, on lui laisse des messages, il ne rappelle pas, les relations avec lui sont passablement usantes.

Cela dit, c'est la règle. Tous les petits entrepreneurs et artisans de la région sont pareils. On ne peut les appeler au téléphone que deux ou trois quarts d'heure par jour, tôt le matin, à l'heure du déjeuner, parfois en fin d'après-midi, et encore il est bien rare qu'on tombe sur eux. Quand on arrive à les attraper ils vous donnent un vague rendez-vous (« j'essaierai de passer chez vous jeudi dans la journée, ou alors vendredi matin »), que neuf fois sur dix ils ne tiennent pas. Nous n'avons pas de salle de bain à cet étage depuis deux ou trois semaines et nous en sommes au quatrième faux bond du plombier. Bien sûr, on pourrait se fâcher et rompre les ponts. Mais on se dit que le suivant sera pareil, agira de la même façon, on est furieux d'avoir perdu quinze ou vingt jours et on entretient le vague espoir que cette comédie des rendez-vous non tenus est un petit ballet rituel, une ouverture obligée, qu'on est peut-être à la veille de dépasser. D'autre part on n'insiste pas trop, dans notre cas, parce qu'on ne sait pas comment l'on fera pour payer ces artisans, lorsque enfin ils seront intervenus…

L'argent de la Sofinco en restitution des versements pour les convertisseurs achève de fondre. Quelques personnes, une petite dizaine, toutes connues de moi, au moins par correspondance, se sont inscrites pour la lecture payante des *Vaisseaux brûlés* sur la Toile, les premiers jours ; mais ce très mince filet s'est asséché en trois ou quatre jours et depuis lors il n'y a plus eu de nouvelles inscriptions. L'opération m'a rapporté cinq cent cinquante euros, et encore plus de la moitié étaient-ils dus à la seule commande d'un album *Le Jour ni l'Heure.* Armageddon se rapproche. Ce qui m'ennuie surtout est que je vois Pierre commencer à s'affoler. Lui-

même paie beaucoup de choses, mais il est clair que nous n'allons pas tenir longtemps.

Mme Coulaudon, dans sa lettre, déplore que *Septembre absolu* soit trop sombre, que je m'y plaigne à l'excès de mon sort. Elle dit que j'ai tout pour être heureux, que je ne me rends pas compte de ma chance. Elle cite par exemple, parmi les éléments du bonheur dont elle me juge insuffisamment conscient, « la certitude que [*mon*] œuvre restera ». Mais bien entendu je n'éprouve rien de pareil. Pour que mon œuvre reste, comme dit cette aimable correspondante, encore faudrait-il qu'elle ait été, qu'elle ait *esté*, que cette pérennité promise ait eu un commencement.

Lundi 21 mai, minuit. Pierre m'a conduit ce matin à Agen, où je devais être soumis à un nouveau scanner. La chose elle-même s'est déroulée assez rapidement mais, ensuite, il a fallu attendre presque deux heures les images obtenues. Toute la matinée y est passée. J'en ai profité pour lire *Fou forêt,* de Philippe Barthelet, reçu de l'auteur à la fin de l'année dernière, et qui m'a heureusement distrait.

Il faut que je retourne à la même clinique demain matin afin d'y voir l'urologue, celui qui m'a traité pour les coliques néphrétiques le mois dernier mais qui ne se souvenait absolument pas de m'avoir vu quelques semaines plus tôt pour mes problèmes de prostate. Bien entendu, il n'était pas possible de regrouper les deux rendez-vous. Mme Capdecomme racontait à Pierre qu'elle avait eu le plus grand mal à obtenir qu'un sien malade, qui devait aller à Paris pour se faire examiner et pour voir un grand médecin, n'ait pas à faire deux fois le voyage. Il fallait, pour éviter cela, que le mandarin voulût bien descendre de trois étages et sortir de son service : c'était demander la lune. Voilà typiquement le genre d'histoires que raconte Combaz dans son petit livre *Gens de Campagnol*, que nous lisons tout haut à l'heure de l'atelier.

Il fait toujours aussi mauvais et froid. J'ai ressorti l'énorme pull-over de Père Ubu que m'avait offert Jacqueline Voillat il y a quelques années – *dix*, peut-être.

Un deuxième acheteur a passé commande d'un album *Le Jour ni l'Heure 2011*, cela m'a un peu réchauffé. Surtout, grâce à David Farreny, nous

avons beaucoup avancé vers la mise en ligne payante de trois nouveaux ouvrages de longueur très inégale, *L'Homme remplaçable* (c'est le texte de ma conférence de mars dernier devant France-Israël), *Les Inhéritiers* (celui de ma conférence d'Édimbourg le mois dernier), *Anthologie générale.* Les prix demandés sont très inégaux eux aussi : trois, quinze et trente euros. Mais nous ne sommes pas encore tout à fait sur le marché : quelques petits problèmes techniques demeurent à régler. Il reste que, sans fonder sur elle de grands espoirs économiques, j'éprouve une vive satisfaction de cette évolution.

*

S'il fallait de nouvelles preuves de la dictature de la petite bourgeoisie, les images des chefs d'État et de gouvernement des pays les plus riches du monde assistant vendredi soir, en manches de chemise, à la finale de la Ligue des champions dans la salle de projection privée de la demeure présidentielle aux champs, Camp David, feraient admirablement l'affaire, après l'épisode de François Hollande gentiment tancé parce qu'il portait une cravate. Face au football et aux manifestations d'enthousiasme footballistique de ses confrères, il faut reconnaître que notre président a l'air de s'ennuyer ferme.

Mardi 22 mai, minuit. Je suis donc retourné à Agen, ce matin, à la clinique, mais le médecin que j'y ai vu depuis le début de l'année, et auprès duquel j'avais rendez-vous, n'était pas dans son cabinet. On m'a expliqué qu'il s'était foulé une cheville, ou quelque chose comme cela. J'ai dit qu'il lui arrivait toujours quelque chose, décidément, car il y a trois semaines, quand il a procédé sur moi à un "lec", il marchait déjà avec une béquille. Mais semble-t-il ce sont toujours les conséquences du même accident (survenu au cours de vacances en Corse, m'avait-il expliqué) – curieux que cette mésaventure ne l'ait pas empêché de travailler le mois dernier, et maintenant si…

Son remplaçant était un jeune homme assez sexy (depuis quarante ans je n'ai pas trouvé de mot qui dise *sexy* en français…), pas désagréable, à la

blouse largement ouverte et chaussé de souliers extraordinairement pointus, comme des bottes pour accompagner un perfecto, ou comme des chaussures à la poulaine au temps de Charles VII. Il a examiné les photographies résultant des scanners effectués hier et a estimé que le “lec” du mois dernier avait rempli son office, que le caillou du rein droit était dissous. En revanche il y en a plusieurs autres à proximité du rein gauche – et de fait j’ai eu assez souvent mal dans ces régions, dernièrement ; mais ces cailloux sont petits, et, d’après ce jeune praticien, je devrais pouvoir m’en débarrasser sans autre intervention.

Je voulais profiter de la consultation pour parler aussi de mes problèmes de prostate, qui me préoccupent plutôt plus que mes problèmes de reins – les problèmes de reins sont plus douloureux, surtout lorsqu’ils prennent la forme de coliques néphrétiques, mais les problèmes de prostate sont plus inconfortables, dérangeants, humiliants, quotidiennement incommodants. Cependant le jeune homme de ce matin a eu l’air d’estimer, comme le docteur N. qu’il remplace, que mon cas n’était pas si grave que je voulais bien le dire, ou, pour le tourner autrement, qu’il y avait un assez net écart entre l’inconfort dont je fais état, d’une part, et d’autre part les constatations médicales que permettent les examens que j’ai subis, et qui ne sont pas très alarmantes. Le critère essentiel serait celui d’éventuelles difficultés à uriner (le jeune homme disait : *faire pipi*). Éprouvais-je des difficultés à faire pipi ? Non, pas du tout. Je n’y parviens que trop bien, au contraire, et trop souvent. En ce cas ce médecin-là estimait comme son confrère qu’il n’y avait pas lieu d’opérer pour le moment, qu’il fallait attendre au moins six mois et voir comment évoluaient les symptômes.

Lui appelle un *grattage*, ce qui n’est pas très plaisant, l’intervention dont je suis menacé. Il dit que je suis trop jeune pour elle – j’ai été content d’apprendre que j’étais trop jeune pour quelque chose. D’après lui on essaie d’éviter d’y procéder sur les hommes de moins de soixante-dix ans. L’ayant subi on ne peut plus éjaculer, m’a-t-il dit. Mais L. l’a subie, et dit qu’il éjacule parfaitement. D’autre part il a beaucoup moins de soixante-dix ans, de même que mon autre ami O., qui lui aussi est passé par là et n’en fait pas non plus une histoire. Je me demande si tout le monde parle bien de la même chose. Je n’avais pas entendu le terme de *grattage* avant aujourd’hui. L. dit que je devrais voir un spécialiste parisien.

Je prends du Xatral depuis le début de l'année et de l'Avodart depuis mon dernier passage à la clinique, il y a trois semaines. Ni l'un ni l'autre n'ont grand effet jusqu'à présent. Mais le jeune homme aux chaussures pointues dit que l'Avodart ne commence à agir qu'après trois mois de traitement. Il ne reste donc qu'à garder espoir.

Ma collaboration avec David Farreny m'y encourage vivement, ou du moins elle me distrait avec grand succès de mes soucis médicaux et économiques. Nous sommes à peu près prêts, grâce à lui, à mettre en ligne les trois textes dont je parlais hier. Aucun n'est tout à fait au point. L'*Anthologie générale,* en particulier, est pour longtemps à l'état de chantier. Mais le projet est d'intervenir sur elle et sur eux quotidiennement ou presque, *après* la mise en ligne (et mise en vente, donc). Ces perspectives me réjouissent fort. Elles sont sans grande portée économique, c'est à craindre, mais de grand effet psychologique, et très positif (sur moi).

Mercredi 23 mai, minuit et demi. J'ai toujours été au-dessous de tout pour rattraper au profit du travail les journées compromises par quelque circonstance extérieure. Or elles le sont toutes, ces temps-ci : lundi, Agen et le scanner ; hier mardi, Agen et l'urologue ; aujourd'hui, un groupe de peintres qui séjournent dans le village, chez l'une des deux nouvelles voisines (mais celle-ci est là depuis quelques années, au prieuré), et qui avaient souhaité visiter le château. Ils étaient fort civils, et d'ailleurs c'est Pierre qui les a guidés dans les pièces du bas ; toutefois je les ai reçus un moment et le moindre caillou dans les rouages de ma routine suffit à enrayer la machine. Leur visite a d'ailleurs été l'occasion d'un incident comique. Un jeune homme, comme le groupe se retirait et que nous fermions la marche, a vu ouverte la porte de la tour, à cet étage-ci, et a manifesté pour elle une grande curiosité. Je lui ai dit qu'il pouvait y monter si le cœur lui en disait, et je l'y ai suivi de loin. Quand nous sommes redescendus, nous avons trouvé la porte close, fermée à clef de l'extérieur. Pierre, ne soupçonnant pas que qui que ce soit se fût aventuré de ce côté-là, l'avait verrouillée. Heureusement il a entendu nos cris. Déjà la mère du jeune homme revenait en arrière, très inquiète sans doute de la combinaison de son absence et de ma mauvaise réputation. Visiter la tour, je vous demande un peu…

Mais il y a eu aussi, dernièrement, toute sorte de petits incidents agaçants qui m'ont détourné du devoir, ou empêché de l'accomplir. Certaines connexions Internet étaient inopérantes, cette après-midi. Farreny a réglé le problème à distance mais ce soir il n'y a plus de connexion du tout. D'autre part j'ai égaré ma précieuse "carte Vitale" – j'espère l'avoir oubliée hier à Agen, ou qu'on a oublié de me la rendre : la faire remplacer serait certainement une rude épreuve. Et pour finir ma carte bleue ne marche plus : plus pour commander à distance, en tout cas, les deux albums *Le Jour ni l'Heure* dont j'ai moi-même reçu commande, dernièrement ; j'espère que le problème est plutôt du côté de BookSmart que de ma carte ; mais BookSmart semble estimer le contraire.

J'ai tout de même ratissé les allées de l'*Anthologie générale* – c'est un travail très agréable. J'aime beaucoup les livres que je n'écris pas. Celui-là commence ainsi (depuis plusieurs années) :

« À présent il descend, il va parmi ce peuple déditice. Et moi j'habite encore ce Jorat où le printemps est si long à venir.

« "Un jeune homme" en delaware se dit *pilapé.* C'est trop pour le besoin de poésie qu'on a. »

(Deux Suisses en quatre lignes.)

Jeudi 24 mai, minuit et quart. Je suis très troublé par une longuissime lettre de mon conseiller médical, ce lecteur qui n'est pas médecin mais qui pratique les soins non pas exactement *par les plantes* (peut-être aussi, je ne sais), mais par les minéraux, la diététique et les traitements relevant de la "médecine douce", si je ne me trompe – mais je me trompe certainement, car je ne connais rien à tout cela, c'est bien le problème.

Sa lettre d'une quinzaine de pages imprimées en petits caractères très serrés vient en réponse à une lettre mienne où je lui exposais mes problèmes médicaux récents et les traitements que m'ont prescrits les médecins. Or ces traitements lui font pousser les hauts cris. Il les juge non seulement inefficaces et inadaptés à mon cas, mais aussi terriblement nocifs. Du coup je ne sais plus que faire.

D’instinct comme de formation je suis en toute chose légitimiste, je respecte la faculté, j’ai tendance à croire plutôt des spécialistes hautement diplômés que des donneurs d’avis sans autre habilitation, que je sache, que leur passion pour ces questions-là et leurs opinions très tranchées sur la nocence des médicaments en général et de ceux que je prends en particulier. Oui, bien sûr, tout cela est bel et bon, mais qui dois-je écouter plutôt, de spécialistes qui, eux, ne m’écoutent guère, me reçoivent dix minutes entre deux portes avec le téléphone qui sonne, ne me reconnaissent pas d’un rendez-vous à l’autre, n’ont aucune idée de ce que je fais dans la vie et ne s’y intéressent pas le moins du monde, ou bien d’un lecteur enthousiaste et très attentif, visiblement très cultivé, qui sait tout de moi par la lecture assidue de mon *journal*, n’a d’évidence d’autre ambition que de me rendre service, examine chaque détail de mon cas avec une méticulosité inouïe et non seulement refuse véhémentement tout achat de ma part des produits qu’il me fait parvenir mais me commande de coûteux albums photographiques dans l’intention évidente de m’aider financièrement et même m’envoie, cette fois-ci, un chèque de cinq cents euros au titre du “mécénat” ?

Qui plus est il me semble qu’il corrobore mon hypothèse, écartée par la faculté sans qu’il lui ait été donnée une seconde d’attention, d’un lien entre mes problèmes de reins et mes problèmes de prostate, ou de vessie. Il écrit par exemple (mais c’est à peine un centième de sa lettre) :

« Avec cette récente crise de coliques néphrétiques, j’en viens à me dire que vos troubles urinaires n’étaient (ne sont) sans doute pas seulement d’origine prostatique – ce qui était d’ailleurs mon hypothèse devant l’échec incompréhensible de mon traitement à base de Men+ et de quercétine, lequel ne donnait manifestement pas tous les résultats escomptés sur le plan symptomatique (il me semble tout de même qu’il y ait eu une très légère amélioration, du moins durant une courte période). Certes, il y a bien adénome de la prostate, mais Dieu merci fort bénin, si l’on en croit le diagnostic de l’urologue. En dépit des apparences décevantes, je pense peu crédible, si j’en crois l’expérience et les dires de ses adeptes très majoritairement satisfaits, que le Men+ n’ait eu absolument aucun effet sur vous : soit l’adénome a toujours été modéré, soit ledit traitement a contribué à le réduire. En revanche, puisque d’une part les symptômes urinaires n’ont

jamais disparu ni même été sérieusement réduits, et que d'autre part il y a eu crise de coliques néphrétiques, il me semble raisonnable de faire l'hypothèse d'une relation de cause à effet. La formation de lithiase dans un rein peut s'échelonner durant des mois (le "caillou" grossit peu à peu jusqu'à obstruer le canal de l'uretère), ce processus provoque un état inflammatoire chronique de l'organe et peut induire de fréquentes envies d'uriner. Conjugué à un adénome de la prostate, aussi modeste soit-il, ce symptôme n'en est que plus prégnant et pressant (dans tous les sens du terme). Inflammation du rein et inflammation de la prostate, particulièrement dans certaines positions, dont l'assise, peuvent en effet aboutir à des effets de compression sur l'ensemble de l'appareil urinaire, et en tout premier lieu sur la vessie. Le fait que vous m'ayez dit n'avoir jamais éprouvé de douleurs lors de la miction, ni même de très claire difficulté à vider la vessie, si je m'en souviens bien, peut laisser penser que le problème se trouvait un peu plus en amont : au niveau du rein plutôt qu'au seul niveau de la prostate. (J'espère que vous me suivez, anatomiquement parlant !) Ce qui expliquerait finalement cette disproportion constatée, et quelque peu mal compréhensible (pour moi), entre une prostatite modérée et des envies d'uriner excessivement fréquentes et gênantes (ce qui m'a toujours rendu bien perplexe, et c'est pourquoi j'avais suggéré d'autres examens, élargis à l'ensemble de la sphère urinaire, afin de débusquer l'anguille sous roche (c'est le cas de le dire).) »

(Il s'agit là d'un paragraphe sur trente-deux, je viens de compter, et ce n'est pas, de loin, le plus long.)

Vendredi 25 mai, minuit et demi. Pendant ce temps :

« La scène se passe à Aix-en-Provence, en mai 2011. Renaud Camus est assis à la terrasse d'un café "*jadis élégant* ", Les Deux Garçons. Regardant déambuler la foule sur le cours Mirabeau, le châtelain de Plieux est saisi d'effroi et de dégoût : "*Je ne vois défiler que des prolétaires, des pauvres…*" En vain cherche-t-il chez eux la moindre trace de "*culture*" et de "*distinction*".

« "*Mais où sont les riches ?*" s'inquiète-t-il, ajoutant, sur un ton funèbre qui ferait passer son complice Richard Millet pour Achille Zavatta : "*La*

bourgeoisie a perdu la bataille de l'espace public ! " Ces lignes sont extraites de son Journal, *Septembre absolu* (Fayard, 33,50 euros). On se demande pourquoi un éditeur publie ça. Sur 600 pages, ce ne sont, en effet, que jérémiades et pleurnicheries.

« Monsieur a des problèmes de voiture, de chaudière, de teinturerie. Il souffre d'une verrue plantaire, d'un lumbago, d'indigestion. Il pleure la dégradation de France Culture, la disparition des conjonctions de coordination, "*l'islamisation*" de notre pays. Il exècre le pouvoir médiatique (à l'exception de Radio Courtoisie), "*la folie de l'antiracisme*" et feu Richard Descoings, qui a osé ouvrir Sciences-Po à "*la diversité*".

« Le seul avantage de ce livre est de démontrer, de manière définitive, que si le fondateur du parti de l'In-nocence, *par ailleurs soutien actif à Marine Le Pen*, est souvent nocif, il est surtout idiot. Dupont-Lajoie en jabot, Bidochon poudré, ce chantre de "*la France blanche*" manque défaillir dès qu'il aperçoit des Arabes ou des "*prolétaires misérables*".

« Comme les duchesses trop corsetées qui étaient sujettes aux évanouissements, sa prose semble réclamer, à chaque page, des sels de *pâmoison*. Il faut le voir se plaindre de la musique d'ambiance, dans un restaurant d'Arras où il festoyait avec son "*grand ami* " Alain Finkielkraut : "*Il nous fut refusé qu'on baissât le son !"* Il serait temps aussi qu'il fermât sa gueule. »

(*Le Nouvel Observateur*, "Mais où sont les riches ?", article à propos de *Septembre absolu*, par Jérôme Garcin.)

(Son confrère Jérôme Dupuis m'envoie d'Écosse un message de remerciement pour un accès en "service de presse" à *Vaisseaux brûlés* et m'apprend au passage qu'il vit désormais la moitié de l'année sur le loch Assynt. *Sur le loch Assynt* ! *Sur le loch Assynt* !!! Ainsi c'est donc possible ? Je me souviens du temps où je rêvais (j'en rêve encore…) d'un domaine de dix-huit mille hectares à vendre dans l'Assynt Coogach, entre les îles d'Été et Lochinver. J'aimerais bien connaître l'histoire de Jérôme Dupuis. Et comme je le remercie de son message et le prie de saluer pour moi les ruines du château d'Ardvreck et les trottoirs d'Inchnadamph (à vrai dire je ne suis pas bien sûr qu'il y ait des trottoirs à Inchnadamph…), il me

répond à l'instant, à une heure du matin, que c'est d'autant plus facile qu'il les aperçoit de chez lui, et qu'il fait grand jour.)

*

J'ai longuement parlé à mon "conseiller médical", ce matin, et il a achevé de me convaincre de renoncer à deux sur trois des médicaments qui me sont prescrits. J'objectai que je serais bien obligé de reconnaître que je ne les avais pas pris, s'il m'arrivait quelque crise et si je devais être conduit en urgence à la clinique. Il m'a dit qu'en pareil cas je n'aurais qu'à faire comme la moitié des Français, qui mentent à leur médecin – ça ne me serait jamais venu à l'idée…

Dans son énorme lettre, il me dit le plus grand mal du Xatral puis :

« Cela dit, comparé à l'*Avodart*, le *Xatral* c'est encore du pipi de chat (si j'ose dire).

« Lorsque j'ai lu dans le Vidal la notice de l'*Avodart*, c'est comme si le ciel me tombait sur la tête. À la seule idée qu'on ait pu vous prescrire cette *saloperie*, j'en suis resté accablé pendant des heures. Ce médicament est d'une dangerosité extrême ; à mon sens il ne devrait être prescrit qu'en ultime recours. L'Avodart n'est rien de moins qu'un modificateur hormonal, et même un inhibiteur hormonal. En l'occurrence, la substance chimique qu'il contient bloque l'action de la testostérone sur la prostate (mais pas seulement sur la prostate, à n'en pas douter). (…) Le seul effet que l'Avodart peut avoir sur un organisme masculin, c'est d'augmenter son vieillissement. Ce médicament annonce d'ailleurs la couleur : il ne prétend pas réduire l'adénome, mais seulement réduire son hypothétique développement futur. En clair cela signifie qu'il ne vise pas à réduire les symptômes urinaires, mais seulement à éviter que ces symptômes n'augmentent avec le temps (et encore, au bout de plusieurs mois, précise la notice), de sorte que si les symptômes ne s'améliorent pas, mais ne s'aggravent pas non plus, au bout de plusieurs mois, ledit médicament pourra toujours se vanter que c'est grâce à lui, ce qu'il est bien sûr impossible de vérifier, car nul ne peut savoir ce qui se serait passé si l'on ne l'avait pas pris, bien entendu (vous me suivez ?). En revanche, l'*Avodart*

n'y va pas par quatre chemins avec les effets indésirables (qui n'ont jamais aussi bien porté leur nom) : baisse de la libido, troubles de l'érection, gynécomastie (l'Encyclopédie familiale des médicaments, que j'ai également consultée, ajoute : douleurs testiculaires). Et tout cela, je vous le répète, sans même vous promettre d'amélioration de vos troubles urinaires, mais seulement une sorte de statu quo d'iceux, en mettant les choses au mieux, en étant très optimiste, sinon un peu naïf. Ces effets indésirables (c'est un peu cher payer le statu quo, non ?) ne sont pas étonnants : inhiber l'action de la testostérone sur le corps revient forcément à accroître le vieillissement masculin, autant dire à déviriliser l'homme. En outre, ce médicament hormonal ne se contente pas d'avoir un effet négatif sur la seule vigueur sexuelle : il risque aussi de modifier l'équilibre psychique, l'humeur, la résistance physique, voire, à la longue, rien de moins que la personnalité tout entière. »

Samedi 26 mai, minuit et demi. « Après avoir écouté une "Marseillaise" *a cappella* dans un hangar, et s'être fait offrir une coiffe afghane, le chef de l'État a ensuite regagné Kaboul » (intertitre du *Monde*).

*

« On a perdu dix mille effectifs » (leader syndical invité de France Culture – c'est donc une loi générale : tout terme collectif désignant un groupe d'hommes et de femmes finit par désigner individuellement chacun des membres qui le composent : *dix-huit personnels*, *dix mille effectifs* ; un journaliste parlait d'un *staff*, l'autre matin, pour évoquer un reporter membre du *staff* d'un journal et le distinguer des reporters *free-lance* ; c'est le même principe qui a fait parler jadis d'*une Garde française*, pour désigner un soldat de la Garde française, et même d'un *domestique*, pour désigner un serviteur, un valet, un membre du personnel domestique, du *domestique* (ensemble des serviteurs d'une personne).

*

« On a interrogé les électeurs de François Hollande sur pourquoi avez-vous voté François Hollande » (France Culture, “La rumeur du monde”, Gérard Courtois, directeur du service politique du journal *Le Monde* – exemple parfait de ce que je veux dire quand je soutiens qu’aujourd’hui ce sont les personnes censées bien parler (un “grand journaliste”, je suppose, occupant de hautes fonctions dans le plus prestigieux journal français) qui parlent, sinon *le plus mal*, du moins *mal*, très mal, comme les gens censés parler le plus mal : langue totalement déstructurée, sans la moindre référence à une règle quelconque, sans le moindre souvenir, même, qu’il ait pu en exister une…).

*

Alain Finkielkraut recevait ce matin Laurent Joffrin et Élisabeth Lévy, laquelle d’ailleurs m’a nommé à deux reprises, a dit qu’il faudrait discuter avec moi au lieu de m’anathématiser. J’ai espéré un instant qu’elle allait évoquer ma situation éditoriale mais elle n’y a pas pensé, ou bien elle n’a pas voulu le faire, ou bien elle n’en a pas eu le temps. Il faut dire que Joffrin fait un interlocuteur à devenir fou, y compris pour les auditeurs. C’est le type même de la brute placide. Il n’est pas particulièrement violent, ou bien sa violence est constante, incorporée à son discours, plane. Si Gérard Courtois n’a pas la moindre idée qu’il ait existé une syntaxe (« interroger les électeurs sur pourquoi avez-vous voté Hollande… »), lui, Joffrin, n’a pas la moindre idée qu’une conversation ait jamais pu être une succession alternée de répliques : à peine l’autre, quel qu’il soit, a-t-il pris la parole, il la prend aussi, il parle en même temps que lui, *sur* sa voix, très tranquillement. Ce n’est d’ailleurs là que la traduction en acte de sa *psyché*, si j’ose dire : il est indispensable à son système de ne pas entendre, de ne pas voir, de ne pas reconnaître qu’il y a de l’autre, du discours, du phénomène, de l’histoire. C’est même là *tout* son système – la dénégation tranquille : ce qui arrive n’arrive pas, on exagère énormément, d’ailleurs ce n’est pas ça qui est important : quelle islamisation, quel changement de peuple, quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?

Il est regrettable que le qualificatif de négationniste soit déjà (très) occupé ailleurs et que le rapatrier sur la situation présente risque de passer pour inutilement agressif, d'autant que je ne suggère ou n'insinue aucun rapprochement – mais on pourrait peut-être dire *dénégationniste* ?

*

Autre passage de la lettre-brochure de M. D., mon "conseiller médical" :

« En ce qui vous concerne, j'attire très vivement votre attention sur le fait que l'exposition aux crises de goutte (production d'acide urique) et aux crises de coliques néphrétiques (lithiases urinaires) sont des pathologies ayant des causes communes : acidité chronique, consommation excessive de protéines animales, stress continu, et vulnérabilité rénale… Sans doute ne vous considérez-vous pas précisément comme étant stressé (ainsi que vous me l'avez dit, si drôlement, au téléphone : « pas de stress de campagne (électorale) ». C'est le résultat d'une force morale qui semble d'airain, d'une combattivité à toute épreuve et d'une énergie mentale rien de moins que prodigieuse ; mais la vie de labeur permanent, absolument délirante, qu'il vous faut mener depuis de longues années, l'absence de repos, les nuits trop courtes, les ennuis de toute sorte, l'adversité de tout côté, l'horreur de la société contemporaine, les effrayants progrès de la décivilisation, le couperet du tribunal révolutionnaire, etc., tout cela, assurément (ne dites pas non !), stresse votre corps, sinon votre esprit… Je vous avais précédemment envoyé de quoi tester l'acidité de vos urines. L'avez-vous fait ? Vous ne m'en avez rien dit (la barbe !, avez-vous dû penser). En prévention, je vous avais fourni du Corail calcium (un calcium moléculairement proche du calcium qui entre dans la composition du squelette humain) de manière à lutter contre la déminéralisation et à tamponner les productions acides. N'allez cependant pas croire que ce calcium pourrait être responsable de vos lithiases, quand bien même celles-ci seraient en partie composées de calcium. Ce type de calcium (auquel il serait bon d'associer du magnésium) est au contraire recommandé dans les cas de pathologies liées à l'acidose (crise de goutte, de coliques néphrétiques, inflammation chronique, douleurs articulaires, musculaires,

etc.). En revanche, lorsqu'on est sujet aux coliques néphrétiques, il est vrai qu'il faut éviter de boire des eaux trop minéralisées, car les minéraux de ces eaux sont comme des fragments microscopiques de roche que le corps peut avoir du mal à rendre assimilables par son seul métabolisme enzymatique (contrairement au calcium des végétaux qui est certes un calcium issu des minéraux du sol, lui aussi, mais que le métabolisme de la plante a rendu organique). Peut-être y a-t-il aussi quelque chose dans l'eau du robinet de Plieux, des pesticides par exemple (ô joies du monde rural industrialisé, de la campagne dénaturée !)… L'idéal serait une eau de source faiblement minéralisée (Volvic ou toute eau distribuée en réseau "bio" ou diététique). Contrairement à ce que vante la publicité, l'eau que nous buvons n'est pas destinée à apporter des minéraux, mais à hydrater le corps et à drainer les reins. J'espère être à peu près clair (et pas trop assommant (ça, c'est pas gagné)). »

En effet il y a certainement quelque chose qui ne va pas (pour moi) dans l'eau de Plieux, car après mon installation ici j'ai subi cinq ou six séries de graves crises néphrétiques. Par la suite je n'en ai plus bu une goutte. Même le thé et le café sont préparés à l'eau minérale. Et pendant presque quinze ans j'ai été à peu près tranquille de ce côté-là – d'où ma surprise lors de la plus récente attaque, le mois dernier.

Dimanche 27 mai, Pentecôte, minuit et demi. *Le Monde* interrogeait avant-hier Dennis Meadows, ce physicien américain qui avait publié avec d'autres, à la demande du Club de Rome, en 1972, *The Limits to Growth*, essai sur les conséquences à long terme, pour la planète, d'un maintien de la croissance telle qu'elle était alors. Tout à fait dans la ligne de ce qu'il écrivait à l'époque, il déclare aujourd'hui :

« Si votre seule politique est fondée sur la croissance, vous ne voulez pas entendre parler de la fin de la croissance. Parce que cela signifie que vous devez inventer quelque chose de nouveau. Les Japonais ont un proverbe intéressant : "Si votre seul outil est un marteau, tout ressemble à un clou." Pour les économistes, le seul outil est la croissance, tout ressemble donc à un besoin de croissance. »

Voilà qui rejoint parfaitement mes convictions, si j'ose dire. J'ai toujours trouvé parfaitement fous les économistes et les politiciens qui fondent toute leur politique et toute leur action sur la croissance, sur le besoin de croissance, sur le salut par la seule croissance, comme si la croissance, physiquement, démographiquement, économiquement, pouvait être éternelle et se poursuivre indéfiniment. Pour eux il faut de la croissance car il n'y a qu'elle qui assure la croissance – c'est un raisonnement absurde. Et les plus fous d'entre eux sont ceux qui prétendent assurer la croissance économique par la croissance démographique, celle qui a le plus évidemment atteint non pas son terme, hélas, mais son terme souhaitable, de longue date dépassé, même.

Et pourquoi seulement la croissance économique, la croissance industrielle, la croissance démographique, encore elle, la plus nuisible de toutes ? Quid de la croissance culturelle, de la croissance intellectuelle, de la croissance en in-nocence, de la croissance spirituelle ?

Il en va de la croissance comme du *changement*, éternellement présenté comme éternellement désirable. Presque tous les changements ont été pour le pire, mais non, il faut changer encore, voter pour le changement, réunir des conditions indispensables au changement.

Croissance, changement, démocratie : divinités de marbre aux pieds d'argile, qui s'effondrent sur ceux qui les implorent.

Lundi de Pentecôte, 28 mai 2012, minuit vingt. Auprès de Didier Goux je jouis d'un plus grand crédit que l'année dernière. Sur son blog (presque) fameux il écrit cette fois, sous le titre "Dans l'abyme camusien – histoire de vertiges" :

« Ce petit brin de laine, là, qui dépasse à peine d'entre les coussins du canapé, vous le tirez entre deux ongles sans même y penser vraiment. Lorsque, bientôt, vous vous retrouvez avec toute la pelote dans le giron, c'est pour constater que quatre ou cinq autres sont accrochées après celle-ci, et que vous ne pouvez pas faire autrement que de poursuivre l'extraction. À quelque temps de là c'est toute la mercerie qui "vient avec" ; et, derrière, il y a encore, bêlant comme des perdus, les vingt ou trente moutons dont la toison a servi de matière première ; votre modeste demeure ressemble alors

au grand salon de Moulinsart après installation d'Abdallah et de sa suite bédouine, cependant que d'inquiétantes agitations continuent de se produire dans les profondeurs du canapé : c'est cela, lire Renaud Camus.

« Mon brin à moi, ce fut *Travers Coda* : 90 pages, pas une de plus ; pourquoi me serais-je méfié ? Je sais bien que, comme certains alcools, l'églogue peut être salement *piégeuse*, mais enfin ce n'est pas un petit verre qui allait me tuer, si ? Surtout innocemment maquillé en pelote de laine.

« Mais le producteur, rusé, après vous avoir plus ou moins mis les papilles en érection, vous rappelle, l'air de n'y pas toucher, que la visite des caves reste possible, que la maison est ouverte à toute heure, et même que, pour vous, parce que vous êtes déjà venu, ce sera gratuit. Lorsque vous posez le pied sur la première marche de l'escalier taillé à même le roc, vous savez déjà que vous ne remonterez pas à l'air libre (à l'air livre ? À l'ère livre ?) avant d'avoir parcouru les mille six cents pages du *Journal de* Travers. Vous rassure la certitude qu'à l'issue de cette plongée vous pourrez reprendre une existence normale. Tu parles, Charles…

« Au ressortir de ce dédale, vous êtes – c'est misère à dire – fin bourré, en raison des émanations vertigineuses s'échappant des tonnes de vieux chêne alignées sous les voûtes. Dès lors, même plus besoin d'excuses ni de raisons pour pousser les feux de l'ivresse : ce *Journal de* Travers, il faudrait bien se rappeler comment il est remonté à la surface, après trente ans d'existence souterraine, non ? Si, si, *perfectly right !* Du reste, c'est facile : paru en 2007, il doit être abondamment question de lui dans le journal de 2006 ; relisons les six cents pages de *L'Isolation* et on pourra ensuite passer à autre chose, l'esprit serein et la gueule de bois légère.

« Ah mais oui, mais non : le projet, le lecteur titubant s'en aperçoit vite, était lancé dès 2005. Qu'à cela ne tienne, *L'Isolation* achevée, il suffira de faire glisser avec quelques chapitres du *Royaume de Sobrarbe*, la belle affaire ! Sauf que, syndrome des pelotes attachées, l'affaire en question, pas plus qu'elle n'y commence, ne se clôt en 2006, et va donc imposer quelques coups de sonde dans le journal de 2007 – *Une chance pour le temps*, celui dont pourtant on ne dispose pas entièrement. Ensuite, tout de même, on pourra dormir un peu…

« Au réveil, la gueule de bois prend des allures de grand chalet, mi-scandinave, mi-savoyard, avec poutres pleines et apparentes ; et les cloches de cette putain de chapelle qui n'arrêtent pas de tocsiner ! Une seule issue, en dehors du suicide ou du cabanon : soigner le mal par le mal. Et comme – malgré les brumes intra-cérébrales, l'arpenteur d'abîmes s'en souvient – il fut aussi beaucoup question de *L'Amour l'Automne*, entre les pages de ces divers journaux, il n'est que de reprendre deux ou trois églogues cul-sec et il n'y paraîtra plus. La première gorgée arrache un peu, forcément ; mais après ça gouleye à souhait. Au point que, si on se laissait un peu aller… »

Cela dit, en un autre point du même blog, Goux trouve tout de même que les *journaux* des années 1988, 89, 90, sont plus denses, plus vifs, plus je ne sais quoi (je n'ai pas ce texte sous les yeux), plus *risqués* peut-être, plus intenses certainement, que ceux des années récentes. C'est peut-être vrai. Encore ne sont-ce pas les passages à caractère sexuel, et donc homosexuel, que regrette Didier Goux, comme font d'autres lecteurs. Il est probable que vivant seul j'étais plus libre de ton, me dévoilais plus crûment. Il y a aussi que me mêlant de politique (ou la politique se mêlant de moi), je suis devenu une sorte de personnage "public", à ma minuscule échelle – c'est sans doute un peu inhibant. Je ne me demande pas sans quelque appréhension, à cet égard, ce qu'il en sera l'année prochaine, si tout se passe *according to plan*, d'un *journal* publié ou en l'occurrence mis en ligne au jour le jour, exposé quand il est écrit à une lecture pour ainsi dire *en direct*, ou en très léger différé (moins de vingt-quatre heures). Il n'est pas possible que pareil changement des conditions éditoriales n'ait pas d'effet immédiat sur l'écriture elle-même, sur le style, sur la nature des sujets abordés. Espérons que le changement ne sera pas pour le pire.

Justement David Farreny est presque prêt à la mise en ligne des trois textes nouveaux, *L'Homme remplaçable*, *Les Inhéritiers* et l'*Anthologie générale*. Un lecteur putatif a même déjà acheté un "crédit de lecture" pour les trois ouvrages, bien que leur publication n'ait encore été annoncée nulle part. Ce lecteur impatient avait déjà acquis un "crédit de lecture" des *Vaisseaux*, Farreny l'a prié de servir de cobaye pour le bon fonctionnement des immatérielles machines. Malheureusement, tout cet argent (à peu près six cents euros jusqu'à présent) tombe dans un compte lui-même

immatériel, mon compte “PayPal”, et je ne sais pas le rapatrier vers des arcanes plus terrestres.

Mardi 29 mai, minuit et quart. Je fais pression sur le pauvre Farreny, qui ne sait plus où donner de la tête dans ses travaux à mon profit, pour qu’il installe sur “notre” site un index que j’alimenterais en permanence et qui se rapporterait aux *Vaisseaux* aussi bien qu’aux *Églogues*. Bien sûr il existe déjà un colossal index général des *journaux*, enfant chéri du même Farreny et travail collectif ; et l’index des *Églogues* tel que l’a publié la P.O.L, ce printemps même, sur six cents pages dans le volume *Travers Coda*. Mais le besoin se fait sentir, au moins auprès de moi, d’un index qui entérinerait les liens entre *Églogues* et *Vaisseaux*, justement. Mieux encore serait une fusion générale, mais l’index farrenyen du *journal* est une très lourde machine dont je ne suis pas sûr que je serais capable de la manier – pour l’enrichir, veux-je dire –, d’autant que ce que j’ai en tête est en fait beaucoup plus qu’un index, un véritable réagencement virtuel et permanent de l’ensemble du système.

Tout ce que je rencontre au cours de mes journées paraît impatient de s’y précipiter – c’est ce qu’il est convenu d’appeler, dans le minuscule cercle des initiés, le caractère *églogal* du monde. Depuis quelques semaines nous voyons presque tous les soirs, Pierre et moi, un film à la télévision, sur Canal Satellite. Hier c’était un film des frères Coen, *The Man Who Wasn’t There*, absurdement intitulé en France *The Barber*. Son “héros”, *l’homme qui n’était pas là*, se nomme Ed Crane. Son épouse est Doris Crane. Une très jeune amie de la famille, qui joue au piano les sonates de Beethoven, s’appelle Rachel. L’action se déroule à Santa Rosa, qui déjà a servi de cadre à *L’Ombre d’un doute.*

Ce soir je voulais regarder *L’Affaire Rachel Singer*, de John Madden, en anglais *The Debt.* Nous nous en sommes laissé détourner par un Fritz Lang, *The Big Heat* (*Règlement de comptes*, 1953). Mais j’ai pu voir au moins toute la dernière partie de *Rachel Singer.* Le film est le remake d’un film israélien. Apparemment, hélas, l’histoire est entièrement inventée.

On pourrait très bien, dans l’index, placer des noms qui ne figureraient pas (encore) dans les livres ou dans l’hypertexte, mais qui *pourraient* ou

devraient y figurer – c'est éminemment le cas, il va sans dire, d'Ed Crane, *l'homme qui n'était pas là*, et de Rachel Singer.

Ah, j'ai trouvé une merveilleuse coquille dans *Les Corps conducteurs*. Page 17, je crois, il est question du *règne en salopette blanche.* Tout porte à croire qu'il s'agit en fait du *nègre* (ce signifiant rôde dans les parages). Je ne possède que l'édition de 1971, originale, je crois. Il serait intéressant de savoir si la coquille a été corrigée dans les éditions ultérieures. Malheureusement *Les Corps conducteurs* n'a pas été retenu pour l'édition de la Pléiade.

Mercredi 30 mai, minuit et quart. Une église de Carcassonne et les fidèles qui s'y rendaient ont fait l'objet de jets de pierres de la part d'adolescents du quartier. Le premier objectif de l'évêque de la ville, le plus urgent, le principal et pratiquement le seul de ses soucis, c'est que cette affaire n'aille surtout pas donner lieu à "récupération" de la part de groupes ou de partis "extrémistes". Il s'agit, selon Son Excellence (il serait probablement furieux qu'on l'appelle de la sorte…), d'« un incident tout à fait classique », « stupide, mais peu grave ». Ce qui en diminue la gravité, en somme, c'est qu'il s'en produit couramment de semblables. Ils témoignent surtout de l'état désolant où l'on laisse des "jeunes" déscolarisés, victimes de la crise de l'école et de la crise tout court. Selon la "chargée de communication" du diocèse (j'apprends au passage que les diocèses ont des "chargés de communication", maintenant…), les relations avec la communauté musulmane sont excellentes (la *communauté musulmane* ? qu'est-ce que la "communauté musulmane" vient faire là ? il n'avait pas été question une seule seconde de musulmans, jusqu'à présent…).

L'attitude de l'Église face à ce qui survient est stupéfiante. On dirait qu'elle n'a d'autre ambition que de favoriser et de hâter le Grand Remplacement, quitte à être remplacée la première. On ne peut pas ne pas songer à l'enthousiasme jadis et naguère manifesté par l'intelligentsia médiatique juive, en France, en faveur d'une immigration dont leur "communauté" aurait plus à souffrir, et plus vite, qu'aucune autre (d'aucuns, et de plus en plus nombreux, commencent à voir les choses

autrement, de ce côté-là – hélas, il est bien tard…). Mais pour ce qui est des autorités ecclésiastiques chrétiennes et de leurs ouailles, il y a dans leur ardeur au combat en faveur de la colonisation de la patrie quelque chose comme une soumission anticipée, une fascination pour un degré de foi plus élevé que le leur, une impatience d'allégeance dont je ne serais pas étonné qu'elle prélude à de massives conversions, y compris et même prioritairement dans le clergé.

Jeudi 31 mai, minuit. Farreny avait suggéré, au plus fort de la crise, il y a un mois ou deux (c'est curieux, je ne me souviens absolument pas du moment où est arrivée la lettre d'Oliver Nora – je veux dire que je ne saurais pas du tout la dater…), et puisque j'avais déjà vendu le *journal* 2012, que j'en écrive un autre, un *journal* de rechange, que lui et moi pourrions mettre en ligne et donner à lire contre rémunération. J'avais aussitôt et sans hésiter écarté cette hypothèse, qui d'abord me semblait malhonnête, évidemment. Un *autre journal* que je tiendrais des mêmes journées et des mêmes événements serait nécessairement pris sur le premier, le vrai, et lui manquerait : ce n'était pas envisageable un seul instant.

Mais voilà que l'hypothèse me revient sous forme de variante, qui la rend non seulement plus admissible, mais aussi assez séduisante, et même très, à tout le moins ce soir. Quid, au lieu d'un autre journal, du *journal d'un autre* ? D'un autre qui serait aussi différent de moi qu'il est possible, aurait sur toute chose les idées les plus éloignées des miennes, serait un ardent partisan de la plus totale liberté de circulation à travers le monde, et, bien sûr, hétérosexuel ? Il pourrait s'appeler Duane McArus. Il serait écossais mais vivrait en France et écrirait en français, au moins lorsqu'il tiendrait son journal. Son style et sa relation avec la langue devraient n'avoir aucune espèce de ressemblance avec les miens.

L'ennui c'est que cette embardée risque de désarçonner les lecteurs, surtout mes quelques centaines de fidèles lecteurs. Comprendraient-ils ce dédoublement ? Et l'existence de ce *journal parallèle*, serait-ce seulement pour six mois, ne créerait-elle pas un danger de les voir se détourner du *journal* classique ?

Vendredi 1er juin, minuit vingt. Bon, le sort en est jeté, encore un : j'ai commencé hier le *Journal d'un autre*. Farreny est d'accord, il est même d'autant plus enthousiaste qu'à l'origine c'était son idée. La publication en ligne devrait commencer lundi. Il s'agit d'un travail tout à fait sans filet car, une fois pris, et payés les premiers abonnements de lecteurs, il ne sera plus possible de reculer. Or je ne sais pas du tout si je vais être capable de tenir le journal d'un personnage tout à fait différent de moi, beaucoup plus jeune (trente-cinq ans), hétérosexuel, de gauche et surtout ardemment "citoyen du monde" (ce que je croyais être aussi, jadis, mais en un autre sens). C'est surtout la question de la langue qui m'intimide. Ai-je les moyens d'écrire comme un homme de trente-cinq ans, totalement immergé dans la langue du jour, et qui en use sans la moindre hésitation, avec le plus complet naturel ? Je pèche par manque de fréquentation de ce type humain, et de cette génération – il y a bien Pierre, mais Pierre ne s'exprime pas dans un langage particulièrement marqué.

Mon Duane McArus habite Plieux, ou du moins il y séjourne, chez des amis. Je suis obligé de l'inventer à toute vitesse, ou plutôt il s'invente sous mes doigts en toute indépendance du moindre choix de ma part, que je n'ai pas le temps d'arrêter. L'homme est un écrivain, un poète peut-être, mais aussi un romancier à succès, à la fois auprès de la critique et du jeune public moderniste et cultivé. Cependant il est totalement bloqué littérairement, et en pleine dépression, à la suite d'une mystérieuse catastrophe dont la nature n'est pas précisée jusqu'à présent et ne le sera peut-être pas (chagrin d'amour ?). Pour ne pas perdre la main, et parce qu'il est incapable d'entreprendre une véritable œuvre nouvelle, pour faire quelque chose, en somme, pour ne pas ne *rien* faire, il commence à tenir un *journal*, alors que c'est un genre qu'il méprise parfaitement.

Il vient me voir, justement parce qu'on lui a dit que j'étais le grand spécialiste du genre *journal*, au moins quantitativement (son stakhanoviste) ; et aussi parce qu'il s'intéresse à Kounellis, dont on lui a dit qu'il avait exposé ici et que je conserverais certaines pièces. Mais au moment où j'en suis (le vendredi 1er juin 2012), l'entrevue n'a pas encore eu lieu.

Farreny pensait vendre le livre soit en bloc, soit en tranches (le lecteur aurait pu acheter une seule entrée, une seule journée, ainsi qu'il est prévu

pour le journal 2013). Mais j'ai répudié les tranches. Cette affaire-là est étroitement délimitée, 31 mai-31 décembre, ce n'est pas comme le vrai *journal*, qui est censé se poursuivre indéfiniment. Et d'ailleurs il faut que le faux et le vrai, en l'occurrence, aient aussi peu de points communs que possible. J'ai recommandé la seule vente globale (30 €). Je ne serais pas étonné qu'on vendît trois ou quatre abonnements….

Samedi 2 juin, une heure moins le quart. « On a vu jeudi les capitaux fuir les pays européens continentaux pour se réfugier en Allemagne » (Éric Le Boucher, "La rumeur du monde").

« Une grosse interrogation sur comment on va faire… » (*id.*)

« … tout ce débat intra-européen sur jusqu'où faut-il aller… » ("La rumeur du monde", Jean-Marie Colombani).

« Les Américains raisonnaient domestique alors que les Anglais raisonnaient mondial » ("La rumeur du monde", Jean-Claude Casanova).

« L'ensemble était supporté par de la croissance » (je ne sais plus lequel de ces messieurs).

Cette émission est un merveilleux observatoire de l'état de décomposition avancée du langage. Voilà des gens qui sont de grands journalistes, au moins par leurs fonctions présentes ou passées, des économistes renommés, d'éminents professeurs. Et leur français est à hurler, à proportion de leur éminence : pas la moindre structure, pas la moindre référence à une quelconque syntaxe, à chaque instant des barbarismes à interloquer un hippopotame. Sans compter qu'en français même ils parlent anglais : *supporter la croissance*, *initier une négociation*, *raisonner domestique*…

Le matin, au "Secret des sources" c'était encore pis, non tant quant au langage que sur le fond. Il s'agissait de la difficulté du pape et de l'Église à *communiquer* (verbe devenu intransitif, sur son vieil âge, comme *échanger*). Et à quoi tient cette difficulté ? À ceci que la hiérarchie s'adresse à des journalistes qui ne la comprennent pas. La presse ne sait plus ce que c'est qu'un *évêque*, un *diocèse*, un *cardinal*. On pourrait penser que la conclusion à tirer de cette observation trop juste, c'est que la presse

doit s'informer, se cultiver, se préparer un peu pour ses entretiens avec les autorités catholiques. Pas du tout – voilà bien la seule résolution que personne n'envisage, parmi un aréopage de journalistes. Il y a tout de même une hiérarchie des pouvoirs, que diable ! C'est à l'Église de s'adapter, de se mettre à la page, d'utiliser des mots plus courants, au besoin de changer son organigramme (d'envoyer au *point presse* un *responsable communication*, par exemple, pas un prélat (un *quoi* ?)).

J'ai remarqué moi aussi que les gens ne savent plus ce que c'est qu'une cathédrale, par exemple, de même qu'ils ne savent plus ce que c'est qu'un village.

Et quelquefois la tentation me vient de capituler, de demander l'aman, de ne plus jamais critiquer un journaliste, un critique littéraire. J'ai déjà perdu énormément de temps. Politique ou littéraire, artistique, on ne peut faire aucune carrière *contre* la presse. Il convient de ne jamais la critiquer, car le pardon lui est inconnu (pour les offenses qui lui sont faites – elle pardonne à merveille les offenses faites à d'autres). Il convient même, sans doute, de la cultiver assidûment, de multiplier à son égard les flatteries et les amabilités. Au fond, ce que j'ai appelé le "syndrome Asensio", qui consiste, pour un critique, à juger les œuvres en fonction des relations qu'il entretient avec leur auteur (Juan Asensio me trouvait à peu près génial jusqu'à ce que nous ayons des mots, et du jour au lendemain j'étais nettement au-dessous du nul), est un phénomène à peu près général. Jérôme Garcin en a donné dans les années récentes, me concernant, une illustration encore plus caricaturale, parce que palinodique. Il me détestait et trouvait mes livres exécrables, pour des raisons essentiellement idéologiques, mais peut-être aussi en toute sincérité (Dieu sait que ce n'est pas incompatible). Mais voilà que j'écris une page qui peut être interprétée comme tout à fait aimable à son endroit. Le résultat ne se fait pas attendre : un des volumes des *Demeures* fait l'objet de sa part d'un article presque dithyrambique, dont est stupéfié mon entourage éditorial et privé, qui crie un peu prématurément au retour en grâce, à la fin, pour moi, de la Sibérie médiatique. Las, voilà que cet article de Garcin, pas très bien informé il faut le dire, est jugé idiot par des contributeurs du forum de la Société de (mes) lecteurs ; et sans doute ne me désolidarisé-je pas assez de leur opinion. Patatras ! Retour aggravé au premier état du jugement : cette fois on ne comprend même plus, à en croire

le critique, comment des éditeurs peuvent publier une prose aussi ridicule que la mienne ; et d'ailleurs ils sont fermement invités à mettre fin à une pratique aussi aberrante (ce qu'ils font en effet).

Même quand elle vous traîne dans la boue nominalement, en les termes les plus insultants et blessants qu'elle ait pu trouver, et même en s'appuyant sur les faits les plus erronés ou sur les textes les plus déformés, voire inventés, il ne faut pas répliquer. Qui entre en conflit avec le pouvoir suprême est perdu. Je peux dire que j'ai gâché ma vie à ce combat formidablement inégal. Serait-ce à recommencer, toutefois, il est probable que je ferais exactement la même chose.

*

La reine d'Angleterre, à quatre-vingt-six-ans, aura droit pour son jubilé à un "concert" de rock et assimilé (Paul McCartney, Elton John…) à Buckingham Palace. Peut-être cela lui fait-il horreur, je le crains (moi ça m'ennuierait mortellement). Mais si c'est le cas elle ne pourra pas le dire, ce serait insulter gravement la classe culturellement dominante.

Dimanche 3 juin, minuit vingt. À divers moments de la journée nous avons entrevu à la télévision, un peu par hasard, des fragments des fêtes londoniennes du jubilé de la reine. Ils m'ont inspiré deux réflexions.

D'abord, ces cérémonies anglaises, qui ont joui si longtemps, et très légitimement, de la plus haute réputation de faste, d'ordre et de beauté, ne me semblent plus la mériter. Ce que nous avons pu observer était désordonné, approximatif, tout à fait dépourvu de forme et de contrainte. L'image la plus fréquente montrait l'embarcation royale, aux trois quarts vide inexplicablement, vacante, avec des trônes en permanence inoccupés, tandis que la reine et le prince Philippe, debout derrière eux, ou à côté d'eux, semblaient attendre indéfiniment que quelque chose advienne, commence, s'agence en une figure quelconque. D'autres membres de la famille royale et un maigre entourage, debout à proximité de banquettes vides, paraissaient également désemparés, incertains de la conduite à tenir,

se demandant ce qu'ils faisaient là, pourquoi ils étaient si peu nombreux et pour quelle raison on ne leur avait pas assigné une place plus précise et un office plus déterminé à remplir.

Alentour, sur le fleuve, des centaines d'embarcations de toute espèce, la plupart très laides, ou même pas, surtout inqualifiables et ordinaires mais chacune en un genre différent, étalaient le même désordre, le même défaut d'idée d'ensemble, le même caractère de fête à Neu-Neu, souvent, bien plus que de *royal pageantry* – ainsi une femme, à quelques mètres de l'embarcation royale, le visage recouvert d'un masque à l'effigie de la reine, paraît pique-niquer avec son mari de part et d'autre d'une caisse posée sur le pont de sa péniche, et lève son verre familièrement au passage de la souveraine. Mais c'est la foule, surtout, massée sur les quais, qui est laide, ou qui, du moins, par ses tenues, son attitude, son débraillé assumé, content de lui, et surtout ne doutant pas une seule seconde d'être le seul parti envisageable, rend tout à fait impossibles, inconcevables, cette beauté, cette dignité, cette émotion, cette impression de voir un peuple en acte, en train d'être nation, que dégageaient les grandes cérémonies publiques de jadis. Il faut la comparer, cette foule, à celle qui suivait des yeux le cortège du couronnement, il y a cinquante-neuf ans, pour entrevoir ce que veut dire ce pauvre Camus, avec son histoire de *prolétarisation*. Il convient probablement d'aller plus loin que lui, même. Sans doute y a-t-il lieu de présumer un lien entre le refus implicite de cette foule de faire abstraction d'elle-même pour élaborer quelque chose de collectif, comme jadis, et son incapacité à *faire société*, comme disent un peu sottement mais justement les sociologues. Chacun est venu comme il était et personne n'a l'intention de se gêner, et moins encore de s'imposer la moindre contrainte vestimentaire ou autre pour la circonstance. La reine et son entourage ont bien dû comprendre que seule une fête populaire était possible, qu'il n'existait plus assez de sentiment civique et d'abstraction de soi, dans le public, pour que soit encore imaginable un de ces déploiements solennels qui ont fait le renom du pays et de l'institution monarchique. Hélas, fête populaire et faste royal ne sont pas compatibles. C'est l'un ou l'autre, éventuellement côte à côte ou l'un après l'autre. À vouloir les mélanger, la première submerge le second, qui n'existe plus.

D'ailleurs cette pauvre souveraine octogénaire doit à tout moment, avant de mourir, donner des gages et encore des gages de soumission et même d'amour, c'est plus difficile (comme au moment de la mort de Lady Diana…), à la dictature de la petite bourgeoisie et de ses goûts – ainsi le concert de Paul McCartney et d'Elton John à Buckingham Palace, en guise de réjouissance anniversaire. Toutefois les gages ne sont jamais assez forts, jamais assez actuels. Paul McCartney, Elton John : qu'est-ce que c'est que ces momies d'un autre âge ? Quelle obstination à être d'*une autre époque* !

Ma seconde réflexion portait sur une autre dictature, mais bien sûr c'est la même, en un autre avatar : la dictature médiatique ; et ma remarque, que beaucoup d'autres ont faite, certainement, ne date pas d'aujourd'hui mais porte sur tous les moments collectifs prévisibles, ceux dont on connaît à l'avance le jour et l'heure – je pense par exemple aux élections d'une espèce ou d'une autre, et spécialement aux soirées de résultats. Ces moments, comme le jubilé londonien d'aujourd'hui, sont l'occasion d'une ivresse narcissique hallucinante, de la part des médias. L'événement, c'est eux. Le spectacle, c'est eux. Ce qu'ils montrent le plus longuement, c'est eux-mêmes montrant, se préparant à montrer, ayant montré. Un documentaire expose les travaux d'aménagement du studio, un autre expose la composition de l'équipe envoyée sur place, et les raisons des choix effectués. Bientôt, à ce rythme, nous aurons droit à des *biopics* sur l'enfance du décorateur du plateau et à des talk-shows rétrospectifs sur comment vous avez trouvé Stéphane Bern, psychologiquement ? Et question tenues, alors ?

Plus tard il n'y aura même plus besoin d'élections, ni de couronnement, ni de jubilé de la reine. Le journalisme se substituera au monde. L'événement ce sera lui. On fera des soirées sur la désignation du présentateur du 20 heures sur France 2, et des journées spéciales sur les cinquante ans d'Olivier Poivre d'Arvor à la tête de France Culture. Ces programmes amiraux seront précédés et suivis d'émissions *dédiées*, portant les unes sur le *making-of* de la soirée-désignation, avec longue interview des menuisiers, des tapissiers, de la couturière de la chargée d'ouverture des enveloppes contenant le nom des nominés ; les autres sur la carrière du grand ordonnateur jubilatoire, avec séquence spéciale sur le bonheur et la dignité de sa maman.

« Déjà tout gamin on voyait bien qu'i' f'rait quèque chose. Mais de là à penser qu'un jour ce serait lui qui hosterait le gala pour le centenaire de Nathalie Rihouet… »

Lundi 4 juin, minuit. Cette fois-ci je travaille à six ouvrages à la fois, donc – selon leur place dans la journée : *Vaisseaux brûlés*, auxquels j'ajoute un paragraphe à peu près tous les matins ; *Anthologie générale*, en quoi je me livre aussitôt après à des travaux de jardinage ; *Les Inhéritiers*, que je dois avouer n'avoir pas touché aujourd'hui ; *Journal d'un autre*, que son auteur Duane McArus s'est donné expressément pour contrainte d'enrichir quotidiennement de trois mille signes ; le neuvième volume des *Demeures de l'esprit*, la seule véritable urgence (je viens d'achever le vingt-et-unième texte sur trente-et-un, "Muratori à Modène") ; et ce *journal*-ci.

Ma librairie en ligne est en plein fonctionnement. J'ai dû gagner un peu plus de quinze cents euros jusqu'à présent, mais en fait c'est plutôt mille, ou un peu moins, car là-dedans les plus grosses sommes sont relatives à des commandes d'albums *Le Jour ni l'Heure*, et pour ces volumes-là il me faut payer leur fabrication, qui représente à peu près la moitié de leur coût ; tandis que pour les textes en ligne les sommes versées par les acheteurs sont exactement celles qui me reviennent, ce qui est très satisfaisant. Cela dit, même sur ce front particulier, et quel que soit mon plaisir de gagner ma vie par mes propres moyens (et grâce à l'aide de David Farreny), la situation n'est pas rassurante. Mes *aficionados* les plus enthousiastes ou les plus généreux achètent des crédits de lecture en ligne, ils sont dix ou quinze. Ils offrent un bon début, quoique modestissime, à mes entreprises littéraro-commerciales. Mais leurs rangs sont maigres, et, une fois satisfaite leur volonté d'achat, on sera au bout du rouleau de mon public virtuel. Quand ils auront acheté ce qu'ils désirent acheter, ce qui devrait être fait en un petit mois, il n'y aura pas de garde montante pour leur succéder, car j'aurai tiré toutes les cartouches de ma courte popularité.

Mardi 5 juin, minuit. Nous avons lu récemment, l'après-midi, à l'atelier, le livre de Jacqueline Voillat, *Rencontre avec la nuit*, qui relate les terribles années qu'elle a passées, avec sa sœur, au chevet de leur mère non pas

mourante mais *désirant mourir*, n'ayant d'autre désir que de quitter la vie, et plaçant tous ses espoirs en ce sens dans une organisation suisse (l'action est à Lausanne) d'aide aux personnes qui veulent, pour des raisons médicales, en finir avec l'existence. Le cas particulier de la mère de Jacqueline tenait au caractère plus psychologique que physiologique des causes de sa volonté. Il est probable, toutefois, qu'elle ne fût pas arrivée à ses fins si, à ses raisons d'ordre mental, ne s'étaient ajoutés, avec un poids croissant, des motifs liés au détraquement croissant de son corps. Ceux-ci, cependant, n'étaient pas premiers, d'où l'extrême réticence du personnel médical et hospitalier à accéder aux vœux très insistants de la vieille dame. À la tension tragique impliquée par les circonstances et leur évolution s'ajoute, pour les lecteurs français, un fort élément d'exotisme, tant la situation décrite et la seule existence de l'association Exit sont éloignées de ce que nous pouvons connaître dans notre pays. Cependant cet exotisme est métaphysique autant que géographique.

Jacqueline avait promis à sa mère d'écrire ce livre mais je pense que c'est surtout elle qui tenait à le faire. Quoi qu'il en soit la promesse est respectée aussi bien qu'elle pouvait l'être. Le livre est émouvant et fort et sa sincérité, sa droiture éclatent à chaque page. Non seulement il peut être d'un grand secours pour des lecteurs qui auraient à affronter pareilles épreuves mais il touche à des domaines tellement essentiels, pour chacun de nous et pour notre société – la mort, le grand âge, la culpabilité, les relations entre parents et enfants, le non-dit, l'aveugle puissance des institutions –, qu'il peut se lire, sans perdre de son rayonnement grave, en toute indépendance de son sujet particulier. Son auteur est très satisfaite d'avoir mené à bonne fin la tâche qu'elle s'était allouée et d'avoir entre les mains l'élégant volume que lui ont confectionné les éditions d'En Bas, sous une reproduction de *L'Île des morts.* Je me réjouis beaucoup de l'aboutissement parfaitement réussi de ce projet.

Nous sommes restés avec les auteurs suisses et passés au *Pétrarque* de Cingria. Toutefois il faut se méfier de Cingria, quand on écrit. C'est un des auteurs les plus contagieux qui soient.

*

Un trait que je n'ai pas relevé dans mon évocation rapide et déçue du jubilé de la reine, c'est que tous les participants embarqués à la grande parade de petits bateaux, sur la Tamise, y compris ceux qui étaient revêtus d'uniformes traditionnels et de costumes historiques, avaient passé sur leur tenue des gilets de sauvetage jaune du plus fâcheux effet. Bien entendu il eût été déplorable que la noyade de tel ou tel vînt attrister ces fêtes. Mais l'on ne saurait trop relever les conséquences esthétiques désastreuses du principe de précaution et de la peur omniprésente des accidents. Le dommage n'est pas seulement esthétique, au demeurant, il est aussi ontologique, et même anthropologique, probablement. Il faut songer par exemple à la transformation capitale, pour l'histoire de l'humanité et pour la forme de sa présence sur la terre, qu'a constituée la généralisation des naissances à l'hôpital. Or il s'agit bien, là aussi, de précaution, de crainte d'un accident. Qui oserait imposer ou seulement recommander des conduites pouvant impliquer de terribles aléas ? Qui préconiserait des mises au monde à domicile, au risque de graves complications lors des accouchements, ou oserait, pour la beauté de l'image, dissuader qui que ce soit de revêtir un de ces affreux gilets de sauvetage ? La responsabilité est trop grande pour qu'un individu ose l'assumer de gaieté de cœur. La vie devient affreuse par peur de la perdre d'un côté, par peur des responsabilités de l'autre. Le paradoxe est que cette double peur s'appelle aussi responsabilité, sens des responsabilités – de sorte qu'on ne peut pas lui résister.

Ce qui dépouillait de toute séduction ces pauvres fêtes du jubilé, c'est aussi la laideur de l'espace qui leur servait de cadre, tout entier livré qu'il était à la trivialité, à la commodité, à la publicité, à la peur des attentats et aux efforts pour les prévenir. Mais le comble de la laideur, c'était le concert "pop" à Buckingham. J'ai souvent relevé la bizarrerie qu'il y a, pour les organisateurs de spectacles, de festivals, de manifestations théâtrales ou musicales, à vouloir investir les lieux les plus beaux ou les plus prestigieux et à n'avoir rien de plus pressé, une fois dans la place, que de les rendre hideux à force de chapiteaux, de praticables, de rangées de chaises en plastique, quand ce n'est pas de panneaux publicitaires. Pauvre reine ! On se demande ce qui a dû lui être le plus pénible, voir son palais et ses jardins

saccagés pendant des jours, ou devoir supporter deux heures de Madness ou d'Elton John, cadeau posthume empoisonné de Lady Diana.

Il y a des jours, de loin en loin, où la couronne ne m'inspire aucune envie.

Mercredi 6 juin, minuit. Le Journal d'un autre me donne quelque difficulté. Au fond je me suis lancé sans y prendre garde dans une espèce de roman. Le style de l'auteur est difficile à établir : il faut qu'il soit aussi éloigné que possible de tout purisme, et même de tout souci de correction ; en même temps ce doit être tout de même le style d'un écrivain, et pas nécessairement d'un *mauvais* écrivain, bien au contraire. J'ai du mal à concilier ces deux contraintes. J'ai peur d'avoir doté le malheureux, jusqu'à présent, du simple style parlé relâché de n'importe quel crétin.

D'autre part, il vient me voir. Mais ce journal-ci, et pour cause, n'en fait pas état. J'ai envisagé un moment d'entrer dans ce jeu et de donner un écho, ici, au *Journal d'un autre*. Mais c'était entrer, entre ces pages-ci, dans la fiction. J'ai reculé devant pareil Rubicon, non pas parce que c'était un saut dans l'inconnu – cela m'aurait au contraire assez amusé –, mais parce qu'il y aurait eu, vis-à-vis d'un éventuel lecteur, rupture de contrat, déloyauté. À moins de recourir à l'italique, peut-être ?

J'ai eu hier matin la visite, sur rendez-vous pris trois jours plus tôt, d'un jeune écrivain franco-écossais, ou scoto-français, qui séjourne chez des amis dans une maison de la commune, du côté de l'Arrats. J'ai cru comprendre qu'il était là à la suite d'un chagrin d'amour. De fait il a l'air assez perturbé. Il m'a expliqué qu'il était complètement bloqué, littérairement, qu'il ne pouvait pas écrire un mot sauf, en se forçant, pour un journal *qu'il avait entrepris en désespoir de cause, sur les conseils de ses amis, bien qu'il ne s'intéresse pas du tout au genre* journal *– la diplomatie n'est pas son fort.*

Son fort est sa force, sa carrure, sa virilité, sa voix : il ressemble à l'Hemingway du film de Woody Allen, qui m'avait tant plu récemment (Hemingway dans le film, pas le film). Il est remarquablement beau garçon, ou bel homme, et, qui pis est, tout à fait "*mon genre*"*. Mais, d'évidence, même si je le souhaitais, et je ne l'aurais souhaité que dans une autre vie, je*

n'ai aucune espèce de satisfaction à attendre de lui, et surtout pas d'ordre narcissique. Il n'est pas désagréable, mais ce n'est pas un complimenteur (il s'en targue). Il ne m'a pas caché qu'il n'avait jamais entendu parler de moi avant que ses compagnons de séjour mentionnent mon nom et ma présence par ici, et eux-mêmes n'étaient pas très renseignés sur mon cas. Tout ce qu'ils savaient est que je publiais un journal *de proportions faramineuses, et ils avaient pensé que cela pouvait être intéressant pour lui de me rencontrer, s'il se lançait dans une voie semblable. Cependant, même à l'intérieur du même genre littéraire, je doute que nos productions aient jamais grand-chose en commun ; et que les miennes puissent beaucoup intéresser mon jeune confrère.*

Je pense que ses amis, en me l'envoyant, essayaient surtout de l'occuper un peu et de le tirer du marasme assez inquiétant dans lequel il est plongé. Il m'a raconté qu'il passait ses journées à ne rien faire, abîmé seulement dans la contemplation fascinée d'une table, une table exceptionnellement ordinaire, dans la maison qu'il habite, dépendance de celle de ses hôtes. La façon un peu alarmante dont il parle de cette table m'a fait penser à la fameuse table de cuisine de La Promenade au phare *– après tout un roman* "*écossais*"*, dans une certaine mesure. Je lui ai montré le passage. Apparemment j'ai touché juste, car il a semblé très intéressé. Il m'a même emprunté le livre, ce qui m'a un peu embêté, d'une part parce que je déteste prêter mes livres* en général *; d'autre part parce que je tiens comme à la prunelle de mes yeux à mon exemplaire de* To the Lighthouse, *comme à tous mes Virginia Woolf de la Hogarth Press, qui seraient dépareillés si celui-ci, mon préféré, disparaissait ; et troisièmement, mais c'est moins grave, parce que cet exemplaire est lourdement souligné et même un peu annoté par moi : c'est un objet très personnel. Mais que peut-on dire à quelqu'un qui habite à cinq cents mètres de chez soi, à la campagne, et qui vous demande de lui prêter un livre ? Enfin, je ne me fais pas trop de souci. Ce garçon est assez largement dépourvu de "grâces sociales"* (*à part ses* looks)*, mais il n'a pas l'air d'avoir mauvais fond.*

Jeudi 7 juin, minuit dix. Pierre était hostile au projet de *Journal d'un autre*, non qu'il trouvât l'idée mauvaise mais parce qu'il voyait bien que c'était une contrainte de plus qui s'imposait à moi alors que déjà je ployais

sous celles que le sort et moi-même m'avions précédemment infligées. Et bien entendu, de ce point de vue-là, il avait absolument raison. Mes journées sont comme les sacs et valises de ma feue mère, où elle essayait toujours, et quelle que fût leur taille, de faire entrer *trop* de choses, de sorte que c'était la croix et la bannière de les fermer. Encore peut-on toujours prendre une valise plus grande tandis que pour les journées il n'existe qu'un seul format.

Les miennes sont actuellement agencées comme suit. Je me lève presque toujours à sept ou huit heures (plutôt *sept*, hélas, à cause de l'envie de pisser, qui me tire du lit ; et ensuite je ne peux pas me rendormir). Je me consacre d'abord au *Jour ni l'Heure* sur Flickr : mise en ligne de l'autoportrait de la veille et d'une autre photographie. Puis je remplis l'agenda, qui porte mal son nom car il a pour matière ce que j'ai fait la veille et non pas mes obligations à venir, ni mes rendez-vous futurs, d'autant que je n'en ai guère, Dieu merci. Ces premières occupations se combinent comme elles peuvent, mais très agréablement, d'habitude, avec mon petit déjeuner, pris face au paysage dans la bibliothèque même, et avec l'écoute des nouvelles.

Ensuite, re-*Le Jour ni l'Heure*, sous la forme de la "Chronologie" : transcription d'une journée de l'agenda, assortie des photographies afférentes, quand il y en a. Puis *Vaisseaux brûlés*, ajout de quelques phrases ou d'images, voire d'un morceau de musique, mais il y a longtemps que je ne l'ai pas fait et je crains d'avoir perdu la main ; puis l'*Anthologie générale*, sur laquelle je me livre à ce que j'appelle des travaux de *jardinage* (nouvelles boutures, importations, réagencements des parties indépendantes). Puis *Journal d'un autre*, que j'aimerais finir pour midi et demi, mais en fait je n'y arrive jamais.

À midi et demi, journal de la mi-journée, puis France Culture ou France Musique, selon la moins pénible du moment. *Le Jour ni l'Heure* : trois autres photographies mises en ligne. Gymnastique : 50 (pompes), 50, 50, 70 (sit-ups), 30 (haltère longue), 12 (haltères de poing). À ce stade, il faut passer en bas pour prendre un bain, ces temps-ci, car la baignoire de cet étage est hors d'usage. Atelier, où je "travaille" en général à deux couvertes en même temps. Pierre, quand il n'est pas au collège, me fait la lecture (le *Pétrarque* de Cingria, pour le moment). Retour dans la bibliothèque (sur les

quatre heures). Lecture du *Monde* (en ligne). Communiqué pour l'Innocence (presque tous les jours – aujourd'hui, les propositions de Mme Merkel, que j'approuve fort, mais j'ai quelque mal à faire voter cela, car je suis de loin le membre le plus européiste du parti : il a fallu modifier le texte, qui n'est passé que de justesse). *Journal d'un autre*, dont il ne devrait pas être question l'après-midi, mais la fin de la matinée n'y a pas suffi, en général. Promenade, le plus souvent très raccourcie, à présent, par manque de temps d'une part mais surtout du fait du grand âge des chiens, qui ne se déplacent plus que très lentement et ne peuvent pas aller bien loin. Dîner aux nouvelles. Souvent nous regardons un film sur le satellite, depuis quelques semaines : *The Misfits*, dernièrement, et *L'Enfant au vélo*, ce soir, des frères Dardenne (je n'ai pas tenu jusqu'à la fin, j'avais toujours peur que cet enfant à bicyclette se fasse écraser, c'était tuant). *Demeures 9, Italie du Nord*, la plus urgente de mes tâches actuelles. Puis ce *Journal* : je me couche rarement avant une heure et demie, et en général c'est plutôt deux heures. Pour un lever à sept heures, c'est trop peu de sommeil.

Il faudrait accomplir aussi toute sorte de tâches extralittéraires, mais qui exigent une action prompte : écrire à Jacqueline Voillat, remplir les papiers réclamés par l'Agessa, écrire à Robert Redeker, à Gabriel Matzneff – j'y parvenais déjà rarement, avant l'ajout du *Journal d'un autre* au programme ; à présent je n'y parviens plus du tout.

Vendredi 8 juin, une heure moins vingt (le 9). Hélas, Pierre avait raison, décidément c'est impossible. Tout ça ne tient pas dans une journée, même en forçant, comme avec les valises de ma mère. Aujourd'hui c'est *Demeures 9* qui est passé à l'as. Il y a un instant j'étais encore dans le *Journal d'un autre*, qui d'ailleurs ne prend pas très bonne tournure, mais c'est un autre problème – je ne trouve pas le ton de cet intellectuel de gauche, certes, mais dépolitisé, et qui ne veut surtout pas avoir un *style* (ce serait à ses yeux le comble du kitsch).

Le système ne supporte pas la moindre excentricité (déjà il ne fonctionne pas régulièrement quand il n'a pas à souffrir de fantaisie…). Ce matin je me suis offert un long téléphonage avec Finkielkraut, c'est cela qui a déséquilibré toute ma journée. Il rentrait d'Israël, avec Sylvie. Il dit grand

bien de Tel-Aviv, qu'il connaissait peu et dont les quartiers "Bauhaus", dit-il, ont été très bien rénovés.

Je voulais obtenir de lui une référence bibliographique. Lors de son émission de samedi dernier, très réussie, au cours de laquelle il recevait Jean-Claude Michéa, il a évoqué en passant un texte de Laurent Lafforgue, personnage que nous admirons beaucoup l'un et l'autre, qui prenait la défense des *héritiers* et mettait en avant la nécessité de leur existence. Il s'agissait d'un article paru dans *Recherches*, la revue du Mauss, le n° 28, second semestre 2006, "Penser la crise de l'école", pp. 154-155 – je vais essayer de me procurer cette livraison.

J'ai profité de la conversation pour interroger Finkielkraut sur un communiqué que je comptais proposer à l'In-nocence et qui condamne les nouvelles implantations israéliennes dans les territoires occupés. Je savais que j'aurais grand mal à le faire voter car la moindre réserve à propos d'Israël est taboue, à l'In-nocence. Finkielkraut m'approuvait – je me suis permis, avec son accord, d'en faire état auprès des votants. Mais j'ai bien peur que même cela ne suffise pas. Le communiqué est actuellement en souffrance sur notre "forum réservé" mais, à en juger d'après les premiers suffrages exprimés, il n'obtiendra pas de majorité. Le voici (sa deuxième moitié et la référence à Abba Eban sont assez largement finkielkrautiennes d'inspiration) :

« Communiqué n° 1395, vendredi 8 juin 2012 : *Sur les nouvelles constructions dans les territoires occupés*

« Le parti de l'In-nocence déplore profondément les autorisations accordées par le gouvernement israélien pour de nouvelles constructions dans les territoires occupés. Ces constructions ne peuvent qu'apparaître comme des provocations, aux yeux des Palestiniens bien sûr, mais aussi de la grande majorité de l'opinion internationale, plus solides amis d'Israël compris. Abba Eban disait jadis que les Palestiniens ne laissaient jamais passer une occasion de laisser passer une occasion (de faire la paix). Il est à craindre que la même chose puisse se dire à présent des Israéliens eux-mêmes, alors qu'ils ont présentement en face d'eux, en les personnes du président Mahmoud Abbas et de son Premier ministre M. Salam Fayyad, la

meilleure (ou la moins mauvaise, selon les points de vue…) équipe qu'ils puissent espérer en guise d'interlocuteurs. »

Samedi 9 juin, minuit et quart. Comme il était à prévoir la proposition de communiqué d'hier met le parti sens dessus dessous. J'ai même eu une espèce de prise de bec avec une de nos affidées marseillaises, celle qui signe "Ostinato" sur le forum public. Elle est farouchement opposée à l'enregistrement du texte, et, entre autres arguments en faveur des colonies de peuplement israéliennes en Cisjordanie, elle avance des motifs démographiques : il n'y a plus de place en Israël, il faut bien construire quelque part. Cet argument-là m'a paru indéfendable et même absurde, dans la mesure où la population palestinienne est plus densément répartie encore, sur un territoire encore plus petit. J'ai parlé de « passion aveugle ». L'expression a été très mal prise : on démissionne.

Ceux qui ne peuvent pas supporter la moindre critique contre Israël, et qui approuvent toutes les initiatives du gouvernement israélien sans exception, que cherchent-ils ? On ne peut pas raisonnablement penser qu'ils cherchent la paix. La provocation que constituent les nouvelles implantations, à un moment où l'équipe au pouvoir à Tel-Aviv a en face d'elle les meilleurs interlocuteurs qu'elle puisse espérer, montre bien que l'objectif recherché n'est pas la paix mais la victoire, c'est-à-dire le Grand Israël, la reconstitution de l'Israël antique. Ce n'est pas un but de guerre inconcevable. On peut lui trouver des légitimations, ne serait-ce que la Bible. Mais si c'est celui que l'on poursuit, il faut l'assumer. Et nous ne sommes pas, pour notre part, prêts à nous y rallier – enfin, je ne le crois pas ; moi, au moins, je ne fais pas partie, à l'In-nocence, de ceux qui le sont ; mais peut-être sont-ils la majorité.

*

Un *quoïste* inattendu est Henri Tincq, l'ancien chroniqueur du *Monde* pour les questions de religion (il participait à midi à "La rumeur du monde"). Il n'est pas aussi profondément atteint que Jacques Rancière, le maître absolu du genre, mais la maladie, chez lui aussi, est déjà bien

avancée. Comment appeler le contraire de la *démocratisation* ? L'embourgeoisement ? La *boboïsation* ? Scander ses phrases de *quoi ?*, c'était il y a trente ou quarante ans un signe d'appartenance légèrement caricatural au monde un peu folklorique des voyous. Il est assez significatif que cette cheville de discours fleurisse à présent dans la façon de s'exprimer d'un philosophe médiatique et d'un journaliste spirituel.

En souffrance subit une évolution assez voisine. L'origine n'est pas ici la société des loulous de banlieue et des anciens apaches, comme pour *quoi ?*, mais celle des services techniques de la poste. Cependant l'itinéraire d'*upward mobility* est le même. Seule a vocation à devenir nationale la langue de la petite bourgeoisie prolétarisée. Cette classe, du fait de son pouvoir culturel et médiatique, de son nombre, de son omniprésence, de sa précieuse bonne conscience, est l'unique atelier de fabrication efficace d'une langue partagée par tous.

Dimanche 10 juin, minuit et demi. À Plieux, du moins, les électeurs de Marine Le Pen ont fondu comme neige au soleil entre l'élection présidentielle et les actuelles législatives. Nous avions été dix-sept ou dix-huit à lui apporter notre suffrage le mois dernier, mais cette fois qu'il s'agissait de reporter notre bulletin sur le candidat local (et totalement inconnu) du "Rassemblement Bleu Marine", nous ne sommes plus que sept. J'espère pour les antiremplacistes de ma sorte que le mouvement n'est pas le même dans tout le pays. Gilbert Collard semble avoir remporté aujourd'hui un excellent résultat dans le Gard. Marine Le Pen elle-même est largement en tête à Hénin-Beaumont et elle a encore une chance d'être élue. Je ne sais ce qu'il en est de Paul-Marie Coûteaux dans la Haute-Marne. Je lui ai longuement parlé ces jours derniers et il n'était pas optimiste. Il m'a dit que je ne devais pas regretter de ne m'être pas lancé dans l'aventure d'une candidature dans le VIIe arrondissement de Paris (la 5e circonscription) : la droite nationale, au moins depuis Édouard Frédéric-Dupont, n'y a jamais fait que de très mauvais scores, et j'aurais perdu l'argent qu'il m'eût fallu emprunter.

Un sympathisant de l'In-nocence m'écrit d'autre part que nous avons bien fait de refuser la condition que voulait nous imposer le

Rassemblement, s'engager à ne pas prendre parti lors du deuxième tour de l'élection présidentielle. Le rapprochement entre In-nocence et marinisme a fait long feu.

*

France Culture, après les variétés, de plus en plus envahissantes, surtout le matin à l'émission de Marc Voinchet, poursuit dans la même voie hyperdémocratique, ou démocratisante, et s'ouvre largement à présent au football. Était inaugurée avant-hier une nouvelle chronique de "Culture foot" (sic). Je suis beaucoup trop modéré. Il est vrai qu'on hésite à affronter les dieux de l'époque, non parce qu'ils sont des dieux terribles mais parce qu'ils sont des dieux *populaires* – s'en prendre à eux c'est s'en prendre au peuple.

Vivent l'exercice, la gymnastique, les jeux physiques, même la compétition si on y tient. À bas le sport, en revanche, et surtout l'idiote "information sportive" ! Une civilisation est d'autant plus haute qu'elle se garde mieux de ces choses-là, un homme est d'autant plus cultivé et accompli qu'il en est mieux intact. Les "alertes" (sic) qu'envoie *Le Monde* tous les quarts d'heure pour apporter d'imbéciles nouvelles des compétitions en cours sont une humiliation sans cesse renouvelée. Mais qu'est-ce qui a bien pu faire penser à ces gens-là que je pouvais m'intéresser à ces sottises ? Comment se permettent-ils de le supposer ?

J'aurais tendance à ajouter à cette liste un troisième objet d'acrimonie, le roman et le film policiers, le *thriller*, le justement et hideusement nommé *polar*. Nous nous sommes remis à regarder la télévision, presque exclusivement des films – et je constate que plus de la moitié de ceux qui sont proposés sont des histoires de crimes et d'enquêtes. J'appartiens à la dernière génération qui ait été apprise (mais elle n'a guère retenu la leçon) à mépriser le roman policier. Aujourd'hui pareil sentiment est universellement présenté comme méprisable, et bien sûr méprisant. Je le crois au contraire parfaitement justifié. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas quelques excellents romans policiers ; et je sais que le film noir a donné au cinéma un grand nombre de ses plus purs chefs-d'œuvre (nous revoyions

Asphalt Jungle, ces jours-ci). Mais que dit d'une société, d'une civilisation, la passion de lire et de voir éternellement des histoires de crime, de meurtre, de bas-fonds, d'assassinat ? En quoi cela me concerne-t-il ? suis-je tenté de penser sept ou huit fois sur dix.

Lundi 11 juin, minuit vingt-cinq. Toujours à propos de l'effacement précipité de ce que l'on pourrait appeler la "conception syntaxique du monde" – et du *Monde*, car c'est un titre du journal :

« L'UMP maintiendra au second tour tous ses "candidats qui le peuvent". »

Il est probable que les auteurs qui ont commis cette phrase et les correcteurs qui l'ont laissée passer ne verraient même pas ce qu'on peut lui reprocher (et s'appuieraient, en cas de contestation, sur les guillemets, qui ne changent rien à l'affaire). N'est-elle pas parfaitement claire ? Qu'elle ne tienne pas debout au regard de la grammaire, c'est ce que plus rien ne les préparerait à comprendre. Et, de fait, elle ne serait pas facile à sauver : « L'UMP maintiendra au second tour tous ses candidats qui peuvent l'être » n'irait pas mieux. Avec *maintiendra,* grammaticalement, on ne peut pas faire l'économie de la répétition : « L'UMP maintiendra au second tour tous les candidats qui pourront être maintenus » – un vrai casse-tête.

Ah si : « Seront maintenus par l'UMP tous les candidats qui peuvent l'être » (un peu précieux, peut-être ?).

« Tous les candidats qui peuvent être maintenus par l'UMP le seront. »

*

« … par rapport à il y a cinq ans » (France Culture).

C'est du même ordre que *jusqu'à tard* – on aurait le plus grand mal à rappeler ou à expliquer à l'immense majorité des locuteurs contemporains qu'une préposition ou locution prépositive ne peut mener, sauf exception, qu'à un substantif, et certainement pas à un adjectif, ou à un verbe, ou à un adverbe, ou à une autre proposition. Pourquoi ? demanderaient-ils. Qui décide ?

*

Et toujours (aujourd'hui encore) :

« C'est pas ça qu'elles ont besoin, les classes moyennes. »

Même cela, on ne saurait comment s'y prendre pour expliquer à qui ne l'entendrait pas d'emblée en quoi c'est fautif. C'est quoi, *fautif* ?

*

« Y a eu un énorme débat [*parmi les anciens communards*] au moment de la mort de Victor Hugo sur faut-il aller rendre hommage au poète » (invité de France Culture).

*

Il est beaucoup question, ces jours-ci, de nouveaux trains "*low cost*", bientôt mis en service par la SNCF – on dit aussi *à bas coûts*, et Pierre et moi, qui avons l'âme géographique, entendons chaque fois *à Bakou* et nous amusons beaucoup de l'évolution de la vie en Azerbaïdjan.

Voilà un bon exemple pour le thème de la prolétarisation de l'existence. Il est fort évident que les trains *à bas coûts* d'aujourd'hui seront les trains *normaux* de demain. La révolution molle a consisté de façon constante à offrir aux masses des versions corrompues de ce dont jouissaient les seuls privilégiés ; puis, dans un deuxième temps, au nom de l'égalité (et de l'économie, et de la loi du moindre effort), à généraliser l'usage de ces ersatz, devenus la norme – le meilleur exemple reste tout de même l'éducation.

Mardi 12 juin, minuit et quart. Avant-hier soir nous avons vu, et pour ma part *revu*, après cinquante ans ou presque, *Cul-de-sac*, de Polanski, qui nous intéressait particulièrement à cause de Lindisfarne, où nous sommes passés récemment. *Télérama* et Jean Tulard dans son *Guide des films* situent l'un

et l'autre le film en Irlande, et c'est tout à fait étrange, au moins dans le second cas, parce que le lieu de tournage est évidemment anglais mais, en plus, ce n'est pas seulement un *lieu de tournage*, c'est, en tant que tel, un élément capital du film. Je ne crois pas que le nom *Lindisfarne* apparaisse expressément ; toutefois, il est question de *Holy Island*, si je ne me trompe, et le Northumberland est évoqué à plusieurs reprises. Il est évident que le site, l'île, le château, ont été de bout en bout une source d'inspiration pour le metteur en scène. George, le maître mal assuré des lieux, parle de saint Cuthbert, qui est en effet étroitement lié à Lindisfarne. Il mentionne également Sir Walter Scott, qui aurait écrit là son *Rob Roy.* Je ne crois pas qu'il y ait de vérité dans ce détail mais il est vrai que l'action de *Rob Roy*, le roman, se situe pour une bonne part dans le Northumberland et pas du tout en Écosse, contrairement à ce que l'on croit. Scott, d'autre part, évoque très précisément Lindisfarne et le phénomène des marées qui coupe l'île du rivage et l'y relie alternativement, dans son poème *Marmion.* Le château lui-même, dans le film, s'appelle *Rob Roy.* C'est là une bizarrerie difficile à éclaircir, sinon en interrogeant Polanski lui-même, ou en le psychanalysant. Ou bien en savait-il plus que nous – et que moi – sur la vie de Scott ?

Je pense que je n'avais pas trop aimé, en 1966, le côté beckettogrotowskien du film, sensible surtout dans les premières scènes et dans le personnage d'Albert. Godot se nomme *Katelbach*, en l'occurrence, et, quoiqu'on l'attende comme le Messie, ou le Jugement dernier, du début à la fin, il ne vient jamais, bien entendu :

« *You are on your own. Count me out* », envoie-t-il dire. Mais, évidemment, c'est l'aspect églogal de tout cela qui m'a surtout séduit (outre le souvenir et le goût de Lindisfarne). Je crois même avoir entendu une fois que la brute, qui est désignée comme *Richard*, la plupart du temps, a pour nom *Wilson*, comme le découvreur de *W* (ou le souvenir d'enfance…).

Du coup j'ai mis en ligne, comme un livre de plus, mais gratuit, l'index rebaptisé *églogal* (ou *églogual*, je ne sais jamais ?) *des Vaisseaux*. Et je suis enfin arrivé à rapatrier deux mille euros de mon compte "PayPal" à mon compte bancaire ordinaire…

Mercredi 13 juin, une heure du matin (le 14). Ce sont les *Demeures* qui souffrent le plus de la prolifération de mes chantiers. Comme j'arrive à elles en dernier (en *avant*-dernier, car il y a encore ce *journal*, la preuve), ce sont elles qui sont sacrifiées. Je suis dans Pic de La Mirandole depuis maintenant dix jours. Encore faudrait-il dire un mot de sa philosophie, tout de même. Mais ce serait devoir se lancer dans de monstrueuses lectures…

Ce soir tout a été aggravé par des difficultés techniques, qui faillirent faire lâcher mes nerfs. Farreny m'avait demandé, pour son usage personnel, deux gros miens fichiers (il prépare un voyage en Norvège). Le dispositif de transmission de fichier de cet appareil, lui-même bien fatigué sans doute, a dû les trouver trop lourds, il a peiné interminablement à les envoyer, et, finalement, n'y est pas arrivé. Mais surtout il a communiqué sa langueur à tous les autres services, y compris le simple traitement de texte, et toute la soirée toutes les touches refusaient d'obéir, ou n'y consentaient qu'après d'effroyables délais. Il a fallu à plusieurs reprises tout arrêter, éteindre l'appareil et le rallumer. C'était chaque fois l'occasion de perdre un ou deux paragraphes. Deux ou trois heures de ferraillage avec ce monstre évanescent n'ont même pas mené le malheureux Pic jusqu'à sa tombe, pourtant précoce.

Et pourtant ces combats toujours vains (je n'arrive pas à rattraper le temps, les valises de ma mère sont décidément trop pleines, il n'y a rien à faire pour les fermer) sont l'occasion de moments d'exaltation et d'amusement que je pourrais presque appeler délicieux. Je saute de l'une à l'autre de mes neuf ou dix tâches quotidiennes, qui sont pour ainsi dire autant d'ouvrages, avec une avidité qui ne se dément jamais, mais, au contraire, même, s'accroît de jour en jour. Je sais chaque matin que je ne m'acquitterai pas de toutes avant la nuit, parce que j'ai exagérément chargé la barque. N'importe – chacune m'est l'occasion de me ressouvenir de cette formule à mon propos qui m'avait tant plu, jadis, sans doute parce qu'elle mettait des mots sur un sentiment qui m'habitait depuis longtemps, celle de ce jeune critique belge qui relevait « la joie de Machin Truc à être Machin Truc ». C'est vrai : quand je saute de l'*Anthologie générale* aux *Vaisseaux brûlés*, de l'*Index églogal des Vaisseaux* (sic) aux *Inhéritiers*, j'éprouve la félicité du chef d'orchestre face à ses cent vingt instrumentistes attentifs.

Il n'y a que le *Journal d'un autre* qui joue tout de travers. J'ai lu à Flatters la première entrée, cette après-midi (il y en a maintenant quatorze). Il l'a trouvée très mauvaise.

Jeudi 14 juin, minuit et quart. Nous avons dans le pays, ces temps-ci, "Denis Trente-Huitessan", un de mes principaux correspondants Flickr. Il est à Saint-Clar chez M. et Mme Cournot, qui administrent le gîte rural ou la maison d'hôtes de la place, face à la belle halle. Nous avions rendez-vous ici à six heures. Je lui ai fait visiter les lieux puis l'ai conduit aux rochers de Mauroux, qu'il avait souhaité voir et n'avait pas trouvés seul. Pierre, qui travaillait jusqu'à six heures, nous a rejoints là-bas. J'avais réservé pour huit heures et demie une table à l'auberge de Gramont. Nous étions en avance, nous sommes allés encore à Saint-Martin de las Oumettes pour montrer au visiteur la curieuse église Régence et le château, qui baignaient dans une magnifique lumière de grand soir d'été.

Cette sortie m'a fait le plus grand bien. Il y a des années que je n'étais allé aux rochers. Le site est décidément bien beau et ne s'est guère abîmé. Je suis monté sur celle des pierres dressées où j'avais jadis mes habitudes, pour vérifier que je le pouvais encore.

À Saint-Martin nous avons fait à distance le tour extérieur des cours, avant-cour et jardin du château, prudemment, car j'ai gardé un souvenir traumatisant d'une algarade reçue là-bas du propriétaire, hollandais, je crois, un jour que, pour mieux voir, je m'étais aventuré dans la cour. Au prix de la traversée de quelques haies et buissons, nous sommes parvenus à observer de face la façade au couchant, qui baignait à huit heures du soir et davantage dans le grand soleil du crépuscule de juin. C'était superbe. Ce Saint-Martin est décidément une bien belle demeure, une des plus haut perchées et aériennes de la province, maîtresse de panoramas gigantesques. Je m'avise d'ailleurs que cette promenade-là, les rochers de Mauroux puis Saint-Martin de las Oumettes, c'est exactement celle que j'avais faite avec W., en 1995, une heure ou deux avant sa chute du balcon de la cuisine, ici même. À Trente-Huitessan il n'est rien arrivé, heureusement

Il visite le pays avec méthode. Nous lui faisons des recommandations pour de nouvelles excursions. Mais les noms jadis les plus familiers

m’échappent. Comment s’appelle cette belle et luxueuse chartreuse Louis XIV (je crois) où vécut le mari de Mme du Barry et où vivent à présent (ou bien vivaient il y a dix ans) le frère de Patrick de Montal et sa femme ? J’ai perdu le contact avec tout ce monde-là, lieux et gens. Comme je sillonnais les routes du département, pendant les premières années de ma vie dans la région ! Je ne sais pas où j’en trouvais le temps. Descendre à la rivière, maintenant, me semble un luxe que je ne puis m’offrir qu’une fois par semaine, ou tous les quinze jours.

Nous avons dîné à l’auberge de Gramont, avec Jeanne que j’avais conviée à se joindre à nous parce qu’elle suit régulièrement elle aussi, sur Flickr que j’ai aménagé pour elle, les voyages et pérégrinations de Trente-Huitessan. J’ai mangé et bu comme quatre. Mon conseiller médical dit qu’un lourd repas de temps en temps est beaucoup moins grave qu’un régime mal équilibré en permanence. Et je n’avais pas fait le moindre excès depuis des mois.

Vendredi 15 juin, minuit et demi. J'étais content de découvrir, au début du mois, que l'émission de Pierre Charvet sur France Musique, à une heure et demie (celle qui est ridiculement intitulée "Du côté de chez Pierre"), allait être consacrée pendant deux semaines à mon cher Dukas. Ces deux semaines sont écoulées, hélas, et l'on n'a pas entendu une seule note de Dukas. Il s'est agi uniquement de Dukas *critique musical*. Je veux bien qu'il a témoigné dans cet emploi une rare pénétration, mais tout de même, le dépouiller à ce point de sa qualité de compositeur, et en l'occurrence de *grand* compositeur, c'est d'une rare cruauté.

*

Le Monde offrait encore un grand reportage sur Liliane Bettencourt, cette semaine. Il y était surtout question de l'avocat qui, il y a deux ans, bien après le début de l'"affaire", donc, a été chargé de protéger les biens de la vieille dame. Il gagnait pour ce faire deux cent mille euros par mois (les grands patrons du secteur public, eux, selon une décision prise aujourd'hui même, ne pourront pas gagner plus de trente mille euros par mois – ah, et le maître d'hôtel, lui, avait un salaire de dix-huit mille euros). Aujourd'hui, ce Me Wilhelm, qui a fait investir à Liliane Bettencourt cent quarante-sept millions d'euros dans l'affaire de jeux en ligne de son ami Stéphane Courbit, d'autre part grand ami de Nicolas Sarkozy, est lui-même mis quelque temps en garde à vue, pour abus de faiblesse. Mme Bettencourt a été entendue par la juge d'instruction à son propos. Et d'après *Le Monde* elle a dit :

« C'est qui, Me Wilhelm ? »

Et encore :

« C'est quoi, les jeux en ligne ? »

Est-ce que vraiment, en 2012, une grande bourgeoise nonagénaire s'exprime de la sorte, est-ce que la maladie d'Alzheimer a changé son langage, ou bien est-ce que *Le Monde* rapporte ce qu'il *croit* avoir entendu, ce qu'il estime normal qu'ait dit Mme Bettencourt, comme la Françoise de *La Recherche* est sincèrement persuadée que la duchesse de Guermantes lui

a dit de ses maîtres « Vous leur donnerez bien le bonjour », et que la mère de Marcel lui a demandé d'acheter « du jambon de New York » ? J'aimerais bien connaître la réponse à cette question.

Ma mère, qui était de la même génération que Mme Bettencourt, et, dans une certaine mesure, "du même milieu" (avec quelques petites différences de fortune…), n'a dit de sa vie, j'en mettrais ma main au feu, *C'est qui, Me Trucmuche ?,* pas plus que *C'est quoi, un différentiel ?* (et moi non plus). En toute hypothèse le propos rapporté, vrai ou faux, est un bon exemple de la dictature langagière de la petite bourgeoisie : ou bien Mme Bettencourt, qui n'est pas, d'origine, une petite bourgeoise, parle petit-bourgeois parce que la société dans laquelle elle vit (globalement) a fini par l'y dresser, ou bien *Le Monde* lui prête en toute bonne foi un langage petit-bourgeois parce qu'il ne conçoit pas qu'il en existe d'autre.

Samedi 16 juin, Bloom's Day, minuit. Nous sommes allés jusqu'à la maison du chanteur Marc Lavoine, dans la commune de L'Isle-Bouzon mais sur les hauteurs de la rive gauche de l'Auroue, à la fin de l'après-midi. J'avais entendu dire qu'elle était à vendre. Ce point m'a encouragé à satisfaire la curiosité que j'avais d'elle, car elle se tient en des parages qui me sont très mal connus, malgré sa relative proximité de la maison Milor, où jadis nous allions beaucoup, avant que *malheureusement*, de mon point de vue, elle ne reprenne vie et ne soit de nouveau habitée. La maison de Marc Lavoine, qui s'appelle Coulom, si je ne me trompe, est en revanche tout à fait désertée, elle. Elle a hélas fait l'objet d'un partiel arrachage d'enduit, mais, à ce détail près, elle est plutôt jolie, et ses abords se signalent par quelques très beaux arbres, chênes ou cyprès. Nous en avons tranquillement fait le tour et nous avons marché dans ses environs, par un beau soir silencieux.

Mon Dieu ! Songer que dans quelques jours les jours vont diminuer de nouveau ! C'est à devenir fou, cette accélération frénétique du temps. Ou bien est-elle l'effet de la folie, déjà ?

Nous avons vu hier soir *The Hours,* de Stephen Daldry, d'après le roman de Michael Cunningham et la vie de Virginia Woolf, et aussi d'après *Mrs. Dalloway*. Dans deux des trois époques, 1923, 1951 et 2002, dans

lesquelles se déroule le roman, les protagonistes sont confrontés à cette impolitesse qui les met hors d'eux comme elle me fait : les invités qui arrivent en avance à un dîner ou une soirée qu'on donne. Le parangon absolu de ce type de situations détestables est l'affolement (doublé de fureur) qui s'empara de moi, à Rome, dans mon pavillon San Vittorio de la Villa Médicis, lorsque Claude Maupomé, la très regrettée productrice de France Musique, et son assistante arrivèrent deux heures en avance à un dîner que je donnais pour elle. Je crois bien que c'était le premier "dîner" que je donnais seul de ma vie ("pique-niques" pour *tricks* exceptés, bien sûr). Un grand désordre régnait, le plat principal n'était pas cuisiné, la table n'était pas dressée, et surtout je n'étais pas lavé (j'avais pensé prendre un bain juste avant l'heure prévue d'arrivée de ces dames, pour me détendre et nettoyer des préparatifs). Je suis sûr que j'ai déjà raconté cela dix fois, mais le souvenir de ce cauchemar n'a pas perdu une once d'intensité en trente-cinq ans de ressassement rancunier. Et j'étais ravi de voir que Virginia Woolf en 1923, comme le personnage interprété par Meryl Streep dans les scènes de 2002, prennent (presque) aussi mal que moi, en 1986 ou 87, pareil manquement aux règles de courtoisie, comme au simple bon sens.

Dans l'épisode de 1951 il y a aussi, j'y songe, une incursion qui jette la panique dans la maisonnée. C'est celle d'une voisine et amie qui, elle, n'était pas attendue du tout et qui a l'excuse de venir annoncer, en somme, qu'elle va mourir. Cette tranche chronologique-là, celle du milieu, brille par la présence d'un petit garçon particulièrement adorable ; et qui bien sûr, dans son espèce d'omniscience prévoyant l'imminence de la mort ou du départ de sa mère, est un *tear jerker* de première catégorie. Mais c'est tout le film qui est passablement bouleversant, en dépit d'effets assez appuyés, ou *à cause* d'eux, hélas.

Lundi 18 juin, une heure et demie (le 19). Déjà je n'y arrive pas quand rien ne survient à la traverse, alors, dès que se présente un problème quelconque, chronophage comme ils le sont tous, je n'ai aucune chance de venir à bout de mes sept ou huit tâches littéraires quotidiennes. Aujourd'hui, c'étaient des ennuis du côté de Flickr, qui a réduit mon statut auprès de lui à la qualité d'amateur de passage, n'ayant pas le droit de mettre en ligne plus de deux cents photographies – d'où disparition des neuf dixièmes d'entre

les miennes, et davantage. La difficulté venait de ma carte bleue, changée depuis mon précédent paiement, ce qui a entraîné l'annulation de la transaction. J'ai commencé à batailler pour établir que j'avais bien payé et avec une carte en pleine validité, mais, comme je n'arrivais à rien et perdais du temps, j'ai payé mon abonnement annuel pour la deuxième fois en quinze jours.

Les problèmes du soir étaient encore plus techniques. Il s'agissait d'obtenir de l'administration fiscale américaine un numéro EIN (*Employer Identification Number*) qu'on nous réclame, à Farreny et à moi, pour que nous puissions nous lancer dans le commerce d'*ebooks*. Cela a dévoré une grande partie de la soirée, comme cela avait avalé les trois quarts de la matinée. Pierre et moi avons vu *Le Mariage de Maria Braun*, toutefois. Il restait peu de temps pour le travail, ce soir et cette nuit. Les *Demeures* n'ont pas eu droit de ma part à un instant d'attention (sauf pour envoyer à Hélène Guillaume le vingt-deuxième chapitre du volume italien, "Pic de La Mirandole"). Hier c'était le *journal* qu'il avait fallu sacrifier.

Mardi 19 juin, minuit et quart. Je ne déteste pas *Les Indégivrables*, la série de dessins quotidiens de Xavier Gorce, dans *Le Monde*, mettant en scène des pingouins. Au moins le dessin est-il infiniment moins laid, moins délibérément sale, que celui de Plantu en première page. Mais, aujourd'hui, les quatre dessins ont pour didascalies successives ceci :

« Un type qui a quitté une super-chieuse / pour une super-emmerdeuse / est soit un super-mou, soit un super-combatif / mais pas un super-normal. »

Bien entendu il s'agit du président de la République, qui a quitté une "super-chieuse", Ségolène Royal, pour une "super-emmerdeuse", Valérie Trierweiler. Donc, dans le grand journal du soir, jadis "de reférence" et gazette officielle de la classe cultivée, on parle d'une femme politique importante et de la compagne d'un homme d'État en les qualifiant, fût-ce pour rire, fût-ce dans les bandes dessinées, de "super-chieuse" et de "super-emmerdeuse". Quiconque s'en indignerait serait aussitôt ridicule et passerait pour le plus vieux jeu et le plus mal embouché des réactionnaires. Comme c'est un rôle qui m'a été assigné depuis longtemps, je n'en crains pas le costume, au contraire. Mais je crois que pareille trivialité n'est vraiment appréciable qu'au regard des autres époques, y compris certaines que beaucoup d'entre nous ont connues. Remontons toutefois jusqu'à

Poincaré, mettons. Et imaginons que dans la presse de son temps, sous sa présidence, il soit question de son épouse et de sa maîtresse comme d'une *super-chieuse* et d'une *super-emmerdeuse*, ou quelque terme équivalent d'époque – et pas dans *Fantasio*, dans *L'Assiette au beurre* ou dans quelque petit journal satirique ou coquin, mais dans *Le Temps*, *Le Figaro*, *L'Œuvre* ou *Le Gaulois*. Nous ne pouvons pas nous l'imaginer, parce que ce n'est pas imaginable.

Évidemment il y a toujours eu des gens grossiers et des plaisanteries grasses qui faisaient les délices des connaisseurs. Mais elles ne s'étalaient pas dans *Le Monde* ou dans ce qui en tenait lieu aux autres époques. On n'était *Le Monde* ou le *Times*, ou n'importe quelle société un peu choisie, qu'à la condition de ne pas se les permettre – ce qui allait tellement de soi qu'il n'y avait aucun effort à faire pour s'appliquer à soi-même une telle règle. Mais la seule idée d'une *règle*, d'un interdit, d'un empêchement quelconque qu'on s'imposerait à soi-même ou qu'imposerait un tiers, fait horreur à l'époque et lui inspire, même, une vertueuse indignation. Le relâchement est sa loi d'airain.

Yannick Noah, un de mes contemporains les moins favoris, mais le favori des Français, paraît-il, était invité à s'exprimer, en compagnie de Guy Forget, autre tennisman, devant une commission mixte de sénateurs et de députés, à l'Assemblée nationale, je crois. Il s'est présenté à eux le nez chaussé de larges lunettes noires et le chef revêtu d'un petit chapeau de gitan, tel à peu près qu'il s'en attife pour paraître sur scène. Là non plus, personne ne comprendrait qu'on s'indigne : la représentation nationale, les palais de la République, des circonstances assez sérieuses – il s'agissait d'éclairer les parlementaires sur les raisons de l'exil fiscal des "joueurs de haut niveau" (ces raisons me paraissent assez évidentes, mais apparemment il y faut une commission, et l'avis du "favori des Français") ? Pourquoi s'habillerait-il un peu plus formellement pour la circonstance ? Qui pourrait l'exiger de lui ? Au nom de quoi ?

Pendant ce temps un grand et beau jeune noir se présentait aux épreuves du baccalauréat de philosophie non pas en T-shirt mais en T-shirt nettement revu et corrigé, et surtout très réduit, aux manches et surtout aux épaules, bien dégagées, de même que les aisselles et les flancs. Je ne dis pas que ce n'était pas assez seyant. Mais est-ce ainsi qu'on se vêt pour passer le

baccalauréat ? Apparemment oui, et ça n'étonne personne : ce garçon et sa tenue n'étaient en aucune façon le sujet du reportage, au journal de France 2. L'important, comme pour Noah, n'est-il pas d'être *soi-même* en toute circonstance, y compris et surtout les plus solennelles, les plus *formal* ? Rien ne saurait être *formel*, puisque ce serait trahir l'idéal soi-mêmiste. Je ne suis pas sûr, hélas, que dans pareilles conditions il puisse y avoir civilisation, ou seulement société. Les exigences minimales ne sont pas réunies. Il n'y a de société qu'avec un peu de sacrifice (de soi – de sa pente naturelle, de ses instincts, de son confort, de sa nocence).

Mercredi 20 juin, une heure moins le quart (le 21). Aujourd'hui est venue, sur un rendez-vous pris ou plutôt donné de longue date, une forte délégation des Monuments historiques. Café fut servi dans la bibliothèque, puis ceux qui en eurent le courage sont montés, sous ma houlette, jusqu'au sommet de la tour Sainte-Mère pour inspecter la situation. Comme je m'y attendais, elle n'a pas été trouvée trop brillante. Une intervention d'urgence est envisagée, ou plutôt *deux* le sont, une au toit proprement dit, pour en assurer provisoirement l'étanchéité, l'autre à la voûte de la salle la plus haute, qu'il va s'agir d'étayer. On parlait déjà de cela il y a trois ou quatre ans, il me semble. Une assez bonne nouvelle est que ces travaux-là, d'entretien urgent, pourraient être confiés au fils Sigala, qui a l'avantage d'être sur place et que j'aime bien, finalement – sans compter que je le connais depuis son enfance et que je dois être un des derniers à l'appeler "le fils Scigala" : il a les cheveux gris (mais prématurément, je pense).

Tout le monde était très aimable, et surtout les deux hommes qui seraient mes correspondants les plus directs, l'un à Toulouse, à la Drac, M. Calmettes, peut-être, l'autre à Auch, un architecte dont j'ai oublié le nom. Le conservateur régional semblait tenir surtout à ne pas s'engager. Le seul qui ne parût pas très bien disposé était l'architecte des Bâtiments de France, qui suggérait des versions plus vastes de mes projets comme pour les mieux enterrer (il parlait de rétablir le chemin de ronde, à la tour) ; et qui, comme je demandais quelle était la prochaine étape du groupe, et qu'on me répondait *Lavardens*, a remarqué qu'au moins là on verrait de beaux sols, ce que j'ai pris pour une pierre dans mon jardin – à juste titre, car

Pierre m'a confirmé que le même homme avait critiqué nos dallages, tandis que j'étais dans la tour avec son second.

Il fut parlé bien sûr des plans d'aménagement, aussi bien à propos de la tour que des fameuses galeries. Les galeries je ne peux pas du tout y songer, mais l'on me conseille néanmoins de ne pas les séparer de l'autre projet, de façon que les commissions amenées à donner un avis puissent se faire une idée globale des travaux envisagés. Pour ce qui est de la tour on va de l'avant, bien que je n'aie pas le premier sou des dépenses impliquées. Tout est si lent qu'un miracle aura toujours le temps de survenir, me dis-je. N'importe, c'est une folie. D'un autre côté, puis-je attendre sans lever le petit doigt que cette tour s'effondre, ce qui ne manquerait pas d'arriver assez vite si on ne faisait rien ?

*

J'ai eu aussi la visite, également sur rendez-vous, du bel Écossais de La Hountasse, face à Gramont. Il m'avait emprunté La Promenade au phare*, la semaine dernière, lors de son premier passage, et s'était contenté de me rendre le volume en le déposant dans ma boîte à lettres, il y a deux ou trois jours. Il était flanqué cette fois d'une spectaculaire Italienne, une grande jeune femme brune de toute beauté, plus classiquement belle qu'il n'est beau, même, et pas moins sexy je suppose. Ils font un couple assez singulier, malgré leur formidable attrait commun, car elle est aussi sophistiquée, cosmopolite et cultivée qu'il est rustique – encore que je le soupçonne de l'être moins qu'il ne l'affiche, et d'avoir plus de lecture qu'il ne le laisse paraître. Sans être à proprement parler désagréable il est passablement ours, il faut bien le dire, ce qui d'ailleurs ne lui va pas mal, reconnaissons-le. Je ne serais pas étonné qu'il nourrisse à mon égard une assez sérieuse hostilité d'ordre politique, quoiqu'il n'ait pas une seule seconde été question de cela. Ne me surprendrait pas, par exemple, que le livre déposé dans ma boîte à lettres, samedi dernier, sans autre forme de procès, ait été l'expression d'une volonté de rupture avec moi, ou de non-poursuite des relations. L'arrivée de sa maîtresse, beaucoup mieux disposée à mon endroit, d'évidence, et qui, étant à Plieux, a voulu me rencontrer à travers*

lui, puisqu'il avait ouvert la voie, l'a obligé à un renversement délicat, dont il ne s'est d'ailleurs pas mal tiré. Il est vrai qu'il n'a pas beaucoup de mal à se donner pour séduire femmes, hommes, chiens, veaux, vaches, cochons, couvée.

Jeudi 21 juin, minuit vingt. Il devrait exister un équivalent de la loi de Godwin pour les discussions portant sur la situation culturelle – elle pourrait se présenter à peu près de la sorte :

Plus une discussion sur la situation culturelle se fait âpre, plus les chances sont fortes que l'une des parties reproche à l'autre son mépris de classe.

Un magnifique exemple en était offert à midi par une discussion en présence du médiateur, sur France Culture, entre partisans et adversaires de la nouvelle séquence "Culture Foot", dans les journaux d'information de la station. D'abord, comme chaque fois que le médiateur parle des lettres qu'il a reçues, c'était un ridicule festival de *prénoms*, comme si tous les auditeurs de France Culture étaient des enfants de moins de huit ans, des domestiques ou des employés de l'échelon le plus bas, ceux auxquels on demande s'il pourraient aller chercher pour vous du café, ou plutôt "un café", à la machine ; et comme si tous étaient également incapables d'émettre la moindre opinion, même la plus insignifiante, en l'assumant de leur nom :

« Bernard nous dit depuis Armentières qu'à son avis… »,

« Odile, au Grand-Quevilly, estime pour sa part que… »,

« Et puis alors j'ai Jean-François, à Mont-de-Marsan, qui n'est pas du tout content, lui, et qui voudrait savoir si d'après vous… »

Peu de phénomènes marquent mieux le passage entre la société bourgeoise et la société petite-bourgeoise prolétarisée que cette transition sans transition entre les lettres au *Times* (ou au *Figaro*) du siècle dernier et cette lamentable théorie de prénoms (outre-Manche ils sévissent encore plus durement et le prénom est pour ainsi dire *obligatoire* dès l'orée de la moindre relation sociale, ou commerciale).

Mais ce que je voulais dire c'est que le journaliste mollement contesté a mis remarquablement peu de temps à décrocher son point de Godwin

culturel – comment pourrait-on l'appeler : *point de Bourmeau*, *point de Martel* ?

Dans l'animosité contre le football, et le football à la télévision, et surtout le football sur France Culture, ce qu'il fallait bien voir, d'après lui, « c'est qu'il y avait une forme de racisme social ». C'est l'argument censément imparable. Et de fait il a présidé, dans la guerre culturelle, à nombre des plus sanglantes défaites de la culture, de l'art, de la pensée et de la connaissance, et cela qu'il s'agisse, encore une fois, de la France ou de la Grande-Bretagne.

Ce matin, sur France Culture encore, ou *déjà*, c'était l'émission tout entière qui était consacrée à la pop music, au prétexte de je ne sais quel centenaire. J'étais indigné, et surtout tout à fait ennuyé, parce que je ne supporte pas ce son-là. Mais il n'est pas douteux que ma réaction était éminemment du genre à faire gagner dans le public des "points de Bourmeau". Pourtant, il y avait là Michel Crépu, directeur ou rédacteur en chef de la *Revue des Deux-Mondes*, et Marc Lambron, que j'aurais crus l'un et l'autre moins amis du désastre. Tous deux étaient comme des poissons dans l'eau en ce débat. *La Revue des Deux-Mondes* vient justement de publier un numéro spécial sur les Rolling Stones, je crois. On se demande ce qu'en diraient les abonnés des deux derniers siècles. Crépu juge que seul Bossuet peut faire ressentir ce qu'on éprouve à l'écoute du début d'une chanson des Beatles (ou des Stones). Plus personne ne s'inscrit en faux contre le consensus selon lequel, si l'on a cinquante, soixante ou soixante-dix ans, c'est là la musique qui a bercé notre jeunesse. Dieu sait pourtant qu'elle n'a pas bercé la mienne. Non seulement elle n'existait pas pour moi, mais, chose qui serait bien plus difficile à croire, sans doute, elle n'avait pas la moindre existence, non plus, pour qui que ce soit dans mon entourage (exception faite de simples relations sexuelles, de *tricks*). Je ne sache pas que Barthes ait jamais employé le mot *musique* en un autre sens que celui qui est désormais totalement récusé sur France Culture, et remplacé par un autre, moins exposé, celui-ci, au reproche de "mépris social".

Un autre consensus est que cette musique, la musique « Voinchet », *est* la musique moderne, qu'elle est la matière de la culture musicale contemporaine. À moi elle paraît inepte à côté de n'importe quelle pièce de

Ligeti, de Scelsi ou de Dutilleux. Je trouve même humiliant d'avoir à le préciser.

Que je sache, il n'y a plus que Jérôme V. pour être de mon opinion, ou plutôt de mon sentiment, ou moi du sien. Hélas, cette communauté de vues, c'est-à-dire de mélancolie, voire de désespoir, ne crée pas de lien entre nous. Il imprécate toujours autant, non pas précisément contre moi, mais contre ce qu'il appelle mes disciples, mes admirateurs, mes imitateurs (c'est tout un selon lui). Il y a dix ans que cela dure, il me semble, et cette haine luciférienne, ridicule par la disproportion entre son intensité et la futilité de son objet, ne se relâche pas. Quelle invraisemblable bizarrerie, si l'on veut fustiger les effets de groupe, de chapelle, de culte de la personnalité, d'aller chercher les rarissimes lecteurs de l'écrivain le plus mal aimé de sa génération, le moins entouré, le plus à l'écart ! Et quel curieux choix de thème, pour une vocifération de plus, qu'un petit groupe de huit ou dix personnes (je compte large), qui ne se sont jamais rencontrées, en général, qui sont bienveillantes à mon égard, certes, mais qui, le plus souvent, ne m'ont jamais approché et ne m'imitent pas particulièrement, je trouve.

Vendredi 22 juin, minuit. Une tâche supplémentaire qui m'est échue dernièrement, encore une, c'est de faire visiter les lieux, ici, puisque nous sommes de nouveau ouverts au public, depuis hier, premier jour de l'été. Je n'ai pas osé importuner une fois de plus Jeanne Lloan, qui a donné quelques signes d'en avoir presque assez, de l'emploi bénévole de cicérone. Et puis il y a quelque absurdité à la faire venir de Fleurance tous les jours, sauf quand Pierre est là l'après-midi, et sauf le mardi, et à lui faire passer de nombreuses heures ici alors que bien souvent il ne vient personne, ou que les visites n'occupent qu'une demi-heure ou une heure, le reste du temps étant perdu pour elle, malgré son goût de la lecture. D'autre part il me semble que ma répugnance à me montrer, au moins dans ces circonstances-là, s'est en partie levée : je ne m'en fais plus une montagne.

Hier j'ai eu beaucoup de chance, pour mes débuts cette année : sept visiteurs d'un coup, tout à fait aimables et intéressés. Ils étaient amenés par un homme de Marsolan, auprès duquel ils séjournent, peut-être, et en qui j'ai trouvé, à ma vive satisfaction, et pour la première fois hors le cercle bienveillant et restreint des proches, un admirateur de ma peinture. Il a même parlé d'en acheter. Il avait jeté son dévolu sur ce qu'il appelait "les

Nymphéas”, en fait le panneau *L’Été* de mon quadriptyque *Les Quatre Saisons*. Il regrettait que sans doute on ne pût le détacher des trois autres. J’ai confirmé le bien-fondé de cette inquiétude. Pourrait-on acheter les quatre, alors ? Sans doute, mais ce serait bien cher, non ? Combien ? Quatre mille euros, quelque chose comme ça ? Plus ? Oui, assez nettement plus, sans doute ?

En effet, ai-je dit, nettement plus. Le prix officiel de ces tableaux de un mètre par un mètre est de dix mille euros chacun, soit quarante mille euros les quatre, dix fois plus que la somme proposée, ou envisagée, ou mentionnée comme une possibilité. Je reconnais bien volontiers que mes prix “officiels” ne correspondent pas à grand-chose, puisque je n’ai jamais vendu une seule toile. Je serais assez disposé à en rabattre, peut-être même de moitié, au moins pour une première transaction. Mais certainement pas jusqu’à mille euros le tableau, montant qui couvrirait à peine les frais de châssis et surtout de peinture.

*

« Balzac a écrit sur comment nouer sa cravate » (France Culture – il s’agit de montrer, en défense de “Culture Foot”, qu’il n’y a pas de sujet trop trivial pour la littérature).

*

Encore un bel exemple, pour ma collection, de cette confusion entre comparant et comparé, dont je suis toujours si perturbé parce qu’elle me semble révéler un trouble logique inexplicable :

« David Prudhomme s’est lancé à l’assaut de ce “palais des beaux hasards”, comme il l’appelle [*il s’agit du Louvre*], *en s’intéressant autant aux œuvres exposées* qu’à ceux qui les regardent. Coiffé d’une impayable chapka sur la tête, l’auteur… »

On se demande où ailleurs que sur la tête l’auteur aurait pu être coiffé d’une chapka – mais là n’est pas la question. Dans un musée, on peut

légitimement supposer que le visiteur s'intéresse surtout aux œuvres exposées. Aussi faudrait-il lire plutôt, selon toute vraisemblance :

« … en s'intéressant autant à ceux qui regardent les œuvres exposées qu'aux œuvres elles-mêmes. »

*

Un beau jour, dans presque toutes les bouches, un mot est remplacé par un autre, quelquefois d'origine savante. Nous avons vu *imaginaire*, substantif, remplacer *imagination*, *ecclésial* se substituer à *ecclésiastique*, *maman* se mettre à la place de *mère*, *différentiel* à celle de *différence.* Voici que *signifiant* est en passe de détrôner *significatif* :

« … une hausse signifiante du SMIC… »

Le mot nouveau et savant qui part en guerre de conquête contre un mot ancien avait en général, dans sa première vie, un sens très précis qu'il ne conserve pas dans les nouveaux usages qui sont faits de lui. Lorsque *différentiel* occupe le siège de *différence*, ou *imaginaire* celui d'*imagination*, ce remplacement n'implique pas de différence *signifiante* dans les significations.

Samedi 23 juin, une heure moins vingt (le 24). Deux femmes gendarmes ont été tuées par un enragé, la semaine dernière, à Collobrières, dans le Var, au grand émoi du gendarme Éliézer et de tout le pays. Mme la directrice de cabinet du préfet, sur le moment, s'avouait presque submergée par les tâches à accomplir. Entre autres, disait-elle sans rire (l'heure n'était pas à la plaisanterie), « il faut gérer les familles ».

Gérer est comme *éponyme* ou *initier*, ce sont des mots tellement à la mode et tellement employés à tort et à travers, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, qu'on n'ose plus du tout les employer. Pourtant, il y a des cas où l'on ne peut pas se passer d'eux. Et l'on est tout embarrassé de s'en servir, alors, crainte d'être confondu, par un très improbable expert objectif et informé, avec les locuteurs qui disent *éponyme* pour *synonyme*, *initier* pour *inaugurer* et *gérer* pour *prendre soin de*…

*

« François Hollande se serait bien gardé de ces déconvenues bancaires » – France Culture, nouvelles : affectons de croire qu'il s'agit d'un simple lapsus, *gardé* pour *passé.*

*

« On peut discuter philosophiquement de qu'est-ce que la maturité » (France Culture, un philosophe que je ne nommerai pas).

*

« Les prisonniers étaient interdits d'avoir un miroir » (un autre – cette phrase, et dans la bouche d'un grand et prestigieux intellectuel, encore, me semble à peine croyable ; pourtant, il faudra bien essayer un jour de conter et démêler la très curieuse histoire récente d'*interdit*, passé des choses ou des actions qui font l'objet d'une interdiction (« Fumer est interdit dans cette salle ») aux personnes sur lesquelles pèsent une interdiction (« Ils ont été interdits de quitter le pays »).

*

« Y a plein de choses que j'ai sans doute pas réfléchi(es ?) » – Raymond Depardon, à propos de l'assez insignifiante photographie officielle qu'il a faite de François Hollande et qui s'est trouvé l'objet, le mois dernier, de discussions et d'exégèses interminables.

(Les bizarreries et autres relâchements syntaxiques des contemporains rendent extrêmement difficile d'écrire ou de transcrire ce qu'ils disent : comme ils violent toutes les règles de la grammaire, on ne sait auxquelles soumettre l'orthographe.)

*

« Thésée est alors aux Enfers.

– Oui, il est décédé » (France Culture, conversation entre une journaliste et un chef d'orchestre, à propos d'un opéra qui se donne actuellement à Paris.)

*

Très joli :

« La crise climatique ne nous permet juste tout simplement pas de… » (invitée de France Culture, représentante d'un mouvement écologique).

*

Et tous les ans en cette saison – mais là il ne s'agit plus de problèmes de langue – ce même objet de stupéfaction atterrée, pour moi :

« Dites non à l'abandon ! »

La S.P.A. s'offre à grands frais une page entière du *Monde*, qui doit être ruineuse, pour expliquer à nos concitoyens qu'ils ne devraient pas, au seul motif qu'ils partent en vacances, abandonner leur chien ou leur chat, voire les jeter de la voiture. Abandonner son chien et son chat me semble une monstruosité comparable à l'assassinat ou au viol. Mais s'il faut faire une campagne de presse pour expliquer aux Français qu'ils devraient s'en abstenir, c'est que le nombre de ceux qui vont le faire, ou qui l'ont fait, est considérable. Je ne lirais pas avec plus de surprise :

« N'étouffez pas vos vieux parents sous l'oreiller ! »

ou :

« Évitez de coucher avec votre fille de huit ans ! Ce n'est bon ni pour elle ni pour vous ! »

S'il est nécessaire d'informer nos contemporains en masse qu'abandonner son chien ou son chat est moralement très contestable, c'est

que nous vivons parmi les monstres. Ah, ce serait donc l'explication ?

(Un affolant article du *Monde*, récemment, racontait que les femmes ne participaient plus aux manifestations de la place Tahrir, au Caire, parce qu'elles étaient couramment violées au sein de la foule, *par* la foule, *avec la coopération de* la foule (des hommes, des autres manifestants).)

Dimanche 24 juin, une heure du matin (le 25). Hier soir nous avons vu *You'll Meet a Dark Stranger.* Ce matin, fiasco total – moi. Devrais-je faire un procès à Woody Allen ?

*

Je n'y arrive plus du tout (non plus). Aujourd'hui il a fallu sacrifier à l'urgence quatre ou cinq, au moins, de mes tâches par tranches quotidiennes : pas de *Vaisseaux brûlés*, pas d'*Anthologie générale*, pas d'*Index églogual des Vaisseaux*, pas d'*Inhéritiers*. Je devais, je dois toujours, remettre demain matin à Fayard un texte de plus des *Demeures 9* : le vingt-troisième, sur Marconi à la villa Griffone, près de Bologne. Je n'ai pu venir à bout que du brouillon. Même si je parvenais à fournir un texte par semaine, et ce n'est pas le cas, je n'aurais jamais fini l'ensemble (il en reste huit) à la fin du mois de juillet. Il faudrait accélérer – mais comment faire, sans bâcler ?

*

Quelques moments agréables, tout de même, malgré la fatigue (et l'abattement venu du fiasco du matin) : le premier quatuor de Thomas Adès, *Arcadiana*, et une belle promenade très tardive le long d'un chemin du pèlerinage de Saint-Jacques que nous ne connaissions pas, du côté de Bidon et de La Peyronelle (au nord de Boué).

Adès semble un compromis très acceptable entre l'avant-gardisme inécoutable par l'amateur et la tradition ultraconservatrice de la musique anglaise, telle qu'elle vient mourir assez piteusement chez Malcolm Arnold.

Dans *Arcadiana*, écrit il est vrai pour le festival Elgar de Cambridge, on peut même entendre, cité, le “Nemrod” des *Enigma Variations.*

Lundi 25 juin, minuit vingt. J’ai l’impression d’être un joueur de tennis occupé à une partie infernale et qui ne cesserait jamais. Aujourd’hui j’ai rattrapé en fond de court une balle impossible, dont j’avais bien cru qu’elle allait, cette fois, me faire perdre le jeu. Il s’agissait d’envoyer absolument à Fayard le texte Marconi, le vingt-troisième de *Demeures 9*, tout en mettant en ligne la quotidienne entrée de trois mille signes du *Journal d’un autre*, sans négliger pour autant *Les Inhéritiers*, l’*Anthologie générale*, l’*Index églogual des Vaisseaux* (il faudrait que je lui trouve un autre nom, à celui-là), les *Vaisseaux* eux-mêmes, *Le Jour ni l’Heure*, etc. Maintenant il faut absolument que j’envoie demain – je m’y suis engagé – un entretien de quinze mille signes pour la revue *Éléments.*

*

Mon cher Dukas n’a pas de chance. Pierre Charvet avait annoncé trois semaines à lui consacrées, dans son émission “Du côté de chez Pierre”. Je m’en étais vivement réjoui. *Trois semaines* ? Même Debussy n’avait pas eu droit à si longue série, dernièrement. Justice allait enfin être rendue. Las ! Les trois semaines sont écoulées et l’on n’a pas entendu une note de Dukas. On croirait que ce n’est le nom que d’un vulgaire critique musical – non, pas *vulgaire*, ces textes sont très intéressants, mais à cause d’eux on n’entend que ce dont ils traitent, Bach, Mozart, Chopin, aujourd’hui Verdi, et jamais, jamais Dukas. C’est d’une rare cruauté.

Mardi 26 juin, minuit et quart. Tous les jours, hélas, il y a une des dix tâches à mener de front qui reste inaccomplie ; et aujourd’hui c’est la plus importante, officiellement, ou au moins *contractuellement*, les *Demeures*, auxquelles je n’ai pu travailler ni hier au soir ni ce soir-ci, à cause de l’entretien de quinze mille signes, c’est-à-dire assez long, que j’ai donné à la revue d’Alain de Benoist, *Éléments*.

Il me semble, s'il n'est pas trop présomptueux de ma part de le relever, que je ne suis pas mauvais, pour les entretiens écrits ; en tout cas les réponses me viennent facilement, j'aime beaucoup le jeu des questions et réponses, la vérité est que j'aime beaucoup répondre aux questions. On pourrait peut-être faire un petit recueil des six ou sept entretiens que j'ai donnés ces dernières années et qui, dans l'ensemble, sont assez intéressants, si je ne me trompe. Je crains, hélas, que la maison David Reinharc ne soit de nouveau plus ou moins dans les choux. Une jeune femme que j'y avais fait entrer comme correctrice et maquettiste m'écrit qu'elle la quitte, ayant eu des difficultés de relations avec Reinharc, « ce qui, ajoute-t-elle, n'étonnera personne ». Ça ne m'étonne ni ne m'inétonne – moi je n'ai pas de difficultés de relations avec lui, que j'aime bien ; mais ses perpétuels balancements aux bords de la faillite ou de la clôture définitive doivent être en effet bien éprouvants pour une jeune mère sans mari, par exemple, qui a des enfants à nourrir et a besoin de savoir un peu clairement et un peu à l'avance si elle va être payée ou pas.

Ou bien je pourrais les mettre en ligne, ces entretiens, eux aussi, et les rendre lisibles pour deux ou trois euros (chacun). C'est ce que j'ai fait pour mon discours de mars dernier devant France-Israël, *L'Homme remplaçable*, que Farreny a converti en *Kindle*, avec une véritable couverture et une véritable inscription sur Amazon, où l'ouvrage est déjà disponible. Il est en bien meilleure position, dans l'ensemble, que les volumes du *journal* et des *Demeures.* Peut-être est-ce dû à un enthousiaste commentaire de lecteur, si enthousiaste, même, et si opportunément placé, que j'ai soupçonné Farreny d'en être l'auteur, sous un autre nom. Mais non, je ne pense pas, tout de même – pas son genre, je crois.

Mercredi 27 juin, minuit et demi. « L'Escamillo de Giorgio Caoduro est tout ce qu'on déteste : gorgé de testostérone » (Marie-Aude Roux dans *Le Monde*) – ça alors, non mais parlez pour vous !

Du coup, indigné, j'ai cherché sur la Toile des images de M. Caoduro, et n'ai eu aucun mal à en trouver. J'ai constaté qu'il assumait vaillamment le reproche qui lui était fait, et que, si je souhaitais m'inscrire parmi ses admirateurs, je ne serais pas le premier, loin de là. Si d'ailleurs il pouvait

m'en repasser un peu, de sa testostérone en trop, j'en aurais bien besoin : je ne sais pas si c'est l'effet d'un mois d'Arvopart (le nom n'est pas exactement celui-ci, et je ne pense pas non plus au compositeur estonien), mais ma libido, contrairement à ce que pourrait donner à penser cette entrée, est tout à fait en berne.

*

Étaient invités à "La grande table", *ce midi* (comme on dit sur France Culture), de jeunes auteurs dont l'un a écrit un roman et l'autre une pièce de théâtre, si j'ai bien compris, sur les coulisses du pouvoir, au plus haut niveau de l'État. L'un d'entre eux, au moins, a été très proche du petit monde qu'il décrit, je crois, il lui a même appartenu, au titre de chef de cabinet ou de conseiller spécial. Et me frappe comme d'habitude leur langage, leur façon de s'exprimer, qui d'ailleurs me donne à penser que je ne suis pas si loin de la réalité, avec mon Duane McArus du *Journal d'un autre* : ces jeunes hommes, énarques peut-être, parlent tout à fait comme il écrit.

Je suis gêné depuis longtemps par l'impropriété du terme *argot*, dans l'usage que j'en fais. Quand *Le Monde*, ainsi qu'il a de plus en plus tendance à le faire, écrit que tel ou tel, qui a perdu son poste, s'est fait *vider* ou *virer*, ou *éjecter*, ce n'est pas exactement de l'*argot* – mais comment appeler cela : de la langue familière, relâchée ? L'ennui est que la plupart de ceux qui la pratiquent ne semblent absolument plus se rendre compte de son caractère *argotique*, *relâché*, *familier*, or whatever. C'est pour eux un mode d'écrire et de parler tout à fait normal, parfaitement ordinaire. Ces auteurs invités qui disent couramment *ce qu'y a d'marrant*, voire *c'que vous avez qu'y a d'marrant*, pour *ce qui est amusant*, *il est arrivé un truc* pour *quelque chose s'est produit*, *plein de* pour *beaucoup*, *le mec il* pour *cet homme*, *ce personnage*, et bien sûr *c'est vrai que*, *c'est vrai que*, *bon c'est vrai que*… à chacune de leurs phrases, ils n'ont absolument pas le sentiment de parler mal, encore moins d'être impolis envers qui que ce soit. Au contraire : ils sont naturels, simples, sympathiques. C'est uniquement de mon point de vue, qui n'a plus cours, qu'ils sont mal élevés, comme

quelqu'un qui se présenterait à un rendez-vous les cheveux sales, l'œil pas net, le T-shirt taché et bâillant. Quant aux rédacteurs du *Monde*, leurs doutes ou leurs scrupules à propos des *mamans*, des banques qui *dévissent* ou des patrons du CAC 40 *éjectés*, n'en parlons même pas.

*

J'ai eu hier une nouvelle visite de la belle Italienne que m'avait amenée quelques jours plus tôt le (non moins bel) Écossais de La Hountasse. Elle voulait me parler d'un numéro spécial de revue qu'elle envisagerait de consacrer à mes petits travaux. Je lui avais proposé de faire avec nous la promenade vespérale des chiens, le long de la vallée. En fait, nous avons surtout parlé de Carducci, dont je m'occupe pour les Demeures*, et dont elle confirme que l'actuel statut posthume est assez peu enviable. Elle est vraiment impressionnante par sa culture, son usage du monde, ses relations parmi les poètes et les jeunes écrivains en France, en Allemagne, en Italie, presque autant que par sa beauté, spectaculaire (au sens strict : on imagine que toutes les conversations s'arrêtent quand elle entre dans un lieu public). Et en plus elle est de Ferrare, ce qui nous a donné un sujet de conversation supplémentaire. Mais je ne comprends rien à sa situation, et à sa présence ici. Je supposais qu'elle était la compagne de McArus, et elle l'a certainement été, mais leurs relations actuelles ne sont pas claires. Tout ce qu'elle a dit de lui est qu'il avait publié un excellent recueil de poèmes en prose, si j'ai bien compris, et qu'il avait « un caractère très difficile ». Elle est charmante avec nous, même les chiens se sont entichés d'elle (elle leur parlait en italien), elle nous a récité du Carducci – mais je soupçonne que son caractère à elle ne doit pas être de facile manœuvre, lui non plus.*

Jeudi 28 juin, une heure moins le quart du matin, le 29. Didier Goux, selon son propre *journal*, lit *Travers Coda* avec plaisir et même amusement. Cependant il n'est pas convaincu qu'il s'agisse là de *littérature*. Il doute même que les *Églogues* soient bien une *œuvre*.

D'autre part il a du mal à digérer (je ne me souviens pas de son expression exacte, et je ne retrouve pas son texte sur la Toile) que sept cents

des huit cents pages de *Travers Coda* (*... Index & Divers*) soient occupées par un index. Sur ce point, il pense comme Mme Kapriélian (« un index de livres dont on n'a rien à faire » (citation de mémoire, elle aussi, et sans doute affadie)). Je suis obligé de n'être pas de leur avis. *I mean* : je conçois très bien qu'ils n'aient rien à faire des *Églogues* et a fortiori de leur index, ils ne sont pas les seuls, mais cet index me donne à moi de vives satisfactions, surtout depuis qu'il est devenu *Index églogual des Vaisseaux* – un bien mauvais titre, je le reconnais, mais je ne puis continuer à l'appeler *Index des Églogues*, d'une part parce que cette œuvre appartient à la société P.O.L, d'autre part parce qu'elle devient chaque jour un peu plus que ce qu'elle était sous ce titre-là. J'y travaille dix minutes ou un quart d'heure tous les matins. Je pourrais y travailler dix ou douze heures sans me lasser le moins du monde. D'ailleurs ce système de tranches successives de labeurs plus ou moins indépendants les uns des autres (l'*Index* ne l'est pas des *Vaisseaux*, évidemment) est très satisfaisant et agréable. Plusieurs de mes chantiers avancent bien, par exemple ceux de l'*Anthologie générale* ou des *Inhéritiers*. Malheureusement j'en ai ouvert en trop grand nombre, et trop larges, surtout. J'ai eu bien tort, par exemple, de m'imposer ou d'imposer à Duane McArus la contrainte des trois mille signes par jour. Elle est trop lourde. Qui pis est elle est inutile, car McArus aurait très bien pu ne produire certains jours qu'une courte entrée d'un paragraphe, et fluet ; tandis que dans les conditions actuelles nous aurions, si le livre était un jour publié, encore un gros volume, comme ceux de mes propres *journaux*, et ce n'était absolument pas nécessaire. Ces trois mille signes me prennent trop de temps, je n'arrive aux *Demeures* qu'à onze heures du soir ou minuit, comme aujourd'hui, et leur neuvième volume avance à peine.

Vendredi 29 juin, une heure du matin (le 30). Je souhaitais faire quelques photographies de la fête de Plieux, dont c'est à présent la première nuit. Mais je ne suis décidément pas doué pour photographier les personnes, sauf, éventuellement, celles qui sont volontaires pour poser. De celles-là il s'est d'ailleurs rencontré deux ou trois, des garçons peut-être un peu pompettes qui ont tenu à faire les pitres devant l'appareil. À part cela j'ai peur de me faire mal voir, et d'autant plus que, connaissant mes réserves marquées quant au dérangement qu'implique cette fête de trois jours et trois

nuits, on n'est même pas venu me demander d'y contribuer financièrement (l'année dernière j'avais fait un petit don à la commune, en précisant qu'il ne devait pas aller à la fête). Du coup je ne me sens pas trop le droit d'être là, et moins encore avec un appareil photographique.

Toutes les années récentes nous avons fui, grâce aux *Demeures*. Mais cette année il n'y a plus de *Demeures*, sauf celles dont je compte m'occuper en août dans l'Île-de-France. Pas question de quitter les lieux, donc. Notre problème est de trouver dans la maison un endroit où nous aurions une chance de dormir un moment. Pierre est en train d'essayer d'aménager la cuisine en chambre à coucher. C'est la pièce qui a le moins d'ouvertures, et la plus éloignée de la place du village. Mais les basses et leur stupide gros pouls nous poursuivent partout. Encore cette nuit-ci n'est-elle rien comparée à ce que doit être la prochaine, celle du samedi soir. Néanmoins nous avons déjà trouvé des gens dans le jardin : toute une petite famille occupée à pique-niquer tranquillement. L'homme m'a expliqué qu'il était de Saint-Avit-Frandat et que ses ancêtres avaient de leurs muscles et de leur travail construit ce château, qu'il venait admirer avec femme et enfants. Je n'ai pu que m'incliner, de médiocre grâce.

Samedi 30 juin, minuit et demi. Pierre est beaucoup plus érémitique que moi, contrairement à la légende. Je m'étais mis en tête d'aller dîner de faux filet et de frites sur la place du village, pour la grande soirée de la fête annuelle, mais je n'ai jamais pu le décider. Au lieu de cela nous avons regardé sur Mezzo un bon *Werther* filmé par Benoit Jacquot, avec Jonas Kaufmann et de très beaux décors, surtout ceux du troisième acte, d'inspiration nettement hammershøïenne. Malheureusement nous sommes en état de siège. Les jeunes participants de la fête entrent de tous côtés dans le jardin et nous avons (ou plutôt *j'ai*, car Pierre ne veut pas s'en occuper) le plus grand mal à les en écarter. Certains, au début de la soirée, avaient installé des tentes dans le jardin "médiéval", exactement au-dessus de nos précieuses plantations.

*

Acrobatique :

« S'il appartient au gotha des voix d'hommes aiguës, Damien Guillon en est aussi l'un des plus discrets » (intertitre du *Monde*).

*

Précautionneux :

« Vous aviez commencé à initier ce travail… » (Sylvain Bourmeau).

*

Une date historique, je ne sais plus quel jour de cette semaine. Emmanuel Laurentin, à "Culture Matin", pour annoncer sa propre émission qui va suivre, commence ainsi :

« On va s'intéresser à comment le western… »

Puis, miracle, il s'interrompt, je le jure, et se corrige :

« … *à la façon dont* le western… ».

On peut dire que l'influence politique de l'In-nocence ne cesse de s'étendre !

Un sur lequel je n'ai décidément pas le moindre empire, en revanche, c'est Antoine Mercier, le présentateur du "journal" de la mi-journée sur France Culture, celui qui ne s'exprime que par phrases relatives :

« La chancelière allemande, qui fait face à une vive opposition dans son propre pays… » *Point*.

Non seulement cette fureur de relatives ne s'apaise en rien avec le temps mais elle semble avoir contaminé toute une génération de stagiaires et débutants. On peut vraiment parler de *relative Mercier*, comme on dit un *soprano Falcon* ou un *ténor Martin.*

Et toujours :

« Le gouvernement a envoyé huit cents forces de l'ordre » (voilà qui doit faire un monde fou…).

Dimanche 1er juillet, une heure moins dix du matin (le 2). Didier Bourjon m'a fait peur avant-hier en m'informant que Jacques Philarchein, mon coprévenu dans l'affaire des discours des Assises sur l'islamisation, le 18 décembre 2010, avait reçu par voie d'huissier son assignation pour une audience de fixation qui doit se tenir le 30 août. Bourjon sait cela par ses amis de Riposte laïque, qui suivent l'affaire de très près. Il pensait que ma propre assignation allait m'être signifiée d'un jour à l'autre, voire d'une heure à l'autre. Et je lui ai fait peur, moi, en lui apprenant que je n'avais pas l'intention de prendre d'avocat, et à peine de me défendre. Il juge que c'est une stratégie suicidaire, et c'est aussi l'avis des gens de Riposte laïque, qui proposaient que leur avocat officiât pour moi comme pour Philarchein.

Renseignement pris, l'huissier qui s'est manifesté auprès de ce dernier l'a fait il y a de cela une quinzaine de jours. Qu'aucun ne se soit manifesté auprès de moi peut signifier que Mme de Fontette a décidé de ne pas me poursuivre, première hypothèse, et la plus plaisante ; ou bien de dissocier les deux affaires, deuxième hypothèse ; la troisième est qu'il soit plus difficile de dépêcher un huissier à Plieux qu'à Paris, ce qui expliquerait la différence des délais : je ne perdrais rien pour attendre. Peut-être mon assignation me sera-t-elle présentée cette semaine, et dès demain, qui sait ?

*

A., la belle Ferraraise amie de Duane McArus, nous a entraînés hier à la fête de Plieux, avec toute la bande de La Hountasse, que nous sommes d'abord allés rejoindre à son siège éponyme. Nous y avons été si bien reçus – foie gras, saucisson, terrines, jambon de Bayonne, château-montus, pain de campagne, croustade et même lignes de cocaïne prodiguées par la Ferraraise en personne – que nous avons raté le grand dîner de la place du village, faux filet et pommes de terre frites, assez tentant lui aussi, pourtant. En revanche nous sommes allés au bal et nous y sommes présentés, moi surtout, beaucoup plus que le sobre Pierre, dans un état relativement relatif. J'ai beaucoup dansé avec ces dames de La Hountasse, A. surtout. Mais tout le groupe était fébrile, je ne sais quelle tragédie courait d'un visage à l'autre, d'un corps à l'autre, et d'ailleurs je comprends mal les rapports qui

se jouent entre les différents personnages de cette petite communauté, et qui semblent en évolution constante. McArus, le jour où il me l'a amenée, m'a présenté A. comme sa compagne, mais maintenant ils paraissent se connaître à peine. Et un couple de lycéens adolescents, la fille des gens de La Hountasse et son petit ami, semblent entretenir des relations au moins aussi tendues. Des liens entre le couple 1 et le couple 2 j'ignore tout, mais toutes les combinaisons sont possibles (certaines assez plaisantes pour l'imagination). Hélas, à la suite de je ne sais quelle crise dans la crise, l'adolescente a quitté en larmes le pourtour de la piste de danse et tout le monde s'est lancé à sa poursuite, Pierre et moi compris ; toutefois, comme nous nous sommes rapidement retrouvés devant notre portail, nous sommes rentrés chez nous. J'ignore quels rebondissements a connus l'intrigue.

Lundi 2 juillet, une heure du matin, le 3. Olivier Ferrand, le président de Terra Nova, tout juste élu député et qui vient de mourir d'une crise cardiaque, à quarante-deux ans, donne à voir une coïncidence parfaite entre l'accès à la grande notoriété et la mort. Il n'est pas devenu célèbre parce qu'il est mort, il n'est pas mort parce qu'il était devenu célèbre, mais le grand public, dont je fais partie, a appris presque en même temps son nom, le résumé peut-être caricatural de ses positions, et son trépas. C'est l'homme, et son *think tank* avec lui, qui passait pour avoir conseillé au Parti socialiste d'abandonner la classe ouvrière et de cultiver plutôt, comme base électorale, la "diversité", les homosexuels et les femmes. Cette politique a été tenue, grosso modo, avec le succès que l'on sait. Aussi Olivier Ferrand, comme Richard Descoings avant lui, est-il l'objet d'un concert unanime d'éloges enthousiastes. Il n'est guère que le forum de l'In-nocence, ce recoin écarté de la blogosphère, pour faire entendre dans les deux cas, malgré le respect dû au deuil, des voix nettement divergentes. Notre précieuse "Cassandre" écrit par exemple :

[*Texte retiré à la demande de l'éditeur*]

Jeudi 5 juillet, minuit et demi. Le principe de l'autoportrait quotidien a tenu, le *Journal d'un autre* également, l'agenda itou, *Le Jour ni l'Heure* aussi, et même les cinquante, cinquante, cinquante, soixante-dix, trente et

douze mouvements de la gymnastique. Mais tout le reste s'est effondré : ce *journal*-ci, l'*Anthologie générale*, *Vaisseaux brûlés*, *Les Inhéritiers*, tous ces autels au pied desquels je suis censé venir sacrifier tous les jours que Dieu fait et qui, à ma grande honte, ne m'ont pas vu paraître. Il s'agissait de mettre au point, bien que l'écriture du livre ne soit pas achevée, il s'en faut de beaucoup, l'iconographie du neuvième volume des *Demeures*, Italie du Nord (que je ne peux plus appeler *Italie I* puisque toute idée de suite lui a été ravie). C'est une tâche qui ne serait pas désagréable en temps normal, mais il n'y a pas de temps normaux. Elle est aussi très fatigante et très longue parce qu'il faut passer en revue deux ou trois mille clichés pour en retenir une centaine, recadrer les éligibles et les élus, éventuellement, les soumettre à des variations pour choisir la meilleure version. C'est fait. Les deux disquettes sont parties ce matin. Mais il m'a fallu consacrer deux jours entiers à leur mise au point alors que je commence à désespérer de venir à bout des textes avant la fin du mois, c'est-à-dire avant le moment où nous devons partir vers l'Île-de-France pour le volume suivant et dernier, le cinquième de la série française. Je suis comme le gouvernement, quelle que soient ses orientations : mes prévisions de croissance sont trop optimistes.

À propos de croissance le parti de l'In-nocence est toujours plus près, sous mon influence, d'en récuser l'idéal. C'est comme toujours notre horreur de la croissance démographique qui nous mène progressivement vers un abandon de toute référence positive à la croissance tout court. L'une serait le sherpa de l'autre. Le gouvernement allemand vient de se livrer à une ridicule campagne médiatique destinée à persuader de plus en plus d'étrangers de se ruer vers le territoire allemand, qui a le plus grand besoin d'eux étant donné le vieillissement de sa population indigène. Le parti n'a pas manqué de fulminer un communiqué fustigeant cette conception purement économiste du monde, celle-là même qui déjà, il y a quinze ans, trouvait que l'Espagne vieillissante, elle aussi, et inquiète pour ses retraites, n'avait qu'à ouvrir encore plus grandes ses portes à l'immigration de masse : remplacez les Espagnols par des Marocains, les Allemands par des Turcs, vous aurez une Allemagne et une Espagne plus jeunes, plus riches et plus fortes – et peu importe s'il n'y manque bientôt que le peuple espagnol et le peuple allemand.

Vendredi 6 juillet, une heure du matin (le 7). Des lieux reviennent, des circonstances, des épisodes, qui pourtant n'avaient pas paru spécialement marquants sur le moment – je pense à des souvenirs de voyage. Quelquefois il y a eu une étape, pour le souvenir, le pilier d'une arche d'un pont. Ainsi cet hiver j'ai dit à Jeanne, au téléphone, que j'étais en train de boire du chocolat (que m'avait préparé Pierre, pour me réchauffer dans l'atelier). Elle en fut surprise, parce que ce n'est guère dans mes habitudes. Elle a dit :

« Ah, c'est le chocolat de Mirandola qui vous a donné cette envie ? »

En effet nous avions pris du chocolat à la terrasse d'un café de La Mirandole, dans les derniers jours d'octobre ou les premiers de novembre, je pourrais facilement retrouver la date précise, si nécessaire – plus exactement *Jeanne et Pierre* avaient pris du chocolat, et moi j'avais d'abord résisté à cette tentation et m'étais contenté d'un verre d'eau minérale, ou plutôt non, d'une tasse de café, car j'avais été pris d'une de mes brusques attaques de sommeil, et j'avais désiré du café pour essayer de me tirer de là, c'est même pour cette raison que nous nous étions assis à la terrasse de ce bar du théâtre, je crois, non loin du château des Pics, sur la large esplanade qui mène d'une traite, à partir du boulevard de ceinture, le long des anciens remparts, au cœur de la ville et au *municipio*. Mais leur chocolat avait l'air si bon que j'avais cédé à la tentation moi aussi ; et de fait il l'était, bon, et si épais qu'une petite cuillère s'y tenait debout sans autre appui que la consistance du breuvage, ainsi qu'il faut qu'il en aille, je crois, selon je ne sais quelle image d'Épinal du chocolat.

Ou bien sont-ce les tremblements de terre du printemps dernier, très sévères pour Mirandola, qui m'ont remis en tête cette ville et cette étape ? Est-ce d'avoir, dans le même temps, dû écrire quelques pages sur Jean Pic et sur son neveu Jean-François ? L'oubli ne menaçait pas, de toute façon, ce n'est pas cela. Mais quelque chose s'est passé qui a fait de cette heure, de cette petite cité assez ordinaire, presque laide à l'aune des villes historiques italiennes, la matière de constantes résurgences en images, une fidèle de mes insomnies, allais-je écrire – mais non, je ne souffre guère d'insomnies, touchons du bois, ces temps-ci ; et je n'ai même pas besoin d'insomnie pour penser à elle sans y penser.

Samedi 7 juillet, une heure moins le quart du matin (le 8). Un autre livre possible, auquel je songe depuis toujours mais dont la pensée m'est revenue

ces jours-ci, serait composé d'un choix de lettres *reçues* par moi. J'ai toujours été d'avis qu'on pourrait composer un très juste portrait ou autoportrait au moyen d'extraits du courrier de toute espèce envoyé à un individu, autant et plus qu'à travers celui qu'il a lui-même émis. J'ai toujours gardé toutes les lettres que j'avais reçues (sauf celles de Barthes, que j'ai données à Farid Tali ; mais j'imagine qu'il m'en laisserait copier deux ou trois). Je pourrais très bien mettre cela en ligne, et j'en aurais très vite un livre à vendre de plus. Hélas, il y faudrait consacrer une heure par jour au moins, et une heure quotidienne : voilà bien ce dont je dispose le moins. Déjà j'ai le plus grand mal à envoyer toutes les semaines à Fayard un chapitre des *Demeures*. Or il faudrait en envoyer *deux* pour que le volume italien soit achevé à la fin du mois.

De Carducci je suis passé à Morandi, qui m'intéresse bien davantage. Mais pour parler en connaissance de cause, mon obsession, il faudrait lire plusieurs ouvrages et catalogues, dont le gros livre de Francesco Arcangeli et l'ouvrage de Philippe Jaccottet. Cela dit je n'en saurais pas davantage sur la vie du peintre, dont tout le monde évite soigneusement de parler. On croirait qu'il n'en a pas eu. Pas d'épouse, pas trace non plus de maîtresses, ni d'amants. Pas de voyages – il n'est jamais sorti d'Italie et n'a pratiquement jamais quitté Bologne et sa région. Attitudes politiques ? On n'en saura rien non plus. Mais, après tout, cet art n'est-il pas, avant tout, de l'*absence* ?

Dimanche 8 juillet, une heure moins dix du matin. Comme je viens de passer une semaine avec Morandi, ou *sur* Morandi, tout particulièrement *sur* Morandi à Grizzana, dans la montagne bolonaise, notre voyage de décembre dernier me semble entièrement à refaire, maintenant que je suis beaucoup plus informé. Il aurait fallu suivre des chemins qui au peintre furent familiers, aller voir les deux maisons *della Sette* qu'il a peintes à plusieurs reprises, mieux explorer les granges du Campiaro qui lui offrirent un de ses thèmes de prédilection, tâcher de retrouver la Pensione Italia, peut-être au hameau du Poggio, où il passa l'été de 1958, sans doute avec ses sœurs, lors de son retour à Grizzana après quatorze années d'absence, et avant la construction de la petite maison de ses dernières années, l'actuelle Casa Morandi. Il aurait fallu, ne serait-ce que pour le plaisir, ou

l'amusement, et bien qu'il ne soit rien moins que morandien, certainement, aller voir, sur le territoire de la commune, mais assez loin en amont sur le fleuve Reno, l'invraisemblable Rocchetta Mattei, énorme folie néo-mauresque et néo-tout, édifiée dans la seconde moitié du XIXe siècle par un certain comte Cesare Mattei, inventeur de l'électroméopathie. Il aurait fallu faire l'excursion de Rocca di Roffeno, de l'autre côté du Reno, pour y inspecter la maison forte du Monzone, où Morandi, sans doute accompagné de ses sœurs, comme d'habitude, passa ses étés et peignit de 1933 à 1938. J'ai d'ailleurs découvert avec horreur que nous avons oublié, ou plutôt ignoré, négligé par ignorance, une maison dont j'aurais dû traiter : c'est celle du musicologue et historien d'art Luigi Magnani, à Mamiano, commune de Traversetolo, près de Parme ; elle semble abriter une magnifique collection de tableaux, dont vingt-deux Morandi – Magnani était un grand ami du peintre et lui a consacré un livre, *Il mio Morandi.*

De toute façon nous sommes à la saison terrible où *l'image pousse son cri*, comme dit Perse (à propos du vieux Crusoé). L'été est là, on a un an de plus, les jours raccourcissent vertigineusement, il en reste moins dans l'année qu'il ne s'en est écoulé déjà. Depuis six ou sept ans, la nécessité d'aller reconnaître les lieux, pour la série des *Demeures*, offrait un exutoire à cette terrible envie de courir le monde qui me prend et me tenaille en cette saison. Ces expéditions de repérage étaient épuisantes, personne n'aurait voulu de pareilles vacances, ni ne les eût considérées un seul instant comme des vacances – mais au moins on voyageait. Cette année, avec un peu de chance, nous verrons Garges-lès-Gonesse et Melun. Pierre, cependant, part demain pour les Amériques, où il va marier son frère, en Nouvelle-Angleterre.

Lundi 9 juillet, une heure du matin (le 10). Je n'aurai bénéficié que de quelques semaines de grâce par rapport à mon coprévenu Jacques Philarchein, dans l'affaire des discours du 18 décembre 2010. J'ai reçu ce matin un coup de téléphone d'un huissier de Lectoure, qui passera ici demain ou après-demain pour me signifier officiellement les poursuites dont je fais l'objet. Si la procédure contre moi est la même que celle qui vise Philarchein, la prochaine étape doit être une "audience de fixation", elle-même fixée au 30 août.

Pierre, qui partait ce matin pour les États-Unis, craignait que cette coïncidence ne puisse être interprétée comme un exemple parfait de rat quittant le navire en perdition. Il approuve mon actuelle résolution de ne pas prendre d'avocat. Mais peut-être ne disposé-je pas de toutes les données qui risquent d'ébranler ce parti, au demeurant très désapprouvé par tous ceux qui ont quelque lumière sur la chose judiciaire. Nous verrons bien : j'ai le temps de changer d'avis – mais je n'en ai guère les moyens.

*

Il y a quelque chose de stupéfiant dans le génie de l'époque pour la laideur, même s'agissant de la pompe et de la solennité, qui paraîtraient impliquer une certaine sécurité sur ce point. On la ressentirait bien à tort. J'avais trouvé affreuses les fêtes du jubilé de la reine d'Angleterre, il y a un mois ou deux, et surtout la parade fluviale sur la Tamise. Hier c'était une cérémonie à Reims pour le cinquantenaire de l'amitié franco-allemande. Avec pour fond le porche de la cathédrale, on aurait pu se croire hors de danger. Va voir s'il pleut. Les organisateurs ont trouvé le moyen d'orner le parvis d'une hideuse tribune en forme de cabine de téléphérique, qui rendait impossible toute image un peu harmonieuse. Et toujours, dans ces cas-là, il faut s'accommoder de journalistes dépenaillés, de publicités, de barrières de sécurité en fer-blanc, de studios itinérants de radio ou de télévision – tout est bon pour que le spectacle soit banalisé, trivialisé, vulgarisé, prolétarisé, horrible.

Mardi 10 juillet, une heure du matin (le 9). Pour mon index églogual des *Vaisseaux* je cherchais ce que le Guide bleu 1970 de la Grèce disait de Dolfin (Daniele). Et j'étais intrigué parce que la même phrase exactement, dans *Travers II* et dans le guide, parlait, l'une, du *gouvernement* de Dolfin, en Morée, l'autre de son *gouvernorat*. L'un de nous, moi peut-être, avait dû mal copier le texte. Par acquit de conscience, j'ai tout de même jeté un coup d'œil à un autre exemplaire du Guide bleu, daté celui-ci de 1974. Et je me suis aperçu que c'était en fait celui-là que nous avions copié, car la phrase, laissée inchangée à ceci près depuis les éditions précédentes, portait,

comme *Travers II*, le mot *gouvernement.* Cela prouve qu'entre 1970 et 1974, années charnières, quelqu'un, au Guide bleu, a estimé – sans doute à juste titre – que le mot *gouvernorat*, pourtant beaucoup plus adéquat en l'occurrence, ne serait plus compris.

Mercredi 11 juillet, une heure moins le quart du matin (le 12). Mme l'huissier de Lectoure est passée aujourd'hui, mais c'était à une heure de l'après-midi, Céline n'était plus là pour lui ouvrir la porte, et moi je ne l'ai pas entendue. Ah, comme je regrette les anciens usages qui excluaient les heures des repas de la vie sociale et professionnelle improvisée et interdisaient à ces moments-là les coups de téléphone et les visites, sauf dans les relations avec les plombiers et autres artisans, qu'on ne trouve chez eux qu'alors. Mais aujourd'hui les relations avec les plombiers et les électriciens sont le paradigme de l'existence en général, et tout le monde vous appelle entre midi et deux heures, ou huit et neuf, et s'étonne qu'on ne réponde pas (comme je fais). L'huissière avait dit qu'elle passerait le matin. Une heure de l'après-midi, ce n'est pas *le matin.* La dame est repartie avec son acte à me signifier, et si je veux l'avoir entre les mains il me faudra l'aller chercher, ce dont je n'ai pas le temps, ou bien déléguer à cette mission quelqu'un de mon entourage. Mais Céline est très occupée demain matin, elle doit faire le ménage et des courses, et les jours suivants elle observe, à l'occasion du 14-Juillet, un "pont" de sa propre fabrication ; tandis que Pierre ne doit rentrer de Boston que mardi prochain. J'aurais pourtant bien besoin d'avoir sous les yeux le document. Il me permettrait de savoir de quoi exactement je suis accusé et quels sont les passages exacts de mon allocution qui font l'objet de la plainte du Mrap. Les experts éventuellement consultés ne peuvent se prononcer sur la gravité de mon cas sans ces précisions.

L'In-nocence parle de mettre en circulation une pétition. Pour plus de sûreté et pour en éviter les "débordements", j'en ai rédigé moi-même l'ébauche.

Jeudi 12 juillet, minuit et demi. La situation se tend singulièrement. Je n'arrive plus à assumer mes tâches. J'ai fait une folie en m'imposant ce

Journal d'un autre et en aggravant cette gageure d'une obligation de trois mille signes au moins par entrée, pour lui. Afin de tenir cette contrainte-là dans le contexte actuel, je suis obligé de sacrifier tout le reste, et, aujourd'hui, le front péniblement mais victorieusement tenu depuis des mois s'est effondré : pas d'*Inhéritiers*, pas d'*Anthologie générale*, pas d'*Index églogual des Vaisseaux*, pas même de *Vaisseaux*. Même *Demeures 9* est mis en partie sur la touche, malgré l'obligation impérieuse d'en avoir fini dans dix-sept jours. C'est moi qui fais visiter la maison, ces jours-ci. Il n'y a eu qu'une seule visiteuse, une Toulousaine, mais c'était une marcheschienne fervente (le marcheschianisme est très répandu à Toulouse) : je ne voulais pas la presser, et d'autant moins qu'elle témoignait aussi – première visiteuse payante dans ce cas – une faveur marquée pour *ma* peinture.

Mais pour me prendre du temps et pour m'empêcher de gagner encore une manche de l'interminable partie que je mène contre les heures, il y a surtout la nouvelle "affaire Camus". J'ai pu enfin avoir entre les mains le fameux document que l'huissière de Lectoure essayait de me remettre depuis lundi. J'ai pu y constater, sans plaisir, que parmi les paragraphes incriminés de mon discours aux Assises sur l'islamisation, plusieurs ne figuraient pas dans l'édition en volume. J'ai téléphoné à Reinharc pour lui demander s'il se souvenait qu'on eût retiré certaines phrases du discours avant de le mettre sur le papier : il ne se le rappelait pas, mais ne l'excluait pas non plus. En fait j'ai retrouvé sur cet ordinateur trois états successifs du texte. Par erreur, j'avais envoyé à l'éditeur l'*avant-dernière* version du discours au lieu de la *dernière*, plus développée, celle qui a été prononcée. C'est dommage, car j'aimais beaucoup l'idée de la parfaite coïncidence de contenu entre l'allocution et la partie qui la restitue dans le volume. Je trouvais bizarre que le Mrap s'en prenne à un discours et non pas à un livre. Le Mrap avait raison, de son point de vue : les deux textes ne sont pas les mêmes.

Samedi 14 juillet, minuit et demi. Aujourd'hui je m'en sors un peu mieux que ces jours derniers : j'arrive ici à minuit et demi. Hier à une heure du matin et plus j'en étais encore à me débattre avec *Journal d'un autre* et avec le sommeil : je n'ai pas eu la force de m'occuper de ce *journal.* Je n'ai pas

trouvé un instant non plus pour faire progresser l'*Anthologie générale*, *Vaisseaux brûlés*, l'*Index églogual des Vaisseaux*, *Les Inhéritiers* : depuis le milieu de la semaine et à mon vif regret, car ces chantiers-là avancent bien et j'ai grand plaisir à m'y consacrer, j'ai dû les abandonner. Je dois me concentrer sur ce qui est obligatoire et non facultatif : les *Demeures* (j'en ai fini avec le vingt-sixième texte, "Morandi à Bologne") et le *Journal d'un autre*, même si j'ai eu grand tort de m'imposer récemment cette nouvelle contrainte quotidienne, et surtout, contrainte dans la contrainte, les trois mille signes par jour – *mille* aurait été bien suffisant.

Ces jours sont particulièrement difficiles parce que je suis absolument seul dans la maison : Pierre est en Amérique et Céline fait une espèce de "pont" depuis jeudi. Je dois m'occuper de tout, des chiens, des repas, du minimum de ménage, des visites. Je m'aperçois d'ailleurs que je ne déteste pas du tout recevoir les gens qui se présentent et leur montrer les lieux – sur ce point j'ai bien changé. D'abord, moi qui suis incompétent à cet exercice et de ma vie n'y ai une seule fois réussi sérieusement, j'aime beaucoup gagner de l'argent ; je veux dire *directement*, visiblement, tangiblement. Hier, par exemple, grâce à mes talents de guide et de vendeur de catalogues, je nous ai enrichis de près de cent euros. Aujourd'hui ce fut moins brillant, il n'y a eu que deux visiteurs, *visiteuses*, en l'occurrence, et elles habitaient la commune de Plieux, je ne les ai pas fait payer. Mais même en dehors de l'appât du gain, et sauf exceptions (mais il ne s'en est pas présenté jusqu'à présent), je n'éprouve pas de déplaisir à jouer les Jacques Dufilho dans "La Servante du château". Il me semble que je ne m'en tire pas trop mal, du moins lorsque je me sens en terrain favorable, avec des personnes aimables et intéressées par ce qu'elles voient ; si au contraire elles étaient hostiles, ou désagréables, ou indifférentes, voire adverses, à ce qui leur est montré, je ne ferais qu'aggraver les choses. En matière de relations publiques, et *humaines*, tout simplement, je suis très mauvais pour sauver les situations compromises, et pour séduire les revêches, par exemple, qui me rendent immédiatement revêche moi-même ; en revanche je m'acquitte assez bien, il me semble, de donner satisfaction aux satisfaits. Tout le monde a paru très content de sa visite, de Plieux et de moi, depuis trois jours. Il y a même eu deux dames, séparément, une avant-hier et une hier, qui semblaient très intéressées par ma peinture – pas jusqu'à proposer d'en acheter, toutefois.

L'affaire du procès me prend aussi beaucoup de temps, bien entendu. Didier Bourjon a créé un site y consacré, "Defense-de-Renaud-Camus.com", où de nombreux experts et demi-experts donnent leur avis. Je suis aussi en correspondance étroite avec Me Karim Ouchikh, vice-président du Siel, que j'avais rencontré en mars grâce à Paul-Marie Coûteaux et dont l'In-nocence diffuse souvent les billets politiques (sur les chrétiens d'Orient, le plus souvent). Il a demandé que je lui scanne le mandement de citation, ce que j'ai fait. J'attends ses commentaires à ce sujet.

J'ai été aussi en relations téléphoniques avec les Finkielkraut-Topaloff, aujourd'hui. Alain m'a appelé parce qu'il veut inviter à son émission Roger Scruton, dont je lui ai parlé après la conférence que j'ai faite aux côtés de cet essayiste anglais à Édimbourg, en avril. J'en ai profité pour tâcher de savoir ce que Sylvie, qu'il m'a passée, pourrait penser de mon idée de me dispenser d'avocats. Elle y était d'abord très hostile parce qu'elle croyait qu'il s'agissait d'une affaire de diffamation et parce que les affaires de diffamation, dit-elle, sont très techniques et pleines de chausse-trapes que seul peut éviter un juriste expérimenté. Mais dans un procès pour "incitation à la haine raciale", non, elle ne juge pas que l'idée de ne pas se faire assister d'un avocat soit nécessairement absurde – en première instance, en tout cas ; si les choses tournent mal, on peut toujours en prendre un pour l'appel. Cet arrangement me semblerait très raisonnable. Toutefois, Sylvie se propose d'appeler son confrère Me Goldnadel, que je lui ai dit connaître, pour le sonder sur ses dispositions éventuelles à me défendre gratuitement. Mais elle ne pourra le faire qu'à son retour – Alain et elle partent demain pour une dizaine de jours sur la côte amalfitaine. *Beati loro*…

*

Pour ma rubrique du vertigineux syntaxique (le genre de phrases qui rendent fou tellement elles sont perversement tordues) :

« Les Britanniques sont logiques avec eux-mêmes. Ils n'ont pas rejoint l'euro sans raison » (*Le Monde*, et je n'ose dire qui dans *Le Monde* ; il faut

comprendre, mais ce n'est pas facile : « Ce n'est pas sans raison qu'ils n'ont pas rejoint l'euro… » (*Ils n'ont pas pas rejoint l'euro sans raison*) – il va sans dire que la phrase, *en soi*, *in abstracto*, est parfaitement correcte : elle n'a contre elle que de dire à peu près le contraire de ce que veut signifier le journaliste (puisque les Britanniques, bien entendu, n'ont *pas* rejoint l'euro)).

*

« Pour se rendre compte de où en est ce pouvoir… » (France Culture, "La rumeur du monde", une autre haute personnalité jadis liée au *Monde*).

Dimanche 15 juillet, une heure et demie du matin (le 16). Mes chiens sont bien plus vieux que moi, toutes proportions gardées (ou bien *toute proportion gardée* ? il va falloir que je m'habitue à vérifier moi-même ces choses-là, maintenant que je n'aurai plus les précieux correcteurs d'édition…), et ils peinent à suivre, en promenade. Il faut constamment les attendre, c'est pénible. On aimerait pouvoir marcher à son propre rythme. J'ai déjà éprouvé cela avec ma mère – ce n'est pas un très beau sentiment, et son cortège d'associations d'esprit plus ou moins volontaires l'est encore moins. Un jour, assez prochain sans doute, quelqu'un les éprouvera à mon propos (et encore, dans le meilleur des cas…).

*

Je redécouvre, avec le *Journal d'un autre* et les contraintes dont je l'ai enté, ce que devaient éprouver les feuilletonistes du XIXe siècle : tous les jours, quoi qu'il arrive, il faut produire, et produire telle incompressible quantité de copie (deux grands feuillets). Une contrainte supplémentaire qui complique encore la tâche, c'est d'écrire dans le style d'un autre, aussi éloigné que possible du mien. C'est comme si je devais écrire, pour publication immédiate, dans une langue que je connais peu et maîtrise mal (l'italien, par exemple).

Accidenti ! Je n'ai pas pu m'occuper des *Demeures*, aujourd'hui.

Presque deux heures du matin – cette course contre la montre de tous les instants, sans jamais un instant de relâche ou de repos, est en train d'achever de me détruire la santé.

Mardi 17 juillet, 6 heures du matin. Bien sûr, si le dérèglement du sommeil s'en mêle, en plus, je ne vais pas pouvoir tenir très longtemps. *Tenir*, voilà ma tour et mes créneaux. Mais tenir quoi ?

Dans toutes mes histoires médicales liées à la vessie, ou à la prostate, il y avait un point positif, qui paraissait même étonner les médecins, c'est que je n'avais pas de difficulté pour pisser.

« Vous avez du mal à pisser ? demandaient-ils.

– Non, je pisse toutes les cinq minutes, mais je n'ai pas de mal à pisser.

– Et ça ne vous fait pas mal ?

– Non, ça me fait mal d'avoir envie de pisser, mais pas de pisser. »

À vrai dire ils disent plutôt *uriner*, voire *faire pipi*, comme le dernier, à Agen, un remplaçant, jeune, *butch* et plutôt sexy – je me souviens que l'expression enfantine et pudique m'avait surpris, dans sa bouche.

Mais cette nuit, tout à l'heure, à quatre heures du matin, lorsque je me suis réveillé avec une forte envie de pisser je n'y suis pas parvenu, pendant une minute ou deux ; et quand j'y suis parvenu ça m'a fait mal. Or, ne plus arriver à pisser, c'est évidemment le dénouement, dans ce genre de problèmes – c'est là qu'il faut bien opérer, forcément.

Depuis un mois ou deux j'ai renoncé au traitement médical officiel prescrit par la faculté, effrayé par ce que m'en disait mon conseiller médical, M. P. ; et je suis son traitement à lui, des dizaines de pilules par jour, comme un Américain : Men+, Quercétine, *Total Cleanse*, Spiruline, Corail Calcium, Super C, Rhodiola, Glucosamine Chondroitine MSM (pour les articulations), Curcuma, Chrysanthellum, Vibra-Gest, Dyno-Mins (zinc), et plus récemment Tribulus terrestris – pas d'effets positifs bien sensibles, pas d'aggravation non plus, jusqu'à l'incident de cette nuit. À l'instant j'ai pissé sans difficulté ; mais j'ai mal aux reins, presque en permanence.

Tous ces jours-ci je me suis couché vers deux heures du matin et réveillé implacablement à six – je me lève, à ce moment-là, trouvant trop bête

d'attendre en vain le sommeil sans rien faire alors que j'ai tant à faire, justement. La nuit dernière je me suis couché vers minuit, en négligeant ce *journal*, je n'en pouvais plus. Et je me suis réveillé à quatre heures, donc, plus mort que vif. Comment tout cela va-t-il se finir ? Titre de mes œuvres complètes : *Comment tout cela va-t-il se finir ?* Mais on sait à peu près comment tout cela se finit, dans l'ensemble.

Je m'étais promis de ne plus parler de Juan Asensio mais lui, en revanche, parle beaucoup de moi. Je suis tombé hier ou avant-hier sur un nouveau déversement haineux de sa part, à propos de *Septembre absolu*, je crois (je ne me suis pas trop attardé), écrit dans le style vociférateur et exécrateur dont ce genre de personnages et ces quartiers idéologiques bloyo-céliniens ont le secret. Il me reproche essentiellement mon épopée du rien, ce *journal*, et mon amour immodéré de moi, de mon très petit moi, amour auprès duquel un Gabriel Matzneff semble altruiste, d'après lui. Au fond ce sont les éternels reproches contre l'autobiographie et contre la forme *journal*, surtout quand elle ne se donne rien d'autre à raconter que l'auteur. Le procès, si ce n'est que les formulations en sont nettement plus vives, n'a pas beaucoup évolué depuis Bertrand Poirot-Delpech et certain dialogue de sourds à la Bibliothèque nationale, il y a douze ou quinze ans, entre lui, Annie Ernaux et moi. J'ai répondu comme j'ai pu à tout cela, dès avant l'échange avec Poirot-Delpech, dans les premiers paragraphes de *Vaisseaux brûlés* (et de *P. A.*, donc). Franchement, reprocher à l'auteur d'un *journal* de parler de soi, ce me semble un peu bêta. Et supposer, comme le font éternellement tous les ennemis de l'autobiographie, que parler de soi est nécessairement le signe d'un amour immodéré de sa propre personne, me semble témoigner d'une lecture bien naïve, et bien superficielle. On pourrait soutenir le contraire exactement.

Asensio, je l'avais déjà remarqué, est obsédé par certaine soirée donnée par Flatters en ses salons de la rue Berger, il y a cinq ou six ans, après une lecture que j'avais faite à Beaubourg sur l'invitation de Marianne Alphant. Apparemment il trouve qu'il ne lui fut pas porté assez d'attention, par moi en particulier, peut-être (il est possible que je ne l'aie pas très clairement identifié, et puis il y avait vraiment beaucoup de monde, je crois n'avoir fait que le saluer, ce qui, semble-t-il, n'a pas suffi). Mais surtout, maintenant, il donne une description apocalyptique de cette soirée où tout le monde, à l'en

croire, était vieux, laid, “efféminé” (?), cauchemardesque – on croirait la soirée de la princesse de Guermantes-Verdurin, en moins chic. Il est vrai qu’il y avait là ma mère nonagénaire et deux ou trois de ses amies, et que mes amis à moi, au moins dans le milieu littéraire, avaient volontiers, comme moi, la soixantaine, vers 2005. Mais faut-il ne plus paraître en public, ne plus se rendre à des soirées, ne plus en donner, quand on n’a plus l’âge des lys et des roses ? Ce serait une nouvelle règle bien cruelle, et où la civilisation n’aurait rien à gagner.

Asensio, d’autre part, est plus qu’un peu homophobe, cela se sent à ses choix d’adjectifs, encore qu’il ne les choisisse guère et prenne tous ceux qui se présente, et à ses allusions qui ressortissent au grand répertoire hétérosexuel un peu obsessionnel dans son horreur de l’achriennité. Mais je ne vois pas trop pourquoi cette pauvre soirée encourt ses foudres particuliers sur ce point parce que, achrienne, elle ne l’était guère, vraiment, ayant surtout pour acteurs les cercles beaubourgeois proches de Marianne Alphant et de sa “Revue parlée”, Madeleine Gobeil, Sophie Barrouyer et autres “saintes femmes”. Sans doute ne faut-il pas accorder trop d’importance à tout cela, qui en dit plus sur la psychologie luciférienne et ressentimenteuse du Stalker que sur la réalité élusive des choses.

Cependant les critiques à l’égard de ce *journal* ne viennent pas seulement de ce côté-là mais aussi de celui qui lui est le plus opposé, d’un Didier Goux, qui fut un temps le pire ennemi du Stalker. Lui avait bien voulu considérer, justement à propos de *Septembre absolu*, que la série des volumes annuels, après quelques années d’affaissement, selon lui, s’était ressaisie. Hélas, et toujours à l’en croire, ce redressement a été de courte durée, et n’a même pas tenu le temps d’un livre entier. Il y aurait dilution, dépérissement, dévitalisation.

C’est bien possible. *Toutes les passions s’éloignent avec l’âge / L’une emportant son masque et l’autre son couteau*. Il est certain que les lecteurs qui aimaient ce journal pour le joyeux entrain sexuel de ses premières années n’y peuvent plus trouver grand-chose à se mettre sous la dent. Même les plaisirs de la table, qui n’ont jamais occupé beaucoup de place dans mon esprit mais qui étaient tout de même assez vifs, sur un mode rustique (la viande rouge, la volaille, le jambon, les terrines, les os à moelle, le vin), me sont désormais tout à fait interdits. Le moindre repas “normal” (tel qu’on en

fait avec des amis) me fait prendre aussitôt deux kilos, un “gros” dîner m’empêche de fermer l’œil et condamne la journée suivante pour le travail – cela fait réfléchir à deux fois.

Que reste-t-il ? La politique ? C’est un sujet mélancolique, et qui, de plus, n’a jamais été pour moi un objet de passion – j’y suis venu mené par la force des choses, et m’en serais très volontiers passé.

Les paysages ? Les voyages ? Je n’ai pu m’offrir de voyages, ces dernières années, qu’à travers l’entreprise éditoriale des *Demeures*, et elle est (presque) close (nous partons dans quinze jours pour l’Île-de-France et les “repérages” afférents à l’antépénultième volume français, le cinquième (il devait y en avoir sept, ou au moins six)). Je doute si le Finnmark et Kautokeino me reverront vivant.

Les livres ? La musique ? Certes. Mais pour eux le temps me manque affreusement. Or à quoi l’employé-je ? À des entreprises qui manifestement n’intéressent personne, ou presque personne (grâce au nouveau système d’achat de textes en ligne je puis voir exactement qui et combien sont les lecteurs – je ne dis pas qu’ils tiendraient à l’aise dans ma salle de bain mais dans cette bibliothèque ils sembleraient perdus). D’ailleurs le site de la Société des lecteurs est totalement mort, mort de chez mort. Il se peut que ce soit en partie lié à des raisons techniques (il n’a plus de webmestre, le dernier ayant donné sa démission à la suite de mon vote Le Pen), mais c’est surtout le juste reflet de ma popularité littéraire. Le site de l’İn-nocence est assez actif, lui, et on s’y affaire pour ma défense. Mais cela, pareillement, ne concerne que quinze ou vingt personnes, pas davantage.

Ouf, ça va déjà mieux. Rien de tel que ces bonnes méditations moroses pour vous rétablir l’humeur et la santé. *Total Cleanse,* du nom de mes pilules préférées. D’ailleurs je pisse à merveille. Le plus vraisemblable est que j’ai évacué un caillou, voilà ce qui m’a fait mal. Le scanner avait montré qu’il en restait plusieurs petits. Et plusieurs de ces comprimés que je prends ont précisément pour objet de les éliminer. Donc tout va bien (si l’on peut dire).

Jeudi 19 juillet, une heure moins le quart du matin (le 20). Je me fais du souci pour le *Journal d’un autre*, je me dis que le “personnage” de Duane

McArus n'est pas vraisemblable, qu'il n'est pas possible qu'il parle et qu'il écrive comme cela et ne soit pas un débile profond, qu'il puisse être écrivain et avoir publié un livre, qu'il soit un *intellectuel*, en somme, un artiste. Mais tout ce que j'entends et vois me persuade que si, si, c'est bel et bien possible, que des centaines de milliers de gens parlent et écrivent comme cela, et, parmi eux, nombre d'intellectuels et d'artistes.

À midi c'était un jeune musicien très vanté, sur France Culture, qui disait tout à fait sérieusement, sans la moindre intention parodique :

« En plus c'est de la super-belle musique… »

Cela m'a rassuré, parce que justement je trouvais que McArus abusait de *super* et d'*hyper*. En fait, c'est presque officiellement la façon de dire *très* pour plusieurs nouvelles générations.

Le jeune musicien et son compère chanteur mélangeaient d'ailleurs, significativement, les airs élisabéthains, les madrigaux du XVIIe siècle italien et de la musique contemporaine relevant de la plus insipide chansonnette, œuvre du compère. D'évidence, eux ni le public ne voient la moindre différence de niveau. Ils n'en aperçoivent pas non plus au sein de la langue.

Du matin au soir on entend des intellectuels, des agrégés de philosophie, des professeurs aux chaires prestigieuses, parler tout naturellement la langue du prolétariat inculte de jadis – de jadis et de toujours, mais qui, jadis, lui était réservée : jamais de liaisons, *c'est h'un* pour *c'est un*, *plein de* pour *beaucoup*, *des fois* pour *quelquefois, ouais* pour *oui*, *ben* pour *eh bien*, redoublement systématique du sujet (*le problème il est là*). Maintenant, c'est là la langue de tout le monde, et même celle de l'"élite", comme ils disent sans rire.

Je vois avec plaisir que Millet partage ma détestation des abréviations. À midi toujours, mais sur France Culture, une femme qui nous était présentée comme « une des plus grandes actrices européennes », et qui joue dans un spectacle donné comme bouleversant et sublime (créé en Avignon en 2004, je crois), parlait obstinément de la *répète*, et d'aller en *répète.* C'était très laid. On avait envie de dire à cette dame qu'on n'avait jamais gardé les cochons avec elle et qu'elle veuille bien finir ses mots pour s'adresser à nous.

Personnellement mon abréviation la plus détestée est *expo*, une *expo*. Quand j'entends quelqu'un parler d'une *expo*, ne disons rien de *se faire une expo*, je reconnais immédiatement non pas *l'ennemi*, n'exagérons pas, mais le genre de personnes avec lesquelles je ne pourrai jamais avoir la moindre intimité.

*

Pour effacer les civilisations, les races, les peuples, les classes, les états de société, la première chose à faire est de donner à leurs qualités des noms de défauts. Ainsi on appellera *ostentation* l'amour et le respect des formes, *chichis* l'observance des règles, *raideur* la dignité, *froideur* la réserve, *pose* la distinction, *sécheresse de cœur* l'esprit de sacrifice, *conformisme* l'horreur de se donner en spectacle, *hypocrisie* la politesse, *mépris de classe* l'exigence intellectuelle et artistique, *intolérance* ou *affectation* le peu de goût pour les divertissements populaires.

*

La moitié des journalistes à peu près ne comprennent pas du tout ce que veut dire *faute de*. De même qu'ils se sont persuadés, récemment, qu'*en souffrance* signifiait *dans la souffrance*, *dans une situation douloureuse*, ils se sont convaincus que *faute de* voulait dire *par la faute de*. Nous avons eu droit ce soir, aux nouvelles, à un magnifique *faute du manque de munitions*, qui empêche l'opposition syrienne de profiter comme elle le devrait de ses succès.

Vendredi 20 juillet, minuit dix. Voilà encore un bon exemple de ma "fameuse" "théorie des deux biens" – selon laquelle, pour mémoire, les délicatesses de la vie morale ne tiennent pas tant à la confrontation entre le bien et le mal qu'au débat argumenté entre deux biens, vraisemblablement de différente valeur.

Un mécène prétendument anonyme, qui s'est adressé à Didier Bourjon, propose de couvrir mes frais d'avocats, dans l'affaire du Mrap contre moi. Mieux, ce mécène a deux avocats tout trouvés, un homme et une femme, plutôt de gauche, plutôt engagés dans les combats de l'antiracisme, qu'il mettrait à notre disposition pour rien. J'ai demandé à Bourjon s'il savait qui était ce mécène "anonyme" – il m'a dit que oui, mais qu'il s'était engagé à ne pas me dire de qui il s'agissait. J'ai tout de suite pensé à un certain S. (mettons), qui m'a très gravement insulté à plusieurs reprises, spécialement durant les troubles du forum de la Société des lecteurs, il y a deux ou trois ans. Ce même S., très agressif à mon égard, donc, m'a écrit cet hiver pour mettre dix mille euros à ma disposition, au moment où Fayard, après P.O.L, a mis fin à nos relations contractuelles. Bien entendu j'ai refusé, ou plutôt je n'ai même pas répondu.

Bourjon ne dit pas que l'actuel mécène putatif est S. Il dit qu'il ne peut rien me dire. Et il ne dit pas que ce n'est pas S. Donc c'est S. – sinon, comme il sait que je ne veux rien devoir à S., il préciserait qu'il ne s'agit pas de lui, ce qu'il ne fait pas.

Si débat moral il y a, son issue est à mon sens des plus évidentes : il ne faut rien accepter de S., qui m'est très antipathique, et dont j'ai eu plusieurs fois à souffrir. Seulement, comme le sait ce *journal*, je n'ai pas un sou devant moi. Ce sont des membres et des sympathisants de l'In-nocence qui se sont constitués en comité pour ma défense. Ils se proposent d'en couvrir les frais. Puis-je, dès lors, par délicatesse plus ou moins bien placée, susceptibilité, point de gloire, refuser une offre dont je serais le principal bénéficiaire, certes, mais qui ne m'est pas faite à moi-même, dont je ne suis pas censé connaître l'auteur, et qui soulagerait grandement d'autres de mes bienfaiteurs ?

Dimanche 22 juillet, minuit vingt. D'un côté c'est un coq qui cocoricote du matin au soir. De l'autre c'est un chien qui aboie régulièrement tous les quarts d'heure – si, épuisé, on se résigne à faire un moment la sieste, à peine a-t-on fermé l'œil il vous réveille, et vous êtes encore plus fatigué qu'avant ; et après deux ou trois de ces expériences vous ne pouvez plus vous endormir, crainte d'être aussitôt réveillé.

La maîtresse du chien est bien confuse mais elle n'y peut rien, cet animal a toujours été comme cela. Bien entendu ce trait du chien ne dit rien de lui mais tout d'elle. Il suffit pour tout comprendre de la voir et de l'entendre dire à son chien, pour me faire plaisir, qu'il ne faut pas aboyer, mon chéri, ce n'est pas bien, et ça dérange le monsieur. Et elle a beau être confuse (mais enfin pas plus que ça…), le chien raboie jour après jour.

J'ai toujours su que cette maison qui est à quinze mètres de mes fenêtres, en contrebas, pouvait changer ma vie pour le pire du jour au lendemain. Le pire est arrivé, la nouvelle voisine reçoit sa famille, ces jours-ci, enfants et petits-enfants. On passe la journée près de la piscine. Bruits de famille large avec enfants en bas âge au bord d'une piscine, en été : c'est censé être ravissant, non ? Moi je trouve ça insupportable, ça me met hors de moi – ce doit être un signe de ma mauvaise nature, un de plus.

En face de chez Flatters, à Paris, on a installé un jardin d'enfants en plein air, une sorte de bac à sable avec toboggan, je suppose, en contrebas de son balcon. Même au téléphone quand je parle avec lui, c'est excédant. Je ne sais pas comment il s'accommode de ce supplice. Et bien entendu il est généralement admis qu'il faut laisser les enfants crier, et bien que jeunesse se passe. Le cri serait l'expression même de l'enfance. Sans doute. Mais le contrôle du cri, son étouffement en douceur, par la douceur, c'est l'expression même de la civilisation.

Hélas, l'enfance à beaucoup de défenseurs et de partisans et la civilisation pratiquement aucun – plus exactement il en va d'elle comme de la beauté des paysages : toutes les deux ont bonne presse, mais suscitent peu de vocations pratiques ; tout le monde déclare y être passionnément attaché, mais presque personne n'est décidé à faire pour elles le moindre sacrifice. Or la civilisation, c'est le sacrifice (de soi, de ses pulsions, de sa nocence – bien entendu il s'agit d'un sacrifice intéressé : on en est dédommagé au centuple).

Lundi 23 juillet, minuit et demi. Dans un des textes récents pour les *Demeures*, je me demandais si le silence de Morandi, son retrait de la vie, son abstention, même, ne relevaient pas, eu égard à son allégeance passée au fascisme, toute provisoire et circonstancielle qu'elle ait pu être, d'« une

attitude à la Blanchot » – je pensais à une sorte d'auto-expiation, de pudeur, de délicatesse, de remords tacite. Puis je me suis demandé à quelle proportion de mes lecteurs, pour cette série d'ouvrages-là, une expression telle qu'*attitude à la Blanchot* dirait quelque chose. Est-ce qu'elle ne serait pas interprétée comme une affectation élitiste, une obscurité délibérée, une afféterie ?

J'ai lu je ne sais où, la semaine dernière, que Richard Millet était *un écrivain inconnu* – scandaleux, ou qui faisait beaucoup parler de lui, mais *inconnu.* Ça alors ! Il me semblait à moi que Richard Millet était illustre, au contraire. Mais en société post-littéraire *tous* les écrivains sont inconnus. Parmi les visiteurs, ici, et exception faite, par définition, de mes lecteurs, et encore, parmi ceux qui viennent pour le monument, en tout cas, ou par intérêt pour l'art contemporain, aucun ne connaît mon nom, jamais. C'est normal : je suis vraiment inconnu, moi. Mais, est-ce une consolation, ayant eu l'occasion de parler de Pascal Quignard, à propos des "Devisées de Plieux", sans doute, il y a un an ou deux, nous nous étions avisés que son nom, non plus, ne disait rien à personne. Or je croyais que c'était un des écrivains français contemporains les plus connus. Mais les écrivains français les plus connus, Quignard, Millet, Echenoz, Carrère, sont, dans l'ensemble, inconnus du public moyen. Il faudrait tenter la même expérience avec Houellebecq. Le nom d'Yves Bonnefoy, en tout cas, n'évoque strictement rien pour quatre-vingt-quinze pour cent des amateurs de châteaux – lesquels ne constituent certainement pas la couche la moins cultivée de la population…

(En revanche, la mention du moindre chantailleur de troisième catégorie de la variété illumine aussitôt tous les visages – là on est d'emblée en terrain familier.)

Avec la grande déculturation, l'ignorance a changé de statut. Jadis, au moins en milieu cultivé, on parlait sans tenir compte d'elle, la responsabilité de se renseigner a posteriori incombant à l'ignorant, qui s'en accommodait parfaitement. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de "milieu cultivé", l'ignorance parle à l'ignorance. Elle est l'aune de tous les discours et quiconque s'aviserait d'en choisir une autre serait immédiatement sanctionné, médiatiquement, politiquement, *économiquement*. *Le Monde* écrit couramment *le poète Victor Hugo.*

Mardi 24 juillet, minuit. Est-ce que le reniflement, le fait d'avoir envie et besoin de renifler, la production de morve, en somme, a quelque chose à voir avec le sommeil, avec le besoin et l'envie de dormir ? J'en suis bien étonné, mais c'est ce qui semblerait ressortir de mes observations – empiriques, il va sans dire, mais rapprochées.

Pendant soixante ans de ma vie et davantage, sauf cas de gros rhume, assez rare, je n'ai pas eu besoin de me moucher, ni matière à le faire l'eussé-je souhaité. Depuis six mois à peu près, toujours à la même heure, *celle-ci*, je dois sortir un mouchoir et souffler dedans. Cette obligation inédite se double d'épouvantables poussées de sommeil. Comme on dit des vieillards que leurs heures de lucidité se font plus rares, ainsi les miennes. Alors que je n'ai jamais eu autant de travail, le temps disponible pour lui va se rétrécissant, dans la vie en général, bien sûr, mais aussi dans chacune de mes journées. Au milieu de l'après-midi, le soir à ces heures-ci, presque tous les jours je tombe de sommeil, littéralement. Et cet affreux besoin de dormir (que je ressens présentement en en parlant, comme par autosuggestion) se double d'un impérieux besoin de me moucher. C'est connu, cela ? Envie de dormir, besoin intense de renifler, nez qui coule, etc. ?

C'est le cher Asensio qui serait bien indigné de ce genre de considérations, et dégoûté par elles. Parmi les plus insistants de ses véhéments reproches – mais il me reproche *tout* –, il y a la médiocrité de ce qui fait la matière de ce *journal*, ma passion pour le rien, pour l'insignifiant, et, bien sûr, pour ma petite personne, et pour ses états d'âme, mais d'abord ses états de *corps*. On ne me pardonne pas, en Stalkérie, d'exposer par écrit, et par le menu, les petites misères en général peu ragoûtantes, j'en conviens, de la vie physiologique. Il me semble avoir eu à lutter contre ces remontrances depuis vingt siècles. Elles sont celles qui de tout temps ont été adressées à l'autobiographie. Elles ne me démontent en rien, et en tout cas ne me feront pas changer de parti. Ce journal est un reportage sur ce que c'est que de vivre, en ses grandeurs éventuelles et ses trivialités.

Je consacre trois minutes par jour à classer cette bibliothèque : ces temps-ci la section de littérature française moderne et contemporaine, qui était un

véritable chaos. Nous rangeons les livres par ordre chronologique, celui de la date de naissance des auteurs. C'est ainsi que je suis tombé sur un petit livre, *Le Plaisir solitaire*, reçu et lu en 1989, de Bernard Delvaille, 1931-2006 (j'aimerais bien savoir comment il est mort (à Venise)). J'y ai parcouru avec plaisir, très en vitesse, les pages d'un journal de voyage en Norvège, le long des côtes. Mais j'en ai ressenti un certain agacement (très inférieur en intensité au plaisir, toutefois) sur deux points : pas de dates, aucun renseignement sur l'argent.

L'auteur pousse jusqu'à Kirkenes, à la frontière russe. Très bien, passionnant, je l'envie. *Mais c'était quand ?* Sans date, je ne vois pas Kirkenes : c'est une abstraction, une ville dans un roman.

Au retour il s'arrête à Oslo et descend sans hésiter au Grand Hôtel, où d'ailleurs il se plaint qu'on ne lui monte pas ses bagages. Pierre et moi avons essayé aussi d'arrêter une chambre au Grand Hôtel, il y a deux ans, mais avons dû y renoncer, même avec l'argent Fayard. Comment faisait Delvaille ? D'où lui venait l'argent ? Jamais un mot là-dessus.

Dans le *journal* tel que je le conçois doivent être donnés tous les détails – tous ceux, du moins, qui sont nécessaires à la juste appréhension des situations.

Mercredi 25 juillet, une heure du matin (le 26). Catastrophe : Pierre, qui avait dressé pour moi la liste des maisons à traiter encore, pour l'Italie du Nord, s'aperçoit à présent que nous en avons oublié une, celle de Mazzini à Gênes (que du moins nous n'avons pas oublié de voir, heureusement). J'avais fait mes comptes au plus juste, comme d'habitude, et espérais pouvoir en finir avec ce livre-là, *Demeures 9*, mercredi prochain, le 31 – non, c'est *mardi*, le 31, pis encore ! Tout doit être entre les mains d'Hélène Guillaume à cette date. Avec quatre textes qui restaient à écrire, c'était à peu près impossible (il m'a fallu une semaine au moins pour chacun des précédents). Mais avec, en plus, Mazzini sur les bras, c'est totalement inenvisageable.

Jeudi 26 juillet, une heure moins vingt du matin (le 27). Il est faux que vieillir soit affreux pour tout le monde – *physiquement*, veux-je dire, et

qu'on devienne fatalement très vilain. Hier nous avons eu ici deux visiteurs, deux hommes, d'Agen, ont-ils précisé, et qui souhaitaient me dire bonjour, parce que l'un avait lu un de mes livres – *Outrepas*, Dieu sait pourquoi. Ce lecteur d'*Outrepas* avait à peu près mon âge, ou en tout cas il appartenait, grossièrement, à ma génération. Eh bien il avait très bonne allure, il ne semblait pas du tout fatigué, ou creusé, ou ridé, on ne pensait pas une seconde, en le voyant, que vieillir est décidément bien cruel.

Il ne manquait pas du tout d'*embonpoint*, pourtant, mais ce qu'il en présentait, c'était au sens véritable du terme. Il avait le visage plein, le corps aussi. Certes il était plutôt chauve, mais ça ne lui allait pas mal du tout. L'important est une bonne structure de départ, je pense – encore un point où la nature ignore royalement l'égalité. Il pouvait se permettre d'être un peu épais, et il l'était résolument, parce que chez lui *tout* l'était : les bras, les cuisses, la nuque, les épaules (les bras, surtout : il avait d'énormes bras (et avant-bras, et poignets)). Je suis sûr qu'il peut manger ce qu'il veut, qu'il ne s'en prive pas et qu'il n'en a l'air que plus prospère, mieux en bonne santé. Moi, par comparaison, j'ai les bras maigres, les attaches trop fines, les mains petites, les cuisses filiformes, le cou trop étroit, les épaules insignifiantes. Le moindre écart diététique, et aussitôt la mauvaise graisse va au ventre, aux hanches – je grossis, mais il n'y a que le milieu du corps qui grossit, bras et jambes restent en fil de fer, c'est horrible. Du coup je me force à ne rien manger mais, alors, ce qui maigrit surtout c'est mon visage, qui se ride, se creuse, se resserre vers le dedans comme celui d'une momie.

Pierre a rapporté d'un bref séjour dans ses montagnes, la semaine dernière, pour le mariage d'un cousin, des restes de banquet et des charcuteries pyrénéennes, un saucisson, du jambon de campagne, du fromage, le tout aggravé d'excellents gâteaux de boulanger, une croustade, un cake. Cette importation de produits dangereux a donné lieu à deux dîners de semi-fête pour laquelle nous avons débouché une bonne bouteille (une seule). Eh bien le temps de dire ouf, j'avais engraissé de deux kilos ! J'en ai pris cinq depuis le début de l'année et n'arrive pas à les reperdre. Pourtant, sur les instances de mon conseiller médical normand (que je n'ai jamais rencontré), j'ai renoncé à mes jambon et jambon de poulet du matin, et suis devenu à moitié végétarien : petit déjeuner de dattes, figues, framboises, cassis, groseilles (apportées par Céline), purée de poires, muesli. Peut-être

est-ce meilleur pour mon équilibre général, je ne sais, mais en tout cas, ça ne me fait pas maigrir. Ne pas grossir, au contraire, est un combat de tous les instants – la plupart du temps, perdu.

J'incrimine les chiens, trop vieux pour marcher, et le manque de temps, deux données qui ont considérablement raccourci mes promenades. Je sors une fois par jour, pour une petite demi-heure, ce n'est certainement pas assez. Mais comment font les autres pour faire trois repas par jour, et "normaux", et pour n'éclater pas ? Encore être près d'éclater n'est-il pas le plus vilain, car la peau, alors, est tendue. Chez moi elle est flasque, au milieu du corps, et emplie d'une répugnante mauvaise graisse, que je saisis entre le pouce et l'index et qui ne se réduit pas, malgré le poulet, le riz, les carottes et les poires à la vapeur.

Vendredi 27 juillet, minuit et demi. Pendant la petite heure que je passe à l'atelier tous les jours, au début de l'après-midi, Pierre me lit les trois petits livres que Millet publie chez Guillaume de Roux, qu'il m'a envoyés et qui doivent paraître à la rentrée. Nous en sommes à l'*Éloge littéraire d'Anders Breivik* (le meurtrier de masse d'Utøya, en Norvège). Évidemment, je ne peux pas approuver pareil titre, et d'autant moins que le texte, Dieu merci, n'y répond pas du tout. Mais, à cela près, je suis parfaitement d'accord avec les vues de Millet et trouve merveilleusement rafraîchissant, comme l'année dernière au moment de *Fatigue du sens*, que ces choses-là soient dites, et par un autre que moi.

J'imagine que les critiques ont eu les livres entre les mains et les ont lus, maintenant. Et je m'étonne que n'ait pas encore éclaté le scandale qui les guette, en bonne logique. Est-ce que l'usage, en pareil cas, est de respecter les règles médiatiques et éditoriales, et d'attendre que les volumes soient en librairie pour en parler, fût-ce pour en dire pis que pendre et dénoncer "le retour des heures les plus sombres", etc. ? Est-ce que le scandale attend poliment le feu rouge pour traverser entre les clous ? Ou bien le complexe médiatico-politique a-t-il décidé de passer à la phase deux du meurtre symbolique de Millet, et de le tuer par le silence ? Il serait bien dommage que ces ouvrages ne trouvent pas leur public, un public. Qui sait, appuyés

par un beau tumulte, peut-être pourraient-ils être le début d'une prise de conscience ?

Samedi 28 juillet, une heure moins le quart du matin (le 29). Nous avons regardé sur Arte, je crois, un épisode, apparemment le dernier (en tout cas l'Urbs est tombée…), d'un série sur la chute de l'Empire romain, dont j'avais vu un autre tandis que Pierre était en Amérique. Dramatiquement c'est au-dessous du médiocre, ne serait qu'à cause du manque de moyens (si deux ou trois figurants ont le malheur d'être un peu jolis on remarque qu'ils réapparaissent de bataille en bataille ou de révolution de palais en révolution de palais, d'un siècle à l'autre), mais il y a toute une flopée de professeurs d'université américains qui ont l'air bien savants et c'est instructif – j'avoue que je n'avais pas une idée très claire de la personnalité ou même de l'existence d'Oreste, Romain de Pannonie, ancien "secrétaire" d'Attila (en voilà un métier !), qui déposa Julius Népos en 475 et mit à sa place son propre fils, Romulus Augustule. Mais ce qui est extraordinaire c'est que tous ces gens, les historiens, les savants, ont l'air de parler en toute indépendance de la situation actuelle et comme si personne, et certainement pas eux, ne pouvait songer à faire le moindre rapprochement.

S'agissant du ve siècle la *political correctness* est en vacances, elle regarde ailleurs, elle a d'autres chats à fouetter, on peut dire ce qu'on veut. Du coup la logique, le bon sens, l'évidence, sévèrement bannis de chez nous et de l'époque contemporaine sous peine des condamnations les plus graves, font un retour inattendu, tout à fait rafraîchissant. Ainsi ces messieurs (il n'y avait pas de femmes) sont unanimes : tous ces soldats germains au service de Rome, et qui bientôt furent la majorité dans l'armée impériale, restaient avant tout ce qu'ils étaient par le sang, des Germains, dont la loyauté était étroitement conditionnée au paiement régulier de leur solde et au droit de piller. Ricimer est un général romain, officiellement, mais il n'est pas *vraiment* romain, ce qui explique très largement son attitude. On pourrait dire la même chose d'Odoacre. La rivalité entre Odoacre et Oreste est une rivalité entre un Romain d'adoption, qui ne se considère pas du tout comme romain et qui est indifférent au sort de l'Empire, et, en face de lui, un Romain de souche, bien décidé à restaurer ce qui peut être encore restauré. De façon générale, l'explication *ethnique* des problèmes est constamment mise en avant. Rome a péri parce que le peuple

romain, à partir du IVe siècle, est une fiction. On se demande ce que fait le Mrap.

Mais comment réagissent les gens qui voient ça (et qui doivent être très peu nombreux, il est vrai) ? Est-il possible qu'ils ne fassent aucun rapprochement ? On le dirait bien, hélas.

*

Ça commence : l'avocate offerte par le mécène est très difficile à joindre. Une de ses collaboratrices a dit à Bourjon, lundi ou mardi dernier, qu'elle le rappellerait avant la fin de la semaine mais elle n'en a rien fait.

D'autre part le mécène avait proposé une certaine somme, en précisant qu'il pouvait aller éventuellement jusqu'à une certaine autre, si besoin absolu était. L'avocate a d'emblée fait choix de la certaine autre, pour ses honoraires.

*

Un point singulier de la situation linguistique c'est que les inventions plus ou moins heureuses du complexe médiatico-politico-publicitaire trouvent immédiatement preneur, et plus vite que partout ailleurs, même, dans les milieux culturellement défavorisés. Des gens qui parlent à peine français font étalage avant tous les autres d'une maîtrise parfaite des tournures les plus récentes et souvent les plus laides du vocabulaire contemporain. On est loin du temps où le peuple constituait un pôle de résistance aux invasions, qu'elles soient militaires ou de civilisation. Au contraire, il semble empli de l'impatience de s'aliéner (témoins les ridicules prénoms de ses enfants, souvent empruntés, naguère, aux plus médiocres séries américaines). Le phénomène s'explique sans doute par la détérioration plus grande de la langue chez lui. Il ne voit pas pourquoi il se refuserait une vilaine façon de parler qui ne lui paraît pas telle puisqu'il ne connaît pas la bonne, l'ancienne.

Dimanche 29 juillet, une heure du matin (le 30). Même la mort n'est pas protégée de leur sale parlure argotique, aussi envahissante, aussi omniprésente, que leur odieuse musaque. Dans l'article nécrologique le concernant, on apprend que le journaliste du *Monde* Jacques d'Armagnac était *un énorme bosseur* (et il n'y a ni italiques ni guillemets – pour l'auteur de cette notice il s'agit d'une façon parfaitement ordinaire de s'exprimer).

*

Le père d'une jeune fille qui a remporté une médaille aux Jeux olympiques, interrogé après ce succès, en prend note avec satisfaction, très calmement. Le reportage, heureusement, a trouvé le café du village où réside cette famille et, là, les habitués et les autres, à l'annonce de la victoire, ont bondi et hurlé comme ils le devaient.

« Là, au moins, on est un peu plus enthousiaste », dit le commentaire d'un ton pincé. On sent qu'à ce père discret et qu'on eût dit jadis bien élevé la gent journalistique en veut à mort.

*

À la télévision les pratiques "sociétales" les plus imbéciles font l'objet de reportages parfaitement favorables, comme s'il n'était pas question de faire la fine bouche sur des distractions populaires, c'est-à-dire en voie d'être universelles. Au journal de huit heures un "sujet" est consacré aux safaris photographiques portant sur les "stars" : ils étaient jadis réservés aux paparazzi, nous explique-t-on, mais ils se sont beaucoup démocratisés et des dizaines de milliers d'estivants, à Saint-Tropez en particulier, consacrent à ce hobby toutes leurs vacances. Un homme vient de Belgique tous les ans pour se livrer à ce précieux passe-temps. Un petit garçon marche sur les mêmes traces – il est respectueusement interviewé : enfin un adolescent qui s'intéresse à quelque chose…

Mardi 31 juillet, une heure du matin (le 1er août). « Samsung sera interdit de vente de plusieurs de ses produits phares » (France Culture, nouvelles – *interdit* est vraiment un des mots dont les relations avec leurs voisins ont subi le plus de transformations, ces dernières années).

*

Juillet s'achève et j'ai vu plusieurs fois, pendant ce mois, la plupart du temps pour des promenades du soir, les gens de La Hountasse, en particulier le beau et surtout très sexy Duane McArus et sa non moins belle et non moins sexy compagne Adriana Rovigo-Celsi, dite (par moi) "la Belle Ferraraise" parce qu'elle ressemble un peu, je trouve, en plus plantureux et en plus aimable, à la Belle Ferronnière de Vinci (et parce qu'elle est de Ferrare, évidemment). Je dis compagne*, je ne sais pas si c'est encore vrai. Ils sont venus ensemble la première fois, non, la* deuxième *(lui était déjà passé une fois), depuis ils se manifestent séparément, sauf un jour où ils étaient accompagnés de tout un groupe pour visiter les lieux "officiellement", ici. Ils se donnent même du mal pour s'éviter, j'ai l'impression. Ils sont pourtant très amoureux l'un de l'autre, je crois, surtout elle de lui, en tout cas d'après les confidences qu'elle m'a faites. À cela près qu'ils sont tous les deux magnifiques, leur couple paraît assez mal assorti, cela dit, car elle est très "jeune femme intellectuelle de bonne famille", dotée d'une bonne situation internationale (elle travaille à l'Unesco, si j'ai bien compris, ou* pour *l'Unesco), tandis que lui est beaucoup plus rustique,* prolétaro-*rustique, très fier de ses origines populaires (écossaises), toujours prêt à vous les envoyer à la figure, un peu affecté peut-être, même (mais ça ne nuit pas à sa sexyté, au contraire), dans son rôle de fils du peuple bien décidé à ne pas se laisser marcher sur les pieds. Comme je n'ai pas d'intentions si noires, nos relations sont assez plaisantes. Je regrette même de n'avoir pas plus de temps à y consacrer, car ces jeunes gens sont d'un commerce assez agréable, et très instructif.*

Jeudi 2 août, minuit et demi. Il y a dans *Le Monde,* ces jours-ci, une assez intéressante série d'articles sur des lieux d'habitation vraiment étonnants,

comme celui de cette femme architecte qui s'est installée avenue Rapp, à Paris, dans l'ancienne tour de l'horloge du dépôt des magasins du Louvre (si je ne me trompe) ; et qui vit donc en plein ciel, sur quatre étages étroits mais chacun très élevé, derrière les écrans de l'horloge.

Aujourd'hui l'article était consacré à un couple d'Anglais qui habite une église désaffectée, dans le Northumberland, je crois. Et l'on se rendait compte en le lisant que le journaliste, au nom parfaitement français, pourtant (je veux dire qu'il ne semble pas s'agir d'un Anglais qui maîtriserait mal notre langue), ne connaissait pas le sens du mot *paroisse*, que j'aurais cru pourtant assez usuel – au demeurant, qu'une telle chose soit possible, et dans *Le Monde*, encore, prouve autant le degré d'avancement de la déchristianisation que celui de la méconnaissance de la langue :

« Ici, la paroisse d'origine est encore là, omniprésente, imposante. Elle n'a pas disparu et a juste été adaptée à la vie quotidienne moderne. Il faut du temps pour s'habituer aux dimensions : 20 mètres de long, 7 mètres de large, 10 mètres de plafond… »

Et encore :

« La paroisse, construite en 1792, et en utilisation religieuse jusqu'en 1987, avait été rachetée par un particulier. »

Il faut noter aussi l'affreux « en utilisation religieuse jusqu'en 1987 », pur décalque de l'anglais.

*

Deux Chinoises, joueuses de badminton, ont été exclues des Jeux olympiques, qui se déroulent en ce moment, parce que, assurées d'aller en demi-finale, ou quelque chose comme cela, elles ont essayé de perdre volontairement une partie pour n'avoir pas à affronter ensuite la meilleure des équipes adverses et pour être opposées plutôt à une équipe plus faible.

Or, commentant ce manque évident d'esprit sportif, un "officiel", comme disent vilainement les journalistes, ne trouve à déplorer que ceci : ce n'est pas une façon de se comporter à l'égard des spectateurs, « qui ont payé leur place très cher ».

Quant aux malheureuses Chinoises, qui ont été sifflées par la terre entière, et dont l'une a annoncé pompeusement qu'elle abandonnait définitivement le badminton, il semblerait qu'elles aient été soumises, comme tous les membres de la délégation chinoise, à des pressions épouvantables de la part de leur gouvernement pour gagner à tout prix (et de l'*or*, pas de l'argent ou du bronze).

Tout ce qu'on voit des Jeux olympiques (pendant les "nouvelles"…) est aussi laid que possible. La mondialisation spectaculaire marchande est arrivée à faire que même les sports qui avaient longtemps gardé une certaine élégance ou une certaine beauté sont devenus affreux comme tous les autres – je pense à l'épée, qui n'a aucun sens et aucune portée si elle n'est pas *aussi* une esthétique, et même une morale. Les exigences pratiques de la représentation planétaire en ont fait une horreur à l'égal du reste.

Les lieux sont laids, les attifements de compétiteurs sont invariablement affreux (et toujours taillés dans les tissus ou plutôt les matières les moins seyantes, revêtues des couleurs les plus déplaisantes), leurs attitudes surtout sont hideuses. Les pires hystéries cabotines qui paraissent venues du catch à travers le tennis ont à présent infesté toutes les disciplines, et il n'est pas question pour un joueur ou une joueuse ayant remporté ou perdu une épreuve importante de ne pas se jeter à terre, non certes d'épuisement, ce qui serait compréhensible, mais par simple souci de se conformer au code de comportement institué. On donnerait n'importe quoi pour voir un athlète, un seul, ou une seule, qui se soustrairait à cette obligation spectaculaire d'hystérie, ne donnerait pas des coups de pied et de poing sur le sol, ne sangloterait pas pendant les entretiens, n'invoquerait pas sa maman.

Samedi 4 août, une heure et demie du matin (le 5), château de Chabreville, Montmoreau, Charente. Nous sommes ici chez un ami de Coûteaux, M. Fouquet-Abrial, qui vit la moitié de l'année en Égypte sur un bateau paraît-il fameux, sur lequel il reçoit la cour et la ville et force personnalités politiques françaises, en général plutôt de gauche, comme Mme Aubry, dont il dit grand bien. Lors de l'excellent dîner qu'il nous a offert sous les voûtes de son manoir templier, il nous a parlé de tout ce que le christianisme et le Christ lui-même, selon lui, doivent à l'Égypte.

L'épisode capital, à l'en croire, est celui de la fuite en Égypte, avec séjour de Jésus et de ses parents, selon toute vraisemblance, à Alexandrie. Si le Christ enfant ou adolescent, de retour en Israël, peut tenir tête aux docteurs du Temple, c'est qu'il est porteur des dogmes de l'ancienne religion égyptienne, appris à Alexandrie. Sa doctrine en serait directement inspirée, en particulier pour tout ce qui concerne la descente dans les limbes, la résurrection, la salvation qu'elle assure pour le peuple – c'est le cycle *post mortem* classique des pharaons.

Je n'ai pas pu finir tout à fait, avant de quitter Plieux, le neuvième volume des *Demeures*. Il manque encore le texte sur Mazzini, que je n'ai pas commencé. Il est question que Pierre retourne là-bas demain car, par suite d'un malentendu entre nous, il a laissé sur place la moitié de l'abondante documentation livresque que j'avais accumulée pour le volume sur l'Île-de-France. Nous avons remis la forteresse et ses chiens entre les mains de M. Farreny, mon grand conseiller webmatique, et d'une des filles de sa compagne. La compagne elle-même et son autre fille doivent arriver demain.

Paris, rue du Vieux-Colombier, chez Paul-Marie Coûteaux, jeudi 9 août 2012. Je n'ai pu venir à ce journal depuis samedi dernier. Le volume italien des *Demeures* à finir, la contrainte d'avoir à produire tous les jours les trois mille signes du *Journal d'un autre*, *Le Jour ni l'Heure* à entretenir de photographies, le temps donné chaque jour au voyage et à la "socialité", tout cela ne m'a pas laissé une minute pour alimenter cette chronique.

Dimanche dernier, de Chabreville, Pierre est reparti vers Plieux pour y quérir l'énorme masse de la "documentation" laissée là-bas, me laissant seul avec notre hôte et Coûteaux. Notre hôte, justement, a paru furieux, et l'était, je crois, que je refusasse obstinément la proposition d'un déjeuner dans une auberge voisine. Je n'avais pas faim, j'ai perdu l'habitude de déjeuner, et surtout, surtout, il fallait que j'avance dans la rédaction du texte sur Mazzini, le dernier des trente-deux chapitres du neuvième volume des *Demeures* – le dernier par ordre d'écriture, mais c'est en fait le *deuxième*, sur trente-deux, car je l'avais oublié. Le manuscrit complet de ce volume devait initialement être remis à la fin de l'année dernière, puis le 15 mars de

cette année-ci, puis à la fin de juin, puis à la fin de juillet : il était urgentissime d'en finir. Mais, dans l'esprit de l'homme qui nous recevait, et qui de toute évidence est un mondain de haut vol (Coûteaux, qui séjourne souvent chez lui, dit qu'il ne s'y passe pas de jour sans que s'y présente une invitation à déjeuner ou à dîner, et souvent les deux), on ne va pas chez les gens pour s'enfermer dans sa chambre ou ailleurs pour travailler. Il a sans doute tout à fait raison.

Pour compenser il m'a proposé, à cinq heures, de prendre le thé dans le salon, avec Coûteaux ; et, pour compenser, j'ai accepté, bien que je n'eusse en tête que le texte à finir (lequel n'a été achevé que mercredi matin, hier, ici même, et dare-dare expédié chez Fayard). À cette occasion nous nous sommes plus ou moins réconciliés, je crois. Mais lorsque Pierre est revenu de Plieux, vers six heures et demie, lui et moi avons levé le camp et sommes allés coucher à Angoulême. M. Fouquet-Abrial était pris pour dîner, de toute façon. Et tandis que nous prenions le thé lui est arrivée par téléphone une invitation d'une La Rochefoucauld qui vient d'acheter une maison et souhaitait qu'il lui dît ce qu'il en pense – déjeuner le lendemain.

Il se confirme, hélas, que je ne suis guère fait pour séjourner dans des maisons amies, et moins encore chez des personnes inconnues de moi : cela tourne presque toujours au conflit de volontés. Les hôtes veulent agencer le temps, chez eux, comme ils l'entendent, ce qui est assez naturel, et moi je suis trop *set in my ways* (comment dit-on cela en français : *obstiné dans mes voies* ? *campé dans mes habitudes* ?) pour m'adapter facilement et volontiers à des façons différentes d'organiser les journées. Il est probable que moi non plus je ne verrais pas d'un bon œil, chez moi, un invité qui s'enfermerait dans sa chambre pour travailler. Mais enfin, nous avions longuement, la veille, partagé un excellent dîner, visité la maison, admiré pièce par pièce une énorme et très remarquable collection d'égyptologie ; et le plan initial avait été que nous partirions le matin de ce dimanche ; c'est seulement parce qu'il avait fallu que Pierre retournât à Plieux chercher les livres oubliés que j'étais resté là une demi-journée de plus, qu'il me fallait absolument consacrer au travail.

À vrai dire je viens de dépasser ma pensée en écrivant à l'instant, par souci d'objectivité, que je prendrais mal, moi aussi, qu'un invité, chez moi, s'enfermât dans sa chambre pour travailler. Non, pas du tout, au contraire :

les invités de ce genre, ceux dont on n'a pas besoin de s'occuper, qu'il n'est pas nécessaire de *distraire*, sont de très loin mes préférés. Mais je pourrais me vexer, en effet, si un hôte prenait ma demeure pour un hôtel et refusait, par exemple, tout repas partagé et tout échange, toute conversation. Il me semble n'avoir pas été coupable de cette muflerie-là. N'importe, la vie sociale est bien difficile, décidément. C'est un art pour lequel je ne suis pas doué (ce n'est pas moi qu'on inviterait pour un repas deux fois par jour ! – *deux fois par an,* et le monde juge qu'il m'a bien assez vu !) et dont je fais bien de limiter radicalement la pratique.

À Angoulême j'ai réalisé le rituel autoportrait quotidien dans une belle rue industrielle des années cinquante, celle des usines Leroy ; et un peu plus tard nous avons fait une assez jolie promenade le long des terrasses au midi, à l'heure du coucher du soleil. Mais cette pauvre ville est bien abîmée, comme toute les autres, par l'excès de la signalétique, par la profusion inutile du mobilier urbain et, plus généralement, par l'incapacité de la petite bourgeoisie régnante à administrer de façon qui soit accordée à leur esprit les espaces urbains et les édifices conçus par les classes qui l'ont précédée aux affaires.

Le lendemain matin j'ai travaillé à l'hôtel (Mercure) jusqu'à midi. Nous fûmes ensuite à Balzac, celui de Guez, sur la Charente, et pûmes assez bien voir, sur ses deux versants, le château qui fut celui de l'écrivain, avec son immense cour à colonnade, et la charmante église romane, étroite et longue, qui lui est attenante, non loin de la rivière. Le paysage environnant, parsemé de pylônes, nous avait semblé peu engageant, à l'approche ; mais il se laisse oublier une fois qu'on en a franchi l'anneau. Et tout cela baignait, sous d'immenses ciels moutonneux, dans une superbe lumière d'arrière-pays atlantique.

Hélas, il faut que je passe au *Journal d'un autre…*

*

Ah non, ceci encore, avant que je n'oublie – partielle admission d'une injuste querelle.

J'ai constaté avant de quitter Plieux que Littré, au moins, donne bien, parmi les sens du mot *paroisse*, cf. *supra*, « l'église de la paroisse », avec un seul exemple, d'ailleurs ambigu, tiré des sermons de Fléchier :

« On fuit la paroisse, les services sont trop longs. »

L'acception curieuse dans laquelle le journaliste du *Monde* prenait ce terme n'est donc pas tout à fait sans précédent, nettement archaïque. Peut-être ce sens s'est-il maintenu dans quelques régions, qui sait ? Mais comme souvent l'analyse bathmologique est la seule qui éclaire, je crois : chez un auteur de grande culture et de profonde connaissance de la langue, il s'agirait d'une préciosité, d'un effet de style ; dans le cas particulier, et d'après le reste de l'article, je continue de croire à une erreur.

Vendredi 10 août, une heure vingt du matin (le 11). Coûteaux vante beaucoup, et en un sens il n'a pas tort, le silence de cet appartement qu'il nous prête, ici, et qui ne donne pas directement sur la rue mais ouvre sur une cour intérieure. On est à l'abri du bruit des voitures, c'est beaucoup. Mais tout à l'heure il y avait un formidable vacarme, ressemblant à une dispute en arabe. Au bout d'une demi-heure, n'y tenant plus, je me suis livré à une exploration par l'escalier de service, d'où semblait venir plutôt le bruit. À l'étage des chambres de bonnes un homme, dans la sienne, sa porte grande ouverte, regardait sur un petit écran de télévision ou d'ordinateur, je n'ai pas pu bien voir, un programme dans une langue orientale (à vrai dire je ne suis pas bien sûr que ç'ait été de l'arabe : du kurde ? de l'arménien ?), avec le son à toute berzingue. J'ai frappé à sa porte (béante). Le bruit était si fort qu'il ne m'entendait pas, bien que je fusse à deux mètres de lui. Quand il s'est aperçu de ma présence, il a eu peur. Je lui ai demandé bien poliment s'il lui serait possible de baisser un peu le son. Il m'a dit en mauvais français qu'il avait cru qu'il n'y avait personne dans l'immeuble. J'ai essayé de lui dire que même s'il n'y avait eu personne, ce qui manifestement n'était pas le cas, je ne comprenais pas comment il pouvait lui-même supporter un bruit pareil ; mais c'était trop compliqué pour sa compréhension de notre langue. En tout cas il a nettement baissé le son et même il a cessé de suivre ce qu'il écoutait.

Quelques minutes plus tard, dégoûté par le silence, peut-être, il est sorti – je l'ai entendu qui faisait le tour de notre asile.

Une mince cloison sépare la chambre, ici, du couloir et de l'escalier de service ; et le bureau, un étage plus bas (il s'agit d'un "duplex"), n'est séparé d'eux que par une simple porte (de service). On entend très distinctement tous ceux qui passent, et dont l'itinéraire prend en écharpe ce logement. Par chance il ne passe pas grand monde, en cette saison. Et nous nous estimons bien heureux de disposer de ce petit appartement admirablement placé dans Paris, qui nous permet d'économiser en hôtels des sommes destinées par Fayard à mes frais de voyage et de documentation et que je peux consacrer presque exclusivement, donc, à la documentation – c'est-à-dire, à plus longue échéance, à ma bibliothèque, qui s'enrichit grandement (en volumes de la Pléiade, par exemple : Cocteau, Aragon, Mauriac…).

Aujourd'hui nous étions à Milly-la-Forêt, chez Cocteau. La pauvre maison, hélas, a été terriblement muséifiée. C'était aussi le cas, mais dans une mesure moindre, chez Mallarmé à Valvins, hier. Nous avons ce soir dîné à Barbizon, à deux pas du site d'un drame de mes vingt ans (« Nous savons tout ! » dirent mes parents, venus me chercher après un séjour post-opératoire dans un hôtel tout voisin de la forêt – d'après ce que j'ai vu aujourd'hui il s'appellerait l'*hôtel de la Dague*, mais ce nom ne me dit rien, il est peut-être "nouveau" (de toute façon l'hôtel a l'air fermé)).

Nous avions aussi un peu marché dans la forêt, très agréablement, et revu les châteaux de Courances et de Fleury-en-Bière, grands classiques (c'est le cas de le dire).

Dimanche 12 août, une heure et quart (de l'après-midi), abbaye de Saint-Martin-aux-Bois, Oise. À vrai dire je n'ai pas le temps de faire ici une véritable "entrée", si tant est que j'en fasse jamais, mais je tiens à marquer entre ces chroniques, de façon un peu fétichiste, comme à l'accoutumée, notre passage dans cette (belle) maison aimée. Nous y avons fait rituellement un dîner exquis (après la visite au refuge de Rousseau dans Montmorency, hier après-midi), dormi comme des loirs et, pour ma part, beaucoup travaillé.

Dix heures vingt, le soir, Paris, chez Paul-Marie Coûteaux, rue du Vieux-Colombier. Décidément, mon amour du parc de Saint-Cloud ne se dément pas, bien que ses parterres ne soient pas très bien tenus. Rentrant de Saint-Martin-aux-Bois nous avons visité la villa des Brillants, maison de Rodin à Meudon ; puis, quittant les terres du Grand Dauphin, fûmes dans le parc de Monsieur, où je voulais faire, avec mon appareil photographique, des "hommages à Atget". De fait il y eut maintes tentatives, des bords des merveilleux bassins. Après quoi nous dinâmes très agréablement à La Petite Folie, une de ces ex-guinguettes des couverts où j'avais mes habitudes il y a quarante ans. Pierre m'a fait remarquer qu'il est question de ces lieux dans *Incomparable*, et que j'y marche avec Farid Tali. Il m'a même cité ce beau dialogue, que j'avais oublié :

« Il n'y a rien de plus français.

– Moi aussi, je suis français. »

Ai-je noté que Farid Tali s'était manifesté à moi, dernièrement, pour m'exprimer sa solidarité dans l'affaire des poursuites du Mrap (dont l'ex-président et président d'honneur Mouloud Aounit vient de mourir, ce qui suscite un grand débat critique au sein de l'In-nocence sur l'opportunité (en général) de communiqués critiques à propos des morts – une majorité des participants penche pour l'abstention) ? Autre figure du passé, Philippe IV-le-Bel m'a envoyé un e-mail pour mon anniversaire, la semaine dernière ; mais le serveur utilisé s'appelle *no-reply.com*. Et en effet on ne peut pas répondre.

Lundi 13 août, huit heures et quart, le soir, Paris, Vieux-Colombier. Hier j'allais très bien et j'étais très content de mon sort. Ma santé est à peu près satisfaisante et de ce côté-là mes divers problèmes, au moins, ne s'aggravent pas – le plus vraisemblable est que je m'habitue à eux. Mes projets de travail à moyen et à long terme (*Les Inhéritiers*, les *Vaisseaux*, la reprise de *Du sens* en deux volumes, etc.) me semblaient (et me semblent encore) clairs, simples et judicieux. Le séjour délicieux de Saint-Martin-aux-Bois et le long moment vespéral dans l'admirable parc de Saint-Cloud avaient achevé de me mettre non seulement d'excellente humeur mais dans un état de joyeuse ardeur face aux tâches et combats qui s'annoncent.

Aujourd'hui, hélas, le mercure de la joie est précipitamment redescendu. Il y a d'abord que demeurent ces temps-ci dans cet immeuble ou celui d'à côté (les cours sont séparées par un mur de trois ou quatre mètres de hauteur, que nous surplombons de très haut) des jeunes femmes étrangères, anglaises, américaines, *hollandaises* croit Pierre, qui rentrent toutes les nuits à quatre heures et demie du matin et font toutes les nuits le même affreux vacarme, faisant claquer la porte sur la rue, criant, s'interpellant de loin, hurlant et chantant comme si elles étaient vraiment décidées à réveiller tout le quartier. Elles nous réveillent si bien que nous n'arrivons absolument pas à nous rendormir. Plus exactement elles nous réveillent par le bruit, une dizaine de minutes chaque fois, et elles nous empêchent de nous rendormir par l'indignation stupéfiée qu'elles nous inspirent. Je l'ai écrit dix millions de fois, je ne comprends pas le désir de nocence ; je ne comprends même pas – plus vraisemblable en l'occurrence – le non-désir de non-nocence. Passe encore lorsqu'en face d'eux il y a un intérêt sérieux, qui sans rien excuser expliquerait tout. Mais là je ne vois pas le moindre, car le plaisir de hurler à quatre heures et demie du matin dans un immeuble parisien ne peut pas être considéré comme un intérêt sérieux. Ne pas céder à la très petite tentation qu'il représente ne coûterait presque rien, il me semble. Dès lors il m'est à peu près incompréhensible que ces filles, jour après jour, nuit après nuit, refusent d'accomplir ce très petit effort, tout négatif, et préfèrent gâcher la nuit (et la journée consécutive) des habitants de deux ou trois immeubles.

Elles pensent peut-être que ces immeubles sont vides, comme le Levantin au poste déchaîné de vendredi soir ? Mais comment peut-on croire vides, même à la mi-août, trente ou quarante appartements ? D'autre part ces jeunes femmes sont sans doute passablement ivres, quand elles rentrent. Pourtant je ne vois pas qu'une ivresse qui permet encore de se tenir debout, de rentrer chez soi et de mettre sa clef dans sa serrure puisse annihiler chez quiconque en serait doté le moindre sens moral ou désir d'in-nocence (qui sont à peu près la même chose).

Ces réveils violents au milieu de la nuit sont une des raisons annexes qui nous avaient fait accueillir avec enthousiasme et reconnaissance l'invitation à l'abbaye, samedi. Mais à peine étions-nous rentrés hier, nouvelle

manifestation de cette structure apparemment immuable. Autant dire que nous n'abordons pas sans inquiétude la nuit qui vient.

*

L'expédition et la visite du jour n'étaient pas de nature à me réconcilier avec mes semblables ou la marche du temps. Nous sommes allés à Vémars, au nord de Paris, au-delà de Roissy, pour y voir la maison que Mauriac tenait de sa femme, et près de laquelle il est enterré. Elle est aujourd'hui la mairie. Évidemment on peut se réjouir que la municipalité ait pieusement consacré une pièce de cette grosse maison bourgeoise au souvenir de l'écrivain, évoqué par un petit bureau de travail, une machine à écrire, deux ou trois centaines de livres, quelques objets, quelques ouvrages dédicacés par des contemporains dans des vitrines, avec trois ou quatre lettres et manuscrits, raturés. On peut même trouver cela touchant, et c'est le sentiment qu'expriment avec gratitude la plupart des commentaires, dans le livre d'or. Quelle tristesse, pourtant, cette maison qui, sans avoir jamais été belle, devait présenter tout de même un certain caractère, ne serait-ce que celui de la bourgeoisie cultivée du siècle dernier ; et qui maintenant expose tous les stigmates coutumiers aux gestions municipales et petites-bourgeoises de bâtiments aristocratiques et bourgeois, dont l'esprit et le charme éventuels sont en chaque détail bafoués. Les allées du jardin ont été goudronnées, les panneaux de circulation y fleurissent de toute part, les lampadaires à boules blanches emblématiques de ce genre de situation prospèrent, de même que les affichettes scotchées ou punaisées sur les vitres et les portes. Tout est triste, pauvre, pratique, méritant et laid. Tout parle d'une société effondrée, effacée, humiliée, piétinée. Elle avait ses torts, soit. Mais par quoi a-t-elle été remplacée qui puisse se permettre de la regarder de haut, même moralement ?

La municipalité explique que pour des raisons financières elle a dû sacrifier le verger pour des lotissements – moyennant quoi les alignements de petites maisons de ciment viennent lécher la grosse villa rouge et Napoléon III, au point qu'on peut à peine se glisser entre elle et eux. Et tout le village, qui du temps de Mauriac était encore assez joli, à en croire les

photographies anciennes, très *village*, en tout cas, a été pareillement submergé sous le ciment, l'architecture et la vilaine matière banlieusards, qui se sont substitués à la campagne et à la matière rurale. Les deux grands remplacements vont de pair : de l'espace bourgeois et paysan par l'espace petit-bourgeois et banlieusard, du peuple indigène par les nouveaux venus (qu'on voyait seuls à la mairie, personnel excepté).

S'agissant du grand remplacement ethnique, notre retour par le nord de Paris, Barbès et la gare du Nord, pourrait m'inspirer force commentaires que je n'ai pas le temps de coucher ici, et c'est tant mieux pour le peu qui demeure de ma tranquillité éditoriale et juridique. Dans les zones que nous avons traversées une heure durant, le changement de peuple est à peu près achevé. Et j'avoue ne pas très bien voir comment qui que ce soit peut espérer sérieusement *faire État*, nation, peuple, société, avec la population qu'on observe là – non pas tant à cause de son caractère exclusivement allogène qu'en raison du peu de volonté d'in-nocence qu'on lui voit : la saleté est générale, l'incivisme patent, la violence et d'abord l'incivilité prêtes à sourdre à tout instant, ainsi qu'en témoignent les expressions dures, agressives, constamment *agonistiques* des visages, les modes de communication, les façons provocantes et conquérantes d'occuper l'espace. On voit à l'œil nu la guerre de tous contre tous, le défaut d'aménité, le manque d'amour de la terre, de la ville, du sol, des maisons, du pays.

Mardi 14 août, sept heures du soir, Paris, Saint-Sulpice. Jeudi dernier nous avons passé plusieurs heures au musée d'Orléans, qui dans mon esprit avait fait l'objet d'une grande rénovation "récente" et d'une réouverture en fanfare après travaux, mais je me souvenais aussi, très contradictoirement, que Jean Puyaubert et moi avions parlé ensemble d'une visite à y faire, après ce nouveau départ. Or Jean Puyaubert est mort en 1991. Cependant nous avions eu tout le temps, lui et moi, de parler ensemble de ce "nouveau" musée et de l'intérêt qu'il y eût eu à l'aller voir, car je découvre à l'instant que le bâtiment qui l'abrite date de 1984 : *presque trente ans* – mais, ayant été une fois un "nouveau musée", il le reste dans mon esprit, en toute indépendance du passage des lustres et des années.

Les collections du XVIIe siècle, qui sont celles qui m'intéressaient surtout à l'époque, m'ont un peu déçu mais j'ai été conquis par celles du début du XIXe siècle et en particulier par un peintre à peu près ignoré de moi – c'est tout juste si son nom me disait vaguement quelque chose –, Léon Cogniet. Une semaine plus tard, l'enthousiasme est un peu retombé, et je me méfie de ces engouements qui me prennent pour des artistes presque inconnus que je me donne pour mission de révéler au monde, comme si j'en avais les moyens. Cogniet a la chance d'être représenté à Orléans par de nombreuses œuvres dont beaucoup sont des fonds d'atelier, parmi lesquelles nombre d'esquisses, qui nous le font paraître plus cavalier, plus audacieux, plus "moderne" qu'il ne l'était sans doute (c'est l'éternel problème des esquisses et des *bozzetti* : ils nous poussent à inventer rétrospectivement des artistes qui n'ont jamais existé, avec des "tableaux" qui n'en sont pas et qu'eux n'eussent jamais osé montrer officiellement). Quand il mène à terme ou seulement pousse plus loin, il n'est pas toujours très convaincant (je pense aux *Têtes de femme et d'enfant*, mais ce n'est pas un très bon exemple, et même il risque de mettre à bas ma "théorie", car il s'agit encore d'une étude, très poussée il est vrai, pour la *Scène du massacre des Innocents* du musée de Rennes). Cependant il a magistralement réussi son autoportrait de 1817, je crois, qui est pour beaucoup dans l'intérêt que je porte à cet artiste, selon des raisons qui, je le crains, ne sont pas toutes d'ordre pictural ; au reste on tiendrait là une couverture idéale pour *Le Rouge et le Noir* en livre de poche : un Julien Sorel plus vrai que nature.

Mercredi 15 août, sept heures du soir, Paris, rue du Vieux-Colombier. Quelquefois Cogniet paraît prolonger Valenciennes, en particulier dans ses paysages d'Italie, contemporains de son séjour, entre 1818 et 1822, à la Villa Médicis, où il eut pour condisciple Michallon, dont il a laissé un beau portrait, très vivant. Il lui arrive aussi d'évoquer ce peintre anglais qui a travaillé à Naples à la fin du XVIIIe siècle, qui a laissé des vues très précises d'une maison, d'une terrasse ou d'un alignement de linge dans la lumière, et dont le nom m'échappe en cet instant, *Thomas Quelque chose* ou bien *Quelque chose Thomas* (Thomas Jones ? [*oui*]). Et en d'autres occurrences, ou les mêmes, il fait penser aux maîtres placides du dit "Âge d'or" danois, et spécialement à Købke, il me semble. Mais le reste du temps il est

pleinement contemporain et compatriote du Delacroix le plus nerveusement romantique (esquisse pour *Rebecca enlevée par Bois-Guilbert*) et de l'Ingres le plus gravement introspectif (le fameux autoportrait, décidément une merveille).

J'ai bien aimé un paysage des flancs du Vésuve, avec la baie de Naples, mais je m'aperçois qu'il n'est pas de Cogniet, mais d'un autre de ses condisciples à la Villa Médicis, Jean Charles Joseph Rémond (c'est une attribution…). Toutefois il faisait partie de la collection Cogniet. Mais c'est toute cette génération et la suivante des peintres de second rayon du XIXe siècle français qui est très généreusement représentée au musée d'Orléans et qui en a rendu la visite, pour moi, très plaisante : Michallon, Dupré, Daubigny, Harpignies, Rosa Bonheur, etc. Il ne manque que mon cher Georges-Michel, un peu antérieur il est vrai.

Nous nous demandions hier, Pierre et moi, si Michel Georges-Michel, rencontré à l'exposition sur Misia Sert, au musée d'Orsay, avait un lien de parenté avec "Michel de Montmartre". Mais non, je vois que son véritable nom était Dreyfus. Or je le confonds aussi avec un vieil écrivain qui encombrait, fut un temps, la vie de Jacques Drillon, ce que je sais par un de ses livres ou plus vraisemblablement par Jacqueline D., qui voyait beaucoup Drillon, à une certaine époque, et qui lui avait prêté son appartement pour ce *François Georges* dont je ne trouve pratiquement aucune trace sur la Toile, sinon par le biais d'une référence de Drillon, lequel se trouve donc entièrement responsable de la maigre survie de cet oublié – à se demander s'il ne l'a pas inventé !

Je devrais faire une liste des personnages que je confonds ; et aussi, mais ce serait encore plus difficile, par définition, des personnages dont je ne peux *jamais* retrouver le nom – ainsi ce peintre à nom double dont nous avons vu la statue par Rodin, en plâtre, dimanche dernier, à la villa "Les Brillants", à Meudon. J'ai assez souvent l'occasion de penser à lui, par deux voies assez éloignées, d'une part parce que Marie Bashkirtseff, qui était son élève, était audiblement, à la lire, amoureuse de lui, d'autre part parce qu'un certain type de ruisseau parmi la mousse et les ajoncs, et donc un certain genre de paysage, est très lié à lui dans mon esprit. Je vois très bien sa tête (il était nettement joli garçon, ce que confirme la statue de Rodin), j'ai parfaitement dans l'œil plusieurs de ses tableaux (les meilleurs sont dans la

lignée du Courbet de Nantes), mais je ne peux jamais retrouver son nom (à ceci près qu'écrivant ceci je le retrouve…), parce que celui de Debat-Ponsan ou celui de Bastien-Thiry, selon les jours, *fait écran* (expression agaçante, mais très juste). Il s'agit pourtant d'un artiste bien supérieur à Debat-Ponsan : Bastien-Lepage.

Je me réjouissais à l'instant, in petto, qu'un autre nom fameux auprès de moi pour mon incapacité totale à le retenir, celui d'un écrivain et journaliste qu'on entendait beaucoup à la radio dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix (et qui était aussi un ami de Jacqueline Didier, j'y songe), soit désormais solidement à ma disposition ; las, voilà qu'entre-temps il m'a échappé de nouveau. Je vois la tête de cet homme (que j'ai dû rencontrer une fois ou deux), je vois sa silhouette assez particulière (une certaine corpulence, de longs et larges manteaux, des écharpes un peu châles), j'entends sa voix très particulière elle aussi, je me souviens de ses thèmes de prédilection (les monstres, la tératologie…), mais, *for the life of me*, en cet instant précis je ne peux pas retrouver son nom. Tout ce qui me vient, Dieu sait pourquoi, est *Loràn*t *Deutsch*, et, accessoirement, *Laurent Goumard* (je ne sais pas qui est Laurent Goumard…). Il se peut très bien qu'il ne se soit pas du tout prénommé *Laurent.*[*Il s'agit de Gilbert Lascaux.*]

Samedi 18 août, minuit, Paris, Saint-Sulpice. Hier vendredi, en rentrant du Monte-Cristo d'Alexandre Dumas à Port-Marly, et après une belle promenade dans le parc de Marly, autour du grand bassin, nous sommes retournés, avec Hélène Guillaume, au restaurant de plein air qui nous avait plu la semaine dernière, La Petite Folie, près des bassins du parc de Saint-Cloud. Mais nous sommes loin d'en avoir été aussi satisfaits que la première fois. Je pense que nous n'y retournerons pas. Il y avait beaucoup plus de monde que dimanche dernier, il fallait attendre pour tout, d'emblée l'ardoise qui porte le menu n'arrivait pas, bien qu'à ce moment-là il n'y eût encore que peu de tables occupées ; et l'on parut trouver mauvais que je me levasse, en désespoir de cause, pour l'aller chercher – du moins est-ce ainsi que j'interprète une phrase du maître des lieux, plus tard, alors qu'il voulait desservir le plat d'Hélène et qu'elle résistait parce qu'elle ne l'avait pas fini, ayant beaucoup parlé :

« Nous, on aime bien les clients qui prennent leur temps… »

La lenteur est peut-être délibérément l'esprit des lieux – cela peut se concevoir, surtout si les lieux sont beaux. Mais ce devrait être les clients qui en décident, et le menu, au moins, devrait leur être présenté presque d'emblée, qu'ils puissent passer leur commande et attendre, s'il faut attendre, tandis que quelque chose s'apprête ; tandis qu'attendre pour rien, alors que l'hôtesse va et reva vers des tables vides, pour les dresser, et qu'un garçon se tourne les pouces en un autre point de la terrasse…

Je supporte mal les restaurants, décidément. Hélène, qui est très fine gastronome, ce que j'ignorais (sans quoi je n'eusse pas choisi pour l'inviter ce restaurant-là), dit que jamais, au grand jamais, elle ne va au hasard dans un restaurant, à Paris ; que les restaurants où on entre par hasard, sur les grands axes de passage, ont toutes chances d'être mauvais ; qu'elle se renseigne toujours avec soin, avant de franchir un seuil. Elle dit aussi qu'à Paris on n'attend pas, en général – eh bien, ce n'est pas comme à Saint-Cloud…

*

Aujourd'hui, samedi, nous avons été ravis de Montfort-l'Amaury et de la maison de Ravel, le Belvédère – premier *** assuré, pour le dixième volume des *Demeures.* On ne peut pas dire que la maison soit *jolie* mais elle est très amusante, elle a vue sur une belle église et sur un paysage champêtre très harmonieux dont la détérioration est à peine commencée, et surtout elle est admirablement conservée, telle qu'elle était du temps de Ravel, et pas du tout muséifiée. Aussi ne la visite-t-on que par petits groupes de six personnes au maximum (quoique aujourd'hui nous fussions huit), et sur rendez-vous. La guide est une femme âgée qui ne manque pas de personnalité. Elle raconte que Céleste Albaret, qui la précéda dans ses fonctions, parlait surtout de Proust aux visiteurs. L'un d'eux finit par s'impatienter :

« Mais c'est la maison de Ravel, ici !

– C'est peut-être la maison de Ravel, s'entendit-il répondre, mais il n'est rien auprès de mon maître. »

Montfort-l'Amaury, la ville, où bizarrement je n'avais jamais été, nous a beaucoup plu aussi. C'est un gros village au cachet préservé avec soin, m'a-t-il semblé, où la gamme chromatique admise doit être étroitement réglementée, car la plupart des maisons ont des enduits des mêmes jolis tons gris, ou beiges. Nombre d'entre elles ont très bon air et certaines sont somptueuses, comme un hôtel du XVIIe siècle qui a l'air d'un petit château, derrière une haute et large porte cochère, quand on descend le long du flanc droit de l'église. Lorsqu'on remonte de l'autre côté, en contrebas du flanc gauche, on tombe sur une demeure où séjourna Victor Hugo, je ne sais trop quand – elle compte parmi les plus plaisantes de cette ville aux belles maisons.

L'église aussi est très bien, et d'ailleurs la maison de Ravel a sur elle un point de vue excellent. C'est un édifice Renaissance, pour l'essentiel, qui se distingue par de superbes vitraux de cette époque. J'ai toujours eu un faible pour les vitraux de la Renaissance – sans doute un faible paresseux, car ils sont plus faciles à lire que ceux du Moyen Âge, romans ou gothiques.

Après un détour par l'ancien charnier, et malgré la canicule, nous sommes montés jusqu'aux ruines du château, assez peu de chose, en partie médiévales, en partie du temps d'Anne de Bretagne, duchesse de Montfort à titre personnel.

Et nous sommes rentrés à Paris par la voie la plus simple et la plus rapide, car je devais me mettre au travail le plus vite possible. *The Voice of Russia* (russe gouvernemental, j'en ai peur) et *Valeurs actuelles* me demandent tous deux de répondre à leurs questions pour lundi, après-demain. Hélène m'a remis hier une moitié des épreuves de *Demeures 9*. Et toujours le *Journal d'un autre*, et ce *journal*-ci, et le dixième volume des *Demeures* où je traite d'Aragon depuis *bientôt quinze jours.*

Dimanche 19 août, minuit & demi, Paris, Vieux-Colombier. Jean-Christophe Cambier, qui est venu dîner ici mercredi soir avec Hélène Brom, sa compagne, m'a fait remarquer que le titre *Journal d'un autre* était celui d'un livre de Frédérick Tristan. Je pourrai d'autant moins plaider l'ignorance que j'ai ce livre dans ma bibliothèque, que je l'ai lu et qu'il est mentionné dans les *Églogues*, ainsi qu'en témoigne sa présence, toujours

d'après Cambier, dans l'index de *Travers Coda* (*& Index*). J'avais complètement oublié son existence, pourtant. Et il me semble, mais le cas est douteux, qu'on a le droit de se servir d'un titre déjà utilisé par quelqu'un d'autre si ce titre est purement descriptif, genre *Mémoires d'un vieillard. Journal d'un autre*, ce me semble purement descriptif aussi ?

Cet après-midi à Bougival, comme nous sortions de l'isba de Tourgueniev et contournions la belle maison des Viardot, en contrebas, qui tombe en ruine et où se tournait un film, un homme s'est précipité sur moi pour me demander :

« Vous êtes qui ? »

Comme j'avais un certain mouvement de recul, assez naturel face à pareille entrée en matière bien dans l'air du temps, il a ajouté :

« Vous êtes John Malkovich ? »

J'ai été obligé de le décevoir, comme tant d'autres (mais sur d'autres points). En fait je n'étais pas inflatté d'être pris pour John Malkovich – c'est mieux que Gérard Jugnot.

À la Vallée-aux-Loups la semaine dernière un homme m'a demandé un autographe, après avoir envoyé sa compagne s'assurer que j'étais bien moi. Il me faut l'avouer à ce *journal*, qui ne manquera pas de cafter, il s'agissait d'un militant du Front national qui avait de la sympathie pour mes idées et surtout « admirait (mon) courage » (sic). Tel était aussi le sentiment d'un jeune homme qui me regardait si fixement dans le métro, le jour où je suis allé voir M. de Fallois, et d'un air si peu amène que d'abord je l'avais cru méditer une agression, au moins verbale. Apparemment c'est mon discours aux Assises sur l'islamisation, un peu répandu sur la Toile, qui me vaut cette (mince) popularité dans ces quartiers-là de l'opinion.

De M. de Fallois point de nouvelles, justement – il avait paru intéressé par le volume *Paris* des *Demeures de l'esprit*, qui va rester en plan après mon "renvoi" de chez Fayard. Il est dommage de ne pas finir la série, il est vrai. Mais l'achever chez un autre éditeur ? De toute façon, pas de relance. Je n'en suis pas plus mécontent que cela.

Mardi 21 août, une heure du matin (le 22), Saint-Sulpice. Nous avons dîné ce soir avec Finkielkraut, impromptu. Il m'avait appelé comme nous rentrions du prieuré de Maurice Denis à Saint-Germain-en-Laye, à la fin de l'après-midi. Lui-même est rentré de vacances avant-hier. Il proposait qu'on se voie un moment. Nous l'avons invité à dîner et sommes passés le prendre chez lui (Sylvie était à Valenciennes). Il a ses habitudes à la Rotonde, qui nous convenait parfaitement (et où nous avions dîné déjà, au début du mois, avec Philippe Ier). Tout s'est passé admirablement, pas le moindre heurt – non seulement entre nous, c'est le *b a ba*, mais dans le déroulement pratique, gastronomique, protocolaire de la soirée, alors qu'on y est si sévèrement exposé, surtout au restaurant. Nous étions tous les trois très gais, nous avons parlé de choses qui nous amusaient ou nous intéressaient, tout s'enchaînait légèrement et harmonieusement, sans tunnel ni trou dans la conversation. Comme nous évoquions Sainte-Beuve à propos de l'émission "Répliques" avec Fumaroli et Calasso, que nous félicitions Alain d'avoir rediffusée cet été, Pierre s'est livré à un éloge véhément et inattendu de *Volupté*, qui a beaucoup marqué notre hôte et moi – nous nous sommes promis d'y aller voir (ou revoir).

*

Une des formes frappantes et paradoxales de la prolétarisation générale, c'est celle des banlieues riches, ou bourgeoises, ou "résidentielles". Nous étions cette après-midi à Saint-Germain-en-Laye, donc, et avons arpenté Bougival, où nous voulions tirer au clair le cas de la maison de Bizet, qui fait à peu près face aux "Frênes" des Viardot et à la "datcha" de Tourgueniev. Il s'agit, je crois bien, de "zones périurbaines" plutôt aisées, voire opulentes. Or elles sont affreuses, et en tout cas tout ce qui leur reste de beauté, de déplorables lambeaux, sont uniquement les vestiges du passé qu'on n'a pas encore réussi à éradiquer jusqu'au bout. Je parle de "prolétarisation" parce qu'on voit partout renié tout ce qui faisait jadis la marque d'un quartier bourgeois, ou "résidentiel". Je pense par exemple à la publicité, ou plutôt à son absence, alors qu'elle est maintenant omniprésente. Si un copropriétaire d'un immeuble bourgeois veut vendre

son appartement il met ou il fait mettre sur la façade un grand panneau, À VENDRE, avec tous les détails qu'il entend communiquer au public. Il me semble qu'une telle pratique n'avait cours jadis que dans les quartiers populaires, ou commerciaux, ou ceux qui étaient en train de perdre leur statut de quartiers privilégiés. C'était une marque de débourgeoisement, comme le linge aux fenêtres ou le réfrigérateur sur le balcon. Mais, à présent, il n'y a que des quartiers débourgeoisés. Esthétiquement, ils n'y gagnent pas. Bougival, à cet égard, est particulièrement affreux, sale, encrassé, trivialisé, dépecé surtout.

Un mystère (pour moi) est qu'à l'Holiday Inn qui est au pied de la datcha et des Frênes, dans une zone vraiment hideuse où tout est défoncé, empoussiéré par le trafic, éventré, sans compter que le bâtiment ne paie pas de mine, une chambre "standard" coûte trois cents euros, plus cher qu'à mon joli Bourgogne & Montana, en plein centre. Qui peut vouloir payer une telle somme pour habiter, aussi loin de Paris, un endroit aussi laid ?

Quand les historiens de l'avenir voudront comprendre ce qui est arrivé à la civilisation occidentale à la fin du deuxième millénaire et au commencement du troisième, ils n'auront qu'à confronter les images de Bougival en 1850, en 1880, en 1950 et aujourd'hui : ils pourront mesurer le désastre – lié au développement démographique, bien sûr, mais je n'ai jamais dit rien d'autre (la densification est *en elle-même* un facteur de prolétarisation).

Jeudi 23 août, onze heures moins le quart, le matin, Paris, Saint-Sulpice. J'ai renoncé à la contrainte des trois mille signes, pour le *Journal d'un autre.* Ou bien je ne l'ai pas tenue. Disons que je ne m'y suis pas tenu. Après tout, ce Duane McArus, il est aussi différent de moi que possible – donc, *lui*, il ne se tient pas à ses engagements.

Hier soir nous avons donné ici un dîner pour MM. du Bertrand, ex-Jimmy Rodriguez, & de Stéphane Bily, doyen des Jeunesses in-nocentes (il doit avoir vingt-sept ou vingt-huit ans). Bien entendu j'ai trop mangé et trop bu. Après leur départ il fallait faire encore l'autoportrait, autre contrainte quotidienne mais, celle-là, quotidiennement tenue depuis bientôt trois ans ; et pour cela aller chercher le trépied de l'appareil photographique, resté

dans la voiture. Il était presque une heure et demie du matin quand j'en suis arrivé à mes fonctions de McArus. Trois mille signes, c'était se coucher encore une fois à trois heures : au-dessus de mes forces. Il y a aussi que deux cents entrées de trois mille signes feraient un volume de six cent mille signes, et plutôt sept ou huit cent mille car pour atteindre trois mille signes, une fois lancé, on va souvent jusqu'à trois mille cinq cents ou davantage – c'est absurde. Mais, d'autre part, la vérité est que j'ai de plus en plus de mal à tenir ce *journal d'un autre* dont l'altérité me demande de plus en plus d'efforts. C'est comme écrire dans une langue étrangère, qui pis est assez mal connue. Il me tarde de rentrer en moi-même, avec mon propre *journal.* Certes, celui-ci, je suis en train de le tenir. Mais McArus le vide un peu de sa substance, et lui vole du temps qui devrait lui revenir.

Dix heures et demie du soir, Paris, Saint-Sulpice. Auvers-sur-Oise était assez affligeant, aujourd'hui – non tant à cause de la foule, moins dense que je ne l'avais craint, qu'en raison des mauvais traitements que subit ce pauvre village. Une de leurs formes la plus évidente est la surabondance de la signalisation, comme d'habitude. Un musée Daubigny se tient dans une assez jolie maison ancienne qui est totalement gâchée par les panneaux indicatifs et publicitaires, de part et d'autre du portail, dans la cour, sur le bel escalier, et par les banderoles, sur la façade même. Au revers, côté jardin, c'est un affreux chapiteau blanc, pour on ne sait quelle buvette ou dancing. La maison de Daubigny, à l'autre bout du village, est pareillement enlaidie par trop d'informations prodiguées, mais aussi par un vilain jardin de pavillon de banlieue et par d'amples stores anachroniques, sur sa façade principale. L'intérieur, en revanche (mais on n'a pas le droit d'y faire de photographies, malheureusement), est tout à fait remarquable et impressionnant, notamment l'atelier lui-même, presque entièrement recouvert de belles peintures de Corot et de Daubigny.

Quand on voit l'enlaidissement massif et sans recours de ces ex-"beaux villages" de la région parisienne, on ne peut pas s'empêcher de penser, par comparaison, à l'Angleterre et, entre tant d'autres, aux beaux villages des Cotswolds, dont il a été pris tellement mieux soin. Je sais bien, oh là là, que toutes les civilisations se valent rigoureusement et qu'aucune, en bonne doctrine, ne saurait être jugée inférieure ou supérieure à aucune autre – mon Dieu, je sais cela par cœur. Mais je crois comprendre qu'il existe une

exception pour la France, et pour la civilisation française dès lors qu'on a l'intention de la rabaisser et de la juger inférieure à une autre. J'en profite et m'engouffre dans cette brèche : la civilisation française, et surtout dans son état actuel, me semble terriblement inférieure à l'anglaise en ce qui concerne son rapport à la nature, à la campagne, aux jardins, à la préservation des sites. Jamais le massacre esthétique de ces beaux villages n'aurait été possible dans de pareilles proportions en Angleterre. Et c'est bien une question de *civilisation*, pas de lois et d'interventions administratives. Outre-Manche, de très larges segments de la population ont appris dès leur jeune âge à aimer et respecter le patrimoine et le paysage – c'est devenu chez eux une seconde nature.

Nous fûmes également à Valmondois, pour jeter un coup d'œil aux maisons de Georges Duhamel et de Daumier, qui ne se visitent pas. Celle de Duhamel, nous ne l'avons pas trouvée ; quant à celle de Daumier, elle est assez bien conservée, extérieurement, mais gâchée par une vilaine banderole à l'effigie de Daumier, à deux mètres de son seuil. Ce que nous avons vu de plus beau (outre l'atelier-salon de Daubigny, tout de même), c'est, par surprise, le château de Méry, dont le parc superbe est magnifiquement entretenu. La comtesse de Ségur y a fréquemment séjourné chez son fils Edgar, époux d'une Lamoignon.

Vendredi 24 août, dix heures et demie du soir. J'avais téléphoné aux Chaillou, au début de la semaine dernière, car je souhaitais les revoir et les inviter à dîner. Malheureusement je comprenais à peine, au téléphone, ce que me disait Michel, et j'ai bien vu que de dîner il ne saurait être question. J'ai rappelé au début de cette semaine-ci, et rendez-vous fut pris pour une simple visite, qui a eu lieu aujourd'hui même, en fin de matinée.

La dernière fois que j'étais allé chez eux ils habitaient rue Davioud, si je ne me trompe, dans le XVIe arrondissement. Depuis une dizaine d'années ils demeurent dans un bel appartement d'un immeuble bourgeois du boulevard Montparnasse, à deux pas de l'ancienne maison de Jean Puyaubert rue Campagne-Première. Michel a beaucoup maigri, mais je le savais pour l'avoir vu l'année dernière lors d'une soirée autour de Joseph Vebret (avec qui, et sa femme, nous avons dîné lundi dernier), dans une

librairie du boulevard Montparnasse qui, depuis, a fermé ses portes, à peu près en face de chez Tschann. C'est ce jour-là qu'il m'avait très chaleureusement invité à l'appeler quand je serais à Paris.

Il a eu de nouveaux et graves ennuis de santé au début de cet été et ne peut plus se nourrir naturellement, la nourriture ayant tendance à faire "fausse route", si j'ai bien compris, et à s'égarer dans ses poumons. Il a d'autre part de grandes difficultés d'élocution et subit à cet égard des séances de rééducation, de la part d'une orthophoniste qui devait passer le voir juste après ma visite. Après quelques moments d'échanges, on comprend mieux ce qu'il dit, toutefois, soit que l'on s'habitue à son élocution difficile, soit que sa parole se fluidifie à mesure de l'exercice qu'il en fait.

Son esprit est très occupé de sa famille, de ses aïeux, en particulier de la branche italienne, et d'un compositeur nommé Canobi, ou Canoby, originaire de Bologne, ville dont nous avons parlé. Sa femme, Michèle, et lui y recommandent beaucoup certain hôtel Corona d'Oro où ils avaient été logés par l'université, je crois, et dont Michèle m'a montré de belles photographies, dans un gros ouvrage sur la vie bolonaise et ses principaux sites. Pascoli y descendait, je l'ai remarqué, et y vécut quelques épisodes piteusement romanesques de ses aventures (pré)matrimoniales.

Du compositeur sont issus un peintre et sa femme, les arrière-grands-parents, dont on voit dans l'appartement plusieurs tableaux, dont le joli portrait d'un joli marin, fils de l'artiste. Il a été question aussi du fils de mes hôtes, David, musicien, compositeur, qui a toujours été très présent dans leur conversation et dont la musique est interprétée ces temps-ci à Vienne et surtout à Moscou.

Michèle Chaillou aussi a eu d'assez sérieux problèmes de santé, du côté du cœur, mais elle paraît bien rétablie. Elle s'est montrée très aimable et souriante, comme elle l'a toujours été. Michel, de même, malgré sa fatigue, était charmant, la bienveillance même, content de me voir apparemment. Il trouve que je devrais me consacrer aux essais et même aux *Essais*, sur le modèle de Montaigne – ce qui me fait penser que j'ai reçu cette semaine une proposition d'un éditeur, François Bourin, ou d'un directeur de collection chez Bourin, Paul-François Paoli, pour un ouvrage contre le "mariage gay" ; mais, outre que je n'ai guère de temps à y consacrer, le

sujet ne m'inspire guère, dans un sens ou dans un autre : franchement, je me fous du "mariage gay"…

Samedi 25 août, onze heures et demie du soir. Paris, Saint-Sulpice. Je connais peu d'institutions aussi absurdes que le "musée littéraire Victor Hugo", à Bièvres, que nous visitâmes cette après-midi avec M. Bily, un des principaux animateurs des Jeunesses in-nocentes.

D'abord c'est un musée, *very much* un musée, et il se visite par petits groupes menés par une conférencière, personne fort distinguée, bien qu'elle confonde Puccini et Piccinni, et fasse du premier un compositeur du temps du Directoire, ce qui nuit un peu à l'effet général. D'habitude visite guidée et musée s'excluent mutuellement, c'est l'un ou l'autre ; mais là non, et leur combinaison n'est pas heureuse. Elle l'est rarement, il est vrai ; toutefois, en général, c'est l'excès de rapidité qu'on déplore, et de disposer de trop peu de temps pour apprécier ce qui est montré dans les vitrines. En l'occurrence c'est tout le contraire. Le groupe et sa guide vont beaucoup trop lentement et les sujets traités par la conférencière sont infiniment plus variés qu'on ne pourrait le croire, nombre d'entre eux n'ayant rien à voir avec Victor Hugo. Le mécène japonais qui possède les lieux a voulu montrer sa bibliothèque et sa collection, et beaucoup des plus belles des pièces qu'il possède concernent Voltaire, Rousseau, Musset ou Romain Rolland. Comme ces noms risquent de ne pas dire grand-chose au public, de nos jours, on se voit rappeler tour à tour qui furent ceux qui les portèrent, et ce qu'ils écrivirent, et quel rôle ils ont joué. Ce très lent cours accéléré de littérature n'a pas de sens.

D'autre part le petit château de Bertin aîné a connu à travers les âges bien des transformations, et cela surtout durant les époques postérieures à ce patron de presse. L'édifice a l'apparence d'une grosse villa 1900, beaucoup plus que d'un petit château de l'époque romantique, ou d'avant. Quant à l'intérieur, il a été si richement et si grossièrement restauré qu'on s'y croirait dans quelque grand hôtel, du plus luxueux et inculte mauvais goût. C'est bien beau d'être japonais et passionné de littérature française, mais malgré tout certaines nuances vous échappent, qui pour les indigènes cultivés sont des gouffres. Ainsi l'on dispose dans le hall des statues

“modernes” (*récentes*, veux-je dire, mais de style ancien) qui, vues *de l’intérieur* d’une culture artistique donnée, sont des horreurs – je commettrais sans aucun doute le même genre de bévues si je devais choisir des gardes de sabre japonaises, mettons.

Le parc est magnifique, en revanche, bien que le RER le traverse et qu’on voie déjà pointer au-dessus des feuillages, sur le versant opposé de la splendide petite vallée, les toits des grands ensembles ou des centres de recherche dont la prolifération va gâcher le site d’un jour à l’autre selon l’usage. Je ne sais si je garderai le site pour les *Demeures* : Hugo n’y a jamais été chez lui, il n’y est venu qu’en invité. Cependant Louise Bertin, la fille du modèle d’Ingres pour le fameux portrait du Louvre, était compositrice – Berlioz a dirigé les premières (et uniques, jusqu’à l’époque contemporaine) représentations de son opéra *La Esmeralda*, tiré bien sûr de *Notre-Dame de Paris.*

J’écris cela en luttant contre deux ennemis : le sommeil, qui ne va pas tarder à l’emporter sur moi, et un groupe de dix ou vingt personnes, joyeuses et grossières, qui font un bruit d’enfer dans la cour ou sur un balcon d’un immeuble voisin, rue Bonaparte, peut-être. Le son arrive ici à travers le vasistas de la cuisine. Et j’ai eu beau fermer la porte de cette pièce, je n’arrive pas à me débarrasser de cette nocence tout à fait sans vergogne. Mais je vois ou plutôt j’entends que d’autres habitants de ce bloc d’immeubles sont entrés dans la danse, ceux-là pour protester. L’échange a été rude, mais on dirait que les amis du silence ont obtenu gain de cause, pour une fois.

Paris, Saint-Sulpice, mardi 28 août, midi. Voici un de ces désagréables moments où l’on est paralysé par l’attente d’un coup de téléphone qui ne vient pas – le phénomène, bien connu, est aggravé, en l’occurrence, par des problèmes techniques, notre vieux portable, minuscule et qui a plus de dix ans (je crois), marchant quand ça lui chante et ne daignant sonner qu’à l’occasion, malgré des appels attestés. Celui que j’attends doit venir de l’avocate, Me Obadia. J’avais été prévenu par Didier Bourjon qu’elle devait m’appeler hier après-midi. J’ai eu le portable avec moi toute l’après-midi, il n’a pas sonné, ou du moins je ne l’ai pas entendu. Le soir, nous avons

trouvé pourtant plusieurs messages “en absence”, dont un de l’avocate. Ayant vainement tâché de me joindre, elle demandait que je la rappelle ce matin. Je l’ai fait à la première heure convenable, suis tombé sur son secrétariat, me suis entendu dire qu’elle allait me rappeler. Aucune nouvelle depuis lors, soit qu’il n’y ait pas eu tentative de la part de cette dame, soit que ses essais éventuels aient échoué du fait de mon appareillage défectueux. C’est une situation bien désagréable, d’autant plus que demain a lieu le premier épisode judiciaire, il est vrai purement technique, me dit-on, de mon “affaire” ; et qu’il n’aurait pas été mauvais, certes, que je m’entretinsse avec mon principal défenseur (non compris Me Ouchikh) avant cette date.

On m’a fait dire qu’il n’était pas nécessaire et même pas souhaitable que j’assiste à cette “audience de fixation”. Du coup, nous avons pris un rendez-vous pour l’après-midi au château de By, qui fut en son temps la demeure de Rosa Bonheur, près de Fontainebleau, et qui ne peut se voir que le mercredi ; et maintenant nous en avons un autre pour le matin à dix heures à Villiers-le-Bâcle, chez Foujita, lieu dont nous n’avons appris qu’avant-hier, à Saint-Cyr-sur-Morin, chez Mac Orlan, qu’il était ouvert au public – bref la journée de demain est totalement bloquée. L’entrevue avec l’avocate ne pourrait donc avoir lieu qu’aujourd’hui. Et nous n’arrivons pas à entrer en liaison, elle et moi.

Onze heures & demie du soir. Il n’est pas bien tard, mais je tombe de sommeil. Il est vrai que nous avons “dîné”, si c’est bien le mot, au Sauvignon, le café qui fait l’angle de la rue des Saints-Pères et de la rue de Sèvres et où j’ai mes habitudes pour les jours de grand relâchement diététique, une fois au moins lors de chacun de mes séjours parisiens : assiette de sandwiches variés au pain de campagne (jambon d’Auvergne, saucisson, andouillette, cantal…), tranche de foie gras aux figues, bouteille de sancerre (à deux), et tarte au citron pour faire passer tout ça (à défaut de tarte aux figues, qu’il n’y avait pas). L’endroit est bien un peu bruyant (il était très tranquille cet hiver, lors de mon dernier passage), mais il faut bien faire quelques sacrifices pour pareille fête gastronomique, très proche de mon (rustique) idéal.

J’avais vu mon avocate, cette après-midi, ou plutôt mes *deux* avocats (sans compter Me Ouchikh) : la titulaire et son suppléant éventuel, Me Ader,

au cas où la Licra, dont elle est un des conseils habituels, porterait plainte. Ils se tiennent dans un splendide cabinet d'un bel immeuble moderne du faubourg Saint-Honoré, si luxueux et feutré qu'on croirait un institut de beauté de grand luxe dans une comédie américaine des années trente (je pensais à *Women*). Le "suppléant" est un grand spécialiste des affaires du genre de la mienne, c'est-à-dire des questions de liberté d'expression. J'en avais conclu qu'il allait être le "gentil" et Me Obadia la "méchante" (plus dure, plus sévère, plus *no nonsense*) ; mais en fait c'est plutôt l'inverse. Me Obadia paraît considérer que mon cas n'est pas pendable, et en tout cas que mon affaire est éminemment "plaidable" ; mais Me Ader est beaucoup plus réservé, insiste sur les pièges qui me seront tendus, voudrait que j'adoucisse beaucoup mes positions pour les besoins de la cause. Il se passe un peu ce que je craignais : on souhaiterait que je mette beaucoup d'eau dans mon vin et explique que je n'ai pas dit exactement ce que j'ai dit, ou qu'on pourrait comprendre que j'ai dit. Il va de soi que je n'y tiens guère. Mais si je ne le fais pas je risque d'être lourdement condamné.

Je crains qu'on ne m'ait pas trouvé très "bon client". Il m'a été posé force questions, à titre d'exercice, j'imagine, et telles que pourraient m'en poser les magistrats pendant l'audience. J'ai eu l'impression que mes réponses ne donnaient guère satisfaction, surtout à Me Ader.

Pierre, qui m'attendait dans le quartier, était allé voir la galerie Sarti, où nous avons aussi nos habitudes, et il m'y a conduit après l'entrevue car il voulait m'y montrer au moins deux tableaux : une magnifique Pietà de Strozzi (ou *Lamentation sur le Christ mort*) et un portrait de gentilhomme de Fra Galgario, superbe, comme toujours, même si le modèle est un peu ingrat. Hélas, du Strozzi il était demandé huit cent cinquante mille euros et du Ghislandi cent quatre-vingt mille – non que j'eusse pu les acheter s'ils avaient coûté dix fois moins, mais j'ai tout de même été un peu surpris par ces prix : il me semble que dans la même galerie, jadis, pour trente-cinq mille euros on avait, ou on pouvait avoir, un joli paysage italien du XVIIe siècle. Les cours m'ont fait regretter le beau (et grand) *Saint Jean-Baptiste* vu à Gênes l'automne dernier, d'Orazio De Ferrari, si je ne me trompe, et dont il était demandé trente-cinq mille euros "seulement"…

Pierre m'a montré aussi, repéré également pendant mon entrevue juridique, un excellent de Staël de la série du "Parc des Princes" (mais très abstrait et profondément bleu), dans une galerie de l'avenue Matignon, où s'observaient de même un Odilon Redon, un Poliakoff assez pâlichon, un Sérusier de Pont-Aven que j'ai pris pour une Émile Bernard – rien qui incite à faire des folies, même en rêve. Nous voulions aller chez Smith mais ce n'était pas encore rouvert. Nous nous sommes rabattus sur Galignani, mais là c'est la fermeture à sept heures qui nous a surpris, et nous n'avons rien acheté. En revanche j'ai fait d'assez nombreux achats à la nouvelle Hune, au retour, dont un nouveau recueil de Bonnefoy et une *Esthétique de la ponctuation.*

*

Paris-Match : « *Comment vous évadez-vous ?*

Laurent Wauquiez [*ancien ministre de Nicolas Sarkozy*]. – Je pars courir. J'ai l'intention, maintenant que je ne suis plus au gouvernement, de courir à nouveau un marathon et de passer sous la barre des quatre heures. Il y a quelques années, j'ai fait celui de Berlin. J'aimerais recommencer.

– *Votre dernière émotion culturelle ?*

– Une BD, "Polina", de Bastien Vivès. La BD est l'une de mes passions et Vivès l'un des talents les plus prometteurs de sa génération. Pour mes trente-sept ans, mes proches m'ont offert un dessin original de lui.

– *Pour quel film sécheriez-vous un meeting ?*

– Un film de John Woo. C'est beau, poétique et violent à la fois.

– *À quelle série américaine êtes-vous drogué ?*

– Pour décompresser le soir, j'aime bien regarder "Les experts". J'ai beaucoup aimé aussi les "Tudors".

– *Quelle est votre chanson fétiche ?*

– Je suis fan de Dalida. S'il fallait n'en choisir qu'une : "J'attendrai". J'adore aussi l'électro : The Ting Tings ou encore Hercules and Love Affair.

– *Quel livre auriez-vous aimé écrire ?*

– Un des recueils de poésie de Yves Bonnefoy. Une écriture charnelle et ciselée.

– *Votre vie devient un film. Qui aimeriez-vous voir jouer votre rôle ?*

– George Clooney, what else ? On a la même couleur de cheveux !

– *La dernière fois où vous avez pleuré ?*

– C'est mon jardin secret. »

Mardi 4 septembre, une heure moins le quart du matin (le 5), Plieux. Il y a plusieurs jours que je n'ai pu tenir ce *journal.* J'ai maintenu en vie comme j'ai pu le *Journal d'un autre*, mais sous une forme réduite. L'urgence, c'étaient les épreuves de *Demeures 9*, Italie du Nord. Je viens de finir. Elles partiront demain pour Paris. Mais quelque formule postale qu'on choisisse, y compris les plus coûteuses, avec la modernité le courrier envoyé d'ici met deux jours au moins pour atteindre la capitale.

Peut-être y a-t-il là une espèce de loi : quand d'une forme A prospère une variante B, plus "grand public", plus répandue, moins chère, plus "démocratique", la forme primitive s'étiole, dépérit, se démocratise, tend à ressembler à son imitation.

Le paradigme est l'école, bien sûr. À côté de l'école élitiste de jadis on crée, par souci démocratique, une école pour tous, "grand public" par définition, moins contraignante, moins exigeante, plus ouverte. Aussitôt le modèle qu'il s'agissait d'étendre dépérit, s'affadit, perd en qualité comme en caractère, s'échine à ressembler à ce qui a été créé pour lui ressembler.

Pour la poste à la vérité, c'est un peu plus compliqué. À moins de remonter très loin dans le temps c'est la formule "grand public", le courrier normal, qui est le modèle primitif. Comme il dépérit, et fonctionne de plus en plus mal, on instaure une variante coûteuse : et même absurdement coûteuse, tous les "Chronopost" et autres "Colissimo", censés offrir un service convenable, c'est-à-dire, pour vingt ou trente euros, ce qu'on avait jadis pour trois francs six sous ; après quoi ce service "amélioré" et ruineux s'aligne, tout en restant ruineux, sur le service dégénéré, qui entre-temps a poursuivi tranquillement sa dégénérescence.

Le courrier électronique vient s'ajouter, pour la correspondance entre les hommes, aux vieux services de la poste. Il offre un service plus

économique, moins structuré, moins contraignant (pour les deux parties). La poste ne tarde pas à imiter son imitation, à se faire aussi "*light*" que sa version "*light*", à se déstructurer à son exemple – le seul point qu'elle n'imite pas, c'est la rapidité (et la gratuité, certes).

Mercredi 5 septembre, minuit moins vingt. J'ai trouvé ici en rentrant, parmi beaucoup d'autres choses arrivées en mon absence, un recueil de poèmes de mon grand-père Jean Gourdiat, volume fabriqué en très peu d'exemplaires par les soins de ma cousine Françoise O'Lannyer et offert par ma sœur pour mon anniversaire. J'avais déjà vu des vers de mon grand-père, il y a quarante ans, chez ma grand-mère, sa veuve, rue Pierre-Louÿs, à Paris, et je ne les avais trouvés ni très bons ni très sympathiques – ainsi il y était question, à propos de Proust, de la *psychologie des tantes*… Ceux que je découvre à présent ne sont pas très bons non plus, ou plus exactement il y en a parmi eux de vraiment très mauvais, qui gâchent un peu l'ensemble. Le recueil produit pourtant sur moi un grand effet, et que l'on peut bien dire "poétique", quoiqu'il tienne moins aux mérites littéraires de ces strophes qu'à ce qu'elles m'apprennent de la vie de mon grand-père et de l'histoire de ma famille, d'une part, au pouvoir évocatoire des titres d'autre part.

Ainsi on ne m'avait pas menti quant au goût de l'aïeul pour ce Beaugy, sur la Loire, où j'ai moi-même séjourné, enfant, chez les Guérin, ses amis, quelques années après sa mort, et où je suis retourné avec Pierre il y a vingt ou trente mois. "Septembre à Beaugy", s'intitule un des poèmes, et d'autres : "Les ramiers à Beaugy", "Brouillard sur la Loire", "À la Loire à Beaugy", "15 avril à Beaugy". J'avais écrit, pour la remercier de son accueil, à la femme qui nous avait très gentiment reçus là-bas, lors de mon dernier passage, et dont malheureusement je ne connaissais pas le nom (du fait de son mariage elle ne s'appelait plus Guérin). La lettre lui est-elle arrivée ? Elle ne m'a pas répondu.

Je constate aussi, avec étonnement, que l'obsession de la vente de la maison – Les Garnaudes, où je suis né, à Chamalières –, hantise qui a dominé toute mon enfance, était très ancienne dans la famille, puisque mon grand-père l'exprimait déjà le 22 septembre 1940, dans un poème intitulée "La maison vendue", sous-titré, il est vrai, "Anticipation" :

Le soir, quand tout est calme autour de la maison

Où j'ai vécu longtemps et que, depuis la guerre,

Il a fallu quitter, le cœur gros, par raison,

Je viens faire le tour d'ancien propriétaire.

Un autre, sans date, s'appelle "Dernière cartouche" :

C'est fini. Maintenant on ne peut plus tenir.

L'argent de nos terrains a fondu comme neige.

On doit de tous côtés et il faut en finir.

Emprunter de nouveau : trouvera-t-on ? Que sais-je ?

Un autre encore, "Sacrifice", est plus explicite s'il se peut :

Malgré les temps durs, l'effort sans bénéfice,

Jusque-là nous avions gardé l'illusion

De pouvoir éviter l'ultime sacrifice,

En vendant les terrains de garder la maison.

Lui, mon grand-père, est pourtant bien mort aux Garnaudes, en 1950 ; et nous avons gardé la propriété six ou sept ans encore après sa mort, mais en de bien tristes conditions. Il écrivait pourtant, dans "Résignation" :

Il vaut mieux, il le faut, nous en aller d'ici

Où nous avons vécu dans la maison si belle

Au milieu du grand parc : en lui disant merci

Pour les heureux moments qu'on a vécus par elle !

C'est dur évidemment de quitter tout cela.

Cet air délicieux qui vibrait sous les arbres,

Cette vue sur la ville et les monts au-delà.

Il faut nous contenter d'un vieux logis macabre

Où nous ne verrons plus les fleurs ni le soleil.

On jurerait des fatalités héréditaires : non seulement l'incapacité à gagner de l'argent, qui a été la mienne toute ma vie, mais la menace de devoir vendre, quitter, partir, qui pèse sur moi ces temps-ci plus que jamais – cela

dit elle ne m'est pas spécifique puisqu'elle paraît s'étendre, pour ma génération et les suivantes, à la patrie elle-même et à sa civilisation.

C'est dur évidemment de quitter tout cela.

Cet air délicieux qui vibrait sous les arbres…

Vendredi 7 septembre, minuit et demi. À cause de mon projet de recueil de lettres reçues, j'avais demandé à Farid Tali s'il pouvait me communiquer le texte de quelques-unes des lettres que m'avait envoyées Barthes, et que je lui avais données. Il m'a aussitôt dit qu'il allait me les rendre, ce qu'il m'avait déjà proposé à plusieurs reprises. Je lui ai déclaré qu'il n'en était pas question et que je n'avais aucune intention de revenir sur ce présent, mais il mes les a renvoyées *all the same.* C'est très généreux de sa part. J'avoue être ravi de les avoir récupérées.

*

Un lecteur du *Journal de* Travers m'écrit pour me dire sa stupéfaction de trouver la mention d'*euros* dans ce livre censément écrit en 1976 et 77. Page 1371 on peut lire en effet :

« Je suis allé chez TWA, c'est de la foutaise cette histoire de billet à trois cent vingt euros… »

J'ai été bien étonné à mon tour. Il s'agit manifestement de l'effet d'un moment de distraction dans la transcription du manuscrit original. Pierre et moi avons procédé en 2004 ou 2005 à la longue et fastidieuse "saisie" de trente-cinq grands cahiers écrits en hâte trente années plus tôt. L'un de nous deux, sans y penser, a écrit *euros* pour *dollars* – il est question, quelques lignes plus haut, des mêmes billets *à trois cent vingt dollars.* C'est la seule explication que je puisse trouver.

*

Pierre et moi avons déjeuné chez Lipp, vendredi dernier, très agréablement, avec Me Karim Ouchikh, que je connais par Coûteaux,

auquel il a succédé à la présidence du Siel – Coûteaux est maintenant président d'honneur de ce mouvement. Me Ouchikh, né en France il y a une petite cinquantaine d'années, est un Berbère, musulman d'origine, qui s'est converti au christianisme au début de ce siècle. Même indépendamment de son offre d'assurer gracieusement ma défense face aux poursuites lancées contre moi par le Mrap, et de son goût très affirmé pour ma peinture, nous l'avons tous les deux trouvé extraordinairement sympathique.

Il a la passion de l'histoire, et en particulier des liens entre l'histoire et la musique. J'ai reçu de lui un article sur *La Muette de Portici*, dont le rôle dans la révolution belge de 1830 est en effet un exemple parfait des liens entre grand opéra (à la française) et événements capitaux (la naissance d'une nation).

Samedi 8 septembre, une heure du matin (le 9). Toujours ces distingués exégètes de "La rumeur du monde" (et du *Monde*), le samedi, et leur invraisemblable sabir – aujourd'hui, exemple parmi cent :

« La réponse n'est pas une réponse clefs en main sur comment on passe à une croissance de 1,5 % par an ; la réponse est une réponse sur quelle clef peut servir à… »

Mais où ces gens-là ont-ils fait leurs études ? Dans quelle langue ? Et qu'est-ce qui leur en reste ?

Hier ou avant-hier – mais là ce n'est plus une affaire de syntaxe, seulement de conception du monde –, il était question sur France Musique du petit festival qu'a organisé William Christie dans le jardin de sa maison de Vendée :

« Ça avait l'air très smart…

– Non, non, pas du tout, c'était super-sympa et tout, William était très décontracté… »

France Culture, cependant, recevait Stéphane Braunschweig, très redoutable c'est-vrai-qu'iste. Lui monte *Six personnages en quête d'auteur*, « de Luigi Pirandello, auteur italien, Prix Nobel de littérature » (sic). Mais bien entendu il n'a pas pu se résoudre à le monter tel quel – il est bien rare et presque sans exemple que notre époque, obsédée par l'autre et par

l'amour de l'autre, qu'elle dit, accepte les autres époques et l'art lui-même, le grand art, dans leur altérité constitutive, leur *lointeur*, leur *étrangèreté*. Non seulement le metteur en scène a tenu à une nouvelle traduction en français petit-bourgeois contemporain, sans quoi personne n'y eût rien compris, il a fallu aussi qu'il dote la pièce d'un prologue destiné à rassurer les spectateurs : c'est bien d'eux-mêmes qu'on leur parle, de leurs problèmes familiers, de situations contemporaines. On entendait une partie de ce prologue. Je ne suis pas arrivé à comprendre s'il s'agissait d'une caricature, d'un pastiche, du portrait-charge d'un metteur en scène de théâtre aujourd'hui, de sa ridicule parlure et de ses soucis, ou bien s'il fallait l'entendre comme un texte au premier degré, un dialogue sincère dans un théâtre d'à présent, sincèrement reproduit – je crois, hélas, que c'est plutôt ça.

Un autre c'est-vrai-qu'iste convaincu est Amin Maalouf, l'académicien français libanais. Cela dit j'étais absolument dans son camp, et proprement indigné, lorsqu'il a été pris à partie en ces termes, officiellement sur le mode plaisant, mais c'était tout de même une belle agression, par Marc Voinchet, qui le recevait aux *Matins* de France Culture :

« Amin Maalouf, les auditeurs ne ratent rien ! Alors il faut que vous me disiez, parce que voilà, moi je vous ai lu scrupuleusement, hein, je relis la phrase : "De la disparition du passé on se console facilement ; c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas." Et voilà que les auditeurs disent : "*Qu'*on ne se remet pas ? Mais ne faudrait-il pas dire *dont* on ne se remet pas ?"»

Ce serait déjà assez grossier si Maalouf avait commis une faute quelconque, mais ça devient inqualifiable dans la mesure où il est parfaitement dans son bon droit syntaxique, bien sûr, et où ce sont les auditeurs, et Voinchet derrière eux, qui témoignent de leur parfaite déculturation (et décivilisation).

Maalouf a esquissé une réponse plutôt tâtonnante – je n'aurais pas fait mieux à sa place : on ne s'attend pas à devoir s'expliquer devant des juges innombrables parce qu'on a dit ou écrit *c'est de la disparition de l'avenir qu'on ne se remet pas*. Mais par-dessus sa voix on a entendu celle de Voinchet, tout indulgence, qui précisait, ravi d'avoir coincé un académicien mais prêt à passer l'éponge :

« Moi je pense qu'il faut laisser… qu'il faut foutre la paix aux écrivains, mais enfin bon… »

Donc, non seulement la panclasse dictatoriale massacre la langue (ses horribles *dont* après *de*, toujours : « C'est du Moyen Âge dont on va parler ce matin… »), mais elle érige en lois ses cuirs, en règles de civilité (et de grammaire) ses barbarismes, en bon usage obligatoire ses pataquès ; et elle tape sur les doigts des académiciens s'ils n'écrivent pas comme elle parle !

Dimanche 9 septembre, minuit. La semaine dernière à cette heure nous approchions d'ici, après un petit mois d'absence. Nous avions quitté Paris le vendredi précédent, 31 août. Notre séjour chez Paul-Marie Coûteaux rue du Vieux-Colombier s'était prolongé tellement au-delà de ce que j'avais imaginé que j'avais complètement oublié que notre hôte, au début du mois, ou même plus tôt, m'avait prévenu qu'il avait prêté son appartement à d'autres amis, à partir de ce 31 ; plus exactement, j'avais si peu imaginé que nous serions encore là à cette date que je n'avais porté aucune attention à ce propos. Nous avons évacué les lieux en bon ordre (relativement…), sitôt après le déjeuner Ouchikh ; et, après un dernier passage chez les bouquinistes, nous sommes transportés à l'hôtel Mercure de Boulogne-Billancourt, porte de Saint-Cloud, afin d'être à peu près à pied d'œuvre, le lendemain, pour visiter, à deux heures, l'ex-maison d'Ambroise Paré puis d'Armande Béjart, déjà assez bien connue de nos services, à Meudon.

Cette institution a presque entièrement renoncé à toute fonction de maison de grand homme, ou de femme illustre. En revanche elle abrite un très joli petit musée, dont les deux points forts, en matière de peinture, sont l'école de Paris des années 50, Bissière, Manessier, Tal Coat, beaucoup d'autres, et d'autre part le paysage du XIXe siècle, surtout en sa première moitié – on trouve même là un Georges Michel, une de mes idoles, décidément (M. Trente-Huitessan, *of Flickr fame*, a mis en ligne ces jours-ci de très beaux Michel du musée Faure d'Aix-les-Bains).

Nous avions aussi un rendez-vous pour visiter à Clamart la maison de Jean Arp. Trois dames qui se trouvaient là avec nous et dont l'une me connaissait (Mme Larroche, de Condom), parlaient d'une autre maison de la même époque, celle de Theo Van Doesburg, à quelques centaines de mètres de là, mais sur la commune de Meudon, de nouveau. Elles avaient là-bas un

rendez-vous à cinq heures et elles ont bien voulu que nous nous y agrégions, ce dont nous leur avons été très reconnaissants car c'était fort intéressant. Nous n'avons donc quitté ces banlieues que vers six heures de l'après-midi. Vers neuf heures et demie du soir nous étions à Mirebeau, chez l'ami Coûteaux, dont nous aurons cet été, décidément, beaucoup pratiqué l'hospitalité, qui est exquise. Si par exemple je casse, m'étant pris les pieds dans son fil, une belle grosse lampe qui était là, sur le bureau de ma chambre où je lui montrais des photographies sur l'ordinateur, il rit aux éclats, m'assurant que je lui rends grand service, car cette lampe était affreuse (ce qui est parfaitement faux). Entre-temps nous avions fait un délicieux dîner, fort peu diététique au moins en son ouverture, car Coûteaux connaît mes goûts pour la cochonnaille, qui sont d'ailleurs les mêmes que les siens.

Le lendemain vers midi – dimanche dernier, donc –, il nous a raccompagnés jusqu'à la place centrale de sa petite ville, où nous avions laissé la voiture. Des politesses autour d'un bagage à porter ont évoqué pour nous une très courte séquence et la scène qui la suit, dans *Le Guépard*, quand le très joli fils du prince Salina (rôle tenu par le jeune Pierre Clémenti) raccompagne jusqu'à la diligence, en portant son sac de voyage malgré ses protestations, le chevalier Chevalley, envoyé de la cour de Turin, venu proposer au prince un fauteuil de sénateur dans cette lointaine capitale. Nous avons longuement parlé encore autour de la voiture. Puis Pierre et moi, nous rapprochant très lentement d'ici, avons visité le château de Scorbé-Clairvaux, ou plutôt de Clairvaux à Scorbé, bien décati et plutôt mal tenu ; sommes passés à Angles-sur-l'Anglin et à Fontgombault, sur la recommandation de notre hôte ; puis avons considéré les peintures romanes de Saint-Savin-sur-Gartempe, l'église d'Antigny, le château de Bois-Morand, le cours de la Gartempe et, finalement, la stupéfiante collégiale du Dorat, dont l'existence même m'était inconnue, je l'avoue à ma courte honte.

Jeudi 13 septembre, onze heures et demie du soir. J'ai commencé à mettre en ligne, lundi, et je poursuis la tâche tous les jours, les éléments d'un nouveau livre encore, pour lequel je n'ai pas de titre satisfaisant et que j'appelle *Lettres reçues*, de façon purement descriptive et peut-être

provisoire. Il y a au moins vingt ans que j'entretiens le projet de cet ouvrage, qui a toujours inquiété les éditeurs, pour des raisons juridiques et nullement idéologiques, pour une fois – à présent que je n'ai plus d'éditeurs, je peux faire ce que je veux.

Il ne s'agit pas du premier de mes livres dont je n'ai pas écrit ni ne compte écrire une seule ligne – encore que j'annote assez abondamment, quand le besoin s'en fait sentir. Hélas la tâche se révèle plus délicate et chronophage que je ne l'avais imaginé. Je supposais qu'il allait me suffire de prendre une lettre au hasard, dans la masse de courrier accumulée depuis quarante ans et plus, et de la transcrire, ou *saisir*, comme on dit. Mais « c'est plus compliqué que cela », comme on ne dit pas moins. Très rares sont, en proportion, les lettres éligibles. Il y a deux types qui sont à peu près exclus, ne serait-ce que par modestie (ou crainte du ridicule) : les lettres d'admiration et les lettres d'amour. Or je m'aperçois avec beaucoup d'étonnement que ces genres constituent à eux deux quatre-vingts pour cent du courrier, si ce n'est davantage.

Je lis ces lettres très différemment aujourd'hui de la façon dont je le faisais dans les années soixante-dix ou quatre-vingt (mais mon collationnement va jusqu'à nos jours) ; différemment, et *mieux*. J'y entends beaucoup plus de choses que je n'en percevais lorsque je les ai décachetées et parcourues hâtivement, par manque de temps ou parce que le correspondant, pour une raison ou pour une autre, ne m'intéressait pas. Je me rends compte aujourd'hui à quel point sont vaines, dans la plupart des cas, les tentatives amoureuses et épistolaires auprès des personnes qui ne nous rendent pas notre amour. On pèse chaque mot, on réfléchit à chaque tournure, on écrit trois ou quatre pages, davantage parfois, et l'on se met à guetter une réponse, comme si notre vie en dépendait. Et en fait, à notre belle lettre, si importante pour nous, si soignée dans son moindre détail, le destinataire, qui ne nous aime pas, jette à peine un rapide coup d'œil et il la fait retomber dans la masse du courrier indifférent.

Par définition, avec ces lettres *reçues*, je suis du côté des destinataires. Et, par définition toujours, on reçoit plus de lettres d'amoureux que de non-amoureux. Des garçons, des hommes et plus rarement des femmes m'ont écrit jusqu'à des quinze ou vingt lettres dont il m'est évident aujourd'hui qu'elles étaient inspirées à leurs auteurs par des sentiments très tendres à

mon endroit et dont je n'ai presque aucun souvenir, ou pas le moindre – *des lettres* et parfois des garçons, des hommes, des femmes. J'ai regardé vaguement ces pages, à l'époque, et je ne leur ai porté aucune attention sérieuse. Maintenant elles me touchent beaucoup et je trouve, rétrospectivement, leurs auteurs très séduisants. Je me demande pourquoi je ne leur ai pas répondu sur le même ton, pourquoi je ne me suis pas jeté dans leurs bras. Je devais avoir mes raisons ; mais le moins qu'on puisse dire est qu'en 2012 elles ne m'apparaissent pas clairement. Je ne vois qu'un énorme gâchis. Et pourtant je puis me dire qu'au moins j'ai été aimé, et même très admiré : mais toujours par des individus, jamais par une société.

Vendredi 14 septembre, une heure du matin (le 15). J'ai encore eu la visite du beau McArus, cette après-midi, pendant que j'étais occupé à peindre, dans l'atelier. J'ai dû noter ici, je ne sais plus, que sa belle Italienne et lui avaient rompu : elle est repartie dans son pays, au moins pour des vacances. Il n'a pas l'air de prendre ça trop bien, son apparence est celle d'un homme qui n'a pas dormi depuis plusieurs nuits, il donne l'impression d'être épuisé, légèrement hagard, et même un peu négligé. Mais, par chance, sa beauté, ou peut-être plutôt sa sexyté *(qui est carabinée), est du genre à être plutôt augmentée qu'autre chose par la fatigue et par le désordre de la tenue – un côté* dishevelled *lui va très bien.*

Il me semble, mais je peux me tromper, qu'il ne lui déplaît pas d'être admiré – physiquement, à défaut de l'être intellectuellement, voire artistiquement, ce qu'il préférerait sans doute.

L'autre jour il était venu emprunter des livres (Christian Prigent, l'idole de Pierre). Cette fois il venait me dire que si on faisait une pétition de soutien à Millet, il la signerait, non pas du tout parce qu'il approuvait ses vues (je n'avais pas du tout imaginé qu'il les approuvât), mais parce qu'il était écœuré de l'article d'Annie Ernaux dans Le Monde, *appuyé par cent cinquante signatures, d'illustres inconnus pour la plupart, et parmi elles celle de Le Clézio ; et par l'expulsion de Millet de chez Gallimard .*

Je lui ai dit que je n'avais pas connaissance d'une pétition sur le sujet, mais qu'en revanche il en circulait une pour me soutenir moi, face au procès que m'intente le Mrap. Il devait en voir le texte une fois rentré chez

lui. Il n'est pas exclu qu'il la signe, si le texte dit clairement, comme je lui ai assuré que c'était bien le cas, que la signature n'implique en aucune façon approbation de mes positions, mais seulement défense de la liberté d'expression.

Samedi 15 septembre, onze heures et demie du soir. Voilà l'In-nocence dans une belle impasse. Je me suis permis il y a deux jours, car cela ne pouvait plus durer comme cela, de prier de M. le Premier secrétaire, sur le forum réservé aux membres du parti, de bien vouloir user d'un ton plus amène sur le forum public, où à la moindre divergence de vues il se montre abrupt et cassant à un degré qui nous dessert et correspond fort peu aux idéaux de courtoisie de l'In-nocence. J'aurais dû le faire depuis longtemps, mais je savais que j'allais provoquer un tremblement de terre. C'est ce qui n'a pas manqué d'arriver. J'avais pourtant intitulé humblement mon intervention "Crainte & tremblements", en prévision du cataclysme. La réaction a passé mes plus pessimistes évaluations préalables. Elle a la même structure que celles de nos amis "Chances pour la France" quand on se permet d'évoquer devant eux leur violence : de fureur face à une accusation si injuste, ils cassent tout. Je subis à mon tour une interminable bordée de reproches, ma propre remarque étant accusée d'en dissimuler et d'en impliquer des dizaines d'autres, ce qui n'était pas du tout le cas mais qui, forcément, face à ce flot, le devient. Les nouveaux membres sont horrifiés et l'un d'entre eux, un professeur de droit, a déjà, après une brève passe d'armes marginale avec moi, rendu la carte (virtuelle) qu'il venait tout juste d'acquérir.

On nous reprochait notre querelle, et le désastreux spectacle qu'elle donnait. Le Premier secrétaire m'a proposé d'en faire disparaître les échos et j'y ai consenti. Mais les mêmes qui se plaignaient d'elle se sont plaints encore plus de sa disparition. Le professeur de droit, qui avait dit qu'il regrettait d'être venu (sur le forum des membres, et donc au sein du parti), l'a répété. Je lui ai fait remarquer que je ne voyais pas très bien à quoi je servais si je ne pouvais pas, en tant que président, faire à mon Premier secrétaire une remarque sur son ton exagérément offensif sans être aussitôt agoni de griefs. La seule alternative qui m'est offerte est de répondre à cette volée de bois vert, et alors on nous reproche nos disputes, ou bien de me

taire, et alors ma qualité de président est bafouée. J'ai commencé par répondre, j'ai dit ce que j'avais à dire, mais à présent je laisse le flot vindicatif se répandre sans rien lui opposer.

Je ne sais comment cette situation déplaisante va se dénouer. N'envisageant pas de me soumettre, c'est-à-dire de plier devant l'ire désormais tous azimuts d'un furieux, pour qui la moindre réflexion à lui adressée est l'expression hypocrite de secrètes animosités en lesquelles il voit clair, parfaitement clair, il ne me reste d'autre issue que de me démettre, à moins de perpétuer un lavage de linge sale en famille qui fait l'indignation des témoins. L'un d'entre eux a écrit qu'il croyait avoir rejoint un cénacle d'hommes supérieurs et qu'il assiste à des rixes de cour d'école. *Double bind* : ou bien je réplique à l'avalanche de reproches qui me sont adressés, et alors je ne fais que provoquer la suivante, dix fois plus sévère, et j'augmente l'indignation du public ; ou bien j'abandonne le terrain. Je me suis donné quelques jours de réflexion. J'envisage sérieusement de démissionner. D'un autre côté je trouve évidemment désolant de jeter par les fenêtres dix ans de travail et d'efforts. Sans être exagérément prétentieux je vois mal que le parti puisse continuer à exister sans moi. À la vérité il est également douteux qu'il puisse continuer à exister sans son actuel Premier secrétaire qui, pour commencer, a la totale maîtrise de son site.

Un autre problème, lui-même à deux étages, est celui de ma défense dans le procès qui m'est intenté par le Mrap. "Mon" avocate m'envoie copie de la note d'honoraires qu'elle fait parvenir à son confrère Me L., qui s'est proposé pour assumer les frais de mon assistance juridique et qui est précisément la personne dont je ne voulais à aucun prix pour mécène. Le Premier secrétaire ayant servi d'intermédiaire, je pouvais jusqu'à maintenant prétendre ignorer de qui il s'agissait ; tandis qu'à présent le nom de cette personne est écrit noir sur blanc dans un message qui m'est adressé. Mais comment faire marche arrière, à ce stade ?

L'autre étage de ce problème-là est que l'avocate offerte par le mécène que je ne voulais pas pour mécène, et surtout le remplaçant éventuel de cette dame, appartiennent à un bord idéologique très éloigné du mien. C'est le type de défense qu'on a choisi pour moi. J'ai l'impression qu'elle va consister essentiellement à expliquer que je n'ai pas dit ce qu'on pourrait croire que j'ai dit, que je ne pense pas ce qu'on pourrait croire bien à tort

que je pense. Il est bien possible que ce type d'argumentation me tire d'affaire à moindres frais que celui qui consisterait, comme j'en avais l'intention, à assumer tout simplement et rigoureusement mes paroles, qui sont parfaitement claires. Il me répugne profondément.

Dimanche 16 septembre, onze heures du soir. La guerre se poursuit sur le site réservé de l'In-nocence (qui n'a jamais si mal mérité son nom). Elle devient même d'une violence inouïe mais elle n'a plus qu'un seul protagoniste (et ses alliés). Je me suis pour ma part retiré du front, et même de l'arrière. Les quelques membres qui partagent ma façon de voir risquent de temps en temps une flèche en caoutchouc, pour tester si par hasard une sortie serait possible, mais elle ne manque pas de déclencher aussitôt un tir nourri à la mitrailleuse, et ils s'empressent de regagner leur trou.

Impossible de faire entendre au furieux que tout ce que nous souhaitions de lui c'était qu'il se montrât un peu moins abrupt et cassant, sur le forum. Nous n'avions pas d'autre reproche à lui faire que sa brutalité d'expression, quand l'épisode actuel a commencé – évidemment, depuis soixante-douze heures à présent que nous essuyons des tirs de mortier, nous pourrions sans doute en ajouter quelques autres. Je l'ai appelé *maître d'école* et *père fouettard*, ou plutôt j'ai comparé son ton à celui de ces types humains, ce qui ne me semble pas bien méchant (même s'il a entendu, Dieu sait pourquoi, *petit maître d'école*). Lui et sa garde rapprochée sont persuadés qu'il a été très gravement et très injustement accusé, et surtout il est convaincu que mes remarques plutôt anodines, et celles qui vont dans le même sens sous d'autres plumes, sont l'expression superficielle d'une formidable hostilité profonde. Je ne sais d'où lui viennent pareil sentiment d'insécurité et semblable crainte apparente de la trahison, de l'abandon, des plus noirs desseins à son endroit. Sa prose menaçante regorge des expressions typiques de la paranoïa, sur le modèle « voilà qui en dit long » : tout « en dit long », à l'en croire, des mauvais sentiments et des pires intentions vis-à-vis de lui.

Je ne sais pas comment nous allons nous sortir de cette situation ridicule. Lui propose que nous nous remettions au travail selon ses plans. Il a même proposé un communiqué, auquel un certain nombre de membres ont donné leur accord, et auquel j'aurais volontiers donné le mien en temps normal. Mais il n'est pas question que j'avalise par ce *business as usual* ce qui serait l'établissement d'une dictature interne, la moindre objection à l'exercice du pouvoir par le Premier secrétaire (qui bien entendu n'en est pas le dépositaire légitime) entraînant aussitôt un feu nourri d'accusations,

d'insinuations (« votre attitude en dit long ») et de menaces (« vous voulez la guerre, vous allez l'avoir »).

*

C'étaient hier et aujourd'hui les traditionnelles Journées du patrimoine. Nous avons eu très peu de visiteurs hier, quatre ou cinq, un peu davantage aujourd'hui (une vingtaine). C'est maigre. Je ne sais si c'est nous qui sommes démodés ou hors circuit, si c'est toute la région qui est sur la touche (il paraît qu'il n'y a "personne" à Lectoure et à Fleurance), ou bien si la crise économique incite les gens à rester chez eux. Ce n'est pas moi qui vais me plaindre de leur abstention, il va sans dire. Comme je l'ai écrit cent fois *if not one*, je ne comprends absolument pas, sauf cas de misère noire (le billet coûte trois euros au lieu de cinq…), qu'on puisse souhaiter visiter durant ces Journées un monument ouvert au public quatre-vingt-dix jours par an. Plus généralement, je ne comprends pas du tout qu'on puisse vouloir se consacrer au patrimoine lors de la journée du même nom, à la musique le jour de la musique, etc. J'appartiens à l'autre camp, moi : la vie à contretemps.

En revanche je comprends parfaitement, il va sans dire (d'autant que je l'ai déjà beaucoup dit, cela aussi), qu'on puisse souhaiter voir et visiter, lors des Journées du patrimoine, des monuments ou des maisons qui n'ouvrent au public que ce jour-là – je pense plus à de rares maisons d'artistes, peu connues, qu'à des palais nationaux pour lesquels il faut faire la queue à partir de six heures du matin…

*

Une envie m'a pris d'entendre mon cher *Into the Twilight*, de Bax, à l'heure du bain. Hélas, et comme il m'en souvenait, le disque est abîmé à partir de la troisième minute, et je n'en ai qu'un enregistrement. N'importe : ce qu'il y a de plus beau c'est le commencement. Et de savoir que cette

musique magnifique va se gâcher d'un coup, d'une minute à l'autre, la rend plus précieuse encore.

*

C'est au tour de Pierre Assouline d'intervenir dans l'"affaire Millet", d'ailleurs avec plus de modération qu'on n'aurait pu le craindre, si moins de correction syntaxique :

« C'est d'une personne ad hominem et prise dans sa totalité dont il s'agit, et c'est d'elle dont il fallait avoir la peau, professionnellement à défaut de littérairement. »

Lundi 17 septembre, trois heures et demie de l'après-midi. Les affaires de l'In-nocence tournent à la farce. Nous assistons à une révolution de palais en bonne et due forme et ce parti lilliputien est le théâtre d'un coup d'État digne des plus beaux jours de la Porte, de Ben Ali écartant Bourguiba ou Eltsine le pauvre Gorbatchev. Je connais les joies de Charles X prié un peu rudement de gagner Cherbourg au plus vite ou celles de Jacques II avant lui, invité à faire ses bagages et à prendre la route de Saint-Germain. Ah qu'il est amusant de vieillir, décidément ! Je n'aurais pas raté ça pour un empire ! (pas même pour une présidence).

C'est tout de même aux mœurs du palais de Carthage que la situation ressemble le plus : au vu des services rendus par mon personnage de vieillard gâteux, on me propose généreusement une "présidence d'honneur" et même un poste de "président fondateur à vie". L'auteur du coup d'État n'est pas spécialement attaché aux honneurs : il verrait bien Marcel Meyer, qui en a déjà rempli les fonctions, en président, étant bien entendu toutefois que ce serait lui, Premier secrétaire, qui prendrait toutes les décisions. En attendant il fait passer des communiqués rédigés par lui (je ne m'inquiète pas, la différence s'entendra vite), et il se trouve bon nombre de membres pour les voter sans états d'âme. C'est cela que je trouve merveilleusement instructif : quand on lit ce genre de choses dans les livres d'histoire, on ne comprend pas exactement ce qui se passe, pourquoi les gens trahissent,

comment ils se soumettent avec enthousiasme au nouveau pouvoir, même et surtout s'il donne tous les signes de la violence caractérielle ; tandis que là tout est parfaitement clair, paradoxalement grossi par l'étroitesse microscopique du champ.

Mardi 18 septembre, une heure moins vingt du matin. J'ai mis tout ce qui précède sur le forum public du parti, hier, ce qui évidemment a créé un beau tumulte et fait pousser pas mal de cris d'orfraie : le parti se ridiculisait, il allait perdre tous ses rares soutiens, tout ça n'était vraiment pas sérieux. Mais j'ai assumé pleinement le geste, dit que l'In-nocence n'aspirait en rien, bien au contraire, à être un parti comme les autres, revendiqué toutes nos différences. Quelqu'un ayant déclaré, pas trop favorablement, qu'on voyait bien, à la gabegie qui y régnait, qu'il s'agissait d'un parti fondé par un écrivain, j'ai saisi cette balle au bond et rappelé que cet écrivain, en plus, était l'auteur de *Tricks*, et de trente volumes d'un journal peu porté sur la cachotterie. Nous n'avions rien à cacher et en faisions une politique.

En tenant bon sur cette ligne-là je suis arrivé à obtenir ou à imposer une espèce d'armistice, plutôt favorable et qui, en tout cas, consacrait l'échec du putsch – dont l'existence, bien entendu, est totalement niée par l'équipe d'en face (je devais me retrouver, *out of the blue*, "président d'honneur à vie", mais ce n'était pas un putsch…). Seulement le cessez-le-feu est terriblement précaire et le conflit peut se rallumer à tout instant. L'opposition, c'est-à-dire la tendance qui soutient le Premier secrétaire, réclame à présent la suppression du fil inauguré par l'extrait de mon *journal.* Je m'y oppose totalement, au motif que c'est ce fil qui a conduit à la paix ; qu'il fait donc partie de ses conditions, et que sa suppression remettrait tout en cause.

La plus récente intervention qu'on y peut lire, à l'heure où j'écris, est celle d'un Israélien, ou Français professeur dans une université d'Israël, je ne sais (les deux, probablement) :

Ah zut, juste au moment où j'allais la copier je m'aperçois qu'elle a disparu. Il est vrai que j'ai donné mon accord, à titre de compromis, à la suppression de toutes les interventions, sur ce fil, postérieures au cessez-le-feu. Celle-ci, très flatteuse à mon égard, disait que ma façon de mener cette

affaire faisait mentir le mythe selon lequel les écrivains étaient des incapables en politique. Sur le forum privé elle avait été jugée, par une dame de l'opposition, comme « un chef-d'œuvre de brosse à reluire ».

Jeudi 20 septembre, minuit et demi. Le Premier secrétaire a démissionné hier matin, aussitôt suivi de tous les siens. Trois minutes plus tôt, j'étais moi-même au bord de renoncer à mes fonctions. Je le suis de nouveau ce soir tant je suis écœuré par les réactions qui s'expriment sur le forum public de l'In-nocence et par les interprétations qui sont offertes de ce qui s'est passé, et qui n'ont rien à voir avec la réalité.

Comme, prenant acte de la démission du Premier secrétaire, j'en ai profité pour le remercier très vivement de tout ce qu'il avait fait pour le parti, ces remerciements, dans les circonstances, ont été jugés déplacés par l'opinion publique (in-nocente). Que n'aurais-je pas entendu, pourtant, si je n'en avais pas formulé ! Comme aurait été fustigée mon ingratitude ! Or j'étais d'autant plus sincère dans l'expression de ma reconnaissance que je trouve en effet remarquable le travail effectué en deux ans par le partant, et apprécie hautement tout ce qu'il a donné au parti de compétence, de dévouement, de sens de l'organisation, de temps et même d'argent.

Dans un des fils consacrés au sujet, j'ai écrit précisément ce que je viens d'écrire ici : « Que n'aurais-je pas entendu si je ne l'avais pas remercié ? » Cette fois c'est ce dernier mot qui fut jugé de mauvais goût, car d'aucuns ont affecté de l'entendre au sens ancillaire du terme, comme si j'avais congédié avec brutalité un employé dont je n'étais pas satisfait. C'est en effet le type de récit qui prévaut, et pratiquement le seul qui se rencontre sur le site du parti : je me serais, avec une rare brutalité, débarrassé d'un collaborateur qui ne me convenait plus. Le sentiment est à peu près unanime sur ce point. Or il n'a aucun fondement dans la réalité. J'ai fait au Premier secrétaire une remarque sur sa trop grande brutalité à lui lors de ses interventions sur le forum public, et cette remarque, assez modérément formulée pourtant, a déclenché un Armageddon de violence verbale et de soupçons (si je faisais telle remarque, c'est que je n'avais pas osé formuler telle autre, autrement plus grave, et qui eût mieux correspondu à mes véritables convictions, etc.) dont il n'était pas question que je

m'accommodasse. Quelle raison aurais-je eu de vouloir me débarrasser de Didier Bourjon, dont l'action était saluée de toute part ? Au contraire j'avais tout intérêt à ce qu'il conservât le plus longtemps possible ses fonctions, puisqu'il me soulageait d'une grande part de mes responsabilités. Et seule son extrême violence manuscrite m'a clairement fait comprendre, au bout de deux ou trois jours de ces diatribes mal enrobées, qu'il allait falloir que l'un de nous se retire.

Ce que je trouve décourageant, et qui me donne envie de démissionner moi aussi, c'est que pas une seule des personnes qui ont été témoins de ces affreux échanges, pas même celles qui paraissaient les voir du même œil que moi et les entendre de la même oreille, n'a ressenti le besoin de corroborer la relation que j'en ai donnée. Il a même été question de vessies que j'essaierais de faire prendre pour des lanternes. Tout le monde paraît persuadé que la violence a été toute de mon côté. L'impression que j'ai gardée est que c'est le contraire exact qui est vrai. Mais si c'est pour n'être cru de personne…

Vendredi 21 septembre, minuit et demi, Plieux. Un autre mot qui commence à n'être plus compris, après *village* (Cahors et Fontainebleau sont des *villages…*) ou *cathédrale*, c'est *château*.

J'attendais cet après-midi un réparateur de chauffe-eau, qui venait pour la première fois. Il m'a téléphoné, du village même, pour me demander où était le château (qui se voit à peu près comme le mont Saint-Michel au milieu de sa baie). Puis je l'ai vu passer deux fois devant notre portillon, sans ralentir. Sans doute s'est-il fait expliquer sur la place où était le château car il est revenu assez vite et il a cette fois consenti à sonner au pied de la tour. Le château, ici, ne pouvait pas être le château, dans son esprit. Lui n'imaginait pas, probablement, que pareil bâtiment, si vieux, si vétuste, puisse être habité. De même, à Rome, des garçons rencontrés ici ou là pensaient, quand je leur donnais pour adresse la Villa Médicis, que je me moquais d'eux, pareil monument ne pouvant pas servir de lieu d'habitation.

Samedi 22 septembre, minuit dix. Hier j'ai déposé sur le forum public de l'In-nocence, sous le titre "Découragement", ce long message-ci, qui

résumait bien mes sentiments du moment :

« Le découragement n'est certainement pas un sentiment qui convienne à un chef de parti, mais j'avoue que c'est celui qui l'emporte en moi ces jours-ci, spécialement au vu des interprétations qui dominent ici quant aux désastreux événements récents. J'en ai proposé le récit détaillé, "un" récit si vous préférez, puisqu'il semble que ma parole soit gravement mise en doute – récit qui peut se résumer à ceci : je me suis permis, sous le titre "Crainte et tremblements", parce que je savais qu'accepter les critiques n'a jamais été son fort, de faire une remarque à M. le Premier secrétaire sur le ton trop vif, à mon avis, dont il usait sur ce forum-ci avec les personnes dont les vues divergeaient des siennes. Il est résulté de cette remarque un maelström d'une fureur et d'une violence inouïes, et dont une remarque récente de M. Guillard, sur ce forum-ci, donne un reflet très atténué :

« "Si cette affaire en est d'abord une entre deux géants, comme disait Cassandre, elle est aussi l'œuvre d'un minuscule faux derche de première, d'un ultraviolent rentré, bouffi de haine recuite : j'ai nommé Marcel Meyer, le plus nocent des in-nocents. C'est dommage." »

« (Je rappelle qu'il s'agit d'un des membres les plus anciens et les plus respectés de ce parti pour lequel il a fait beaucoup, bien connu sur ce forum pour sa modération et pour sa courtoisie, et que je tiens pour ma part en la plus haute estime et amitié.)

« Face à ce déferlement d'une violence pour moi stupéfiante et que je ne pouvais ni ne voulais soutenir, je me suis réfugié dans le silence. M. le Premier secrétaire a alors choisi ce moment pour prendre les affaires en main, proposer des communiqués comme si de rien n'était, les publier malgré mon abstention de fait, contrairement aux statuts, et proposer une réforme générale de structure, qui consistait à faire de moi une potiche (président d'honneur à vie), et, bizarrement, à élire à ma place un président potiche, charge aimablement proposée à M. Meyer, justement – c'est ce que je me suis permis d'appeler une révolution de palais ou une tentative de coup d'État. Que des changements de structure soient nécessaires, c'est possible, mais je m'étonne qu'on ne m'en ait pas parlé avant et je ne trouve pas que le moment choisi pour y procéder ait été très opportun. Dans mon inconscience, j'ignorais même que je fusse un si mauvais président qu'il faille me réduire en catastrophe à un rôle purement honorifique. Si j'ai bien

compris, les principaux reproches qui m'étaient faits sont d'avoir proposé le casque gaulois comme (un des) emblèmes(s) du parti (proposition qui, mise aux voix sur ma suggestion, a été écartée démocratiquement) et d'avoir suggéré sans consultation préalable une campagne de variations selon la structure "le changement de …, c'est maintenant" (changement de peuple, changement de civilisation, changement de paysage, etc.). Je me permets de rappeler que M. le Secrétaire général disposait déjà de très considérables pouvoirs et, par accord entre nous, présidait à la marche de ce parti au quotidien. Mon interprétation des faits est qu'il a, peut-être sous la pression de circonstances étrangères à l'In-nocence, et pour parler très vulgairement, mais je ne vois pas d'expression plus juste, "pété un câble". Je ne pouvais pas, en tout cas, m'accommoder de sa violence et j'étais moi-même au bord de la démission quand il a démissionné.

« L'hypothèse qui semble avoir les faveurs de ce forum, selon laquelle je l'aurais "remercié", au sens ancillaire de l'expression, est totalement absurde : pourquoi aurais-je voulu me débarrasser d'un Premier secrétaire qui, de l'avis général et du mien, faisait un excellent travail et avait beaucoup fait progresser le parti ? Parce qu'il me faisait de l'ombre ? J'avoue ne m'en être pas avisé.

« Il m'a été reproché, entre mille autres choses, d'avoir, le premier, accepté la proposition d'un arbitrage attribué à Cassandre et d'avoir, après cette acceptation, participé à certain autre fil lié à la polémique en cours. Je rappelle qu'il faut être deux pour qu'une convention de cessez-le-feu soit établie ; et qu'en plusieurs heures ni jamais M. le Premier secrétaire ni aucun de ses proches n'a accepté la proposition d'arbitrage.

« Une de mes seules vanités est d'essayer de m'en tenir toujours à la vérité. J'avoue qu'il m'est très pénible de voir contester ici, systématiquement, ma version des faits ; très pénible aussi de constater que d'aucuns qui ont vécu à mes côtés les mêmes événements ne se croient pas tenus de confirmer, puisqu'elle est contestée, la véracité de la relation que j'en donne. J'ai à faire face au jour le jour, à l'extérieur, à une haine qui ne se relâche pas un seul instant et qui cette semaine, par exemple, consiste à me ranger dans une "nébuleuse brune". Je puis lutter sur un front, mais pas sur deux. Je peux résister au portrait que font de moi les Laure Adler ou Renaud Dély, mais pas à celui que suggèrent ici même, en creux ou en

relief, MM. Rogemi, Lamy ou Jean-Marc, pour ne rien dire de MM. “de Seelisberg” ou “Geronimo” ; et selon lequel je serais, si je comprends bien, une espèce de tyran sans scrupule qui viendrait de se débarrasser dans le sang d’un rival. Pardonnez-moi, mais là je suis au bout de mes forces. J’ai tenu aussi longtemps que j’ai pu parce qu’il me semblait que ce parti était, malgré ses échecs, un instrument précieux pour la défense de nos idées ; mais, face au très peu de soutien que je reçois ici même dans des circonstances très difficiles, face à l’image détestable que me renvoie ce forum, je suis à bout de ressources. »

Je me suis donné trois jours de congé sabbatique et n’interviendrai plus avant lundi : soit pour démissionner, soit pour reprendre, dans la mesure du possible, le train-train quotidien de la vie du parti, qui devrait être assez vif en cette période agitée. Sur le même fil que le message ci-dessus, parmi d’autres messages de soutien (majoritairement), une jeune femme a déposé une contribution où elle expose qu’elle-même et plusieurs de ses amis ont été dissuadés de participer aux échanges du forum à cause du ton de B. et des remises à leur place qu’ils ont subies de sa part. Sur un autre fil, celui où j’avais déposé des extraits de mon *journal*, un autre message de la même jeune femme a disparu et on peut lire à sa place :

« Message édité » – par quoi il faut certainement comprendre qu’il a été *supprimé*, ce qui ne manque pas de saveur. Cette affreuse langue informatique n’est pas celle de Marcel Meyer. Donc, sur notre propre forum s’exercent des censures dont nous ne sommes pas les auteurs. Les démissionnaires administraient le site et en assuraient la maintenance. Ils ont bien voulu accepter, d’ailleurs sans qu’on ait à le leur demander, de pourvoir à son fonctionnement technique jusqu’à la prochaine assemblée générale. Mais s’ils en profitent, comme il semblerait, pour faire disparaître les entrées qui ne leur sont pas favorables, la situation n’est guère tolérable. Il faudrait leur demander de rendre les clefs. Le problème est que je ne suis pas sûr que nous disposions de quelqu’un qui soit capable de faire jouer pareil trousseau.

Mais j’y pense : c’est peut-être l’auteur elle-même qui a “édité” son message, ne serait-ce que pour le transporter sur un autre fil ?

*

Journalistes qui ne comprennent pas ce qu'ils disent – Loïk Le Floch-Prigent, l'ancien président d'Elf, a été arrêté en Côte-d'Ivoire et aussitôt remis à la justice togolaise qui le réclamait pour escroquerie ; cela au grand mécontentement de son avocat, bien sûr :

« Pour lui, son client n'a pas été enlevé, mais *extradé*. »

Il me semble infiniment plus vraisemblable que, pour l'avocat de Le Floch-Prigent, « son client n'a pas été extradé, mais *enlevé* » – mais, pour un journaliste de France Culture, entre les deux formulations il n'y a pas de différence.

Quant aux doctes participants de "La rumeur du monde", le samedi à midi – et ils sont tous professeurs de grandes écoles ou assimilés –, il n'y a plus aucune limite à leur charabia :

« Je suis optimiste qu'il arrivera à améliorer les choses » (Barack Obama, je crois).

Ou bien :

« Avez-vous confiance que tel ou tel candidat sera capable de régler les problèmes économiques ? »

Ces gens pensent en anglais et traduisent péniblement. D'ailleurs ces deux phrases sont l'une et l'autre traduites de l'anglais. L'ennui est que ces traducteurs, à force de vivre et d'enseigner aux États-Unis, ou de passer leurs journées à lire des livres, des magazines ou des journaux anglo-saxons, ont oublié leur langue d'origine, s'ils l'ont jamais sue.

Lundi 24 septembre, minuit et demi. Les troubles intestins de l'Innocence ne cessent pas, malgré la démission de Bourjon. Ce matin j'avais décidé de ne pas démissionner et de remettre le parti au travail après cette longue semaine de guerre déchaînée ; mais, ce soir, tout est de nouveau remis en cause. Bourjon, quoique démissionnaire, ne désarme pas. Il a publié sur le forum un justificatif d'adieux de plusieurs pages auquel je n'ai pas répondu, ayant déjà dit tout ce que j'avais à dire. Maintenant il réclame une assemblée générale extraordinaire, qu'il dit rendue indispensable par sa

démission. Il me semble que nous pouvons bien tenir jusqu'à l'assemblée générale *ordinaire*, qui doit se tenir en décembre. Avec les délais statutaires pour la convocation de l'extraordinaire, on arriverait presque à la même date. Et les esprits ont besoin de se calmer, de recouvrer un peu de sérénité. Pas de précipitation. D'ailleurs, la convocation d'une assemblée extraordinaire revient au président, à moins qu'un quart des membres ne l'exigent : des membres inscrits ou des membres qui participent au scrutin.

Le plus éprouvant pour moi, et ce qui m'incite le plus à la démission, c'est de découvrir l'animosité à mon égard de nombreux participants à nos débats. Une Marseillaise disait ce soir, à propos de mon refus de convoquer tout de suite une assemblée générale, qu'elle voyait bien que toutes les herses étaient levées, et qu'il n'y aurait pas de pitié pour les indésirables. J'ai eu la faiblesse de lui répondre, de l'interroger sur les raisons de son hostilité, de lui demander si elle n'était pas parfaitement libre d'exprimer son opinion sur l'un ou l'autre forum, et si à son avis j'étais un si mauvais président qu'il fallût de toute urgence, sans qu'il ait jamais été question de cela plus tôt, me réduire à un rôle de président d'honneur, pour me remplacer, qui plus est, par un président potiche :

« Que vous ai-je fait ? Que me reprochez-vous ? »

J'ai eu tort, mais j'étais blessé. J'aurais mieux fait de suivre ce que je conseillais moi-même à Bourjon en janvier dernier :

« Vous avez tenu ce parti à bout de bras depuis que vous y êtes entré(s), et je ne suis pas le seul à le penser. Il me semble qu'on vous l'a beaucoup dit, beaucoup écrit, et moi le premier. Mais je ne comprends pas vos demandes constantes, à tout le monde, de reconnaissance plus grande, plus chaleureusement exprimée. Pour ma part, je ne puis faire mieux, ni davantage. Une reconnaissance extirpée n'est rien, ne vaut rien. Les gens sont ingrats, légers, paresseux, décevants. On ne se fait pas aimer d'eux en se plaignant sans cesse qu'ils ne vous aiment pas assez et en leur rappelant à tout moment ce qu'on a fait pour eux, même si c'est vrai – *surtout* si c'est vrai. »

Ach, so true ! J'ai trouvé cela dans ce *journal* même, en relisant pour impression le mois de janvier. J'avais oublié qu'il y avait eu alors, déjà, au sein du parti, une crise hautement prémonitoire de ce qui arrive à présent.

Le caractère difficile de M. le Premier secrétaire, son extrême susceptibilité y étaient déjà nettement exposés. Je ferais mieux de me relire davantage.

Pourquoi dit-on *relire*, d'ailleurs, pour des pages qu'on a écrites ? Je les *relis* pour les corriger, mais je ne les avais jamais lues.

Mardi 25 septembre, minuit et demi. Aujourd'hui, miraculeusement (ça n'arrive pour ainsi dire jamais), je suis parvenu à accomplir *toutes* mes tâches, malgré la guerre intestine qui ravage le parti (ou peut-être à cause d'elle, *grâce à* elle, car elle m'a fichu une gigantesque insomnie et j'étais à mon bureau à six heures du matin – cela permet de prendre une sérieuse avance).

Ces temps-ci je dois (d'après mes propres consignes) :

1) mettre cinq photographies en ligne, sur Flickr, avec leur texte inséré, pour *Le Jour ni l'Heure* : deux le matin, trois à midi ;

2) tenir le mal nommé "agenda", jadis porté sur des registres noirs de marque Travers, aujourd'hui saisi directement sur fichier informatique ;

3) alimenter la "Chronologie" de *Le Jour ni l'Heure*, sur mon site personnel : ajouter le texte de l'agenda d'une journée, si cette journée a comporté la prise de photographies autres que l'autoportrait quotidien ; et répartir, à partir de Flickr, les photographies récemment mises en ligne dans les différentes journées au cours desquelles elles ont été prises (je m'occupe beaucoup en ce moment des tableaux du musée des Beaux-Arts d'Orléans, mardi 7 août 2012) ;

4) revoir et mettre en ligne le texte quotidien du *Journal d'un autre* ;

5) ajouter une phrase ou deux, ou une photographie, à *Vaisseaux brûlés* ;

6) ajouter ou renforcer quelques entrées à l'*Index églogual des Vaisseaux* ;

7) ajouter sept phrases à l'*Anthologie générale* ;

8) ajouter mille signes aux *Inhéritiers* ;

9) faire 50, 50, 50, 70, 30 et 12 mouvements de gymnastique ;

10) passer une demi-heure dans l'atelier, y avancer une ou deux couvertes ;

11) lire *Le Monde* ;

12) rédiger et soumettre au vote un communiqué pour le parti (aujourd'hui : les investissements qataris en France) ;

13) relire pour correction le *journal* 2012, celui-ci même (j'ai fini ce soir la mise au propre de *janvier*) ;

14) travailler à *Demeures 10*, Île-de-France (je n'en suis toujours qu'au premier texte, relatif à Aragon et Elsa Triolet à Saint-Arnoult) ;

15) écrire le *Journal d'un autre* ;

16) écrire ce *journal*-ci.

En général, je tombe de sommeil avant la fin. Aujourd'hui, j'ai tenu jusqu'à la dernière station, malgré une crise boulimique magistrale, *on my way to* l'atelier, cette après-midi (j'ai fait un détour par la cuisine, ses terrines du Rouergue, son crémant de Bordeaux (cadeau de ma tante), sa confiture de poires, etc.). Et me voici (00:57). Ah ! j'ai oublié 17) la promenade des chiens, et 18) l'autoportrait.

Mercredi 26 septembre, minuit vingt. « On passe là devant quelque chose qui est digne de s'arrêter » (France Culture, "La grande table" – il s'agit d'une émission sur les nouvelles salles arabo-musulmanes du Louvre : je ne sais plus si cette jolie phrase est de la journaliste ou de la conservatrice).

*

« Nous continuons notre semaine sur vivre en clandestinité » (France Culture, évidemment – on est là au cœur de la "langue France Culture").

*

« On constate certaines disparités régionales, certaines plongent littéralement, d'autres se défendent mieux ou même progressent » (France Culture).

*

Je me souviens que je voulais noter quelque chose ici, quelque chose qui était lié à une conversation avec Pierre, mais j'ai complètement oublié ce dont il s'agissait et Pierre dort, je ne peux le consulter.

Pareilles petites mésaventures m'arrivent souvent, très souvent. Est-ce l'entrée en gâtisme ou les débuts d'Alzheimer ?

*

Notre président avait l'air bien sonné et même un peu bizarre, ce soir, à New York où il se trouve pour une réunion de l'O.N.U., quand il a dû commenter pour des journalistes français les nouvelles catastrophiques du chômage. Il paraissait légèrement hagard et il a même eu, sur la fin, un geste tout à fait étrange, genre "C'est comme ça, que voulez-vous que j'y fasse…".

Suis-je le seul à l'avoir remarqué ?

*

Au milieu de mes soucis de haute politique, je suis assailli depuis notre retour ici, au commencement de septembre, par une préoccupation et une exaspération qui d'ailleurs s'étaient déjà manifestées en moi avant le voyage de cet été et qui tiennent à la nouvelle voisine, ou plus exactement à son chien. Il se confirme en tout cas que la maison qui fut jadis celle de M. Dupuy peut en un tournemain, selon le comportement de ceux qui l'habitent, rendre cette demeure-ci inhabitable.

La nouvelle voisine a un vieux petit chien, assez joli et pas antipathique, à ce détail près qu'il aboie en permanence, à peine est-il de sortie. J'ai suggéré à cette dame qu'elle lui mette une muselière dans les moments où il est dans son jardin (qui est à trois mètres du nôtre) – elle a poussé silencieusement les hauts cris, comme si je suggérais je ne sais quel supplice. D'après elle, son chien aboie, oui, c'est vrai, il a toujours aboyé,

c'est bien regrettable, mais que peut-elle y faire ? Il est peut-être un peu tard, en effet (il a quinze ans et demi). Mais bien sûr elle pouvait *tout* y faire – ce ne sont pas les chiens qui aboient, ce sont leurs maîtres. J'ai vu et entendu la façon dont elle lui disait, sur un ton affectueux et amusé, de ne pas aboyer. Pour un chien ce ton bienveillant est bien sûr un encouragement à continuer de faire ce qu'il fait sans y rien changer, en l'occurrence aboyer. Je me flatte de n'avoir jamais eu de chien aboyeur – ce qui ne signifie pas que les miens n'aboient jamais, mais ils ne s'y mettent qu'en des circonstances exceptionnelles, assez judicieusement choisies par eux ; tandis que le chien de la voisine aboie presque en permanence, sitôt est-il dans son jardin. C'est une modalité d'être, chez lui.

Il y a là deux choses incompréhensibles, pour moi. Comment la voisine peut-elle les supporter elle-même, ces aboiements (ils sont affreusement éprouvants pour les nerfs, je trouve) ? Et comment, étant une femme aimable et raisonnable, à première vue, première rencontre, comment peut-elle s'accommoder assez tranquillement d'infliger à ses voisins (en l'occurrence à moi) un pareil dérangement ?

Je dors très mal et très peu – moyennant quoi je tombe de sommeil aux moments les plus inattendus et irréguliers de la journée ; mais impossible de fermer l'œil, alors, soit que le chien aboie en effet, soit que je sois convaincu qu'il va aboyer d'une minute à l'autre, me tirant désagréablement du sommeil, où je préfère ne pas me laisser entraîner dans ces conditions ; et si je n'ai pas sommeil et tâche de travailler c'est encore pis, la chose (l'aboiement de ce roquet), ou *la crainte* de la chose (la certitude qu'il va s'y mettre avant la fin de la phrase).

Du moins peut-on fermer les fenêtres, maintenant que la saison touristique est révolue. Avant qu'elle le soit, nous n'osions pas, de peur ne pas entendre la cloche des visiteurs. Peut-être cette cloche importune-t-elle la voisine, j'y songe, quoique les visiteurs soient bien rares. Si elle s'en plaignait à moi je n'aurais de cesse qu'il soit mis fin à cette nocence, ne serait-ce qu'en faisant installer une sonnette électrique, moins appropriée au site que ma grosse cloche mais plus commode assurément ; tandis qu'elle-même reste sourde à mes doléances :

« Ah oui c'est une habitude bien pénible, qu'il a là… »

Jeudi 27 septembre, minuit et demi. Lors d'une promenade nocturne de village, cet été, en Île-de-France, nous apercevions les intérieurs des maisons, et leurs habitants occupés à regarder la télévision, pour la plupart, ou à consulter leur ordinateur posé contre leurs cuisses. Et me frappait surtout à quel point tout le monde, presque sans exception, était *affalé* (pour ne pas dire *avachi*). Nous vivons dans une société d'*affalés*, dont tous les sièges prêtent à l'affalement, y invitent, l'encouragent ou le rendent obligatoire. Si l'on obligeait les Français à ne s'asseoir que sur des chaises ou dans des fauteuils Louis XIII, à haut dossier droit, aurait-on un nouveau Grand Siècle ? Hélas il est probable que nos sièges ne sont que le reflet de notre façon de voir les choses, et qu'ils l'attestent plus qu'ils ne la suscitent.

Tout de même, ce serait une expérience à tenter…

*

En cherchant des lettres à mettre en ligne pour mon *Lettres reçues*, que je m'amuse beaucoup à composer, je suis tombé sur une assez longue lettre très amusante de Robbe-Grillet, à propos de *Buena Vista Park*. J'en avais complètement oublié l'existence et le contenu, et je l'ai lue comme une première fois :

« Je me rappelle une de mes premières expériences concernant ce poids des Belles-Lettres : la lecture du premier roman de votre père. Je me doutais déjà vaguement, à l'époque, que ce n'était pas bien de tuer les arabes, vers midi, sur les plages trop chaudes. Cependant je continuais de le faire, par conformisme, par hégélianisme mal compris, par habitude. Après avoir lu "l'Étranger", j'ai eu un sursaut de conscience et plus jamais je ne me suis laissé aller à commettre ce genre de crime.

« Eh bien ! vous aussi (c'est sans doute héréditaire) vous m'avez ouvert les yeux. »

*

Étrange à quel point les gens sont *set in their ways* (je peux parler, soit…) et n'en sortiraient pas pour tout l'or du monde.

Je ne compte pas les personnes qui me disent gentiment aimer mes livres, y prendre beaucoup de plaisir et même déplorer qu'il n'y en ait pas davantage (!), et néanmoins ignorer avec une constance immarcescible ma petite production webmatique et intertextuelle, pourtant de plus en plus considérable. J'ai beau savoir que ça ne sert à rien, au bout d'un moment de conversation je me permets de leur signaler l'existence de *Vaisseaux brûlés*, de mes photographies quotidiennes sur Flickr, et maintenant de tous ces *works in progress* : *Lettres reçues,* le *Journal d'un autre*, *Les Inhéritiers*, l'*Anthologie générale*, *L'Homme remplaçable*, etc. Mais je les vois ne pas m'entendre, n'avoir aucune intention d'y aller voir. Ce ne sont pas des livres, ça, ce n'est pas de la littérature, ce n'est pas moi, ça ne les intéresse pas – ils ne le disent pas si clairement, en général (et quelquefois si), mais je les vois bien le penser.

Étonnant, d'ailleurs, le nombre d'individus, *en 2012*, comme aurait dit ma mère, auxquels l'univers de la Toile est complètement étranger – je ne sais pas si la proportion est plus grande parmi mes lecteurs qu'au sein du public en général, mais dans mon entourage elle est considérable (à commencer par Flatters, Finkielkraut, Claude Durand, sans parler de ma sœur ou de ma tante Belou…). Mais ce n'est pas là le seul obstacle. D'aucuns, qui fréquentent le Net pour toute sorte de raisons, ne sont pas prêts à l'associer aux lettres, et se refusent à considérer qu'un écrivain puisse avoir une production quelconque en dehors du livre (même s'agissant d'entreprises qui ne pourraient pas avoir d'existence ailleurs que sur la Toile, comme *Vaisseaux brûlés*). Des amis qui se plaignent aimablement de n'avoir pas assez de vos nouvelles et qui souhaiteraient savoir ce que vous devenez, disent-ils, font perceptiblement la sourde oreille quand vous leur apprenez que vous publiez sur Flickr (« Je connais pas du tout… ») un autoportrait par jour depuis des années et quatre autres photographies reflétant votre vie quotidienne. Il est vrai que leurs protestations d'admiration, d'amitié et d'impatience de vous lire peuvent très bien – et ce n'est pas moi qui le leur reprocherai – être considérablement gonflées par le désir un peu imprudent d'être aimable. Ainsi vous vous étonnez, puisqu'ils vous disent guetter vos ouvrages, qu'ils

ne soient pas au courant de l'existence des cinq ou six derniers et vous demandent, en 2012, justement, si vous avez continué le *journal* après *Outrepas*. Vous vous avisez alors que leur guet a pour terrain la seule presse. Et puisque Nelly Kaprièlian, Aude Lancelin ou Jean Birnbaum n'ont pas cru devoir signaler votre production récente, vos admirateurs avides sont stupéfaits d'apprendre que, malgré leur silence, vous avez persévéré dans l'écriture, l'être et la publication. Première nouvelle, pour eux ; et pourtant *ils vous suivent de près*.

Vendredi 28 septembre, une heure du matin. Quelques notes de la première sonate de l'opus 120, à la clarinette (plutôt qu'à l'alto, il me semble, qui pourtant est très bien aussi), suffisent à Brahms pour s'emparer de l'espace, du moment, de moi. Elles me sont tombées dessus par hasard, de la radio comme je sortais du bain, et aussitôt j'étais subjugué, captif, transporté de plaisir et d'admiration – je suis une machine réglée sur Brahms : plus on s'en écarte moins je réagis.

Jadis j'aimais encore plus l'opus 115, le quintette, avec clarinette toujours ; mais je m'en suis un peu éloigné parce que je n'ai jamais retrouvé un enregistrement qui sonnât aussi intimement à mon oreille que celui que j'écoutais et réécoutais rue Pierre-Demours, à Paris, souvent avec Eugène Nicole, un grand ami de la maison, vers 1966 ou 67.

Au cours de mes fouilles, j'ai trouvé diverses lettres de Gérard Pesson – dans l'une d'entre elles, adressée à la Villa Médicis où il allait me succéder un jour, dans les mêmes murs exactement, il me recommande le quatuor de Magnard.

J'ai entendu aussi des Nocturnes d'Abel Decaux, hier ; et, avant cela, des Nocturnes de Fauré – mais je suis bien marri d'être aussi indifférent à la musique pour piano seul de Fauré : c'est d'autant plus incompréhensible que dans les deux sonates pour violon, et surtout dans les deux quintettes, j'adore son piano.

Samedi 29 septembre, minuit et quart. Chaque campagne présidentielle américaine donne un pire exemple de démocratie que la précédente. Mais cette fois la progression dans le désastre absolu est spectaculaire.

Il y a d'abord – mais sur ce point 2012 n'innove pas – cette interminable série de réceptions et de banquets destinés très officiellement à recueillir des fonds, toujours plus de fonds. Mais pourquoi y a-t-il besoin de tant d'argent pour élire un président, et se trouve-t-il généralement admis que plus il a su collecter de fonds, meilleures sont ses chances de l'emporter ? Est-il acquis que les voix *s'achètent* ? que plus on a d'argent plus elles sont nombreuses à se porter sur vous ? Est-ce à encourager ? Est-ce à imiter ?

Pour la deuxième étape des opérations cette campagne-ci s'est particulièrement distinguée : c'est celle des désignations État par État, puis des conventions des deux grands partis. À ce stade entrent en scène très officiellement les épouses, et leurs interventions consistent principalement à convaincre le public qu'elles aiment leur mari, à lui raconter la rencontre et les premiers rendez-vous, à lui laisser apprécier l'état du couple. C'est à hurler d'obscénité, de bêtise, de laideur et, pour le hurleur, de désespoir à l'endroit des institutions.

Mais il est écrit qu'on pouvait aller encore plus bas. On est entré dans la phase des publicités négatives. C'est ainsi qu'on a beaucoup vu ce matin un acteur ou un chanteur de variétés, noir, la casquette visée à l'envers sur son crâne, houspiller les électeurs qui sommeilleraient par indifférence aux enjeux du moment, qu'il leur rappelle un par un. Le film s'appelle *Wake the fuck up*. L'homme à la casquette à l'envers prend à partie pour leur apathie chacun des membres de la famille dans laquelle il a fait irruption. À la fin même la petite fille d'une dizaine d'années parle comme lui, et c'est elle qui interpelle les passants par sa lucarne du dernier étage :

« *Wake the fuck up !* » leur crie-t-elle – « Putain, réveillez-vous, merde ! », bel exemple de progrès de la simplicité et du naturel dans la plus grande démocratie du monde.

Dimanche 30 septembre, minuit et demi. Pierre a mis post-coïtalement un disque que je n'ai pas reconnu, cette après-midi. J'ai bien identifié une symphonie de Mahler, au bout de quelques secondes, mais je n'arrivais pas à décider laquelle cela pouvait bien être. Je la trouvais vive, tranchante et peu "massive" (comparativement), comme la première ou la quatrième, mais celles-là me sont très familières et j'entendais bien qu'il ne s'agissait

pas d'elles. Celle-ci aussi je l'avais dans l'oreille au point de m'imaginer la dirigeant de mémoire et pourtant je ne la reconnaissais pas, elle me semblait transformée, et *pour le meilleur* car je la trouvais de toute beauté. C'était la deuxième. Mais depuis des lustres je me suis habitué à l'écouter dans l'enregistrement d'Ozawa et du Boston Symphony, avec Kiri Te Kanawa et Marilyn Horne ; tandis qu'il s'agissait là du vieil enregistrement de Klemperer, avec Elisabeth Schwarzkopf et Hilde Rössel-Majdan. Il est doublement antique, parce qu'il a cinquante ans, d'une part, parce qu'il est celui que j'entendais il y a… presque cinquante ans, justement. Il m'est revenu, comment avais-je pu l'oublier, que je trouvais sublime Rössel-Majdan dans le bouleversant "Urlicht", peut-être le plus beau des mouvements chantés de Mahler.

Je ne sais pourquoi je m'étais mis dans la tête que la deuxième était une grande et belle et lourde chose, oh, pas "pâteuse", bien sûr, et géniale, bien entendu, mais enfin tirant un peu du côté du pansu et du pondéreux, comme le fait la troisième, avec laquelle je la confondais un peu, manifestement, et qui n'a jamais été ma préférée, serait-ce seulement parce que j'ai un goût très modéré pour les chœurs. Mais là, dès les premières notes, j'avais l'impression d'entendre presque une symphonie de chambre, large et puissante, certes, mais formidablement "analytique", à la manière d'un concerto pour orchestre, aux timbres tous plus somptueux les uns que les autres mais très soigneusement détachés. L'admirable est que le trente-trois tours ait si bien supporté sa transcription en CD : même techniquement, l'enregistrement n'a pas pris une ride.

*

Peu de livres m'auront tant amusé à confectionner que mon recueil de *Lettres reçues*. J'y travaille avec enchantement, et d'ailleurs ce n'est même pas du travail puisque je n'ai rien d'autre à faire que de recopier les lettres et de les annoter un peu, de donner quelques précisions sur leur "support". Mais la partie la plus agréable est la recherche préalable, pleine d'émotions, de surprises, de stupéfaction parfois. Ce matin je suis tombé sur une lettre de Frédéric Mitterrand, d'octobre 1970 (j'étais à New York). Ma seule

inquiétude est de tirer trop tôt toutes mes meilleurs cartouches (ou plutôt celles de mes correspondants) et, comme je souhaiterais aller jusqu'à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ou mille entrées, de n'arriver pas à "tenir la distance".

Lundi 1er octobre, une heure du matin (le 2). Les *Lettres reçues* me posent tout de même quelques problèmes, malgré la satisfaction que j'éprouve à en faire un bouquet. Je me rends compte en effet qu'on reçoit une énorme majorité de lettres aimables, souvent très flatteuses. Or il y a trois genres de lettres qui ne peuvent être anthologisées par leur destinataire qu'avec une extrême modération : les lettres de gens célèbres (je n'en ai pas tant que cela, mais tout de même assez pour faire mon petit prétentieux), les lettres d'amour (je pourrais dire comme Toulet que j'ai été beaucoup embrassé), les lettres de lecteurs enthousiastes. Hélas (hélas pour mes présents desseins…), elles représentent à elles seules plus de la moitié de la correspondance conservée. Mon idée était de compenser amplement par des lettres d'insultes. Le hic est que je n'en trouve pas ! J'en ai pourtant reçu pas mal. Mais, à proportion des autres, c'est insignifiant.

J'ai perdu une bonne heure ce matin à faire des recherches dans le courrier de l'année 2000, au moment de l'"affaire", et, à ma grande surprise, je n'ai rien découvert. Des lettres d'insultes, j'étais pourtant sûr d'en avoir reçu à la pelle, à cette époque-là. Eh bien non : à peine un pour cent, semble-t-il – et je ne suis pas arrivé jusqu'à lui. Il faut croire que les missives de ce genre-là m'avaient plus marqué que leur contraire.

Certaines des lettres d'appui seraient, il est vrai, beaucoup plus compromettantes, si c'est cela que je souhaitais, que des lettres d'injures.

Mardi 2 octobre, minuit et quart. « Un spectacle qu'on peut voir au théâtre du Rond-Point, à Paris, avant de tourner un peu partout en France » (France Culture).

*

« Le basculement du côté du spectacle et du divertissement s'y accomplit ici sans la moindre réserve » (*Le Monde*, "L'impressionnisme, cette machine à cash-flow") – comme il arrive souvent aux phrases les plus fautives, dans *Le Monde*, celle-ci a été choisie pour servir, mise en gras, de sous-titre dans le corps de l'article ; cependant, j'y songe, le solécisme est peut-être dû seulement à un changement de construction : après quoi on aurait oublié de tout bien nettoyer derrière soi (Dieu sait que cela m'arrive aussi…).

*

Deux romanciers américains étaient reçus à "La grande table", à midi. Tous deux ont beaucoup écrit sur la musique, sur les problèmes de la musique, sur les milieux de la musique. D'ailleurs, des exemples "musicaux" de l'environnement dans lequel baignent les deux romans sont donnés à plusieurs reprises au cours de l'entretien. Bien entendu il ne s'agit que de variétés, de pop music, de musaque. Mais ce n'est pas une surprise : chacun sait désormais ce qu'il faut comprendre quand il est question de *musique* sur France Culture. La technique de l'entrelardement de chansonnettes n'a d'ailleurs rien de spécifique à "La grande table", elle sévit désormais dans toutes les émissions, avec une telle uniformité que ce ne peut être que sur ordre, certainement ; mais jamais autant qu'à "Culture Matin", devenu proprement inécoutable à cause d'elle, en dehors même de toute question idéologique. Quand je pense que tout le monde, y compris les journalistes et les producteurs, déplore rituellement que les gens, à la radio, à la télévision, n'ont pas assez de temps pour s'exprimer ! Et tous les jours il faut perdre dix minutes sur trente, et le fil de tout propos, pour subir l'humiliation sans nom qu'il y a à se voir imposer cette glu de galerie commerciale.

Je m'entendrai dire que je n'ai qu'à aller voir et entendre ailleurs. Mais justement, il n'y a *plus* d'ailleurs. Il y avait vingt ou trente stations qui diffusaient ce genre de sonorités, et France Culture qui n'en diffusait pas – c'était même à cela qu'on la reconnaissait, négativement, par élimination, quand on la cherchait sur l'écran des vieux postes de bord, dans les

voitures. On a estimé indispensable et urgent, au nom de la sacro-sainte diversité, que les auditeurs de la station se voient offrir à doses sans cesse augmentées la même mélasse qu'en tous autres lieux.

La jeune femme qui présente "La grande table", les auditeurs l'ont vue faire son éducation culturelle sous leurs yeux, sous leurs oreilles, d'ailleurs avec intelligence et une farouche volonté d'apprendre. Au début, lorsque étaient invités des musiciens (au sens traditionnel du terme, cette fois), on sentait que cet univers lui était totalement étranger, ainsi qu'à son compère de l'époque, dont j'oublie le nom (ils disaient *Dvo-rak*, un signe qui ne trompe pas). Depuis, elle a fait beaucoup de progrès, et la radio lui aura offert une excellente université. Mais la culture qu'on la voit acquérir sur le tas, grâce à son métier, à sa curiosité et à son ambition, c'est nécessairement la culture de l'heure, celle qui dit "la musique" pour parler de Muse…

Mercredi 3 octobre, minuit et demi. Il est beaucoup question de fiscalité, ces temps-ci, et d'emploi, et de leurs éventuelles relations. Céline m'expliquait le mois dernier qu'elle prenait une semaine de vacances de plus parce que sans cela elle gagnerait trop, elle serait obligée de payer des impôts…

*

Claude Régy déclare au *Monde*, dans un long entretien :

« J'observe même que les gens parlent et rient de plus en plus fort, comme pour entretenir l'illusion d'une forme de bonheur artificielle, et inexistante, en fait. »

Je suis bien content de n'être pas le seul à avoir remarqué cela – c'est à mon avis une des principales manifestations de la *décivilisation*.

Vendredi 5 octobre, minuit et demi. Armageddon se rapproche à grands pas. Nous avons eu ici, tout hier et aujourd'hui, les hommes de Serv'Élite (sic) qui se livraient à une complexe opération de curetage des tuyaux enfouis du chauffage : deux mille euros. Ils n'ont pas manqué de découvrir

qu'il allait falloir changer les "vannes" de la chaudière – les chauffagistes parlent sans cesse de "vannes", au moins ici.

Par parenthèse, entre les plans sympathiques du gouvernement figure celui d'une tarification progressive du prix du gaz : plus on en consommerait, plus les tarifs augmenteraient, contrairement à l'usage – déjà nous nous ruinons en gaz mais cette ruine nous vaudrait d'avoir à payer des fortunes…

Les jours précédents c'était dans la maison l'équipe de M. Sigala *fils*, deuxième génération des charpentiers plieusains ayant travaillé sur cet édifice ; et, cette fois, il s'agissait de travaux d'urgence à la tour (suite à la tempête de 2009 – c'est une urgence assez relative : encore ne sont-ce pas les *vrais* travaux). Les hommes ont repris la bordure du toit qui avait été arrachée par le vent et, surtout, ils ont étayé la voûte de la salle la plus haute, qui menaçait de s'effondrer. Le devis s'élève à cinq mille huit cents euros (et, à vrai dire, je m'étonne que ce ne soit pas davantage, serait-ce seulement parce qu'il a fallu faire venir d'Orthez un énorme élévateur géant, un rutilant Manitou, dont j'imagine mal que la seule location puisse coûter moins de mille ou deux mille euros). Les Monuments historiques rembourseront la moitié de la facture, Dieu sait quand ; mais je dois d'abord m'en acquitter entièrement, et cela de toute urgence, parce que le chantier doit être exécuté, inspecté, payé, et ce paiement attesté avant le 20 octobre, pour des raisons d'exercice budgétaire.

Il a fallu aussi changer l'installation téléphonique. Nous continuons de disposer d'un standard d'une ampleur et d'une complexité largement inutiles depuis la disparition de Pli selon Pli, mais il fallait garder le même système, nous a-t-on expliqué (il n'est pas exclu qu'on profite un peu ou beaucoup de notre naïveté…), si nous voulions conserver le très utile réseau de communication intérieure qui permet de s'appeler d'un étage à l'autre. L'opération revient à deux mille trois cents euros.

Je viens de voir passer les premières factures des polices d'assurance. Elles s'élèvent en tout à six mille euros à peu près, en général, et sont à régler avant la fin de l'année.

À ladite fin de l'année cesseront mes émoluments Fayard (quinze cents euros par mois pour ce *journal*) et je n'aurai plus de revenus fixes que ma

retraite : onze cents euros.

Les seules espérances reposent donc en ma “librairie” en ligne, mise au point par le préciosissime et dévoué entre tous Farreny. Le fonctionnement de cette “librairie” toute virtuelle trouve le moyen d’être à la fois, pour moi, la source d’intenses satisfactions et l’occasion de vives inquiétudes, ou déceptions.

Intenses satisfactions parce que je ne sais rien de plus plaisant que de gagner de l’argent par cette voie et de le voir entrer au fur et à mesure sans que je doive rien à personne, sinon de la reconnaissance à Farreny ; déceptions et inquiétudes parce que l’intensité des échanges est extrêmement faible. Depuis mai que le système fonctionne j’ai dû gagner deux mille euros avant l’été, quinze cents en tout pour juillet et août, je ne sais combien depuis lors – je ne vais pas souvent vérifier mes comptes PayPal, crainte justement d’être déçu, ou affolé. D’après le tableau de bord de la librairie en ligne :

« La base de données comporte actuellement 80 personnes disposant d’un compte de consultation, lesquelles se partagent 251 crédits de lecture (dont 139 payants). »

Quatre-vingts lecteurs, donc, officiellement – mais, en fait, moins, car il y a parmi eux un certain nombre de bénéficiaires de “services de presse” qui ont reçu des crédits de lecture qu’ils n’ont jamais utilisés. Les lecteurs payants doivent être une cinquantaine. Si les “crédits de lecture” sont plus nombreux (deux cent cinquante et un, dont cent trente-neuf payants), c’est que les ouvrages actuellement proposés, textes ou hypertexte, sont au nombre de sept : *Vaisseaux brûlés*, l’*Anthologie générale*, l’*Index des Églogues et des Vaisseaux brûlés*, le *Journal d’un autre*, *Lettres reçues*, *Les Inhéritiers* et enfin le bref *Homme remplaçable*, qui a fait l’objet d’une publication sur Kindle. Tous, sauf *L’Homme remplaçable,* sont des *works in progress*, dans un état d’avancement inégal. Deux d’entre eux, *Vaisseaux brûlés* et l’*Index,* doivent le rester à jamais.

Hier, pour la première fois, un lecteur putatif, un Genevois, a souscrit pour les *Vaisseaux* un “abonnement de soutien” d’un montant de cinq cents euros, brillante invention farrenienne dont j’avais oublié l’existence – la surprise n’en fut que meilleure.

Ce qui est très amusant avec ce système, c'est que l'on peut voir qui vous lit, et surtout *où*. J'ai toujours été très sensible à l'image du docteur Knock plantant de petits drapeaux sur la carte de son canton pour signaler l'emplacement de ses malades. Me découvrir un lecteur au fin fond du Canada ou de l'Asie est pour moi une source d'émerveillement complet.

Samedi 6 octobre, une heure moins le quart du matin. Millet m'écrit que sa vie professionnelle est brisée et, plus drôlement (enfin, j'espère que c'est une plaisanterie…), qu'il est « assigné à résidence à Nogent-sur-Marne » – j'imagine qu'il veut dire que sa présence n'est pas très souhaitée rue Sébastien-Bottin (aujourd'hui Gaston-Gallimard).

Il m'apprend aussi qu'il met la dernière main à un bref essai sur Sibelius. J'en suis très impatient, car Sibelius tient une grande place dans cette maison. Inspirés par la nouvelle, nous nous sommes baignés au son de la première symphonie. Du coup je ne peux plus m'en débarrasser (in petto, car ce n'est pas facile à chanter).

Son écriture n'est pas ce que je préfère chez Millet – sa *graphie*, veux-je dire. De tous mes correspondants il est le plus difficile à déchiffrer. C'est le roi de la patte de mouche. Même Claude Durand se lit comme de l'eau de roche, par comparaison.

*

« C'est de lettres de compositeurs russes dont il va être question » (France Musique, Pierre Charvet).

*

« C'est du genre dont nous allons parler maintenant avec Joas Scott » (France Culture, Sylvain Bourmeau).

*

Beaucoup plus fort :

« Le procureur a demandé que le majordome [*du pape*] soit interdit d'exercer de fonctions à l'intérieur du Vatican » (France Culture, informations).

*

« L'adoption plénière, elle pose déjà tellement de problématiques… » (France Culture, professeur de droit invitée de « La rumeur du monde ».)

Il existe une forte tendance à remplacer systématiquement les mots ordinaires par des mots savants apparentés mais à plus haut coefficient de rentabilité socioprofessionnelle, et cela en toute indépendance du moindre souci sémantique. Ainsi ne pas dire :

un problème, mais : *une problématique*

l'imagination, mais : *l'imaginaire* (j'admets qu'il y a une nuance de sens, il reste que le second mot a presque complètement supplanté et fait disparaître le premier)

homonyme, mais : *éponyme* (pour le coup tout à fait à tort dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas)

et surtout, le plus beau parce que le plus bête :

théorique, mais : *théorétique.*

Ah oui, j'oubliais :

efficacité, mais : *efficace* (« Cette méthode a perdu tout son efficace » (ou *toute* ?))

efficace, mais : *efficient* (« Il s'est montré très efficient sur ce dossier »)

disque, mais : *opus* (« Diam's, vous en êtes maintenant à votre douzième opus… »)

différence, mais : *différentiel* (« Si vous regardez bien le différentiel à l'international entre combien vous avez investi et qu'est-ce que ça vous rapporte… »).

Dimanche 7 octobre, minuit et demi. En sortant pour la promenade, cette après-midi, nous sommes tombés sur le voisin, M. Capéran, pas vu depuis des mois et même plusieurs années, je crois. Il se plaint du vieillissement et des forces qui déclinent à grande vitesse – il a quatre-vingt-sept ans, nous a-t-il dit ; mais je l'ai trouvé bien vaillant, et très peu changé. Seul vrai problème, sa vue baisse : il a peur de ne plus pouvoir conduire, et alors il serait perdu. Il doit être opéré de la cataracte le mois prochain. Il dit que maintenant on sort de la clinique le jour même, après l'opération, sauf si on vit seul, parce que les médecins ont tout de même peur des hémorragies. Il a l'intention de dire qu'il ne vit pas seul, contrairement à la vérité, parce qu'il ne veut à aucun prix passer une nuit à la clinique, pour la raison qu'il faut partager une chambre avec un autre patient et qu'il ne peut pas le supporter…

Ah ça alors… Je croyais que c'était un thème exclusivement à moi, la hantise des chambres partagées, dans les hôpitaux. Mais pas du tout : M. Capéran l'a orchestré et le dirige avec plus de véhémence et de conviction que je ne saurais y mettre, et nous ne nous étions pas concertés. Il dit que la France est devenue un pays du tiers-monde, sur ce point. Que même en Espagne, pays que, de son temps, on disait sous-développé, les chambres d'hôpital ou de clinique qu'on était obligé de partager avec des inconnus, personne ne connaissait cela. Qu'en France on a des mutuelles qui vous garantissent une chambre individuelle, mais que ça ne sert à rien puisqu'il n'y en a pas, sauf bien sûr pour les notables, les nantis, les pistonnés, ceux qui peuvent faire jouer des relations. Mais vous et moi, monsieur Camus…

J'étais ravi de ces bonnes relations de voisinage rétablies, et d'autant plus qu'il y avait eu plus tôt un demi-incident, par téléphone, avec la nouvelle voisine à propos de son maudit chien qui aboie dix minutes de suite dix fois par jour, et venait encore de nous réveiller après trois minutes de sommeil, alors que nous prenions une petite sieste d'après l'amour, et comme chaque fois que j'essaie de fermer l'œil dans la journée. Mes nerfs m'avaient lâché. J'avais téléphoné (une fois de plus) à la voisine, sur un ton certainement peu aimable. Elle m'avait dit que je n'aurais pas longtemps à souffrir, que son chien avait quinze ans et demi, qu'il était malade et qu'il allait mourir. J'avais dit, bien entendu, que je ne souhaitais nullement la mort de son

chien, que j'aimais beaucoup les chiens, et que si les chiens aboyaient c'était parce que leurs maîtres le voulaient bien ; que pour ma part j'avais toujours eu des chiens et qu'ils n'avaient jamais aboyé. Etc.

*

C'est chaque fois une grande satisfaction pour moi, le soir, quand j'ai pu dans la journée relever tous mes compteurs, c'est-à-dire travailler tour à tour à mes sept ouvrages en cours, *Vaisseaux brûlés*, l'*Index des Églogues & des Vaisseaux brûlés*, *Lettres reçues*, *Journal d'un autre*, *Les Inhéritiers, Anthologie générale, Demeures 10* et ce *journal*, d'ailleurs à deux stades de son évolution, lui, puisque j'en suis à mars dans mes relectures – ce n'est pas sept, c'est neuf ; et je ne parle pas de *Le Jour ni l'Heure*, album photographique. Aujourd'hui j'ai bien visité tous mes chantiers, je suis assez content de moi. Mais il faudrait introduire aussi dans les règlements une *clause de résultat*, sans quoi la contrainte est un peu vaine. Aux *Inhéritiers* je m'astreins à ajouter au moins mille signes par jour : c'est peu, mais cela suffit à donner la garantie d'un ouvrage à peu près au début de l'année prochaine. Dans le dixième volume des *Demeures*, hélas, je n'avance pas. J'ai beau lui faire une visite tous les jours, il n'augmente chaque fois que d'un, deux ou trois paragraphes : à ce rythme, j'y serai encore à Pâques ou à la Trinité.

Lundi 8 octobre, minuit et demi. Pierre, qui lit les *Écrits corsaires*, trouve Pasolini très "camusien", à l'occasion. Et en effet :

« Bien évidemment, à partir du moment où ils [*les jeunes sous-prolétaires*] ont commencé à avoir honte de leur ignorance, ils se sont également mis à mépriser la culture (caractéristique petite-bourgeoise qu'ils ont immédiatement acquise par mimétisme). Dans le même temps, *le jeune petit-bourgeois, dans sa volonté de s'identifier au modèle "télévisé" – qui, comme c'est sa classe qui l'a créé et voulu, lui est essentiellement naturel* [*c'est moi qui souligne*] –, devient étrangement grossier et malheureux. Si les sous-prolétaires se sont embourgeoisés, les bourgeois se sont sous-

prolétarisés » (9 décembre 1973, “Acculturation et acculturation”, *Corriere della sera*).

On pourrait citer de nombreux autres passages, à commencer par la suite de celui-ci, sur le rôle de la télévision.

*

À la suite des complots intégro-islamistes déjoués ce week-end par la police (c’est du moins la version officielle), les autorités musulmanes, en France, appellent au calme. Elles incitent leurs ouailles à la vertu de *tolérance.*

Mardi 9 octobre, minuit et demi. Ainsi que l’expliquait aujourd’hui même un communiqué du parti, la suppression des devoirs de classe à faire à la maison, telle que la projette le gouvernement, et telle que la justifient les motifs avancés, c’est très exactement la structure, réduite à l’épure, de ce qui, en quarante ans, a mis à bas le système d’éducation nationale et la transmission culturelle dans son ensemble.

Les porte-parole de la majorité le répètent sur tous les tons, et d’ailleurs on s’en doutait un peu, il s’agit, comme d’habitude, de lutter contre les inégalités. Certains élèves disposent en effet, chez eux, pour travailler, d’un endroit confortable et tranquille, de dictionnaires, de livres et surtout de parents qui peuvent les aider dans leur tâche, les piloter, les éclairer. D’autres écoliers et lycéens, la majorité peut-être, ne bénéficient de rien de tout cela. Cette inégalité est patente. Il faut bien sûr y mettre fin au plus vite, comme à toutes les autres. Donc on supprime les devoirs scolaires à effectuer à la maison – plus personne ne profitera de ce qu’ils apportaient, puisqu’ils l’apportaient inégalement et que ce qu’ils apportaient, même, c’était l’inégalité.

Le raisonnement est exactement le même que celui de feu Richard Descoings à propos de la culture générale. La culture générale, certains milieux la prodiguent plus que d’autres. Elle est non seulement une marque d’inégalité mais un facteur d’inégalités encore plus grandes. Donc il faut la supprimer – plus de culture générale (aux examens, pour commencer).

Il me semble qu'il y a un certain temps que je n'ai pas évoqué Salomon et les deux mères. La fausse mère aime mieux voir l'enfant coupé en deux, et donc mort, qu'entre les mains de sa rivale. La République aime mieux voir l'éducation, la culture et la connaissance réduites en morceaux et en poudre, mortes, inexistantes, que réservées à quelques-uns (comme elles l'ont toujours été) (et comme, sans doute, elles ne peuvent *que* l'être…).

Mercredi 10 octobre, minuit et demi. « Je me suis dit : c'est d'eux dont je veux raconter l'histoire » (un écrivain, sur France Culture).

*

Le représentant des Bâtiments de France était ici cette après-midi pour contrôler les travaux d'entretien effectués la semaine dernière, à la tour, par le jeune M. Sigala qui était présent lui aussi – je dis *le jeune* parce que, précédemment, j'avais eu affaire à son père : lui doit avoir une quarantaine d'années.

Je dois dire que je n'ai qu'à me féliciter des services de l'État, en l'occurrence (et du département, ou de l'État déconcentré, car les bureaux des Bâtiments de France auxquels j'ai affaire sont à Auch). Tout le monde s'est montré extrêmement aimable et bienveillant, dans toute cette affaire. Ce M. Arnaut qui était ici cette après-midi est charmant, et il a l'air de bien connaître son métier. J'ai payé devant lui cinq mille deux cents euros à Sigala jeune – la moitié de cette somme doit m'être remboursée par la Drac, assez rapidement me dit-on, car la dépense, par faveur spéciale et sentiment de l'urgence, a été inscrite sur l'exercice 2012, qui doit se clore le mois prochain.

Hier, en prévision du chèque à faire aujourd'hui, j'ai rapatrié de mon compte PayPal vers mon compte ordinaire douze cents euros, tout ce qui s'y trouvait. Il semblerait que ma "librairie" en ligne me rapporte sept cents euros par mois : sept cents en juillet, sept cents en août, douze cents en septembre mais c'est à cause de la souscription "de soutien" d'un généreux Genevois, exceptionnelle. C'est ce qu'on appelle "mieux que rien". Sept

cents euros par mois ne vont pas nourrir leur homme, moi, mais améliorent un peu son ordinaire. J'ai une quarantaine de lecteurs payants qui se partagent entre six ou sept ouvrages, je ne sais plus. Trois ou quatre cents me permettraient de survivre, il me semble. Mille me mettraient presque à mon aise.

Jeudi 11 octobre, une heure du matin (le 12). Cette après-midi j'ai décidé de faire face courageusement et résolument, virilement, au problème des terrines aveyronnaises – il fallait agir avec énergie. J'ai décidé de ne pas me complaire plus longtemps dans les palinodies et les atermoiements, j'ai mangé la troisième, qui restait seule, en la poussant d'un côtes-du-rhône qui traînait par là. L'affaire est réglée, il ne reste plus à présent qu'à apaiser les esprits.

Mes envies de table sont rustiques au possible, incroyablement élémentaires, et néanmoins je n'arrive pas à les satisfaire. Ainsi je ne désire rien tant qu'une certaine espèce de jambon qui me semble avoir complètement disparu, alors que rien n'était meilleur. On l'appelait couramment *jambon à l'os*, dans mon enfance, mais c'est peut-être ce qui, en d'autres temps, s'était appelé *jambon d'York.* Mon père en rapportait les précieuses tranches, le soir, d'une charcuterie dont je revois parfaitement l'emplacement, à Clermont, dans la haute ville, derrière la préfecture, le long d'une rue dont j'ai oublié le nom. Je n'ai pas oublié celui de la charcutière, néanmoins : Mme Mazerolle. Mon père tenait Mme Mazerolle en très haute estime pour deux raisons au moins : sa charcuterie restait ouverte très tard, jusqu'à des neuf heures du soir et au-delà ; et elle produisait ce jambon dont lui et moi trouvions que c'était un délice. Les tranches en étaient épaisses et arrondies, incroyablement moelleuses, si subtilement parfumées que même la large marge blanche, à leur pourtour du côté le plus éloigné de l'os (absent), était une rare délicatesse pour le palais.

Je n'ai jamais retrouvé rien de pareil, par la suite. Les restaurants d'autoroute ont longtemps proposé un plat nommé *jambon à l'os*, chaud, et baignant sur demande dans une *so-called* "sauce madère", mais qui n'avait rien de commun, faut-il le dire, avec le jambon de Mme Mazerolle. J'en prenais toutefois, par infidèle fidélité à ce mythe. Et puis la nourriture des

restaurants d'autoroute, récemment, est devenue tout à fait inavalable, il me semble (ce qui ne m'empêche pas de l'avaler, à l'occasion).

Vendredi 12 octobre, une heure du matin (le 13). La preuve que les journalistes, très souvent, ne comprennent pas ce qu'ils annoncent : à midi, *ce midi*, comme ils disent, l'une d'entre eux parlait, à propos de licenciements industriels, de « suppressions de postes *boursiers* ». On se demande ce que sont des *postes boursiers* jusqu'à ce qu'on comprenne que ce sont les *suppressions* qui sont *boursières*, entraînées par l'exigence d'offrir aux actionnaires des taux de profit toujours plus élevés, alors que l'usine est aussi rentable qu'elle l'a toujours été (c'est-à-dire assez peu, comparativement).

*

« Beaucoup de sites sont consacrés à la polémique sur qui est derrière l'Observatoire syrien des droits de l'homme » (France Culture, informations).

*

« C'est de cela dont parlera François Hollande dans son discours de Dakar » (*id.*)

*

« Ce sont cent vingt renforts de police qui arriveront » (*id.*).

*

« J'ai eu des questions sur est-ce que la junte birmane est en train d'utiliser Aung San Suu Kyi. »

*

André Messager écrit à Saint-Saëns pour lui expliquer pourquoi il a dû renoncer à ses fonctions de critique musical dans une revue qui voulait élargir ses audiences, manifestement (c'est moi qui souligne) :

« Je ne voulais rendre compte *que de la musique*, opéra, musique de chambre, musique symphonique – mais M. Canivet voulait que je parle aussi d'opéras-comiques, opérettes… »

Me voici dépassé sur ma droite, et avec un siècle d'avance, en plus – il me semble que nombre d'opéras-comiques sont bel et bien de la *musique*, même au sens étroit que Messager et moi nous obstinons à donner ou garder à ce mot.

Samedi 13 octobre, minuit et demi. Le poulet sauté qui est depuis toujours la grande spécialité culinaire de M. Pierre atteint sur le tard à sa perfection avec l'ajout, à ses courgettes et carottes d'origine, de pommes de terre et surtout de champignons, qui sont un de mes péchés mignons. Le poulet lui-même reste très majoritaire, dans le plat, bien que les champignons, au moins – cèpes, girolles –, puissent y figurer *ad libitum*. Mais, surtout, l'important est que l'ensemble soit plutôt bien cuit, et plus exactement rissolé, *caramélisé.* Tel quel, c'est de loin notre plat le plus habituel, et mon favori pour ce qui est de l'ordinaire. Nous l'arrosons de sauce de soja, le mangeons avec des baguettes et nous l'offrons bien trois fois par semaine.

*

J'ai reçu une lettre bizarre d'un garçon qui a tenu une certaine place dans ce *journal*, très en amont, il y a seize ou dix-sept ans, dirais-je. Il présentait la particularité d'un corps admirable, très travaillé mais pas trop, assez

michelangélesque tout de même ; et aussi d'être originaire de l'île de Rügen. C'était un Berlinois que j'avais rencontré à Paris alors qu'il revenait du Maroc, je crois – non, je ne suis pas sûr de ce point : il y a seulement qu'il avait la passion de la musique arabe, c'est peut-être ce qui m'abuse. Il était aussi passablement homophobe, quoique très porté sur les hommes, allez comprendre.

Après un silence de plus de quinze ans, donc, il m'écrit pour savoir de moi si je suis vivant – qu'est-ce que j'en sais ? –, et pour me faire part, en cas de réponse positive de ma part à la question préalable, de son désir de venir passer ici une semaine de repos. Il joint à sa missive une photographie de lui qui le montre assez bel homme, très viril, mais étonnamment vieilli en trois lustres seulement (il me semble qu'il avait moins de trente ans en 1995) ; et surtout terriblement amer, vaincu par la vie. Il ressemble à présent à Paolo Conte, le chanteur italien (à Paolo Conte il y a vingt ou trente ans, tout de même). Je suis bien embarrassé pour lui répondre, d'autant que nous n'avons plus de chambre d'amis, depuis la création de l'atelier, où toutefois on peut mettre un matelas, il est vrai. Mais je ne serais pas étonné que la seule mention de l'existence de Pierre refroidisse les ardeurs déplumées de ce visiteur potentiel.

Dimanche 14 octobre, une heure du matin (le 15). Cette après-midi nous avons reçu la visite semi-impromptue (ils avaient téléphoné en fin de matinée) de trois membres du Lys noir, groupe anarcho-royaliste et décroissantiste qui s'était manifesté plusieurs fois déjà auprès de moi, leur chef allant jusqu'à m'aborder dans la cour par-dessus le portillon, ici même, un soir du printemps dernier, pour me remettre une pile d'exemplaires de leur journal du même nom. À propos de nom je ferais bien de porter plus d'attention à celui des gens que je rencontre, quitte à le faire répéter quand je ne le comprends pas, ce qui est presque toujours le cas. Une très rapide recherche sur la Toile, à l'instant, tendrait à établir que le leader charismatique du mouvement se nommerait Rodolphe Crevelle, journaliste héraultais ou audois hautement sulfureux qui a eu plusieurs fois affaire à la justice – je commence à être mal placé pour le lui reprocher. Est-ce que c'est lui qui m'a contacté et qui était ici cette après-midi, flanqué d'un Bordelais lecteur de *Tricks* et qui m'avait écrit, lui, il y a trente ans, m'a-t-il

dit, ainsi que d'un joli jeune Vendéen, lui aussi résidant de Bordeaux ? Cela dit, je ne crois pas que l'esprit dominant du groupe soit à une très ardente homophilie. On parle volontiers de *tarlouzes*, dans leur journal : signe d'appartenance qui ne trompe pas.

Tout ce qu'on peut lire sur eux et sur Rodolphe Crevelle, en explorant la Toile, donne une impression nettement défavorable. Il n'en va pas de même quand on les rencontre. Crevelle (si c'est bien de lui qu'il s'agit) a une pensée très structurée, qui se recommande essentiellement de Bernanos et de Muray. Il admire beaucoup aussi Jean-Louis Murat, le chanteur, sur lequel ces messieurs préparent un numéro spécial. Ils souhaiteraient que je leur signale des sites menacés, ou déjà gâchés, où ils organiseraient, guidés par moi, ce qu'ils appellent des "enterrements de paysages". J'indique le lieu, ils envoient les troupes, ou la troupe, car il s'agirait de manifestations à forte densité théâtrale.

Pourquoi pas ? Mais la plus grande prudence me paraît s'imposer, d'autant que leur vocabulaire et leur système de référence sont ceux du *coup de force* (révolutionnaire). Le décroissantisme me trouve de plus en plus favorable, mais ce Lys noir est bien loin de l'In-nocence (que sans doute il méprise, d'ailleurs…).

Lundi 15 octobre, une heure du matin (le 16). Un homme s'est lancé vers la Terre d'une hauteur de quarante kilomètres, avec pour intention (ce qui me semble complètement idiot…) de franchir par ses propres moyens le mur du son. On l'a vu atterrir *debout*, même pas sur le derrière, et se mettre aussitôt à trottiner gaiement sous l'œil ébloui des quatre cinquièmes de l'humanité. J'ai peur de me faire plus mal que lui, quoique tombant de moins haut. Il est vrai que je n'ai pas de parachute. La Terre se rapproche dangereusement.

En quelques jours j'ai fait un chèque de cinq mille deux cents euros au charpentier-couvreur et un autre de deux mille deux cents euros à France Telecom, pour le remplacement de l'installation téléphonique, en juin dernier. Ah, et aussi quatre cents euros à titre de demi-taxe foncière (Pierre ayant payé l'autre moitié). Les factures des assurances sont déjà sur mon bureau, quoique je ne les ai pas ouvertes ; et bientôt ce va être le gaz,

l'horrible gaz – ai-je noté que l'agent Serv'Élite m'avait dit que, s'il fallait changer si souvent des pièces de la chaudière (il y a eu ça, aussi…), c'est que le gaz qu'on recevait à la campagne était de mauvaise qualité, que ce n'était que le *déchet* du gaz de ville – un déchet à deux mille euros la tonne, tout de même, et il nous en faut trois ou quatre par an…

Non seulement il ne reste rien de l'argent remboursé par la Sofinco à la suite de l'affaire des convertisseurs, mais le gouffre dont ce remboursement m'avait protégé est en train de béer sous mes pas, et même j'y chois déjà.

Mon seul système, pour tâcher de m'en garder, ce sont mes ventes en ligne. Or : « La base de données comporte actuellement 88 personnes disposant d'un compte de consultation, lesquelles se partagent 276 crédits de lecture (dont 141 achetés – en savoir plus). » Et si en effet on désire « en savoir plus » (c'est passionnant, je trouve) (mais sinistre) (mais passionnant), on apprend que le *Journal d'un autre* (mon best-seller), a été vendu quarante et une fois (trente euros), *Les Inhéritiers* vingt-cinq fois (quinze euros), *L'Homme remplaçable* vingt fois, *Lettres reçues*, quatorze fois, *Vaisseaux brûlés* treize fois, l'*Anthologie générale* dix fois. Voilà qui dit assez éloquemment, je pense, la réalité de ma situation et de mon crédit auprès de mes contemporains. C'est désespérant, et fascinant. On sait exactement quelle est sa situation, on peut évaluer à l'euro près le crédit que vous accorde le siècle.

Un jour de la semaine dernière, mercredi, je crois, j'ai connu un moment d'euphorie car en une demi-heure, par coïncidence, sans doute, il y a eu trois ventes en une demi-heure. Je me suis cru tiré d'affaire. Trois ventes *par jour* (de *Journal d'un autre*, par exemple, ou de *Lettres reçues*) suffiraient à me maintenir hors de l'eau (trente par trois : quatre-vingt-dix ; quatre vingt-dix par trente : deux mille sept cents euros). Hélas, ce bel élan est retombé aussitôt, et il n'y a eu qu'une seule vente depuis lors, ce soir. *Vois, tout chemin que tu suivais se ferme.* D'ailleurs le site de la Société des lecteurs est totalement mort, les membres de ladite société ne se manifestent nulle part, et sur le site de l'In-nocence, ce soir, Didier Bourjon reprend son ton détestable.

D'après mes calculs, la collision avec la réalité devrait avoir lieu au milieu du mois prochain (sauf accident majeur d'ici là).

Mardi 16 octobre, une heure du matin (le 17). Il y a désormais sur France 2, une fois par mois, je crois, à l'heure de plus grande écoute, des émissions à sujet historique, en général liées à des lieux précis, présentées par Stéphane Bern mais aussi par des spécialistes un peu "grand public" mais pas trop (dans le genre de Jean Tulard ou d'Emmanuel de Waresquiel) ; et qui, contre toute attente, sont assez regardables, et même plutôt bien faites. Celle de ce soir portait sur Talleyrand, et donc sur Valençay, sur l'hôtel de Galliffet, sur l'hôtel de la rue Saint-Florentin, et aussi sur ce joli petit château de Bourges, qui est très signalé le long de l'autoroute, du côté de Bourges, et dont j'ignorais qu'il eût été une résidence du diplomate.

Je croyais d'autre part – je ne sais pas pourquoi ni comment je m'étais mis cela dans la tête – que le titre *prince de Bénévent* avait été donné à Talleyrand par le roi de Naples, en 1815, pour le remercier de ses services à Vienne. Mais pas du tout : c'est un présent de Napoléon, en 1806 apparemment. J'aurai au moins appris quelque chose.

En revanche, ce qu'il est absolument impossible d'apprendre et de faire admettre à la petite bourgeoisie régnante c'est que les noms, en français (communs ou propres), puissent ne pas se prononcer comme ils s'écrivent. Talleyrand n'a pas plus de chance que Mesrine, sur ce point. Bien que le niveau de l'émission ait été tout à fait honorable, surtout pour France 2, tout le monde, à l'exception de Waresquiel et d'un autre dont je n'ai pas retenu le nom, disait *Tal-ley-rand* avec la plus grande assurance. Sauf peut-être pour les mots très usuels (*et encore*, Frédéric Martel, dont il fut un instant question pour le ministère de la Culture, dit déjà un *outil'*, en faisant bien sonner le *l*), toutes les prononciations traditionnelles vont se perdre, en une génération – on finira peut-être par dire *Parisse*, à la télévision ; quelqu'un me signalait le cas d'une Mme de Broglie, femme d'affaires ou de relations publiques, qui, exaspérée d'avoir à préciser cent fois par jour la prononciation de son nom, en est venue à faire imprimer des cartes où elle se nomme Quelque Chose *de Breuil*). (La structure de l'histoire est la même que celle du prénom *Jehan*, qu'on a fini en désespoir de cause par écrire *Jean* comme il était censé se prononcer – moyennant quoi les formes *Jehan* et *Jehanne*, laissées sans protection, se sont mises à être prononcées *geai-an* et *geai-Anne* ; et si on prononce *Jeanne* le nom d'une *Jehanne*, dans la

plupart des cas elle est vexée, comme une *Ghislaine* qu'on appellerait *Guy-laine* comme il convient (mais je me demande si je n'ai pas déjà parlé de ça...).)

Mercredi 17 octobre, une heure moins le quart (le 18). Je ne serai pas mécontent d'en avoir fini à la fin de l'année avec le *Journal d'un autre.* C'est un livre qui me coûte à écrire. Je ne suis pas fait pour la fiction. Je n'ai pas d'érotique de la fiction (non plus que de l'érotisme, d'ailleurs). Ce n'est pas un hasard si je déteste la science-fiction. Même dans les romans que je lis, je me désintéresse des parties qui sont trop imaginaires, qui ne pourraient pas être arrivées. Je n'aime pas les livres qui pourraient se passer n'importe où. Et j'adore aller sur les lieux où sont censées s'être déroulées telle ou telle scène d'un roman.

Journal d'un autre est un roman très réaliste, cela dit, et dont l'action est très précisément située. C'est la langue étrangère dans laquelle il est écrit qui me fatigue.

Jeudi 18 octobre, une heure et demie du matin (le 19). J'ai assisté cette après-midi, dans la clairière des Trônes, puis dans celle de l'Être, à un merveilleux concert de musique de chambre du vent. Il est meilleur dans les formes intimes, je trouve, que dans les vastes compositions symphoniques où il a tendance à exagérer les effets dramatiques et les grands crescendos un peu trop prévisibles. Dans le quatuor de chênes ou le quintette avec orme, il est exquis de délicatesse, de nervosité, d'invention, d'humour, de tendresse et de véhémence. Même ses silences sont incomparables, abrupts comme ses meilleurs effets de timbre, baguenauds, déhanchés, et soudain exaltés, lyriques et puis non, soumis à force d'insoumissions contradictoires à un art j'men-fichiste et précis de la fugue. Les chiens eux-mêmes étaient sous le charme, d'autant que leur médecin, la mort, ne leur permet plus beaucoup de plaisirs de plein air.

Vendredi 19 octobre, une heure moins vingt du matin (le 20). La classe unique, par définition, a fait disparaître toutes les autres classes mais, *à*

l'intérieur d'elle-même, elle en reconstitue ou laisse se reconstituer des ersatz, des leurres, qui permettent à ses ressortissants de rêver à des vies différentes, ou même de les vivre sans s'apercevoir que ce sont les mêmes en des versions seulement plus coûteuses et plus confortables.

Ainsi le journal télévisé nous annonçait-il hier un reportage à propos d'une nouvelle mode, pour ceux qui en ont les moyens : le séjour « dans un hôtel très chic » où l'on paie beaucoup d'argent pour manger très peu et pour passer ses journées en une suite ininterrompue d'exercices un peu sadiques, dans l'intention bien sûr de perdre du poids.

Bonne occasion de voir ce que c'est pour France 2 qu'un "hôtel très chic", qui plus est installé dans un château du XVe siècle. Le château du XVe siècle est un vilain manoir d'origine médiévale, sans doute, mais terriblement remanié au XIXe siècle et sans doute au XXe, avec fenêtres gothiques d'imitation, faux mâchicoulis et faux créneaux. Quant à l'"hôtel très chic" il appartient au genre pseudo-médiéval où les chambres se distinguent par de larges écus peints sur les portes, avec des fleurs de lys ou des lions rampants. C'est l'hôtellerie de luxe pour les promus de Disneyworld.

En tout état de cause, je crois bien qu'il n'y a plus d'"hôtels très chics" au sens que pouvait avoir encore cette expression il y a cinquante ou soixante ans. Pour qu'il y ait "hôtel chic" il faut ou il fallait "clientèle distinguée", et je n'en jamais vu dans les hôtels, *moins qu'ailleurs sans doute dans les tout à fait plus chers* (la pension Quisisana de Florence était assez élégante, dans les années quatre-vingt du siècle dernier – on y tombait comme de rien sur Yves Bonnefoy…). Par "clientèle distinguée" j'entends un ensemble d'hommes et de femmes qui sont à la fois riches, ou du moins raisonnablement à leur aise, bien élevés et cultivés. Or les riches de grands hôtels ne sont pas cultivés, dans l'ensemble, et les cultivés, à de rares exceptions près (*grands chefs d'orchestre ?* mais Leonard Bernstein était « impossible », et Karajan m'as-tu-vu au dernier degré…), ne sont pas riches.

Les uns ni les autres ne sont *bien élevés*, de toute façon – discrets, délicats, in-nocents.

Samedi 20 octobre, minuit et demi. Nous venons de publier un communiqué de soutien aux jeunes gens qui ont occupé quelques heures durant, ce matin, les toits de la grande mosquée de Poitiers. Ils ont agi de la façon la plus parfaitement in-nocente, l'édifice n'est pas encore en service il n'y a donc pas eu de profanation, et tout ce qu'ils ont réclamé, bien démocratiquement, c'est que le peuple soit consulté sur la poursuite de l'immigration et de la construction de mosquées. Moyennant quoi ils sont traînés dans la boue, bien entendu, par l'ensemble des médias remplacistes, si je puis risquer le pléonasme.

*

Plus encore que la mauvaise foi, autant que l'hébétude telle que la traduit la perpétuelle instabilité syntaxique (pour rester poli), ce qui caractérise sans cesse davantage le journalisme roi, c'est l'ignorance pure et simple : ces gens ne savent pas de quoi ils parlent. Aux nouvelles de France Culture nous avons appris par exemple que la République démocratique du Congo, où François Hollande était reçu cette semaine, à Kinshasa, était une ancienne colonie française. Le même jour nous étions informés, sur France 2, que la Turquie était laïque depuis sa fondation – c'est à peu près comme affirmer que la France est une république depuis qu'elle existe. Mais la plus belle énormité a été proférée par Mme Caroline Fourest, selon laquelle les "communautaristes blancs", en France, ne comprennent toujours pas qu'on soit particulièrement sensible à tout ce qui touche à l'antisémitisme, « dans un pays où ont été exterminés six millions de juifs ».

Évidemment je ne pense pas que Mme Fourest croie *vraiment* qu'en France ont été exterminés six millions de juifs. Pourtant je ne pense pas non plus qu'il s'agisse d'un lapsus, dans sa bouche. On a plutôt affaire à ce que les amis de Mme Fourest, et Mme Fourest elle-même, sans nul doute, appellent un *dérapage* : cette dame est si convaincue de la noirceur de notre pays et de son histoire, de la culpabilité de notre peuple et de l'ignominie de ceux qui la contestent, que *tous* les arguments sont bons pour clouer le bec aux rares contestataires. On sent monter en elle, à mesure qu'elle s'excite et s'indigne, une griserie de vertu idéologique, une ivresse de conformité au

discours dominant, dont il n'est pas étonnant qu'elles mènent à des énormités proférées d'enthousiasme, en une sorte d'orgasme de bien-pensance – nous avons prudemment gardé pour nous cette formule-là, dans notre communiqué, crainte de nous voir accuser de sexisme, en plus de tout le reste.

*

Marx m'avait parfaitement prévu :

« De même que, pour le bon bourgeois, la fin de la propriété de classe équivaut à la fin de toute production, la fin de la culture de classe signifie pour lui la fin de toute culture. »

Ah oui, c'est tout à fait ça ! Mes adversaires auraient beau jeu de m'envoyer à la figure pareille phrase, qui décrit très exactement, même si c'est un peu sommairement, mes positions. La culture ne finit pas du tout, diraient-ils. Elle se fait complètement autre, voilà tout, en d'autres mains.

Et pourtant, et pourtant… Lorsque, sur France Culture, toutes les cinq minutes désormais, on doit subir l'atroce humiliation de chansonnettes imbéciles, on a bien l'impression de quelque chose qui finit dans la dérision, la satisfaction de soi, la jouissance d'avoir gagné sur toute la ligne, de vivre en soudard dans un château pillé. Il en va de même lorsqu'on lit en titre dans *Le Monde* que "Le temps d'une soirée Obama et Romney *rigolent*" (c'est moi qui souligne, comme bien on pense). D'ailleurs il ne se passe pas de jour sans qu'un nouveau terme d'argot ou de langue familière reçoive ses lettres de naturalisation – ces temps-ci c'est par exemple *virer*, pour *renvoyer*, *être viré*, pour *être écarté*, qui se voient consacrés comme termes parfaitement adéquats pour tous les moments de la vie, tous les niveaux d'échange langagier. Partout on observe l'installation plus ou moins pacifique d'une sous-culture, laquelle paraît bien être une simple version relâchée, bon marché, mal tenue, de la culture agonisante. Et il faudrait reconnaître là, dans cette sénilité prolétarisée, les prémices d'une aube nouvelle ?

Pour dire les choses sympathiquement : non seulement il n'y a de culture que *de classe*, mais la seule vraie culture est la culture de la classe cultivée

– les cultures des autres classes devraient se trouver un autre nom (folklore, loisir, divertissement, habitudes, habitus, industrie culturelle, gestion du temps libre, etc.).

(En revanche les individus de toutes les classes, s'ils le désirent, sont chaleureusement invités à rejoindre la classe cultivée qui, dans le système machin-truquien, n'est que *partiellement* héréditaire, je le rappelle.)

Dimanche 21 octobre, minuit et demi. La première sonate pour piano de Hindemith est de ces œuvres qu'on aimerait beaucoup aimer, et d'autant plus qu'elle est sous-titrée "Der Main" et vaguement inspirée par le poème d'Hœlderlin de ce nom (*Wohl manches Land der lebenden Erde möcht' / Ich sen…*). Mais je dois bien reconnaître que je la trouve, jusqu'à présent, assez ennuyeuse, avec ses longues séries d'accords par deux, qui semblent incapables de sortir d'eux-mêmes : pa-pam, pa-pam, pa-pam, pa-pam (Pierre m'accuse de ressembler, quand je m'en plains, à Joffre sommé de proposer une définition du mot *fusil-mitrailleuse*, pour le dictionnaire de l'Académie : « C'est un fusil qui fait pan, pan, pan, pan, pan… »).

J'ai de meilleures relations avec la troisième – sous les doigts de Glenn Gould, bien sûr, qui est un des rares pianistes à s'être aventurés de ce côté-là.

Dans l'édition bilingue Aubier-Montaigne de Hœlderlin, le poème "Der Main" s'appelle en français "Le Mein". Le Grand Larousse encyclopédique des années 1980 ne connaît pas le nom *Mein* et n'a qu'un article *Main.* Le Larousse du XXe siècle, en revanche, à *Main* renvoie à *Mein.* L'édition Aubier présente la particularité d'appeler le poète *Hœlderlin* sur la page de titre et *Hölderlin* sur la couverture : cette bizarrerie s'explique sans doute par la double datation de ce recueil, paru d'abord en 1943, à une époque où l'on écrivait encore *Hœlderlin* et le *Mein*, alors que mon exemplaire procède d'un tirage beaucoup plus récent (1977), qu'on a doté d'une nouvelle couverture.

En fait *Hölderlin* m'est plus familier que *Hœlderlin*, et ne me gêne pas – dans ma génération on épelait *Hölderlin*, déjà. Mais j'en veux à ce type d'esprits qui s'est ingénié depuis un siècle à simplifier les noms étrangers dans leur version française et à ne pas supporter, par exemple, qu'on écrive

Thibet, encore bien vivant dans mon enfance, pour *Tibet*, *Saïgon* pour *Saigon*, voire *Norwège* (comme Rimbaud) pour *Norvège.*

(Comme j'avais intitulé *En Norwège* une série de photographies de mes voyages dans ce pays, un quidam m'a écrit pour m'exprimer son plaisir à constater qu'un casse-pieds de ma sorte, « supposé tout savoir », ne savait pas écrire *Norvège…*)

Lundi 22 octobre, minuit. La journée n'a pas été bonne. Je me suis avisé ce matin que j'avais six mille euros de découvert à la banque, pour la première fois depuis longtemps. Mais cette fois-ci on ne voit pas bien comment ce trou pourrait se résorber, puisqu'il n'y a pratiquement plus de rentrées d'argent. Il faudrait vendre tous les jours, sur la Toile, trois livres en ligne à trente euros chacun – cela suffirait presque à assurer ma subsistance. Hélas, nous en sommes plutôt à une vente par semaine ; et cet infime filet paraît aller s'amenuisant, ce qui est assez normal maintenant que les fidèles, qui ne sont pas du tout ceux qu'on aurait pu croire, et dont la plupart me sont complètement inconnus, ont fait leurs achats. Avec cent cinquante "volumes" virtuels vendus à une petite cinquantaine de personnes, je suis arrivé au bout de mon maigre *fan-club.*

De quelque façon que je m'y prenne d'autre part, je n'arrive pas, en général, à m'acquitter de mes onze ou douze tâches quotidiennes, dont les six ou sept ouvrages que je m'impose d'alimenter. Je tire beaucoup d'amusement et de plaisir du recueil des *Lettres reçues*, mais même ce travail-là, qu'on pourrait croire le plus facile à exécuter, me pose des problèmes qui ne peuvent se traiter sans quelque réflexion et dévorent de mon temps. J'avais imaginé composer une sorte de bouquet, en jouant sur les voisinages et les oppositions entre les lettres-fleurs. Mais c'était surestimer mes possibilités de choix. Trouver la lettre qui convient exactement à tel moment, à tel endroit, prendrait des heures, et les consume sans relique lorsque je m'y essaie malgré mes résolutions, comme ce fut le cas ce matin, en vain. En fait je suis obligé de m'en remettre au hasard, à un demi-hasard un peu dirigé tout de même, car je garde le loisir d'écarter les lettres que je ne veux pas recueillir ; parmi celles que je veux conserver je me contrains à faire mon choix entre les deux ou trois qui se présentent en

premier, sorties du chaos épistolaire de cette table et du bureau du bas. Ce matin j'ai mis en ligne une lettre académique du doyen Vedel, de 1999.

Ce qui a aussi jeté le désordre dans mon emploi du temps si bien réglé, ou qui devrait l'être et qui ne l'est jamais, c'est qu'il m'a fallu écrire à "mon" avocate, l'avocate choisie par le mystérieux mécène très peu mystérieux et dont je ne veux pas – le mécène, *I mean*, pas l'avocate. À l'avocate j'avais écrit que je ne pouvais accepter la générosité du mécène (en l'occurrence de ce mécène-là) et que mes moyens insignifiants ne me permettaient de m'assurer par moi-même son assistance ; qu'il me fallait donc, à mon grand regret, me passer de ses services. Elle m'a répondu que la question des honoraires ne *se posait plus*, ou autre formule assez ambiguë du même genre ; et qu'elle continuait de penser qu'il me fallait une défense non étiquetée (cela vise, je crois, le bon Me Ouchikh…), résolue à faire triompher avec moi une conception essentielle de la liberté d'expression. Je n'étais pas bien sûr de comprendre ce que signifiait cette missive. Du coup ma réponse n'est pas bien nette non plus.

Le décalage et la précipitation qui se sont ensuivies de ces délicatesses chronophages m'ont fait faire une fausse manœuvre informatique, ce soir, ou bien ce sont les appareils qui n'ont pas pu s'accommoder de notes à des phrases de Montaigne, et tout a sauté – j'ai perdu les trois quarts de l'*Anthologie générale.* Le préciosissime Farreny, qui, me connaissant, dispose partout des pare-feu, a pu récupérer un état du texte datant de samedi dernier, avant-hier. Ce sauvetage réduit les pertes à une vingtaine de phrases : ce n'est pas la mer à boire, même si ces phrases évanouies me paraissent évidemment les meilleures, du coup.

Toujours est-il que le retard et cet accident m'ont forcé a sacrifier deux tranches de travail : *Demeures 10*, où j'en suis toujours à Mallarmé à Valvins ; et le *journal* 2012, celui-ci même, où, dans ma relecture, j'ai atteint avril, un mois fort agité, pour moi, et qui ne plaira pas chez Fayard.

Nous avons tout de même regardé un téléfilm assez réussi, pour une fois, très soigneusement fabriqué, même, à propos de George Sand à Nohant, ou plus précisément de sa servante Fanchette. Ariane Ascaride étonne un peu, à première vue, mais on se fait à elle à cause de son talent et on finit par trouver que Sand, après tout, pouvait très bien ressembler à cela. Chopin et

Clésinger sont nettement moins convaincants, quoiqu'ils soient tous les deux insupportables, dans des genres différents, ce qui n'est pas invraisemblable (et même très certain s'agissant de Clésinger). La maison retenue pour servir de cadre au tournage n'est pas Nohant, elle est un peu moins jolie et élégante, mais elle est tout de même très appropriée. L'ensemble fait tout à fait honneur au service public (n'était diffusée ce soir que la première partie, sur la cinquième chaîne, je crois).

Mardi 23 octobre, une heure moins le quart du matin. Déjà je n'arrivais pas à accomplir quotidiennement les tâches que je me suis données, mais je vais bien devoir renoncer au moins à quelques-unes d'entre elles car il faut que je dégage une ou deux heures par jour pour préparer un discours que je dois prononcer à la fin de la semaine prochaine. En effet j'ai fini par accepter, après deux mois de tergiversations, l'invitation des identitaires à prendre la parole lors de leur convention à Orange, les 3 et 4 décembre prochain. J'avais décliné une première offre en m'excusant sur les troubles violents qui secouaient alors mon propre parti. Ils m'avaient relancé en me disant que ce n'était pas le président de l'In-nocence qu'ils invitaient surtout, mais l'écrivain et la personnalité indépendante, appréciée justement pour son indépendance. Je n'avais pas répondu et, après ce premier échange courtois, n'avais pas l'intention de le faire (il faut dire qu'à la plupart des lettres je ne réponds pas, faute de la fameuse "possibilité matérielle", chère à Basin de Guermantes). Mais l'affaire de la mosquée de Poitiers, et l'admiration que m'inspirent les jeunes gens qui, quelques heures durant, ont occupé là-bas le chantier de l'édifice en construction, leur courage, leur intelligence dans le choix de l'action à mener, leur parfaite non-violence, m'ont fait changer d'avis. Il me faudra parler une demi-heure. Je ne me crois guère capable, hélas, d'improviser. Ma seule ressource est d'écrire quelque chose, et je n'ai pas un instant pour cela.

À peine avais-je accepté, cela dit, il m'a semblé que je devenais moins précieux à mes inviteurs. Peut-être ont-ils été vexés du temps qu'il m'a fallu pour accepter leur offre. Ils ont semblé surtout soucieux d'obtenir de moi les moyens de relancer directement Richard Millet, qu'ils ont invité aussi et qui ne leur a pas répondu. Je ne peux pas faire grand-chose pour eux. Millet est facilement irritable, je pense. Il est très réfractaire aux partis, aux

groupes et aux mouvements divers. Je ne peux pas donner son adresse personnelle à mes correspondants – lui risquerait de le prendre très mal.

Et comme je demandais ce qu'il en était des conditions matérielles de l'invitation – où exactement, quand précisément, comment ? –, on m'a conseillé de me reporter au site spécial consacré à l'événement, ce que j'ai trouvé un peu cavalier. D'évidence je ne suis pas l'invité choyé que j'avais imaginé être. N'importe, ce que je crois c'est que doivent se regrouper tous les adversaires in-nocents du Grand Remplacement ; et que l'heure n'est plus à des prudences médiatiques et à des coquetteries d'appareil.

Mercredi 24 octobre, minuit et demi. Je n'arrivais pas à faire onze choses par jour, tous ces temps-ci ; mais, aujourd'hui, Dieu sait pourquoi, je suis arrivé à en faire douze, la préparation du discours d'Orange étant venue s'ajouter à mes autres travaux. Marcel Meyer a proposé un communiqué pour le parti, il est vrai, ce qui m'a dispensé de faire de même – une demi-heure ou une heure de gagnée…

Sont arrivés en même temps, ou presque, de premiers exemplaires de *Demeures 10*, *Italie du Nord*, et un petit mot charmant et très enthousiaste de Claude Durand, qui conserve un espoir que la *splendeur* – je ne me souviens plus de son terme exact, mais c'est à peu près de cet ordre – de ce volume fasse révoquer la décision de suspension de la collection. J'en doute, et d'ailleurs ne le souhaite pas outre mesure. Bien sûr, si la chose n'avait dépendu que de moi, j'aurais préféré mourir plutôt que d'interrompre en leur cours les séries italienne (un volume paru sur les trois qui étaient prévus) et française (cinq volumes sur six, ou peut-être sept) : j'aurais eu l'impression d'abandonner mon poste, de capituler, de déclarer forfait. Mais puisque la décision a été prise par d'autres, je m'en accommode assez bien. Mon honneur professionnel n'est pas engagé. Et la vérité est que je trouve cette collection des *Demeures* un labeur épuisant. Il y a trois semaines que je peine sur le chapitre consacré à Mallarmé à Valvins. Il est vrai que je n'y travaille qu'une demi-heure ou une heure par jour, c'est tout ce que je puis lui donner, et cela ne permet guère d'envisager une réalisation rapide.

Aujourd'hui, pour *Vaisseaux brûlés*, j'ai eu l'occasion de m'intéresser à l'évêque élisabéthain William Morgan, qui traduisit la Bible en gallois, et de devoir me reporter au chapitre le concernant, et sa maison, dans le premier volume de la série. Et j'ai été très attristé par la quasi-certitude que j'ai ressentie qu'à cette maison modestissime des montagnes du nord du pays de Galles, assez difficile d'accès, au point qu'on ne peut l'atteindre qu'à pied, je ne retournerai jamais plus – non, c'est évident, je ne reverrai jamais ce bel endroit : pas l'argent, pas le temps, pas la santé.

Pareillement, quelques notes de la troisième sonate de Hindemith, de la façon la plus inattendue, ce matin, m'ont fait penser aux *Frösöblomster* de Peterson-Berger, et à la maison de ce compositeur sur l'île de Frösön, face à Ostersund, au centre bien septentrional de la Suède ; et cette île, cette maison, je me suis dit avec une grande tristesse que selon toute vraisemblance je ne les contemplerais plus.

Voici ce dont je suis le plus reconnaissant à la série des *Demeures* : qu'elle nous ait permis, à Pierre et à moi, de découvrir et d'aimer des lieux que sans elle nous n'aurions jamais pu connaître. Oh, et les ruines de Dinas Bran, au-dessus de Llangollen, face à la maison des dames de Llangollen ! (je sens se préparer une affreuse insomnie).

Jeudi 25 octobre, minuit et demi. Cette fois-ci, après un demi-siècle de fidélité exaspérée, j'ai sauté le pas, et abandonné France Culture, au moins le matin. Ce n'était vraiment plus possible. Il y a quelquefois des invités intéressants, on apprend à l'occasion certaines petites choses, mais il faut tout dégager laborieusement de la gangue idéologique, la densité de substance est très faible et surtout, surtout, je ne pouvais plus supporter cette musiquette toutes les cinq minutes. Il y a un degré d'humiliation où même le plus casanier des captifs doit se révolter – c'est sa dernière chance.

La plupart des gens que je connais, surtout du côté politique, ont sauté ce pas depuis longtemps. Beaucoup se sont désintoxiqués du *Monde*, dans le même élan, avec l'argument supplémentaire qu'il est de bien mauvaise tactique de subventionner les adversaires, de concourir à la survie économique des promoteurs du Grand Remplacement.

Pour remplacer Marc Voinchet pendant mon petit déjeuner je suis passé ou revenu à la musique – non pas à France Musique, qui vaut à peine mieux

que France Culture, mais aux disques. Malheureusement, pour mes débuts dans la sécession, je n'ai pas eu de chance. Depuis plusieurs jours j'entends et réentends les trois sonates pour piano de Hindemith de 1936, puisque aussi bien la répétition est la seule façon pour moi, ignorant que je suis de la chose musicale, de me pénétrer véritablement des œuvres. Or plusieurs auditions n'y changent rien, hélas – je trouve cette musique terriblement plate, peu inspirée.

Vendredi 26 octobre, une heure du matin (le 27). J'ai l'impression d'être un *Titanic* voguant à pleine vapeur droit sur son iceberg, dix fois plus haut que lui et qui ne serait plus qu'à quelques centaines de mètres. Six mille euros de découvert, réduits à cinq mille quatre cents grâce à une commande d'album *Le Jour ni l'Heure* et à des raclements de fonds de tiroir sur mon compte PayPal : et la fin du mois qui est pour ainsi dire là, et Céline à payer, et tous les prélèvements qui vont être refusés, et les factures que je n'ai même pas ouvertes : or plus aucune "rentrée" attendue. Même la mensualité Fayard, qui devait être l'antépénultième, n'est pas survenue, je ne comprends pas pourquoi. Elle est généralement versée assez tôt dans le mois, jamais elle n'est arrivée si tard. J'ai essayé de me renseigner, ce matin : la comptabilité m'a fait dire de rappeler lundi, qu'on ne pouvait pas me parler aujourd'hui. Y aurait-il eu décision d'arrêter les versements au motif que les premiers mois de ce *journal* 2012 auraient déplu, ou paru impubliables ? Mais il me semble que ce genre de chose ne peut pas se faire si cavalièrement, sans quelque lettre d'avertissement, au moins, recommandée ou pas ? En attendant me voilà dans de beaux draps – non que quatorze cents euros y eussent changé grand-chose, il est vrai…

Du côté du travail et du temps, de la gestion du temps, c'est encore pis, s'il est possible. La nécessité de préparer le discours d'Orange s'était ajoutée mercredi aux onze tâches quotidiennes que déjà je n'arrivais pas à mener à bien ; aujourd'hui j'ai accepté d'écrire pour Élisabeth Lévy et *Causeur* un article contre le "mariage gay" – c'est du moins ce qu'elle demandait ; en fait j'ai l'intention d'intituler ce bref texte "Même pas contre". Et une revue espagnole m'envoie dix ou douze questions compliquées, d'autant que plusieurs d'entre elles portent sur la situation culturelle espagnole d'aujourd'hui, dont je ne sais à peu près rien. Pour la

première fois depuis des semaines et même des mois, je vais être obligé de renoncer à certaines de mes tranches de labeur de chaque jour. L'ennui c'est que la plupart correspondent à des droits de lecture qu'ont achetés sur la Toile des abonnés à mes productions : ils sont fort rares, certes, mais ils n'en méritent que plus un renouvellement et un élargissement réguliers de mon offre de proses diverses. Il n'est pas question par exemple de suspendre la publication quotidienne du *Journal d'un autre.* Hélas, je ne peux pas élargir indéfiniment les journées…

Samedi 27 octobre, une heure du matin (le 28). Le temps a changé, ou plutôt la température. Quand nous sommes sortis cette après-midi il faisait très froid, soudainement, mais très beau. Nous avons marché sur les pentes qui dominent l'Auroue en aval de L'Isle-Bouzon, du côté des bâtiments abandonnés du "Patriarche", cet homme à barbe blanche qui recueillait les drogués et qui avait plusieurs établissements dans le pays, à la fin du siècle dernier. Mais tout cela a très mal fini – les aventures du "Patriarche", je veux dire, pas notre promenade, qui fut très agréable au contraire, malgré le froid et le souci.

Je suis étonné de n'être pas plus abattu que je ne le suis par la situation, qui va devenir intenable d'un jour à l'autre. Mes entreprises commercialo-webmatiques sont un échec, manifestement (comme toutes mes entreprises) ; et mes revenus éditoriaux disparaissent encore plus vite que je ne l'avais prévu – je ne m'explique pas que la mensualité Fayard habituelle, l'avant-avant-dernière, ne m'ait pas été versée ce mois-ci. Il me tarde d'être à lundi pour en savoir plus. En attendant j'ai tout de même accompli onze de mes douze tâches quotidiennes, rituelles, ou douze des treize, je m'embrouille un peu. Il n'y a que la revue espagnole qui n'a pas été servie. J'ai enfin terminé le texte sur Mallarmé à Valvins.

*

Me Collard a décliné de défendre les éphémères occupants de la mosquée de Poitiers, en s'excusant sur des empêchements d'ordre juridique, dus à ses fonctions de député ; mais en mentionnant aussi certains "caillassages"

auxquels ces jeunes gens se seraient livrés sur la personne de fidèles musulmans. “Caillassages”, quels *caillassages* ? Personne n’a parlé de *caillassages,* jusqu’à présent. Dans le discours que je prépare pour Orange je vante beaucoup, au contraire, la parfaite in-nocence de l’action de ces jeunes gens. C’est elle qui m’a décidé à paraître à Orange, d’ailleurs. Si caillassages il y avait eu, cela changerait tout.

Dimanche 28 octobre, une heure du matin (le 29). Et toujours, malgré tout, *cette étrange joie de vivre*, comme dit Sandro Penna…

Il faut dire qu’il faisait merveilleusement beau, aujourd’hui : très froid pour la saison, mais très beau – et pas bêtement beau à ciel bleu uni, non, beau joliment, avec des nuages blancs bien dessinés qui jouent à saute-mouton dans le vent froid.

Après la sieste de milieu de journée, qui est une vieille tradition dominicale (« Ne pas donner le prix Nobel à Borges est une vieille tradition scandinave… »), nous avons entendu en prenant du café les deux quintettes avec piano de Berwald (justement), que j’adore depuis trente ans et auxquels j’ai tout à fait et sans aucun mal converti Pierre. Ah, ils font autrement plus pour la joyeuse exaltation que ces mornes sonates de Hindemith, qu’on n’arrive pas à aimer, nonobstant l’intercession de Hœlderlin. Comme nous avions assez sérieusement marché hier, nous nous sommes contentés d’une classique promenade aux Trônes. Mais la lumière était si intelligente et gaie, si *analytique* mais pour rire, comme un décor de ballet romantique, mode léger – *La Fête à Genzano*, *diciamo* –, que chaque pas le long de l’allée, ou à travers la petite forêt *ouverte à nos pas*, était un sensible plaisir (le silence cerner de son court compas / la petite forêt ouverte à nos pas).

Il y a aussi que chacune de mes tâches en est un autre, de plaisir. Je m’en rends compte quand j’en suis tenu éloigné par quelque corvée à la traverse : je n’ai alors qu’une impatience, revenir au plus vite à chacun de mes travaux.

J’ai tout de même oublié l’*Anthologie générale*, aujourd’hui, je m’en avise à l’instant. Mais toutes les autres rubriques ont été tenues rigoureusement. J’ai même commencé de répondre à la revue en ligne

espagnole, et écrit les trois quarts de l'article demandé avant-hier par Élisabeth Lévy pour *Causeur*.

Tout se succédait facilement, lumineusement, comme s'introduisait le ciel entre les pans de la maison, joyeusement. Je suis très content de *Lettres reçues*, par exemple. Mais on se rend compte à recopier des lettres vieilles de cinquante ou de cinq ans qu'on ne les a jamais *vraiment* lues, en fait.

Je recopiai ce matin une missive de Jacques Dewitte et j'étais à chaque ligne frappé par son intelligence, sa pénétration, sa perspicacité – non pas celles de Jacques Dewitte, qui vont sans dire, mais celles de sa lettre, que j'avais sans doute parcourue en deux minutes et demie, un jour comme tous les autres où je n'avais pas une seconde à moi.

On s'avise d'évidences qui n'en étaient pas du tout sur le moment, et par exemple que tel ou telle vous aimait, ce dont on se gardait bien de se rendre compte. J'ai sélectionné pour publication ultérieure une carte postale d'Olivier R. qui me l'avait envoyée aux États-Unis à l'automne 1970. Olivier R. était ce lycéen avec lequel j'avais entretenu une liaison pendant un an à peu près, juste avant de rencontrer W. Dans mon souvenir, tout s'était très bien passé : je lui avais dit que j'étais amoureux de quelqu'un d'autre, il m'avait donné à entendre que ça ne tombait pas mal du tout, et que je ne devais pas m'en soucier. Mais sa carte rend un tout autre son. Elle représente les falaises d'Étretat et il me dit d'elles que « dans la brume ou le "fog" [*elles*] auraient une certaine ressemblance avec Land's End – époque agréable où vous preniez soin de moi et où mes excentricités sur les rochers vous inquiétaient. Je vous –. O. »

Le plus troublant ou révélateur est que, par comparaison avec une lettre envoyée par lui à Landogne deux ans plus tôt, et déjà recopiée par moi, l'écriture, cette fois, s'est complètement transformée et que, très raide et verticale, elle est désormais, de toute évidence, une imitation de la mienne. Or je crois bien n'avoir porté aucune attention à cette carte, reçue au 1603, Clifton Street, Conway, Arkansas – j'ai dû lui consacrer dix secondes. C'est seulement à présent que je la lis *vraiment*.

Ou bien, au contraire, est-ce que les quarante ans et plus qui se sont écoulés changent entièrement la perspective et me font voir dans cette innocente carte des choses qui n'y étaient pas du tout – le contexte

établissant suffisamment, à l'époque, que ce que je crois lire à présent n'était nullement impliqué par ces cinq ou six lignes ?

Je me suis souvent demandé ce qu'était devenu Olivier R. M. Legay, le bien-nommé, curieuse personnalité que nous fréquentions un peu en ce temps-là, aux Deux-Magots, ancien professeur à Quimper, je crois, et obsédé par l'espionnage et le contre-espionnage (jusqu'à en devenir tout à fait fou, sur la fin…), disait de lui que c'était « un morceau de roi » – une jolie photographie de plage témoigne de la pertinence de cette appréciation.

Lundi 29 octobre, une heure du matin (le 30). Finalement c'était seulement la comptable qui avait *oublié* de me faire mon virement. Je lui ai parlé ce matin, elle était très aimable et s'excusait beaucoup.

D'autre part il reste trois mille euros de disponibles pour les frais afférents aux *Demeures* d'Île-de-France. C'est plutôt plus que je ne le craignais. La somme devrait suffire, ou presque, à payer l'hôtel lors de mon prochain séjour parisien, durant lequel j'essaierai de voir les maisons qui restent à voir.

La situation est donc un peu moins grave que je ne l'imaginais avec angoisse. Malheureusement il fait bien froid. Et je n'ai pas pu du tout m'occuper du discours d'Orange, aujourd'hui.

*

« … un livre dont le titre s'intitule… » (France Culture, "La rumeur du monde").

*

« On n'arrivait pas à se mettre d'accord sur qui avait gagné la Floride » (*id.*).

Mardi 30 octobre, minuit. C'est sans doute une erreur de n'arriver jamais à ce journal qu'*après* tout le reste, quand toutes les autres tâches rituelles ont été plus ou moins heureusement expédiées, et que, comme aujourd'hui, je tombe de sommeil. Il est pourtant moins tard que d'habitude – minuit plutôt qu'une heure –, mais je suis sans doute victime d'un décalage horaire contracté sur place, avec le passage à l'heure d'hiver. Que pourrais-je bien noter d'un peu intéressant quand je suis incapable de mener une phrase jusqu'à son terme ? Je n'ai d'autre ressource que de noter tant bien que mal, comme je le fais ici, sans être sûr d'y arriver, que je suis incapable de mener une phrase jusqu'à

Mercredi 31 octobre, minuit et demi. J'essaie de ne rien abandonner et de visiter tous les jours tous mes chantiers, d'y faire chaque fois un petit quelque chose, même ; mais le sommeil et le froid compliquent singulièrement ma tâche, d'autant que pour l'une de mes entreprises l'obligation de résultat est si pressante que je suis obligé de lui donner priorité sur toutes les autres – je pense au discours que je dois prononcer dimanche matin à Orange, devant la convention des identitaires. Il faut qu'il soit prêt vendredi soir, parce que je dois l'imprimer samedi matin avant de partir. J'espère que l'imprimante ne va pas faire encore des siennes…

Je dois parler une demi-heure. Combien faut-il de signes imprimés pour une lecture d'une demi-heure, et qui sonnerait le moins possible comme une lecture ? Je crains plus d'être trop long que trop bref, d'autant que mon propos a pris un tour curieusement "philosophique", avec tous les guillemets de rigueur et plus encore ; et ce n'est pas forcément le mode le plus adapté à ce public particulier. Bah, nous verrons bien… Mais je suis loin d'avoir fini mon texte…

*

Deux pans assez éloignés de ma vie (amicale) se rejoignent sous la forme d'une liaison amoureuse de moi très inattendue mais dont j'ai dû promettre, hélas, de ne rien dire ici. J'écris donc que je ne peux rien en dire. Il reste qu'elle nous amuse beaucoup, Pierre et moi.

*

Un jeune élève officier est mort à l'école de Saint-Cyr-Coëtquidan au cours de ce qui ressemble fort à une imbécile séance de bizutage. La direction de l'école explique qu'il ne s'agissait pas du tout de bizutage mais d'une séance de "transmission des traditions" dont le but est de « participer à la construction de l'homme par rapport aux référentiels de son passé ».

Je ne comprends pas très bien pourquoi l'armée, qui a produit nombre de grands écrivains, et qui a hérité d'une grande tradition littéraire, est depuis cinquante ans, en France, un des principaux producteurs du plus effroyable et ridicule charabia. C'est d'ailleurs le dernier domaine, je crois, où elle ait une très forte influence sur la société civile. Une part étonnante de la plus mauvaise langue ayant cours vient d'elle (je pense par exemple aux ridicules *personnels*, devenus des individus).

*

À propos de mauvaise langue, cet extrait d'une lettre (circulaire) de la fondation Robert Schuman :

« Rien ne diffère les contributions nationales, prélevées sur les ressources fiscales des États membres, des prétendues "ressources propres" de l'Union prévues par les traités. »

Cette phrase est totalement inintelligible jusqu'à ce qu'on comprenne que le très curieux *diffère* ne signifie pas ici *être différent*, encore moins *remettre à plus tard*, mais *marquer une différence entre, différencier.* Cette acception est pour moi totalement inédite. Je crains qu'elle ne soit promise à un grand succès, comme celui dont jouissent ces temps-ci les terribles jumeaux *acter* et *impacter,* ou le très scierique *pour autant.*

Jeudi 1er novembre, minuit et demi. J'ai encore réussi à relever tous mes compteurs, aujourd'hui, sauf celui de l'entretien pour la revue espagnole. À vrai dire je triche un peu, au moins pour ce qui est de *Vaisseaux brûlés* et de l'*Index des Églogues et des Vaisseaux brûlés*. La règle, désormais, est

seulement d'intervenir chaque jour ici et là, indépendamment de toute exigence de quantité – en fait j'ajoute une phrase aux *Vaisseaux*, une ou deux entrées à l'*Index*…

Le plus urgent était le discours d'Orange, que je dois prononcer dimanche matin mais auquel je ne pourrai travailler samedi. Il faut qu'il soit prêt demain soir. J'ai fini une première version. Elle est probablement un peu longue, je la réviserai demain mais raccourcir n'a jamais été mon fort.

Coûteaux serait bien allé à Orange lui aussi, je crois, mais j'ai l'impression que Marine Le Pen le tient serré. Elle ne veut pas de relations avec les identitaires. Le Siel est contraint à une certaine vassalité, non seulement par la loyauté et les engagements pris, mais aussi, d'après ce que je crois comprendre, par certains avantages pécuniaires qu'il doit à ses liens étroits avec le Front national. Le succès électoral de Marine Le Pen a valu de gros avantages financiers à sa formation, par le jeu mécanique de la loi sur le financement des partis, et elle en reverse une (très petite) partie à son allié ; lequel, en contrepartie, se voit un peu limité dans ses mouvements.

Notre extrême petitesse, à l'In-nocence, nous protège de la dépendance, et des tentations d'aliéner de notre liberté. Orange m'en dira plus sur les identitaires. Je verrai bien, en un soir et un matin, s'ils sont conformes à leur légende noire ou ressemblent au contraire aux jeunes gens bien polis et bien propres sur eux dont j'ai rencontré en une ou deux occasions les principaux représentants : Fabrice Robert, le président du mouvement, et Arnaud Gouillon, son candidat à la candidature lors de la dernière élection présidentielle. J'ai beaucoup d'admiration et de sympathie pour l'action menée à Poitiers, et c'est elle qui m'a amené à accepter, après un mois de tergiversations, dues en grande partie à la terrible crise que traversait alors l'In-nocence, l'invitation qui m'était faite. Si je m'avise de quoi que ce soit qui rende impossible la poursuite de relations cordiales, nous les romprons – le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont jusqu'à présent peu intenses, et que nous sommes libres comme l'air.

Didier Bourjon et son "École de Nantes" ont fondé leur propre mouvement, qui a déjà son propre site et son propre joli nom, "Que demeure la France". Ils utilisent les fichiers de l'In-nocence pour faire part de leur existence et pour recruter, ce qui est moins scandaleux qu'il n'y paraît puisque ce sont eux qui les ont, pour une large part, constitués. Je ne

sais quelle sera l'ampleur de la saignée. Pour le moment je suis surtout satisfait de n'être plus exposé à l'horrible brutalité des scènes que nous avons eu à subir en septembre.

Depuis la crise, Meyer et moi avons mené à terme une grande réforme depuis longtemps envisagée sur nos forums, les "pseudos" n'y sont plus admis (sauf cas exceptionnel, mais même alors ils ne doivent pas avoir l'air de "pseudos"). À partir d'aujourd'hui tout le monde a un nom, un vrai nom ou qui en a l'allure. C'était déjà, il est vrai, largement le cas dans le passé. Notre site n'en paraît que plus différent de tous les autres.

Vendredi 2 novembre, minuit. Parmi le très petit nombre d'acheteurs de mes ouvrages en ligne, il y a une curieuse proportion de Canadiens. Est-ce l'influence du professeur Sarkonak ? S'agirait-il de siens étudiants ? Apparemment pas, car mes Canadiens ne sont pas spécialement installés en Colombie britannique. Toutefois c'est bien dans cette province que demeurait l'acheteur du jour, une acheteuse, la première depuis presque une semaine.

Farreny a placé sur le site de la Société des lecteurs l'annonce de la disponibilité du *journal* 2013, c'est-à-dire de la possibilité d'en acquérir d'ores et déjà un droit de lecture, d'un jour, d'un mois ou d'un an. Ce pauvre site des Lecteurs est hélas totalement mort et ce placard – *publicitaire*, en somme – n'a suscité aucune réaction, ni, bien sûr, aucune pulsion d'achat.

*

Encore un bel exemple de comparant confondu avec le comparé – il s'agit d'une notice à propos de *Destins*, de Mauriac, que j'ai trouvée sur la Toile alors que je cherchais à vérifier un ou deux noms propres pour ce *journal* 2012 (corrections d'avril) :

« On comprend, par les informations dont dispose Paule, que non seulement Bob est un jeune homme entretenu, mais qu'il l'est aussi bien par les femmes que par les hommes. »

Il est bien évident que l'auteur veut dire (mais il ne le sait pas) :

« … qu'il l'est aussi bien par les hommes que par les femmes ».

*

J'ai terminé le discours que je dois prononcer après-demain à Orange. Il est trop long, je crois. Christine Tasin m'a appelé pour me demander de prendre aussi la parole lors de la manifestation qu'elle organise à Paris contre le "fascisme islamique", à la fin de la semaine prochaine – mais là il ne s'agit de parler que deux ou trois minutes : j'improviserai.

*

Je reçois à l'instant un message du dédicataire de *Demeures 10*, *Italie du Nord*. Il a l'air aussi surpris que touché. Tant mieux. Je ne crois pas l'avoir vu depuis trente ou trente-cinq ans.

Orange, hôtel Arène Kuhn, ch. 104, samedi 3 novembre, minuit. La radio annonçait un temps affreux mais nous avons voyagé Pierre et moi sous un ciel superbe, entre Plieux et Orange. Ma désolation est toujours la même de voir les paysages à ce point massacrés, et de constater la silencieuse et inexorable poursuite de cette dévastation sans merci. Plus on va en est, plus les choses s'aggravent. Pierre croyait se souvenir d'une vaste zone étonnamment préservée, entre Nîmes et Avignon ; et en effet on traverse une dizaine de kilomètres de garrigue tandis qu'ondule vers l'ouest une profonde étendue de collines boisées que ne troue pas la moindre maison ni la plus petite usine. Hélas, ce beau désert est parcouru en tout sens d'affreux pylônes. Pour ma part je suis tout à fait insensible à ce genre de contrées que l'on pourrait dire préservées si elles n'étaient hérissées de pylônes ou d'éoliennes. Elles ne suscitent en moi aucun désir de promenade ou d'intimité plus marquée.

Je sais bien qu'on n'a pas le droit de dire que tels ou tels peuple ou race ou civilisation sont inférieurs ou supérieurs à tels ou tels autres, mais j'ai cru remarquer qu'il y avait une exception à cette règle dès lors que la

France et les Français seraient comparés défavorablement à d'autres peuples ou nations : cela c'est parfaitement autorisé, si ce n'est même encouragé. Je m'empresse donc de profiter de cette dérogation et me sens très libre de noter une fois de plus que les Français administrent leurs paysages, urbains, ruraux ou suburbains, avec infiniment plus de brutalité, de vandalisme, de négligence et de mauvais goût que les Anglais ou, par exemple, les Danois – Suédois et Norvégiens peuvent être laissés de côté parce que l'énormité de l'espace dont ils disposent, étant donné leur petit nombre réparti sur de vastes étendues, diminue leur mérite. Mais le petit Danemark est densément peuplé et son territoire n'est pas du tout saccagé comme le nôtre. La densité de population en Angleterre est plus forte qu'en France et l'on ne remarque pas là-bas pareille laideur des constructions, pareille indifférence à l'environnement esthétique, un tel côté "souillon" dans la gestion du sol. En France on a toujours l'impression de traverser une cour de ferme mal rangée, une nursery où les enfants auraient laissé traîner tous leurs jouets, un chantier abandonné au beau milieu de sa phase la plus chaotiquement animée. Il n'y a guère qu'en Italie que la mise à sac de la beauté de la campagne et son remplacement par la sale banlieue universelle soient perpétrés avec plus de négligent acharnement encore.

En franchissant le Rhône nous avons trouvé enfin le mauvais temps qui nous avait été annoncé comme sévissant dès la Garonne. Nous avons pris nos quartiers à l'hôtel Arène Kuhn, en plein centre, et je suis presque aussitôt ressorti pour gagner le palais des Princes, où se déroule la convention des identitaires. *Palais des Princes* doit être entendu de la même façon que *Parc des Princes*, et n'implique aucune monumentalité historique et princière. Il s'agit d'une sorte de palais des Congrès à l'échelle d'Orange, et d'esprit vaguement européen de l'Est, où étaient réunis cinq ou six cents personnes, presque exclusivement des hommes, ou des garçons. J'ai assisté à l'allocution de Christian Vanneste et à deux ou trois tables rondes très instructives, je suis repassé ici en vitesse puis j'ai participé à l'autre bout de la ville à un banquet où j'avais pour voisin le président du Bloc identitaire, Fabrice Robert, ex-jeune homme que j'avais déjà rencontré à l'Espace Charenton, à Paris, en décembre 2010 : il est tout à fait courtois et sympathique et semble, à première vue, parfaitement pondéré. J'ai filé à l'anglaise assez peu de temps après le dernier plat, car je craignais un peu le

“concert” annoncé. Et puis j’avais à m’occuper du *Journal d’un autre* et de celui-ci. J’essaierai de revenir un autre jour sur les enjeux politiques et les enseignements de la soirée.

Plieux, dimanche 4 novembre, minuit et demi. Ce petit voyage à Orange s’est déroulé aussi bien que possible, en somme. Mon discours a été très applaudi, ce matin. J’ai même eu droit à une “*standing ovation*”. Un grand nombre de personnes sont venues me féliciter individuellement, ensuite – tout juste une dame m’a-t-elle un peu rabattu le caquet, involontairement je crois, en me déclarant, parmi force compliments, que, certes, beaucoup des plus jeunes membres de l’assistance avaient quitté la salle pendant que je parlais, mais que je ne devais pas m’en formaliser, mes propos volaient trop haut par-dessus leur tête, ils les comprendraient un jour : comme, tout à mon texte, je ne m’étais pas avisé que qui que ce soit fût sorti durant mon allocution, cette consolation pour un mal dont je n’avais pas souffert a un peu gâché mon plaisir.

On m’a beaucoup demandé le texte de mon intervention. J’ai dit qu’elle serait lisible dès ce soir ou demain sur le site de l’In-nocence ; mais à présent j’ai un petit doute quant à la meilleure politique à tenir. Étant donné ma situation pécuniaire dramatique, je me demande s’il ne serait pas judicieux de placer ce discours parmi les ouvrages à lecture payante de ma “librairie en ligne”, dans l’espoir d’en tirer quelque argent. On ne pourrait le ranger, il est vrai, que dans la catégorie “discours”, celle à laquelle appartient déjà *L’Homme remplaçable*, mon allocution de mars dernier devant France-Israël. Or les ouvrages de cette catégorie se vendent trois euros chacun. Il est peu vraisemblable que j’en vende vingt. Pour soixante euros bien improbables, est-il raisonnable de sacrifier une chance de diffusion plus large, celle que prodigue parfois la gratuité ?

Comme nous l’avions prévu nous avons consacré l’après-midi à la collection Lambert, installée partiellement, très partiellement, dans un bel hôtel d’Avignon, l’hôtel de Caumont. Nous avons passé là un très agréable moment. Cette collection c’est toute ma jeunesse, évidemment. Ce ne sont pas seulement les artistes qui me sont familiers, bien souvent ce sont les œuvres elles-mêmes (ainsi le *Phaedra* de Twombly).

Et sur le chemin du retour, plutôt que de faire étape dans un des ces affreux restaurants d'autoroute où nous avons nos habitudes, hélas, mais que je supporte de plus en plus mal (il me semble d'ailleurs qu'ils sont plus mauvais et plus mal tenus qu'avant, sans parler de l'insupportable "sonorisation"), nous nous sommes offerts du cassoulet dans Castelnaudary, avec beaucoup d'amusement (malgré la "sonorisation" du restaurant, là aussi).

Lundi 5 novembre, minuit et demi. Un homme de Serv'Élite est venu allumer le chauffage, aujourd'hui, et faire encore je ne sais quoi à la chaudière – une intervention qui lui a pris toute l'après-midi. Les effets thermiques devraient commencer à se faire sentir d'une heure à l'autre. Hélas, la satisfaction que j'en éprouve est largement atténuée par l'angoisse économique. Se chauffer ici coûte deux mille euros par mois, à la mauvaise saison, sans compter les innombrables dépenses d'entretien et de réparation du système, tout le long de l'année. À mesure que j'aurai moins froid (jusqu'à présent, je ne ressens rien de pareil, et ne reçois un peu de réconfort que d'un petit radiateur électrique contre lequel je suis assis), je sentirai croître en moi le souci.

C'est Pierre qui a payé la prestation de cette après-midi. Je n'ai pas osé demander combien il avait dû débourser. Pour ma part j'ai payé Céline, ce matin : un peu moins de mille euros alors que mon compte est déjà à découvert de cinq mille – j'espère que la banque ne va pas refuser le chèque ; en revanche il est hors de doute qu'elle refusera tous les prélèvements qui doivent suivre.

*

Dans la collection Lambert d'Avignon il y a un Kiefer incroyablement mauvais, une sculpture en hommage à Celan, qui figure une barque de passeur, suppose-t-on, chargée d'une pile de livres à demi consumés. C'est d'une telle kitscherie qu'en est compromise non seulement toute l'œuvre de Kiefer, par contagion, mais aussi celle de Celan. Je ne suis jamais parvenu à oublier tout à fait que mon ami Didier Thévenin, que je crois mort tant il a

solidement disparu, disait de Celan, que je lui avais fait lire, que c'était pour lui l'obscénité même, l'exemple type de ce qui ne pouvait ni ne devait s'écrire après Auschwitz, selon la formule éculée. Il ne m'avait pas convaincu mais ce Kiefer d'Avignon lui donnerait presque raison.

Il faut bien convenir qu'il y a un kitsch spécifiquement auschwitzien qui tient, pour ceux qui font de l'art ou de l'idéologie autour de la Shoah, ou tout simplement tiennent un discours (décent) en ces parages, au fait qu'ils ont *trop* raison, raison à tout coup, et plus précisément qu'ils ne peuvent avoir tort. C'est cela, l'obscène : se mettre dans des situations où l'on ne peut avoir tort, où personne ne saurait oser vous dire que vous errez, que vous *exagérez un peu.* Kiefer indubitablement *exagère un peu*, avec son Celan d'Avignon ; et il n'est pas exclu que Celan lui-même ait eu la litote un peu emphatique, avec le temps.

Cette obscénité de l'excès de raison est celle de l'antiracisme dogmatique que je dénonçais hier matin à Orange. Je pense toujours à la remarque de Houellebecq selon laquelle on soupçonne toujours les champions des droits de l'homme (et de l'antiracisme vernaculaire, ajouterais-je) de *faire du deuxième degré*. On en soupçonne aussi Kiefer. Et puis, on se dit que ce n'est pas possible, qu'il est certainement tout à fait sincère, et l'on trouve que c'est encore pire.

*

Nous avions pour voisins à la Maison du Cassoulet, hier soir, dans Castelnaudary, un couple de commerçants d'une quarantaine d'années qui inspectait ses passeports et leurs tampons pour reconstituer la liste de leurs voyages depuis le début du siècle. Ils paraissaient très étonnés de tout ce qu'ils découvraient :

« Tiens, en 2008 et en 2009, on est allés deux années de suite à Cuba. En 2005 on a fait le Sénégal. En 2010 je vois l'Amazonie, mais là on n'avait pas fermé le magasin, tu te souviens, on avait fait un roulement. »

Ils paraissaient vraiment découvrir chacun de leurs voyages passés. Nous-mêmes avons du mal à établir mentalement la chronologie de nos propres expéditions, mais du moins nous souvenons distinctement (jusqu'à

présent…) des pays que nous avons visités. Pierre soupçonnait nos voisins de se livrer à cet exercice de reconstitution pour notre bénéfice.

Mardi 6 novembre, une heure moins le quart du matin (le 7). Les émissions d'histoire auxquelles est associé Stéphane Bern, à un titre ou un autre, et qui sont consacrées à telle ou telle grande figure sur les sites où elle s'est illustrée, sont parfaitement honnêtes, je trouve, il n'y a rien à y redire. Là le service public est tout à fait dans sa mission, et il s'en acquitte au mieux, ce que l'on n'espérait plus constater. Après le programme voué à Talleyrand, il y a quinze jours ou trois semaines (ou même un mois, peut-être ?), nous avons regardé ce soir celui qui portait sur La Fayette – un personnage qui m'intéresse beaucoup moins, je dois le reconnaître, mais qu'un excellent collage d'entretiens avec des descendants, des historiens, des biographes, présentait de façon très vivante et sans concession exagérée aux goûts d'un large public. Je suis si prompt à me plaindre de tout, dans la production audiovisuelle courante, que lorsque quelque chose me paraît pour une fois être d'une qualité tout à fait honorable, je crois devoir le relever.

Je suis toujours très sensible à ce qui remplit honnêtement son contrat (ainsi que je m'y efforce avec mes *Demeures*, par exemple). On ne peut pas demander à une émission de France 2 à huit heures et demie du soir d'être du niveau d'un séminaire à l'École pratique des hautes études – la requête serait absurde et la chose ne serait pas souhaitable. Mais les successives livraisons de cette série sont claires, bien construites, agréables à regarder, et trouvent le moyen d'être instructives, ou, à défaut, de constituer de bons aide-mémoire, même pour ceux qui connaissent assez bien le sujet. Jean Puyaubert disait :

« Quand les choses sont bien, il faut le dire. »

*

Attention, risque d'accident cérébral (au moins pour les grammairiens) :

« À peine nommée conseillère de presse à l'ambassade de France que George Bush attaque l'Irak » (article du *Monde* de ce jour à propos de Mme Nathalie Loiseau, nouvelle directrice de l'E.N.A.).

*

Nous avons appris aujourd'hui avec tristesse la mort d'Elliott Carter, à l'âge de cent trois ans. J'étais content qu'il soit vivant, jusque-là. Sa musique ne m'a pas toujours donné les satisfactions que j'en attendais mais je me disais que c'était certainement ma faute, que ça viendrait, que les qualités particulières de telle ou telle œuvre ne manqueraient pas de me frapper plus tard. Carter, en partie pour des raisons égloguales, disposait auprès de moi d'une réputation très favorable, qu'aucune petite déception n'était à même de remettre en cause.

Quelques jours plus tôt était mort Hans Werner Henze.

Mercredi 7 novembre, minuit & demi. Le chauffage a été mis il y a deux jours, les effets commencent à s'en faire sentir, ce soir il y a dix-neuf degrés dans la maison. Je n'en suis pas moins transi, comme tous les soirs. En plus, j'ai fait un faux mouvement en sortant de la baignoire, je me suis gratifié d'un de mes notoires "tours de rein", mais seulement d'un côté. Il faut espérer que je vais me tirer de ce mal-là avant samedi et la manifestation parisienne contre le "fascisme islamique", comme dit Résistance républicaine – surtout s'il faut affronter des sensibles en furie, armés, qui sait, de barres de fer, comme cela pourrait bien se produire. Je suis en bien piètre état pour affronter ce voyage.

Duane McArus me donne beaucoup de fil à retordre. Pour me venger du souci qu'il m'inflige, je le fais souffrir des maux qui pèsent sur moi. Il a froid et il a la grippe (je n'ai pas osé le doter d'un lumbago).

J'ai enfin sauté le pas et rompu les amarres avec France Culture, au moins le matin – la chansonnette à tout bout de champ n'était vraiment plus supportable. En lieu et place nous écoutons de la musique et en sommes très satisfaits. J'essaie tout de même de revenir à la station pour les informations

de neuf heures, mais il faut bien millimétrer ses mouvements car si l'on allume quelques secondes trop tôt on tombe sur l'apothéose musaqueuse de Marc Voinchet, son grand finale, et c'est particulièrement éprouvant quand on arrive tout juste de Liszt, de Tristan Murail ou d'Albéric Magnard.

Jeudi 8 novembre, une heure moins le quart du matin (le 9). Ah, voilà qui tombe mal : alors que je dois partir en voyage demain, et participer samedi à une manifestation qui pourrait bien être un peu mouvementée, j'ai tout le milieu du corps paralysé, suis incapable de mettre ou d'enlever des chaussures et éprouve de grandes difficultés à m'asseoir et à me lever. Huit heures de voiture là-dessus ne devraient pas arranger les choses. Il n'est pas question de déclarer forfait, pourtant.

Sept mille euros de découvert, en plus. Au journal télévisé on voyait une pauvre mère sans mari se plaindre d'avoir, le 7 du mois, déjà trente-six euros de découvert. *Peuh*, ai-je dit bêtement. Oui, mais elle, a dit Pierre, elle va recevoir dès demain un coup de téléphone de son banquier. Le mien, il est vrai, attendra peut-être la semaine prochaine. Et tel qui s'affolerait d'avoir soixante-dix mille euros de découvert, ou sept millions, trouverait certainement que je fais bien des histoires pour peu de chose.

Paris, hôtel Bourgogne & Montana, ch. 67, samedi 10 novembre, minuit et demi. Hier le voyage de Plieux vers Paris s'était très bien déroulé jusqu'au péage de Saint-Arnoult, à peu près ; mais sur les dernières dizaines de kilomètres et à l'entrée de la ville nous avons été pris dans un affreux embouteillage. Nous devions dîner avec Élisabeth Lévy, qui nous avait invités à passer chez elle rue du Pont-Louis-Philippe ou bien, si nous arrivions plus tard, à rejoindre ses amis et elle dans un restaurant de la rue Pecquay. En fait nous sommes arrivés si tard, et tellement en retard, contrairement à mes plus chers principes, que nous avons raté même le rendez-vous au restaurant et que nous n'avons pu rejoindre le petit groupe, Élisabeth, Paul-Marie Coûteaux, Xavier Renaud (l'ex-candidat du Siel à Nantes, je crois), Philippe Martel et Jérôme Dupuis, de *L'Express*, qu'à dix heures et plus, rue du Pont-Louis-Philippe où ils étaient retournés. Nous avons dîné là de salades, en devisant très agréablement – moi par exemple

avec Dupuis, dont me fascinent les deux mois par an dans l'Assynt, au nord-ouest de l'Écosse.

La présente journée s'est ouverte sur un entretien filmé ici même, en bas, avec un journaliste de CBS News amené par Silvia Bourdon, l'ancienne étoile des nuits pornographiques parisiennes. L'enregistrement à peine achevé je me suis rendu dans un café de l'avenue du Général-Leclerc, à l'angle de la rue Daguerre, où j'ai retrouvé mes (maigres) troupes pour défiler avec elles dans le cadre de la marche "contre le fascisme islamique". Nous avons d'abord été très inquiets, sans oser trop nous le dire, du petit nombre de personnes qui s'assemblaient place Denfert-Rochereau, lieu du départ. Mais ensuite, comme nous marchions vers la place d'Italie, j'ai pu constater que le ruban des manifestants s'allongeait sur cinq cents mètres environ, ce qui n'est pas mal. Il est question de deux mille ou deux mille cinq cents participants.

Sur un plan plus personnel j'ai eu la satisfaction de voir plusieurs dizaines d'hommes et de femmes, rarement de la première jeunesse, venir me saluer et m'adresser des remerciements ou des félicitations, en général à propos du Discours d'Orange, qui semble avoir marqué quelques esprits. J'ai éprouvé en revanche la contrariété de prononcer une médiocre allocution, qui a dû bien doucher les nombreuses sympathies qui s'étaient manifestées à moi. J'avais voulu improviser, l'expérience montre une fois de plus que j'en suis incapable.

Rémi Pellet nous avait tous invités – nous de l'In-nocence, je veux dire – à une soirée chez lui mais il était malade, il a dû la décommander. Le relais a été pris par un autre membre du parti, Emmanuel Michon, qui était à Orange avec moi dimanche dernier. À ce changement de dernière minute nous avons dû de découvrir un très pittoresque passage d'ateliers d'artistes, rue de la Tombe-Issoire, et de passer dans l'un d'entre eux deux ou trois heures très agréables. Pierre m'avait rejoint là-bas. Nous sommes rentrés ici à pied, lui et moi, ce qui, joint pour moi à la marche de Denfert-Rochereau à la place d'Italie, fait un assez joli petit marathon pour un homme qui hier et aujourd'hui pouvait à peine sortir de son lit.

Dimanche 11 novembre, minuit et quart. Madeleine Gobeil nous a fait la surprise de nous donner comme commensal Gabriel Matzneff, au brunch excellent qu'elle nous a offert aujourd'hui, un peu plus tôt qu'un déjeuner parce que je devais être en début d'après-midi au salon du B'nai B'rith, à la mairie du XVIe arrondissement. Marcheschi m'avait dit que Matzneff avait été malade et avait perdu de sa superbe. Je lui ai trouvé bon air, au contraire, et il était aussi amène qu'on peut l'être. Sa situation est par bien des côtés semblable à la mienne, à ceci près qu'il a dix ans de plus que moi (il n'y paraît guère). Il assume son sort sans doute décevant avec beaucoup de dignité et d'élégance, et la légère distance ironique, mélancolique, d'un homme bien élevé d'ancien temps pour qui les circonstances sont aussi désagréables qu'inattendues. La crise, telle qu'elle frappe l'édition comme tout le reste, aggrave encore pour lui un statut aussi défavorable que le mien. Mais l'homme et l'écrivain demeure stoïque dans l'adversité, mettant toute sa force d'âme dans une équanimité souriante, courtoise et bien coupée.

Ce qui du salon du B'nai B'rith m'a le plus frappé, ensuite – j'y ai passé toute l'après-midi, en compagnie de Marcel Meyer et, dans un premier temps, de Pierre, qui est allé prendre son train vers cinq heures –, c'est le nombre de personnes là présentes qui étaient la veille entre Denfert-Rochereau et la place d'Italie. Plaisant retournement ce sont à présent les juifs qui sont le fer de lance de la résistance à la contre-colonisation, que leurs intellectuels et journalistes ont, pour leur malheur, tant favorisée dans le dernier quart du siècle dernier…

De la mairie du XVIe, Meyer et moi avons sauté au haut des Champs-Élysées pour le dépôt de gerbe des royalistes au pied de la plaque commémorant celui des étudiants du 11 novembre 1940. Nous avons retrouvé là Coûteaux et le vétéran de cet acte héroïque, André Pertuzio, avec qui j'avais longuement parlé en mars dernier et pour qui j'éprouve beaucoup d'admiration et de sympathie.

Le jeune Leroy (il a dix-huit ans !), géant roux qui arborait hier, à la manifestation, un T-shirt "parti de l'In-nocence" (et, moins heureusement, au dos, "L'armée de Renaud Camus"…) (que je lui ai fait couvrir), était là aussi et il est venu ici me donner une leçon de Facebook, à des fins purement politiques – je reste cependant à moitié convaincu.

Mardi 13 novembre, cinq heures vingt, l'après-midi. Hier après-midi je suis allé avec le jeune Leroy à Champrosay, commune de Draveil, pour y voir la pauvre maison d'Alphonse Daudet, qui est dans un état bien mélancolique et tchernobylien, comme on dit à Plieux pour désigner le coin du village le plus éprouvé par le désordre et le laisser-aller. Mais c'est toute cette banlieue qui fut jadis opulente et romanesque et qui, aujourd'hui, est délabrée au possible, comme si elle n'avait fait que devenir encore plus triste et décatie depuis le temps qu'un Clouzot, dans les années cinquante (je pense aux *Diaboliques*), la montrait déjà si grise, si morne et si lépreuse. Tout là-bas respire la ruine, l'abandon, la mort à l'œuvre. Nous avons marché jusqu'à la Seine pour voir certain pavillon qui dépendait autrefois du domaine, au bout du parc maintenant sectionné. Ce kiosque hexagonal est en ruine et en face de lui, sur l'autre rive du fleuve, les usines qui en leur temps ont mis à mal ce paysage jadis champêtre achèvent à leur tour de pourrir.

Ce matin j'ai appris par Reinharc que j'étais désinvité du Salon des écrivains juifs auquel je devais participer dimanche prochain. Reinharc était comme d'habitude assez confus, mais il ne faisait que refléter, disait-il, la confusion des organisateurs, un peu embarrassés et qui prétendraient, selon lui, m'avoir confondu, lorsqu'ils m'ont invité, avec Jean-Yves Camus (!). Le promoteur de mon boycott serait comme d'habitude Claude Lanzmann qui mettrait en avant ma participation au congrès des identitaires à Orange.

Je suis allé au déjeuner organisé par Coûteaux dans son petit appartement nouveau de la rue de Seine pour me faire rencontrer Marine Le Pen en présence de son bras droit Florian Philippot, de Philippe Martel et de Karim Ouchikh. Je ne regrette pas d'avoir écrit, ce qui m'a été beaucoup reproché – *spécialement* reproché, devrais-je dire –, qu'elle était intelligente. Non seulement elle l'est mais en plus son expérience quotidienne des médias, de la politique, du Parlement européen, du monde, lui donne une connaissance des hommes, des choses et des dossiers qui soutient de façon impressionnante, dans le détail, la hauteur de sa vision d'ensemble. Il ne me serait sans doute pas trop difficile de m'introduire dans l'appareil qu'elle tient avec fermeté, ou du moins dans la galaxie qu'avec l'aide de Coûteaux

elle travaille à constituer autour de son parti, à l'extérieur de lui. Mais je pense être plus utile, même à elle, en gardant ma pleine indépendance.

Je vais ce soir à reculons à l'émission de Taddeï. J'ai manqué y renoncer hier soir en apprenant qu'un des invités de dernière minute était l'impossible Juan Asensio. Coûteaux m'a dissuadé de la défection en me représentant qu'il serait honteux de paraître avoir peur ou jeter l'éponge à cause d'un personnage tel que lui. Mais aujourd'hui ce sont trois ou quatre nouveaux protagonistes qui sont annoncés, des femmes, pour la plupart, de jeunes écrivains qui très certainement me détestent, s'ils me connaissent. Et surtout les sujets dont nous sommes censés débattre sont aussi peu excitants que possible, de la Journée de la gentillesse aux taxes sur la bière ou l'huile de palme, en passant par l'opportunité ou l'inopportunité, pour les hommes politiques, de parler anglais. Quelle affreuse humiliation que tout cela ! Que va-t-on faire là-dedans, se demande-t-on chaque fois, et bien sûr pour n'y recevoir que des coups ? Mais un écrivain (et un homme politique n'en parlons même pas) n'a plus d'existence que par ce truchement. C'est le nombre de nos apparitions dans les émissions de ce genre qui décide de notre valeur marchande. Or j'ai le plus affreux besoin de soutenir la mienne par tous les moyens qui me sont offerts, fût-ce du bout des lèvres. La preuve est faite que les livres – les miens en tout cas, et a fortiori mes textes sur la Toile – sont incapables de voler de leurs propres ailes sans un peu de publicité.

Mercredi 14 novembre, onze heures et demie du matin. J'avais raison de me méfier d'Asensio. Il a donné le signal de l'attaque, hier soir, au cours de l'émission Taddeï – mais cela tout à fait sur la fin, alors que tout s'était déroulé jusqu'alors assez paisiblement, comme si les autres participants ne comprenaient pas ce que je disais. Une demoiselle Schneck s'est engouffrée dans la brèche ouverte, et j'ai même eu droit à une évocation d'Auschwitz, d'où s'est ensuivie une petite mêlée générale, tout le monde esquissant le geste de quitter le plateau pour n'y demeurer pas avec moi.

Taddeï semblait le premier surpris de tout cela. D'évidence il savait très peu de chose de moi, j'avais pu en juger par un bref entretien préalable. Je

trouve toujours curieux dans ces cas-là que les journalistes n'éprouvent pas le besoin de jeter un coup d'œil à Wikipédia, tout simplement.

Aujourd'hui c'est la curée, mais pas du tout de la sorte que j'attendais : coup de téléphone très désagréable d'une dame de la banque m'avertissant que prélèvements et chèques vont être refusés. Le gestionnaire habituel de mon compte est en vacances et de toute façon il en a été déchargé, sans doute pour excès de laxisme à mon égard. J'imagine que ma carte bleue ne fonctionne plus et que je ne dois surtout pas l'introduire dans un distributeur – elle ne me serait pas restituée. Je ne sais pas comment je vais faire pour quitter cet hôtel et rentrer chez moi.

Jeudi 15 novembre, onze heures du soir. Hier tout allait mal, aujourd'hui tout s'est déroulé aussi bien que possible. Ce matin je suis allé chez Fayard remettre à Hélène Guillaume la note de cet hôtel pour cinq nuits, qui me sera remboursée assez vite me dit-on, sur ce qui reste de la somme destinée à couvrir les dépenses liées à *Demeures* 10. Je me suis aussi fait offrir une belle et grosse biographie de Bartók, toute fraîche, de Claire Delamarche. Et Hélène s'est arrangée pour me faire ouvrir les portes de la maison de Léon Blum à Jouy-en-Josas, normalement fermée ces temps-ci.

À peine rentré ici après mon expédition rue du Montparnasse, coup de téléphone de Rémi Pellet, qui peut m'avancer l'argent qu'il faudra pour payer la note en partant – c'était mon principal et plus immédiat sujet de préoccupation. Et quand je ressors pour aller chez Blum, on m'annonce en bas que le représentant d'une mystérieuse association dont on n'a pas compris le nom est venu régler quatre nuits. En fait, il s'agit de la Société des lecteurs et de son trésorier, M. Kjørvel. Je suis d'autant plus surpris de ce geste très généreux que je croyais être en délicatesse avec ladite Société. Je le suis peut-être, d'ailleurs, et très mal vu de mon lectorat en corps constitué, ce qui serait une première dans l'histoire des Lettres, certainement. Si tel est bien le cas, d'ailleurs, M. Kjørvel & ses mandants ont d'autant plus de mérite et d'élégance à agir comme ils le font. Ils ont été prévenus de ma situation, sans doute, par la « Chronologie » de *Vaisseaux brûlés*, dans laquelle j'exposais ce matin les événements d'hier, et notablement le fatal téléphonage de la banque.

J’avais lancé aussi un appel au secours sur le site réservé du parti de l’Innocence, pour voir si M. le trésorier pouvait me défrayer d’une ou deux nuits d’hôtel – après tout c’est pour des raisons politiques autant que professionnelles que je suis à Paris. Le trésorier, qui se tient à Londres, m’a appelé cette après-midi, tandis que je rentrais de Jouy-en-Josas par Chaville et Sèvres, pour me dire que les caisses du parti étaient mieux emplies ou en tout cas moins vides qu’il ne me l’avait déclaré précédemment et qu’il pouvait mettre à ma disposition cinq ou six cents euros. Ces dix nuits d’hôtel vont finir par être payées plusieurs fois !

Entre-temps j’avais vu à Jouy-en-Josas, sous la houlette de l’adjoint à la culture de la ville, la maison de Blum – elle n’est pas très à mon goût, assez “poutres app.” d’esprit, comme on disait il y a trente ans (c’est une pionnière, en ce sens), mais, une fois passées une ou deux pièces où les étiquettes et panneaux didactiques sont beaucoup trop présents, elle est conservée assez rigoureusement “dans son jus”, surtout le vaste bureau du grand homme, et c’est une bonne maison de travailleur de l’esprit.

Jouy-en-Josas est assez abîmé, évidemment, et le sera bien davantage dans un an, deux ans ou cinq ans. Mais il s’y trouve encore de beaux murs, de beaux recoins, de beaux lambeaux de parcs et d’architecture. J’ai vu certain château de Montebello, que je croyais avoir appartenu à Lannes mais qui, d’évidence, lui est bien postérieur ; et, dans le même quartier haut, une très jolie maison Louis XVI ou Directoire, très restaurée récemment. Il y a d’ailleurs beaucoup de beaux vestiges, en général plus modestes, du patrimoine bâti de la fin de l’Ancien régime, dans le centre de Jouy, dans Chaville, dans Sèvres.

Ma carte bleue avait donné pleine satisfaction quand il s’était agi de tirer ma voiture du “garage souterrain”, comme dit élégamment Gabriel Matzneff, ce qui n’avait pas peu contribué, non plus, à m’améliorer l’humeur. Celle-ci n’a été un peu compromise de nouveau que par deux étudiants de Sciences-Po, dont l’in-nocent Jean-Michel Leroy, que je devais recevoir à huit heures et demie pour un entretien destiné à radio Sciences-Po et qui se sont présentés à huit heures dix. Ensuite le concierge de nuit, ici, un noir qui les appelait “deux mecs” (sic – ah, ces hôtels de luxe…), leur a dit que j’allais descendre les voir ou les chercher, ce qui fait qu’on a perdu une demi-heure et davantage à s’attendre mutuellement. Ils m’ont

expliqué que c'était pour n'être pas en retard qu'ils étaient en avance, conformément à mes préceptes, d'évidence mal interprétés, car si en effet je suis en avance pour n'être pas en retard, chez les gens, je me garde bien de me manifester à eux avant l'heure dite : je fais des tours de pâté de maisons ou me livre à des séances de lèche-vitrines.

Ce pataquès m'avait si fort éprouvé les nerfs qu'à neuf heures je ne voulais plus me livrer à cet entretien, tant il s'annonçait mal dans ces conditions. Il a tout de même eu lieu, sur l'insistance de ces gentils jeunes gens, et s'est très bien déroulé. Je ne me rappelle pas ce que j'ai dit.

Un élément d'apaisement et même de satisfaction est que sur les blogs de la "réacosphère", au moins, les réactions à l'émission de Taddeï mardi soir sont nombreuses et, dans l'ensemble, très favorables à mon point de vue et à moi-même. Il est vrai que j'ai surtout consulté Fdesouche, où je suis donné comme vainqueur du match Asensio *vs* Camus par neuf à un ou davantage. On estime généralement que par ses emphatiques et très inattendues prises de position ultra-antiracistes et remplacistes il s'est acheté un billet pour le cercle enchanté des autorisés de parole, dont il était exclu jusqu'à présent, sentant lui-même très fort le roussi.

Vendredi 16 novembre, une heure du matin (le 17). La journée a été en grande partie perdue ou en tout cas dissipée à cause de l'obsession qui m'a pris de tirer parti du *Grand Remplacement*, le livre, alors que le sujet et l'expression sont dans l'air et que le volume, en revanche, est épuisé. David Reinharc m'a dit dimanche dernier que si je voulais faire réimprimer le texte à mes frais il ne s'y opposerait pas puisque lui n'avait pas les moyens de procéder à une réimpression. Après quatre ou cinq jours de décalage et nouvelle consultation de Reinharc, ce matin, j'ai décidé d'ajouter une version augmentée du recueil à la liste de mes ouvrages disponibles en ligne. Malheureusement j'ai rencontré toute sorte de difficultés techniques dans la réalisation de ce projet, la connexion étant ici bien mauvaise. J'ai fini par envoyer à Farreny les diverses pièces à mettre en ligne et c'est lui qui a assuré les étapes ultimes de l'opération, moins les nombreuses corrections à apporter encore.

J’avais cru comprendre d’autre part qu’Amazon procédait à des éditions ou à des tirages sur papier avant diffusion par ses soins. Mais il semble que cette information, qui pourtant m’avait été donnée de différentes sources, soit inexacte. Amazon ne réalise que des “Kindles”, des éditions pour liseuses informatiques, pas des livres sur papier. Il va falloir trouver une autre solution.

Ces difficultés d’ordre essentiellement technique m’ont retenu à l’hôtel toute la journée, empêché de me livrer à d’autres travaux et notamment à la rédaction et à la mise en ligne du *Journal d’un autre*, et en partie gâché la soirée car j’ai manqué à cause d’elles un dîner qu’organisait Philippe Stoeckel pour Duane Michals et son ami Fred au Vaudeville, en face de la Bourse. Il faut dire qu’un appel de Finkielkraut m’avait aussi retenu au moment de sortir. Je suis arrivé si tard au restaurant qu’il n’était plus question de m’agréger au groupe, qui déjà s’apprêtait à lever le camp quand je l’ai rejoint, Michals devant être un peu en avance pour la projection d’un film à son sujet : cette séance était le prétexte de la soirée et devait avoir lieu dans un club nommé le Silencio, rue Montmartre. J’ai avalé un sandwich à côté, dans le café de l’assassinat de Jaurès. J’ai pu échanger quelques mots avec Duane, avant et après la séance. Il a relativement peu changé depuis trente ans et plus que je ne l’avais vu. Fred, son compagnon d’un demi-siècle, est moins vaillant.

Paris toujours, hôtel Bourgogne & Montana, ch. 67, samedi 17 novembre, sept heures et quart, le soir. David Farreny, qui est bien placé pour connaître l’état de mes affaires, puisque c’est lui qui a eu la gentillesse d’installer tout le système me permettant de vendre des textes sur la Toile, et qui le surveille, trouve que je devrais « renoncer aux hôtels parisiens ruineux » et coucher sur un matelas à terre dans l’atelier de Flatters, comme celui-ci m’y invite. Farreny a raison, bien sûr (c’est sa pente). Je procéderai de la sorte la prochaine fois que je viendrai à Paris. Ou plutôt je ne viendrai pas à Paris, à moins que le voyage ne soit organisé de façon que je ne dépense rien (pour une “prestation”, il faut compter à peu près mille euros : deux nuits d’hôtel, six cents euros, deux pleins, deux cents euros, et deux cents euros de “faux frais”).

Cet hôtel est effectivement “ruineux” (à mon échelle – en fait, c’est bien loin d’être un hôtel de luxe…), mais au moins il donne (presque) entière satisfaction. J’y étais et j’y suis particulièrement bien, pendant ce séjour-ci. Quelquefois il y a malgré tout des bruits d’autres clients, ceux de la chambre du dessous, en particulier, et il y a les très mauvais soirs, et les mauvaises nuits, où les étudiants de l’immeuble voisin organisent une soirée. Il n’est rien arrivé de tel cette fois-ci ; touchons du bois et espérons que le sort ne me fera pas mentir d’ici à demain. Non, j’ai été parfaitement tranquille, dans un silence total. Il serait bien désagréable d’avoir à renoncer, sous la pression des circonstances, à ce confort hôtelier parisien, que j’ai eu tant de mal à découvrir et à m’assurer.

Si je dis que l’hôtel Bourgogne & Montana, et particulièrement la chambre 67, bien entendu, donnent seulement *presque* entière satisfaction, c’est que la connexion Internet y a été mauvaise, la plupart du temps, lors de ce séjour, et que j’en suis très gêné dans mon travail. Elle fonctionne, si l’on veut, mais il faut trois ou quatre minutes chaque fois pour qu’un clic produise un effet. Aussi bien toutes celles de mes activités qui dépendent du Réseau sont très en retard, à commencer par le *Journal d’un autre*, qui pour la première fois souffre d’un décalage de deux jours – cela dit, ce n’est pas entièrement dû à la difficulté de mettre en ligne quoi que ce soit.

Cette après-midi je me suis rendu à Chambourcy pour y voir la maison qui fut celle de Derain entre 1935 et sa mort accidentelle en 1954. C’est une belle grande maison du XVIIIe siècle, un peu abîmée au début du XXe et qui, au commencement du XXIe, ne semble pas témoigner d’une grande postérité. J’y ai été reçu très courtoisement et même cérémonieusement – ce n’était que *Maître* par-ci, *Maître* par-là – par un vieux médecin très sympathique et par son fils avocat, curieusement “années trente” dans son apparence. Il n’y a pour ainsi dire pas d’œuvres de Derain dans l’édifice, l’aménagement des pièces d’habitation n’est plus celui qu’il a connu, mais il se dégage tout de même beaucoup d’atmosphère des différentes salles et surtout de l’atelier, au premier étage, très *Secret de la Licorne* d’esprit, serait-ce seulement parce qu’y trône la grande maquette d’un navire à voiles.

Plieux, lundi 19 novembre, minuit. Hier mon retour de Paris vers Plieux se serait très bien passé si je ne m'étais fait "flasher" par un radar, sur l'autoroute, alors que je roulais à cent vingt-cinq kilomètres à l'heure, dans la descente sur Brive, où la vitesse est limitée à cent dix – je ne m'en étions point avisé. C'est cent cinquante euros d'amende au moins, et le moins qu'on puisse dire est qu'il ne s'agit pas d'une dépense bienvenue, dans la présente situation ; et c'est un ou deux points de permis de conduire en moins, or je crains qu'il ne m'en reste que cinq ou six.

Rémi Pellet était venu payer la chambre d'hôtel, le matin, ou ce qui restait de la facture après le règlement partiel effectué par la Société des lecteurs en la personne de son trésorier M. Kjørvel. Pellet n'avait pas voulu monter, mais il avait laissé à la "réception", en bas, trois cents euros d'argent liquide qui portent à dix-huit cents, si je ne me trompe, la dette que j'ai envers lui. Coûteaux m'en avait fait passer deux cents, lui aussi. J'en ai dépensé cent en essence et les cent qui restaient, plus les trois cents de Pellet, ont été déposés ce matin à la banque, ou plus exactement dans sa boîte, car elle est fermée le lundi. Je doute que ces quatre cents euros propitiatoires suffisent à propitier la terrible banquière qui m'avait joint à Paris mercredi dernier, et donné une semaine pour arranger mes affaires avant de graves sanctions.

En roulant vers Orléans j'avais écouté sur Radio Courtoisie, qu'on ne reçoit pas ici mais qui se capte à merveille dans la région parisienne, une très intéressante émission sur la Syrie sous mandat français, entre 1920 et 1945, avec pour invité Henri de Wailly qui a eu tout loisir d'expliquer son affaire, une heure durant ou davantage. On pourrait bien entendu n'être pas d'accord avec lui sur ceci ou cela, mais latitude entière lui était donnée d'exprimer en détail ce qu'il estimait avoir à dire, et c'était tout à fait passionnant. On voyait bien, par opposition, à quel point, sur les radios et télévisions, *ailleurs*, c'est-à-dire partout, tout est fait, délibérément ou pas, mais assez délibérément, je crois, pour que personne ne puisse s'exprimer, aucune pensée rencontrer un public. Ces débats à six, sept ou huit sont absurdes, même ceux qui ne tournent pas à la mêlée. Le temps y manque à chacun pour délivrer le moindre message, de quelque nature qu'il puisse être, et pour faire passer la moindre idée. Moyennant quoi France Culture, jugeant sans doute trop grands encore les risques de "dérapage" que

présentent ces échanges pourtant verrouillés au dernier degré, a trouvé moyen de les entrelarder abondamment de chansonnettes, afin de réduire encore les temps de parole.

Mardi 20 novembre, une heure moins le quart du matin (le 21). Je n'ai même pas la force de tenir ce *journal*, tellement je tombe de sommeil et de fatigue. J'ai pourtant beaucoup dormi la nuit dernière, au point de ne pas entendre Céline quand elle est venue apporter le petit déjeuner dans cette bibliothèque, ce qui ne m'arrive jamais. Mais j'ai passé la journée à me battre contre le monstre BookSmart qui avale régulièrement, toutes les trois minutes, tout le travail qu'on produit. Ce soir Farreny me prend en pitié et me dit qu'il va lui-même confectionner l'ouvrage projeté, sur un autre logiciel, quitte à le faire ensuite fabriquer par BookSmart. J'ai donc à peu près perdu une journée entière.

Mercredi 21 novembre, minuit et demi. J'entendais à midi Antoine Compagnon, à la radio, qui parlait de son livre *La Classe de rétho,* évocation des années 1965-66 passées par lui au Prytanée militaire de La Flèche. L'émission, comme toutes celles de France Culture désormais, était entrecoupée de chansons et Compagnon m'a désespéré en déclarant, à propos d'un air de Serge Gainsbourg : « c'est ma culture ». En même temps j'ai vu là l'explication de beaucoup de choses. Que Gainsbourg, pour Antoine Compagnon, ce soit *sa culture*, au sens où c'est ce qu'il écoutait quand il avait quinze ans, et qu'il écoute encore, peut-être, qui sait, c'est là, à peine paradoxalement, le signe et le gage de son *appartenance* : à sa génération (qui est aussi la mienne), à la société des élus, à l'esprit du temps.

Il expliquait qu'au Prytanée il faisait partie du clan des "rebelles", de ceux qui contestaient radicalement, en ces années qui précèdent immédiatement 1968, la discipline militaire du collège, ses rites absurdes, son caractère de prison. Et Gainsbourg, officiellement, c'est le rebelle par excellence. Mais ces rebellitudes assumées, confortables, bien tranquilles, sont exactement ce qui nous gouverne. Compagnon a déclaré un peu drôlement qu'en ce qui concernait la critique, l'histoire littéraire, il était

professeur au Collège de France, il n'avait plus rien à prouver. Il parle sur le ton toujours un peu ennuyeux, il faut bien le dire, de ces gens – le Jean-Claude Casanova de "La rumeur du monde" est un autre exemple qui me vient à l'esprit – qui constituent aux yeux de tout pouvoir un vivier de titulaires sûrs, pour les grands emplois de la fonction publique, les commissions et présidences de commission de toute espèce, les hautes charges et les sinécures. Pas une opinion qui dépasse, sinon dans le sens qu'il faut. Pas une idée originale non plus, sinon purement philologique. Pas une vésanie, pas une fantaisie, pas une invention brillante et contestable, comme en abondait son maître et le mien. Tout est sage, raisonnable, intelligent, correct. Voilà ce qui fait les carrières mais voilà ce qui fait, surtout, la coïncidence heureuse, paisible, un peu morne, avec une époque tant qu'elle dure.

Bien entendu je me compare. C'est parce que je déteste Gainsbourg, le rebelle adulé de tous les vrais pouvoirs, et n'ai même pas l'occasion de le détester tant il est vrai qu'il n'a jamais tenu la moindre place dans ma vie, que je suis un exilé de l'intérieur, un paria, un mécontemporain. C'est parce qu'il l'aime ou l'a aimé que Compagnon est couvert d'honneurs – il *coïncide.*

Jeudi 22 novembre, minuit et demi. Même le correcteur d'orthographe de Word a des choses à m'apprendre. Il proteste parce que j'ai écrit *ne se départissant pas.* En effet, j'étais persuadé que *se départir* se conjugue comme *finir* et non pas comme *partir* – c'était une de mes plus anciennes certitudes, même, doublée d'un solide mépris pour les personnes qui conjuguent *départir* comme *partir*, ces imbéciles.

Voilà bien un exemple bathmologique parfait. L'ignorant croit que *départir* se conjugue comme *partir*. Le demi-habile, tel que je l'étais jusqu'à cet après-midi, croit savoir que *départir* se conjugue comme *finir*, et que c'est une faute gravissime, et surtout un exemple classique de balourdise, de penser que ce verbe se conjugue comme *partir*. Mais le parfait croyant, lui, éclairé par la lumière de la foi (et par le correcteur de Word), sait que conjuguer *départir* sur le modèle de *finir* est une affectation de la fin du XIXe siècle, fort désapprouvée par Littré, et que Corneille, lui,

écrivait qu'*Il est vrai que du ciel la puissance infinie / Départ à chaque peuple un différent génie.*

(L'ennui, comme souvent en bathmologie, c'est qu'étant au niveau trois on passe aux yeux du public pour solidement arrimé au niveau un… – il en va de même lorsqu'on dit ou écrit *de Sade* ou *de Maistre* (sans compter qu'on est toujours sous la menace d'un très envisageable niveau quatre).)

*

J'entendais à la radio un jeune metteur en scène roumain qui parlait à la fois très bien et très mal le français – très bien en ceci qu'il disposait d'une fluidité parfaite ; très mal en cela qu'il parlait un français affreux, non pas à cause de sa roumanité mais de ses relations en France. Le cas est assez fréquent : Anglais ou Américains qui parlent un anglais irréprochable mais un français pollué par tous les traits les plus vilains du sabir contemporain, parce que c'est le seul qu'ils ont eu l'occasion de fréquenter. Le Roumain, par exemple, pratiquait énormément le récit à la deuxième personne, qui est une calamité de la langue du jour (« En Roumanie quand tu veux commencer à tourner un film, tu … »), et répétait :

« Vous parliez que… »

Seule la petite bourgeoisie dictatoriale est productrice de langue – apprendre à parler français, aujourd'hui, c'est apprendre à parler petit-bourgeois.

Vendredi 23 novembre, six heures du soir. Toujours à la radio j'apprenais hier que Lalo avait été mené à la congestion cérébrale par l'excès de travail : en l'occurrence pour *Namouna*, que l'Opéra lui avait commandé en juillet pour novembre (1881, je crois) ; et pour laquelle, décidé à honorer coûte que coûte la commande qui devait lui ouvrir les portes de l'Académie nationale d'art lyrique, il travailla seize heures par jour pendant des mois, jusqu'au drame qui devait paralyser la moitié de ses membres et lui enlever l'usage de la parole (pas définitivement, par chance). Cette histoire m'a fait réfléchir. Moi qui n'ai pas pris une demi-journée de repos depuis des mois

et même des années, je ne me sens pas à l'abri d'un accident de cette sorte – d'autant que le manque de temps se carabine à présent de manque d'argent et même pis, et que l'angoisse économique me ravit le sommeil.

Je suis convoqué demain à la banque par mon petit banquier traditionnel, qui apparemment n'a pas été mis tout à fait à l'écart de mes affaires, contrairement à ce qui m'avait été dit. Une complication supplémentaire est que ce jeune homme a un si fort accent local qu'au téléphone, avec la résonance, je comprends à peine la moitié de ce qu'il me dit. J'ai tout de même saisi qu'il voulait que je lui remette ma carte bleue dont je n'ai, de toute façon, plus le droit de me servir. Or c'est une jolie catastrophe dans la catastrophe, car la carte bleue permet seule de mettre en route la fabrication des albums photographiques qui sont une de mes rares, et minuscules, sources de revenus. J'ai reçu deux commandes, ces jours derniers. Je suis bien obligé de prendre l'argent, car tout ce qui se présente doit être mis d'urgence sur mon compte, pour essayer de lui donner un peu meilleur air. Mais il n'est pas bien honnête de le faire alors que je n'ai aucun moyen d'honorer les commandes qui me sont passées.

Ce n'est qu'un souci parmi cent, même en restant dans la famille des seuls soucis *pécuniaires*. J'ai téléphoné aux Monuments historiques, ce matin, pour essayer de savoir quand interviendrait le paiement de la subvention qui m'a été allouée pour les récents petits travaux du toit de la tour Sainte-Mère – remboursement de la moitié des frais engagés et acquittés par moi – et dont il m'avait été dit qu'il serait effectué avant le 20 novembre, de sorte que je l'attendais de jour en jour. Je pouvais l'attendre longtemps : on était bien désolé, à Toulouse, mais les crédits étaient épuisés, je faisais partie d'un lot qui ne verrait venir les sommes attribuées qu'à la fin de janvier prochain.

Que vais-je bien pouvoir lui dire, à cet homme, demain ? Le dernier versement de la petite mensualité Fayard doit être fait à la mi-décembre. Ensuite je n'aurai plus d'assurés que onze cents euros par mois de retraite. Tous les prélèvements du début de ce mois ont été refusés. Tous ceux de la fin vont l'être aussi. Le banquier veut me faire signer des oppositions vis-à-vis de tous les organismes préleveurs, ce qui m'évitera, dit-il, les frais de refus de prélèvement, assez élevés (en effet : cent vingt euros). Mais comment puis-je faire opposition à des prélèvements que je ne peux pas

assumer, certes, mais qui sont parfaitement légitimes et pour lesquels j'ai signé de stricts engagements ? Je suis étonné qu'un banquier suggère, voire recommande, si ce n'est *impose*, pareil comportement. D'évidence il ne pense qu'aux intérêts de sa banque, et pour ce qui est de mes démêlés avec d'autres sociétés ou organismes de crédit, il me laisse me débrouiller. Les lettres de mise en demeure commencent à pleuvoir.

Ma seule espérance repose sur ma "librairie en ligne", mais elle est désespérément inactive. Je vends à peu près trois "crédits de lecture" par semaine, et souvent deux seulement, ou un seul, alors qu'il en faudrait au moins trois *par jour*, ce qui ne paraît pourtant pas un objectif délirant. Mon plus grand sujet d'étonnement est l'absence totale parmi les acheteurs des membres "historiques" de la Société des lecteurs, dont, à ma connaissance, pas un seul, sauf les fidèles Goux, n'a manifesté le moindre intérêt pour ma production webmatique. Il est vrai que la plupart ont un mauvais rapport, ou n'ont pas de rapport du tout, avec la Toile. Le cas est tout de même bien singulier d'une Société des lecteurs qui a mis sur pied un site et un forum très élaborés et les laisse en jachère totale, aucun de ses membres n'y intervenant jamais, ni d'ailleurs personne d'autre, pour ainsi dire. Même la publication de mes ultimes ouvrages sur papier ne tire pas de sa torpeur ce mausolée, qui pourtant leur est consacré, officiellement. Je n'aurais pas osé m'attendre que mes livres fussent là *célébrés*, bien entendu, mais enfin il aurait pu sembler normal qu'ils fussent au moins *signalés.* Il y a bien longtemps qu'il n'en va même plus de la sorte.

Je dois être le seul écrivain auquel sa propre Société des lecteurs bat si froid, et manifeste une telle indifférence. Il y a bien eu le très généreux paiement en ma faveur de quatre nuits d'hôtel, la semaine dernière, mais en pareil contexte ce geste si élégant peut difficilement ne pas apparaître comme une espèce de "solde de tout compte", ainsi que le qualifie Farreny, qui n'est pas très sociétophile (la Société et moi avons au moins un point commun, un vrai talent pour nous faire détester). La politique est la plus vraisemblable explication à mon discrédit auprès de mes propres lecteurs, mais c'est une explication peu convaincante, qui explique mal. Il y a d'abord que mes vues, quoi qu'on en dise, ne sont tout de même pas très violentes ou agressives. Sous la bannière de l'in-nocence elles sont même tout le contraire. Le ciel m'est témoin que je n'appelle pas à la violence, ni

n'ai de complaisance pour le nazisme, le négationnisme ou la collaboration. Deuxièmement, il me semble que si j'aimais, moi, un écrivain, il faudrait vraiment qu'il eût des opinions politiques très très criminelles pour m'écarter de lui – et encore, cette structure de comportement m'est totalement incompréhensible (arrête-t-on d'écouter Gesualdo parce qu'il a tué sa femme ?). Si vraiment c'était bien cela qui était à l'œuvre dans le détachement de la Société des lecteurs à mon égard, cela témoignerait de son appartenance à cette société post-littéraire que je ne cesse de déplorer ; et donc il serait bien curieux que mes lecteurs favorables se rangeassent à elle.

Il est vrai que ladite Société n'a jamais prétendu être faite de lecteurs *favorables*, et c'est très bien ainsi. Elle pourrait parfaitement être composée de lecteurs *défavorables*, au moins en partie, et même en majorité. Mais est-il concevable qu'elle le soit de lecteurs *indifférents*, et même de non-lecteurs ? Or c'est bien ce que paraît impliquer l'état de déshérence dans lequel elle laisse son site et son forum, son abstention de toute réaction lors de la publication de mes livres, l'absence criante de ses membres connus parmi les (rares) acheteurs de "crédits de lecture" de mes textes en ligne…

Onze heures et demie du soir. Je me souviens que la semaine dernière j'ai retiré une impression confusément désagréable de mon entrevue avec Duane Michals, qui pourtant s'est montré très cordial et souriant. Je pense, rétrospectivement, que cette impression est liée à sa question :

« Vous écrivez toujours ? »

Nous ne nous étions pas vus depuis trente ans. Un écrivain, dans l'esprit des gens, en trente ans devient célèbre ou change de métier. Michals, à New York, n'ayant jamais entendu parler de moi depuis un quart de siècle ou davantage, s'est sans doute dit que j'avais abandonné une fantaisie de jeunesse et m'étais tourné vers les assurances ou les relations publiques. Aurais-je songé à lui demander, moi :

« Vous êtes toujours dans la photographie ? »

Plus que toute autre chose j'ai trouvé, à bon droit, je crois, la vie *humiliante*, dans l'ensemble. À mon pays, en tout cas, à ses autorités, je n'aurai dû que des humiliations. J'y songeais par exemple, la semaine dernière encore, parce que le hasard a fait que je me suis trouvé à plusieurs

reprises en compagnie d'hommes plus jeunes que moi et plus ou moins élevés dans l'ordre de la Légion d'honneur – jamais un prix, jamais une décoration (ah si : les Arts & Lettres), jamais une élection quelconque, et Taddeï qui salue Juan Asensio avant moi beaucoup plus cordialement, avant de me placer sur son plateau en invité très secondaire, beaucoup plus bas qu'un François Baroin ou qu'un Philippe Caubère.

Et demain matin je suis convoqué chez un petit banquier d'une trentaine d'années qui va couper en deux ma carte bleue, comme je l'ai déjà vu faire, m'adresser un sermon et me faire le tableau de toutes les calamités qui vont s'abattre sur moi si je ne trouve pas cinq ou dix mille euros dans les quinze jours. Où diable trouverais-je cinq mille euros ?

Il se peut que dans les jours qui viennent Farreny et moi accouchions d'une nouvelle édition du *Grand Remplacement*, Chez l'auteur. C'est à cela que nous nous sommes occupés toute la semaine (à grand dommage pour mes autres travaux et sans doute pour les siens). Nous en vendrons peut-être trois ou quatre exemplaires.

Samedi 24 novembre, minuit moins le quart. L'entrevue avec le banquier s'est beaucoup mieux déroulée que je ne l'avais craint. C'est un jeune homme très aimable, et même très gentil, que je crois parfaitement sincère dans sa volonté affichée de m'aider, c'est-à-dire de limiter autant que faire se peut les dégâts. Il m'a dit, et je suis sûr que c'est vrai, qu'il s'était beaucoup battu afin qu'un chèque, au moins (c'était le salaire de Céline), ne soit pas refusé, ce qui aurait entraîné pour moi, immédiatement, toute sorte de très graves ennuis. Il s'excusait beaucoup de la brutalité à mon égard de sa supérieure, à Bordeaux, et l'expliquait, ce qui m'a beaucoup fait rire, mais in petto, par le fait qu'elle ne savait pas que j'étais célèbre – ça ne m'étonne pas, presque personne n'est au courant.

Curieusement, il a l'air de voir les choses, me concernant, beaucoup moins sombrement que moi (sans doute parce qu'il ne sait pas tout…). Il jugeait que le plus urgent était de "repasser positif". Il y a cinquante ans que tout le monde m'adjure de "repasser positif". On pourra écrire ça sur ma tombe ; ou sur une plaque de cuivre bien astiquée au dossier d'un banc,

dans Kew Gardens : *In Memoriam Renaud Camus – repassé positif à jamais.*

Le tour de force est moins difficile à réaliser qu'il n'y paraît car, "grâce" aux refus de prélèvements, et aussi à l'argent liquide de Pellet, et à celui de Coûteaux, et à deux commandes d'album via PayPal, le découvert a été ramené de sept mille à deux mille euros (c'est complètement artificiel, bien sûr, car les quatre cinquièmes de cette somme sont toujours dus, et la dette qu'ils représentent augmente, même, à cause des agios). Trouver deux mille euros ne paraissait pas insurmontable. J'ai tapé le pauvre Pierre, comme d'habitude. À peine son chèque aura-t-il atteint mon compte et serai-je repassé positif, le jeune homme de la banque me rendra l'usage de ma carte bleue (qu'il ne m'a pas confisquée, contrairement à ce que j'attendais) et rétablira mon autorisation de débit de trois mille cent euros. Bien entendu, les ennuis recommenceront quelques jours plus tard, avec les nouvelles demandes de prélèvement. Mais enfin, l'étau s'est un tout petit peu desserré. Et la grande gentillesse de ce jeune homme, alors que je m'attendais à ce qu'il soit odieux, m'a beaucoup remonté le moral.

J'éprouve également une grande satisfaction de l'heureuse avancée de nos travaux, à Farreny et à moi (c'est surtout lui qui se donne du mal), en vue de la nouvelle publication, cette fois "Chez l'auteur", du *Grand Remplacement* (enté du *Discours d'Orange*). Il semble que nous pourrons faire imprimer un premier exemplaire dès demain ou après-demain. Et si j'en juge par les maquettes que j'ai vues et qui sont dues à Farreny (sur mes suggestions de photographie de couverture et de caractères), il devrait faire honneur à la jeune maison Chez l'auteur…

Lundi 26 novembre, minuit et quart. Pour la première fois les chiens ont obstinément refusé de sortir, cette après-midi. L'un a bien voulu venir jusqu'à la porte et a rebroussé chemin quand il a vu le temps qu'il faisait. L'autre ne s'était même pas soulevé de sa couche. Je me suis promené tout seul sous la pluie – fin d'une époque.

*

Nous avons vendu une douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition du *Grand Remplacement* sur papier, depuis hier. Malheureusement, Blurb BookSmart n'envoie leurs gains aux auteurs qu'une fois par mois. C'est moins excitant que la vente de textes en ligne, pour laquelle PayPal vous fait parvenir, chaque fois, un message électronique qui déclenche un gai tintement de tiroir-caisse. Je suis obsédé par l'idée, et peut-être surtout par l'expression, de "course contre la montre". Et c'est bien de cela qu'il s'agit. Il faudrait, mais c'est à peu près impossible, que le produit des ventes directes de l'auteur au lecteur se précipitât dans mes caisses avec assez d'impétuosité et de hâte pour compenser au moins en partie la débâcle du produit de mes ventes plus classiques, par éditeur interposé. À cet égard aujourd'hui fut une bonne journée, dans l'ensemble. J'ai gagné cinq cents euros. Plus exactement, et ce n'est pas du tout la même chose, j'ai fait cinq cents euros de chiffre d'affaires. Cette somme n'a pu être atteinte que grâce à la vente d'un gros album photographique, le troisième en trois jours. Toutefois, la vente de ces albums, qui m'arrange infiniment dans l'immédiat, est aussi une source d'inquiétude et presque d'angoisse car, certes, je transfère immédiatement l'argent rapporté sur mon compte bancaire mais je n'oublie pas que, ces albums, je dois en commander la fabrication et la payer par avance, ce que pour le moment je ne puis faire, n'ayant pas le droit de me servir de ma carte bleue, qui de toute façon ne fonctionnerait pas. Quand disposerai-je, tout occupé que je suis à tâcher de combler ou de réduire des trous béants, de la somme nécessaire pour commander trois exemplaires de *Le Jour ni l'Heure* ?

Pour ce qui est du *Grand Remplacement,* je me suis avisé que je n'avais pas songé à ajouter à la première édition du recueil, outre le "Discours d'Orange" et mon "Adresse à Marine Le Pen" au congrès du Siel, en mars dernier, l'allocution que j'avais prononcée quelques semaines plus tôt devant France-Israël, "L'homme remplaçable". Elle aurait pourtant toute sa place dans le nouveau petit livre, qui finalement n'est pas si petit ni si mince que cela. Un premier tirage est sous presse. Je tanne le pauvre Farreny, qui croyait pouvoir souffler un peu, pour qu'il intègre ce sixième discours (en quatrième position, chronologique) dans l'opus 1 (deuxième tirage) de nos éditions Chez l'auteur. On peut dire qu'il aura bien mérité de la patrie, celui-là (de la patrie camusienne).

Mardi 27 novembre, une heure moins vingt (le 28). Ce qui est épuisant avec les journalistes, c'est qu'ils savent toujours à peu près un vingtième de ce qu'il faudrait savoir de vous pour en dire quelque chose de sensé. Et comme c'est tout ce qu'ils savent, ils considèrent que c'est la seule chose qu'il y ait à savoir et qui ait quelque importance. Et ils sanctionnent sévèrement toute tentative de mettre en avant un autre aspect de votre travail ou de votre comportement, interprétée comme une lâche manœuvre pour faire dévier la conversation de l'essentiel.

Pour celui-là je suis l'auteur des *Demeures de l'esprit*, et tout ce que j'ai pu écrire d'autre (et dont il n'a pas idée), c'étaient des gammes pour en arriver à cette apothéose, qui compte seule. Pour cet autre je suis le dénonciateur excité du Grand Remplacement, mais « vous écrivez aussi des bouquins, non ? ». Et pour ce troisième je suis pour toujours et à jamais l'auteur de *Tricks*, qu'il est urgent de consulter sur ses vues à propos du "mariage gay" – « mais vous vous disiez que vous verriez ça un jour, à l'époque ? » Je laisse de côté le cas, rarissime mais attesté, de l'amateur exclusif des *Églogues*, qui ne veut pas savoir, par discrétion, par tact, par embarras qu'il croit partagé, ce que j'ai bien pu écrire ou faire d'autre pour ne pas mourir de faim en marge de cette seule activité digne d'attention.

*

Je ne jette pas la pierre à MM. Copé et Fillon, dont toute la France fait des gorges chaudes depuis dix jours parce que, étant arrivés à égalité ou peu s'en faut dans l'élection du président de l'UMP, ils ne veulent céder ni l'un ni l'autre dans ce qu'ils considèrent comme leur bon droit. Je les comprends parfaitement, je ferais la même chose à leur place. D'ailleurs je l'ai fait, pas plus tard qu'il y a sept ou huit semaines, lorsque le conflit interne faisait rage au sein de l'In-nocence. On vous dit dans ces cas-là que vous donnez un spectacle désolant, qu'on se croirait dans une cour de récréation, que votre attitude est indigne et suicidaire pour le parti. Soit. Mais quel est l'unique autre terme de l'alternative : céder, abandonner la partie, accepter de voir ses droits bafoués ?

Je trouve bien plus affligeant pour ma part que l'UMP dans son désarroi se tourne pour arbitrage (on verra après quel autre rôle on pourra lui faire jouer…) vers une autorité morale et charismatique incontestable, vers le vieux sage du parti, son chef naturel : Nicolas Sarkozy.

Le précédent médiateur choisi avait été Alain Juppé, l'homme qui trouve que le principal danger en France c'est la montée alarmante de l'islamophobie – moyennant quoi le centre historique de sa propre ville, Bordeaux, est un parfait exemple de population littéralement substituée à une autre et dont le *poids électoral* explique peut-être pour une part les complaisances inouïes du maire à son endroit.

Mercredi 28 novembre, minuit et demi. Il faudrait maintenant que je passe à ce *journal* – je crains de n'en avoir pas la force. J'arrive à lui à l'extrême fin de la journée, alors qu'une fois sur deux je suis en butte, comme ce soir, à des attaques de sommeil épouvantables. Je crains que son alacrité ne s'en ressente.

Mais comment faire autrement ? Tous les jours il se présente quelque chose qui fait que la journée est spéciale, du point de vue du travail, et que pour une raison ou pour une autre je ne peux pas me livrer à toutes les tâches prévues. Dans la semaine qui a suivi mon retour ici, ce fut la nécessité de mettre au point avec Farreny l'auto-édition du *Grand Remplacement.* Ensuite j'ai dû, à mon corps défendant, me soucier de la débâcle économique et tâcher tant bien que mal d'y faire face. Hier un journaliste qui travaille en *free-lance* pour *L'Hebdo*, le magazine suisse, m'a envoyé des questions en vue d'un article qu'il prépare sur Marseille, capitale européenne de la Culture 2013. Elles ont dévoré une ou deux heures de mon après-midi ; et plus tard, comme convenu de longue date, Pierre et moi sommes allés dîner avec Jeanne, sur son invitation, aux Perles d'Asie, le restaurant chinois de Fleurance. D'autre part, je me suis rendu compte, à mon vif regret, que j'avais oublié de placer dans la nouvelle édition *home made* du Grand Remplacement le discours que j'avais prononcé devant France-Israël le 8 mars de cette année, et qui y aurait toute sa place. Il a fallu en revoir et réviser le texte autant d'heures encore ravies au "vrai" travail. De toute façon, même les jours où il ne se passe rien, je n'arrive pas à accomplir toutes mes besognes assignées. Une des plus

négligées est le dixième volume des *Demeures*, *France V, Île-de-France*, qui est pourtant l'une des plus urgentes.

Jeudi 29 novembre, une heure du matin (le 30). « Une exposition [*Dalí*] qui accorde autant d'importance aux œuvres d'avant 1945 qu'à celles, moins appréciées, d'après » (France Culture, bien sûr : on suppose que la journaliste veut dire le contraire, sans quoi ça n'a aucun sens ; mais sans doute pense-t-elle qu'avec *autant* il n'y a pas de contraire…).

*

« L'option d'une intervention militaire au nord du Mali contrôlé par des groupes djihadistes, reste ouverte, mais elle prend du champ » (*Le Monde* du 28 novembre – on ne voit pas très bien comment une *option*, mot ici employé à tort, de toute façon, peut *prendre du champ,* expression sans doute mal comprise. La ponctuation, en outre, est indéfendable).

*

Toujours pas de *Demeures 10*, ou à peine – je n'avais pourtant pas trop mal administré ma journée, depuis le matin. Mais il a fallu encore s'occuper de la nouvelle nouvelle version du *Grand Remplacement*, bien que ce soit Farreny, évidemment, qui fasse le plus gros du travail. J'ai d'ailleurs oublié de corriger, en "quatrième de couverture", une double erreur de date, qui figurait déjà sur la version Reinharc.

Nous avons aussi regardé, avec une vive satisfaction, un épisode de *Borgen*, réponse danoise au *West Wing* américain, je suppose, si cher à Finkielkraut.

Vendredi 30 novembre, minuit. Même en dehors de tout motif églogual, pourtant infiniment agissant, la correspondance entre Duparc et Jean Cras est décidément passionnante. Aujourd'hui Pierre Charvet a lu une lettre

extrêmement émouvante de Cras, adressée non pas à Duparc mais à sa propre femme, à laquelle il raconte une visite à son vieux maître, presque aveugle et presque impotent, en 1922, à Mont-de-Marsan. Il lui joue au piano et chante pour lui, toute une après-midi et une soirée durant, une réduction de son opéra *Polyphème* (la densité égloguale ne se relâche jamais).

Le plus étonnant est que Duparc, qui ne cesse de parler de sa maladie mentale et se décrit constamment comme “un pauvre détraqué”, ne donne pas le moindre signe de sa folie supposée, dans ces lettres, mais témoigne au contraire d’une remarquable acuité de regard et d’écoute, sinon de jugement. On se demande si sa folie ne consistait pas surtout à se croire fou, et son impuissance musicale à se croire impuissant. N’était-il pas victime d’un scrupule critique très exagéré ? Il est faux que durant le demi-siècle qu’a duré sa maladie il n’ait rien composé, comme je le croyais. Il paraît avoir écrit, au contraire, une bonne quantité de musique. Mais il la détruit au fur et à mesure. Une fois il est pris d’un remords de son remords, il recompose à grand-peine des pages qu’il a brûlées et parmi lesquelles il est persuadé que figurait sa meilleure musique – puis, toujours insatisfait, il rebrûle le tout.

Il serait tentant de commander ce livre, qui me serait en plus fort utile pour mon travail. Mais il n’en est évidemment pas question, non plus que de la moindre dépense autre qu’inévitable. Cette situation n’est pas si désagréable qu’on pourrait le croire. Au fond, mieux vaut peut-être n’avoir pas d’argent *du tout* que d’en avoir un peu, *peu*, insuffisamment. Quand on en a un peu on se demande constamment si l’on peut faire cette dépense-ci ou celle-là, commander ou pas la correspondance de Duparc et de Cras, faire venir ou non deux ou trois châssis. Ici et maintenant il est parfaitement évident que la moindre sortie d’argent est totalement exclue. C’est une affaire réglée, on n’y pense plus. Même si j’avais le temps de lire je ne serais pas trop à plaindre, de toute façon. Il doit bien y avoir dans cette maison trois ou quatre mille volumes que je n’ai jamais entrouverts, et le double au moins que je relirais ou reconsulterais avec plaisir.

J’ai été tout aujourd’hui dans une étrange exaltation, assez heureuse. Et pour la première fois depuis plusieurs semaines j’ai accompli – imparfaitement, sans doute, et insuffisamment – toutes mes tâches.

Ombre au tableau, mon pauvre chien Orage est à bout de forces, je le crains. Nous avons marché jusqu'à l'orée du bois, pourtant. Mais il fait peine à voir, toutes ses malheureuses pattes paraissent déboîtées et partent dans toutes les directions, dès la croupe et l'épaule. Il faut le porter pour le rentrer à la maison, lui faire franchir les marches de l'escalier. Je doute qu'il revienne jamais me faire une visite ici, au second étage, comme il en a toujours eu l'habitude et comme il le faisait encore tout récemment. L'escalier lui est un supplice (comme à Duparc selon Cras).

Samedi 1er décembre, minuit et demi. « Ça a toujours été des cours sur qu'est-ce qui fabrique de l'obéissance, qu'est-ce qui fabrique du gouvernement » (spécialiste de Foucault, à l'émission de Sylvain Bourmeau).

*

Zut, je ne retrouve pas ce que je cherchais, et je n'ai pas le temps d'y passer une heure. C'était dans l'un des nombreux billets qui saluaient, à l'occasion de sa mort, survenue mercredi dernier, Erik Izraelewicz, le directeur du *Monde*. De l'ensemble de cette prose nécrologique on retirait l'impression d'un homme austère, sérieux, rigoureux, très *no nonsense.* Mais l'un de ses articles, celui que je viens d'essayer en vain de retrouver, se terminait par l'évocation d'un tweet ou d'un texto de lui à propos d'un "concert" de je ne sais plus quel groupe de variétés auquel il avait assisté au Zénith, ou dans un endroit de ce genre, et qu'il avait trouvé *sublime*, ou quelque chose comme cela. Ainsi c'est absolument *tout le monde*, parmi ceux qui nous gouvernent (et le directeur du *Monde* en fait éminemment partie). Je croyais au début qu'il s'agissait de quelques cas particuliers, qui bien entendu me stupéfiaient. Je l'ai écrit mille fois, la musique de variétés, le rock, les Beatles, les Stones, les Doors, les Sex Pistols, Muse, Indochine et consorts, tout cela, à la lettre ou avant la lettre, était, croyais-je quand j'avais vingt ans – et j'en suis resté là pendant un demi-siècle –, ce qu'écoutaient les adolescents des classes culturellement défavorisées. Jamais je n'aurais songé à dire que je n'aimais pas cela. Ça n'avait pas

d'existence dans ma vie. Et, jusqu'à la fin du XXe siècle, quelques tricks exceptés, ça n'en avait chez personne que je me souvienne avoir fréquenté. Lorsque, par exemple, il m'arrivait de dîner à gauche ou à droite dans la région, ici, durant la dernière décennie du millénaire dernier, non seulement je n'ai pas souvenir que personne ait jamais mentionné ce genre de musique mais il me semble que quiconque l'aurait fait aurait suscité la stupéfaction. Or il est celui qu'écoutent les ministres de la République, le Premier ministre (le précédent, en tout cas), les académiciens, qui sait, l'austère directeur du *Monde*. Il est celui que sont forcés d'entendre tous les quarts d'heure, désormais, les auditeurs de France Culture, qui probablement s'en réjouissent, je suppose, bien que pour ma part il m'ait mis en fuite, ce que n'avait pas réussi à faire la plus insistante propagande remplaciste. Bref, il est ce que n'écoutait personne que je connusse et qu'écoute à présent tout le monde, comme si les gens, même les plus cultivés, n'avaient jamais rien écouté d'autre ; et comme s'il allait de soi, tout à coup, que la musique c'était *cela*. De tous les éléments qui me rendent étranger à la société dans laquelle je vis, celui-ci est peut-être le plus radical. L'idée d'être gouverné par des gens qui vont à des "concerts" au Zénith ou qui ont Daft Punk sur leur MP3 me soulève le cœur. Jadis je me contentais de ne pas aimer ce son-là, en quelqu'une de ses nuances que ce soit ; aujourd'hui, je l'ai en horreur – d'abord parce qu'il m'est imposé de toute part, ensuite parce qu'il contresigne mon exil intérieur.

Dimanche 2 décembre, une heure du matin (le 3). Pierre, au début de l'après-midi, a mis sur l'appareil la troisième symphonie de Nielsen, que nous n'avions pas entendue depuis des mois, on se demande bien pourquoi – par crainte de l'usure, peut-être, de la lassitude. Mais je sais bien pour ma part que si j'étais lassé de cette musique-là, de sa gaieté, de son entrain, de sa force, de son enthousiasme, ce serait le signe de ma fatigue, pas de la sienne.

*

Toutes nos grandes dépenses du printemps dernier et du début de cet automne, à l'époque où nous vivions encore dans une inimaginable prospérité, vue d'ici, ont été en vain, pour ce qui concerne la chaudière et le système de chauffage en général. J'avais espéré un hiver tranquille au moins sur ce front-là, pour une fois. Et les premières semaines de fonctionnement des appareils ont paru ne pas écraser ces espérances. On frisait même les vingt degrés, ici, dans la bibliothèque. Voilà au moins quelque chose qui marche, me disais-je. Hélas, il ne fallait pas le dire trop vite. Un rouage du système s'est enrayé, apparemment. Les embêtements commencent. L'aiguille du thermomètre est tombée à dix-huit. Ce n'est pas la Bérézina mais c'est un indice inquiétant ; et ce n'est pas du tout confortable. Dans la salle de bain aucune chaleur ne semble arriver.

Lundi 3 décembre, une heure moins le quart du matin (le 4). J'ai inventé le jogging intérieur. C'est tout ce que j'ai trouvé pour me réveiller. En tout cas, c'est plus efficace que le café, moins diurétique que le thé et moins chronophage que le sommeil. Je fais six ou sept fois en courant le tour de cet étage – bibliothèque, salle des Nuits, salle des Vents, bibliothèque, salle des Nuits… Je gagne deux ou trois heures.

*

Ma carte bleue ne marche toujours pas, malgré les annonces de l'aimable jeune banquier, qui semble avoir le bras moins long qu'il ne l'imagine. Sans doute ses supérieurs ont-ils été insensibles à ses plaidoyers en ma faveur, et mon obscure célébrité leur a-t-elle paru suspecte. Ce qui m'embête le plus c'est que je ne peux pas mettre en fabrication les albums de photographies qui m'ont été commandés. Or ils m'ont été payés et, bien entendu, j'ai précipitamment déposé à la banque l'argent qui m'a été versé. On frise l'indélicatesse, là, et quasiment l'escroquerie. Il me faudrait commander au moins un de ces volumes, le plus urgent, pour une épouse qui veut l'offrir à son mari à l'occasion de Noël. Mais comment faire ?

Les gens sont étonnés que j'aie encore ma voiture et que j'emploie toujours Céline. Ce serait en effet une fameuse économie que de me passer de l'une et de l'autre. Mais cette économie est au-dessus de mes moyens. La voiture, avant de la vendre il me faudrait d'abord finir de l'acheter, payer tout ce qui reste à payer du crédit dont elle fait l'objet, et qui est beaucoup plus que je ne puis espérer en tirer. Et Céline, que j'emploie depuis plus de dix ans, il me faudrait, pour la licencier, lui verser des indemnités considérables. Maintenir le statu quo implique la sortie, à chaque fin de mois, de sommes considérables dont je n'ai pas le premier sou, bien entendu ; mais qui sont infiniment moindres, tout de même, que celles dont il me faudrait m'acquitter pour arrêter l'hémorragie.

Tout cela est vrai, certes, mais je suis d'autant plus sensible à sa vérité que je n'ai pas la moindre envie de me séparer de Céline ni de ma voiture.

On a vendu une trentaine de *Grand Remplacement* sur papier, depuis une semaine. Je gagne cinq euros par volume, cela fait donc à peu près cent cinquante euros.

Les lecteurs ne se précipitent pas non plus pour acheter le *Journal 2013*, qui sera en lecture en ligne immédiate à partir du 1er janvier prochain, qui est en prévente depuis un mois et pour lequel il s'est vendu jusqu'à présent sept ou huit abonnements, je pense. C'est une course contre la montre, mais, pour le moment, la montre mène à cent contre un.

Mardi 4 décembre, minuit et demi. Si même l'informatique s'en mêle, maintenant !

Hier j'ai essayé de faire mettre en fabrication un des trois albums photographiques qui m'ont été commandés récemment : le plus pressé, celui d'une épouse qui veut en faire (comme les années précédentes) un cadeau de Noël pour son mari. Échec de la transaction, hélas : ma carte bleue a été refusée. Pourtant, ce matin, ouvrant une lettre de la banque qui traînait depuis plusieurs jours, je constate qu'on m'y informe que mon crédit est rouvert, mon autorisation de découvert rétablie, ma carte utilisable de nouveau. Hélas, le jeune banquier de Fleurance, auquel j'ai parlé deux fois, m'a expliqué que lui-même et pareillement ses collègues et supérieurs bordelais étaient d'accord pour me rétablir dans mes droits et privilèges de client, *pas d'problème*, sauf que l'ordinateur, lui, ne voulait rien entendre et avait désactivé ma carte malgré tous les efforts et arguments en ma faveur de ses confrères humains. Quelles peaux de vache, ces robots ! Il va falloir me faire faire une nouvelle carte. Je l'aurai dans une semaine, si tout se passe bien. Mais la commande D. ne pouvait plus attendre. Pierre l'a mise en œuvre avec sa carte à lui, et je lui ai fait un chèque.

Coup de téléphone de Claude Durand, ce matin : il trouve désolant que la série française des *Demeures* soit abandonnée si près de son achèvement. Il tente de convaincre son successeur de reprendre la publication, au moins pour l'ultime volume français, celui qui doit porter sur Paris. Mais il voulait savoir de moi si je serais d'accord pour une proposition qu'il comptait faire à l'actuel président et qui ménagerait son souci d'économie : je recevrais comme d'habitude cinq mille euros à la signature du contrat et deux mille cinq cents à la remise du manuscrit complet – ces chiffres-là ne seraient pas changés ; en revanche, la somme prévue pour mon défraiement passerait de sept mille cinq cents à cinq mille euros, au motif que, tout ce qui serait à voir se trouvant à Paris, la dépense se trouverait bien moindre.

Mais je ne dispose pas d'un appartement à Paris et le coût des hôtels y est bien supérieur à ce qu'il est à Saint-Quentin, à Château-Thierry ou à Crémone. Durand croyait que Coûteaux pourrait me prêter son logis comme il l'avait fait cet été. Hélas, le logis de cet été, Coûteaux l'a vendu, nous en fûmes pratiquement les derniers occupants et lui n'a plus en sa possession qu'un petit studio qu'il occupe. Et puis, même si je trouvais quelque asile gratuit, il ne serait pas scandaleux, il me semble, que cet éventuel volume parisien soit l'occasion d'un peu de dédommagement pour tous ceux,

Suède, Norvège, Italie, Grande-Bretagne n'en parlons même pas, *tous* en fait, qui m'ont coûté bien plus que la somme allouée.

Les sommes prévues à ces contrats des *Demeures* n'ont pas varié d'un sou depuis dix ans. Quelle profession s'accommoderait de ne bénéficier d'aucune augmentation en dix ans ? Et de voir au contraire ses émoluments réduits d'un sixième, la dixième année ? Je sais bien que les éditeurs sont dans une passe difficile, et que je ne contribue guère à leur faciliter les voies. Et certes je suis très sensible à toute la gentillesse de Claude Durand, qui se donne beaucoup de mal pour me trouver des portes de sortie, ou plutôt de rentrée. Il trouve que j'aurais dû accepter l'offre semblable de contrat réduit qui m'avait été faite au début de l'année, cette fois pour ce *journal*. Mais je ne regrette pas une seconde, malgré toutes les difficultés où je me trouve, de n'en avoir rien fait. Et je ne suis guère disposé non plus à accepter cette nouvelle proposition (qui d'ailleurs n'en est pas une – juste une esquisse pour tâcher d'obtenir un protocole d'accord).

J'étais certain que le sage Pierre allait me désapprouver totalement pour n'avoir pas bondi sur l'ébauche d'offre faite, qui aurait eu le mérite, eût-elle abouti, de nous assurer assez rapidement cinq mille euros dont nous avons, Dieu sait, le plus urgent besoin. Mais pas du tout : à ma grande surprise, il était formel et indigné et pensait comme moi, lui toujours si pondéré, une acceptation inenvisageable.

Enfin, l'offre a eu au moins le double mérite, d'une part de me montrer la sollicitude maintenue de Claude Durand à mon égard, dont je suis très touché ; d'autre part, de me donner un coup de fouet pour la poursuite de la rédaction du dixième volume, qui traînait – aujourd'hui j'ai bien avancé dans le texte sur Cocteau à Milly, qui n'est hélas que le troisième (sur trente ou davantage, comme d'habitude).

Mercredi 5 décembre, minuit et demi. Le parti de l'In-nocence vient de s'offrir un fameux coup de jeune. À l'issue de l'assemblée générale annuelle, qui s'est tenue webmatiquement, j'ai été réélu président à l'unanimité des suffrages exprimés, ce qui ne rajeunit pas précisément les cadres, mais au secrétariat général était élu Jean-Michel Leroy, qui est âgé, lui, de… dix-huit ans ! Il s'agit de cet étudiant à Sciences-Po qui arborait un

T-shirt “Parti de l’In-nocence”, à la manifestation du 10 novembre dernier. Deux jours plus tard, il est venu avec moi à Champrosay pour y visiter la maison d’Alphonse Daudet. Et le mardi 13 au soir il faisait de moi, dans ma chambre d’hôtel, avec un camarade, une interview menée de main de maître pour la radio de Sciences-Po. Il est très répandu sur les réseaux sociaux, c’est la vertu qui nous a séduits. Nous fondons de grandes espérances sur ses capacités à répandre la bonne parole in-nocente, au premier chef dans la jeunesse étudiante.

En tout cas, on ne pourra pas nous reprocher d’être un parti de vieux ! Nous devons avoir le plus jeune secrétaire général de l’histoire de la vie politique en France.

Afchine Davoudi a été élu secrétaire à la Culture et à l’Éducation. Lui doit avoir une trentaine d’années. Il enseigne l’anglais dans une université, si je ne me trompe. Il est surnommé “le taliban du parti”. En matière de culture c’est un défenseur véhément de la plus stricte doctrine in-nocente. Son existence est très reposante pour moi car il est tellement “camusien” (dans ce domaine) que, du coup, je peux me relâcher un peu, et jouer les modérés. Comme dit drôlement Stéphane Bily :

« À côté de Davoudi, Camus, c’est un mou… »

Notre trésorier aussi est un jeune homme, maintenant que j’y pense : un élégant père de famille qui vit à Londres où il opère dans la banque, ou dans la finance. Ses fonctions professionnelles l’empêchent d’apparaître comme membre de notre comité exécutif, aussi avions-nous un trésorier en titre qui, lui, faisait partie des démissionnaires de septembre. Il a été remplacé par Marcel Meyer, qui décidément aura occupé tous les postes, au sein du parti : président (l’année de ma campagne académique), secrétaire général, et maintenant trésorier.

On craignait des difficultés de la part des dissidents, qui ont gardé jusqu’à aujourd’hui la maîtrise technique de notre site, mais ils se sont très bien comportés. Le nouveau webmestre est Emmanuel Michon, qui nous avait si gentiment reçus dans un atelier d’un superbe passage pavé de la rue de la Tombe-Issoire, le soir de la dernière manifestation contre le “fascisme islamique”, le 10 novembre dernier – espérons que la passation de pouvoirs, entre les Nantais et lui, pourra s’effectuer en douceur…

Jeudi 6 décembre, minuit et demi. « Qu'est-ce que tu fais, Dou ?

– Je feuillette une anthologie, Marou.

– Mais une anthologie de quoi ?

– De chants de chasseurs mandingues, Marou. »

*

À midi Caroline Broué recevait l'écrivain américain Ron Rash, qui est né dans les Appalaches, qui y vit, qui vient de publier un roman s'y déroulant et qui enseigne la culture appalachienne dans une université de la région. À l'écouter, un formidable désir d'Appalaches me submerge. J'ai traversé ces montagnes en voiture, une fois, en 1969, je crois, avec William B. et son ami Bill Strait. Nous avions fait étape dans une jolie maison de la Virginie-Occidentale, si je ne me trompe, chez des cousins de W. auprès desquels nous avions passé une journée et une nuit. Je me souviens que W. m'a reproché ensuite d'avoir dit publiquement à un petit garçon de la famille, ou d'avoir dit de lui à ses parents, qu'il avait des yeux magnifiques – un mâle hétérosexuel américain ne remarquait pas ces choses-là, et, en tout cas, ne les mentionnait pas ; enfin, j'étais européen, heureusement : à la rigueur, ça pouvait passer …

C'est au cours de ce voyage que nous avons visité Monticello, la maison de Jefferson près de Charlotte, toujours *si je ne me trompe.* Le paysage était très beau, j'étais très enthousiaste de la région, mais je ne regrettais pas trop de n'en voir que très peu, et très vite, parce que dans mon esprit ce passage-là n'était bien entendu qu'une première et superficielle prise de contact, qui serait suivie sans aucun doute de nombreux autres séjours auxquels je devrais, avec l'âge, une grande et très aimante intimité avec les Appalaches.

Bien entendu, il ne s'est rien produit de tel. Je ne suis jamais retourné dans les Appalaches, et le plus vraisemblable à présent est que je n'y retournerai jamais. Aurais-je le temps de m'y rendre, ce qui est peu probable, je n'en aurais pas les moyens. Et ce que je viens d'écrire là des Appalaches, et de mon désir d'elles, je pourrais l'écrire de dizaines et de

dizaines d'autres régions de par le monde, du Magne ou du Finnmark, de la Garfagnana ou du pays de Herve. Voilà pourquoi j'ai trouvé vivre si décevant, si frustrant, si inférieur à mes espérances, dans l'ensemble. J'ai le sentiment d'avoir à peine touché la terre, de l'avoir très peu et très mal connue, d'avoir raté la plupart de mes relations avec ses provinces, ses paysages, ses jardins dans les villes et ses entrées de village (dans le Gloucestershire).

L'émission s'est terminée sur la diffusion d'un extrait d'*Appalachian Spring* de Copland, une musique qui m'est très familière et qui a redoublé ma nostalgie pour des montagnes et des vallées que je connais à peine.

Suivait (à condition de changer de station, comme je ne manque jamais de le faire à cette heure-là) le "Du côté de chez Pierre" de Pierre Charvet : une série à laquelle j'ai fini par m'attacher parce qu'on y découvre toute sorte de textes passionnants, comme la correspondance entre Duparc et Jean Cras, récemment. En ce moment, Charvet est passé à Jean Wiener, ce qui, à première vue, m'intéresse moins. Mais il citait aujourd'hui un extraordinaire passage des souvenirs de Wiener décrivant une soirée non pas au Bœuf sur le Toit mais au Gaïa, son prédécesseur, et dressant une liste succincte des célébrités présentes dans ce bar ce soir-là, en 1920 : Georges Auric, Darius Milhaud, la comtesse de Noailles, Fernand Léger, Léon-Paul Fargue, Francis Picabia, la princesse Murat, Maurice Ravel, Hélène Jourdan-Morhange, Jean Cocteau, Raymond Radiguet, Igor Stravinsky, j'en oublie plus des trois quarts. Est-ce que cela m'aurait amusé ? Sans doute – à condition d'avoir été Joyce, ou Proust…

N'empêche : un regret me vient à propos de cela aussi – non pas précisément du Bœuf sur le Toit et du Gaïa vers 1920, mais de leurs lointaines répliques sans doute assez affadies dans le Paris de 1970 ou de 1975, autour de Marie-Laure de Noailles (mettons, et très in extremis…) ou de São Schlumberger, qui était l'hôtesse parisienne artistique et mondaine par excellence quand j'avais trente ans (je ne suis allé chez elle qu'une seule fois, avec Aragon, à l'issue d'un spectacle de Bob Wilson). Il me semble que si j'avais à donner des conseils à un jeune écrivain ou à un jeune artiste, je lui recommanderais de pratiquer ce genre de milieux, ne serait-ce que *parmi d'autres*, et quand il n'aurait pas d'autres raisons de le faire que le désir de n'avoir pas de regrets, plus tard. Il est bien beau de

mépriser ce genre de cercles, et je l'ai fait comme un autre, mais mieux vaut que ce soit en connaissance de cause.

Vendredi 7 décembre, une heure et quart du matin (le 8). Nous avons regardé le *Lohengrin* de la Scala, ce soir, avec Jonas Kaufmann et René Pape. C'était visuellement un peu bêta, sans plus (cette vieille mode de transporter l'action au temps de l'écriture de l'œuvre ou à n'importe quelle autre époque se survit indéfiniment et paraît à présent incroyablement archaïque et conventionnelle, plus que les cygnes de carton-pâte (qui sont mûrs pour un brillant retour bathmologique…)), mais musicalement superbe – et Kauffman très impressionnant.

*

Afchine Davoudi, le taliban du parti, le camusien plus camusien que Camus, estime que tout ce qui est "pour tous" est forcément dévalué, perverti, gâché, médiocre ou pis. On pourrait lui objecter l'eau, l'air, la nature, la mer, la montagne, mais ces objections ne tiendraient même pas le temps d'être formulées.

Le point de départ de sa réflexion (telle qu'il nous l'a livrée récemment, et telle que je ne suis pas loin de m'y rallier) n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, le "mariage pour tous", qui fait tant parler de lui ces temps-ci, mais certain slogan gouvernemental de "réussite pour tous", à l'université, auquel un communiqué du parti a déjà fait un sort. La formule ramassée de Davoudi m'a d'abord semblé plaisamment énorme, comme une bonne plaisanterie ; mais plus je la ressasse, plus je lui vois non seulement d'attrait, mais de justesse. D'ailleurs Tocqueville était parfaitement davoudien :

« Quand il n'y avait que les riches qui eussent des montres, elles étaient presque toutes excellentes. On n'en fait plus guère que de médiocres, mais tout le monde en a. Ainsi la démocratie ne tend pas seulement à diriger l'esprit humain vers les arts utiles, elle porte les artisans à faire très rapidement beaucoup de choses imparfaites, et le consommateur à se

contenter de ces choses. » (*De la démocratie en Amérique* II, I, XI, *Œuvres*, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 561. Là où il y a *montres*, entendre *éducation*, *culture*, *voyages*, etc.)

Samedi 8 décembre, une heure du matin (le 9). Hier c'est *Lohengrin* qui avait dérangé mes plans, aujourd'hui ce sont les énormes rangements qu'il m'a fallu faire à l'occasion de notre première "ouverture d'hiver" (du château) depuis le début du millénaire. Nous sommes dans une telle dèche (moi surtout…) et manquons à tel point de "rentrées" (mes différents commerces en ligne ne marchent pas du tout…), que je me suis dit que faire visiter hors saison, ici, rapporterait peut-être un peu d'argent pour faciliter les fins de mois (qui commencent le 4…). La "Ronde des crèches" et celle de Plieux attirent beaucoup de monde dans le village. Nous avons fait l'investissement coûteux d'un magnifique double panneau (en forme de lambda) que nous avons installé sur la grand-place, à côté de la crèche, pour signaler que notre "Monument historique classé, 1340-1500", était ouvert au public au prix de cinq euros par personne – *trois* pour les enfants et adolescents de moins de seize ans, et pour les groupes de dix visiteurs ou plus.

Nous nous étions passablement étalés dans les salles depuis deux ou trois mois, moi surtout dans cette bibliothèque avec des tonnes de livres en vrac et des milliers de lettres – celles que je collationne et dépouille pour *Lettres reçues* et dont l'âge varie entre quelques semaines et cinquante ans. Toute la matinée est passée à des efforts de rétablissement de l'ordre, ce qui m'a permis d'entendre Alain Finkielkraut recevant Michel Serres (lequel lui a donné bien du fil à retordre) ; et de même une bonne partie de l'après-midi. Mais tout ce labeur de classement et de remise en place fut en vain, car il ne s'est pas présenté à notre huis un seul amateur de vieilles pierres, de grands panoramas ou d'art contemporain.

Dimanche 9 décembre, une heure du matin (le 10). Les crèches attirent tous les ans une foule considérable dans le canton et dans le village, et je pensais, en décidant d'ouvrir le château aux visiteurs durant cette période, que certes beaucoup de temps s'y perdrait pour le travail, mais qu'il allait

venir beaucoup de monde et que nous gagnerions un peu d'argent, chose bien nécessaire puisque de mon côté il n'en rentre pour ainsi dire plus, de quelque source que ce soit. Mais non : les gens font le tour du bâtiment, ils ne sonnent pas ; ou bien, s'ils sonnent, c'est pour s'amuser de la vieille cloche et en distraire leurs enfants (et ils partent sitôt après l'avoir fait tinter, de sorte qu'il n'y a plus personne lorsque, deux hauts étages descendus à la hâte, on ouvre la porte).

Je l'ai écrit cent fois, il me semble que personne n'aura eu talent comparable au mien pour *inintéresser* les contemporains. Quoi que je fasse, des livres, un festival, des expositions, des conférences, des tableaux, *ça n'intéresse pas.* Les intérieurs étaient magnifiques, ici, cette après-midi. Le soleil de décembre entrait très profond dans les pièces, surtout en cette bibliothèque, multipliant les grands effets d'obliques. Mais même cela n'a attiré personne.

Si : deux dames, avec trois enfants en bas âge. Pierre n'a pas fait payer les enfants. Il a vendu deux cartes postales. Bilan comptable : onze euros.

La visite m'a chassé un moment de mon bureau, cela m'a permis de lire un peu du petit livre de Millet, *Esthétique de l'aridité.* Que l'auteur et moi ayons beaucoup de points communs et que les mêmes circonstances historiques nous plongent dans des réflexions voisines, je ne m'en étonne pas. Mais je suis plus surpris de voir Millet suivre les mêmes voies que mon Duane McArus, du *Journal d'un autre* – cela donne à penser que Duane et moi sommes plus proches que je ne l'imaginais, et peut-être qu'il ne le faudrait.

Les ventes du *Grand Remplacement* sur papier, qui avaient assez bien commencé à la fin du mois dernier (une trentaine d'exemplaires en quarante-huit heures), se sont arrêtées net après deux jours – sans doute les personnes qui désiraient le livre depuis longtemps avaient-elles sauté sur la première occasion puis, leur maigre troupe satisfaite, on en est revenu à la routine, c'est-à-dire à rien.

Lundi 10 décembre, une heure moins vingt. J'avais placé quelque espoir sur un article de Jérôme Dupuis dans *L'Express*, pour lequel avaient été demandées des photographies, il y a de cela plusieurs semaines déjà, et qui,

dans la grande tradition des articles à moi consacrés, ne paraissait pas. Il est finalement paru, non pas tout à fait dans *L'Express*, mais dans quelque supplément marginal. Il devait être consacré au volume italien des *Demeures*, et il l'est ; mais je m'étais dit que peut-être il y serait question de mes diverses entreprises éditoriales et surtout auto-éditoriales, notamment de la publication tout prochaine du *journal* en direct, sur la Toile. Non, pas un mot de tout cela – seulement deux ou trois courtes colonnes plutôt bienveillantes mais surtout *noncommittal*, avec même une petite moquerie sur la fin à propos de mes déplorations quant au saccage des paysages, implicitement présentées comme relevant de la manie ronchonnante. Ce n'est pas cela, hélas, qui va lancer ou plutôt relancer mes ventes. Qu'il s'agisse de mes textes en ligne ou du *Grand Remplacement* sur papier, elles sont pour ainsi dire non existantes – si, un abonnement de soutien au *journal*, aujourd'hui, cent euros, c'est gentil : hélas, il en faudrait un par jour, et c'est le premier depuis dix jours.

*

J'ai les pires difficultés à faire rétablir mon abonnement au *Monde*, qui a été supprimé à la suite d'un refus de paiement. Pour régulariser ma situation on me demande un code que je n'ai pas. On me propose alors de m'en envoyer un autre, en remplacement. J'accepte, mais les jours passent sans qu'on m'envoie rien, sinon, de temps en temps, un avis selon lequel ma demande a bien été prise en compte et va être traitée. Tout cela fonctionne si mal que je me suis demandé, bien mégalomaniaquement, si je n'avais pas été reconnu et si *Le Monde* ne faisait pas exprès de me faire tourner en bourrique. C'est infiniment peu probable. Mais si ce n'est pas le cas, et ça ne l'est certainement pas, ce malheureux journal est dans un état de désorganisation et même de gabegie encore bien pire que ce qu'on pouvait imaginer. Il me revient que Jeanne Lloan a eu elle aussi, récemment, les pires difficultés dans ses rapports avec les services de relations à la clientèle du quotidien.

Mardi 11 décembre, une heure moins vingt (du matin, le 12). Certain professeur de droit, qui fut un moment membre du parti de l'In-nocence, à la fin de l'été, me renvoie sans un mot d'accompagnement le chèque de remboursement de sa cotisation que lui avait envoyé notre trésorier, son appartenance à nos rangs n'ayant duré que deux ou trois semaines. Il avait pris sa carte – si l'on peut dire, car il n'y a pas de carte – juste avant l'effroyable querelle qui m'a opposé en septembre à notre Premier secrétaire, Didier Bourjon. Et comme tous les membres d'un parti dont les dirigeants se disputent, il avait été indigné au dernier degré par ce conflit. Il y avait même vu une insulte personnelle, car il ne cessait de dire, ou plutôt d'écrire, au plus fort de la mitraille, qu'il regrettait de s'être inscrit, ce que je pouvais comprendre, mais aussi et surtout qu'il se sentait *manipulé.* C'est ce *manipulé* maintes fois réitéré qui m'avait exaspéré. Je ne comprenais pas bien en quoi cet homme pouvait bien se sentir *manipulé.* Il faut un dessein, pour manipuler les gens : une intention secrète, un espoir, un projet. Dans quel dessein aurions-nous infligé à cet homme notre querelle, Bourjon et moi, et quel intérêt aurions-nous bien pu attendre de sa présence entre les balles ?

Comme il annonçait qu'il allait démissionner, à cause de sa déception face au conflit, j'eus le tort de lui déclarer qu'on allait lui rendre son argent. Il le prit on ne peut plus mal. À son avis, c'était, cette annonce, ajouter l'insulte à l'avanie que constituait à ses yeux la bataille en cours. Pourtant, puisqu'il parlait sans cesse de *manipulation*, je ne voulais pas qu'elle puisse être aussi, à ses yeux, financière, et qu'il puisse prétendre qu'on l'avait attiré entre nos rangs pour lui faire payer sa cotisation et, aussitôt après, ne lui avions offert qu'un champ de ruines dévasté par la mitraille. Évidemment, cinquante euros ne sont rien pour un professeur de droit. Mais d'autres membres moins fortunés auraient pu prendre comme une indélicatesse qu'on ne leur rendît pas leur argent après deux ou trois semaines d'un militantisme auquel ils mettaient fin par notre faute, selon eux.

Je ne m'étais plus occupé de cette affaire, mais notre trésorier, me prenant au mot, a effectivement remboursé le professeur. Et le professeur, sans doute ulcéré, me rembourse de notre remboursement.

Je dois dire que je n'ai pas partagé l'indignation des Français, et surtout des militants de l'UMP, face à la furieuse querelle de chefs qui a opposé tout le mois dernier, et oppose encore, les deux candidats à la présidence du parti, François Fillon et Jean-François Copé. Il n'a été question dans la presse que de querelles d'egos, d'attitudes suicidaires, d'incroyable égoïsme des protagonistes face aux tragiques préoccupations des Français. L'expérience de nos propres querelles partisanes, qui à notre échelle ne furent pas moins violentes, m'a fait voir les choses tout à fait différemment. Si on estime sincèrement qu'on est victime d'un coup d'État, comme ce fut mon cas, d'un putsch ou bien d'une fraude électorale, d'une usurpation, que faut-il faire, sous prétexte que les troupes détestent les disputes au sommet et adjurent les parties de s'entendre afin d'y mettre un terme au plus vite ? Faut-il, pour ces motifs, renoncer au combat, se retirer, même si l'on est persuadé d'avoir raison et d'avoir le bon droit de son côté ? Ce serait, au nom de l'irénisme, beaucoup demander.

Nombre d'habitués de nos forums me pressaient, en septembre et depuis longtemps, d'intervenir pour que notre Premier secrétaire se montre moins atrabilaire et père fouettard à l'endroit des intervenants dont les contributions ne lui agréaient pas. Je l'ai fait, assez modérément je crois. Je ne suis parvenu ce faisant qu'à déclencher la fureur de l'intéressé, une fureur d'une violence inouïe, devant laquelle j'ai d'abord plié, me retirant dans le silence, puis résisté véhémentement, quand j'ai vu qu'elle ne tendait à rien de moins que ma mise à l'écart (avec le titre de président d'honneur !). Fallait-il que je cédasse, pour sanctionner mon impudence d'avoir osé demander plus de douceur à un violent ? Et surtout pour complaire à la sagesse des nations qui veut que les chefs d'un parti ne se disputent pas entre eux, surtout devant les troupes ? Franchement, je ne le crois pas du tout. Ce serait bénir tous les pronunciamientos. J'avais la légitimité de mon côté, je l'ai défendue, ce n'était que mon devoir. Je ne comprends pas que ce professeur de droit ne voie pas cela.

Mercredi 12 décembre, une heure moins le quart du matin (le 13). C'est le temps des incidents.

Encouragé et guidé par le jeune Leroy, nouveau secrétaire général de l'In-nocence, j'ai fait mes débuts sur Facebook, pour des raisons à la fois politiques et commerciales : afin de contribuer à diffuser les idées du parti, d'une part, et pour tâcher de faire connaître un peu davantage les différents objets que je propose à la vente sur mon site – textes, photographies, tableaux.

Leroy m'a conseillé d'accepter toutes les propositions d'"amitié" qui m'étaient faites, car c'est la garantie d'une audience, pour nos diverses publications. C'est ainsi que je me suis retrouvé "ami", sans déplaisir d'ailleurs, car j'en gardais le souvenir d'un garçon tout à fait sympathique, avec un ami de Marcheschi, un jeune acteur un peu connu qui m'avait proposé un lien (je n'en suis pas à en proposer moi-même). Il a fait des commentaires favorables sur des photographies que j'avais mises en ligne. Lui-même a affiché un cliché que j'ai beaucoup approuvé, d'une part par symétrie de politesse, mais surtout parce que je le trouvais très beau : vue rembrandtesque d'un groupe d'amis pendant ou après un dîner, autour d'un garçon souriant et très séduisant qui tenait devant lui une bougie, ou peut-être un briquet, je ne sais plus.

« *Too cute for words* », ai-je écrit, charmé (et songeant surtout au jeune homme central, à vrai dire).

Mais deux heures après mon commentaire avait disparu, et l'image elle-même aussi.

« Qu'est devenue votre belle Cène à la Rembrandt ? » ai-je demandé à l'acteur.

À quoi il m'a répondu :

« Je crains que nos relations n'entrent ici dans une phase délicate…. »

Je ne voyais pas très bien comment nos relations, à peu près inexistantes, pouvaient bien entrer dans une phase délicate, mais une longue explication a suivi.

On aimait beaucoup mes livres, et en particulier *Du sens*. On avait de la sympathie, en moi, pour le meilleur ami de Marcheschi, artiste qu'on vénérait entre tous. Mais on n'en demeurait pas moins un homme de gauche, doté de nombreux amis presque tous à gauche ou très à gauche, et qui ne comprenaient pas qu'on puisse avoir des relations avec moi, notoire

fasciste antisémite et soutien de Marine Le Pen. Il avait fallu enlever et la photo et mon commentaire, parce que celui-ci, « *Too cute for words* », sous l'image d'un groupe d'amis occupés à fêter Hanouka, serait, venant de moi, interprété sans aucun doute (*à tort*, certainement, concédait-on), comme de l'ironie antisémite.

J'ai remercié l'acteur de ses explications, lui ai présenté mes vœux un peu prématurés et l'ai enlevé de mon groupe d'"amis" – que pouvais-je faire d'autre (sinon, vieille méthode cathartique, noter ici l'incident) ?

Jeudi 13 décembre, minuit et demi. Nous avons regardé encore un épisode de *Borgen*, *Le Château*, la série danoise sur une femme Premier ministre, au Danemark ; mais pas deux, et bien que le suivant, ce soir, fût le dernier de la série – il nous fallait l'un et l'autre remonter travailler.

C'est très bien, c'est très bien fait, c'est très intéressant. Mme le Premier ministre est parfaite et son bras droit, son *spin doctor*, très séduisant. Cependant je suis abasourdi par les signes qui se multiplient – Facebook, la petite affaire de l'acteur et de ses amis, *Borgen* – de mon inappartenance, de mon éloignement du monde, de son éloignement de moi. Dans *Borgen*, par exemple, tout le monde se tutoie, s'appelle par son prénom, se comporte avec le plus total défaut de protocole, même dans l'entourage du Premier ministre et même dans les rapports avec lui, avec elle : ses collaborateurs l'appellent Brigitte et lui parlent les deux mains dans les poches ; et on a l'impression qu'il ne ferait pas bon insinuer qu'il puisse en aller autrement. Au fond les pays du Nord, Grande-Bretagne comprise, sont beaucoup plus "hyperdémocratiques" encore que ceux du Sud, et que la France. En tout cas le règne du prénom y est absolu, je l'avais beaucoup remarqué en Angleterre ; et en Scandinavie c'est encore pis, semble-t-il : je dis "pis" parce que ce type de société et de relations humaines me semble terriblement déprotecteur, pour l'individu, privé du coussin des codes, de la distance des protocoles, pour s'assurer un espace qui soit vraiment sien. C'est la traduction sociale de la vie dans les immeubles aux cloisons en papier à cigarette. L'individu n'y est jamais seul avec lui-même. La familiarité forcée lui répète du matin au soir qu'il n'est et qu'il n'a rien de spécial (même s'il est Premier ministre du Danemark). (Je songe toujours à

cet imbécile qui avait connu Piaget dans son village – on peut remplacer ce nom propre par n'importe quel autre nom illustre – et qui ne se lassait pas de répéter :

« Et puis il était complètement normal, hein, il avait absolument rien de spécial, il était tout à fait comme nous tous – moi c'est ça que j'admirais le plus, chez lui. »)

Je souffre même de voir tutoyer systématiquement les enfants et les adolescents, et même des apprentis, des stagiaires ou des étudiants de vingt ans, à la télévision ; et ne suis pas du tout consolé d'apprendre que les enfants qu'on voussoie détestent cela et le prennent très mal – au contraire : cela ne fait à mes yeux que confirmer leur aliénation. On leur apprend à n'être, surtout, surtout, rien de spécial ; à bien sentir que, dans l'espace de la classe, et du collège tout entier, ils sont exactement la même chose que tous leurs camarades ; que rien ne les distingue ; et que, s'ils se distinguent, ce sont des pitres, des snobs, des bouffons.

Sur Facebook, Leroy, je l'ai dit, m'a conseillé, puisqu'il s'agissait de diffuser aussi largement que possible nos communiqués et l'information sur mes ouvrages en ligne, d'accepter toutes les propositions d'"amitié" qui m'étaient faites : de sorte qu'après une quinzaine de jours j'en ai deux ou trois cents. Mais je n'en suis pas autrement fier, et même au contraire. Car, mes "amis", je peux voir, chaque fois que je jette un coup d'œil à mon compte, comment ils se comportent les uns avec les autres, et surtout comment ils se parlent. Et le moins qu'on puisse dire est que je ne me sens aucune affinité avec la plupart d'entre eux. Avec près de la moitié je me suis d'ailleurs désamicisé, déjà – j'espère que ça ne leur a pas été officiellement signifié…

La minuscule affaire L. (l'acteur) a souligné aussi combien il y avait peu en commun entre tout ce monde-là (qui est le monde comme il va) et moi. Ce garçon m'expliquait, en somme, que tous ses amis le quitteraient, ou du moins lui feraient des scènes terribles s'ils apprenaient que nous correspondions amicalement sur Facebook, lui et moi. La structure du raisonnement est la même que celle de ces homosexuels qui vous expliquaient il y a quarante ans – et en ai-je assez connu, de ceux-là ! – qu'ils ne pouvaient pas dire à leurs amis qu'ils étaient homosexuels parce que, s'ils le faisaient, ils perdraient leur amitié. Quel genre d'amis est-ce

là ? pensais-je, et je le pense encore. Méritent-ils qu'on fasse tant d'efforts pour les garder ?

Il y a bien sûr que je me trouve infiniment moins monstrueux, idéologiquement, que ce qu'implique leur attitude. Pour ce qui est de la vieille accusation d'antisémitisme elle ne prouve qu'une chose : qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent et connaissent fort mal le "dossier" à propos duquel ils agissent, pourtant, de façon si tranchée. Mais il semble que ce qui fait le plus le vide autour de moi, ces temps-ci, c'est mon appel à voter pour Marine Le Pen. Son père, encore, je pourrais comprendre. Mais Marine Le Pen ! Ce trait montre bien tout ce qu'il entre d'hystérie dans ce mimétisme exacerbé. Marine Le Pen (à laquelle je ne suis, au demeurant, nullement rallié) fait tout de même un monstre peu convaincant. Il suffit néanmoins pour dissuader qui que ce soit, même parmi mes plus fidèles lecteurs et parmi les membres de la Société de (mes) lecteurs, de déposer le moindre message sur le forum de ladite Société, totalement mort. Mon Dieu ! si quelqu'un, "au travail" ou bien dans la famille, allait se rendre compte qu'on participe aux discussions d'un site consacré à Machin Truc, l'*écrivaincontroversé*…

Admettons un instant, toutefois, pour la pureté de la démonstration, que mes positions et prises de position soient *vraiment* monstrueuses. Je songe à la stupéfaction que j'aurais ressentie à vingt ans si quelqu'un m'avait dit ne plus lire tel ou tel écrivain aimé parce qu'il avait des opinions inadmissibles. Ç'aurait été à peu près comme ne plus pratiquer Rousseau parce qu'il avait abandonné ses enfants. Que pareilles attitudes puissent avoir cours pour semblables motifs prouve à quel point nous sommes sortis de la conception littéraire du monde telle qu'elle a régné quelques siècles durant sur notre pays (abandonner un écrivain qu'on aime parce qu'il pense mal ! ou s'indigner, alors qu'on ne l'aime pas, que d'autres puissent avoir des relations avec lui… !) ; mais à quel point, aussi, je n'ai rien à faire dans pareil monde.

(Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas acheté ces dix-huit mille hectares en vente dans l'Assynt, près des Summer Isles, au nord-ouest de l'Écosse, il y a quelques années…)

Vendredi 14 décembre, une heure du matin (le 15). Nous avons regardé ce soir *Peter's Friends*, de Kenneth Branagh, et je commençais à marmonner grand mal, non pas du film, mais de ses personnages lorsque Pierre m'a dit que non seulement je l'avais déjà vu mais que j'en avais parlé dans ce *journal*. Je n'ai ni le temps ni le courage d'essayer de retrouver le passage. J'imagine que mon opinion était à peu près, déjà, celle qu'elle est ce soir. Les invités de Peter dans son grand château de la campagne anglaise sont un peu moins épouvantables sur la fin qu'au début – ils s'humanisent un peu, et surtout on s'habitue à eux… –, mais quels horribles gens, dans l'ensemble, même compte tenu de l'aspect nécessairement caricatural de pareille comédie de mœurs (qui tourne au drame, bien entendu) ! Leur laideur, leur bassesse, leur grossièreté surtout, leur incivilisation, sont bien sûr fortement soulignés par le vaste château dans lequel ils évoluent : pas particulièrement beau mais suffisamment noble pour faire honte à leur médiocrité. Est-ce ce genre de gens qui vit aujourd'hui dans les châteaux d'Angleterre ? C'est bien possible, hélas, et alors tout est perdu.

C'est en tout cas ce genre de gens qu'on rencontre sur les dits "réseaux sociaux", et qu'on y voit s'exprimer à loisir, et qui me font penser que ma place n'est pas là, décidément. Je crois bien qu'elle n'est nulle part. Et au fond je n'en souffre pas trop.

Samedi 15 décembre, une heure moins le quart du matin (le 16). Finkielkraut recevait ce matin, à son émission, Georges-Arthur Goldschmidt et Heinz Wismann, pour parler de ce que c'est que de vivre entre deux langues, en l'espèce le français et l'allemand, bien entendu. Il fut beaucoup question de syntaxe :

« C'est la syntaxe qui peut sauver des mots massues. »

J'ai appelé Alain pour le féliciter, après l'émission. Nous avons assez longuement bavardé. Il se montre gentiment impatient des *Inhéritiers*. Si je ne faisais que ça, je pourrais en avoir fini dans quinze jours, à la fin de l'année. Hélas, je ne puis guère donner à ce livre qu'une demi-heure ou trois quarts d'heure par jour. Finkielkraut m'a dit qu'il m'inviterait à "Répliques" pour en parler. C'est un motif de plus pour ne pas trop tarder. Il me semble qu'à la fin de janvier je devrais avoir bouclé ce travail-là.

À propos de syntaxe, “La rumeur du monde” est décidément à ne pas croire. Je sais bien que j’en parle à peu près toutes les semaines, mais ma stupéfaction est chaque fois redoublée, « fraîche et rieuse comme au matin des batailles ». Si la syntaxe est l’aune de la civilisation, comme le disait à peu près Wismann ce matin et comme je le crois tout à fait, nous sommes en pleine barbarie – il n’est d’ailleurs pas indifférent que certaines fautes de langue aient été appelées *barbarismes.*

Le plus incroyable est Jean-Claude Casanova, grand professeur pontifiant, chargé d’honneurs et de hautes charges et qui ne peut pas ouvrir la bouche sans émettre des horreurs à faire frémir le 9-3 :

« C’est de ça dont on devrait parler. »

« Il n’y a pas de consensus sur quel degré d’intégration européenne voulons-nous. »

« Il y a une interrogation sur où allons-nous. »

« On a une interrogation sur quelle était la ligne des uns et des autres. »

« Il y a des interrogations et des craintes sur où allons-nous dans ce contexte. »

Son émule Brice Couturier n’est pas en reste (je ne suis d’ailleurs pas tout à fait sûr de toutes mes attributions entre eux) :

« Il y a une interrogation sur où va le pays. »

(On le saura, si on ne le savait déjà.)

« On a un espèce d’affaissement. »

(C’est bien mon avis.)

Le plus effrayant, comme toujours, est de penser que ces gens-là ont des élèves, qui souvent paient très cher pour les entendre et être formés par eux ! C’est à se réveiller la nuit le bonnet de nuit dressé sur les cheveux dressés, comme M. Vieux-Bois.

Une vingtaine de pontes signent une défense de Casanova, dans *Le Monde* d’aujourd’hui – pas contre mes attaques au sujet de son effroyable français, non, à propos de son rôle dans le contrôle de Sciences-Po, du temps de Richard Descoings. Il est coprésident du comité de surveillance, si je ne me trompe, avec Michel Pébereau (très critiqué lui aussi).

Dimanche 16 décembre, une heure du matin (le 17). Il en faut peu pour me rendre espoir. Il y a eu quatre ou cinq ventes de livres en ligne, cette semaine, dont deux abonnements *de soutien* au *journal* ; et quant aux livres sur papier (*Le Grand Remplacement*), j'ai déjà gagné trois cents euros, en décembre, après deux cents en novembre, mais nous n'avions commencé que le 27. Deux libraires ont commandé dix exemplaires chacun. *Et si ça allait marcher ?* C'est infiniment peu probable, rien de ce que j'entreprends ne marche jamais. N'empêche, la perspective est plaisante. Si elle se confirmait, en tout cas, je devrais tout à David Farreny, qui s'est dépensé sans compter pour mettre sur pied à mon profit ce système ou plutôt ces divers systèmes merveilleux (BookSmart, PayPal, Lulu, et bientôt Amazon si tout se passe bien).

Il est d'autant plus urgent de finir au plus vite *Les Inhéritiers* et *Journal d'un autre*, afin d'avoir rapidement d'autres ouvrages complets à proposer aux obstinés du papier. Ce devrait être l'affaire de deux ou trois mois – *Journal d'un autre* doit être sérieusement revu et *Les Inhéritiers*, malgré ses cent quarante mille signes actuels, n'est pas encore entré dans le vif du sujet (d'ailleurs le "plan", improvisé deux cent cinquante fois à chaque intervention sur le texte, est très bizarre ; mais il est trop tard pour en changer).

Lundi 16 décembre, minuit et quart. Pierre est un antistravinskiste primaire. Nous entendons *Le Mandarin merveilleux* :

« Ah c'est autre chose que Stravinsky ! » dit-il.

Oui, ça me paraît parfaitement soutenable (comme la plupart des opinions, d'ailleurs…).

*

Notre ministre de l'Éducation nationale aurait déclaré (j'ai tout de même un peu de mal à le croire, mais c'est bien ce qu'il me semble avoir entendu) que pour juger un élève, ou les candidats à un concours, je ne sais plus, il

convenait de « ne pas considérer seulement les connaissances, *mais aussi la culture* ».

Feu Richard Decoings voulait écarter des examens la culture générale, discriminatoire selon lui. Vincent Peillon la remet en selle mais il prend la précaution d'en changer radicalement le sens et le contenu – car si la culture ce ne sont pas les connaissances, qu'est-ce que ça peut bien être ? L'expérience associative, sportive, politique, militante ? l'esprit de participation aux activités collectives ? la pratique d'un instrument tel que la guitare électrique ou le bandonéon, l'appartenance à un groupe musical, l'habitude de jouer les médiateurs dans les conflits de cage d'escalier ?

*

Quelqu'un a placé sur le forum de l'In-nocence, sous le titre "Un in-nocent qui s'ignore", ce merveilleux petit apologue récent d'Éric Chevillard, en forme de dépêche d'agence et tiré de son blog "L'autofictif" :

« La découverte hier d'un nouveau cas d'enfant civilisé a vivement ému l'opinion. Les services sociaux ont reçu un signalement de voisins choqués par les bonnes manières de ce garçonnet de dix ans qui se trouve aujourd'hui dans un état lamentable : il parle avec aisance quatre langues, connaît le grec et le latin, joue du violon, du piano, touche même du clavecin, il s'exprime avec raffinement et distingue sans coup férir un Titien d'un Tintoret. L'enfant a été immédiatement retiré à sa famille et placé dans un foyer. Ses parents devraient être mis en examen dans la soirée. »

Mardi 18 décembre, une heure du matin (le 19). Le jour où nous avons quitté l'Angleterre en revenant d'Édimbourg, au printemps dernier (le *17 avril*, je viens de vérifier), nous avons entendu dans la voiture, à la fin de la matinée, sur BBC 3, probablement, comme nous nous préparions à emprunter le tunnel sous la Manche, un homme qui avait une très belle voix, un poète, je crois, dont je n'ai pas retenu le nom, malheureusement, mais il me semble que son prénom était *Andrew.* Or il a dit avec beaucoup de simplicité quelque chose qui m'a beaucoup frappé, parce que je pourrais le dire aussi, et qu'on entend cela rarement : que la musique d'avant 1760 lui était assez indifférente, dans l'ensemble. Je dirais plutôt *1780*, pour ma

part, et je pourrais même aller jusqu'à la fin du siècle, car même du Beethoven des deux premières symphonies je me passerais sans trop de chagrin. Pour ce qui est de celles de Mozart, ce seraient plutôt trente-sept sur quarante, et pour Haydn cent sur cent trois.

Bien entendu, il y a à cette loi qui n'en est pas une toutes les exceptions qu'on peut imaginer, et d'abord chez Mozart, évidemment, puisque j'adore le Mozart dit "préromantique", le quintette avec clarinette, le concerto pour clarinette, plusieurs concertos de piano, plusieurs sonates pour violoncelle et piano, des quintettes, le Requiem, nombre de sonates pour piano, le K. 310, et plus que tout l'adagio K. 540. Je suis bien conscient de ressembler dangereusement à Oriane de Guermantes trouvant que « même dans *Tristan* il y a quelques pages étonnantes », mais je suis tenté d'écrire que « même chez Haydn » je trouve parfois des pièces ou des morceaux auxquels je suis très sensible (mais pas dans les symphonies). Et il faudrait bien sûr évoquer Bach, et Pergolèse, et Vivaldi, et plusieurs autres. Mais enfin, *dans l'ensemble*, je n'aime guère la musique du XVIIIe siècle – ce n'est pas mon époque (en peinture non plus, malgré mon goût pour Gainsborough, pour Fragonard (dans une certaine mesure), pour Watteau, pour Fra Galgario et bien sûr pour le jeune Goya). Mais ce sont là bêtises qu'on hésite à assumer, même si en général je ne manque pas du tout de courage sur ce point. J'étais d'autant plus reconnaissant à ce poète anglais d'ouvrir la voie. Je regrette de n'avoir pas retenu son nom. Je ne suis même pas sûr qu'il ait été poète.

Mercredi 19 décembre, une heure et quart du matin (le 20). Moi qui ne suis pas très boulézien, j'ai peut-être fini par trouver une porte d'accès à l'œuvre : le *Livre pour quatuor*, qu'on a donné ces jours-ci au théâtre des Bouffes-du-Nord, en des concerts que diffuse quotidiennement France Musique, au début de l'après-midi. Les interprètes, comme par hasard, sont le quatuor Diotima, ce qui donne à l'entreprise, dans mon esprit, la caution du quatuor tant aimé de Nono. Le recueil de Boulez est d'origine nettement plus ancienne, puisqu'il date de la fin des années quarante (le compositeur, chose stupéfiante, avait à peine plus de vingt ans) ; mais l'œuvre a été révisée récemment et continue à l'être.

La journée a été très musicale, malgré le travail, car ce soir nous avons entendu et vu, sur la chaîne Mezzo, la “Symphonie concertante” de Szymanowski, presque un inédit à mon oreille, et le deuxième concerto pour violon, beaucoup plus familier, mais auquel je préfère nettement le premier, tout de même. Et puis, pour moi qui ai perdu l’habitude du concert, l’image n’ajoute rien. Jadis c’était le public qu’on trouvait mal fagoté, à présent ce sont les instrumentistes, les solistes, le chef. Valeri Guerguiev dirigeait le London Symphony Orchestra, avec, successivement, Denis Matsuev et Leonidas Kavakos. Ces messieurs ont renoncé au frac mais ils ne sont pas passés pour autant au costume de ville, ils arborent, au moins pour deux d’entre eux, des espèces de redingotes mal coupées, à mi-chemin entre le tablier de magasinier et la veste longue pour mariage gay, qui leur donnent l’air de sacs de pommes de terre. Je crains fort qu’il n’en aille de la musique symphonique comme du tennis : elle a perdu, en répudiant la convention et la contrainte, toute dimension “visuelle” (hors l’“action” elle-même…).

Mais, entre-temps, j’avais trouvé dans la boîte à lettres un bel et gros envoi de disques du fidèle et généreux Dermoncourt, d’autre part grand collectionneur de mes albums photographiques, ce qui range sa femme et lui parmi mes principaux mécènes : intégrale des sonates pour piano de Prokofiev, un récital Debussy de Samson François (juillet 1961), deux sonates de Chostakovitch, deux disques Debussy et un disque Messiaen de l’Orchestre national de Lyon, plus un épais coffret Dutilleux.

Le courrier est décidément favorable, ces temps-ci (touchons du bois) – hier c’était un véritable miracle : chèque de sept cent cinquante euros en “remboursement de trop-perçu de provision”, de la part du cabinet d’avoués d’Agen qui est intervenu pour l’appel, dans l’“affaire des convertisseurs”, d’épique mémoire. Ces gens-là sont bien honnêtes, car ce n’est pas moi qui serais allé leur réclamer un sou. Mais leur argent, s’il n’y a pas eu aujourd’hui de sortie subreptice, genre prélèvement Agessa, devrait me permettre demain de “repasser positif”, mon idéal dans la vie.

Jeudi 20 décembre, une heure moins vingt (le 22). Dans ma jeunesse, au moment des “fêtes”, *Télérama* publiait d’épais numéros spéciaux dont la

couverture montrait des Nativités de livres d'heures ou bien de baroques Adorations des Rois mages. J'ai sous les yeux le numéro de la semaine, où l'on voit un vilain poisson bleu entre les griffes de chats monstrueux et qui dit en gros caractères, dans une bulle :

« 2012 ENCORE UNE ANNÉE DE MERDE ! »

Il me semble qu'il y a là un très juste et très parlant reflet de l'évolution de la civilisation. En 1970 une telle couverture aurait indigné et dégoûté les lecteurs de *Télérama* – d'ailleurs, elle n'eût pas été une seule seconde concevable. En 2012 elle n'étonne personne, et je pense que l'immense majorité de ceux qui la contemplent d'un œil blasé se sentent infiniment supérieurs, dans leur ouverture d'esprit, aux imbéciles des générations précédentes qui montaient sur leurs grands chevaux pour de pareilles insignifiances. Je suis, faut-il l'écrire, de tout cœur avec ces imbéciles-là, et prie sans trop d'espoir pour leur retour, et celui de leurs grands chevaux. *La vie monte au destin sur l'aile du refus.*

*

La presse à peu près unanime est tombée à bras raccourcis sur la nouvelle *Carmen* de l'Opéra, jugée, comme la plupart des productions de l'ère Nicolas Joël, provinciale, archaïque, niaise, conventionnelle et laide, irregardable – une espèce de petit scandale, à l'échelle du Clochemerle musical. Le bruit a été suffisant pour alerter France 2, qui consacre un reportage à l'affaire, et à ce spectacle de prestige et de fin d'année si malmené. Seulement France 2 ne connaît qu'une seule espèce de scandale opératique et musical, celui qu'entraîne une œuvre d'avant-garde, trop audacieuse, auprès d'un public et de critiques nécessairement conservateurs. Cette fois il se trouve que nous avons exactement l'inverse. N'importe : comme pour les grandes affaires politiques il faut faire entrer la réalité dans le seul schéma connu, et qui, donc, doit nécessairement être le bon. Pour France 2 toute cette tempête autour de *Carmen* n'a qu'un motif : critiques réactionnaires et public trop habitué à ses habitudes ne supportent pas une chose : une innovation radicale, hautement provocatrice et d'une

audace inouïe – dans cette mise en scène de l'Opéra, la fameuse cigaretière est blonde, on n'a jamais rien vu de pareil.

Ouf, sauvés : la *Carmen* de l'Opéra n'est pas un spectacle "ringard" tombé sous les coups d'un public et de critiques avides de nouveauté et de "relecture", c'est un spectacle audacieux et iconoclaste mis à mal par la ligue éternelle des ennemis de tout aggiornamento – magnifique renversement bathmologique.

Vendredi 21 décembre, une heure du matin (le 22). Un lecteur jusqu'alors inconnu m'envoie le résultat de recherches généalogiques auxquelles il s'est livré à partir des indications éparses que j'ai pu donner dans ce *journal* même. Il s'est consacré surtout aux Gourdiat, mais se propose de passer aux Camus si je suis intéressé. Intéressé, je ne saurais l'être davantage. Le résultat des travaux menés jusqu'à présent est passionnant, même s'ils me rabattent le caquet quant aux prétentions nobiliaires de la famille de ma mère :

« Vous y apprendrez que Faure n'était pas seigneur d'Ouche, mais son employé, et que les Félissent n'étaient pas nobles et ne semblent pas avoir de liens avec les Frangipani. Vous y découvrirez néanmoins que Nadar est un cousin lointain des Gourdiat, que Charles Chol n'était pas chef de gare au Câteau mais caissier principal de la compagnie des chemins de fer et qu'il compte plusieurs notaires parmi ses ancêtres au XVIIe et XVIIIe siècle dans la région de Saint-Chamond, et que les Félissent, originaires de l'Ain, étaient de la bonne bourgeoisie lyonnaise au XVIIIe siècle. »

Ce que je perds du côté du sang bleu, je le gagne du côté de la séduction érotique. Voici la description, qui m'enchante, de mon quadrisaïeul (au moins…) Georges Félissent de Lucenay, chasseur à cheval, contre-révolutionnaire évadé des caves de l'hôtel de ville de Lyon le 11 décembre 1793 :

« Georges Félissent, grand jeune homme blondin, très jolie figure, âgé de 22 ans, taille de cinq pieds cinq pouces, visage ovale, nez bien fait, lévite grise. »

Heureux temps, pourtant féroces, où les signalements de police croyaient devoir signaler, pour plus de précision, « *très jolie figure* »…

Madame de Sévigné à sa fille :

« Il est blond, c'est ce qui vous charme ; vous aimez les blondins. »

Moi pas spécialement mais celui-ci me ravit.

*

Hier après-midi j'ai fait visiter la maison à un couple un peu plus âgé que moi, résidant à Lombez mais originaire d'Auvergne : lui de Volvic, elle de Sauxillanges. L'homme, né en 1939, avait fait ses études à Massillon. Ce ne furent aussitôt, dans la conversation, qu'abbé Dry, abbé Chabanet, abbé Lacour, abbé Gaillard, chanoine Rochefolle…

« Les professeurs, dit Barthes, sont de bons conducteurs du souvenir… »

Samedi 22 décembre, une heure et quart du matin (le 23). Parmi les envois de Bertrand Dermoncourt j'ai oublié de relever une anthologie d'œuvres de Philippe Boesmans, *Chambres d'à côté*, d'après la plus récente d'entre elles, pour ensemble instrumental, qui date de 2010 et qui est présentée en première position, sur le disque, où toutes sont rangées en ordre inverse de leurs dates de composition, jusqu'à *Sur Mi*, pour deux pianos, orgue électrique, crotale et tam-tam, qui remonte à 1974. J'ai tout écouté deux ou trois fois, sans enthousiasme particulier.

*

L'expression *art déco*, ou *Arts-Déco*, a changé de sens, sans aucun profit qu'on sache. Hier ou avant-hier (mais maintenant je ne reçois plus *Le Monde*…), je lisais dans notre bien-aimé quotidien du soir un curieux et long article sur un mystère lillois, l'affaire d'un homme, un Espagnol, trouvé mort dans sa maison du centre historique, quinze ou vingt ans après son trépas. La maison, qu'on voyait photographiée, et qui n'est pas sans

personnalité, est l'œuvre d'un architecte lillois assez connu dans sa ville, et dont j'oublie le nom. Il travaillait à la fin du XIXe siècle et l'édifice peut dater des années 1890. Or il nous est présenté comme *art déco.* Ce serait une assez grossière erreur si elle n'était si répandue qu'elle ne soit en passe de devenir vérité. Il en va d'elle comme d'*initier* au sens de *lancer*, d'*inaugurer*, ou comme de *consensus sur quel degré d'intégration* – à partir du moment où *tout le monde* parle comme ça, est-ce encore une faute, ou une erreur ? Il y a plusieurs années que je remarque qu'il est question d'*art déco* pour l'art du tournant du XIXe siècle, qu'il était convenu d'appeler *symboliste*, ou *modern style*, ou *art nouveau*, ou *nouille*, suivant les cas. On voit mal comment l'art déco peut être très antérieur à l'exposition des Arts décoratifs de 1925 qui lui a donné son nom ; et surtout quel profit il y a à brouiller ainsi les cartes. Cependant le mouvement semble irréversible.

Dimanche 23 décembre, une heure du matin (le 24). Je ne serai pas mécontent d'être débarrassé du *Journal d'un autre*, dans un peu plus d'une semaine. Des dix ou douze personnes qui ont connaissance de cet ouvrage, trois ou quatre m'en ont dit du bien, à mon relatif étonnement, et charmé, mais sceptique. Je pense que je n'aurai pas de bonnes relations avec ce livre, par la suite. Peut-être ai-je été influencé d'emblée par le jugement très négatif de Marcheschi, le premier jour. En tout cas ce travail me coûte beaucoup, d'autant que je n'y arrive jamais avant minuit, malgré tous mes efforts, et qu'après vient encore ce journal-ci, qui est un peu sacrifié. Je me couche rarement avant deux heures. Et me lève en général peu après sept heures, réveillé par l'envie de pisser mais plus encore par le sentiment qu'il n'y a pas de temps à perdre, qu'il faut que je me mette rapidement au travail, que le retard pris le matin ne se rattrape pas. Et cela sept jours sur sept – or, cinq heures de sommeil par nuit, ce n'est pas assez. Je suis en train de me ruiner la santé et il est même étonnant que ce ne soit pas déjà fait.

Quand je dis que j'en aurai fini le 31 décembre avec le *Journal d'un autre*, c'est une façon de parler, car il me faudra m'y remettre aussitôt pour préparer la version sur papier, dont j'aurai le plus grand besoin pécuniaire, comme de celle des *Inhéritiers*, et qui demandera nécessairement de très

importantes révisions. *Le Grand Remplacement* sur papier, “Chez l’auteur”, semble rapporter à peu près cinq cents euros par mois. Ce n’est pas beaucoup, mais, en multipliant les titres disponibles, et donc les “offres commerciales”, on pourrait peut-être arriver à l’équivalent de ce que me versait Fayard pour ce journal-ci (le dernier versement vient d’intervenir). Il est hélas peu probable que *Journal d’un autre* ou même *Les Inhéritiers* trouvent autant de lecteurs que *Le Grand Remplacement*, dont il semble se vendre une petite centaine par mois.

C’est déjà miracle que j’aie tenu jusque-là (*financièrement*, veux-je dire cette fois). Je le dois à l’heureux dénouement de l’affaire des convertisseurs et au dévouement inlassable (et très ingénieux) de David Farreny.

Lundi 24 décembre, une heure du matin (le 25). De Cocteau à Milly-la-Forêt, pour les *Demeures de l’esprit* 10, je suis passé à Rousseau à Montmorency – un dossier assez compliqué d’ailleurs, car Jean-Jacques eut là plusieurs résidences, dont une seule est toujours debout : le Petit Mont-Louis, celle que nous avons visitée le 11 août dernier.

Devant m’occuper du Rousseau du milieu du XVIIIe siècle j’ai été amené dans les parages du *Discours sur l’origine de l’inégalité*. Ce ne tombe pas mal, égalité et inégalité ont été au cœur de mes réflexions et de mes rêveries tous ces temps derniers – et selon des perspectives fort peu rousseauistes, faut-il l’écrire. Je serais parfaitement capable d’écrire un *Éloge de l’inégalité* : capable d’assumer un tel titre, veux-je dire. L’élément nouveau, c’est que je suis de plus en plus disposé à reconnaître l’inégalité, pour m’en féliciter, ou pour déplorer son effacement, non seulement parmi les hommes mais même parmi les…, parmi les…, parmi les *communautés*, *diciamo*, et même parmi les peuples, les états de civilisation, et bien sûr les civilisations elles-mêmes.

La doctrine antiraciste me paraît aujourd’hui plus fondamentalement viciée, et de funestes conséquences, que ce n’était mon sentiment il y a cinq, dix ou vingt ans. Tout ce que j’en retiens pour moi-même – mais je n’avais pas besoin d’elle pour arriver à cette conviction qui est la mienne depuis toujours –, c’est qu’il faut se faire une opinion des individus en tant qu’individus et des “communautés” en tant que “communautés”, sans

interférence. Un homme n'est pas plus ou moins coupable, plus ou moins nocent ou in-nocent, plus ou moins brillant, plus ou moins précieux pour la communauté des hommes, parce qu'il appartient à telle ou telle communauté particulière ; a fortiori, il ne saurait être coupable pour cette seule raison, c'est l'évidence. Ce sont les actes, et les actes seuls, à quelque nature qu'ils appartiennent (les œuvres étant bien sûr comptées parmi les actes), qui fondent la culpabilité ou l'in-nocence d'un homme, son génie ou sa médiocrité. Mais les "communautés" aussi, les peuples, les civilisations, produisent ou commettent des actes, des œuvres, des prises de position, des comportements collectifs ou majoritaires. Et il est absurde de poser que, de ces comportements, de ces actes, de ces opinions dominantes, il est interdit de se servir pour se forger ou pour émettre un jugement sur les mérites comparés de ces diverses entités collectives. "Une communauté" dont les membres produisent, en des circonstances économiques égales, beaucoup plus de nocence que telle autre, n'est pas moralement l'égale, au moins sur ce point, de cette autre.

Le problème, c'est que les "communautés" les moins nocentes sont aussi celles qui récusent le plus véhémentement une inégalité morale ou civique dont elles auraient le plus à gagner, serait-ce seulement quant à leur dignité, leur assurance, leur identité. Elles meurent de ne pouvoir s'affirmer moralement ou culturellement supérieures, alors qu'elles le sont bel et bien. Ce refus doctrinal est une espèce de suicide.

Mardi 25 décembre, une heure du matin (le 26). Parmi mes idées les plus antipathiques, celle-ci : que les gens ne sont pas malhonnêtes parce qu'ils sont pauvres, ils sont pauvres parce qu'ils sont malhonnêtes (ou seulement "resquilleurs").

Il est possible que cela ne soit pas vrai pour les individus, et ne vaille que pour les groupes, les sociétés. L'homme honnête et travailleur qui vit au sein d'une "communauté" où les trafics illicites et la resquille sont la règle ne deviendra pas nécessairement riche en ne les pratiquant pas, ni même aisé, ni ne "réussira" forcément mieux que ses voisins et camarades inciviques ou voyous ; et le malfrat, dans le même contexte, pourra, lui, devenir multimillionnaire. Mais la "communauté" où la resquille est reine

restera pauvre, la plupart du temps. L'aisance, dans une acception ni dans l'autre de ce terme, ne peut pas s'y acclimater, parce que lui sont indispensables la confiance réciproque, d'une part, le bon fonctionnement des rouages sociaux d'autre part. Dans une société de la resquille, et a fortiori de la nocence délibérée, rien ne peut prospérer, même pas la simple paix civile, parce que rien ne marche, on ne peut compter sur rien, donc rien entreprendre. Et c'est là qu'on retrouve l'individu, parce que la décision de ne pas nuire, ne fût-ce qu'en resquillant, ne peut être qu'individuelle, même s'il faut qu'elle soit le fait de milliers ou de millions d'individus, donc d'une société (presque) tout entière (il y aura toujours des nocents – mais leur nombre est une donnée capitale).

*

Voici ce que le lecteur généalogiste qui m'écrit me dit des Gourdiat, la famille de ma mère :

« Origines de la famille Gourdiat : il s'agit de bourgeois, marchands à Néronde. Les alliances se font avec des familles du même milieu, d'après ce que j'ai pu observer.

« Antoine Gourdiat (Néronde, 12 avril 1666 – 10 décembre 1740), fils de Jean Gourdiat (vers 1635 – vers 1698) et de Claudine Piraud, épouse le 26 janvier 1689 Claudine Mondon (née à Néronde le 9 décembre 1667).

« Leur fils Étienne Gourdiat (Néronde, 24 février 1696 – 9 mars 1768) épouse à Néronde le 6 juin 1720 Marguerite Réjaunier.

« Leur fils Pierre Gourdiat, né à Néronde le 6 juin 1739, épouse le 24 janvier 1760 Benoîte Sylvestre, fille de Maurice Sylvestre, bourgeois de Néronde, et de Jeanne Monond.

« Leur fils Étienne Gourdiat (Néronde, 28 janvier 1761-31 mai 1844), épouse à une date et dans un lieu que je ne suis pas parvenu à déterminer Elisabeth Magnien (ou Magnein), qui meurt à Néronde le 5 octobre 1801.

« Leur fils Mathieu Gourdiat est né le 28 novembre 1791 à Néronde. Ce dernier est notaire royal à l'étude de Balbigny dans le canton de Néronde, de 1817 à 1834, et maire de Bussières entre 1830 et 1831. Il épouse à

Néronde le 29 mai 1828 Eugénie Matthieu, fille de Claude Matthieu, docteur en médecine (mais présenté dans un recensement comme officier de santé) et de Claudine Félissent. C'est donc par l'ascendance maternelle d'Eugénie Matthieu que vous descendez des Félissent. J'y reviendrai ensuite.

« Leur fils Étienne Gourdiat (Néronde, 2 mai 1829 – Roanne, 11 octobre 1880). Avoué, il épouse, à une date et en un lieu que je ne suis pas parvenu à déterminer, Marguerite Chol, née le 8 octobre 1849 au Coteau. Elle est la fille de Charles Chol, née le 31 janvier 1803 à Saint-Chamond, et de Pauline Faure, née à Ambert le 4 juin 1820. Ces derniers se sont mariés à Charlieu le 1er février 1847. À travers les ascendants de Pauline Faure, nous reviendrons sur le fameux Faure, seigneur d'Ouche. Ils ont notamment comme enfants :

« – Jean Gourdiat, né à Roanne le 22 avril 1870, et mort à Chamalières le 4 février 1950. L'un des témoins lors de sa déclaration de naissance est son arrière-grand-père Jean Marie Faure, âgé alors de 78 ans. Jean Gourdiat épouse à Chamalières le 6 février 1909 Suzanne Antoinette Collier (Roanne, 15 décembre 1888 – Paris 13e arrondissement, le 4 janvier 1974. Celle-ci est la fille d'Antoine Collier (né à Clermont-Ferrand le 22 novembre 1845) et de Marie Suzanne Journot (née à Paris, 8 mai 1856), qu'il a épousée à Paris, 10e arrondissement le 11 octobre 1877. Marie Suzanne Journot est la fille d'Hippolyte Désiré Journot, caissier principal de la compagnie du gaz (né à Paris le 2 avril 1824) et d'Emma Trihle (née à Paris le 15 mars 1831). Emma Trihle est la fille d'Antoine Trihle (Paris, vers 1796-Paris, 9e, 11 février 1869) et d'Aglaé Suzanne Menessier (Beauvais, vers 1798-Paris, 9e, 6 avril 1876) et la sœur de l'architecte Ernest Trihle.

« – Charles Gourdiat, né à Roanne le 4 octobre 1871, qui épouse à Riom le 23 juillet 1900 Élise Raphanel.

« – Marie Gourdiat, née à Roanne, le 27 avril 1878. »

Néronde est une commune du Forez, chef-lieu de canton, sur une crête des montagnes du Matin, dans l'actuel département de la Loire.

Jeudi 27 décembre, une heure du matin (le 28). Autre page de la longue lettre du généalogiste, les “Ascendants Félissent” :

« Je n’ai pas réussi, à mon grand regret, à rattacher les Félissent aux Frankopan. Le *Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIXe siècle*, établi par Gustave Chaix d’Est-Ange (consultable sur Gallica, la base de données de la B.N.F.), donne la notice suivante concernant les Félissent :

« “*FELISSENT. Armes : d’azur à trois lys d’argent, tigés et terrassés de sinople ; au chef d’or chargé d’une tête de chérubin au naturel. La famille Félissent appartient à la haute bourgeoisie du Lyonnais. D’après la tradition elle descendrait d’un Bastien de Félissent, originaire du Milanais, qui, étant venu se fixer en France, aurait obtenu du roi Henri II en 1549 des lettres de naturalisation. La filiation suivie remonte à Paul Félissent qui habitait Montluel dans les premières années du XVIIIe siècle et dont le fils, Ennemond, épousa à Lyon en 1727 Jacqueline Lyonnet.*

« “*Principales alliances : Orsel, Neyrand, Durieu du Souzy, de Raousset-Soumabre, etc.”.*

« Je n’ai pas trouvé plus d’information sur ce Bastien de Félissent, et je ne suis pas parvenu à trouver une représentation graphique des armes. Mais la famille Félissent est intéressante. Elle est originaire de Montluel, dans l’actuel département de l’Ain. Son membre le plus ancien connu est Guillaume Félissent, qui vécut dans la seconde moitié du XVIIe siècle et épousa vers 1650 en seconde noces Pernette Champagne. Vous descendez de leur fils Paul Félissent, qui épousa à Dagneux le 3 mai 1701 Pernette Talon. Mais de son premier mariage, vers 1640, avec Claudine Guillermet, Guillaume Félissent a eu une fille, Claudine, qui épouse le 3 février 1660 Jean-Baptiste Tournachon (vers 1630-1691). Leur fils Jean-Baptiste Tournachon n’est autre que le trisaïeul de Gaspard Félix Tournachon, dit Nadar. Vous verrez dans un arbre généalogique simplifié que votre arrière-grand-père Étienne Gourdiat était donc cousin au cinquième degré avec Nadar et que votre grand-père Jean Gourdiat était cousin au sixième degré avec son fils Paul Nadar.

« Votre lignée Félissent s’installe pour sa part assez vite à Lyon, avec Ennemond Félissent (Montluel, 1704-Lyon, 1779). Il est marchand drapier

quand il épouse à l'église Saint-Nizier de Lyon Jacqueline Lyonnet (1700-1763). Leur fils Claude Félissent, né le 27 novembre 1732, épouse Elisabeth Delucenay le 1er mai 1764 en la paroisse Saint-Pierre-Saint-Saturnin de Lyon. Il est marchand drapier, mais le nombre de signatures de l'acte de mariage, le fait qu'un contrat soit conclu devant un notaire de Lyon montrent bien que la famille Félissent est alors de la bonne bourgeoisie marchande de Lyon.

« Claude Félissent, veuf depuis 1792, meurt le 9 septembre 1793, dans l'église Saint-Louis transformée en hôpital à l'occasion du siège de Lyon, des suites des blessures occasionnées par un obus. Il eut notamment Claudine Félissent, née en 1778, qui épousa Claude Mathieu, et qui est la belle-mère de Mathieu Gourdiat. Il eut également un fils, Georges Félissent, né le 9 avril 1776 à Lyon, baptisé en l'église Saint-Nizier, témoin au mariage de sa sœur Claudine en 1802, et qui fut l'un des évadés de l'Hôtel de ville de Lyon en décembre 1793 (son récit, que je joins, se retrouve dans plusieurs livres du XIXe siècle concernant la période révolutionnaire à Lyon).

« D'autres branches de la famille Félissent subsistèrent à Lyon au XIXe siècle. »

Mercredi 26 décembre, une heure du matin (le 27). Hier soir nous avons vu à la télévision *Agora*, dont le personnage central est Hypatie, la philosophe, astronome et mathématicienne d'Alexandrie au Ve siècle. Le film est considéré par certains comme un brûlot anti-chrétien, et qui s'ajoute à l'interminable série de toutes les avanies infligées au christianisme, à ses fidèles et à son Dieu, sans que qui que ce soit réagisse, tandis qu'en le même temps la moindre atteinte portée au judaïsme ou à l'islam met les médias et les peuples en furie. Mais l'antichristianisme du film, quoique patent, me paraît tout à fait secondaire. Peut-être même ne s'agit-il que d'une habileté. Car sous couvert de cette passion bien vue de toute part, ou qui du moins ne suscite pas de condamnation d'une espèce ou d'une autre, médiatique ou judiciaire – et populaire encore moins –, le metteur en scène a tout loisir d'exposer le Grand Remplacement à l'œuvre, pour un peuple et pour une civilisation. Quand on voit ce qu'il advient à la

fameuse bibliothèque, on se demande ce qui attend le Louvre, ou Notre-Dame de Paris.

Vendredi 28 décembre, une heure et quart du matin (le 29). Le parti de l'In-nocence a publié un communiqué, dont je ne suis pas l'auteur ni l'inspirateur, mais que j'ai voté, et qui déplore une loi récente réduisant très sensiblement la répression du délit d'aide au séjour des personnes en situation irrégulière. J'ai mis ce communiqué (n° 1503) sur Facebook, comme tous les autres récemment. Voici qu'il m'attire une réplique de Gérard Pesson, qui ne s'était pas manifesté auprès de moi depuis des années, sans doute pour des raisons de cette sorte, et qui me signifie que cette fois je « passe la mesure ». Il veut savoir si je dénoncerais tel qui serait amoureux d'un sans-papiers, comme c'est, précise-t-il, son cas.

J'aurais préféré le retrouver dans d'autres circonstances, et sur un autre terrain, d'autant que je l'admire beaucoup et comme compositeur, et comme écrivain (son *journal* est une merveille). Je lui ai répondu ceci, qui n'est pas entièrement satisfaisant :

« Mais non, Mon Cher Maître, je ne vous dénoncerais certes pas, je n'ai jamais dénoncé personne et ne compte pas commencer. Mais ne voyez-vous pas que c'est l'absurde situation actuelle qui menace les cas comme celui dont vous faites état, qui ont toujours existé sans gêner personne ? »

Personne ne veut être un dénonciateur, évidemment – ce qui nous met, autant l'avouer, dans une jolie contradiction.

*

À propos de musique – j'ai entendu par hasard, au début de l'après-midi, un beau quatuor qui non seulement m'était totalement inconnu, mais son auteur pareillement : Vitězslava Kaprálová, compositrice tchèque morte à vingt-cinq ans à Montpellier, en 1940. Le programme se poursuivait avec le quatuor "La sonate à Kreutzer", de Janáček. Jérôme V. me reproche comme une aberration inouïe d'avoir désigné les deux quatuors de Janáček (mais surtout l'autre, "Lettres intimes") comme les plus beaux du répertoire. Il a

certainement raison, j'aurais dû dire "mes préférés". Songeant à cela j'avais envie d'entendre ceux de Brahms, qui peut-être me sont tout aussi chers. Or, heureux hasard, ou peut-être pas, c'est justement le premier des deux de l'opus 51 qui clôturait le concert du Quatuor Kaprálová, la formation qui a pris le nom de la malheureuse Tchèque. Et je songeais pour la millième fois que je ne comprenais absolument pas pourquoi une œuvre aussi admirable, aussi riche, aussi dense, aussi sublimement inspirée de bout en bout, n'était pas reconnue comme un des sommets du genre quatuor. Mais j'imagine que ce sont là étonnements de non-musiciens.

Samedi 29 décembre, minuit et demi. Si j'ai des relations difficiles avec le *Journal d'un autre* (que je ne serai pas mécontent d'avoir fini dans deux jours – à ceci près qu'il faudra tout reprendre aussitôt, pour le tirage sur papier…), j'en ai d'excellentes, en revanche, avec le recueil *Lettres reçues*, pour lequel est chaque jour mise en ligne une lettre (ou un *morceau* de lettre, pour les plus longues, publiées par fragments…) reçue par moi au cours des cinquante dernières années.

J'ai mis en ligne récemment une missive elle-même assez récente (2010, je crois) d'une femme âgée que j'aime beaucoup, bien que je ne l'aie rencontrée qu'une seule fois, à Bernicot, au-dessus de La Salvetat-sur-Agout, dans les montagnes de l'Hérault, il y a trente ans. Elle me lit, depuis lors, et surtout elle m'écrit, une ou deux fois par an. Depuis les dernières années de l'Afrique-Occidentale française elle vit en Côte-d'Ivoire, à Abidjan, où elle est arrivée par son mariage au sein d'une importante famille de la colonie française. Elle s'y est fait connaître comme peintre, spécialisée dans la représentation des vieilles maisons de Grand-Bassam, ville ou quartier dont elle est en quelque sorte l'emblème et le fétiche. Cependant, lorsqu'elle s'adressait à moi en 2010, c'était à l'occasion du sixième volume de mes *Demeures de l'esprit*, celui qui était consacré au Danemark et à la Norvège. Elle me rappelait ce que j'avais oublié, si je l'ai jamais su, qu'elle était à moitié norvégienne, d'origine, et qu'elle avait passé une grande partie de son enfance, avant la guerre, sans doute, ou *pendant*, dans la Norvège pauvre, me disait-elle, de cette époque lointaine.

Enfance au fond d'un fjord, grand âge en grande prêtresse de l'art à Grand-Bassam : c'est exactement, bien sûr, ce que je puis trouver de plus irrésistible, d'autant que ma correspondante est charmante, drôle, et on ne peut mieux disposée envers moi – c'est mon problème avec ces lettres, la grande majorité des correspondants sont très aimables, souvent trop flatteurs, et j'ai beaucoup plus de mal que je ne l'avais imaginé à trouver des lettres désagréables, et qui me traînent dans la boue.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Ce soir même j'ai reçu un message électronique de mon vieil ami Philippe St., Philippe Ier, "l'Africain", qui jadis faisait plusieurs fois par an, aux commandes de son petit avion, la navette entre Paris et Bobo-Dioulasso. Ce soir il est à Abidjan et il a passé l'après-midi à visiter de vieilles maisons coloniales, ou le peu qu'il en reste, dit-il, à Grand-Bassam. Or il compte parmi les dix ou vingt lecteurs réguliers de *Lettres reçues.* Et il m'écrit pour me demander si je pense que ce serait une bonne idée qu'il aille rendre visite de ma part à Mme A., que d'ailleurs il croit avoir rencontrée, ainsi que son mari, il y a quarante ans.

Il y a trente ans, *il y a quarante ans*, *il y a soixante-dix ans* (en Norwège)… Si je crois que c'est une bonne idée ? Mais c'est-à-dire qu'elle m'enchante ! On est ici au cœur de mon "érotique littéraire", si j'ose dire. Foin des rencontres de parapluies et de machines à coudre sur des tables d'opération ! J'aime mille fois mieux – car elles sont pour moi l'essence du romanesque tel que je le conçois –, celle d'un hameau du Sogn og Fjordane et d'un faubourg colonial d'Abidjan, celle des monts de l'Espinouse (où j'ai fait la connaissance de cette dame) et de l'abbaye de Saint-Martin-aux-Bois (où vit mon ami Philippe, dans l'Oise), celle de Philippe et de Mme A., qui procèdent de quartiers longtemps si éloignés de ma vie. Et ce qui me plaît plus encore que cet admirable nœud poético-romanesque, c'est le caractère *performatoire* dont fait preuve, en cette occurrence, l'écriture : car ce projet de rencontre en Côte-d'Ivoire (c'est trop beau, cela n'aura pas lieu…) n'a d'autre origine que la "publication" (en ligne, pour une infime poignée de lecteurs) de *Lettres reçues*.

Cela dit, le chef-d'œuvre du caractère "performatoire" de l'écriture, c'est bien sûr l'arrivée de Pierre dans ma vie, il y a maintenant plus de treize ans,

en réponse impeccable (et dépassant même toutes les espérances) à *P. A*. (Petite Annonce).

Dimanche 30 décembre, une heure et quart du matin (le 31). Il y a quelques achats du *journal 2013* en ligne, ces jours-ci – un ou deux par jour, en mettant les choses au mieux. Ce qui est à craindre, c'est qu'il ne se présente d'acheteurs qu'au début de l'expérience, parce qu'elle les intéresse et qu'ils désirent la soutenir d'emblée, ou *me* soutenir, et que l'étroite cohorte de ces lecteurs de bonne volonté s'épuise en une quinzaine de jours, mettons, peut-être moins ; qu'il n'y ait plus de ventes après le moment de lancement.

Voici ce que dit le compteur automatique, non sans une légère faute de français, d'ailleurs (*achetés pour offrir*) :

« La base de données comporte actuellement 113 personnes disposant d'un compte de consultation. Elles se partagent 364 crédits de lecture dont 199 achetés (en savoir plus) et, parmi ces derniers, 4 achetés pour offrir. »

Il doit donc y avoir à peu près soixante ou soixante-dix lecteurs payants – les autres, sur les cent treize lecteurs disposant d'un compte de consultation, l'ont reçu gratuitement, en guise de présent ou de "service de presse". Payants ou pas, les lecteurs inscrits peuvent bénéficier d'un ou plusieurs "crédits de lecture". Il n'est pas possible de savoir exactement sur quels ouvrages portent les "crédits de lecture" déjà obtenus. Peut-être une cinquantaine, au plus, sont-ils en réserve pour le *journal.*

La vraie partie va commencer dans deux ou trois jours, puisque cette fois la dernière mensualité Fayard a été versée ce mois-ci. *I'm on my own* (avec l'assistance de Farreny, tout de même, qui a mis sur pied tout le système, et avec une retraite de onze cents euros). Les rentrées PayPal de ce mois-ci doivent s'élever à mille euros à peu près.

L'avenir ne se présente pas sous les meilleurs auspices, certes, mais je suis tout de même étonné et ravi d'être arrivé, non sans difficultés (dont la crise de l'hôtel, le mois dernier), mais sans désastre majeur, à cette fin d'année. Je n'ai pas donné congé à ma gouvernante, je n'ai pas vendu ma voiture (en grande partie parce que ceci & cela m'eût coûté trop d'argent dans l'immédiat), je suis toujours entre mes murs. L'air de rien, c'est un

assez joli tour de force. *Tenir*, voilà ma tour et mes créneaux. Maintenir le statu quo, c'est là l'objet de tout mon combat. Le jeu consiste à essayer de vendre les ouvrages en ligne, et leurs éventuels tirages sur papier, qui devraient se multiplier par mes soins ; mais aussi et surtout à ne rien dépenser – pas un livre, pas un disque, pas un vêtement il va sans dire, pas un voyage, pas le moindre petit "déplacement", comme ils disent. Il y a bien quelques légères frustrations locales, de temps en temps (j'aurais commandé avec plaisir un enregistrement d'œuvres de Kaprálová, dernièrement, et du matériel de peinture), mais dans l'ensemble c'est très supportable, d'autant que les températures sont très clémentes, pour la saison. J'ai dix fois plus de livres que je n'en ai lu et que je n'aurai jamais le temps d'en lire. Le besoin de nouveaux apports culturels n'est pas urgent, dans la maison.

Lundi 31 décembre, sept heures du soir. Voilà, j'ai mis la dernière main au *Journal d'un autre*, et envoyé mon héros à Morcat, ce village abandonné qui hante mes rêves et plus encore mes rêveries, pour m'être apparu deux ou trois fois de loin comme je tournais, avec Pierre, sur les hauts plateaux voisins d'Ainsa, au pied du mont Perdu, dans le royaume de Sobrarbe. Mc Arus part demain avec sa Norvégienne. Je l'envie : non pour la Norvégienne, mais pour ces parages de l'Aragon reculé qui comptent parmi les contrées les plus désirables que je sache. Je m'y précipiterais volontiers derrière lui – peut-être un peu plus tard dans la saison, quand les jours auront un peu rallongé ; mais le temps est magnifique, déjà.

Quatre ou cinq achats, dont deux "de soutien" (cent euros), pour le *journal* en ligne qui commence demain, me font envisager l'avenir d'un œil assez optimiste, presque impatient. *Et si notre système allait marcher* ? Après tout, quand ce *journal* a été chassé de la P.O.L, en 1999, il en est résulté une nette amélioration de ma situation financière (puisque tout à coup je pouvais le vendre indépendamment du reste). Il serait plaisant, maintenant qu'on ne veut plus de lui chez Fayard, que ce nouveau changement de site aboutisse de même à des progrès pécuniaires. Le moins qu'on puisse dire est que c'est peu vraisemblable. Un simple maintien approximatif du statu quo serait déjà un beau succès.

J’ai déjà cajolé ce songe, je le reconnais au passage : un peu plus d’aisance, un peu plus de temps, et l’on irait passer quelques jours à Triste, à Morcat, à Oto, à Broto, à Saint-Jean-de-la-Pène, à Sos-du-Roi-Catholique. Cette Espagne pyrénéenne et romane est plus facile d’accès que l’Écosse, d’ici, et pas nécessairement moins belle, ni moins propice au lancinant désir.

DU MÊME AUTEUR

Les livres précédés d'un astérisque sont disponibles sur différents supports via *le site Internet de l'auteur :* www.renaud-camus.net

Églogues

I. *Passage*, Flammarion (1975)

II. *Échange* (Denis Duparc), Flammarion (1976)

III. *Travers*

1. *Travers* (Renaud Camus et Tony Duparc), Hachette (1978)

2. *Été (Travers II)* (Jean-Renaud Camus et Denis Duvert), Hachette (1982)

3. *L'amour l'Automne (Travers III)* (J.R.G. Le Camus et Antoine du Parc), P.O.L (2007)

4. *Travers coda, index & divers (Travers IV)* (J.-R.-G. du Parc et Denise Camus), P.O.L (2012)

* *Index des* Églogues *et des* Vaisseaux brûlés, chez l'auteur (2012-…)

Élégies

I. *Élégies pour quelques-uns*, P.O.L (1988)

II. *L'Élégie de Chamalières*, Sables (1989) et P.O.L (1991)

III. *L'Élégie de Budapest* in *Le Voyage à l'est*, ouvrage collectif, Balland et La Maison des écrivains (1990)

IV. *Le Bord des larmes*, P.O.L (1990)

V. *Le Lac de Caresse*, P.O.L (1991)

VI. *Vie du chien Horla*, P.O.L (2003)

Éloges

Éloge moral du paraître, Sables (1995) et *Éloge du paraître*, P.O.L (2000)

Syntaxe ou l'autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'autre dans la voix*, P.O.L (2004)

Chroniques

Tricks, Mazarine (1978), Persona (1982) et P.O.L (1988)

Journal d'un voyage en France, Hachette/P.O.L (1981)

Incomparable (avec Farid Tali), P.O.L (1999)

* *Corbeaux. Journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés*, Impressions Nouvelles (2000) et chez l'auteur (2012)

* *Journal d'un autre* (Duane McArus), chez l'auteur (2012)

Journal

Journal de Travers *(1976-1977)*, deux tomes, Fayard (2007)

Journal romain (1985–1986), P.O.L (1987)

Vigiles. Journal 1987, P.O.L (1989)

Aguets. Journal 1988, P.O.L (1990)

Fendre l'air. Journal 1989, P.O.L (1991)

L'Esprit des terrasses. Journal 1990, P.O.L (1994)

La Guerre de Transylvanie. Journal 1991, P.O.L (1996)

Le Château de Seix. Journal 1992, P.O.L (1997)

Graal-Plieux. Journal 1993, P.O.L (1998)

La Campagne de France. Journal 1994, Fayard (édition originale : avril 2000 ; édition revue avec « avant-propos de l'éditeur assorti de quelques

matériaux et réflexions pour une étude socio-médiologique de “l’affaire Camus” » : juin 2000)

La Salle des pierres. Journal 1995, Fayard (2000)

Les Nuits de l’âme. Journal 1996, Fayard (2001)

Derniers jours. Journal 1997, Fayard (2002)

Hommage au carré. Journal 1998, Fayard (2002)

Retour à Canossa. Journal 1999, Fayard (2002)

K.310. Journal 2000, P.O.L (2003)

Sommeil de personne. Journal 2001, Fayard (2004)

Outrepas. Journal 2002, Fayard (2005)

Rannoch Moor. Journal 2003, Fayard (2006)

Corée l’absente. Journal 2004, Fayard (2007)

Le Royaume de Sobrarbe. Journal 2005, Fayard (2008)

L’Isolation. Journal 2006, Fayard (2009)

Une chance pour le temps. Journal 2007, Fayard (2009)

Au nom de Vancouver. Journal 2008, Fayard (2010)

Kråkmo. Journal 2009, Fayard (2010)

Parti pris. Journal 2010, Fayard (2011)

Septembre absolu. Journal 2011, Fayard (2012)

Vue d’œil. Journal 2012, Fayard (2013)

* *Journal 2013*, publié en ligne au fur et à mesure de son écriture, chez l’auteur

Romans

Roman roi, P.O.L (1983)

Roman furieux (Roman roi II), P.O.L (1987)

Voyageur en automne, P.O.L (1992)

Le Chasseur de lumières, P.O.L (1993)

L'Épuisant Désir de ces choses, P.O.L (1995)

L'Inauguration de la salle des Vents, Fayard (2003)

Loin, P.O.L (2009)

Récits

El (dessins de François Matton), P.O.L (1996)

Répertoires

Etc. (abécédaire), P.O.L (1998)

Répertoire des délicatesses du français contemporain, P.O.L (2000) et Seuil (2009)

* *Lettres reçues*, chez l'auteur (2012-…)

Anthologies

* *Anthologie générale*, chez l'auteur (2012-…)

Miscellanées

Buena Vista Park, Hachette (1980)

Notes achriennes, P.O.L (1982)

Chroniques achriennes, P.O.L (1984)

Notes sur les manières du temps, P.O.L (1985)

Esthétique de la solitude, P.O.L (1990)

Du sens, P.O.L (2002)

Topographie

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière saison en Lomagne, Sables (1994) et *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière saison en Lomagne*, P.O.L (1997)

Le Département de la Lozère, P.O.L (1996)

Le Département du Gers, P.O.L (1997)

Le Département de l'Hérault, P.O.L (1999)

Demeures de l'esprit. Grande-Bretagne I, Fayard (2008)

Demeures de l'esprit. France I, Sud-Ouest, Fayard (2008)

Demeures de l'esprit. Grande-Bretagne II, Écosse, Irlande, Fayard (2009)

Demeures de l'esprit. France II, Nord-Ouest, Fayard (2010)

Demeures de l'esprit. Danemark, Norvège, Fayard (2010)

Demeures de l'esprit. France III, Nord-Est, Fayard (2010)

Demeures de l'esprit. Suède, Fayard (2011)

Demeures de l'esprit. France IV, Sud-Est, Fayard (2012)

Demeures de l'esprit. Italie I, Nord, Fayard (2012)

Qu'

Qu'il n'y pas de problème de l'emploi, P.O.L (1994)

Vaisseaux brûlés

* *P.A. (petite annonce)*, P.O.L (1997)

* *Vaisseaux brûlés*, chez l'auteur (1997-…)

* *Ne lisez pas ce livre ! (Vaisseaux brûlés 1)*, P.O.L (2000)

* *Killalusimeno (Vaisseaux brûlés 2)*, P.O.L (2001)

* *Est-ce que tu me souviens ? (Vaisseaux brûlés 2-2-37-1)*, P.O.L (2002)

Écrits sur l'art

Discours de Flaran, P.O.L (1997)

Nightsound (sur Josef Albers) suivi de *Six prayers*, P.O.L (2000)

Commande publique, P.O.L (2007)

Écrits politiques

Le Communisme du XXIe siècle, précédé de *La Deuxième Carrière d'Adolf Hitler*, suivi de *Que va-t-il se passer ?* et de *Pire que le mal*, Xenia (2007)

La Grande Déculturation, Fayard (2008)

De l'In-nocence. Abécédaire, éditions David Reinharc (2010)

Décivilisation, Fayard (2011)

* *Le Grand Remplacement*, éditions David Reinharc (2011) ; *Le Grand Remplacement suivi de Discours d'Orange*, version papier, seconde édition augmentée, chez l'auteur (2012)

* *L'Homme remplaçable*, chez l'auteur (2012)

* *Les Inhéritiers*, chez l'auteur (2012- édition sur papier 2013)

Manuels

Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons, Privat (2006)

Entretiens

L'Étrangèreté (entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut), suivi de *La Mort d'ailleurs*, extraits de textes inédits, Tricorne (2003)

La Dictature de la petite bourgeoisie (entretiens avec Marc du Saune), Privat (2005)

Théâtre

Théâtre ce soir, éditions Jean-Paul Bayol (2008)

Photographie

* *Le Jour ni l'Heure 2003-2008*, 214 photographies, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2009)

* *Le Jour ni l'Heure 2003-2007*, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2009)

* *Le Jour ni l'Heure 2008*, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2009)

* *Le Jour ni l'Heure 2009*, 75 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2010)

* *Le Jour ni l'Heure 2010*, 76 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2011)

* *Le Jour ni l'Heure 2011*, 75 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2012)

* *Le Jour ni l'Heure 2012*, 75 photographies, papier luxe, exemplaires numérotés, signés et reliés, chez l'auteur (2012)

* *Paysages préposthumes,* 75 photographies, chez l'auteur (2013)

Site Internet de Renaud Camus

www.renaud-camus.net

Journal en ligne, livres et textes en ligne (dont l'hypertexte *Vaisseaux brûlés*), chronologie quotidienne *Le Jour ni l'Heure* (illustrée de nombreuses photographies), biographie, bibliographie, librairie en ligne, galerie de peinture, articles, entretiens, textes critiques, documents sur le château de Plieux, documents relatifs à "l'affaire Camus", etc.

Galerie photographique de Renaud Camus

www.flickr.com/photos/renaud-camus

Société des lecteurs de Renaud Camus

www.renaud-camus.org
forum, biographie, extraits, documents, photographies, etc.

Parti de l'In-nocence

www.in-nocence.org
programme, communiqués, forum, documents, etc.

Index des noms de lieux

ABBAS, Mahmoud (1935), président de l'Autorité palestinienne 1
ADAM, Robert (1728-1792), architecte 1
ADER, Me, avocat 1 2 3
ADÈS, Thomas (1971), compositeur 1 2
ADLER, Laure (1950), journaliste 1
ALBARET, Céleste (1891-1984), gouvernante de Marcel Proust 1
ALBERS, Josef (1888-1976), peintre américain d'origine allemande 1
ALGALARRONDO, Hervé (1950), journaliste 1
ALLEN, Woody (1935), réalisateur américain 1 2 3 4 5
ALPHANT, Marianne (1945), critique littéraire 1 2
ALTMAN, Robert (1925-2006), réalisateur américain 1
ANASTASI, Giovanni (1653-1704), peintre italien 1
ANNE DE BRETAGNE (1477-1514), reine de France 1
AOUNIT, Mouloud (1953-2012), homme politique 1
ARAGON, Louis (1897-1932), écrivain et poète 1 2 3 4 5 6
ARCANGELI, Francesco (1915-1965), historien de l'art 1
ARIOSTE, l', Ludovico Ariosto (1474-1587), poète italien 1 2
ARMAGNAC, Bertrand d' (1961-2012), journaliste 1
ARNAUT, M. 1
ARNOLD, Malcolm (1921-2006), compositeur anglais 1
ARNOLD, Matthew (1822-1888), poète anglais 1 2
ARP, Jean (1886-1966), sculpteur 1
ASCARIDE, Ariane (1954), actrice 1
ASENSIO, Juan (1971), critique littéraire 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
ASSOULINE, Pierre (1953), journaliste et écrivain 1 2 3 4 5

ATGET, Eugène (1857-1927), photographe 1
ATTILA (c.395-453), roi des Huns 1
AUBRY, Martine (1950), femme politique 1
AUMALE, Henri d'Orléans (1822-1897), duc d' 1 2 3 4 5 6
AUNG SAN SUU KYI (1945), femme politique 1
AURIC, Georges (1899-1983), compositeur 1
AUSTEN, Jane (1775-1817), romancière anglaise 1 2
AUVERGNE, M. 1 2
AYRAULT, Jean-Marc (1950), homme politique 1
AZEGLIO, Massimo d' (1798-1866), penseur 1
BACH, Jean-Sébastien (1685-1750), compositeur allemand 1 2 3 4
BADINTER, Robert (1928), homme politique 1
BADIOU, Alain (1937), philosophe 1
BAINVILLE, Jacques (1879-1936), poète 1 2
BALZAC, Honoré de (1799-1850), écrivain 1 2 3 4 5
BAROIN, François (1965), homme politique 1
BARROUYER, Sophie (1951), productrice 1
BARRY (1743-1793), comtesse du, née Jeanne Bécu 1
BARTHELET, Philippe (1957), écrivain 1
BARTHES, Roland (1915-1980), sémiologue et écrivain 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23
BARTÓK, Béla (1881-1945), compositeur hongrois 1 2
BASHKIRTSEFF, Marie (1858-1884), peintre et sculpteur 1
BASSUS, baron Thomas Maria de (1742-1815) 1 2
BASTIEN-LEPAGE, Jules (1848-1884), peintre 1
BASTIEN-THIRY, Jean-Marie (1927-1963), ingénieur militaire 1
BAX, Sir Arnold (1883-1953), compositeur anglais 1
BEATLES, les, groupe de rock anglais (1960) 1 2
BEATON, Cecil (1904-1980), photographe 1

BECCARIA, Cesare (1738-1794), philosophe 1
BECCARIA, Giulia (1762-1841), née Manzoni 1 2
BEETHOVEN, Ludwig van (1770-1827), compositeur allemand 1 2 3
BÉJART, Armande (1640-1700), comédienne 1
BEN ALI, Zine el-Abidine (1936), homme d'État tunisien 1
BENAMOU, Françoise (1952), économiste 1
BENNAHMIAS, Jean-Luc (1954), homme politique 1
BENOIST, Alain de (1943), philosophe 1
BENZINE, Rachid (1971), islamologue 1
BERGOUNIOUX, Pierre (1949), écrivain et professeur 1 2 3 4 5
BERIO, Luciano (1925-2003), compositeur italien 1
BERLIOZ, Hector (1803-1869), compositeur 1
BERN, Stéphane (1963), journaliste 1 2 3
BERNANOS, Georges (1888-1948), écrivain 1
BERNARD, Émile (1868-1941), peintre 1
BERNSTEIN, Leonard (1918-1990), chef d'orchestre américain 1
BERTIN, Louise (1805-1877), compositrice et poétesse 1
BERTRAND, François Mathieu du (Jimmy Rodriguez), poète 1 2
BERWALD, Franz (1796-1868), compositeur suédois 1
BETTENCOURT, Liliane (1922), femme d'affaires 1 2 3 4 5 6
BETTINELLI, Michele aubergiste 1 2
BILY, Stéphane, secrétaire de rédaction 1 2 3 4
BIRNBAUM, Jean (1974), journaliste et critique littéraire 1
BISSIÈRE, Roger (18886-1964), peintre 1
BIZET, Georges (1838-1875), compositeur 1
BLANCHOT, Maurice (1907-2003), écrivain 1 2
BLUM, Léon (1872-1950), homme politique 1 2 3
BOESMANS, Philippe (1936), compositeur 1
BON, François (1953), écrivain 1

BONALD, Louis de (1754-1840), homme politique et philosophe 1 2
BONHEUR, Rosa (1822-1899), peintre 1 2
BONNARD, Pierre (1867-1947), peintre 1
BONNEFOY, Yves (1923), poète et critique d'art 1 2 3 4 5 6
BORGES, Jorge Luis (1899-1986), écrivain argentin 1
BOSSUET, Jacques Bénigne (1627-1704), écrivain 1
BOULAY, Antoine, homme politique (1761-1840) 1
BOULEZ, Pierre (1925), compositeur 1 2
BOURDIEU, Pierre, sociologue (1930-2002) 1 2 3 4 5 6 7 8
BOURDON, Sylvia 1
BOURGUIBA, Habib (1903-2000), homme d'État tunisien 1
BOURIN, François, éditeur 1 2
BOURJON, Didier, chef d'entreprise 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28
BOURMEAU, Sylvain (1965), journaliste 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28
BOURSIER-MOUGENOT, Céleste (1961), artiste musicienne 1
BOWES-LYON, famille 1
BOWES, famille 1
BRAHMS, Johannes 1
BRAHMS, Johannes (1833-1897), compositeur allemand 1 2
BRANAGH, Kenneth (1960), réalisateur britannique 1
BRASILLACH, Robert (1909-1945), écrivain 1
BRAUNSCHWEIG, Stéphane (1964), metteur en scène 1
BREIVIK, Anders Behring(1979), tueur norvégien 1
BROGLIE, Mme de 1
BROM, Hélène 1
BROUÉ, Caroline (1972), journaliste 1
BRUNEAU-BOULMIER, Rodolphe, journaliste musical 1

BRUNI-SARKOZY, Carla (1967), chanteuse 1 2 3 4 5 6
BURIN DES ROSIERS, M., diplomate 1
BURNS, Robert (1759-1796), poète écossais 1
BUSH, George W. (1946), homme politique américain 1
CALASSO, Roberto (1941), écrivain et éditeur italien 1
CAMBIER, Jean Christophe (1956), écrivain 1 2
CAMUS, Albert (1913-1960), écrivain 1 2
CAMUS, Jean-Yves (1958), politologue 1
CAMUS, les 1
CAMUS, Renaud (1946), écrivain 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61
CANIVET, M. 1
CANOBY, Louis-Gustave (1830-1912), compositeur 1 2
CANOVA, Antonio (1757-1822), sculpteur italien 1 2
CAODURO, Giorgio (1980), baryton 1 2
CAPDECOMME, Brigitte, médecin 1 2 3
CAPÉRAN, M. 1 2
CARAN D'ACHE (Emmanuel Poiré, dit) (1858-1909), dessinateur 1
CARDUCCI, Giosuè (1835-1907), poète italien 1 2 3
CARDWELL, Donald (1935-2004), costumier 1
CARRÈRE D'ENCAUSSE, Hélène (1929), historienne et Secrétaire perpétuel de l'Académie française 1 2
CARRÈRE, Emmanuel (1957), écrivain 1 2 3 4 5 6 7 8 9
CARTER, Elliott (1908), compositeur américain 1 2 3
CASANOVA, Jean-Claude (1934), économiste 1 2 3 4
CASTELLI, Clément (1870-1959), peintre 1
CAUBÈRE, Philippe (1950), comédien 1
CELAN, Paul (1920-1970), poète autrichien d'origine roumaine 1 2 3 4 5

CÉLINE, Louis-Ferdinand Destouches, dit (1894-1961), écrivain 1 2 3 4
CÉSAIRE, Aimé (1913-2008), poète et homme politique 1
CESSOLE, Bruno de, journaliste 1
CÉZANNE, Paul (1839-1906), peintre 1 2 3 4
CHABAT, Alain (1958), comédien 1
CHABOT, Franck ingénieur (1973) 1
CHAILLOU, David, musicien 1
CHAILLOU, Michel (1930), romancier 1 2 3 4
CHAILLOU, Michèle 1 2
CHAIX D'EST-ANGE, Gustave Louis (1800-1876), homme politique 1
CHARLES X (1757-1836), roi de France 1
CHARLES VII (1940-1461), roi de France 1
CHARVET, Pierre (1968), compositeur 1 2 3 4 5
CHATEAUBRIAND, François-René de (1768-1848), écrivain 1
CHÉNIER, André (1762-1794), poète 1
CHEVILLARD, Éric (1964), écrivain 1
CHOL, Charles 1 2
CHOPIN, Frédéric (1810-1849), pianiste et compositeur polonais 1 2 3 4
CHOSTAKOVITCH, Dmitri (1906-1975), compositeur russe 1
CHRISTIE, William (1944), chef d'orchestre 1 2
CIARDI, Michel 1
CIMA DA CONEGLIANO (1459-1517), peintre italien 1 2 3 4 5 6
CINGRIA, Charles Albert (1883-1954), poète suisse 1 2 3 4 5
CIVANGE, Julien (1969), auteur compositeur 1 2 3
CLAIR, Jean (1940), conservateur de patrimoine 1 2 3 4
CLAUDEL, Paul (1868-1955), écrivain auteur dramatique et poète 1
CLÉMENTI, Pierre (1942-1999), acteur 1
CLÉSINGER, Auguste (1814-1883), sculpteur 1 2
CLIFF, William (1940), poète belge 1

CLOONEY, George (1961), acteur 1
CLOOTS, Jean Baptiste dit Anacharsis (1755-1794), révolutionnaire 1
CLOUZOt, Henri-George (1907-1977), cinéaste 1
COCTEAU, Jean (1889-1963), poète, dramaturge et cinéaste 1 2 3 4 5
COEN, Ethan (1957), réalisateur américain 1
COEN, Joël (1954), réalisateur américain 1
COFFINIER, Anne, administratrice de fondation 1 2 3
COFFINIER, Pierre-Alain (1957), diplomate 1 2 3
COGNIET, Léon (1794-1880), peintre 1 2 3 4 5 6
COLIN, Paul Alfred (1838-1916), peintre 1 2
COLLARD, Gilbert (1948), avocat et homme politique 1 2 3 4 5 6
COLOMBANI, Jean-Marie (1948), journaliste 1 2
COMBAZ, Christian (1954), écrivain 1
COMPAGNON, Antoine (1950), historien de la littérature 1 2 3 4 5
CONDÉ (1845-1866), prince de 1 2 3
CONDÉ, Henri de Bourbon (1756-1830), prince de 1 2
CONDORCET, Elisa de (1790-1859) 1
CONDORCET, Nicolas (1743-1794), marquis de, philosophe 1
CONSTABLE, John (1776-1837), peintre anglais 1
CONTE, Paolo (1937), chanteur 1 2
COPÉ, Jean-François (1964), homme politique 1 2
COPLAND, Aaron (1900-1990), compositeur américain 1
CORNEILLE, Pierre (1606-1684), dramaturge 1
COROT, Jean-Baptiste (1796-1875), peintre 1
CORRON, Gérard 1
COULAUDON, Aimée, amie de l'auteur 1 2 3
COURBET, Gustave (1819-1877), peintre 1
COURBIT, Stéphane (1965), entrepreneur 1
COURNOT, M. et Mme 1

COURTOIS, Gérard (1949), directeur éditorial 1 2
COUSIN, Victor (1792-1867), philosophe 1
COÛTEAUX, Paul-Marie (1956), écrivain et homme politique 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51
COUTURIER, Brice, chroniqueur 1 2 3
CRANE, Hart (1899-1932), poète américain 1
CRAS, Jean (1879-1932), compositeur 1 2 3 4 5
CRÉPU, Michel (1954), écrivain et critique littéraire 1 2
CREVELLE, Rodolphe, journaliste 1 2 3
CUNNINGHAM, Michael (1952), romancier américain 1
CUTHBERT (634-687), saint 1
CYBO, famille noble italienne 1
D'ANNUNZIO, Gabriele (1883-1938), écrivain et poète italien 1
DAFT PUNK, duo de musique électronique 1
DALDRY, Stephen (1960), réalisateur anglais 1
DALÍ, Salvador (1909-1989), peintre catalan 1
DALIDA, Iolanda Gigliotti, dite (1933-1987), chanteuse 1 2
DANIEL, Jean (1920), journaliste 1
DARDENNE, Jean-Pierre (1951) , réalisateur 1
DARDENNE, Luc (1954) , réalisateur 1
DARRIEUSSECQ, Marie (1969), écrivain 1 2 3 4
DATI, Rachida (1965), femme politique 1
DAUBIGNY, Charles François (1817-1878), peintre 1 2 3 4 5
DAUDET, Alphonse (1808-1879), écrivain 1 2
DAUMIER, Honoré (1808-1879), caricaturiste 1 2 3 4
DAVID-NÉEL, Alexandra (1868-1969), exploratrice et écrivain 1
DAVOUDI, Afchine, professeur 1 2 3 4
DEBAT-PONSAN, Edouard, peintre (1847-1913) 1 2

DEBUSSY, Claude (1862-1918), compositeur 1 2 3 4 5 6
DECAMPS, Alexandre-Gabriel (1803-1860), peintre 1
DECAUX, Abel (1869-1943), compositeur 1
DEGOLA, Eustachio (1761-1826), prêtre 1 2
DELACROIX, Eugène (1798-1863), peintre 1 2 3 4
DELAMARCHE, Claire, musicologue 1
DELEIDI, Luigi (1774-1863), peintre italien 1
DELVAILLE, Bernard, poète 1 2
DÉLY, Renaud (1969), journaliste 1
DENIS, Maurice (1870-1943), peintre 1 2
DEPARDON, Raymond 1
DERAIN, André (1880-1954), peintre 1 2
DERMONCOURT, Bertrand (1970), critique musical 1 2 3 4
DESCOINGS, Richard (1958-2012), haut fonctionnaire 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
DESSAY, Nathalie (1962), cantatrice 1 2
DESTUTT DE TRACY, Antoine (1754-1836), homme politique 1
DEUTSCH, Loràn t (1975), acteur 1
DEWITTE, Jacques, philosophe 1 2 3 4
DIAM'S, Mélanie Georgiades, dite (1980), chanteuse de rap 1
DIANA FRANCES SPENCER, Lady Diana (1961-1997), princesse de Galles 1 2
DICKINSON, Emily (1830-1886), poétesse américaine 1
DIDIER, Jacqueline 1 2
DIEUDONNÉ (1966), humoriste 1
DIOTIMA, quatuor à cordes 1
DONIZETTI, Gaetano (1797-1848), compositeur italien 1 2 3 4 5
DOORS, The, groupe musical (1965) 1
DREYFUS, Albert (1859-1935), officier 1

DRILLON, Jacques (1954), écrivain et musicologue 1 2 3
DUFILHO, Jacques (1914-2005), acteur 1
DUHAMEL, Georges (18847-1966), écrivain 1 2
DUKAS, Paul (1865-1935), compositeur 1 2 3 4 5 6
DUMAS, Alexandre père (1802-1870), écrivain 1
DUPARC, Henri (1848-1933), compositeur 1 2 3 4 5 6
DUPLEIX, Joseph François (1697-1763), gouverneur 1
DUPONT-AIGNAN, Nicolas (1961), homme politique 1 2
DUPRÉ, Louis (1789-1837), peintre 1
DUPUIS, Jérôme (1964), journaliste 1 2 3 4 5 6
DUPUY, Xavier, entrepreneur 1 2
DURAND, Claude (1938), éditeur et écrivain 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33
DUTILLEUX, Henri (1916), compositeur 1 2 3
EBAN, Abba (1915-2002), homme politique 1 2
EBSTEIN-LANGEVIN, Jean 1 2 3
ECHENOZ, Jean (1947), écrivain 1
ELGAR, Sir Edward (1857-1934), compositeur anglais 1
ELIÉZER, gendarme 1 2
ELIOT, T.S. (1888-1965), poète et dramaturge américain 1
ELISABETH II (1926), reine du Royaume-Uni 1 2 3 4 5 6 7
ELTSINE, Boris (1931-2007), homme d'État russe 1
ENGHIEN, Louis-Antoine de Bourbon-Condé (1772-1804), duc d' 1 2
ERNAUX, Annie (1940), écrivain 1 2
ESCHER, Maurits Cornelis (1898-1972), graveur néerlandais 1
ESTE, les 1 2 3
FALLOIS, Bernard de (1926), éditeur 1 2 3
FANON, Frantz (1925-1961), psychiatre et écrivain 1
FANTIN-LATOUR, Henri (1836-1904), peintre 1 2 3

FARGUE (1876-1947), Léon-Paul, écrivain 1

FARRENY, David 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48

FAURÉ, Gabriel (1845-1924), compositeur 1 2 3

FAURE, Seigneur d'Ouche 1 2

FAURIEL, Claude (1772-1844), historien 1 2

FAYYAD, Salam, homme politique (1952) 1

FÉLISSENT DE LUCENAY, Georges 1 2 3

FÉLISSENT, Bastien de 1

FÉLISSENT, Claude de 1 2

FÉLISSENT, Ennemond (1704-1779) 1 2

FÉLISSENT, famille 1

FÉLISSENT, les 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

FERDINAND (1793-1875), empereur d'Autriche 1

FERRAND, Olivier (1969-2012), homme politique 1 2

FERRARE, Alphonse d'Este (1527-1587), duc de 1

FEUILLÈRE, Edwige (1907-1998), actrice 1

FILLON, François (1954), homme politique 1 2 3

FINKIELKRAUT, Alain (1949), écrivain et philosophe 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26

FISCHER-DIESKAU, Dietrich (1925-2012), baryton 1 2

FLATTERS voir Marcheschi 1 2 3

FLATTERS, voir Marcheschi 1 2 3 4

FLÉCHIER, Esprit (1632-1710), prédicateur 1

FOIX, comtes de 1 2 3 4

FONTETTE, Anne de, magistrate 1 2 3 4 5 6

FORGET, Guy (1968), tennisman 1

FORSTER, Edward Morgan (1879-1970), romancier et critique anglais 1

FOUCAULT, Michel (1926-1984), philosophe 1
FOUCHÉ, Joseph (1759-1820), homme politique 1 2 3 4
FOUJITA, Tsugouhara (1886-1968), peintre japonais 1
FOUQUET-ABRIAL, Alain, homme d'affaire 1 2
FOUQUET, Nicolas (1615-1680), homme d'État 1
FOUREST, Caroline (1975), journaliste 1 2 3 4 5
FRA GALGARIO, Giuseppe Ghislandi dit (1655-1743), peintre italien 1 2 3
FRAGONARD, Jean-Honoré (1732-1806), peintre 1
FRANÇOIS, Samson (1924-1970), pianiste 1
FRANKOPAN, les 1
FREARS, Stephen (1941), réalisateur anglais 1
FRED, compagnon de Michals 1 2
FRÉDÉRIC-DUPONT, Édouard (1902-1995), homme politique 1
FRÉMON, Jean (1946), écrivain 1
FUMAROLI, Marc (1923), historien et écrivain 1
FURETIÈRE, Antoine (1619-1688), lexicographe 1
GAINSBOROUGH, Thomas (1727-1788), peintre anglais 1
GAINSBOURG, Serge (1928-1991), auteur compositeur interprète 1 2 3 4
GALARD, Philippe de, exploitant agricole et maire de Magnas 1
GARCIN, Jérôme (1956), journaliste et écrivain 1 2 3
GAROUSTE, Gérard (1946), peintre 1
GAULLE, Charles de (1890-1970), général et homme d'État 1
GEORGES-MICHEL, Michel (georges Dreyfus dit) (1883-1985), peintre et journaliste 1 2
GERVASONI, Pierre (1959), musicologue 1
GESUALDO, Carlo (1566-1613), compositeur italien 1 2
GIESBERT, Franz-Olivier (1949), journaliste et écrivain 1 2

GIRAUDOUX, Jean (1882-1944), écrivain 1
GOBEIL, Madeleine, journaliste et professeur 1 2 3 4 5
GODWIN, Mike (1956), avocat 1 2
GOETHE, Johann Wolfgang von (1749-1832), écrivain allemand 1
GOLDNADEL, Gilles-William (1954), avocat 1 2 3
GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur (1928) 1 2
GORBATCHEV, Mikhaïl (1931), homme d'État russe 1
GORCE, Xavier (1962), dessinateur humoristique 1
GOUILLON, Arnaud (1986), homme politique 1
GOULD, Glenn (1932-1982), pianiste 1
GOURDIAT, Jean (?-1950) 1 2 3 4 5
GOURDIAT, les 1 2 3 4
GOUX, Didier (1954), journaliste 1 2 3 4 5 6 7
GOYA, Francisco de (1746-1828), peintre espagnol 1 2 3
GRAND CORPS MALADE, Fabien Marsaud dit (1977), auteur compositeur interprète 1
GRASSI, Gaetano, traducteur 1
GRECO, Domenikos Theotokopoulos, dit le (1541-1614), peintre espagnol 1 2
GRÉGOIRE, Henri (1750-1831), prêtre et homme politique 1 2
GRIEG, Edvard (1842-1907), compositeur norvégien 1
GROUCHY, Sophie de (1764-1822), écrivain 1 2
GROUX, Henry de (1866-1930), peintre 1
GUÉANT, Claude (1945), haut fonctionnaire 1 2 3
GUERGUEIV, Valéri (1953), chef d'orchestre russe 1
GUÉRIN, les 1 2
GUEZ DE BALZAC, Jean Louis (1597-1654), écrivain 1
GUILLARD, Yannick 1 2 3

GUILLAUME, Hélène, responsable éditoriale 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

GUILLON, Damien, contre-tenor 1

GUISE, duc de (1854-1872) 1 2 3

GURFINKIEL, Michel (1948), journaliste et écrivain 1 2

GUYOTAT, Pierre (1940), écrivain 1 2

HAENDEL, Georg-Friedrich (1685-1759), compositeur allemand 1

HARDY, Thomas (1840-1928), écrivain anglais 1

HARPIGNIES, Henri (1819-1916), peintre 1

HARTH, Roger (1927-1982), décorateur de théâtre 1

HAVEL, Václav (1936-2011), homme d'État tchécoslovaque 1

HAYDN, Joseph (1732-1809), compositeur autrichien 1 2 3

HEILBRONN, Max (1902-1998), résistant 1

HEMINGWAY, Ernest (1899-1961), écrivain américain 1 2

HENRI II (1519-1559), roi de France 1

HENRY VIII (1491-1547), roi d'Angleterre 1 2

HENZE, Hans Werner (1926-2012), compositeur allemand 1

HERCULES AND LOVE AFFAIR, groupe musical 1

HÉROLD, Ferdinand (1791-1833), compositeur 1 2

HINDEMITH, Paul (1895-1963), compositeur 1 2 3 4

HŒLDERLIN, Friedrich (1770-1843), poète allemand 1 2

HOFMANNSTHAL, Hugo von (1874-1929) , poète et dramaturge autrichien 1

HOGARTH, William (1697-1764), peintre anglais 1

HOLBERG, Ludvig (1684-1754), écrivain nordique 1 2

HÖLDERLIN, Friedrich (1770-1843), poète allemand 1

HOLLANDE, François (1954), homme d'État 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36

HOMER, Winslow (1836-1910), peintre américain 1 2 3

HORNE, Marilyn (1934), mezzo-soprano 1
HOUELLEBECQ, Michel (1958), écrivain 1 2
HUDSON, Edward (1854-1936), directeur de presse 1
HUGO, Victor (1802-1885), écrivain et poète 1 2 3 4 5
HUNTINGTON, Samuel (1927-2008), politologue américain 1
HYPATIE (370-415), philosophe 1
INDOCHINE (1981), groupe musical 1
INGRES, Jean-Auguste Dominique (1780-1867), peintre 1 2
IVORY, James (1928), réalisateur américain 1
IZRAELEWICZ, Erik (1954-2011), journaliste 1 2
JACCOTTET, Philippe (1925), poète suisse 1
JACQUES II (1633-1701), roi d'Angleterre 1
JACQUES IV (1473-1513), roi d'Écosse 1
JACQUES V (1512-1542), roi d'Écosse 1
JACQUOT, Benoit (1947), réalisateur 1
JANÁCEK, Leos (1854-1928), compositeur tchèque 1 2
JANSÉNIUS (1585-1638), théologien 1
JARRE, Jean-Michel (1948), compositeur 1
JEANNE D'ARC (c.1412-1431), sainte 1 2
JEFFERSON, Thomas (1743-1826), homme d'État américain 1
JEKYLL, Gertrude (1843-1932), paysagiste 1
JÉSUS-CHRIST 1 2 3
JOËL, Nicolas (1953), metteur en scène et administrateur 1 2
JOEYSTARR, Didier Morville dit (1967), chanteur et acteur 1
JOFFRE, Joseph (1852-1931), maréchal 1
JOFFRIN, Laurent (1952), journaliste 1 2 3
JOHN, Elton (1947), chanteur 1 2 3 4
JOLY, Eva (1943), femme politique 1 2
JONES, Thomas (1742-1803), peintre anglais 1

JOUANNO, Chantal (1969), femme politique 1

JOURDAN-MORHANGE, Hélène (1892-1961), violoniste 1

JOUVET, Louis (1887-1951), acteur 1

JOYCE, James (1882-1941), écrivain irlandais 1 2 3 4

JOYCE, William dit Lord Haw-Haw (1906-1945) , journaliste britannique 1

JUGNOT, Gérard (1951), acteur 1

JULIUS, Nepos (c.430-480), empereur romain d'Occident 1

JUPPÉ, Alain (1945), homme politique 1 2 3 4

KADHAFI, Muammar el- (1942-2011), homme d'État libyen 1 2

KAPRALOVA, quatuor à cordes 1

KAPRALOVA, Vitezslava 1 2

KAPRÁLOVÁ, Vitezslava (1915-1940), compositrice tchèque 1

KAPRIÈLIAN, Nelly, critique littéraire 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

KARAJAN, Herbert von (1908-1989), chef d'orchestre autrichien 1

KATERINE, Philippe (1968), auteur compositeur interprète, acteur 1

KAUFMANN, Jonas (1969), chanteur d'opéra 1 2 3

KAVAKOS, Leonidas (1967), violoniste 1

KEPEL, Gilles (1955), politologue 1

KIEFER, Anselm (1945), artiste allemand 1 2 3 4 5

KJØRVEL, M. 1 2 3

KLEMPERER, Otto (1885-1973), chef d'orchestre allemand 1

KØBBE, Christen (1810-1848), peintre danois 1

KOUNELLIS, Jannis (1936), artiste italien d'origine grecque 1

LA FAYETTE, Gilbert du Motier (1757-1834), marquis de, homme politique 1

LA GRANGE, Henry-Louis de (1924), musicologue 1 2

LA MOISSONNIÈRE, Marine de, journaliste 1

LA ROCHEFOUCAULD, Mme de 1

LA TOUR DU PIN, Patrice de (1911-1975), poète 1

LAFFORGUE, Laurent (1966), mathématicien 1

LAFITTE, Marie, attachée de presse 1

LALO, Edouard (1823-1892), compositeur 1

LAMBERT, Tony 1 2

LAMBERT, Yvon (1936), galeriste et marchand d'art contemporain 1 2

LAMBRON, Marc (1957) 1

LAMOIGNON, Adolphe de Ségur-Lamoignon (1800-1876), oncle d'Edgar de Ségur 1

LANCELIN, Aude (1973), journaliste 1 2 3 4

LANG, Fritz (1890-1976), cinéaste 1

LANNES, Jean (1769-1809), duc de Montebello, maréchal d'Empire 1

LANZMANN, Claude (1925), journaliste 1

LARROCHE, Mme 1

LASCAUX, Gilbert (1934), critique d'art 1

LAURENS, Jean-Paul (1838-1921), peintre 1

LAURENTIN, Emmanuel (1960), animateur radio 1

LAVOINE, Marc (1962), chanteur 1 2

LE BOUCHER, Éric (1950), journaliste 1

LE CLÉZIO, J.M.G. (1940) , écrivain 1

LE FLOCH-PRIGENT, Loïk (1943), dirigeant d'entreprises 1 2

LE PEN, Jean-Marie (1928), homme politique 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

LE PEN, Marine (1968), femme politique 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69

LEGAY, M. 1

LÉGER, Fernand (1881-1955), peintre 1

LELONG, Daniel (1933), galeriste et éditeur 1

LEMAS, Pierre-René (1951), haut fonctionnaire 1
LEMÉNAGER, Grégoire, journaliste 1 2 3
LENNON, John (1940-1980), chanteur 1 2 3
LEPAGE, Corinne (1951), femme politique 1
LEROLLE, Christine (1880-1941) 1
LEROLLE, Yvonne 1
LEROY, Eugène (1910-2000), peintre 1 2 3 4
LEROY, Jean Michel (1994), militant politique 1 2 3 4
LÉVY, Élisabeth (1964), journaliste et essayiste 1 2 3 4 5 6 7 8 9
LIGETI, György (1923), compositeur hongrois 1 2 3
LISZT, Franz (1811-1886), pianiste et compositeur hongrois 1
LITTRÉ, Émile (1801-1881), lexicographe 1 2
LLANGOLEN, les Dames de, dites, Eleanor Charlotte Butler (1739-1829) et Sarah Ponsonby (1755-1831) 1
LLOAN, Jeanne (1933), animatrice culturelle 1 2 3 4 5
LOACH, Ken (1936), cinéaste anglais 1
LOISEAU, Nathalie (1964), diplomate 1
LOUIS-PHILIPPE 1er (1773-1850), roi des Français 1
LOUIS XIII (1601-1643), roi de France 1 2
LOUIS XIV (1638-1715), roi de France 1 2 3 4
LOUIS XVI (1754-1793), roi de France 1
LUGUET, André (1892-1979), acteur et cinéaste 1
LUTYENS, Sir Edwin (1869-1944), architecte anglais 1
LYONNET, Jacqueline (1700-1763) 1 2
M. (Matthieu Chédid, dit), auteur compositeur-interprète (1971) 1
MAALOUF, Amin (1949), écrivain 1 2 3 4
MAC ORLAN, Pierre (1882-1990), écrivain 1
MACHART, Renaud (1962), journaliste et critique musical 1 2 3 4 5
MACIAS, Enrico (1938), chanteur 1

MADDEN, John (1949), réalisateur anglais 1
MADELIN, Alain (1946), homme politique 1
MADNESS, groupe musical (1979) 1
MAGNANI, Luigi (1906-1984), musicologue 1 2
MAGNARD, Albéric (1865-1914) , compositeur 1 2
MAHLER, Gustav (1860-1911), compositeur autrichien 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
MAISTRE, Joseph de (1949), homme politique et philosophe 1
MALKOVICH, John (1953), acteur 1 2
MALLARMÉ, Stéphane (1842-1898), poète 1 2 3 4
MAMÈRE, Noël (1948), homme politique 1
MANDELSTAM, Ossip (1891-1938), poète russe 1 2
MANESSIER, Alfred (1911-1993), peintre 1
MANOURY, Philippe (1952), compositeur 1 2
MANTEGNA, Andrea (1431-1506), peintre italien 1
MANTOVANI, Bruno (1974), compositeur 1
MANZONI, Alessandro (1785-1873), écrivain et poète italien 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
MARCELLE, Pierre (1952), journaliste 1
MARCHESCHI, Jean-Paul, dit Flatters (1951), peintre 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
MARCILHAC, François, responsable politique 1
MARCONI, Guglielmo (1874-1937), physicien et inventeur italien 1 2
MARION, Chantal, secrétaire de direction 1 2 3 4 5 6 7
MARLOWE, Christopher (1564-1593), dramaturge anglais 1
MARTEL, Frédéric (1967), journaliste et essayiste 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
MARTEL, Philippe, administrateur 1 2
MARTY, Éric (1955), professeur 1

MARX, Karl (1818-1883), philosophe allemand 1 2
MASTROCINQUE, Camillo (1901-1969), réalisateur italien 1
MASUR, Kurt, chef d'orchestre (1927) 1
MATSUÏEV, Denis (1975), pianiste 1
MATTEI, Cesare (1809-1896), inventeur italien 1
MATZNEFF, Gabriel (1936), écrivain 1 2 3 4 5
MAUPOMÉ, Claude (?-2006), productrice radio 1
MAURIAC, François (1885-1970), écrivain 1 2 3 4 5 6 7
MAURRAS, Charles (1868-1952), écrivain et homme politique 1 2
MAYR, Simon (1763-1845), compositeur 1 2 3 4
MAZEROLLE, Mme, charcutière 1 2 3
MAZZINI, Giuseppe (1805-1872), homme politique italien 1 2 3 4
MEADOWS, Dennis (1942), physicien américain 1
MÉLENCHON, Jean-Luc (1951), homme politique 1 2 3 4 5 6 7 8
MÉNARD, Robert (1953), journaliste 1 2
MÉRAD, Kad (1964), comédien et humoriste 1
MERCADANTE, Saverio (1795-1870), compositeur italien 1 2
MERCIER, Antoine, journaliste 1 2 3
MERKEL, Angela (1954), femme politique allemande 1 2 3 4
MESRINE, Jacques (1936-1979), criminel 1
MESSAGER, André (1853-1929), compositeur 1 2
MESSIAEN, Olivier (1908-1992), compositeur 1
MEYER, Marcel (1946), responsable culturel 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
MICHALLON, Achille (1750-1819), peintre 1 2
MICHALS, Duane (1932), photographe américain 1 2 3 4 5
MICHE, Yann, gardien de la Paix 1 2 3 4 5 6
MICHÉA, Jean-Claude (1950), philosophe 1
MICHEL, Georges, dit Michel de Montmartre (1763-1843), peintre 1 2 3 4 5 6

MICHON, Emmanuel 1 2
MILHAUD, Darius (1892-1974), compositeur 1
MILLET, Richard (1953), écrivain 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
MITTERRAND, Frédéric (1947), écrivain et homme politique 1
MONET, Claude (1840-1926), peintre 1 2
MONTAIGNE, Michel de (1533-1592), écrivain 1 2
MONTAL, Patrick de (1942), viticulteur 1
MORANDI, Giorgio (1890-1964), peintre italien 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
MORANO, Nadine (1963), femme politique 1 2 3 4
MORGAN, William (1545-1604), évêque 1
MORNOYER, Jean Baptiste (1636-1699), peintre 1
MOZART, Wolfgang Amadeus (1756-1791), compositeur autrichien 1 2 3 4 5
MUNCH, Edward (1863-1944), peintre norvégien 1
MURAIL, Tristan (1947), compositeur 1
MURAT, Isabelle d'Orléans (1900-1983), princesse de 1
MURAT, Jean-Louis (1952), auteur-compositeur-interprète 1
MURATORI, Ludovico Antonio (1672-1750), historien et grammairien italien 1
MURAY, Philippe (1945-2006), écrivain 1
MUSE, trio musical (1994) 1
MUSSET, Alfred de (1810-1857), poète et auteur dramatique 1
N'DIAYE, Marie (1967), romancière 1 2
NABE, Marc-Édouard (1958), écrivain 1 2 3
NADAR, Gaspar Félix Tournachon, dit (1820-1910), photographe 1
NADAR, Gaspard Félix Tournachon, dit (1820-1910), photographe 1
NADAR, Paul (1856-1939), photographe 1 2 3

NANGIS, Louis Armand de Brichanteau de (1682-1742), maréchal de France 1
NAPOLÉON III (1808-1873), empereur des Français 1
NAPOLÉON Ier (1769-1821), empereur des Français 1 2
NAZZARI, Amadeo (1907-1979), acteur 1
NÉHAMIA, Dr, urologue 1 2 3 4 5 6 7
NÉRON (37-68), empereur romain 1
NICOLE, Eugène (1942), écrivain 1
NIELSEN, Carl August (1865-1931), compositeur danois 1
NOAH, Yannick (1960), joueur de tennis et chanteur 1 2 3
NOAILLES, Marie-Laure de (1902-1970), écrivain et mécène 1 2
NONO, Luigi (1924-1990), compositeur italien 1
NORA, Olivier (1960), éditeur 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
O'CONNOR, Arthur (1763-1852) 1
O'LANNYER, Françoise 1
OBADIA, Me, avocat 1 2 3 4
OBAMA, Barack (1961), homme d'État américain 1 2 3 4 5 6 7
ODOACRE (c.433-493), roi des Hérules 1 2
ORAZIO DE FERRARI (1606-1657), peintre italien 1
ORESTE, homme politique romain (mort en 476) 1 2
ORMESSON, Jean d' (1925), écrivain 1
ORS, Eugenio d' (1881-1954), critique d'art espagnol 1
OTCHAKOVSKY, Paul (1944), éditeur 1 2 3 4 5 6
OUCHIKH, Karin (1965), avocat 1 2 3 4 5 6 7 8
OZAWA, Seiji (1935), chef d'orchestre japonais 1
PAINE, Thomas (1737-1809), activiste politique 1
PALMER, Samuel (1805-1881), peintre anglais 1
PANCOL, Katherine (1954), romancière 1
PANZÉRA, Charles (1896-1976), baryton 1 2 3 4

PAOLI, Paul-François (1959), écrivain 1
PAPE, René (1964), chanteur d'opéra 1
PARÉ, Ambroise (1510-1590), chirurgien 1
PASCOLI, Giovanni (1855-1912), poète italien 1
PASOLINI, Pier Paulo (1922-1975) écrivain et cinéaste italien 1
PÉBEREAU, Michel (1942), dirigeant de sociétés 1
PEILLON, Vincent (1960), homme politique 1
PELLET, Rémi, professeur de droit 1 2 3 4 5 6 7
PENNA, Sandro (1906-1977), poète italien 1
PERGOLÈSE, Jean-Baptiste (1710-1736), compositeur italien 1
PERSE, Saint-John Perse (1887-1975), poète 1
PERTUZIO, André, consultant 1 2 3
PESSON, Gérard (1958), compositeur 1 2
PETERSON-BERGER, Wilhelm (1867-1942), compositeur suédois 1
PÉTRARQUE (1304-1374), poète italien 1 2
PEYREFITTE, Roger (1907-2000), écrivain 1 2 3 4 5 6 7
PHILARCHEIN, Jacques, professeur 1 2 3 4 5 6 7
PHILIPPE (1921), prince, duc d'Edimbourg 1
PHILIPPOT, Florian (1981), haut fonctionnaire 1 2
PIAGET, Jean (1896-1980), psychologue 1
PIC DE LA MIRANDOLE, Jean-François (1469-1533), écrivain italien 1 2 3 4 5 6
PICABIA, Francis (1879-1953), peintre 1
PICASSO, Pablo (1881-1973), peintre 1
PICCINI, Niccolo vito (1728-1800), compositeur italien 1
PIERNÉ, Gabriel, compositeur (1863-1937) 1 2
PIERO DELLA FRANCESCA (1416-1492), peintre italien 1
PIRANDELLO, Luigi (1867-1936), dramaturge 1
PLANTU, Jean Plantureux, dit (1951), dessinateur de presse 1 2

PLATON (428-347 av J.C), philosophe 1
PLAYFAIR, John (1748-1819), homme de sciences 1
PODALYDÈS, Denis (1963), acteur 1
POINCARÉ, Raymond (1860-1934), homme d'État 1
POIROT-DELPECH, Bertrand (1929-2006), journaliste et écrivain 1 2
POIVRE D'ARVOR, Olivier (1958), administrateur culturel 1
POLANSKI, Roman (1933), cinéaste 1 2
POLIAKOFF, Serge (1900-1969), peintre d'origine russe 1
POMPIDOU, Georges (1911-1974), homme d'État 1
PONCHIELLI, Amilicare (1834-1886), compositeur italien 1
PONTORMO, Jacopo Carruci dit (1494-1557), peintre italien 1 2
PÖSCHL, Dirk, consultant 1
POUSSIN, Nicolas (1594-1665), peintre 1
PRÉVIN, André (1929), chef d'orchestre 1
PRIGENT, Christian (1945), poète 1
PROKOFIEV, Sergueï (1891-1953), compositeur russe 1
PROUST, Marcel (1871-1922), écrivain 1 2 3
PRUDHOMME, David 1
PUCCINI, Giacomo (1858-1924), compositeur italien 1
PUYAUBERT, Jean (1903-1991), médecin et collectionneur d'art 1 2 3 4 5 6
QUINARD, Pascal (1948), écrivain 1 2
RACHLINE, David (1987), homme politique 1 2
RADIGUET, Raymond (1903-1923), écrivain 1
RAMEAU, Jean Philippe (1683-1761), compositeur 1
RAMPAZZO, Véronique 1
RANCIÈRE, Jacques (1940), philosophe 1
RASH, Ron (1953), écrivain américain 1
RAVEL, Maurice (1875-1937), compositeur 1 2 3 4 5 6

RAVI SHANKAR (1920-2012), musicien 1
REDEKER, Robert (1954), philosophe et essayiste 1 2 3
REDON, Odilon (1840-1916), peintre 1
RÉGY, Claude (1923), metteur en scène 1
REICHEL, Nicolas, animateur socio-culturel 1
REINHARC, David, éditeur 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
REMBRANDT (1606-1669), peintre hollandais 1 2
RÉMOND, Jean Charles Joseph (1795-1875), peintre 1
RENAUD, Xavier, homme politique 1
RENOIR, Pierre Auguste (1841-1919), peintre et sculpteur 1
RICAUMONT, Jacques de (1913-1996), écrivain 1
RICHTER, Gerhard (1932), peintre allemand 1
RICIMER (c.405-472), général romain d'origine suève 1
RIHOUET, Nathalie (1965), présentatrice météo 1
RIMBAUD, Arthur (1854-1891), poète 1
RIOUFOL, Ivan (1952), écrivain 1
RISI, Dino (1916-2008), cinéaste italien 1
ROB ROY (Robert Roy MacGregor) (1671-1734), hors-la-loi 1 2 3 4 5
ROBBE-GRILLET, Alain (1922-2008), écrivain et cinéaste 1
ROBERT, Fabrice (1971), militant politique 1 2
ROCARD, Michel (1930), homme politique 1
RODIN, Auguste (1840-1917), sculpteur 1 2 3
RODRIGUEZ, Antoine (1954), professeur 1
RODRIGUEZ, Claudine 1
RODRIGUEZ, Douglas 1 2
RODRIGUEZ, Jimmy voir Bertrand, François Mathieu du 1 2 3
RODRIGUEZ, les 1 2
ROLLAND, Romain (1866-1944), écrivain 1
ROLLING STONES, groupe de rock anglais (1962) 1 2 3

ROMNEY, Mitt (1947), homme politique américain 1

ROMULUS, Augustule (c.460-511), empereur romain d'Occident 1

RONSARD, Pierre (1524-1585), poète 1

ROSAMUNDE, quatuor à cordes 1

ROSBAUD, Hans (1895-1962), chef d'orchestre 1

ROSEBERY, Archibald Primrose (1847-1929), comte de, homme politique anglais 1

RÖSSEL-MAJDAN, Hilde (1921-2010), alto 1 2

ROSSO, Giovanni Battista di Jacopo dit (1494-1450), peintre italien 1 2

ROTHKO, Mark (1903-1970), peintre américain 1

ROUSSEAU, Jean-Jacques (1712-1778), écrivain et philosophe 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

ROUVIER, Catherine, professeur 1

ROUX, Marie-Aude, journaliste 1

ROUX, Pierre Guillaume de (1963), éditeur 1

ROYAL, Ségolène (1953), femme politique 1 2

RÜF, Isabelle, journaliste 1 2

RUFFALO, Mark (1967), acteur 1

RUQUIER, Laurent (1963), humoriste et chroniqueur 1 2 3

RUTEBEUF (1245-1285), poète 1

RUTLAND, duc de 1

SAINT-SAËNS, Camille (1835-1921), compositeur 1 2

SAINT-SIMON, Louis de Rouvroy duc de (1675-1755), mémorialiste 1

SAINTE-BEUVE, Charles Augustin de (1804-1869), écrivain critique 1

SALMOND, Alex (1954), homme politique écossais 1 2

SAND, George née Aurore Dupin (1804-1876), femme de lettres 1 2

SANTOS, Mme 1

SARKONAK, Ralph, professeur 1

SARKOZY, Nicolas (1955), homme d'État 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27

SARRAUTE, Nathalie (1900-1999), femme de lettres 1

SARTRE, Jean-Paul (1905-1980), philosophe et écrivain 1 2

SCELSI, Giacintho (1905-1988), compositeur italien 1

SCELSI, Giacinto (1905-1988), compositeur et poète italien 1

SCHLUMBERGER, Sao (1929-2007), mécène 1

SCHUBERT, Franz (1797-1828), compositeur autrichien 1

SCHWARZKOPF, Elisabeth (1915-2006), soprano 1

SCIGALA, Valérie, dite Mme de Véhesse, documentaliste et critique littéraire 1 2

SCOTT, Joas Wallach (1941), historienne 1

SCOTT, Sir Walter (1771-1832), écrivain écossais 1

SCRUTON, Roger (1944), philosophe 1 2 3 4 5 6 7 8

SÉBASTIEN, Patrick (1953), humoriste 1

SÉGUR, Edgar de (1825-1900), homme politique 1

SÉGUR, Sophie Rostopchine, comtesse de (1799-1874), romancière 1

SEIGNER, Louis (1903-1991), comédien 1

SERRES, Michel (1930), philosophe 1 2 3

SERT, José-Maria (1876-1945), peintre et photographe espagnol 1 2 3

SERT, Josep Lluis (1902-1983), architecte 1

SERT, Misia née Godebska (1872-1950), pianiste et égérie 1 2

SÉRUSIER, Paul (1864-1927), peintre 1 2 3

SÉVIGNÉ, Mme de (1626-1696), femme de lettres 1

SÉVILLA, Jean Paul (1934), pianiste 1

SÉVILLIA, Jean journaliste (1952) 1

SEVRAN, Pascal (1945-2008), chanteur 1 2 3

SEX PISTOLS, groupe musical (1975) 1

SHEFFER, Ary (1795-1858), peintre français d'origine hollandaise 1

SIBELIUS, Jean (1865-1957), compositeur finlandais 1 2 3 4 5
SIGALA, M., entrepreneur 1 2 3
SIMON, Claude (1913-2005), écrivain 1
SLABY, Alexandra, professeur 1 2
STAËL, Nicolas de (1914-1955), peintre 1
STALKER voir Asensio 1 2
STOECKEL, Philippe (1940), administrateur 1 2 3
STOLL, Corey (1976), acteur 1 2 3
STRAUSS-KAHN, Dominique (1949), homme politique 1
STRAUSS, Richard (1864-1949), compositeur allemand 1 2
STRAVINSKY, Igor (1882-1971), compositeur d'origine russe 1 2
STREEP, Meryl (1949), actrice 1
STROZZI, Bernard (1581-1644), peintre 1 2
SUARÈS, André (1868-1948), écrivain 1 2 3
SUMMER, Donna (1948-2012), chanteuse 1 2 3
SZYMANOWSKI, Karol (1882-1937), compositeur polonais 1
TADDEÏ, Frédéric (1961), journaliste 1 2 3 4 5 6
TAL COAT, Pierre (1905-1985), peintre 1
TALI, Farid (1977), écrivain 1 2 3 4
TALLEYRAND, Charles Maurice de Talleyrand-Périgord, dit (1754-1838), homme politique 1 2 3 4 5 6 7 8 9
TÀPIES, Antonio (1923-2012), peintre et sculpteur espagnol 1 2
TASIN, Christine, journaliste 1
TE KANAWA, Kiri (1944), soprano 1
THATCHER, Dennis (1951-2003) 1
THATCHER, Margaret (1925), femme politique anglaise 1 2 3
THÉVENIN, Didier 1
THIERRY, Augustin (1795-1856), historien 1
TIEPOLO, Giambattista (1696-1770), peintre italien 1

TINCQ, Henri, journaliste 1
TING TINGS, groupe musical (2004) 1
TINTORET, Jacopo di Robusti, dit le (1518-1594), peintre italien 1
TITIEN, Tiziano Vecellio dit (1490-1576), peintre italien 1 2 3 4 5
TOCQUEVILLE, Alexis de (1805-1859), historien 1 2
TOKYO, quatuor à cordes (1969) 1
TOPALOFF, Sylvie, avocate 1 2 3 4
TOSCANINI, Arturo (1867-1957), chef d'orchestre italien 1
TOSI, Luigi (1763-1845), chanoine 1
TOULET, Paul-Jean (1867-1920), poète 1
TOURGUENIEV, Ivan (1818-1883), écrivain russe 1 2
TOWMBLY, Cy (1928-2011), artiste américain 1
TRAN DUC, M. 1
TRIERWEILER, Valérie (1965), journaliste 1 2 3 4 5 6 7
TRIHLE, Ernest, architecte 1
TRIOLET, Elsa (1896-1970), romancière 1 2
TRISTAN, Frédérick (1931), poète 1
TULARD, Jean (1933), historien 1 2
TURNER, William (1775-1854), peintre anglais 1
VALADON, Suzanne (1865-1938), peintre 1
VALENCIENNES, Pierre-Henri de (1750-1819), peintre 1
VALLET, Jérôme, compositeur et peintre 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
VAN DOESBURG, Theo (1883-1931), architecte hollandais 1
VANNESTE, Christian (1947), homme politique 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
VASARI, Giorgio (1511-1574), peintre et écrivain italien 1 2
VEBRET, Joseph (1957), écrivain 1
VEDEL, Georges (1910-2002), professeur de droit 1
VERDI, Giuseppe (1813-1901), compositeur italien 1

VÉRONÈSE, Paolo Caliari dit (1528-1588), peintre italien 1
VIARDOT, Pauline (1821-1910), compositrice 1 2 3
VIARRIS DE LESEGNO, famille 1
VILLIERS, Philippe de (1949), homme politique 1
VILLON, François (1431-1463), poète 1
VIVALDI, Antonio (1678-1741), compositeur italien 1
VIVÈS, Bastien (1984), auteur de bandes dessinées 1 2
VOILLAT, Jacqueline (1946), femme de lettres suisse 1 2 3 4 5 6 7
VOINCHET, Marc, journaliste 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
VOLTAIRE, François-Marie Arouet, dit (1694-1778), écrivain et philosophe 1
WAGNER, Richard (1813-1883), compositeur allemand 1 2
WAILLY, Henri, écrivain 1
WARESQUIEL, Emmanuel de (1957), historien 1 2
WATTEAU, Jean-Antoine (1684-1721), peintre 1
WAUQUIEZ, Laurent (1975), homme politique 1
WEBSTER, John (c.1580-c.1624), dramaturge anglais 1
WEILL, Nicolas (1957), journaliste 1 2 3
WELLINGTON, Arthur Wellesley (1769-1852), duc de, homme politique anglais 1
WHITNEY, Houston (1963-2012), chanteuse 1 2
WIENER, Jean (1896-1982), compositeur 1 2
WILDENSTEIN, Daniel (1917-2001), marchand d'art 1
WILHELM, Pascal, avocat 1 2
WILSON, Robert dit Bob (1941), metteur en scène américain 1 2 3 4 5
WISMANN, Heinz (1935), philologue 1 2
WOO, John (1946), réalisateur chinois 1
WOOLF, Virginia (1882-1941), femme de lettres anglaise 1 2 3
ZAVATTA, Achille (1915-1993), clown 1

ZEMMOUR, Éric (1958), journaliste 1
ZURBARÁN, Francisco de (1598-1664), peintre espagnol 1 2 3

Index des noms de personnes

Aberdeen 1
Abidjan 1 2 3
Afghanistan 1 2 3
Agen 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Agliano 1
Ain 1 2
Ainsa 1
Aisne 1
Aix-en-Provence 1
Aix-les-Bains 1
Albanie 1
Alexandrie (Italie) 1 2 3
Algérie 1
Allemagne 1 2 3 4 5 6 7 8
Allemange 1
Alnwick 1
Alpes apuanes 1
Alpes, les 1 2
Alsace-Lorraine 1 2 3
Altmannstein 1
Amazonie 1
Ambert 1
Amérique 1
Amsterdam 1
Angles-sur-l'Anglin 1

Angleterre 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
Angoulême 1 2
Antibes, cap d' 1
Appalaches, les 1 2 3 4 5
Aragon 1
Arkansas 1
Armentières 1
Armes de Moritt, Les, hôtel 1
Arras 1
Asie 1
Assynt 1 2
Assynt Coogach 1
Assynt, loch 1 2 3
Auch 1 2 3
Auckland 1
Auroue (rivière) 1 2
Auschwitz 1 2
Auvergne 1
Auvers-sur-Oise 1
Avignon 1 2 3 4 5 6 7
Ayrshire 1
Azerbaïdjan 1
Bakou 1
Balbigny 1
Balignac 1
Balquhidder 1
Baltique 1
Balzac 1
Bamburgh 1 2 3

Barbizon 1
Barcelone 1
Barfreston 1
Barga 1
Beaugy 1 2 3 4 5
Beauvais 1
Beinn Heasgarnich, mont 1
Belgique 1
Bergame 1 2 3 4 5
Bergen 1
Berlaimont 1
Berlin 1 2 3
Bernicot 1
Bessines-sur-Gartempe 1
Bidon 1
Bièvres 1
Birmingham 1
Bishop 1 2 3 4 5
Bobo-Dioulassa 1
Bologne 1 2 3 4
Bordeaux 1 2 3 4 5
Boston 1
Bottrop 1
Boué 1
Bougival 1 2 3 4
Boulogne-Billancourt 1
Bourges 1
Bourgogne & Montana (hôtel) 1 2 3 4 5
Bovino 1

Brentwood 1
Brive 1
Broto 1
Bruxelles 1
Bussières 1
Cahors 1
Caire, Le 1
Calais 1
Californie 1
Camaiore 1
Cambridge 1
Camp David 1 2
Canada 1
Canossa 1
Capri 1
Carcassonne 1
Carlisle 1
Carrara 1
Carthage 1
Castelnau-d'Arbieu 1 2
Castelnaudary 1 2
Castleton 1
Cateau-Cambrésis 1 2
Câteau, Le 1
Chamalières 1 2 3
Chambourcy 1
Champrosay 1 2
Chantilly 1 2 3
Charente 1 2

Charlieu 1
Charlotte 1
Château-Thierry 1
Chateauroux 1
Châteaux, maisons, villas, parcs, jardins
Ardvreck, château 1
Arqua Petrarca, maison 1
Barnard Castle 1 2 3 4 5
Belvédère, le (Montfort-l'Amaury) 1
Bertin, château 1
Bignon-Mirabeau, le 1
Bois-Morand, château 1
Bourges, château 1
Brillants, Les, villa 1 2
Brusuglio, maison 1
Buckingham Palace, château 1 2 3
By, château de 1
Caleotto, Le, maison 1
Casa Morandi, maison 1
Caumont, hôtel de (château) 1
Chabrevile, château de 1 2
Courances, château 1
Culzean Castle 1
Dalmeny House 1
Deal, château 1
Dinas Bran, maison 1
Fleury-en-Bière, château 1
Frênes, Les (Bougival) 1 2
Galliffet, hôtel de 1
Garnaudes, Les, maison 1 2
Griffone, villa 1

Guevara (château) 1
Haddon Hall, château 1
Hopetoun House 1 2
Kew Gardens, jardins royaux 1
Lindisfarne, château 1
Maisonnette, la maison 1 2
Malagar, maison 1
Marly, parc de 1
Méry, château 1
Milor, maison 1
Montebello, château 1
Monzone, maison 1
Peverill, château 1
Plieux, chateaux 1 2 3
Porchester, château 1
Potelle, château 1
Raby Castle 1
Rocchetta Mattei, maison 1
Rochester, château 1
Rokeby Park 1 2
Saint-Cloud, parc 1 2 3 4
Saint-Martin de las Oumettes, château 1 2 3 4
Scorbé-Clairveaux, château 1
Streatlam Castle 1
Upnor, château 1
Valençay, château 1
Villa Médicis (Rome) 1 2 3 4
Villeneuve, moulin 1
Walmer Castle, château 1

Chatham 1

Chatsworth 1

Chaville 1 2
Cherbourg 1
Chine 1
Cintra 1
Cisjordanie 1
Clairvaux 1
Clamart 1
Clermont-Ferrand 1 2 3 4
Collioure 1
Collobrières 1
Cologne 1
Côme, lac de 1
Condom 1 2
Conegliano 1 2 3 4 5
Congo 1
Conway 1
Copenhague 1
Corse 1
Côte-d'Ivoire 1 2
Côte d'Azur 1 2
Côte d'Ivoire 1
Cotswolds 1
Cranster 1 2 3
Cuba 1
Dakar 1
Danemark 1 2 3 4
Dartford 1 2 3
Deal 1
Dobbiaco (Toblach) 1 2 3 4 5 6

Dolfin (Daniele) 1 2 3
Dolomites 1 2
Dorat, Le 1
Dorset 1 2
Douvres 1 2
Draveil 1
Dreux 1
Durham 1 2 3 4
Düsseldorf 1
Écosse 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
Edimbourg 1 2 3 4
Édimbourg 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
Eglises, abbayes, cathédrales
Antigny, église d' 1
Camaldules, Les, monastère 1
Cantorbery, cathédrale 1 2 3 4
Collégiale Saint-Pierre (le Dorat) 1
Notre-Dame, Paris 1
Royaumont, abbaye 1
Saint-Martin-aux-Bois 1 2 3 4 5 6 7 8
Égypte 1 2 3 4
Émilie 1
Ems 1
Ericht, loch 1
Espagne 1 2 3 4 5
Espinouse 1
Essex 1
États-Unis 1 2
Étretat 1

Ettenheim 1
Europe 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
Faversham 1
Ferrare 1 2
Finnmark 1 2 3
Flèche, La 1
Fleurance 1 2 3 4 5 6 7
Florence 1 2
Floride 1
Foggia 1
Folkestone 1 2
Fongtombault 1
Fontainebleau 1 2
Forez 1
Fos-Sur-Mer 1
France 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58
Frösön, île de 1
Galles, pays de 1
Galloway 1
Gard, le 1
Garfagnana 1 2 3 4 5
Garges-lès-Gonesse 1
Garonne, la (fleuve) 1 2
Garth 1
Gascogne 1
Gênes 1 2
Genève 1 2

Gers 1 2
Glasgow 1
Glen Lochay 1
Glen Lyon 1
Glencoe 1
Gloucertershire 1
Gondrange 1
Gournay 1
Grand-Bassam 1 2 3
Grand-Quevilly 1
Grande-Bretagne 1 2 3 4 5 6
Grèce 1 2 3 4 5 6
Grisons, les 1
Grizzana 1 2 3
Guadeloupe 1
Halifax 1
Haute-Marne 1
Hautes-Pyrénées 1
Hénin-Beaumont 1
Hérault 1
Hervé, pays de (Belgique) 1
Heuré-Bartens 1
Highlands 1 2
Holy Island 1
Hôtels, restaurants, auberges, cafés
ABode, hôtel 1 2
Antica Osteria dei Tre Gobbi 1
Arène Kuhn, hôtel 1 2
Armes de Morritt, Les (hôtel) 1

Bœuf sur le Toit, cabaret 1 2
Bourgogne & Montana, hôtel 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Champagne (hôtel) 1
Corona, d'Oro, hôtel 1
Dague, hôtel de la 1
Deux-Magots, café 1
Dustanburgh Castle, hôtel 1 2 3 4 5 6 7 8
Gaïa, cabaret 1 2
Gramont, auberge 1 2
Grand Hôtel (Oslo) 1 2
Hilton Dartford Bridge, hôtel 1 2
Holiday Inn, hôtel 1
Madison, hôtel 1
Maison du Cassoulet, restaurant 1
Mercure, hôtel 1
Pavillon Henri IV, hôtel 1 2
Pension Quisisana, hôtel (Vienne) 1 2
Perles d'Asie, restaurant 1
Petite Folie, La, auberge 1 2
Poulpry, Hôtel 1
Rannoch Station, hôtel 1 2 3 4
Rotonde, La, restaurant 1
Royal Terrace, hôtel 1
Sauvignon, café 1 2
Sharrow Bay Country House (hôtel) 1
Tante Marguerite, restaurant 1
Vaudeville (restaurant) 1

Ibiza 1
Île-de-France 1 2 3 4 5 6 7 8
Inchnadamph 1 2
Irak 1

Irlande 1
Isle-Bouzon 1 2
Israël 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Italie 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19
Jouy-en-Josas 1 2 3 4 5
Kaboul 1
Kampuchéa 1
Katyn 1
Kautokeino 1
Kengisbruck 1
Kent 1
Kiel 1
Kinshasa 1
Kirkenes 1 2
Laidon, loch 1 2
Landogne 1
Landrecies 1 2
Laponie 1
Lausanne 1
Lecco 1 2 3 4 5
Lectoure 1 2 3 4 5 6 7
Leipzig 1
Lhassa 1
Libye 1
Liège 1
Limousin 1
Lindisfarne 1 2 3 4 5
Linlithgow 1
Lipp 1

Llangollen 1
Lochinver 1
Loire, département 1
Loire, la (fleuve) 1 2 3
Loiret 1
Lombardie 1
Lombez 1
Londres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Louvain 1
Lucques 1 2 3
Lunel 1
Lyon 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Maastricht 1
Magnas 1
Magne, Le (Grèce) 1
Maisons d'édition, librairies
Amazon, librairie en ligne 1 2 3 4
Compagnie, librairie 1
David Reinharc, éditions 1 2 3 4
En Bas, éditions 1
Fayard, éditions 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75
Galignani, librairie 1
Gallimard 1 2
Guillaume de Roux, éditions 1
Hune, librairie 1
Newton Compton Editori, éditions 1

P.O.L, édition 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
Textus, éditions 1
Tschann, librairie 1
Mali 1
Mamiano 1
Manche, la (mer) 1 2 3 4
Manchester 1
Manhattan 1
Mantoue 1
Marly 1
Marmande 1
Maroc 1 2
Maroilles 1 2
Marseille 1
Marsolan 1
Martinique 1
Massa 1
Matin, montagnes du 1
Mauroux, rochers du 1 2
Méditerranée 1
Méditerrannée 1
Medway, fleuve 1
Melun 1
Mendorf 1
Méon 1
Meudon 1 2 3 4
Meulan 1
Meurthe 1

Milan 1 2 3 4 5
Milly-la-Forêt 1 2 3
Miradoux 1 2 3 4 5 6
Mirandola 1 2 3
Mirebeau 1
Modène 1 2
Monfort-l'Amaury 1 2 3
Mont-de-Marsan 1 2
Mont-Saint-Michel 1
Montauban 1 2
Monticello 1
Montluel 1 2 3
Montmoreau 1
Montmorency 1 2
Montpellier 1
Morcat 1 2
Morée 1
Mormal, forêt 1
Morterolles-sur-Semme 1
Moscou 1
Musées, monuments
Bastille, opéra 1
Beaubourg, musée 1
Beaux-Arts, musée des (Orléans) 1 2 3 4
Bowes, musée 1 2 3
Cluny, hôtel de (musée Paris) 1 2
Condée, musée 1 2
Faure, musée 1
Louvre, Le 1 2 3 4 5 6 7

Musée Delacroix (Paris) 1 2 3 4 5
Musée Littéraire Victor Hugo 1
National Portrait Gallery 1
Orangerie, musée 1
Orsay, musée d' 1 2
Petit Palais, musée 1
Rennes, musée 1
Scottish National Portrait Gallery 1
Victoria & Albert Museum 1 2
Mykonos 1
Nantes 1 2 3
Naples 1 2 3
Néronde 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
New York 1 2 3 4 5 6 7
Nîmes 1
Nogent-sur-Marne 1
Nohant 1 2
Northumberland 1 2 3 4 5 6
Norvège 1 2 3 4 5 6 7 8
Nouvelle-Angleterre 1 2
Nouvelle-Calédonie 1
Novi Ligure 1
Oise 1 2 3
Orange 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
Orléans 1
Orthez 1
Oslo 1
Ossian, loch 1
Ostersund 1

Oto 1

Ouarsenis, massif de l’ 1

Pajala 1

Paris 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81

Parme 1

Pavie 1

Peak District 1

Petit Mont-Louis 1

Peyronelle, La 1

Pierre Charvet à mttre dans la liste des noms 1

Pieve di Cadore 1 2 3

Plieux 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44

Poggio 1

Poitiers 1 2 3 4

Pologne 1

Pont-Aven 1

Pooley Bridge 1

Port-Marly 1

Poschiavo 1

Pouilles, les 1

Pyrénées, montagnes des 1

Quesnoy, le 1

Quimper 1

Rambouillet 1

Rannoch Moor 1

Rannoch, loch 1 2
Reims 1
Reno, fleuve 1 2
Rhône, le (fleuve) 1
Riom 1
Roanne 1 2 3 4 5
Rocca di Roffeno 1
Rochelle, La 1
Roissy 1
Rome 1 2 3 4 5
Rouen 1
Rouergue, le 1
Royan 1 2
Royaume-Uni 1
Rubicon (fleuve) 1
Rugen, île 1
Ruhr 1
Saïgon 1 2
Saint-Arnoult 1 2
Saint-Arnoult-en-Yvelines 1
Saint-Avit-Frandat 1
Saint-Avoie 1 2
Saint-Chamond 1 2
Saint-Clar 1 2
Saint-Cyr 1
Saint-Cyr-sur-Morin 1
Saint-Germain-en-Laye 1 2 3 4 5 6 7
Saint-Germain, château 1
Saint-Jean-de-la-Pène 1

Saint-Quentin 1
Saint-Savin-sur-Gartempe 1 2
Saint-Tropez 1
Salvetat-sur-Agout 1
Salzbourg 1
Sambre, rivière 1
San Francisco 1
Santa Rosa 1
Sarajevo 1
Saumur 1
Sauxillanges 1
Scandinavie 1
Schiehallion, mont 1
Scorbé 1
Seine 1
Seine, la (fleuve) 1 2
Sénégal 1
Sèvres 1 2
Sibérie 1 2
Sogn og Fjordane 1
Sologne 1
Somerset 1
Sos-du-Roi-Catholique 1
Stirling 1
Strasbourg 1 2
Suède 1 2 3
Suisse 1
Summer Isles 1 2
Summer toles 1

Surrey 1
Syrie 1 2
Tamise, la (fleuve) 1 2 3 4
Tanger 1 2
Tel-Aviv 1 2
Tibet 1 2
Toulouse 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Tour d'Auvergne, La 1
Tourcoing 1 2 3
Traversetolo 1
Tripoli 1
Triste 1
Turin 1
Turquie 1
Ulllswater, lac 1
Ut?ya 1
Valence d'Agen 1 2
Valenciennes 1 2 3
Vallée-aux-Loups 1
Valmandois 1
Valvins 1 2 3 4
Var 1
Vaucluse 1
Vauvenargues 1
Vémars 1
Vendée 1
Vénétie 1 2 3
Venise 1 2 3
Vésuve 1

Vichy 1
Vienne 1 2
Villa Medicis (Rome) 1
Villiers-le-Bâcle 1
Vincennes 1
Virginie Occidentale 1
Volvic 1
Yerres 1